



41133/A

S.  
24/1/99  
16



2.6.303

J. M. Korman.

25456.







V I E

D'APOLLONIUS DE TTANE.

---

T O M E P R E M I E R.

---

V I E

D'APOLLONIS DE TITME

---

TOME PREMIER

---



V I E

D'APOLLONIUS DE TRANE

PAR PHILOSTRATE

A V E C

LES COMMENTAIRES

DONNÉS EN ANGLOIS

PAR CHARLES BLOUNT

*sur les deux premiers Livres de cet Ouvrage.*

Le tout traduit en François.

---

T O M E P R E M I E R.

---



A AMSTERDAM,  
Chez MARC-MICHEL REY.  
M D C C L X X I X.



WELLCOME HISTORICAL MEDICAL LIBRARY

PAR PHILIPPE

PAR

LES COMMENTAIRES

DONNÉS EN ANGLAIS

PAR CHARLES BLOUNT

PAR LE D<sup>U</sup>C DE DEVONSHIRE

Le comte de Devonshire

TOME PREMIER



A AMSTERDAM  
CHEZ MARGARET MICHIEL  
M D C C L X I X



## CLÉMENT XIV.

SAINT PÈRE,

**N**ous prenons la liberté de dédier à VOTRE SAINTÉTÉ la *Vie d'Apollonius de Tyane*, avec les *Notes* du Baron Herbert, publiées par Charles Blount, que nous avons traduites en françois. L'histoire de cet Apollonius qui nous fut transmise par Philostrate, servoit à Hiéroclès, grand partisan du culte des Dieux, pour opposer les prétendus miracles de cet Apollonius à ceux de Jésus-Christ. Hiéroclès fut combattu par Eusebe, qui dans sa *Démonstration Evangélique* fit tous ses efforts pour anéantir ces miracles. Mr. de Tillemont croit, que le Diable, de crainte d'être terrassé par la venue du Sauveur, fit naître presque en même temps notre Apollonius, afin que, si sa prétendue magie parvenoit à subjuguier les peuples, l'erreur pût ériger des autels contre la vérité, ou que, s'il arrivoit que les fourberies de son Héros fussent découvertes, ces faux miracles d'Apollonius décrédisent en même temps ceux du Christ. A moins d'avoir travaillé, comme commis, de longues années dans les bureaux de la politique infernale, on n'en dira pas davantage que Mr. de Tillemont: cependant l'Eglise semble désirer une réfutation plus forte des miracles d'Apollonius que n'en ont fait les premiers peres. L'Ouvrage que nous venons de publier, met ces miracles dans leur plus beau jour; le Baron de Herbert le fortifie par ses *Notes*: c'est dans cet état où l'erreur se présente, qu'elle mérite d'être terrassée par un bras fort & victorieux. De qui le troupeau des Elus peut-il attendre de pa-

reils secours si ce n'est du Chef visible de l'Eglise, du Vicaire de Jésus-Christ sur terre ? C'est à VOTRE SAINTETÉ d'éclairer le monde, dans un siècle où l'incrédulité se déborde, où les esprits apprennent à raisonner, où le Philosophe n'admet que des preuves exactes, où enfin tout se discute & je juge à la rigueur : c'est à VOTRE SAINTETÉ de nous enseigner les preuves caractéristiques auxquelles on distingue les prestiges de la friponnerie, des miracles du Démon, & ceux du Démon de ceux que Dieu a daigné opérer par le ministère de ses serviteurs. Ces armes que nous demandons, tirées de ses sacrés arsenaux, nous serviront à nous munir de toutes pièces, pour résister d'autant mieux à toutes les attaques du Démon, qui met tout en œuvre pour saper & ruiner les fondemens de l'Eglise. Raffermir la Foi chancelante, anéantir les miracles d'Apollonius ; écraser le Diable après avoir aboli l'ordre des Jésuites, sont, SAINT PÈRE, des actions qui élèveront VOTRE Pontificat au dessus de celui de tous Vos prédécesseurs. Nous nous trouverons heureux si cet Ouvrage que nous avons l'honneur de LUI présenter, LUI sert d'occasion d'augmenter SA gloire & d'affermir l'Eglise militante dont VOTRE SAINTETÉ est le plus ferme soutien.

C'est avec un profond respect & une profonde humilité que j'ai l'honneur d'être,

PERE DES CROTANS,

DE VOTRE SAINTETÉ,

La très-humble & très-obéissante Brebis,

PHILALETES.



# TABLE

## DES

# LIVRES

## ET DES

# CHAPITRES.

---

## TOME PREMIER.

### LIVRE I.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR. I.-VIII.

PRÉFACE. . . . . IX.-XIII.

### CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. . . . . pag. I.

CHAPITRE II. *Apollonius*. . . . . 13

CHAP. III. *Auteurs que Philostrate prend  
pour guides*. . . . . 34

— IV. *Patrie d'Apollonius*. . . . . 36

— V. *Naissance d'Apollonius*. . . . . 53

— VI. *De la fontaine Asbamée*. . . . . 54

— VII. *Adolescence d'Apollonius*. . . . . 72

# T A B L E

CHAP. VIII.	<i>Apollonius commence son cours philosophique.</i>	102
IX.	<i>Apollonius guérit un hydro- pique.</i>	103
X.	<i>Un homme fort riche se pré- sente au Temple d'Esculape, &amp; en est chassé.</i>	146
XI.	<i>Entretien d'Apollonius avec le Prêtre d'Esculape.</i>	160
XII.	<i>D'un Cilicien épris de la beauté d'Apollonius.</i>	192
XIII.	<i>De la mort des Parents d'Apollonius.</i>	219
XIV.	<i>Apollonius garde le silence pendant cinq ans.</i>	248
XV.	<i>Belles actions d'Apollonius.</i>	250
XVI.	<i>Apollonius à Antioche.</i>	290
XVII.	<i>Style d'Apollonius, &amp; ses réponses.</i>	326
XVIII.	<i>Apollonius prend le par- ti de voyager.</i>	328
XIX.	<i>Apollonius arrive à Ninive &amp; trouve Damis.</i>	329



# T A B L E

## D E S

### L I V R E S

#### E T D E S

##### C H A P I T R E S.

---

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.	I.-VIII.
PRÉFACE. . . . .	IX-XXII.

---

### LIVRE I. DU TOME PREMIER.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION. . . . .	pag. I
CHAPITRE II. <i>Apollonius.</i> . . . .	13
CHAP. III. <i>Auteurs que Philostrate prend</i> <i>pour guides.</i> . . . .	34
— IV. <i>Patrie d'Apollonius.</i> . . . .	36
— V. <i>Naissance d'Apollonius.</i> . . . .	53
— VI. <i>De la fontaine Asbamée.</i> . . . .	54
— VII. <i>Adolescence d'Apollonius.</i> . . . .	72

TOME I.

# T A B L E

CHAP. VIII.	<i>Apollonius commence son cours philosophique.</i>	102
IX.	<i>Apollonius guérit un hydro- pique.</i>	103
X.	<i>Un homme fort riche se pré- sente au Temple d'Esculape, &amp; en est chassé.</i>	146
XI.	<i>Entretien d'Apollonius avec le Prêtre d'Esculape.</i>	160
XII.	<i>D'un Cilicien épris de la beauté d'Apollonius.</i>	192
XIII.	<i>De la mort des Parents d'Apollonius.</i>	219
XIV.	<i>Apollonius garde le silence pendant cinq ans.</i>	248
XV.	<i>Belles actions d'Apollonius.</i>	250
XVI.	<i>Apollonius à Antioche</i>	290
XVII	<i>Style d'Apollonius, &amp; ses réponses.</i>	326
XVIII	<i>Apollonius prend le par- ti de voyager</i>	328
XIX	<i>Apollonius arrive à Ninive &amp; trouve Damis.</i>	329



# DES CHAPITRES.

---

## DU TOME SECOND.

CHAP. XX.	<i>Apollonius arrive en Mesopotamie. . . .</i>	pag. 1
— XXI.	<i>Apollonius arrive dans les terres de Babylone ; sa conduite , avec un Satrape qu'il trouve aux frontieres. . . .</i>	40
— XXII.	<i>Rencontre &amp; prédiction d'Apollonius. . . .</i>	55
— XXIII.	<i>Apollonius à Cissia. . . .</i>	80
— XXIV.	<i>Apollonius en conséquence d'un songe va dans la Cissie . . . .</i>	83
— XXV.	<i>Apollonius à Babylone. . . .</i>	124
— XXVI.	<i>Des Mages. . . .</i>	127
— XXVII.	<i>Apollonius à Babylone . . . .</i>	161
— XXVIII.	<i>Suite. . . .</i>	163
— XXIX.	<i>Suite. . . .</i>	165
— XXX.	<i>Apollonius entre dans le palais Royal . . . .</i>	230
— XXXI.	<i>Apollonius à l'audience. . . .</i>	232

# T A B L E

CHAP. XXXII.	<i>Continuation de l'au-</i>	
	<i>dience.</i>	pag. 233
— XXXIII.	<i>Suite . . .</i>	263
— XXXIV.	<i>Apollonius loge chez</i>	
	<i>un particulier.</i>	264
— XXXV.	<i>Continuation de l'en-</i>	
	<i>tretien d'Apollonius</i>	
	<i>&amp; de Damis. .</i>	275
— XXXVI.	<i>Gages qu'Apollonius</i>	
	<i>demande. . .</i>	334
— XXXVII.	<i>Un Eunuque est fur-</i>	
	<i>pris avec une concu-</i>	
	<i>bine du Roi. . .</i>	335
— XXXVIII.	<i>Apollonius s'entre-</i>	
	<i>tient avec le Roi.</i>	337
— XXXIX.	<i>Continuation. . .</i>	375
— XL.	<i>Apollonius jonge à partir.</i>	377
— XLI.	<i>Apollonius prend congé du</i>	
	<i>Roi. . .</i>	378



# DES CHAPITRES.

---

## LIVRE II. DU TOME TROISIEME

CHAP. I.	<i>Apollonius en marche.</i>	pag. 1
II.	<i>Du Caucaſe &amp; des Pantheres.</i>	2
III.	<i>Voyage au mont Caucaſe.</i>	
	<i>De Prométhée.</i>	9
IV.	<i>Suite du voyage ſur le Caucaſe.</i>	10
V.	<i>Suite du voyage.</i>	12
VI.	<i>Voyage au delà du Caucaſe.</i>	45
VII.	<i>Entretien d'Apollonius &amp;</i>	
	<i>de Damis.</i>	46
VIII.	<i>Continuation du voyage.</i>	59
IX.	<i>De Bacchus.</i>	60
X.	<i>Du rocher Aorne.</i>	92
XI.	<i>Discours ſur l'éléphant.</i>	93
XII.	<i>Des Eléphants.</i>	102
XIII.	<i>Suite.</i>	104
XIV.	<i>De l'amour des animaux</i>	
	<i>pour leurs petits.</i>	128
XV.	<i>De la façon dont les éléphants</i>	
	<i>traverſent les rivières.</i>	158
XVI.	<i>Autres particularités ſur</i>	
	<i>les éléphants.</i>	160
XVII.	<i>Apollonius traverſe l'Indus.</i>	161

# T A B L E

CHAP. XVIII.	<i>Description de l'In-</i>	
	<i>du</i>	pag. 193
———— XIX.	<i>Continuation.</i>	195
———— XX.	<i>Description d'une ville &amp;</i>	
	<i>d'un temple.</i>	196
———— XXI.	<i>De Porus.</i>	198
———— XXII.	<i>Entretien.</i>	212
———— XXIII.	<i>Maniere de bâtir.</i>	277
———— XXIV.	<i>Description d'un Tem-</i>	
	<i>ple.</i>	278
———— XXV.	<i>Simplicité du palais royal.</i>	279
———— XXVI.	<i>Modération de Phraote ,</i>	
	<i>Roi Indien.</i>	280
———— XXVII.	<i>Entretien de Phraote</i>	
	<i>&amp; d'Apollonius.</i>	282
———— XXVIII.	<i>Repas Indien.</i>	299
———— XXIX.	<i>Entretien de Phraote</i>	
	<i>&amp; d'Apollonius.</i>	301
———— XXX.	<i>Suite.</i>	303
———— XXXI.	<i>Entretien de Phraote</i>	
	<i>&amp; d'Apollonius.</i>	333
———— XXXII.	<i>Suite.</i>	336
———— XXXIII.	<i>Continuation.</i>	345
———— XXXIV.	<i>Continuation.</i>	347
———— XXXV.	<i>Entretien du lendemain.</i>	348



## DES CHAPITRES.

CHAP. XXXVI. Suite.	pag. 350
— XXXVII. Suite.	353
— XXXVIII. Fin de cet entretien	377
— XXXIX. Nouvel entretien.	ibid.
— XL. Apollonius prend congé de Phraote.	380
— XLI. Phraote écrit à larchas	383
— XLII. Monument qu'Apollonius rencontre.	384
— XLIII.	ibid.
Remarques du Traducteur.	390



# T A B L E

## LIVRE III. DU TOME QUATRIEME.

CHAP. I.	De l'Hyphasis. . . . .	pag. 1
II.	Suite. . . . .	2
III.	Autre merveille. . . . .	4
IV.	Du Caucase. . . . .	ibid.
V.	Fertilité rare. . . . .	7
VI.	Chasse des dragons. . . . .	8
VII.	Suite. . . . .	10
VIII.	Suite. . . . .	11
IX.	Continuation du voyage. Bi- ches blanches. . . . .	13
X.	Arrivée au château des sages. . . . .	ibid.
XI.	Appollonius reçoit le messa- ger des sages. . . . .	14
XII.	Message. . . . .	15
XIII.	Extérieur de la colline. . . . .	16
XIV.	Intérieur de la colline. . . . .	17
XV.	Autres merveilles. . . . .	19
XVI.	Entretien d'Iarchas & d'Apollonius. . . . .	22
XVII.	Actes de religion. . . . .	24
XVIII.	Nouvel entretien d'Iar- chas & d'Apollonius. . . . .	26
XIX.	Suite. . . . .	27
CHAP. XX.		



# DES CHAPITRES.

CHAP. XX. Suite.	pag. 28
XXI. Suite.	30
XXII. Suite.	31
XXIII. Suite.	32
XXIV. Suite.	34
XXV. Suite.	36
XXVI. Arrivée du Roi.	38
XXVII. Reception faite au Roi.	40
XXVIII. Entretien.	42
XXIX. Suite de cet Entretien.	44
XXX. Entretien d'Iarchas & d'Apollonius.	45
XXXI. Le Roi s'en mêle.	47
XXXII. Suite.	49
XXXIII. Départ du Roi.	51
XXXIV. Damis chez les Sages.	52
XXXV. Suite de l'entretien d'Apollonius & d'Iarchas.	54
XXXVI. Etonnement de Damis.	56
XXXVII. Nouvelle question.	57
XXXVIII. Miracle d'un sage.	ib.
XXXIX. Autres miracles.	59
XL. Beau secret.	60
XLI. Des sciences occultes.	61
XLII. Beau compliment.	62
XLIII. Réponse de Damis.	64

# T T A B L E

## CHAP. XLIV. *La divination mere de la*

	<i>Médecine.</i>	pag. 65
— XLV.	<i>Questions curieuses.</i>	66
— XLVI.	<i>Suite.</i>	68
— XLVII.	<i>Suite.</i>	69
— XLVIII.	<i>Continuation.</i>	ibid.
— XLIX.	<i>Le Phénix.</i>	70
— L.	<i>Apollonius quitte les sages.</i>	71
— LI.	<i>Lettre d'Apollonius à Iarchas</i>	
	<i>Et aux autres sages.</i>	73
— LII.	<i>L'embouchure de l'Hyphasis.</i>	ibid.
— LIII.	<i>Suite.</i>	74
— LIV.	<i>Les Orites.</i>	75
— LV.	<i>Les Ichthyopages.</i>	ibid.
— LVI.	<i>Continuation du voyage.</i>	76
— LVII.	<i>Especie de perles.</i>	ibid.
— LVIII.	<i>Continuation du voyage.</i>	78

## L I V R E I V.

### CHAP. I. *Honneurs faits à Apollonius.* pag. 79.

— II.	<i>Conduite d'Apollonius à Ephese.</i>	80
— III	<i>Suite.</i>	81
— IV.	<i>La peste à Ephese.</i>	83
— V	<i>Apollonius réprimande les Ioniens.</i>	84
— VI.	<i>Priere d'Apollonius en faveur</i>	
	<i>des Ioniens.</i>	85

# DES CHAPITRES.

CHAP. VII.	<i>Exhortation aux habitants de Smyrne.</i>	pag. 85
— VIII.	<i>Autre exhortation.</i>	87
— IX.	<i>Suite du discours d'Apollonius.</i>	88
— X.	<i>Nouvelle maniere de chasser la peste.</i>	90
— XI.	<i>Etrange envie d'Apollonius.</i>	92
— XII.	<i>Apollonius exécute un des or- dres d'Achille.</i>	94
— XIII.	<i>Apollonius repare le tombeau de Palamede.</i>	95
— XIV.	<i>Apollonius à Lesbos.</i>	97
— XV.	<i>Entretiens de navigateur.</i>	ibid.
— XVI.	<i>Apollonius raconte son en- trevue avec Achille.</i>	99
— XVII.	<i>Apollonius arrive à Athenes.</i>	104
— XVIII.	<i>Apollonius n'est pas admis à l'initiation.</i>	105
— XIX.	<i>Apollonius disserte chez les Athéniens.</i>	107
— XX.	<i>Apollonius délivre un démoniaque.</i>	108
— XXI.	<i>Apollonius réprimande les Athéniens.</i>	110
— XXII.	<i>Autre abus corrigé.</i>	113
— XXIII.	<i>Apollonius en Thessalie.</i>	114
— XXIV.	<i>Visites &amp; prédictions d'A- pollonius.</i>	116



# T A B L E

CHAP. XXV.	<i>Apollonius fait un miracle.</i>	118
— XXVI.	<i>Apollonius &amp; Bassus.</i>	122
— XXVII.	<i>Apollonius à Olympie.</i>	123
— XXVIII.	<i>Erudition d'Apollonius.</i>	124
— XXIX.	<i>Jugement d'Apollonius.</i>	125
— XXX.	<i>Apollonius critique.</i>	126
— XXXI.	<i>Apollonius à Lacédémone.</i>	129
— XXXII.	<i>Apollonius censure &amp; intercede.</i>	130
— XXXIII.	<i>Apollonius conseille les Lacédémoniens.</i>	133
— XXXIV.	<i>Apollonius en Crete.</i>	134
— XXXV.	<i>Apollonius arrive à Rome pendant que Néron per- sécuté les Philosophes.</i>	137
— XXXVI.	<i>Suite.</i>	ibid.
— XXXVII.	<i>Apollonius perd beau- coup de disciples.</i>	139
— XXXVIII.	<i>Portrait d'un tyran &amp; d'un Philosophe.</i>	140
— XXXIX.	<i>Entrée dans Rome.</i>	144
— XL.	<i>Interrogatoire &amp; ses suites.</i>	145
— XLI.	<i>Conduite d'Apollonius.</i>	148
— XLII.	<i>Démétrius arrive à Rome, &amp; en est chassé.</i>	149
— XLIII.	<i>Apollonius est observé de près.</i>	150

## DES CHAPITRES.

CHAP. XLIV.	<i>Tigillin confondu.</i>	pag. 152
— XLV.	<i>Fille ressuscitée.</i>	. . . 155
— XLVI.	<i>Commerce de lettres entre Apollonius &amp; Musonius.</i>	156
— XLVII.	<i>Apollonius marche en Oc- cident.</i>	. . . 158

---

## L I V R E V.

---

CHAP. I.	<i>De. colonnes d'Hercule.</i>	pag. 159
— II.	<i>Echantillon de la Physique d'A- pollonius.</i>	. . . 160
— III.	<i>Nouvelles observations de Physique.</i>	. . . 161
— IV.	<i>Autres observations.</i>	. 162
— V.	<i>Continuation.</i>	. . . 163
— VI.	<i>Suite.</i>	. . . 165
— VII.	<i>Entretien au sujet de Néron.</i>	166
— VIII.	<i>Grande nouvelle, &amp; plai- sante équivoque.</i>	. 170
— IX.	<i>Histoire divertissante.</i>	. . 171
— X.	<i>Conjectures.</i>	. . . 172
— XI.	<i>Voyage &amp; prédiction d'Apollo- nius.</i>	. . . 174
— XII.	<i>Apologie d'Apollonius.</i>	. 175
— XIII.	<i>Apollonius explique un prodige.</i>	176

# T A B L E

CHAP. XIV.	<i>Les fables d'Esopé préférées aux fictions des Poëtes.</i>	pag. 178
— XV.	<i>Apollonius conte une fable.</i>	180
— XVI.	<i>Réfutation de quelques fables poétiques.</i>	182
— XVII.	<i>Volcans expliqués.</i>	184
— XVIII.	<i>Voyage &amp; prédiction d'A- pollonius.</i>	185
— XIX.	<i>Apollonius à Athenes.</i>	186
— XX.	<i>Apollonius veut passer en Egypte.</i>	187
— XXI.	<i>Apollonius à Rhodes.</i>	189
— XXII.	<i>Entretien d'Apollonius avec un jeune Rhodien.</i>	192
— XXIII.	<i>Autre entretien.</i>	194
— XXIV.	<i>Merveilles qu'Apollonius fait à Alexandrie.</i>	ibid.
— XXV.	<i>Apollonius &amp; le Patriarche de Sérapis,</i>	196
— XXVI.	<i>Apollonius réprimande les Egyptiens.</i>	198
— XXVII.	<i>Vespasien en Egypte.</i>	200
— XXVIII.	<i>Entretien de Vespasien &amp; d'Apollonius.</i>	202
— XXIX.	<i>Vespasien parle en parti- culier à Apollonius.</i>	203
— XXX.	<i>Réponse &amp; prophétie d'Apol- lonius.</i>	206



# DES CHAPITRES.

CHAP. XXXI.	<i>Apollonius introduit chez</i>	
	<i>Vespasien, Dion &amp; Euphrate.</i>	pag. 207
XXXII.	<i>Vespasien leur parle.</i>	208
XXXIII.	<i>Discours d'Euphrate.</i>	210
XXXIV.	<i>Discours de Dion.</i>	213
XXXV.	<i>Apollonius réfute Euphrate &amp; Dion, &amp; persuade à Vespasien de se faire Empereur.</i>	216
XXXVI.	<i>Apollonius donne des conseils à Vespasien qui les demande.</i>	220
XXXVII.	<i>Euphrate perd une partie de son crédit.</i>	224
XXXVIII.	<i>Apollonius, Euphrate, &amp; Dion obtiennent des grâces.</i>	226
XXXIX.	<i>Euphrate se brouille avec Apollonius.</i>	229
XL.	<i>Jugement qu'Apollonius porte de Dion.</i>	230
XLI.	<i>Mésintelligence entre Apollonius &amp; Vespasien.</i>	ibid.
XLII.	<i>Sagacité merveilleuse d'Apollonius.</i>	232
XLIII.	<i>Apollonius harangue ses disciples.</i>	234

# T A B L E

## L I V R E V I.

CHAP I.	<i>Description de l'Ethiopie.</i>	pag. 237
II.	<i>Usage particulier.</i>	239
III.	<i>Histoire curieuse.</i>	241
IV.	<i>Histoire de Memnon.</i>	245
V.	<i>Rencontre &amp; nouvelle merveille.</i>	247
VI.	<i>Apollonius arrivé chez les Gymnosophistes.</i>	250
VII.	<i>Calomnie d'Euphrate.</i>	251
VIII.	<i>Apollonius chez les Gymno- sophistes.</i>	252
IX.	<i>Etonnement de Damis.</i>	253
X.	<i>Thespésion harangue Apollonius.</i>	255
XI.	<i>Apollonius répond au discours de Thespésion.</i>	261
XII.	<i>Effet du discours d'Apollonius.</i>	275
XIII.	<i>Des calomniateurs, &amp; de ceux qui les écoutent.</i>	276
XIV.	<i>Apollonius, à la sollicitation des Gymnosophistes, racon- te ce qu'il a vu chez les sages Indiens.</i>	279
XV.	<i>Nilus devient disciple d'Apol- lonius.</i>	280
XVI.	<i>Histoire de Nilus.</i>	281

# DES CHAPITRES.

CHAP. XVII.	<i>Dialogue.</i>	pag. 285
XVIII.	<i>Apollonius retourne chez Thespésion.</i>	286
XIX.	<i>Des statues des Dieux.</i>	287
XX.	<i>Thespésion change de discours.</i>	291
XXI.	<i>Entretien d'Apollonius &amp; de Thespésion sur le juste &amp; l'injuste.</i>	296
XXII.	<i>Apollonius se prépare à aller aux sources du Nil.</i>	302
XXIII.	<i>Des Catadupes.</i>	304
XXIV.	<i>Arbres &amp; animaux qu'A- pollonius trouve.</i>	ibid.
XXV.	<i>Nations qu'Apollonius ren- contre.</i>	305
XXVI.	<i>Apollonius visite trois cata- ractes.</i>	306
XXVII.	<i>Apollonius rencontre &amp; apprivoise un Satyre.</i>	308
XXVIII.	<i>Apollonius retourne à Alexandrie.</i>	311
XXIX.	<i>Apollonius écrit à Titus qui avoit pris Jérusalem.</i>	312
XXX.	<i>Entretiens d'Apollonius &amp; de Titus.</i>	313
XXXI.	<i>Continuation.</i>	315



# T A B L E

CHAP. XXXII.	<i>Prédiction d'Apollonius au sujet de Titus</i>	317
— XXXIII.	<i>Lettre d'Apollonius à Démétrius.</i>	319
— XXXIV.	<i>Apollonius intercede pour les habitants de Tarse</i>	320
— XXXV.	<i>Nouveaux voyages d'Apollonius : réflexions de Philostrate.</i>	321
— XXXVI.	<i>Discours d'Apollonius à un jeune homme qui instruisoit des oiseaux.</i>	323
— XXXVII.	<i>Sentiment d'Apollonius sur l'or que le Pactole charrioit, &amp; sur l'antiquité des arbres &amp;c de la terre.</i>	325
— XXXVIII.	<i>Tremblement de terre à Antioche, &amp; le parti qu'Apollonius en tire.</i>	326
— XXXIX.	<i>Apollonius trouve un trésor pour assister un pere pauvre &amp; chargé de quatre filles.</i>	327
— XL.	<i>Apollonius ramene à la raison un jeune homme qui aimoit la statue de Vénus de Cnide.</i>	330

## DES CHAPITRES.

CHAP. XLI. *Apollonius chasse des charlatans qui se vantoient de détourner les tremblements de terre* . . . pag. 232

—— XLII. *Mot d'Apollonius au sujet d'un décret de Domitien*. 333

—— XLIII. *Apollonius guérit un jeune homme mordu par un chien enragé* 334

---

## LIVRE VII.

---

CHAP. I. *Introduction*. - - - 337

—— II. *De Zénon d'Elée : de Platon : de Phiton : d'Héraclide : de Python : de Calistene : de Diogene : & de Cratès*. - - - 339

—— III. *Qu'Apollonius surpasse les Philosophes dont on a parlé*. 340

—— IV. *Suite de l'éloge d'Apollonius*. 342

—— V. *Mot d'Apollonius à l'occasion d'un Acteur de Tragédie*. - 345

—— VI. *Autre mot à l'occasion des Vestales punies*. - - - ibid.

—— VII. *Autre mot du même à l'occasion des noces de Domitien avec Julie*. - - - 346

—— VIII. *Conduite d'Apollonius avec quelques bons citoyens*. 347

# T A B L E

CHAP. IX.	<i>Apollonius est cité à Rome à cause d'un discours qu'il avoit tenu.</i>	- pag. 348
X.	<i>Apollonius va en Italie, &amp; trouve Démétrius.</i>	- - 350
XI.	<i>Entretien d'Apollonius &amp; de Démétrius.</i>	- - 351
XII.	<i>Continuation.</i>	- - 354
XIII.	<i>Réflexions de Damis.</i>	358
XIV.	<i>Réponse d'Apollonius.</i>	360
XV.	<i>Apollonius part de Pouzol.</i>	368
XVI.	<i>Apollonius arrive à l'em- bouchure du Tibre : conduite d'E- lien, chef des soldats Prétoriens.</i>	371
XVII.	<i>Entretien d'Apollonius avec Elien.</i>	- - 372
XVIII.	<i>Discours d'Elien.</i>	- 374
XIX.	<i>Réponse d'Apollonius.</i>	- 376
XX.	<i>Suite de l'entretien d'A- pollonius &amp; d'Elien.</i>	377
XXI.	<i>Apollonius est mené en pri- son.</i>	- - 379
XXII.	<i>Entretien d'Apollonius &amp; de Damis dans la prison.</i>	- 381
XXIII.	<i>Un homme est en pri- son pour ses richesses.</i>	384



## DES CHAPITRES.

- CHAP. XXIV *Un autre est en prison  
pour avoir oublié un mot. pag. 387*
- XXV. *Crime prétendu d'un au-  
tre prisonnier. - ibid.*
- XXVI. *Exhortation d'Apol-  
lonius aux prisonniers. 389*
- XXVII. *Domitien envoie écou-  
ter les discours d'Apollonius. 393*
- XXVIII. *Apollonius recoit  
une visite dans sa prison. 394*
- XXIX. *Apollonius recoit ordre  
de paroître devant l'Empereur. 396*
- XXX. *Entretien d'Apollonius  
& de Damis. - 397*
- XXXI. *Apollonius est conduit  
au palais de l'Empereur. 399*
- XXXII. *L'Empereur donne  
audience à Apollonius. 402*
- XXXIII. *Suite de l'audience. 404*
- XXXIV. *Fin de cette audience. 406*
- XXXV. *Philstrate accuse de  
partialité quelques his-  
toriens d'Apollonius. 407*
- XXXVI. *Entretien d'Apollo-  
nius avec un homme envoyé sous  
main par Domitien. - - - 408*

# T A B L E

CHAP. XXXVII.	<i>Entretien d'Apollonius &amp; de Damis au sujet du Syracusain.</i>	- pag. 412
XXXVIII.	<i>Apollonius se déchaîne &amp; s'enchaîne de nouveau.</i>	413
XXXIX.	<i>Réflexions de Philstrate à l'occasion de ce qu'il vient de raconter.</i>	- - - 414
XL.	<i>Apollonius est délivré de ses chaînes</i>	- - - 416
XLI.	<i>Apollonius envoie Damis à Pouzol.</i>	- - - 417
XLII.	<i>Entretien d'Apollonius avec un jeune homme de Messene.</i>	418

## L I V R E V I I I.

CHAP. I.	<i>Préparatifs pour juger Apollonius.</i>	- - - pag. 423
II.	<i>Entretien d'Apollonius avec le greffier en allant au tribunal.</i>	424
III.	<i>Prelude, qui précède le plaidoyer d'Apollonius.</i>	426
IV	<i>Entrée dans le tribunal.</i>	427
V.	<i>Apollonius est interrogé. répond, &amp; dispa- roit.</i>	- - - 428
VI.	<i>Fugement de Philstrate sur la harangue suivante.</i>	433

## DES CHAPITRES.

- CHAP. VII. *Harangue apologétique*  
d'Apollonius. - pag 434
- VIII. *Conduite de Domitien*  
*après l'évasion d'Apollonius.* 479
- IX. *Suite de la conduite de*  
*Domitien.* - - - 480
- X. *Apollonius se montre à Puzol.* 481
- XI. *Dans quelles circonstances*  
*Apollonius trouve Damis*  
*& Démétrius.* - - - ibid.
- XII. *Entretien d'Apollonius avec*  
*Damis & Démétrius.* 482
- XIII. *Suite de l'entretien.* 486
- XIV. *Apollonius s'embarque*  
*pour la Sicile.* - 488
- XV. *Apollonius va dans l'Elide ;*  
*accueil qu'il y recoit.* 489
- XVI. *Deux mois d'Apollonius.* 492
- XVII. *Apollonius emprunte mil-*  
*le drachmes de Jupiter.* 493
- XVIII. *Entretien d'Apollonius*  
*avec Isagoras au sujet*  
*de la fête panégyrique ib.*
- XIX. *Apollonius entre dans l'an-*  
*tre de Trophonius , & en sort*  
*merveilleusement.* - - - 496



# TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XX.	Sort du petit livre qu' <i>Apollonius</i> rapporta de l'autre de <i>Trophonius</i> .	- - pag. 499
XXI.	<i>Apollonius</i> trouve un grand nombre de disciples.	500
XXII.	Opinion qu' <i>Apollonius</i> a des gens de robe.	501
XXIII.	Prédiction d' <i>Apollonius</i> à l'occasion d'un météore.	502
XXIV.	<i>Apollonius</i> est bien reçu dans l'Ionie.	- 503
XXV.	Domitien est tué.	- 504
XXVI.	<i>Apollonius</i> voit à Ephe- se qu'on tue Domitien à Rome.	506
XXVII.	Nerva devient Empe- reur, & écrit à <i>Apol- lonius</i> , qui lui répond.	508
XXVIII.	<i>Apollonius</i> envoie Da- mis porter une lettre à Nerva.	509
XXIX.	De la mort & de l'âge d' <i>Apollonius</i> .	. 510
XXX.	Différents bruits qui ont couru sur la mort d' <i>A- pollonius</i> .	- - 115
XXXI.	<i>Apollonius</i> philosophe même après sa mort.	- - 513
Conclusion.		AVER-

# AVERTISSEMENT

## DU TRADUCTEUR.

---

Jusqu'ici Charles Blount n'a point trouvé de traducteur en France; Philostrate n'en a trouvé qu'un qu'on ne lit plus depuis longtemps. C'est pourquoi je crois ces Ecrivains peu connus, & je pense devoir en dire quelque chose.

Le pere de notre Philostrate portoit le même nom. Il étoit fils de Verus. Il étoit natif de Lemnos, & probablement de Murina, ville de cette île. Il étoit Sophiste.

D'abord le nom de Sophiste étoit synonyme à celui de Sophe, sage. On accordoit ce titre à tous ceux qui cultivoient les Lettres avec distinction. On honoroit du titre de Sophiste les Théologiens, les Jurisconsultes, les Médecins, les Poètes, & sur-tout les Philosophes. Mais ces derniers ayant peu à peu dégénéré, & ayant substitué à l'amour du vrai celui des richesses & de la vaine gloire, ils tombèrent dans un mépris général qui rejaillit sur le nom de Sophiste. Dans la suite des temps ce titre reprit un nouveau lustre, & fut accordé à ceux qui faisoient profession d'éloquence.

Philostrate fils de Verus étoit donc Sophis-

vec d'amples notes. Je ne saurois que confirmer le jugement qu'Olearius porte de cette version (3). Elle est incontestablement faite non sur le texte Grec, mais sur la version Latine, dont elle ne s'écarte presque jamais, & quand elle s'en écarte, ce n'est pas à dessein.

Les Notes sont en grande partie tirées des papiers de Milord Edouard Herbert de Cherbury, (4) fameux Déiste; d'ailleurs un des plus grands ornements de la Pairie savante. „ Ce fut un homme d'un génie „ martial & d'un entendement profond. Il „ fut fait Chevalier du Bain lorsque le Prin- „ ce Henri fut reçu dans l'Ordre de la Jar- „ retiere. Il fut envoyé Ambassadeur en „ France pour favoriser les Protestants de „ ce Royaume. Dans cette occasion il ra- „ battit l'insolence du Grand Connétable de „ Luynes avec le courage d'un Gentil-hom- „ me, sans compromettre la dignité de „ l'Ambassadeur. Il en résulta quelque re- „ froidissement entre les deux cours; mais

(3) Ea enim rarissime a latine versione abire est manifestum, neque, ubi id fit, consilio fieri. *Olearius Praef. p. IX. ad finem.*

(4) C'est le sentiment de *Fabricius*, de *Moreri* (Article *Blount*), & de *Bayle* (Article *Appollonius de Tyane Note I*)



„ le blâme tomba entierement sur le Conné-  
 „ table. Edouard Herbert fut fait Baron  
 „ d'Irlande en 1625, & Baron d'Angle-  
 „ terre en 1631. Il mourut en 1648 après  
 „ avoir publié divers Ouvrages (5).”

La Traduction & les Notes de Charles  
 Blount furent défendues en Angleterre l'an  
 1693. Cet Auteur a donné de plus ;

Les Oracles de la raison imprimés en  
 1679.

Un récit historique des opinions des An-  
 ciens touchant l'état des ames après la mort.  
 1679.

La Diane des Ephesiens est grande, ou  
 l'Origine de l'Idolatrie. 1680.

Et quelques brochures dont je n'ai pu me  
 procurer la connoissance.

„ Il ne faut pas confondre notre Charles  
 „ Blount avec celui qui du temps de la Rei-  
 „ ne Elisabeth eut une affaire avec le fa-  
 „ meux Comte d'Essex à l'occasion d'une  
 „ Reine d'échecs d'or émaillé qu'Elisabeth  
 „ lui avoit donnée, & qu'il portoit attachée  
 „ à son bras (6).” Car le Comte d'Essex

(5) Hor. Walpole. A Catalogue of the Royal and No-  
 ble Authors of England. T. I. p. 213. 214.

(6) Voyez Hor. Walpole, ouvrage & tome cité p. 233  
 en note.

mourut en 1601. Supposons que l'affaire de „ Charles Blount, qui fut ensuite Com- „ te de Devonshire, soit arrivée l'année de „ la mort d'Essex; & que Charles Blount „ n'eût alors que seize ans. Le nôtre se „ tua en 1693. Il aurait eu alors 108 „ ans, ce qui n'est guere probable. Il est „ encore moins vraisemblable qu'un homme „ de cet âge ait passé pour s'être tué parce „ qu'en ne lui permit pas d'épouser sa Belle- „ Sœur." Notre Blount avoit composé un livre pour prouver que ces mariages sont permis; mais il ne persuada pas ses supérieurs.

Il est temps que je dise un mot de ma Traduction. J'en ai fait une grande partie sur le mauvais texte de Morel, parce que j'avois envain cherché l'édition d'Olearius dans la Bibliothèque Royale, & ailleurs. J'étois presque à la fin de mon ouvrage lorsque par un heureux hazard j'appris que l'édition tant souhaitée étoit dans la Bibliothèque particulière de M. Nicolai, Libraire & homme de Lettres de Berlin, qui a eu la politesse de me prêter son exemplaire, & de me le laisser jusqu'à ce qu'à force de peines & de recherches j'en ai trouvé un à Hambourg.

J'ai donc soigneusement corrigé la Traduction de la Vie d'Apollonius sur le texte

d'Oléarius. Comme les Critiques s'accordent à louer les agréments, la clarté, la concision, & l'atticisme de Philostrate, j'ai tâché d'imiter mon original; mais je ne l'ai point suivi dans l'affectation des expressions & des tours surannés qu'on lui reproche.

Le style de Charles Blount est verbeux & familier. Je me suis efforcé d'être familier & simple dans ma version, en diminuant la prolixité de l'original autant que j'ai pu sans le défigurer, & sans violer les loix de la fidélité la plus scrupuleuse.

Charles Blount cite beaucoup, & souvent d'une manière fort vague. Je me suis donné la peine de vérifier ses citations, & d'indiquer précisément où elles se trouvent. Lorsque le nombre des Livres, Chapitres, Vers &c. est dans le texte, c'est mon Auteur qui l'a déterminé. Lorsqu'il est au bas des pages, c'est moi; je suis aussi l'Auteur de tout ce qui est en forme de notes, à la réserve des passages Latins, Grecs, & Anglois, que j'ai trouvés dans Charles Blount, & dont j'ai mis la traduction dans le corps de l'ouvrage,

J'ai traduit en vers les passages des Poëtes que notre Auteur allegue. Le temps que demande l'impression, m'a laissé le loisir de fournir cette tâche en adoucissant par les



## VIII AVERTISSEMENT DU TRAD.

charmes de la Poësie le sérieux de mes occupations ordinaires. Je me suis efforcé d'imiter les différents styles des originaux. C'est pourquoi je me suis permis quelques expressions familières, & quelques négligences dans la versification en traduisant les morceaux tirés des Satyres ou des Epîtres d'Horace

Lorsque j'ai pu avoir les Traductions en vers des Poètes cités dans cet ouvrage, je les ai copiées, en nommant leurs Auteurs.

Quelquefois Charles Blount traduit Montaigne sans le citer. J'ai rétabli les passages de cet agréable écrivain, lorsque je les ai retrouvés.

Je ne suis que traducteur; ce n'est pas à moi qu'il faut attribuer les citations mal choisies ou mal appliquées, qu'on pourroit trouver dans ces commentaires &c.

Dans une juste défiance de moi-même j'ai eu recours aux lumières de deux amis sincères & fort versés dans l'intelligence des Langues de mes Auteurs. Je les nommerois si leur modestie ne me l'avoit pas absolument défendu; mais je ne saurois m'empêcher de leur rendre mille actions de grâces pour la complaisance qu'ils ont eue de relire mon Ouvrage. S'il contient quelque chose de bon, c'est à eux que le Public en doit avoir l'obligation.

PRÉFACE

# PRÉFACE

D E

CHARLES BLOUNT.

---

LECTEUR,

**J**e ne dirai ni bienveillant ni malveillant, de peur de me tromper. Quoiqu'il en soit, c'est à vous seul que sans la protection d'aucun grand, je dédie ce livre. S'il trouve le moyen de vous divertir, il nous dédommagera, moi de mon temps, & vous de votre dépense; si non, il est trop tard pour nous repentir.

Suivant l'humeur de ce siècle, une Dédicace, ou une Préface à la tête d'un livre est aussi nécessaire & aussi utile que l'est la prière avant un repas; comme si l'une étoit un préservatif non moins efficace contre les folies que l'Auteur va dire, que l'autre contre une épingle qui se trouve dans le pudding.

Commençons par les Dédicaces: elles sont farcies d'une flatterie si grossière &

si dégoûtante, que tout homme de probité & d'honneur doit naturellement les haïr & les détester. C'est là que vous verrez les Sages de la Grece & les Héros de Troye mis plus bas que terre, tandis que vis à vis de notre beau Patron, qui est peut-être un Juge ou Gentilhomme de village, Aristote est un fou, Platon un âne, & qu'Hercule, Ajax, Achille, Alexandre & César ne sont qu'autant de poltrons & de blancs-becs.

Si la Dédicace s'adresse à une Femme, fût-elle réellement laide comme un diable, & dérégulée comme Thais: la Dédicace a l'art de blanchir un Negre, & avec deux ou trois coups de sa pathétique plume, elle rend la Patrone plus belle qu'Helene de Troie ou que la Reine d'Egypte, & plus chaste que Pénélope. En un mot la plupart des Dédicaces ne diffèrent presque point de quelques oraisons funebres, dans lesquelles, moyennant une robe de deuil neuve, une bague d'or, & cinq ou dix Livres Sterlings données au Vicaire de la Paroisse, notre Frere chéri, qui étoit un Diable dans ce monde, est fait un Saint dans l'autre.

Venons aux Préfaces; elles ne sont jamais que de deux especes. Les autres modes varient tant qu'on veut: les lon-



gues & profanes peruques font place aux pieux cheveux coupés; les cravattes, les vertugadins changent; on passe du Presbytérianisme au Papisme; on revient du Papisme au Presbytérianisme; mais les Auteurs gardent pour leurs Préfaces leur méthode ordinaire & ancienne. A la tête d'un livre ils se présentent ou la corde au cou, ou la corde à la main. Dans le premier cas ils se remettent à la discrétion du Lecteur, pour être pendus ou non, suivant son bon plaisir: dans le second ils le menacent de le pendre, s'il ne leur donne pas de bonnes paroles. Voilà, avec quelques amis qui encouragent, & une petite apologie sur le défaut de temps, de livres &c. toutes les ruses constantes & accoutumées des barbouilleurs de papier anciens & modernes.

Pour ce qui me regarde, j'entre en lice dans un autre dessein. Je me crois absolument obligé de rendre compte pour-quoi je vous présente une histoire aussi imparfaite que celle-ci. Philostrate mon auteur, ayant écrit en Grec, a été jusqu'à présent jugé un écrivain si innocent, que les Inquisiteurs Catholiques les plus rigides n'en ont jamais défendu la lecture ou la traduction. Aussi a-t-il été déjà traduit en Latin par Mr. Morel, & en

François par Mr. Vigenere. Ces deux traductions sont actuellement imprimées en France avec approbation & par autorité publique. En effet on n'a rien de raisonnable à dire contre ce livre ; c'est la simple narration de la vie d'un Philosophe, non d'un nouveau Messie, qui prétendrait joûter avec l'ancien. Philostrate n'y nomme pas seulement Christ, & si un Auteur payen (Hierocles) a fait un mauvais usage de cette Histoire en comparant Apollonius à Christ ; qu'est-ce que cela fait à Philostrate qui n'y a jamais songé, autant que j'ai pu le découvrir ? Eusebe a déjà réfuté Hierocles ; & mon dessein étoit d'ajouter cette réfutation à mon ouvrage en forme d'antidote, quoique je croye que pour des hommes raisonnables la chose ne soit pas nécessaire.

Secondement si l'on objectoit, & je sai qu'on le fera, qu'il peut y avoir une mauvaise conséquence à laisser appercevoir au peuple que d'autres que Moyse, Christ, & les Apôtres ont fait des miracles, je répondrois : Comment donc est-il arrivé que le passage de l'Ancien Testament où il est parlé des Magiciens, & celui du nouveau qui regarde Simon le Magicien, aient jusqu'à présent échap-

pé à l'*Index expurgatoire*? De plus, comment est il arrivé qu'on ait permis le *Mystere de piété* du Docteur More? Ce Docteur y a fait une ample comparaison de Christ notre Sauveur, & d'Apollonius, décrivant au long & au large les miracles de l'un & de l'autre. L'Écriture elle même déclare souvent que les faux Prophetes feront des miracles capables de tromper les élus même, s'il étoit possible. Si donc ma traduction instruisoit le peuple des miracles d'Apollonius, ce ne seroit pas une chose nouvelle; elle seroit plutôt avantageuse que contraire à l'Écriture, d'autant que l'éclat d'un vrai Diamant brille davantage lorsqu'on le compare avec un faux.

Quoiqu'il en soit, Philostrate raconte ces miracles avec tant d'indifférence & de modestie, qu'il travaille autant qu'il peut à empêcher ses Lecteurs d'y croire. J'en alléguerai un seul exemple tiré du dernier Chapitre de son quatrième Livre, dans lequel après avoir parlé d'une jeune fille ressuscitée par Apollonius, il rapporte plusieurs raisons naturelles pour faire voir que la chose a pu se faire sans miracle.

Mais je laisse Philostrate, & je viens à moi-même. Je suis si éloigné de com-



parer Apollonius à notre bien-heureux Sauveur, & d'ajouter foi à de nouveaux miracles, que je prie journellement Dieu de me donner assez de foi pour croire aux anciens. Si donc on me demande pourquoi j'ai entrepris cette traduction, je réponds, parce que j'ai cru que les descriptions des pays éloignés & des anciennes coutumes si différentes des nôtres, & les discours philosophiques & moraux qui s'y trouvent, pouvoient être aussi agréables qu'utiles au Lecteur. De plus on y touche divers points d'Histoire ancienne, où Philostrate passe pour être digne de foi, & que j'avois dessein d'éclaircir par des notes si l'on me l'eût permis. Mais le droit n'est pas une raison suffisante contre la force; & l'âne de la fable étoit sage & prudent. On avoit publié une loi contre toutes les bêtes à cornes; cet animal craignit qu'à force d'explication on ne transformât ses oreilles en cornes; puisque le pouvoir arbitraire explique les choses comme il veut & se conduit d'une façon inconcevable.

Quand la fureur s'élançe avec audace,  
A la fureur qui court cede la place. (1)

Ovid.

(1) *Dum furor in cursu est, currenti cede furori.*

Remed. Amor. v. 119.

Il n'est pas même sûr dans ce siècle intrigant de demander quelle heure il est ; car qui fait si quelque fat trop sage, sur cette criminelle question, ne vous fera pas prendre pour un Jésuite, qui ayant quelque mauvais dessein à exécuter à un temps déterminé, est fort attentif à s'informer de l'heure.

Peut-on imaginer un péché plus mortel que celui de douter de ce qu'on assure sur la foi du Curé ? C'est pourquoi si vous demandez à quelqu'un comment il peut prouver que sa mission, doctrine, inspiration &c. vient de Dieu, je sai qu'il vous répondra, vous êtes un arrogant scélérat ; il n'appartient pas à un Laïque de se mêler de semblables choses ; & il ajoutera que vous ne pouvez aller au ciel que par son canal ; que si un Roi ou un des premiers Magistrats vous envoyoit quelque ordre ou message par un de ses Officiers connus, vous n'oseriez pas faire toutes ces questions inciviles ; & que vous pouvez croire qu'un âne a parlé tout comme vous croyez qu'il y a un Roi de France, ou une ville de Rome que vous n'avez jamais vu &c. Mais au fait.

Toute la Vie d'Apollonius étoit traduite, mes éclaircissemens étoient poussés au point où vous les voyez, lorsque

j'appris qu'on donnoit l'allarme de tous côtés au sujet d'un livre dangereux qui alloit paroître : on disoit que ce livre démasqueroit tous les athées pratiques, ce qui pouvoit avoir de mauvaises conséquences pour le public, vû qu'ils font la plus grande partie des hommes. Sur-tout, le Clergé papiste se croyoit principalement intéressé dans cette affaire. Ce corps est rongé d'un zele si âcre & si vindicatif, que je craignis qu'il ne m'en arrivât comme au pauvre Esope, qui ayant impunément lancé ses brocards sur plusieurs grands Rois & Potentats, perdit la vie pour avoir dit un mot contre les Prêtres de Delphes ; voici l'histoire. Esope arrivé à la ville de *Delphes*, dit en regardant les Prêtres : „ Je puis  
„ convenablement vous comparer au bois  
„ qui flotte dans la Mer ; vu de loin nous  
„ le prenons pour quelque chose de précieux ;  
„ vu de près ce n'est rien : de même, lors-  
„ que j'étois loin de votre ville je vous ad-  
„ mirois ; depuis que je suis venu parmi  
„ vous, je trouve que vous êtes les plus  
„ inutiles des hommes. Quand les Prê-  
„ tres de Delphes eurent entendu ces  
„ paroles, ils craignirent qu'Esope ne  
„ les décriât dans d'autres endroits, &  
„ ils résolurent de le faire mourir par



„ ruse. Pour cet effet ils enleverent  
 „ une coupe d'or du temple d'Apollon,  
 „ & la mirent secretelement parmi les  
 „ hardes d'Esopé, qui n'ayant aucun  
 „ soupçon de leur fourberie, s'ache-  
 „ mina vers la Phocide. Les Delphiens  
 „ le poursuivirent l'accusant d'avoir pillé  
 „ le temple. Il nia le fait; on visita  
 „ son bagage, on y trouva la coupe;  
 „ & la multitude ignorante, qui ne sa-  
 „ voit rien de la supercherie, le mit à  
 „ mort comme sacrilege.” Or de peur  
 qu'on ne fourre quelque calice dans mon  
 porte-manteau, & qu'on ne fasse croire  
 à la stupide populace que je suis un vo-  
 leur ou un athée, ce qui pourroit me  
 coûter la vie comme à Esopé, je pense  
 que le plus sûr pour moi est de laisser  
*les deux meules de la fourberie & de la fo-  
 lie mouldre jusqu'à la fin du monde, sans  
 mettre entre deux mon opinion qui est peu  
 considérable, & qui comme l'orge, seroit  
 mise en poussiere sans faire aucun effet sur  
 le mouvement des meules.* C'est une chose  
 de la plus dangereuse conséquence que  
 de s'opposer aux doctrines publiquement  
 reçues, quelque ridicules qu'elles soient.  
 Je me suis souvent étonné de la dureté  
 du cœur de quelques incrédules Maho-  
 métans, qui même aujourd'hui, persi-

stent dans l'hérésie de croire que dans l'histoire des *sept Dormants*, il y en eut seulement cinq, outre le chien, qui dormirent pendant trois cents ans dans une caverne; au lieu que l'Alcoran déclare positivement que selon l'affertion des vrais croyants, ils étoient sept, & que leur chien faisoit le huitieme, & prononce un sévere anathême contre ceux qui croient autrement. Quant à moi, plutôt que d'encourir un pareil anathême, je trouve que le plus sûr est de croire ce que l'Eglise croit; &, si j'étois Mahométan, je croirois volontiers qu'ils étoient huit cents outre le chien, en cas que le Mufti me l'enseignât: mais tel que je suis, j'attacherai toujours ma foi à la manche de Mylord de Cantorbery. Si donc le Clergé veut qu'on croye qu'Apollonius étoit un coquin & un jongleur; qu'étant ressuscité, il est un des principaux fomentateurs du complot papiste; ou qu'un homme tel qu'Apollonius n'a jamais existé, je veux de tout mon cœur ce qu'il lui plait. J'aime bien mieux que le Philosophe de Tyane soit perdu de réputation, que d'être brûlé comme hérétique par quelque grave Cardinal avec sa longue barbe & son excommunicatif *Ha*. La force de ces raisons m'a fait

sentir qu'il ne convenoit pas de donner le reste de cette histoire, jusqu'à ce que l'intérêt n'ait plus besoin d'un masque sacré; jusqu'à ce qu'on ait découvert pour la Jerusalem céleste une nouvelle route, dans laquelle chaque honnête homme puisse marcher sans lisières, ou sans être sous la conduite temporelle d'un guide spirituel: & jusqu'à ce que les hommes se soient défaits de l'idée d'entrer au ciel par le même moyen par lequel ils entrent au théâtre, c'est à dire, en donnant de l'argent aux portiers. *Si la Religion est une fable, le Sacerdoce s'évanouit comme une ombre* (2).

Enfin pour ce qui regarde mes éclaircissements, ils ont par tout quelque liaison avec mon texte; cependant j'ai eu également dessein d'en faire autant d'essais philologiques sur les différents sujets qui m'étoient présentés ou seulement indiqués par mon Auteur. Quelques réflexions occasionnelles sur les défauts des hommes que j'y ai glissées peuvent, & je ne m'attends pas à autre chose, me rendre odieux aux coupables dont j'attaque les folies. Par exemple, la Religion est une chose sacrée; mais celui

(2) *Si Religio sit fabula, umbra fiet Sacerdos.*



qui montre qu'on en fait quelquefois le manteau de la friponnerie & que quelques hommes combattent le combat du Diable sous le drapeau contrefait de Christ,

Pour mieux tromper prenez la robe (3).

aura les hypocrites pour ennemis mortels; De même, les honneurs sont respectables, parce que, étant conférés avec justice, ils sont la récompense de la vertu. Mais celui qui vous dira que quelquefois les honneurs ne servent que, comme la terre à foulon, pour ôter les taches d'une origine ignoble & basse; ou, comme une étaye pour soutenir le crédit chancelant d'un de ces riches demi-fots, jettés depuis peu dans un bien considérable auxquels le Poëte reproche que

—— Dans pareille fortune

Le sens commun n'est pas chose commune (4).

celui, dis je, qui publie des choses de cette nature, ne peut manquer de s'attirer à dos tous ceux qui n'ont qu'une

(3) *Ut melius possis fallere, sume togam.*

(4) *Rarus enim ferme sensus communis in illa  
Fortuna* ———

patente pour prouver leur esprit ou leur noblesse. Il en est de même pour d'autres sujets.

Le but & le dessein des livres en général est ou d'apprendre ce que les hommes devroient faire, ou de montrer ce qu'ils font réellement. Les livres de la première sorte ne nous enseignent guere autre chose que ce que chaque vieille dévote enseigne à son petit fils, & ne diffèrent presque point de nos Catéchismes ordinaires pour les Enfants. Au contraire les Auteurs, qui comme Machiavel, Montaigne, & tous les satyriques, décrivent exactement ce que les hommes font en effet, montrent que le genre humain en général, a toujours été, est, & sera le même, c'est à dire, bas, faux, & traître, ne s'attachant qu'à sa sûreté & à ses intérêts, but qu'il veut atteindre par quelque moyen que ce soit; que celui qui se fait Brebis, le Loup le mange; & que si quelques hommes sont moins vicieux ou plus honnêtes, ce n'est pas par vertu, mais par crainte. En voyant que tel est le caractère des hommes, chacun se tient en garde, & devient par-là moins facile à depouiller ou à injurier; car la défiance est mere de la vigilance, & la vigilan-

ce de la sûreté. Néanmoins *la vérité engendre la haine* (5); & celui qui peint au naturel le caractère de ses concitoyens, sera haï, à la mort; car les hommes sont méchants, mais il y en a peu qui veulent passer pour tels.

Quoiqu'il en soit, c'est cette manière d'écrire que j'ai tâché d'imiter, bien qu'imparfaitement; & si, parce que je montre le mal que les hommes font, quelques malicieux, qui ont le cœur fermé pour les autres autant que leur confort, interprètent mal mon but, comme si j'encourageois les autres à faire le mal également, je dirois pour ma justification que je ne suis pas plus responsable de l'indiscrétion de mes Lecteurs à cet égard, que ne l'est un maître en fait d'armes lorsque ses écoliers se servent pour détruire leurs amis d'une adresse qu'il leur a montrée seulement pour se défendre dans une cause juste & légitime.

*Adieu.*

CHARLES BLOUNT.

(5) *Veritas odium parit.*

Terent. Andr. Act. I. Sc. 1.



# LA VIE

## *D'APOLLONIUS DE TYANE*

PAR PHILOSTRATE.

### *LIVRE I.*

---

#### CHAP. I.

##### INTRODUCTION.

Ceux qui parlent de (1) Pythagore de (2) Samos, rapportent généralement qu'avant de naître dans l'Ionie, il fut (3) cet Euphorbe Troyen, dont Homere décrit la mort, & qu'il ressuscita ensuite. De plus ils disent qu'il rejetta tous les habits dont la matiere étoit tirée de quelque animal, qu'il ne mangea (4) ni ne sacrifia (5) aucun être qui eût été vivant. Il n'ensanglanta point les autels des Dieux; il leur offrit de l'encens, des hymnes, & des gâteaux faits avec du miel. Il disoit que les Dieux préféroient de beaucoup ces offrandes aux (6) héca-

tombes, & à l'appareil des sacrifices (a); qu'il avoit eu commerce avec les Dieux qui lui avoient appris ce qui leur étoit agréable ou désagréable; aussi bien que ce qu'il enseignoit sur la Nature, au lieu que les autres parloient des choses divines seulement par conjecture, & souvent (7) se contredisoient les uns les autres; qu'Apollon lui étoit apparu & s'étoit fait connoître; qu'il s'étoit entretenu avec Pallas, & avec les Muses, qui ne s'étoient pas découvertes, & avec d'autres Dieux dont les hommes ne connoissoient encore ni les noms ni la figure. Ses disciples observoient comme autant de loix tout ce que Pythagore disoit, & vénéroient leur Maître comme envoyé par Jupiter. Ils respectoient le silence (8) pour l'amour de ses divines instructions, car ils apprenoient de lui plusieurs doctrines sacrées & abstruses, qu'il étoit difficile de comprendre sans s'être auparavant convaincu que le silence est une sorte de raisonnement.

On

(a) Le Grec dit *qu'un couteau dans un panier ou bassin*, parce que les Payens parmi les instruments de sacrifices avoient des couteaux sacrés, qu'ils tenoient sur des bassins.

On assure qu'Empedocles d'Agrigente  
suivoit la même manière de philosopher,  
comme il paroît par ces vers,

Je vas être semblable à Dieu;  
Je vas être immortel: Amis, adieu.

& par cet autre:

Je fus jadis fille & garçon.

Le bœuf (9) de miel & de farine, qu'il  
sacrifia, dit-on, à Olympie, marque un  
homme qui goûtoit la doctrine de Py-  
thagore.

Les Historiens rapportent plusieurs  
choses des Pythagoriciens; je les passe  
sous silence, parce que je me hâte de  
venir à l'histoire que je me suis proposé  
d'écrire.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

### *sur le Chapitre I.*

(1) ——— Il naquit dans Samos. (b)

dit Ovide. (*Metam. lib. 15.*) Pythagore né  
à Samos & fils de Mnesarque jouaillier,  
fut long-temps disciple de Pherecydes Sy.

(b) *Vir fuit hic ortus Samius.* v. 69.

TOME I.

B



rien; ensuite il se transporta de Samos à Babylone, où il s'appliqua à l'Astrologie; on dit que jusqu'à six cents auditeurs coururent à lui dans une nuit. De ce nombre étoient le fameux Archytas de Tarente, Alcmeon de Crotone, Hippasus de Métaponte, & Philolaus de Crotone. Après il retourna dans son pays; mais il n'y resta pas long-temps à cause du gouvernement tyrannique de Polycrates. Il s'en alla en Italie, & y leva une école, c'est pourquoi on l'appella le Prince de la Philosophie italique. Voyez Plutarque des Opinions des Philosophes, Liv. 1. chap. 3. qui dit que Pythagore fut l'inventeur du nom de Philosophie. Il fut aussi le premier qui enseigna le dogme de la métempsychose, ou de la transmigration des ames d'un corps dans l'autre. En parlant de lui-même, il assuroit que d'abord il avoit été cet Euphorbe qui fut tué à la guerre de Troye; qu'ensuite il avoit été Hermotime, après Pyrrhus le pécheur, & enfin Pythagore le philosophe. A ce qu'Herodote & Plutarque écrivent, il avoit appris cette opinion des Prêtres d'Égypte, qui soutenoient que si un homme d'un tempérament ardent & cruel venoit à mourir, son ame passoit dans un

Lion, dans un Ours, ou dans quelque autre bête féroce convenable à une ame rapace. En conséquence de ce principe ils avoient beaucoup de douceur & d'attention pour tous les êtres vivants, ne sachant pas si lorsqu'ils témoignoient de l'amitié pour un cheval ou pour un chien, ils n'obligeoient point leur pere ou leur ayeul décédé, les ames desquels pouvoient être passées dans le corps de ces animaux: Ce qui rendit Pythagore si affectionné aux poissons, qu'en ayant acheté des Pêcheurs une prise, il les tira du filet & les rejetta tous dans la Mer. *Plut. Symp. Liv. 8. Qu. 8.* Dans ses disciples il réprimoit sur-tout la cruauté contre les bêtes brutes; & par conséquent il étoit grand ennemi des chasseurs, des pêcheurs, & des autres hommes de cette espece.

Pour ce qui regarde les préceptes de Pythagore, ils sont pour la plupart fort abstrus, & ressemblent aux hiéroglyphes des Egyptiens: il soutenoit que les nombres & leurs proportions étoient les principes de toutes choses. Mais à ce sujet vous trouverez davantage dans *Plutar. Mæur.*; dans *Diogene Laërt. lib. 9.*

Pythagore fonda la secte des Pythago-

anciens l'an du Monde 3360, à peu près lorsque Jérusalem étoit assiégée par Nebuchadnezzar.

(2) *Samos* est un île de la Mer Ionienne, appelée Céphalonie; dans cette île est une ville du même nom qu'on nomme à présent *Porto-Guiscardo*. Laërce nous dit que Pythagore étoit né dans cette ville.

(3) *Euphorbe* étoit un noble Troyen, qui fut tué par Menelas, (*Homer. Iliad. liv. 17.*) *Pythagore* affirmoit que l'ame de cet Euphorbe avoit passé dans son corps, suivant ces vers du Poète

Quand les Grecs assiégeoient la ville d'Apollon,  
J'étois Fils de Panthus, Euphorbe étoit mon nom (c)

*Ovid. Metam. lib. 15.*

Pythagore pensoit que Dieu étoit l'ame du monde, que l'ame de chaque créature étoit une partie de l'ame du monde, & y retournoit après la mort de la créature, qu'ensuite Dieu donnoit la même ame à une autre bête, ou à un autre homme suivant son bon plaisir. Mais

(c) *Ipsè ego (nam memini) Trojani tempora belli  
Panthoïdes Euphorbus eram.* —

v. 160. 161.

je me suis plus étendu sur cet article dans le dernier chapitre du VIII Livre de la Vie d'Appollonius par Philostrate.

(4) O crime ! de son sein l'homme se fait un tombeau ;

De la bête innocente il devient le bourreau :

Il engraisse son corps de ce corps qu'il déchire ;

Et pour qu'il vive il faut — qu'un animal expire

---

Pour ne pas immoler à ces horribles goûts

Les devoirs les plus saints, les penchans les plus doux ;

Cessez donc de chasser par un meurtre exécrable

De son séjour une ame à la votre semblable. (d)

*Ovid. Metam. lib. 13.*

C'est ainsi qu'Ovide dans le quinzième livre de ses *Metamorphoses* nous explique à fond & d'une manière admirable les dogmes de Pythagore, un desquels étoit de s'abstenir de toute sorte de viandes ; non pas par superstition , comme quelques-uns le prétendent ; mais plutot,

(d) *Hæu ! quantum scelus est in viscera viscera condì,*

*Congesloque avidum concrefcere corpore corpus,*

*Alteriusque animantem animantis vivere letho ! &c.*

v. 88. 90.

---

*Ergo ne pietas sit victa cupidine ventris,*

*Pæcite, vaticinor, cognatas cæde nefanda*

*Enturbare animas, nec sanguine sanguis alatur.*

v. 173. 175.



selon la remarque de Laerce, par convenance & par raison de santé; car il pensoit que tous ces mets sanglants sont trop grossiers, & rendent la tête pesante; que par conséquent ils ne s'accordent point avec l'étude de la Philosophie. (e)

(5) Les hommes ont pour la plupart un mauvais naturel; ils sont incapables d'obliger les autres sans quelque récompense. Ils jugent de Dieu par eux mêmes; & d'abord ils s'imaginèrent que les Dieux ressembloient aux Princes d'Orient, à qui personne n'ose se présenter les mains vuides. Voilà l'origine des sacrifices. L'ordre rusé des Prêtres, qui comme des cochons engraisés dans une

(e) Son but étoit aussi d'accoutumer les hommes à se contenter d'une nourriture facile à trouver & à préparer (*Diog. Laerce* dans la vie de *Pythagore*. Section 13.) En faveur de la santé du corps & de la perfection de l'esprit, ce Philosophe défendoit de se charger de trop de nourriture. (*Le même*, Section 9.) Au reste il permettoit de manger de la viande, mais rarement; & il en mangeoit lui-même. (*Aulu-Gelle* dans ses Nuits Attiques Livre IV. Chap. II.)

Nous avons dit en suivant l'Anglois, que le pere de Pythagore étoit bijoutier; il étoit graveur en pierres fines, dont, comme on sait, les anciens faisoient des bagues. *Diogene Laerce* dit *δακτυλιογλύφου*. (Vie de *Pythagore*, Section 1.)

étable, étoient maintenus & enrichis par les folies & par les passions de la multitude, travailla sur-tout à faire valoir & à propager cette opinion, uniquement parce que la plus grande partie des offrandes étoit le partage des Prêtres. C'est pourquoi ils abandonnerent bientôt la misérable institution Pythagoricienne de l'encens, des fruits, & des fleurs, qui avoit eu lieu jusqu'à ce que les Dieux, ou pour mieux dire leurs Prêtres, devinrent si avides, que rien ne pouvoit les rassasier que le sang des animaux. On vint donc à sacrifier d'abord les bêtes, ensuite les hommes, les femmes, les enfants: on auroit sacrifié les Dieux même si l'on avoit pu les attrapper. Et le tout pour fournir du rôti aux Prêtres. Mais un des plus sages d'entre les Gentils, qui n'étoit coupable ni de cette folie ni de cette impiété, chante une autre chanson, disant

C'est cette probité qu'il faut suivre en tous lieux,

Non le bœuf immolé, que chérissent les Dieux. (f)

*Ovid.*

(f) *Non bove mactato caelestia Numina gaudent,  
Sed quæ præstanda est, vel sine teste, fides.*

*Heroid. Acont. Cydip. v. 191. 192.*

Mais si vous voulez découvrir toute la friponnerie des Prêtres à cet égard, vous n'avez qu'à consulter un livre publié depuis peu sous le titre; *Grande est la Diane des Ephésiens*, ou, *Origine de l'Idolatrie, & de l'institution politique des Gentils*.

Vous êtes criminel; on met à votre place  
A mort une victime; & vous espérez grace? (g)

(6) Une hécatombe étoit un sacrifice, dans lequel on tuoit à la fois cent animaux de la même espèce, comme cent bœufs, cent moutons, cent porcs.

Suivant son vœu Minos immola cent taureaux  
A Jupiter ——— (h).

*Ovid. Metam. Lib. 8.*

On dit que ce sacrifice fut premierement institué par les Lacédémoniens, qui s'étant rendus maîtres de cent villes, sacrifierent autant de bœufs.

(7) Si ceux qui prêchent, enseignent, ou dirigent l'église, ne s'accordent pas sur des matieres qu'ils donnent pour des articles

(g) *Cum sis ipse nocens moritur cur victima pro te?*  
*Stultitia est morte alterius sperare salutem.*

(h) *Vota Jovi Minos taurorum corpora centum*  
*Solvit ——— v. 152. 153.*

articles de foi indispensables, ces Messieurs perdent avec justice tout leur crédit & toute leur autorité: car, qui ajouteroit, sur leur parole, foi à des témoins qui ne s'accordent pas dans leurs dépositions?

(8) Une des principales règles que Pythagore prescrivit à ses disciples, & qu'il observa lui-même, fut de garder le silence cinq ans. Durant ce temps on pouvoit pourtant recevoir compagnie, & écouter les discours des autres.

Le sage de Samos apprend cette science

Après cinq ans passés dans un docte silence. (i)

*Silôn. Apollin.*

De même; „ Mais ni les avertissements „ ni les années silencieuses de Pythagore — (k).” *Claudien.*

Ce silence ne servoit pas seulement à fortifier la mémoire, mais aussi à exalter l'imagination & à perfectionner l'entendement par une méditation éloignée

(i) *Afferit hæc Samius post docta silentia lustræ*

*Pythagoras* —————

*Epithal. Polemii & Araneolæ, v. 51. 52.*

(k) *Ac non Pythagore monitus, annique silentes.*

*De Mallii Theod. conf. v. 157.*



de toute controverse & de toute étude. L'action de lire est semblable à celle de prendre de la nourriture; & la méditation ressemble à la digestion. Si nous y prenons garde, nous verrons que des vingt-quatre heures de la journée, deux suffisent pour se nourrir, & toutes les autres sont employées à digérer. Dans un royaume il n'y a point d'homme aussi considérable, ni aussi odieux à un mauvais Prince, que ces penseurs, ces hommes méditatifs, qui dans leur cœur doivent mépriser un souverain indigne de ce titre.

(9) De tous les animaux qu'on sacrifioit, nul n'étoit autant estimé que le bœuf, qui étoit toujours offert avec beaucoup de pompe & en grande cérémonie, comme nous l'apprend le Poëte.

Etincellante d'or & de festons ornée  
La victime à l'autel en pompe est amenée,  
Victime sans défaut; dont la seule beauté  
Est le funeste auteur de sa calamité.  
Sans l'entendre, elle écoute alors prier le Prêtre,  
Et voit charger son front du bled qu'elle a fait naître. (1)

Ovid. Metam. Livr. 15.

(1) *Victima labe carens & praestantissima forma*  
(Nam placuisse necet), vittis praesignis & aure

Quand tout étoit prêt, & que le Sacrificateur avoit fait ses prières à Janus & à Vesta, Divinités dont l'intercession étoit nécessaire pour avoir accès auprès des autres, il mettoit sur la tête de la victime un peu de bled avec un gâteau composé de miel & de sel, que les Latins appellent *mola* (Elien): (m) ensuite il donnoit un long couteau courbe (n) à un des officiers subalternes, qui par cette raison étoit appelé *cultrarius*, (Suidas), & qui s'en servoit pour tuer la victime. Voyez Rosin. Antiq. l. 3. chap. 33.

---

## CHAPITRE II.

Apollonius forma des entreprises pareilles à celles de Pythagore; il s'attacha

*Sistitur ante aras, auditque ignara precantem,*

*Imponique suæ videt inter cornua fronti,*

*Quas coluit fruges* —————

V. 131-135.

(m) *Sparge salsa colla taurorum mola.*

Senec. Oedip Act. 2. Citation de l'Auteur.

Ce vers est le 335.

(n) Rosinus ne parle point de couteau courbe; il dit que le sacrificateur faisoit passer obliquement le couteau de la tête à la queue de la victime (*obliquum cultrum a fronte victimæ ad caudam.*)

à la Philosophie avec plus d'ardeur que le Sage de Samos; il triompha des tyrans; il fleurit, si ce n'est pas de nos jours, au moins dans des temps peu éloignés; cependant peu de personnes le connoissent par la vraie sagesse qu'il cultiva sans aucune vue d'intérêt & comme il convient à un Philosophe; l'un le loue d'une chose, & l'autre d'une autre. Il en est même qui parce qu'Apollonius visita les Mages de Babylone, les Brachmanes des Indes, & les Gymnosophistes d'Egypte, croient qu'il a été enchanteur, & l'accusent d'avoir été savant en magie; mais ils jugent mal. Empédocle, Pythagore, & Démocrite visiterent les Mages, & firent plusieurs choses étonnantes; cependant ils ne furent pas Magiciens. Platon voyagea en Egypte; il transporta dans ses écrits plusieurs pensées des prêtres & prophètes Egyptiens, & les orna, comme un peintre qui avive un dessein par ses couleurs; cependant il ne fut jamais soupçonné de magie, quoique il fût par sa sagesse, plus exposé aux traits de l'envie que les autres hommes.

Si les nombreuses prédictions d'Apollonius suffisoient pour le convaincre de magie (1); il en faudroit déclarer cou-

pables Socrate (2) & Anaxagore (3); le premier pour l'avenir que son Génie lui développait, & le second pour les choses qu'il prédisoit. Car, qui ne fait pas qu'Anaxagore, qui pressentoit la pluie prochaine, se présenta dans le Stade à Olympie, couvert de cuir pendant le beau temps; qu'il prédisoit qu'une maison s'écrouleroit, que le jour se changeroit en nuit, que des pierres (4) tomberoient du ciel dans l'Ægos-potamos (5); & que l'événement justifia ces prédictions? Quand il s'agit d'Anaxagore, on les attribue à sa science; mais quand il est question d'Apollonius, on nie que la science aille jusqu'à prédire l'avenir; & on accuse ce Philosophe d'avoir fait de semblables merveilles par des enchantements.

J'ai donc trouvé à propos de m'opposer à cette ignorance du vulgaire, & de rechercher exactement ce que ce grand homme a dit & fait, en quel temps, & par quelle manière de philosopher il s'est acquis la réputation d'homme vraiment divin. J'ai tiré ce que je vais dire, en partie des villes qui ont aimé Apollonius, en partie des Temples dont les rites sacrés étoient tombés dans l'oubli, & qu'il a remis en honneur, en partie de la tra-



dition qui s'est conservée, & en partie de ses lettres. Car il écrivit à des Rois, à des Sophistes, à des Philosophes; aux Eliens (6), aux Delphiens, (7) aux Indiens, aux Egyptiens (8); & les sujets de ses Lettres furent les Dieux, les nations, & les loix, dont il reprenoit la violation. Voici donc ce que j'ai recueilli de plus certain.

### ÉCLAIRCISSEMENTS

#### *sur le Chapitre II.*

(1) L'amour-propre est si prédominant chez les hommes, qu'il n'y en a pas un, quelque bon & juste qu'il soit, qui se puisse dire exempt de toute partialité soit pour lui-même, soit pour sa profession. C'est ce qui rend le Mahométisme si odieux aux Chrétiens, & le Christianisme si méprisable aux Turcs; le Papisme aux Protestants, & le Protestantisme aux Papistes. C'est ce qui fit que Hieroclès Payen, mit Apollonius fort au dessus de Christ; & qu'Eusebe Chrétien préféra Christ à Apollonius. Apollonius fut accusé de magie; & Christ fut accusé de magie par Celse & par d'autres. Cette accusation est-elle fondée contre l'un

des deux, ou contre tous deux ; ou ne l'est-elle ni contre l'un ni contre l'autre ? C'est ce qu'il faut examiner sans partialité, & sans considérer ni l'intérêt, ni la religion ; car quiconque examine les faits par son catéchisme, donne à ses adversaires pour nier le même droit qu'il a pour affirmer, & laisse la question dans l'état où elle étoit.

Celui donc qui veut porter un jugement impartial au sujet des deux personnages dont il s'agit, doit considérer trois choses. 1°. La doctrine qu'ils ont enseignée. 2°. Les miracles qu'ils ont faits. 3°. Les preuves de ces miracles. Si l'on trouve ces personnages égaux par rapport à ces trois articles ; comment juger que l'esprit qui a guidé l'un, est plus divin que celui qui a conduit l'autre ? C'est une entreprise trop difficile pour tous ceux qui n'ont pas le pouvoir de déplacer les montagnes. Je n'ai aucune prétention à ce grain de moutarde ; & je n'en ai pas besoin ; je suis convaincu de la prééminence de Christ.

Les hommes sont pour la plupart portés en faveur du parti qu'ils ont embrassé : ils appellent religion chez eux ce qu'ils nomment irreligion ou superstition chez

les autres. Combien de fois j'ai entendu ces prétendus zélateurs donner à la même passion le nom d'amour en eux-mêmes, & de luxure dans les autres! appeler les mêmes clameurs douce réprimande chez eux, & criaillerie insupportable chez les autres!

L'Histoire ancienne, tant sacrée que profane, offre de fréquents exemples de cette partialité. Ainsi Tertullien fait de violentes invectives contre les Payens qui persécutoient un petit nombre de Chrétiens, & ne dit mot contre Vespasien qui avoit fait mourir tant de centaines de milliers de Juifs; & cela parce que nous mettons nos ennemis au nombre des ennemis de Dieu, afin d'avoir plus de droit de les exterminer. De même Tertullien dans son Apologie nie la divinité des Dieux du paganisme, parce que, dit-il, s'ils avoient eu le pouvoir de se faire eux-mêmes, ils ne se seroient jamais faits hommes, & ne se seroient pas assujettis aux maux de l'humanité, pendant qu'ils pouvoient jouir d'un état plus excellent (o). Cet argument n'est pas seulement

(o) Charles Blount représente très-mal le raisonnement de Tertullien. Voici ses paroles. *Et quoniam, sicut illos*

partial ; il est dangereux ; car les malheureux Payens font valoir la même objec-

*homines fuisse non audeatis negare, ita post mortem Deos factos institutis asseverare, causas quæ hoc exegerint, retrahemus. In primis quidem necesse est concedatis esse aliquem sublimiorem Deum, & mancipem quemdam divinitatis, qui ex hominibus Deos fecerit : nam neque illi sibi potuissent sumere divinitatem quam non habebant, nec alias præstare eam non habentibus, nisi qui proprie possidebat. Ceterum, si nemo esset qui Deos faceret, frustra presumitis Deos factos auferendo factorem. Certe quidem, si ipsi se facere potuissent, nunquam homines fuissent, possidentes scilicet melioris conditionis facultatem. Igitur, si est qui faciat Deos, revertor ad causas faciendorum ex hominibus Deorum ; nec ullas invenio, nisi si ministeria & auxilia officiis divinis desideravit ille magnus Deus. Primo indignum est ut alterius opera indigeret, & quidem mortui ; cum dignius ab initio Deum aliquem fecisset qui mortui erat operam desideraturus.* Ce que je traduis ainsi. „ Vous n'osez nier que Saturne & Jupiter aient été „ des hommes ; mais vous assurez qu'ils ont été déifiés a- „ près leur mort : voyons par quelles raisons. D'abord il „ faut que vous admettiez un Dieu supérieur & distributeur „ de la divinité, qui d'hommes qu'ils étoient, en a fait des „ Dieux ; car ils ne pouvoient pas se revêtir de la nature di- „ vine qu'ils n'avoient pas, ni la recevoir d'un autre, si „ celui-ci ne la possédoit pas. S'il n'y a personne qui fasse „ des Dieux, c'est en vain qu'en ôtant l'Auteur, vous dites „ qu'ils sont devenus Dieux. S'ils avoient pu se rendre tels



tion contre Christ, & disent; comment donc s'est-il assujetti, lui qui étoit Dieu,

„ eux-mêmes, ils n'auroient jamais été des hommes; puis-  
 „ que ils étoient les maîtres de se placer dans un état meil-  
 „ leur. Si donc il y a un être qui fait les Dieux, je reviens  
 „ à considérer pourquoi cet être a changé des hommes en  
 „ Dieux; & je n'en trouve aucune raison, à moins que ce  
 „ grand Dieu n'ait eu besoin de quelque secours pour exer-  
 „ cer les fonctions de sa divinité. En premier lieu, il est  
 „ absurde que Dieu ait eu besoin du secours d'un autre,  
 „ & surtout d'un mort; puisqu'il auroit été plus convena-  
 „ ble qu'il eût d'abord créé un Dieu, devant avoir besoin  
 „ du service d'un mort &c.” Je demande ici comment on  
 peut retorquer ce raisonnement contre l'ortodoxie la plus  
 rigide. Tertullien dit: Saturne & Jupiter ont été des hom-  
 mes; s'ils sont devenus Dieux, c'est qu'un Dieu supérieur  
 les a déifiés; car ils ne pouvoient pas se donner une nature  
 qu'ils n'avoient point; & s'ils l'avoient pu, ils n'auroient  
 pas tous commencé par être des hommes sans qu'on en vo-  
 ye la raison. Donc, réplique le Payen, Jésus-Christ, qui  
 étoit Dieu par sa nature, n'a pas pu par quelque raison que  
 ce soit revêtir la nature humaine.. Il est absurde, continue  
 Tertullien, de dire que Dieu pour exercer ses fonctions, ait  
 eu besoin du secours d'un mort. Donc, reprend le Payen,  
 il est absurde de soutenir que Dieu ait emprunté la voix d'un  
 homme pour manifester aux hommes sa volonté. Je ne sens  
 point la force de ces conséquences. Au reste Tertullien ne  
 dit point qu'il ne voit pas pourquoi Dieu se feroit communi-  
 qué aux hommes.

pendant sa vie & sa mort, à plus de maux que n'en ont jamais soufferts les Dieux du Paganisme? Cela, suivant le raisonnement de Tertullien, n'auroit jamais dû arriver (*Tertull. Apol. Chap. 11.*) De plus le même Auteur dans le même chapitre dit qu'il ne voit pas quel besoin avoit Dieu de se communiquer aux hommes; qu'il étoit injurieux à la Divinité de lui faire rechercher l'assistance de quelque personne vivante que ce soit, & encore plus de lui faire employer le ministère des morts. Les malheureux Payens sont capables de retorque cet argument. Rien n'est d'une conséquence plus pernicieuse que ce zele trop actif & partial, qui saisissant avec précipitation & sans choix toutes sortes d'armes pour défendre sa cause, doit souvent tomber sur une à deux tranchants.

Si nous en croyons les Moines, comme Suidas (p) & d'autres, Lucien fut mis en pieces par les chiens, calomnie que les Moines ont publiée parce Lucien étoit ennemi de leur religion; cependant tous les autres Historiens nous assurent qu'il mourut fort honoré, étant Procu-

(p) Suidas Lexicon au mot *Αεχιδνός*.

rateur d'Égypte. Les Moines disent aussi, parce que Judas trahit Christ, que Judas étoit chassieux, bossu, & qu'il avoit les jambes crochues. Ils avancent que les Juifs ont une mauvaise odeur particulière, à cause de leur aversion pour le Christianisme. Les Moines ne font pas attention que le mélange des Juifs avec les autres nations rend la chose impossible. Ils ne disent pas si un Juif converti, ou l'enfant d'un Juif & d'une Chrétienne conserve cette mauvaise odeur en cas qu'elle existe. Ainsi de nos jours même plusieurs travaillent à la propagation de leur Religion & de leur parti par des mensonges, comme les Chrétiens primitifs par leurs fraudes pieuses. N'osons-nous pas dire qu'un voleur est beau, qu'une femme dissolue a une haleine douce, que l'avocat de notre adverse partie plaide bien, si la chose est réellement telle? Quelques-uns sont si jaloux de maintenir en selle leur Prophète, qu'ils risquent de le jeter bas & de lui casser le cou. *Préféreriez-vous (dit Job (q)) des choses iniques en faveur du Dieu fort, & direz-vous quelque fraude pour lui?*

(q) Chap. XIII. v. 7.

Nous nous trompons : ce n'est pas pour l'amour de Dieu, c'est pour l'amour de nous-mêmes que nous mentons. J'ai ouï des Payens qui regardoient comme une pierre d'achoppement qu'on fit passer pour l'homme selon le cœur de Dieu, David qui fit massacrer son ami Urie, avec la femme duquel il couchoit, au lieu, disoient-ils, que si quelqu'un de nous avoit fait la même chose, il passeroit pour mériter la mort dans ce monde & la damnation éternelle dans l'autre. Quand je leur parlois de la repentance de David, ils repliquoient, c'est la coutume des malfaiteurs au moment de leur condamnation. Pour conclure ce discours, nous devons prendre bien garde de ne pas imiter le singe d'Esopé ; & à force de nous vanter nous-mêmes de ne pas apprendre à rire à nos dépens, ce qui ne seroit pas arrivé si nous en avions agi autrement. C'est une grande erreur de penser que nos opinions, ou les coutumes de notre pays sont infailliblement les meilleures. Souffrir que l'esprit de parti nous aveugle, c'est montrer que notre imagination est bien bornée.

(2) J'ai parlé plus au long du génie



de Socrate dans un autre endroit. Voyez la table des matieres (r).

(3) Anaxagore le Philosophe naquit à Clazomene dans la soixante-dixieme Olympiade. Il étoit fils d'Hegesibule. A l'age de vingt ans, au temps de l'expédition de Xerxès en Grece, il alla à Athenes pour apprendre la Philosophie, & il y resta trente années, en partie sous l'instruction d'Anaximene. Il abandonna son patrimoine & ses biens, quittant les affaires civiles pour s'attacher à la connoissance des choses (*Cicer. Tusc. Quæst. 5.*) (s) Suidas affirme qu'il laissa ses terres en proye aux brebis & aux chameaux, qui y païssoient; & qu'à cette occasion Apollonius de Tyane dit qu'Anaxagore enseignoit la Philosophie plutôt aux bêtes qu'aux hommes (t). Platon le raille de ce qu'il avoit abandonné ses biens (*Hipp. maj.*) (u). Mais Laerce

(r) Elle n'y est pas.

(s) §. 38. à la fin.

(t) Article *Ἀναξαγόρας*.

(u) Dans le commencement de ce Dialogue Hippias se vante d'avoir gagné plus d'argent que deux autres Sophistes, quels qu'ils soient. Socrate avec son ironie lui répond:

(v) rapporte qu'il les distribua à ses amis; & que ceux-ci lui reprochant son peu de prévoyance, il répondit pourquoi n'en avez-vous pas soin? D'autres le blâmoient de ce qu'il ne se soucioit pas de sa patrie; ne me faites pas tort; (répliqua-t-il), tous mes soucis regardent ma patrie, en montrant le ciel. Un autre lui demanda à quelle fin il étoit né; il répondit pour contempler le Soleil, la Lune, & les Cieux. (*Laerce*).

Anaxagore excelloit tant dans la Philosophie naturelle qu'on l'honora du nom d'*esprit*; parce qu'il fut le premier qui ajoûta le principe spirituel à la matiere.

„ A merveille! C'est une grande preuve que vous & les au-  
 „ tres modernes surpassez infiniment les anciens. Car,  
 „ quelle n'a pas dû être l'imbécillité de ceux qui ont vécu  
 „ avant Anaxagore! Celui-ci fit le contraire de ce que vous  
 „ faites: il avoit hérité de grands biens: il les négligea &  
 „ s'en priva; tant il avoit de folie dans sa maniere de philo-  
 „ sopher. On dit à peu près la même chose des Sages  
 „ de ce temps-là. Vous avez donc allégué une bonne rai-  
 „ son pour montrer que nos Sages valent mieux que les an-  
 „ ciens; c'est un sentiment assez commun que le Sage doit  
 „ principalement l'être pour lui-même; & le tout consiste à  
 „ gagner beaucoup d'argent.” Il est clair que dans ce pas-  
 „ sage Socrate se moque d'Hippias, non d'Anaxagore.

(v) Livre II. Section 8. Dans la vie d'Anaxagore.

Il soutint que l'ordre de toutes choses étoit dirigé par la puissance & par la sagesse d'un esprit infini. Plutarque dans la vie de Nicias dit qu'Anaxagore fut le premier qui découvrit la cause des éclipses de Lune (w). Selon Polydore Virgile, il pensoit que Dieu est un esprit infini qui se meut par lui-même (x). Il eut parmi ses auditeurs plusieurs personnages éminents, tels que Périclès fils de Xantippus, Archelaus fils d'Apollodore, Euripide fils de Mnesarque, Socrate fils de Sophronisque; quelques-uns mettent de ce nombre Démocrite. Après avoir passé trente ans de sa vie à Athenes, Anaxagore se rendit à Lampsaque, où il mourut vingt-deux ans après son arrivée. Laerce & Clément disent qu'il fut le premier Philosophe qui publia un livre (y).

(w) Plutarque ajoute que la doctrine d'Anaxagore touchant les éclipses de lune, n'étoit pas publique; qu'elle rouloit entre un petit nombre de personnes, qui en parloient avec réserve, parce qu'on ne souffroit pas volontiers les Physiciens & les Astronomes, comme s'ils bornoient la puissance des Dieux.

(x) De invent. rer. Lib. I. Cap. I.

(y). Les habitants de Lampsaque lui firent des obseques magnifiques, & lui dresserent cette épitaphe qu'on lit dans Laerce.

Ci git *Anaxagore*; à la voûte azurée

Il vola d'une aîle assurée (z).

(4) Nous apprenons de Pline Liv. 5.  
(a) Chap. 58, que les Grecs vantent

(y) Laerce Liv. II. Article Anaxagore Sect. 11. à la fin. Le *Clément* dont parle l'Auteur, est peut-être Clément d'Alexandrie.

(z) Cette traduction est celle de la traduction Angloise faite par Stanly & rapportée par Ch. Blount. Celle du texte de Laerce est

Ci git Anaxagore; ame sublime & pure

Qui perça les secrets du ciel, de la nature.

mot à mot, ci git Anaxagore qui plus que tout autre s'approcha du vrai par rapport au ciel.

(a) C'est ainsi que cite l'Auteur Anglois. Mais le passage de Pline dont il s'agit, est au Liv. II. Chap. 58, & Pline dit que cette pierre faisoit la charge d'une charette. Charles Blount a peut-être été induit en erreur par le passage de Senèque (Quæst. nat. lib. VII. cap. 5.) qu'il cite plus bas. Senèque dit que Charimandre dans son livre des Comètes rapporte qu'Anaxagore vit dans le ciel une lumière extraordinaire, de la grandeur d'une grosse poutre, qui brilla durant plusieurs jours. (*Charimander quoque in eo libro quem de Cometis composuit, ait Anaxagore visum grande insolitumque calo lumen, magnitudine ampla trabis, &*



Anaxagore de Clazomene parce que par son savoir il prédit, la seconde année de la soixante-dix-huitième Olympiade, en quel jour une pierre tomberoit du Soleil. La chose arriva en plein jour dans la Thrace; la pierre tomba dans la rivière Ægos; on voit encore, dit Pline, cette pierre grosse environ comme une poutre & d'une couleur brûlée. Plutarque assure que de son temps non seulement on voyoit cette pierre, mais aussi que

*id per multos dies fulsisset*). Mais il paroît qu'ici Charimandre parle d'une Comete qui parut dans le temps de la chute de la fameuse pierre. Pline dans l'endroit cité après avoir dit que cette pierre avoit la couleur d'une pierre brûlée (*colore adusto*) & faisoit une charretée (*magnitudine vehis*), ajoute qu'on vit dans le même temps pendant quelques nuits une Comete flamboyante (*Comete quoque illis noctibus flagrante*): & Seneque dit qu'au sentiment d'Aristote la lumière extraordinaire dont parle Charimandre, n'étoit pas un de ces météores qu'on appelle poutres, mais une Comete (*Aristoteles ait non trabem illam, sed Cometem fuisse*). Si Charles Blount avoit fait attention à ces passages, il n'auroit ni mal traduit Pline ni fait au sujet de Charimandre une conjecture qui n'a aucun fondement. Lacerce aussi rapporte l'histoire de la pierre (Livre II. Article Anaxagore Sect. 10.). Plutarque en parle dans la vie de Lyfandre, & cherche la raison physique de ce phénomène. Il eût fallu d'abord s'assurer de sa réalité.

les habitants du Péloponèse avoient beaucoup de vénération pour elle (b). Quant au temps de sa chute, ce qu'il y a de plus certain se trouve dans les marbres d'Arondel gravés dans la cent-vingt-neuvième Olympiade, environ, qui assurent que cette pierre tomba la quatrième année de la soixante-dix-septième Olympiade, quand Théagénide étoit Archonte. Aristote (c) nous en donne une bien petite idée en disant que c'étoit une pierre que le vent avoit enlevée, & qui tomba pendant le jour. Quoiqu'il en soit, Plutarque dans la vie de Lyfandre en donne une ample relation. Charimandre veut sans doute parler de cette pierre quand, dans son traité des Comètes, il dit qu'Anaxagore observa dans les cieux une lumière grande & extraordinaire, semblable à une grande colonne, qui brilla pendant plusieurs jours (*Senec. Quæst. nat. lib. 7. cap. 5.*)

(5) *Ægos-potamos*, c'est à dire, rivière de la Chevre. C'est à l'embouchure de cette rivière que Lyfandre prit

(b) Dans la vie de Lyfandre; mais au lieu des habitants du Péloponèse Plutarque dit les habitants de la *Chersonèse*.

(c) Météor. Liv. I. Chap. 7.

la flotte des Athéniens. Nous avons déjà dit que, selon Pline, c'est là qu'étoit tombée la pierre d'Anaxagore.

(6) *Elée* est une ville de la Grece près de l'Hellespont, dans laquelle nacquit Zénon le Philosophe. Il y a une autre ville de ce nom dans cette partie de l'Italie qu'on appelle Lucanie.

(7) *Delphes*, ville de la Phocide dans la Grece. A présent on appelle cette ville Salena & Castri, (*Ortel*). Elle est située sur le Parnasse où étoit le Temple d'Apollon. Mais voyez davantage à ce sujet dans la *table des matieres*.

(8) *Egypte*, le pays ainsi nommé d'Egyptus frere & meurtrier de Danaüs, qui regna soixante-huit ans. L'Egypte est située dans l'Asie, quoique Ptolomée la mette en Afrique. Elle est terminée à l'Orient par la Mer rouge, à l'Occident par la Lybie Cyrénaïque, au Septentrion par la Méditerranée, & au Midi par l'Habassie. *Long. 58. Latit. 30.* Mela divise l'Egypte en deux parties; la haute Egypte qu'on appelloit autrefois Thébaïde, & qu'à présent on nomme Sahid, & la basse Egypte qu'on nommoit Delta (*a*). L'Egypte, que les Hebreux ap-

(*a*) Je ne trouve rien de semblable dans Pomponius Mela de *situ Orbi*.

pellent Misraim & Chus, a toujours été fameuse par l'invention des Arts & des Sciences. C'est la source où ont puisé Homere, Pythagore, Solon, Musée, Platon, Démocrite, Apollonius, & plusieurs autres qui ont enrichi leurs pays des connoissances Egyptiennes. C'est pourquoi, selon Crinitus (e), l'Egypte fut honorée du nom de Mere des terres, & selon Macrobe (*Saturn. Lib. I. Cap. 15.*) (f) de celui de Mere des arts. Les savants ont beaucoup & fort disputé sur l'antiquité des Egyptiens. Les uns, comme Joseph, Bochart, & autres, pensent que les Israélites sont plus anciens que les Egyptiens. D'autres, tels qu'A-pion, Manethon &c, donnent la palme aux Egyptiens, & assurent que les Israélites tirèrent leurs sciences de l'Egypte. Je crois la premiere opinion plus probable sur des conjectures que me fournissent quelques Historiens anciens qui ont écrit sans partialité. On ne doit sur ce point recevoir aucun témoignage des Juifs ni des Egyptiens, parce que, comme dit notre Sauveur, si je rends témoignage

(e) Petrus Crinitus de honesta disciplina Lib. VIII, Cap. 2.

(f) Au commencement du Chapitre.



de moi-même, mon témoignage est vain. Quoi qu'il en soit, pour vous mieux satisfaire sur cet article, je vous renvoie à un excellent traité moderne intitulé *Chronicus Canon Ægyptiacus*, composé par le savant Jean Marsham. Ce pays est fameux à cause de sa fertilité, occasionné par le Nil, qui tient lieu du commerce dont les autres Nations jouissent.

.... La fécondité qu'il (*le Nil*) répand en tous lieux  
Du secours de la pluie a dispensé les cieux,  
Ce terroir qui produit une abondance extrême,  
Suffit à ses voisins, aussi bien qu'à soi-même. (g)

*Lucain*, traduction de Brebœuf.

(9) *Les Indes*: à présent on donne ce nom à tous les pays éloignés, & non seulement aux extrémités les plus reculées de l'Asie, comme étoient les Indes dont les Anciens parlent, mais aussi à toute l'Amérique. Cette dénomination tire son origine de l'erreur de Colomb & de ses compagnons, qui à leur arrivée dans ce monde occidental, se tromperent & crurent avoir trouvé l'Ophir & les ré-

(g) *Terra suis contenta bonis, non indiga mercis,  
Aut Jovis, in solo tanta est fiducia Nilo.*

Lib. VIII. v. 415. 416.

gions des Indes orientales. Les Anciens donnoient ce nom à une vaste étendue de pays qui, au jugement de ceux qui suivirent Alexandre lorsqu'il envahit l'Orient, n'est pas moindre que la troisième partie de la terre. Ctésias juge que les Indes font la moitié de l'Asie. (h) Même on comprend sous ce nom une grande partie de l'Afrique; aussi Turnebe dans ses recueils dit que Virgile par le nom d'Inde entend non seulement la Bactriane & la Parthie, mais aussi Thebes, le Temple d'Ammon, & l'Ethiopie, qu'Hyginus place dans les Indes. (i) Mais pour parler des vraies limites des Indes, Denis assigne le Caucase, la Mer rouge, l'Indus, & le Gange (Dion. Afer.) (k). A ce sujet Ovide dit,

Où le Gange entoure les Indes. (l)

Ptolomée & les autres Géographes se servent ordinairement du Gange pour

(h) Rapporté par Arrien dans son livre sur les Indes, que quelques-uns nomment le VIII. de l'expédition d'Alexandre. Arrien dit que Ctésias se trompe à cet égard.

(i) Advers. Lib. XXI. Cap. 9.

(k) Description du monde en Grec, v. 625 & suiv.

(l) *Qua cingitur Indis Gange.*

Metam Lib. IV. v. 11.

diviser les Indes en deux parties, l'une en deçà & l'autre en delà. A présent on distingue communément les Indes orientales & les Indes occidentales. Les orientales sont celles que le Gange traverse & qu'Apollonius a parcourues. Les occidentales renferment toute l'Amérique: ce sont les nouvelles Indes découvertes & ainsi nommées par Colomb. Mégasthenes compte cent-vingt-deux Nations indiennes; mais Arrien ne comprend pas comment Mégasthenes a pu fixer avec tant d'assurance un nombre si difficile à connoître. (m) Arrien dans son huitieme livre décrit fort au long les Indes. Voyez davantage à ce sujet dans le premier chapitre du sixieme livre de Philostrate.

---

### C H A P I T R E III.

*Auteurs que Philostrate prend pour guides.*

UN homme d'esprit nommé Damis, originaire de l'ancienne ville de (1) Nive,

(m) Arrien dans son VIII<sup>me</sup>. livre sur les Indes, ou vers la sixieme partie de ce livre qui n'est point divisé en paragraphes dans l'édition de Blancard. Amsterdam 1668.

nive, & disciple d'Apollonius, l'accompagna dans ses voyages, & les (2) écrivit, aussi bien que ses opinions, ses discours, & ses prédictions. Un parent de Damis fit connoître à l'Impératrice Julie (n) ces écrits jusqu'alors ignorés. J'étois de la Cour de cette Princesse, car elle aimoit extrêmement la (3) Rhétorique: elle m'ordonna de les copier & de les corriger (o) & d'en soigner le style; car Damis avoit écrit avec plus d'exactitude que d'élégance. De plus j'ai trouvé le livre d'un certain Maximus d'Eges; qui contient tout ce qu'Apollonius a fait à (4) Eges. Il existe aussi un testament d'Apollonius par lequel on voit l'ardeur divine avec laquelle il philosophoit. Il ne faut pas tenir compte de Méragene, qui a écrit quatre livres de la vie d'Apollonius, mais qui a ignoré plusieurs de ses actions.

Je crois avoir assez expliqué comment j'ai rassemblé les diverses relations de la vie d'Apollonius qui étoient dispersées, & comment j'ai composé cet ouvrage.

(n) Femme de l'Empereur Severe.

(o) Le mot grec signifie *copier* aussi bien que *corriger*. J'ai mis l'un & l'autre.



Je souhaite qu'il fasse honneur à celui qui en est le sujet, & qu'il soit utile à ceux qui aiment les sciences; assurément ils peuvent par ce moyen apprendre ce qu'ils ignoroient.

---

## CHAPITRE IV.

### *Patrie d'Apollonius.*

**A**pollonius naquit à (5) Tyane, ville Grecque dans la (6) Cappadoce. Son pere avoit le même nom; sa famille qui étoit ancienne & qui tenoit aux fondateurs de la ville, étoit la plus riche de celle qui composoit cette Nation opulente. Sa mere étant enceinte de lui eut une vision, dans laquelle elle vit (7) Protée Dieu d'Egypte, qui selon Homere prend différentes figures. La femme sans s'épouvanter demanda ce qu'elle mettroit au monde. Moi, repliqua-t-il. — Et qui êtes-vous? — Protée Dieu d'Egypte.

Quelle étoit la sagesse de Protée? Il est, je pense, inutile de le dire, surtout à ceux qui ont appris des poëtes que Protée étoit variable, & toujours dissimulé.

rent de lui-même, en sorte qu'il étoit très-difficile à saisir; & qu'il favoit le passé & l'avenir. Protée vient bien à propos ici, puisque la suite de mon récit montrera qu'Appollonius a prédit plus de choses que Protée; & que, réduit aux dernières extrémités, il s'est tiré de plusieurs pas embarrassants.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

sur les Chap. III. & IV.

(1) *Ninive*, ainsi dite par les Anciens, à présent *Mosul*, est une ancienne ville des Assyriens, bâtie, selon les uns, par *Ninus* fils de *Bélus*, qui lui donna son nom. On appelloit cette ville *Ninus*, comme nous lisons dans *Pline* (p), ou *Ninive* à la manière des Hébreux. D'autres prétendent que *Ninus*, que l'Écriture appelle *Ashur*, ne fit que la rétablir, & qu'elle avoit été fondée par *Nimrod* ou *Bélus*, qui à mon avis ne sont qu'un. Tous conviennent que cette ville étoit fort spacieuse; les uns disent qu'il falloit

(p) *Fuit Ninus imposita Tigri ad solis occasum spectans, quondam clarissima.* (Lib. VI. cap. 13.)

trois jours pour en faire le tour, qui, selon d'autres, étoit de quatre-cents quatre-vingt stades. Volaterranus affirme que dix-mille hommes qui travailloient continuellement, employèrent huit ans à la bâtir (q). Diodore assure que ses murailles avoient cent pieds de haut, & étoient assez larges pour contenir trois chars de front (r); elles étoient ornées de quinze-cents tours. Cette ville étoit arrosée par le Tigre; elle étoit à 78° de long & à 36° de latit. C'est là que le Prophete Jonas fut envoyé prêcher (s).

(v) L'affaire des voyageurs est plutôt d'apprendre que d'enseigner: il est donc à propos qu'ils imitent Damis en tenant un journal de toutes les choses remarquables qu'ils rencontrent dans leurs voyages. Autant que les voyages sont utiles aux sages, autant ils sont nuisibles aux fous; ils ajoutent l'affectation à la folie,

(q) Geograph. Lib. XI. à la fin, sous le titre Assyrii.

(r) Dans sa Bibliothèque historique livre II. au commencement.

(s) La Ninive dont Philostrate parle ici, s'appelloit aussi Hierapolis, à ce que dit Ammien Marcellin (Lib. XIV. Cap. 8), *Comagena, nunc Euphratensis, clementer assurgit, Hierapoli vetere Niniye, & Samotata exultatibus amplis illustris.*

& l'athéisme à la curiosité, dans l'esprit du plus grand nombre d'hommes qui n'ont pas reçu un bon principe d'éducation. Ces vagabonds imitent les facteurs de Salomon, qui avec de l'or ramenoient des Singes & des Paons. (*Osborn. 3.*)

Presque tous les anciens Philosophes voyageoient, sachant combien l'esprit s'étend en voyant les différentes coutumes des pays éloignés de leur patrie. Pour ce qui me regarde, autrefois l'excessive tendresse de mes Parents, & à présent les intérêts de ma famille, m'ont privé de cet avantage que j'envie tant aux autres, & que je dois tâcher de recouvrer par mes études.

Pour tirer parti des voyages, il faut être bien pourvu des connoissances que notre patrie fournit, & avoir beaucoup de talents à faire valoir, comme ces serviteurs que notre Sauveur loue; car celui qui n'a rien à hazarder, n'a rien à gagner, & il risque de perdre ses petites qualités parmi la légèreté Françoisse, l'orgueil Espagnol ou la perfidie Italienne. (1) N'étant pas capable de se donner dehors plus de prudence qu'il n'en peut

(1) On voit bien que l'Auteur n'a pas voyagé.



trouver dans les rues & autres endroits publics, il peut bien augmenter l'activité de ses bras & de ses jambes, il peut bien apprendre à devenir par des compliments fastidieux agréable à quelque femme stupide, mais il est toujours inutile, pour ne pas dire pernicieux au gouvernement de sa Patrie, en faisant naître des doutes & des dégoûts à cause de sa partialité. Je n'ai jamais trouvé des sujets plus ridicules que la plûpart de nos jeunes freluquets nouvellement revenus de France, attachés à leur épée par un large ceinturon qui leur entoure les reins, comme la chaîne entoure les singes; avec leur chapeau sous les bras, & la main dans la ceinture; ne parlant que de ce qu'ils ont fait au camp François ou à St. Germain; commençant chaque période par un Jarni, ou par un Mort Dieu (u). Rien de plus insipide que leurs discours de fat: ils vantent la Tyrannie parce qu'ils n'ont jamais fréquenté que le parti dominant; ils élèvent jusqu'au le ciel le Papisme à cause de la pompe qui l'accompagne; & voilà tout le profit que nos Damoiseaux

(u) L'Anglois ajoute, & disant à leur laquais Garçon. au lieu de Boy, phrase intraduisible.

tirent de leur voyage de France. „ A  
 „ cette cause (dit Montaigne) (v) le  
 „ commerce des hommes y est merveil-  
 „ leusement propre, & la visite des pays  
 „ estrangers: non pour en rapporter seu-  
 „ lement, à la mode de nostre Noblesse  
 „ Françoisse, combien de pas a *Santa*  
 „ *Rotonda*, ou la richesse des caleçons  
 „ de la *Signera Livia*, ou comme d'au-  
 „ tres, combien le visage de Neron de  
 „ quelque vieille ruine de là, est plus  
 „ long ou plus large que celui de quel-  
 „ que pareille médaille; mais pour en  
 „ rapporter principalement les humeurs  
 „ de ces Nations & leurs façons, & pour  
 „ frotter & limer notre cervelle contre  
 „ celle d'autrui.” Assurément on ne sau-  
 „ roit rien trouver de plus agréable ou de  
 „ plus utile que de voir différents objets  
 „ nouveaux, & considérer les différentes  
 „ mœurs, caracteres, & coutumes des hom-  
 „ mes. Comme il est bien plus agréable  
 „ de parcourir tout son pays que de se te-  
 „ nir renfermé dans une Paroisse; ainsi il  
 „ est plus agréable de parcourir les pays é-  
 „ trangers que de se borner à sa Patrie.

Au reste celui qui peut se mettre sous la protection d'un Ambassadeur, comme étant de sa suite, voyagera d'une manière plus sûre & moins coûteuse, & sera plus respecté dans toutes les occasions. A ce sujet voyez deux admirables discours parmi les Essais de Mylord Bacon, & l'avis de M. Osborn à son fils.

(3) La Rhétorique n'est qu'un secours artificiel, que quelques-uns appellent mystère de flatterie & d'autres, mensonge palpable, moyennant lequel ils travaillent à effectuer par le brillant vernis du langage ce qu'ils ne peuvent pas faire par la force de la vérité; au point que, selon Plin (w), pendant que Carnéade parloit, il étoit bien difficile de distinguer le vrai du faux.

Les Savants disputent encore si la Rhétorique est un Art ou non. Socrate dans Platon démontre qu'elle n'est ni un Art ni une Science, mais une sorte d'habileté qui bien loin d'être noble ou honnête, n'est qu'une flatterie basse & servile (x); de là vient que les Lacédo-

(w) Lib. VII. Cap. 30. *De Platone, Ennio, &c.*

(x) „ Socrates, Platon” (définissent la Rhétorique)”

niens la rejettoient, croyant que les discours d'un homme de bien doivent émaner de la sincérité du cœur, & non de l'hypocrisie d'un artifice étudié.

Les premiers qui ont enseigné la Rhétorique, ou qui ont écrit sur ce sujet, ont été Thissias, Coraces, & Gorgias. Quoiqu'il en soit, il y a eu parmi les Anciens plusieurs autres personnages qui par la force de leurs talents naturels se sont distingués dans l'éloquence. Les principaux d'entr'eux sont Antiphon, Isocrate, Démosthène, Eschine, Lysias, Demades, Cicéron, Marc-Séneque, Pétronus Arbiter, Hermogène, Quintilien, Lucien, Élien, Aristide, Symmaque &c.

Bien des exemples montrent quelle est la force de l'éloquence. Un seul peut suffire, & c'est celui d'Hégésias de Cyrene. Ce Philosophe représenta si vivement les misères de cette vie, & fit une si profonde impression sur l'esprit de ses auditeurs, que plusieurs d'entr'eux se

art de tromper & de flatter (Montaigne *Essais* Liv. I. Chap. 51.) Socrate dans le *Gorgias* de Platon, dit seulement que la Rhétorique est l'habileté de plaire aux Auditeurs & de se les rendre favorables.



donnerent volontairement la mort; en-  
forte que le Roi Ptolomée (selon Vale-  
re) (y) défendit à Hégésias de continuer  
à parler sur ce sujet. Nous lisons que  
Thucydides interrogé par Archidamas  
Roi de Sparte; „ qui étoit le plus fort  
„ à la luiète de Périclès ou de lui, *cela*,  
„ lui dit-il, *seroit mal-aisé à vérifier; car*  
„ *quand je l'ai porté par terre en luiétant,*  
„ *il persuade à ceux qui l'ont vu, qu'il n'est*  
„ *pas tombé, & le gagne.*” (z)

„ *Ariston définit sagement la Rhétori-*  
„ *que, science à persuader le peuple.*” (a)  
C'est pourquoi nous verrons, si nous y  
prenons garde, qu'elle ne réussit nulle  
part mieux que dans les Républiques &  
Gouvernements „ où le vulgaire, où les  
„ ignorants, où tous ont tout peu,”  
comme „ celui d'Athènes, de Rhodes,  
„ & de Rome. Et à la vérité, il se voit  
„ peu de personnages en ces Républi-  
„ ques-là qui se soient poussés en grand  
„ crédit sans le secours de l'éloquence.  
„ Pompéius, & César, Crassus, Lucul-  
„ lus, Métellus ont pris de là leur grand

(y) Valerius Maximus fact. & dict. memor. lib. VIII.  
Cap. 9. à la fin.

(z) Montaigne Essais Liv. I. Chap. 51.

(a) Ibidem.

„ appui à se monter à cette grandeur  
„ d'autorité où ils sont enfin arrivés.”

(b) Quoiqu'il en soit, l'expérience a montré que ces orateurs étoient fort pernicieux au Gouvernement; en sorte que Caton l'ancien, le plus sage des Romains, ne voulut pas permettre que les trois orateurs *Athéniens*, qui étoient Carnéade, Critholaus, & Diogene, fussent admis à l'audience publique dans la ville, comme gens doués de tant de subtilité dans l'esprit & de tant d'éloquence dans le discours, qu'ils pouvoient changer le bien en mal & le mal en bien. (c) A Rome on appelloit Ciceron Roi, parce qu'il regloit & conduisoit le Sénat à sa volonté par ses harangues. Pour ce qui me regarde, j'avoue que je suis grand ennemi des longs discours d'appareil; il y a rarement assez d'esprit & d'imagination pour corriger l'ennui qu'ils causent; car

Toujours, comprise ou non comprise,

La brièveté fut de mise.

*Hudibr. (d)*

Nous lisons dans Dion Cassius, qu'on avoit accordé deux heures à un Orateur

(b) Montaigne *Essais Liv. I. Chap. 51.*

(c) Plîne dit que Caton fut d'avis qu'on les congédiât au plutôt. (*Liv. VII. Chap. 20.*)

(d) *Chant. I.*

pour plaider en faveur d'un de ses Clients qui étoit en prison. L'Orateur employa la première heure à se plaindre de ce qu'il avoit si peu de temps pour plaider une cause de l'importance de celle-là ; son *exordium ad captandam benevolentiam* tint toute la seconde heure : le temps fixé se passa avant que l'Orateur vint au mérite de la cause ; l'assemblée ne lui permit pas de continuer à parler & son client fut pendu bel & bien (e). C'est

(e) Cette période est très-conforme au texte Anglois ; mais le texte Anglois n'est point conforme à celui de Dion Cassius où il n'y a rien de ridicule. Cet Auteur dit que Pompée & Crassus étant Consuls voulurent faire approuver au peuple des projets qui déplaisoient à Favonius & à Caton. On ne donna qu'une heure à Favonius & que deux à Caton pour parler contre ces projets. Favonius perdit son temps à se plaindre du peu de temps qu'on lui donnoit ; & Caton s'abstint exprès de parler de l'affaire dont il s'agissoit, parce qu'il vouloit pouvoir accuser ceux qui ne le laissoient pas parler à son gré ; & parce qu'il sentoit qu'on ne l'écouteroit point quand même il parleroit tout le jour. C'est ce que dit expressément Dion (Hist. Rom. Lib. XXXIX.), qui ajoute qu'on imposa silence à Caton, & que comme il ne se tut pas d'abord, on le traîna hors de l'Assemblée, & on le fit mettre en prison. Il n'y a dans cette histoire ni verbiage inutile, ni *exordium ad captandam benevolentiam*, ni client pendu.

assez l'ordinaire de ces Orateurs de s'attacher si fort aux paroles, qu'ils font peu ou point d'attention au sens ou au sujet. Il n'y a rien de plus insipide & de plus impertinent qu'un de ces maîtres *Formal Trifle* (f), qui ne font tout au plus que de magnifiques images d'un fou. Le plus éloquent de ces discours n'est que de la crème fouettée. Lorsque j'entends un Auteur ou un Orateur se plaindre en beaucoup de paroles de sa foiblesse, je le prends toujours au mot, & je n'écoute plus ce qu'il dit. La Rhétorique présente tout sous un faux jour, quand, comme une loupe, elle fait „ son mestier de „ choses petites les faire paroître & „ trouver grandes.” (g) Si j'entends un médecin prononcer avec emphase des termes d'art, je suppose que c'est un ignorant charlatan; cependant ces grands mots le mettent en réputation parmi les femmes. Aussi Pline observe que les Médecins gagnent leur vie par la Rhétorique. Montaigne dit que la Rhétorique ne vaut guere mieux que le babil d'une

(f) C'est sans doute un personnage de Comédie.

(g) Montaigne Essais Liv. I. Chap. 51.



chambrière (*h*), car les Orateurs travaillent en général à réparer la difformité d'une mauvaise cause par la multiplicité des paroles; comme ceux qui mettent un bel habit à un singe.

L'Art de la Rhétorique, dit Diodore, (*i*) fut inventé par Mercure; cependant Aristote (*k*) assure qu'Empédocle en fut le premier auteur.

(*h*) Je n'ai pas pu trouver ce passage dans Montaigne. Mais je trouve (Liv. I. Chap. 51); „ ceux qui masquent „ & fardent les femmes, font moins de mal (que les Rhétoriciens): car c'est chose de peu de perte de ne les voir pas „ en leur naturel; là où ceux - cy font état de tromper, non „ pas nos yeux, mais notre jugement, & d'abastardir & „ corrompre l'essence des choses.”

(*i*) Diodore dans sa Bibliothèque Historique Livre I, dit qu'Hermès, ou Mercure d'Egypte, enseigna aux hommes l'articulation, & aux Grecs l'élocution, ou l'interprétation, ou le discours, car le mot grec signifie tout cela; & au Livre III, que Mercure fils de Maia fut l'inventeur de plusieurs arts.

(*k*) Aristote dans son livre de la répréhension des Sophistes, Chap. 9, dit que l'art oratoire s'est formé peu à peu, comme les autres arts; parmi ceux qui y ont ajouté quelque chose, il nomme Tisias, Trasimaque, & Théodore, & ne dit rien d'Empédocle. Ici Blount copie Pol. Virg. de Inv. Lib. I. Cap. 12. à la fin.

(4) *Eges.* Voyez mes notes sur le Chapitre précédent.

(5) *Tyane*, ci-devant nommée *Thoanau*, ville de Cappadoce située entre Césarée & Tarfe. Cette ville est principalement célèbre à cause de la naissance d'Appollonius appelé à cause de cela *Tyaneius*.

————— *Ostendit adhuc Tyaneius illic*

*Incola de medio vicinos corpore truncos. (1)*

Ovid. *Metam.* Lib. 8.

(6) La Cappadoce, province qui a tiré son nom de la rivière Cappadox; est

(1) V. 730. 731. Il y a ici une plaisante méprise. Dans Ovide, Lelex raconte la fable de Philémon & Baucis; il la finit en disant

————— *Ostendit adhuc Tyaneius illic*

*Incola de gemino vicinos corpore truncos.*

& Ch. Blount veut que cet *Incola Tyaneius* soit Appollonius, fort postérieur à Lelex, sans parler de *medio* mis au lieu de *gemino*. Blount auroit plutôt dû remarquer que Dion Cassius (*Hist. Rom.* Lib. LXXVII.) donne à cet Appollonius le nom de Cappadocien, lorsqu'il dit, *Caracalla aimoit tant les magiciens & faiseurs de prestiges, qu'il honora & loua Appollonius de Cappadoce qui avoit fleuri sous Domitien, & qui avoit été faiseur de prestiges & magicien subtil, & lui fit dresser un monument comme à un héros.*

un pays spacieux dans l'Asie mineure. On la nommoit aussi Leucosyrie, Amasie, ou Genech, & anciennement Moga. Cette province est bornée par le Pont-Euxin, entre la Galatie & l'Arménie; elle confine aussi à la Cilicie, dont elle est séparée par le Mont Taurus. Ses principales villes étoient Trapezus, Comana Pontica, Comana Cappadociæ, & ensuite Amasée, Césarée, Tyane, & Sebaste, ou Satala. Cette province a toujours été fameuse par ses harras de chevaux (*m*) à ce que disent également Solin & Isidore. Les habitants de Cappadoce passaient pour être d'un naturel si vénimeux, que si un serpent tiroit du sang à un Cappadocien, le sang de l'homme empoisonnoit le serpent.

(7) *Protée*, fils de l'Océan & de *Thétis* étoit regardé par les anciens comme un des Dieux de la Mer, parce qu'il étoit Roi d'Egypte & de l'île de Carpathie; il se tenoit principalement dans des endroits mérécageux & pleins d'eau, parce que par le moyen de cette eau il se garantissoit de la fureur des Scythes. De  
temps

(*m*) *Terra ejus ante alias nutrit Equorum.*

temps en temps il demeuroid dans le Phare ou Tour d'Alexandrie. Tous les Anciens disent que Protée pendant son sommeil prenoit différentes figures, se transformant en bête féroce, Serpent, Oiseau, Arbre, Eau, Feu, &c., d'où est venu le Proverbe *plus changeant que Protée*. On croit qu'Homere est l'Auteur de cette Fable. Consultez son Odyssée (n). Au sujet de Protée Virgile dit au Liv. IV. des Géorgiques.

Mais à peine on l'attaque, il fuit, il prend la forme  
D'un Tigre furieux, d'un Sanglier énorme :  
Serpent, il s'entrelace, & Lion, il rugit ;  
C'est un feu qui pétille, un torrent qui mugit :

---

Le vieillard de ses bras fort en feu dévorant  
Il s'échappe en Lion, il se roule en torrent. (o)

*Traduction de Mr. l'Abbé de Lille.*

(n) Livre IV. v. 615 - 618.

(o) *Fiet enim subito sus horridus, atraque Tigris  
Squamosusque Draco, & fulva cervice Leana ;  
Aut acrem flammæ sonitum dabit, atque ita vinculis  
Excilet, aut in aquas tenues dilapsus abibit.*

---

*Ille suæ contra non immemor artis,  
Omnia transformat sese in miracula rerum,  
Ignemque, horribilemque feram fluxiumque liquentem.*



Plusieurs de nos anciens poètes ont écrit dans le même sens. Voyez Horace Sat. III. Liv. II. Ovide Métamorph. Liv. VIII, & Silius Ital. Liv. VII. Horace compare à Protée l'inconstance de la populace;

Eh! par quel nœud pourrois-je arrêter ce Protée  
Qui change de figure ——— (p).

Quelques auteurs cherchent la source de cette fiction dans la couronne que les Rois d'Egypte avoient coutume de porter, sur laquelle étoient représentées différentes figures de toutes sortes de choses. Noel le Comte dit que ce Protée (ou Vertumne comme quelques-uns l'appellent) regnoit quatre ans avant la guerre de Troye, l'an du monde 2752, & que Paris ayant enlevé Hélène, se retira chez lui comme dans un asyle, ce qu'Hérodote & Diodore (q) affirment également.

(p) *Quo teneam vultus mutantem Protea nodo?*

Epist. I. Lib. I. v. 89.

(q) C'est ce que Hérodote dit Liv. II. Chap. 115. Mais il ne trouve rien de semblable dans Diodore.

## C H A P I T R E V.

*Naissance d'Appollonius.*

O N dit, qu'Apollonius naquit dans une prairie près de laquelle est à présent un temple qui lui est dédié. Il convient de ne pas omettre quelques particularités de sa naissance. Sa mere étant près de son terme, songea qu'elle cueilloit des fleurs en se promenant dans un certain pré. Elle s'y rendit; ses suivantes se disperserent pour cueillir des fleurs, & elle s'endormit sur le gazon. Les cygnes qui paissoient dans la prairie, se mirent en cercle autour de la Dame endormie, & battant des ailes à leur ordinaire, firent entendre leur voix tous ensemble; en attendant un doux zéphir rafraîchissoit la prairie par son haleine. La Dame s'étant éveillée au chant des cygnes, accoucha d'abord; toute surprise étant capable d'avancer la délivrance d'une femme.

Les habitants de l'endroit, où cet événement se passa, disent qu'au moment (1) de la naissance d'Apollonius un éclair qui sembloit tomber du ciel en terre, re-

monta aux régions les plus sublimes de l'air & s'évanouit. Ce prodige signifioit, je pense, que l'enfant nouveau-né s'illustreroit, & que s'élevant au-dessus de toutes les choses terrestres, il auroit commerce avec les Dieux &c.

## CHAPITRE VI.

### *De la fontaine Asbamée.*

**I**L y a près de Tyane une (2) fontaine consacrée à Jupiter, que les habitants appellent (3) Asbamée (r). Cette eau est fort froide à sa source, ensuite elle boût, comme si elle étoit sur le feu. Elle est douce à ceux qui jurent suivant la vérité; mais funeste aux (4) parjures, car dès qu'ils en boivent, ils ont les mains, les pieds, les yeux attaqués, & deviennent hydropiques & phtisiques. Ces malheureux ne peuvent pas s'éloigner, mais demeurant à côté de la fontaine ils déplorent leur misère & confessent leurs

(r) Blount a lu *Asbestos*, comme Morel, & c'est sur cette mauvaise leçon que porte sa note.

parjures. Les habitants de ce lieu disent qu'Apollonius étoit fils de (5) Jupiter ; mais qu'Apollonius s'est toujours dit fils d'un autre Apollonius.

## ECLAIRCISSEMENTS

*sur les Chapitres V. & VI.*

(1) Ceux qui ont fouillé les fastes de l'antiquité, savent bien qu'il est nécessaire que tous ceux qui ont passé pour des héros, ayent une naissance aussi miraculeuse que leur vie. Cela paroît par l'histoire de Sémiramis, de Cyrus, de Romulus, & de plusieurs Dieux des Gentils. On dit communément qu'un bon commencement conduit à une bonne fin ; & une naissance miraculeuse fait la moitié de la façon d'un prophete. Un septieme garçon né sans aucune fille entr'eux, vient naturellement au monde avec la propriété de guérir les maladies par son attouchement ; à ce que pense le peuple, parce qu'il est rare de voir naître sept garçons de suite. Un prodige à la naissance de quelqu'un, comme une comete suspendue sur un royaume, a toujours passé pour un augure. De mê-



me l'essaim d'abeilles, qui s'arrêta sur le berceau de Platon, a passé pour un événement admirable. Cependant on n'y auroit peut-être pas fait attention si la vie de ce Philosophe n'avoit pas été si remarquable. Quand des poëtes, ou des historiens frivoles nous parlent de la naissance merveilleuse de quelque grand personnage, je m'imagine que toutes ces merveilles sont autant de fables qu'on a inventées après la mort des personnes qu'elles regardent, pour mettre le comble à ce qu'il y a d'extraordinaire dans leur vie. Une histoire ne devient pas plus simple en passant de bouche en bouche; car chacun, faisant valoir ses talents, ajoûte quelque chose au merveilleux du conte. J'ai ouï parler d'un enfant bâtard, qui tomba du pont de Londres dans un panier à anses, & fut par une espece de miracle reçu & sauvé dans un bateau, qui par hazard passoit sous le pont. La maniere dont cet enfant avoit échappé à la mort, fit concevoir à plusieurs curieux de grandes espérances de lui; mais ils furent bien trompés, car à peine sorti de l'enfance il devint un mauvais sujet, & fut pendu pour un vol qu'il avoit commis, vérifiant l'ancien proverbe, que

celui qui est né pour être pendu ne peut pas se noyer. Ce fait est très-vrai, & il arriva sous le regne de la Reine Elisabeth. Pour conclure ce sujet, je ne révoque pas en doute que Hiéroclès, dans son parallele compare avec impiété le miracle des cygnes & de l'éclair qu'on vit à la naissance d'Apollonius, avec la mélodie des anges & la nouvelle étoile qui apparût à la naissance de Christ. Ces deux événements sont également extraordinaires, mais ils ne sont pas également vrais. Croire les histoires, qui ne sont pas approuvées par l'autorité publique de notre église, c'est superstition; mais croire les histoires qui ont ce sceau, c'est religion.

(2) Les anciens consacroient souvent non seulement les bocages & les bois, mais les eaux, comme les rivières, les lacs, & les fontaines, à quelque Dieu, ou à quelque Nymphé de leur nom. Le fleuve Nil étoit adoré comme un Dieu par les Egyptiens, de même que le Gange par les Indiens, à cause des avantages que les pays en retiroient. Il y a plusieurs histoires fameuses touchant les eaux consacrées par les payens; par exemple, on trouve dans la petite Arménie

un lac appelé Aréthuse : on dit que rien ne tombe à fond dans ce lac, & que le Tigre la traverse, sans que leurs eaux se mêlent. Voici la fable, qu'on débite à ce sujet. Aréthuse étoit une vierge favorite de Diane; elle fut poursuivie par Alphée, & ne pouvant pas éviter sa violence, elle fut changée par Diane en une fontaine du même nom; & pour ne pas mêler ses eaux avec celles d'Alphée, elle coula sous terre par des canaux cachés, & reparut près de Siracuse. Cependant Strabon écrit qu'elle ne s'enfonce nulle part, mais qu'elle se jette dans la mer Adriatique. Par cette histoire d'Alphée qui poursuit Aréthuse, les anciens entendoient l'ame qui recherche la vertu. Ils écrivoient aussi la même chose d'Esculape, près d'Athènes, qui rejette à Phalerum, ville d'Étrurie (s), tout ce qu'on y a jetté. Aussi Lycus, fleuve de la Phrygie, englouti par la terre près de Colossus (t), se montre de nouveau huit Stades plus loin, & se jette dans le

(s) Les Géographes connoissent Phalerum, ville de Thessalie. L'Anglois est peut-être fautif.

(t) Plin (Liv. V. Chap. 32.) appelle cette ville *Colosses* (Colossæ).

le Ménandre. L'Erasinus (u) qui sort du lac Stympthalide en Arcadie, se plonge & cache son cours pour remonter ensuite dans le champ d'Argos, où, suivant la fable, il est transporté par Junon.

De plus on attribue à différentes eaux différentes vertus, ou opérations. Le

(u) Voici le passage de Pline (Liv. II. Ch. 103.), qui se rapporte à ce que l'Auteur vient de dire: *Quidam vero odio maris subeunt vada, sicut Arethusa fons syracusanus, in quo redduntur jacta in Alpheum, qui per Olympiam fluens, Peloponnesiaco littori infunditur. Subeunt terras, rursusque redduntur, Lycus in Asia, Erasinus en Argolica, Tigris in Mesopotamia. Et quæ in Æsculapii fonte Athenis immersa sunt, in Phalerico redduntur.* C'est à dire, „ quelques-unes de ces eaux par une sorte d'antipathie „ pour la mer, se dérobent sous elle, & s'en font comme „ une voûte sous laquelle elles passent sans se mêler; tel- „ le est l'Aréthuse, cette fontaine des Syracusains où vient se „ rendre ce qu'on a jetté dans l'Alphée: cependant celui-ci „ est un fleuve qui passe par la ville d'Olympie, séparée de „ Syracuse par la mer du Péloponèse, sous laquelle il faut „ que l'Alphée traverse pour se rendre en Sicile. Certains „ fleuves s'abiment sous terre, puis se remontrent plus loin, „ comme fait le Lycus en Asie, l'Erasinus dans l'Argolique, „ le Tigre dans la Mésopotamie. Ce qu'on jette dans la „ fontaine d'Esculape à Athenes, on le retrouve dans celle „ de Phalere.” Trad. franç. Tom. I. pag. 301, 303.) près d'Athenes, & non pas à Phalerum ville d'Etrurie.



Styx est un lac d'Arcadie, dont les eaux tuent tous les animaux, qui en boivent. Ces eaux rongent le fer & le cuivre, & ne peuvent être contenues que dans une corne de mule. Quelques-uns disent qu'Antipater se servit de l'eau de ce lac pour empoisonner Alexandre à la priere d'Aristote. Les poëtes feignent que le Styx est une riviere des enfers qu'on doit passer pour parvenir aux régions infernales, & que Caron est le batelier qui transporte les passants de l'autre côté. Ils disent que le Styx est si sacré pour les Dieux, que si quelqu'un d'eux jure par le Styx, & viole son serment, il perd pour cent ans sa divinité & le privilege de boire du Nectar.

L'Achéron passe pour être de la même nature que le Styx, & pour avoir le même batelier Caron. Selon la plûpart des anciens une autre riviere fameuse est le Lété en Afrique, qui coule près de la ville de Bérénice. Celui qui boit de l'eau du Lété, oublie tout le passé. L'Anigrus riviere de Theffalie, avoit autrefois ses eaux douces, mais ensuite elles devinrent ameres, disent les poëtes, parce que les Centaures laverent dans cette riviere les blessures, que leur avoit fait

Hercule. Antigone rapporte que dans l'Athamanie, près d'un temple dédié aux Nymphes, est une fontaine extrêmement froide, qui cependant échauffe tout ce qu'on suspend dessus au point d'allumer le bois sec & autres matieres combustibles. Pline écrit la même chose dans l'Épicus (v). Le Cratis & le Sybaris, qui sont deux rivières de la Calabre, changent en jaune les cheveux de toute autre couleur. L'Éthiopie renferme des lacs qui font tomber les buveurs en léthargie, si ce n'est en phrénésie. Chez les Cicones, peuple de Thrace, il y a

(v) Nous n'avons pu trouver dans Pline ni *Epicus* ni rien de semblable. Mais on lit dans Pline (Liv. II. Chap. 103,) *In Dodone Jovis fons cum sit gelidus & immersus faces extinguat, si extinctæ admoveantur, accendit — In Illyriis supra fontem frigidum expansæ vestes accendantur.* C'est à dire: „A Dodone se voit la fontaine de „ Jupiter, qui est d'un froid glacial: si on y plonge un flam- „ beau allumé, il s'y éteint; mais si l'on approche un flam- „ beau éteint, il s'y rallume — En Illyrie est une fon- „ taine froide, sur laquelle si vous étendez des vêtements, „ le feu y prendra” (Trad. Franç. Toin. I. pag. 307) Je pense donc que le texte Anglois est fautif, & que l'Auteur a voulu dire, *Pline écrit que la même chose arrive à une fontaine qui est en Illyrie.*

une rivière, qui gele les entrailles de ceux qui en boivent, & qui change en pierres tout ce qu'on y jette. L'Angleterre n'est pas dépourvue de sources qui pétrifient le bois en peu de temps. En différents pays de la Chrétienté nous avons des eaux d'une grande vertu, soit qu'on en use intérieurement ou extérieurement; telles sont les eaux de Spa en Allemagne, celles de Bourbon en France, & en Angleterre celles de Tunbridge, d'Epsom, de Barnet, de Northhall, & d'Astrup, & pour être appliquées extérieurement les eaux de Bath & celles du puits de St. Winnifred, dont les Papistes ont sanctifié le patron à la manière des payens leurs prédécesseurs. L'Écriture nous parle de l'étang de Bethesda si fameux pour la guérison des maladies corporelles; c'est pourquoi notre héros Apollonius, afin de surpasser les autres, donne à une fontaine la faculté de guérir les âmes en punissant toute débauche & tout parjure. Il est plus aisé & plus raisonnable de nier la vérité de cette prétention, & de soutenir qu'il n'y a jamais eu près de Tyane une eau douée de cette vertu, que de tâcher de justifier, ou de réfuter ce point d'histoire par le raison-

nement ; parce que dans tous ces orages de la crédulité celui qui veut éviter les deux dangereux rochers de la malice d'un côté, & de la folie de l'autre, ne peut mieux faire que de se réfugier dans le port du scepticisme.

(3) *Asbestos* (w) signifie *inextinguible*, ou ce qui ne peut pas être consumé par le feu. Nous lisons que les anciens avoient une espèce de lin de cette nature, que les Grecs appelloient *Asbestinum*, & les Latins *linum vivum*. On en faisoit des habits, & du linge, qui non seulement résistoit au feu, mais qui en sortoit plus pur & plus blanc que si on l'avoit lavé dans quelque eau que ce soit. Les anciens avoient coutume de brûler les corps des Rois & des Empereurs dans des linceuls faits de ce lin, pour que les cendres de ces corps ne se mêlassent point avec celles du bois. Pline (Liv. XIX. Ch. I.) (x) dit que ce lin étoit estimé plus que quelque lin qu'il y eût au monde ; qu'il se trouvoit rarement ; qu'il

(w) Cette note est fondée sur le mauvais texte que suivoit l'Auteur, qui avoit *Asbestos* au lieu d'*Asbamée*.

(x) Pline (Liv. XIX. Chap. 1.) raconte la même chose comme assez commune à Rome.



étoit difficile à filer, parce que ses fibres étoient fort courtes; & qu'il étoit aussi cher que les perles les plus fines. On dit que Néron avoit un habit tissé d'Asbeste. A présent on ne le trouve nulle part (y). J'ai vu un petit morceau d'un minéral, à ce que je suppose, semblable à de la pierre grise, & aussi dur qu'une pierre: il avoit la même propriété de résister au feu. Mon pere l'avoit apporté d'Italie: mais si c'étoit de ce lin ou de celui de Chypre, que Podocatanus, Roi de cette île, apporta à Vénise l'an 1516, je l'ignore, car ce lin de Chypre résistoit également au feu. Ce lin se tire non pas d'une plante, comme le nôtre, mais d'une pierre appelée Amiante, qu'on trouve en Chypre. On la brise à coups de marteau; les parties terrestres tombent; il reste des fils fins semblables au lin, dont on fait des toiles. Voyez Porcachio Tabula 2 Funeralium. Damase, dans la vie du Pape Sylvestre écrit que Constantin faisoit toujours mêler du *linum vivum* dans la mèche des lampes de sa chapelle. De plus Vivès dans ses notes sur le Chap. 6. du Liv. XXI. de la cité de Dieu St.

(y) Cela est faux; on en trouve en plusieurs endroits.

Augustin, dit, qu'il a vu à Paris des lampes, dont la lumière ne s'éteignoit jamais; mais ceci peut venir d'une autre cause, dont je parlerai dans un autre endroit. Enfin Pancirole, qui rapporte presque tout ce que j'ai écrit à ce sujet, raconte qu'à Louvain une serviette, qui avoit servi à un repas, jettée dans le feu, où elle rougit comme un charbon, en fut retirée, & rendue au propriétaire plus blanche que si on l'avoit mise à la lessive.

(4) Le parjure est le mensonge porté à son plus haut degré, puisqu'on y prend Dieu à témoin de la vérité de ce qu'on dit. Les serments des hommes sont enregistrés dans les cieux comme sur la terre. Le Prince, qui a été médiateur d'un traité de paix, regarde la violation de ce traité comme un affront fait à sa médiation, en sorte qu'il se croit obligé d'honneur à s'en venger. Même un particulier regarde comme un mépris d'être pris pour arbitre, & de voir qu'ensuite on ne s'en tient pas à ce qu'il a décidé. Que devons-nous donc penser de ceux, qui osent tenir une semblable conduite par rapport à Dieu, qu'on doit craindre plus que les hommes? Montaigne remarque très-bien que „ c'est un vilain vice que le mentir,

„ & qu'un ancien peint bien honteuse-  
 „ ment; quand il dit, que c'est donner  
 „ tefmoignage de mefprifer Dieu, &  
 „ quant & quant de craindre les hom-  
 „ mes.” (2) Le Chancelier Bacon dit  
 avec autant de raifon que d'efprit, que le  
 mélange de la fauffeté & de la vérité eft  
 femblable à l'alliage qu'on met dans des  
 pieces d'or ou d'argent; il rend le métal  
 plus facile à travailler, mais il en diminue  
 le prix. Ces démarches obliques & tor-  
 tueufes ne reffemblent pas mal à l'allure  
 du ferpent, qui fe traîne baffement fur  
 fon ventre, & ne marche pas fur fes pieds.

Il n'y a aucun vice auffi deftructif de  
 la fociété que le menfonge. Cependant  
 le plus grand menteur a honte de juftifier  
 le parjure, dont il fait ufage. Dans le  
 dernier prétendu complot des Presbyté-  
 riens, combien de Gentils hommes in-  
 nocents auroient perdu leur vie; com-  
 bien de terres nobles auroient été injufte-  
 ment confifquées, & combien de braves  
 familles proteftantes auroient été ruinées  
 & perdues, fi Dieu par fa bonté n'avoit  
 pas mis à découvert la tromperie des Jé-  
 suites. Les Grecs, qui dans leurs opi-

(2) Liv. II. Chap. I.



nions aussi bien quedans leur probité, différent peu des Papistes, ont presque perdu une des plus grandes villes du monde (le grand Caire) par leurs faux serments, par lesquels ils ont rendu dangereux tout commerce avec cette place pour les étrangers, qui ont quelque bien à perdre; en sorte que les Turcs ont été forcés à faire une loi portant que la déposition d'un Turc auroit autant de force que celle de trois Chrétiens. Il ne seroit ni injuste ni déraisonnable de faire parmi nous une semblable loi par rapport aux Papistes; puisqu'une triste expérience nous montre que leurs faux serments ne sont pas moins à craindre que leurs poignards & leurs poisons.

Quelques-uns tâchent de diminuer la laideur du mensonge en adoucissant le terme, en disant épargner la vérité, au lieu de mentir; cependant le mensonge est toujours mensonge. Celui qui est adonné à ce vice, doit avoir de la prudence & de la mémoire; autrement il se donnera lui-même un démenti, & en épargnera la peine aux autres.

„ (a) J'ai souvent, dit Montaigne,

(a) *Liv. II. Chap. 18.*



„ considéré d'où pouvoir naître cette  
 „ coustume, que nous observons si ré-  
 „ ligieusement, de nous sentir plus ai-  
 „ grément offensés du reproche de ce  
 „ vice, qui nous est si ordinaire, que de  
 „ nul autre : & que ce soit l'extrême in-  
 „ jure, qu'on nous puisse faire de pa-  
 „ role, que de nous reprocher le men-  
 „ songe. Sur cela je treuve qu'il est  
 „ naturel de se deffendre le plus des dé-  
 „ fauts de quoi nous sommes le plus en-  
 „ tachés. Il semble qu'en nous ressen-  
 „ tans de l'accusation, & nous en esmou-  
 „ vans, nous nous deschargeons aucune-  
 „ ment de la coulpe. Si nous l'avons par  
 „ effect, au moins nous la condamnons  
 „ par apparence. ” Mais d'autre côté  
 nous ne devons pas établir une regle trop  
 générale à ce sujet en mettant toutes les  
 faussetés au même niveau. Lorsque nous  
 tâchons d'appaiser les enfants en leur  
 contant quelque coq-à-l'âne; ou quand  
 pour embellir un discours, nous fai-  
 sons usage d'une fable d'Ésope; ou quand  
 nous nous servons, comme les Ecrivains  
 sacrés, de quelque parabole, je ne fau-  
 rois croire que ces mensonges soient de  
 ceux qui sont compris dans le neuvieme  
 commandement, ni qu'ils doivent être

mis dans le même rang qu'un serment, par lequel on fait du tort à son prochain. Même, si le Christianisme ne m'enseignoit pas autrement, je penserois qu'il m'est permis dans quelques cas de faire un mal, dont il peut résulter un bien, & mettre la vie de mon ami à couvert des attentats d'un meurtrier, en assurant, même par serment, s'il est nécessaire, que je ne fai pas où il est. Je croirois également qu'un Roi n'est pas obligé d'observer un traité qu'il a fait avec un Prince étranger, quand ce traité entraîne la destruction de son Royaume; car un Roi n'a que l'autorité de faire le bien de son peuple, & il n'a pas le pouvoir de le ruiner. Cependant un Prince ne peut pas manquer de parole à ses sujets, quoiqu'il le puisse à l'égard des étrangers, parce qu'il doit vivre pour les uns & non pas pour les autres. Pour terminer cet article, qu'il me soit permis de citer une histoire du *Chap. I. de l'Exode*: c'est celle de deux Sages-femmes Juives Siphra & Puah, qui pour sauver leurs vies aussi bien que celles des enfants nouveau-nés appaisèrent le Roi Pharaon par un mensonge; il est dit à cette occasion que ces Sages-femmes craignoient Dieu, & que

Dieu les bénit parce qu'elles en avoient agi ainsi. (Vers. 20.) Ceci (suivant mon petit jugement) semble permettre le faux témoignage pour sauver la vie d'une personne innocente. Après tout, le parjure ne peut produire aucun effet plus mauvais que le meurtre, donc le meurtre est le plus mauvais des deux ; & la nature nous enseigne que de deux maux il faut choisir le moindre. La conservation de soi-même dit que c'est tout un de couper la gorge de mon ami avec un couteau ou avec un serment.

(5) Apollonius refuse, comme nous le voyons ici, le titre honorable de fils de Jupiter, que le peuple vouloit lui conférer. Je laisse au lecteur à juger si Apollonius refusa par modestie, comme Mahomet, qui répondit que Dieu n'a point d'enfants ; ou s'il refusa parce qu'il ne crut pas pouvoir réussir dans cette occasion, pensant que les autres enfants de Jupiter ne permettroient pas que cette tricherie passât plus d'une fois ; ou enfin s'il craignit d'avoir la tête cassée comme Sarpedon. Quoiqu'il en soit, ses parents étoient trop riches & trop bien connus pour que cette fiction prît ; car rien n'est si favorable à une naissance divine que

l'obscurité des parents. De là vient qu'Alexandre le Grand se rendit ridicule en voulant appartenir à la famille de Jupiter, parce que son pere Philippe étoit très-bien connu. Les Juifs furent assez malheureux pour faire cette objection contre Jésus-Christ (vrai fils de Dieu), disant: *n'est-ce pas le fils du charpentier?* Il y a un passage remarquable à ce sujet dans Minucius Felix, dans lequel Octave pour décrier les divinités des payens dit :

„ nul être qui meurt, n'est Dieu, parce  
 „ que Dieu ne peut pas mourir ; & nul  
 „ Dieu n'est né, parce que tout ce qui  
 „ est né, doit mourir ; celui seul qui ne  
 „ passe ni par la naissance ni par la mort,  
 „ est Dieu : & s'il y avoit des Dieux qui  
 „ fussent nés, n'en naîtroit-il pas quel-  
 „ qu'un à présent ? A moins que Jupiter  
 „ n'ait vieilli, & que Junon ne soit de-  
 „ venue stérile (b).

(b) Min. Fel. Octav. un peu après la moitié.





## C H A P I T R E VII.

*Adolescence d'Apollonius.*

**P**ARVENU à l'âge où les enfants sont capables d'instruction, Apollonius donna des marques d'une grande mémoire & d'une application soutenue. Le langage vicieux de ses compatriotes n'altera point la pureté de l'idiome Attique qu'il choisit par préférence. Sa beauté attiroit les regards de tout le monde.

Dès qu'il eut atteint sa quatorzième année, son pere le conduisit à (1) Tarse chez Eutydeme Phénicien, Rhéteur célèbre qui se chargea de son instruction. Apollonius s'attacha à son maître, mais il désapprouva les mœurs de Tarse, qu'il trouva très-contraires aux études philosophiques ; car les citoyens de cette ville étoient voluptueux, railleurs, insolents, & plus attachés à la parure que les Athéniens à la sagesse. Les Tarsiens se tenoient oisifs, comme autant d'oiseaux de riviere, sur les bords du (2) Cydnus qui traverse leur ville ; c'est pourquoi Apollonius leur écrivit dans une de ses

lettres, *ceffez de vous enivrer d'eau.* Apollonius donc, avec la permission de son pere, se transporta avec son maître à Egès, ville peu éloignée de Tarse. Il y trouva la commodité de philosopher & un Temple d'Esculape : ce Dieu de temps en temps s'y montroit aux hommes. Apollonius fréquenta dans cette ville des Platoniciens, des Chryssippiens, & des Péripatéticiens. Il entendit aussi la doctrine d'Epicure, qu'il ne méprisoit point. Mais il eut une ardeur étonnante pour la philosophie de Pythagore : son maître dans cette philosophie n'étoit pas bon ; sa vie & ses mœurs n'étoient point d'un Philosophe. Il étoit gourmand, & débauché, & vivoit à l'Epicurienne. Il s'appelloit Euxene, & il étoit (4) d'Héraclée du (5) Pont. Il savoit (6) quelques sentences de Pythagore, comme les oiseaux savent quelques mots qu'ils ont appris, car il y a des oiseaux qui disent *Dieu vous garde ; soyez heureux ; que Jupiter vous soit favorable ;* mais ils ne savent pas ce qu'ils disent, & ils ne souhaitent aucun bien aux hommes, ne pouvant que remuer la langue d'une certaine maniere.

Mais, comme les Aiglons qui ont à peine des plumes, ne quittent pas leurs parents qui leur apprennent à voler ; mais quand ils sont devenus forts, ils prennent un essor plus haut que leurs peres, sur-tout si ceux-ci rasent la terre afin de poursuivre leur proie : de même Apollonius pendant son enfance suivit son précepteur, & lui fut soumis ; mais arrivé à l'âge de seize ans il conçut un ardent désir d'imiter la vie de Pythagore, enhardi sans doute par quelque Divinité. Cependant il ne cessa pas d'aimer Euxene, & ayant obtenu de son pere une maison située dans un fauxbourg, & ornée de beaux jardins & de fontaines agréables, il dit à son maître, *vivez suivant votre (7) humeur ; pour moi je veux vivre à la Pythagoricienne.*

## ÉCLAIRCISSEMENTS

### *sur le Chapitre VII.*

(1) *Tarse*, ville de la Cilicie ; à présent *Teraïssa*, *Hama*, ou *Hamsa*, sa long. 60° ; sa latit. 38°. Elle est actuellement entre les mains des Turcs : on la regarde  
comme

comme la capitale de la Cilicie ou Carmanie. Selon Strabon (Liv. XV.) elle est agréablement située au milieu d'une vaste plaine, & arrosée par le Cydnus (c). Au rapport de Solin (Ch 14.) elle fut bâtie par Persée fils de Danaé; car cet Auteur dit, *sa Métropole est l'arse, ville bâtie par Persée illustre fils de Danaé* (d). C'est pourquoi Lucain dit (e).

————— Aussi-tôt est quittée

La forêt du Taurus, la ville de Persée.

Liv. IV.

D'autres, comme Athenée (Liv XII.) prétendent que cette ville fut bâtie par Sardanapale, & que la chose étoit exprimée dans une inscription gravée sur son tombeau; *Anchiale & Tarse bâties par Sardanapale dans un jour* (f). Strabon

(c) Strabon Liv. XIV. non XV. article Cilicie, dit seulement que Tarse est située dans une plaine.

(d) *Matrem urbium habet Tarson, quam Danaes proles nobilissima Perseus locavit.* Ce passage est au Chap. 41. de Solin *Collectan. rerum memorabilium.*

(e) *Deseritur Taurique nemus Perseaque Tarsos.* C'est le vers 225. du Liv. III. non IV, comme dit l'Anglois.

(f) Strabon dans sa Géographie Livre XIV non XV.



l'appelle mere des villes à cause des sciences qui y fleurissoient, en sorte qu'à cet égard elle surpassoit Athenes & Alexandrie. Dans cette ville résidoient plusieurs grands Philosophes Stoïciens, tels que Antipater, Archedamus, Nestor, & les deux Athénodores (g). Elle n'est pas moins célèbre à cause de St. Paul, dont elle a été la patrie, comme il le déclare lui-même lorsque, parlant au Tribun, il dit (Act. 21. 39.) *Je suis Juif de Tarse citoyen de cette ville célèbre de Cilicie.* Elle est aussi connue par le fameux Concile qu'on y tint sous l'Empereur Valens, ou Valentinien, mentionné par So-

article Cilicie, en parlant d'Anchiale, rapporte comme le sentiment de quelques Auteurs, que Tarse fut bâtie par Sardanapale; mais plus bas, en parlant de Tarse, il assure que cette dernière ville fut bâtie par les Argiens qui voyagerent avec Triptoleme pour chercher Io; ce qu'il répète Livre XVI; article Syrie.

(g) Tout ceci est tiré de Strabon au lieu cité. J'ajoute que, selon Ammien Marcellin (Liv. XIV. Chap. 8.) Tarse fut bâtie par Persée, ou par un riche Ethiopien appelé Sandan. *Ciliciam vero, quæ Cydno amne exultat, Tarsus nobilitat, urbs perspicabilis. Hanc condidisse Persens memoratur, Jovis filius & Danaes; aut certe ex Æthiopia profectus Sandan quidam nomine, vir opulentus & nobilis.*

zomene au Chap. XII. du Liv. VI. de son histoire ecclésiastique.

Cette ville à cause de son antiquité n'étoit pas soumise au joug des Romains. Pour ce qui regarde son nom, quelques-uns pensent qu'elle fut appelée Tarse à cause de la secheresse de son sol (*h*); ou parce que ces contrées furent les premières à sortir de l'eau après le déluge de Noé.

Outre Tarse de Cilicie il y avoit plusieurs autres villes du même nom; une en Espagne près du Bœtis, à deux milles de Cordouë. Ce Tarse fut bâti par les Phéniciens qui négocioient en Espagne (Strab. Liv. III. & Polyb. Liv. III.) (*i*) Plusieurs pensent que c'étoit à cette ville, que Salomon envoyoit ses vaisseaux avec ceux d'Iram comme il est écrit au Liv. II. des Chroniques Chap. IX. 21. Car les navires du Roi alloient à Tarseis avec les valets d'Iram; & les navires de Tarseis revenoient tous les trois ans une fois, apportant de l'or, de l'argent, de l'ivoire, des singes, & des paons. Hesi.

(*h*) *Τέσων* signifie secher.

(*i*) Je ne trouve rien de semblable dans le III Livre de Strabon, & de Polybe.

chius prétend qu'il y avoit une ville de Tarfe dans la Syrie; Ptolomée en met une en Hongrie (*k*); Strabon parle d'une riviere de ce nom dans la Troade (*l*); & Arien fait mention d'un promontoire de ce nom en Perse (*m*).

(2) *Cydnus* riviere de la Cilicie, qu'on appelle maintenant Carasu. Cette riviere a sa source dans le mont Taurus, & traverse la ville de Tarfe. Quinte-Curce (Liv. III.) parlant du *Cydnus*, dit que cette riviere est plus fameuse par la limpidité de ses eaux que par sa grandeur. Elle conserve ses eaux pures pendant tout son cours, sans qu'aucune autre riviere se mêle avec elle; ses eaux sont froides à cause des bois qui ombragent ses bords (*n*). Vitruve écrit (Liv. VIII. Chap. 3.) que cette riviere étoit

(*k*) Mon exemplaire met Tartassica dans l'Ilirie.

(*l*) Je lis Tarsius dans mon exemplaire (Ταρσιός).

(*m*) Arrien dans son livre sur les Indes nomme ce promontoire Tarsia.

(*n*) *Cydnus non spatio aquarum, sed liquore memorabilis; quippe leni tractu e fontibus labens, puro solo accipitur. Nec torrentes incurrunt, qui placide manantis alveum turbent. Itaque incorruptus, idemque frigidissimus, quippe multa riparum amenitate inumbratus, ubique fontibus suis similis, in mare exadit. (Cap. 10.)*

renommée par sa propriété de guérir la goutte (o). Cependant Alexandre le Grand faillit à y perdre la vie lorsque (comme le rapportent Quinte - Curce (p) & Justin) (q) arrivé à Tarfe, & charmé de la beauté du Cydnus, il se désarma & se jetta couvert de sueur & de poussière dans ce fleuve, qui étoit extrêmement froid. Ses membres devinrent sur le champ roides & glacés; il perdit la parole & courut un danger imminent de mourir: mais il se rétablit à l'aide d'un de ses médecins appelé Philippe (Justin Liv. XI. Quinte - Curce Liv. III.) Solin écrit que cette rivière tira son nom de la clarté & de la blancheur de ses eaux, car (r) les Syriens dans leur idiome appellent Cydnus tout ce qui est blanc. Dionys. v. 868. (s) & Tibulle au Livre I.

(o) *Cydnium podagræ mederi docet, cruribus eo mersis.* Strabon (Livre XIV.) attribue au Cydnus la même vertu.

(p) Lib. III. Cap. 114

(q) Lib. XI. Cap. 8.

(r) *Quidquid candidum est, Cydnium gentili lingua Syri dicunt.* (Cap. 51.)

(s) *Κυδνίου τε οκολιστο, μεσσην διὰ Ταρσὸν ἰόντος.*

Le Cydne tortueux qui passe au milieu de Tarfe.

(Description du monde.)



Je te chante, o Cydnus, qui doux & sans murmure  
Fais rouler sur le sable une onde toujours pure. (1)

Et Ovide (Liv. III, de Arte amandi):

Avec du Safran né près du brillant Cydnus. (2).

(3) *Æsculape*; les Auteurs disent communément qu'il étoit fils d'Apollon & de la Nymphe Coronis: il vivoit environ l'an du monde 2710. peu de temps avant la guerre de Troye. Ses grandes connoissances en médecine le firent mettre au nombre des Dieux; & il fut adoré sur-tout à Epidaure, c'est pourquoi il fut appelé Epidaurien. Pausanias dans ses Corinthiaques dit que Phlegya, pere de Coronis, ne sachant pas que sa fille étoit enceinte d'Apollon, la traîna avec lui par le Péloponnese; qu'elle mit au monde un enfant près d'Epidaure, & l'exposa sur une montagne, qui ensuite fut à cause de cet événement appelée Titthias. Cependant d'autres rapportent que la chose arriva dans les champs de Telphusium (v), où l'enfant fut allai-

(1) *At te Cydne, canam, tacitis qui leniter undis  
Ceruleus placidis per vada serpis aquis.*

Eleg. 7. v. 14. 15.

(2) *Vel prope te nato, lucide Cydne, croco.*

v. 204.

(v) Je ne trouve Telphusium nulle part: je trouve

té par une chevre & découvert par un chien qui avoit quitté le troupeau qu'il gardoit : que le maître du troupeau étant revenu, & ayant trouvé qu'une grande partie de son bétail manquoit ; il le chercha par tout le paturage, & qu'à la fin il trouva l'enfant, la chevre & son chien ; qu'ayant observé des flammes qui sortoient par bouffées de la tête de l'enfant, il le crut d'extraction divine, & en répandit le bruit de tous côtés. Selon d'autres Auteurs, Coronis étant enceinte coucha avec Ischys fils d'Elatus ; Diane offensée de l'affront qu'on faisoit à son frere Apollon, fit mourir Coronis ; & après sa mort, Mercure ou Apollon tira l'enfant

Telphusa, Telphussa, ou Thelpusa ville d'Arcadie. Ce dernier nom est dans Plin Liv. IV. Chap. 6.

Le texte Anglois n'est pas clair ici. Pausanias dans ses Corinthiaques ( Chap. 26. ) rapporte l'histoire de Phlegya, de sa fille, du berger, du chien, de la chevre, & des flammes, comme si elle étoit arrivée près d'Epidaure. D'autres disent que le fait s'étoit passé dans le territoire de Telphusa en Arcadie. C'est ce que rapporte Pausanias même dans ses Arcadiques Chap. 25. Au reste cet Auteur dans les Corinthiaques dit que le berger ne trouva de moins qu'une chevre & le chien.

du ventre de sa mere (*w*), comme dit le poëte (*x*):

Le Fils avec la Mere alloient tomber en cendre;  
De cet affreux malheur Phébus fut le défendre,  
Et du sein de la Mere & du feu l'arrachant,  
Dans l'autre de Chiron il porta cet enfant.

*Met. Liv. II.*

Lactance (*y*) rapporte que ses parents étoient inconnus; qu'il fut exposé & trouvé par quelques chasseurs qui le confièrent au soin de Chiron, duquel il apprit la médecine, & qu'il étoit Messénien de naissance & demouroit à Epidaure. De cette ville, selon St. Augustin (*z*), il se transporta à Rome afin qu'un si grand médecin pût pratiquer avec plus de réputation dans une ville si fameuse. Il fut mis

(*w*) Cette histoire se trouve mot à mot dans Pausanias au lieu cité des Corinthiaques.

(*x*) *Non tulit in cineres labi sua Phœbus eodem  
Semina, sed natum flammis uteroque parentis  
Eripuit, geminique tulit Chironis in antrum.*

v. 628. 630.

(*y*) Lactance (Institut Lib. I. Cap. 10.) rapporte cette histoire sur la foi de Tarquitiuſ.

(*z*) De Civit. Dei Lib. III. Cap. 12.

mis au nombre des Dieux (dit Celse) parce qu'il avoit extrêmement perfectionné & illustré un art, qui auparavant étoit grossier & imparfait (*a*). C'est pourquoi les habitans d'Epidaure lui consacrerent un temple hors des murailles de leur ville, & placerent dans un temple une statue qui représentoit Esculape en habit de médecin, portant une main à sa longue barbe & soutenant de l'autre un bâton entouré d'un serpent. Car le serpent lui étoit consacré non seulement, (comme dit Macrobe) (*b*), parce que ce reptile

(*a*) Celsus de Arte medica Lib. I. au commencement.

(*b*) Macrobe au Liv. I. Chap. 20. de ses Saturnales. Mais cet Auteur ne dit pas tout à fait ce que Blount lui fait dire. Macrobe étoit grand allégoriste; dans le chapitre cité il veut prouver entre autres choses, que le Dieu Esculape & la Déesse Salut n'étoient que le Soleil. Dans cette vue il dit qu'on ajoutoit un dragon à leurs statues parce que le Soleil ou Esculape, & la Lune ou la Déesse Salut „ font que les corps humains, quittant pour ainsi „ dire, la peau de la maladie, recouvrent l'ancienne vigueur, comme les dragons rajeunissent tous les ans, quittant leur vieille peau:” que le dragon a du rapport au Soleil, parce que le Soleil revient toujours de sa moindre hauteur, qu'on peut comparer à la vieillesse, à sa plus gran-



a la vue très-bonne, mais aussi parce qu'il fournit à la médecine un excellent remède. Serpent d'Epidaure, dit Horace (c). Ainsi le serpent d'airain élevé par Moïse, & type de notre salut éternel, guérissait les malades qui les regardoient. On a dit qu'Esculape s'étoit changé lui-même en serpent, parce que les hommes en se rétablissant semblent rajeunir, comme le serpent lorsqu'il change de peau. Lactance dit qu'il se transporta par mer à Rome sous cette figure (d), & Phérécide assure qu'il avoit des pieds de serpent. Il choisit la place dans l'île du Tibre, & ensuite il disparut. On

de hauteur & force, &, pour ainsi dire, à sa jeunesse, & parce que le dragon par la finesse de sa vue imite la vigilance du Soleil.

(c) Pour désigner une vue perçante,

*Cum tua pervideas oculis mala lippus inunctis,*

*Cur in amicorum vitiis tam cernis acutum,*

*Quam aut aquila, aut serpens epidaurius....*

Satyr. 3. Lib. I. v. 25-27.

Qu'on peut traduire ainsi :

Vous êtes presque aveugle en regardant vos maux ;

Comment, de vos amis épluchant les défauts,

Avez-vous les yeux d'aigle, & plus perçants encore,

Que jamais ne les eut le serpent d'Epidaure ?

(d) Instit. Lib. II. Cap. 7, & Cap. 16.

lui bâtit un temple dans cette île, & on célébroit sa fête le premier de Janvier. On voit à présent dans le verger de St. Barthelemi à Rome un vaisseau de marbre avec un serpent dans les écoutilles en mémoire de cette transmigration.

Epidaure ville du Péloponese étoit fameuse à cause des reliques d'Esculape : tous les malades qui y avoient recours, selon Strabon (e) & Jamblique (f), apportoient en songe de quel remede ils devoient se servir pour recouvrer leur santé. Les Romains étant affligés d'une peste envoyèrent Ogolenus consulter l'oracle d'Apollon à Delphes : Apollon adressa Ogolenus à son fils Esculape à Epidaure avec ordre de le transporter à Rome. Mais les habitants d'Epidaure ne vouloient pas se séparer de leur Dieu, ou plutôt de son image : néanmoins Esculape en forme de serpent monta à bord des vaisseaux Romains & s'en alla à Rome. Orphée écrit que Jupiter frappa Escula-

(e) Strabon (Georg. Liv. VIII. Article Argiens) dit seulement qu'on croyoit qu'Esculape chassoit toutes sortes de maladies, & que son temple étoit plein de tableaux votifs.

(f) Jamblique des Mysteres. Sect. III. Chap. 3.

pe de sa foudre parce qu'il avoit rendu la vie à Hippolyte mis en pieces par ses propres chevaux lorsqu'il fuyoit la fureur de son pere, comme on voit dans l'histoire de Thésée. Il ajoûte qu'Apollon extrêmement affligé de la mort d'Esculape, & ne pouvant pas se venger sur Jupiter, tua les Cyclopes qui avoient fabriqué la foudre par laquelle son fils avoit été tué. *Orph. de Æsculapio in hymn. (g) Heraclit. de Incred.*

L'allégorie de cette fable est qu'Esculape a été appelé fils d'Apollon, parce que le Soleil est la source de la santé.

(4) *Héraclée de Pont*, métropole de la Bithynie: on appelle à présent Penderrachi cette ville qui est située à l'embouchure du pont Euxin près du fleuve Lycus: elle prit son ancien nom d'Hercule, à ce que dit Méla (h). Notre Auteur y ajoute *de Pont* pour la distinguer de plusieurs autres villes connues sous le même nom. Par exemple, il y en a une aux limites de l'Europe; une autre en Italie entre Siris & Aciris; une autre en

(g) Je ne trouve rien de cela dans les Hymnes d'Orphée.

(h) De situ orbis Lib. I. Cap. 19.

Sicile près du Lilibée; une autre dans la Gaule Narbonnoise sur les bords du Rhône; une autre dans la Casie, que les Turcs appellent maintenant Ergel; une autre dans la Crete, une autre dans la Lydie d'où la pierre de touche a tiré le nom de pierre d'Héraclée (i).

(5) Le Pont, royaume de l'Asie mineure, ainsi dit d'un Roi nommé Pontus. Strabon (k) dit que ce royaume étoit borné par la rivière Halys à l'occident, par la Colchide à l'orient, au midi par l'Arménie mineure, & au septentrion par le Pont-Euxin. Mais Ptolomée (Liv. V.) (l) dit que ses bornes sont à l'occident le Bosphore de Thrace, au midi l'Asie, & au septentrion une partie du Pont-Euxin. *Sit. zon. temp. Clim.* Ce pays est fameux par les poisons qu'il produisoit: c'est pourquoi la fable dit que Médée tiroit tous ses poisons de ce pays. Et Virgile (m)

(i) *Heracleus lapis.*

(k) Voyez Strab. Geogr. Liv. XII.

(l) Chap. I.

(m) *Has herbas atque hæc Ponto mihi læta venena*

*Ipse dedit Maris; nascuntur plurima Ponto.*

*Eclog. 8. v. 95. 96.*



Ces herbes, ces poisons, que le Pont m'a fournis,  
(Il en vient nombre au Pont), je les tiens de Mérés.

(6) Philostrate dit qu'Euxenus entendoit la Philosophie de Pythagore comme les oiseaux entendent le sens des mots qu'ils ont appris par routine. C'est précisément le cas du peuple dans tout ce qui regarde la Religion. Les hommes de cette espèce tiennent les articles de leur foi de leurs prédécesseurs comme leurs biens: la tradition est le seul titre qu'ils ayent pour les uns, comme l'héritage ou le fief l'est pour l'autre. Les hommes pour la plupart, comme les chevaux des rousiers, se suivent l'un l'autre à la piste; si le premier se détourne du bon chemin, tout le reste s'en détourne. Les hommes ne considèrent pas que ceux qui viennent après, peuvent avoir l'avantage d'éviter la fosse dans laquelle sont tombés ceux qui ont passé devant. Si les premiers chrétiens n'avoient pas été plus exacts à examiner, comment est ce que le Christianisme se feroit établi dans le monde? Les hommes auroient persisté dans l'aveuglement de leurs ancêtres; ils auroient continué à être Payens, regardant Christ plutôt comme un séditieux & comme un no-

vateur, que comme le seul vrai fils de Dieu tel qu'il l'est. Les hommes en général sont autant de perroquets religieux; ils ont appris à dire qu'ils croient à l'écriture, mais ils ne savent ni pourquoi ni comment: tout ce qu'ils savent est que Mr. A. Ministre de leur paroisse leur a ordonné de croire (n). Pour moi, ni Socrate, ni Platon, ni Aristote ne feroient me persuader, si la raison n'a convaincu mon jugement de la vérité de ce qu'ils disent. Je ne fais ma cour qu'à la Raison; c'est ma seule maîtresse; je ne suis dévoué qu'à elle. Les arguments qui peuvent tromper dans une fausse Religion, ne peuvent pas être valables dans la vraie: commencer par la Foi, & finir par la Raison, est une chose qui peut tromper dans une fausse Religion; donc elle ne peut pas guider sûrement dans la vraie. Nous savons que tout ce que nous dicte la raison ordinaire, est vrai; & nous ne pouvons pas croire ce que la Foi enseigne: *croire n'est pas savoir*. Je

(n) *A quibus, si persuasionis ejus rationem requiras, nullam possint reddere, sed ad majorum judicium confugiant*; dit des Payens Lactance. (Instit. Lib. V. Cap. 19.)

n'embrasserai jamais une opinion , parce que le plus grand nombre l'a embrassée : par cette raison je devrois me faire Turc ; le Mahométisme étant la Religion la plus universelle que je connoisse. Je ne bâtirai point ma Religion sur le fondement de l'antiquité ; le Juif ou le Payen me supplanteroit. Je ne me fonderai pas sur le nombre des Martyrs ; j'aurois en tête les Indiens de Bengale qui se jettent sous les roues du char qui porte leur idole pour se faire écraser ; les hérétiques mêmes que nous avons fait mourir, demanderoient leur part à la couronne du martyre. Je ne me fierai pas aux miracles ; Simon le Magicien, Apollonius, les Magiciens de Pharaon, & d'autres, feroient mes rivaux. J'en dirai autant du renoncement à soi-même, des mortifications, de la patience que notre doctrine enseigne : Tavernier nous parle de quelques Indiens qui pourroient également nous surpasser en cela. Non ; je ne me fierai qu'à ma raison, & cependant mon Christianisme n'en souffrira point. Les hommes ne se trompent jamais plus aisément que quand ils suivent un guide, auquel ils pensent pouvoir se fier absolument. Presque tout le monde

se laisse mener plutôt par le nom de ses maîtres, & par le respect qu'il a pour leur personne & pour leur mémoire, que par la certitude & par la vérité des choses qu'ils enseignent; car comme dit Vadian dans son Paradis, nous admettons les grandes erreurs des grands hommes, persuadés par leur autorité (o). Quand nous sommes jeunes notre judiciaire n'est ni mure ni formée; quand nous sommes vieux elle est prévenue; en sorte qu'entre les jugements de la jeunesse & les préjugés de la vieillesse, la vérité se corrompt (p). Je ne saurois m'empêcher de rire de ces pédants qui voulant prouver la vérité de ce qu'ils avancent, disent pour tout argument, *c'est une maxime*, comme si leurs maximes étoient plus certaines que le reste de leurs propositions. Quoiqu'il en soit, j'ajoute foi à ceux qui me montrent une Philosophie dont les principes sont incontestables; toute autre manière de raisonner est ridicule, parce qu'il est facile de prouver ce qu'on veut

(o) *Magnos errores magnorum virorum, auctoritate persuasi transmittimus.*

(p) *Inter juvenile judicium & senile præjudicium veritas corrumpitur.*



lorsqu'on ajuste les principes aux opinions, au lieu d'ajuster les opinions aux principes. Un autre argument que j'ai ouï souvent alléguer, est, St. Jérôme ou St. Thomas d'Aquin l'a dit. On objecta au Docteur Harvey que Galien étoit d'une opinion contraire à la sienne. Harvey répondit sagement, j'ai lu autant que Galien, & j'ai vécu dans le monde plus que lui; c'est pourquoi cet écrivain ne fait pas autorité pour moi. De plus, comment savons-nous si les Anciens n'ont pas quelquefois écrit, comme nous, ce qu'ils ne croyoient point? Les Loix & la Religion de leur pays peuvent fort bien les avoir contraints à accommoder leurs préceptes à la politique de leur Gouvernement; car, comme le remarque fort bien Montaigne, l'homme le plus sage est quelquefois obligé d'écrire contre sa pensée pour avoir la permission de publier son livre (q). Tous les hommes doivent respecter l'antiquité, mais ils ne doivent pas la croire infallible: cependant, comme dit Mr. Osborn, je la croirois sur sa parole plutôt en Théologie que dans toute autre science; parce que

(q) Je n'ai pas su trouver ce passage dans Montaigne.

la Théologie est plus pure au commencement, au lieu que les autres sciences sont plus confuses, & ne sont éclaircies que par l'expérience. Néanmoins nous pouvons en Théologie aussi donner dans la crédulité à force d'éviter l'incrédulité. Rappelions-nous donc que quand Tite-Live dit que les Dieux ont fait parler un Bœuf, celui qui ne croit pas ce miracle, a mauvaise opinion de Tite-Live, non des Dieux; les Dieux sont tout-puissants, mais je ne suis pas obligé d'ajouter foi à tout ce que les hommes rapportent, *parce qu'on ne peut pas conclure de la possibilité à l'existence (r).*

(7) Chacun dans son humeur rend toutes les choses aisées & agréables, soit dans la vie civile soit dans la Religion. Il n'est ni de la Politique, ni de la Raison, ni de la Religion de persécuter pour des affaires de conscience ceux qui ne troublent pas la tranquillité publique.

10. Il n'est pas de la politique: pour s'en convaincre on n'a qu'à jeter les yeux sur les plus grands peuples du monde; dans leur état le plus florissant, ils ont permis la liberté de conscience. Par

(r) *Enim a posse ad esse non valet consequentia.*

exemple, les Romains ont conquis presque tout le monde connu; ils ne se faisoient point de peine de tolérer dans Rome même toutes sortes de Religions, à moins qu'elles n'eussent quelque chose de contraire à leur Gouvernement civil. Nous ne lisons pas qu'ils aient défendu aucune Religion, hors celle des Juifs, qui se croyant le peuple de Dieu d'une façon particulière, pensoient que sans manquer à leur loi, ils ne pouvoient reconnoître la souveraineté d'aucun état ou Roi mortel. Les principes persécuteurs de l'Inquisition ont arraché la Hollande des mains des Espagnols, malgré tout le pouvoir de l'Espagne & tous les trésors des Indes. Tous les Princes sages, qui n'ont pas été forcés par des factions ou sollicités par des personnes atrabilaires, ont toléré les sectes qui ne suivoient pas des opinions tendantes à troubler le bien public. Le Christianisme a fait dans les derniers temps une expérience qui prouve assez que la tolérance de différentes opinions, bien loin de nuire à la tranquillité publique & aux intérêts des Princes & des Républiques, est avantageuse au Public, & assure la tranquillité; parce que les sectateurs d'une Religion n'ont aucun

sujet de combattre en sa faveur, puisqu'on la tolere déjà. Quand la France faisoit la guerre aux Huguenots, le sang François qui fut répandu, fit assez voir combien cette maniere d'avancer la Religion, étoit imprudente, ce qui paroît aussi par la prospérité dont la France a joui depuis qu'elle a permis la Religion Protestante. L'affabilité & la clémence de Marguerite de Parme avoit presque éteint l'incendie que le Duc d'Albe augmenta dans la suite en voulant soutenir les intérêts de la Religion par le fer & par le feu; conduite qui faillit à chasser tout à fait des Pays-Bas la Religion & le Souverain de ce Duc; car la gêne & le malheur commun rendoient généralement agréables les mécontents, & faisoient naître des confédérations plus étroites & plus dangereuses. Le Pape avoit autant de pouvoir en Angleterre qu'ailleurs; cependant il n'y a eu, qu'on sache, aucune exécution pour cause de Religion jusqu'au temps d'Henri IV, qui ayant usurpé la couronne, & voulant à quelque prix que ce fût, se rendre le Clergé favorable, travailla à la destruction de ses ennemis.



2°. Les persécuteurs sont comme les hommes toujours agités par la colere ; ils ont rarement la raison de leur côté ; car ce grand Dieu qui nous a donné la raison, ne se trouve ni dans l'orage des passions, ni dans la fureur de la persécution, mais dans la douce voie de l'amour & de la complaisance mutuelle. Grotius dans son traité du droit de la guerre & de la paix, dit, il n'est pas raisonnable de punir un homme parce qu'il ne croit pas à l'Evangile, puisque c'est une chose qu'il est impossible de découvrir par les lumieres naturelles, & qu'on ne peut connoître que par la révélation (s). Pour ce qui nous regarde, la même révélation par laquelle nous avons connoissance de ces choses, n'est pas si claire que l'on mérite une punition civile pour en douter. La révélation fut au commencement confirmée par des miracles, & , pour ceux qui les avoient vus, la vérité de la Religion étoit indubitable ; il n'en est pas de même de nous qui tenons uniquement de la tradition les miracles & la doctrine. Christ dit, *si je n'avois pas fait ces choses parmi vous* (remarquez ces paroles parmi

(s) Liv. II. Chap. 20. §. 48.

vous) votre manque de foi ne vous seroit pas imputé à péché (t). Dans le même sens parle Salvien, Evêque de Marseille, qui, au sujet des peines qu'on infligeoit aux Arriens, parce qu'ils nioient la divinité de Jésus-Christ, dit, (u) „ ce sont „ des hérétiques, mais ils ne le savent „ pas; ils le font dans notre opinion non „ dans la leur, car ils se croient si bien „ catholiques qu'ils nous donnent le titre „ d'hérétiques; ainsi nous sommes dans „ leur opinion ce qu'ils font dans la nô- „ tre. Nous sommes assurés qu'ils font „ tort à la génération divine en soutenant „ que le Fils est plus petit que le Pere; „ & ils trouvent que nous faisons tort „ au Pere en affirmant que le Fils est égal „ au Pere. La vérité est de notre côté, „ & ils pensent qu'elle est du leur. Nous „ honorons la Divinité, & ils jugent que „ leur croyance l'honore. Ils manquent „ à leur devoir; mais ils placent leur de- „ voir dans leur manière d'agir. Ce sont „ des impies, mais ils croient avoir la

(t) Evang. selon St. Jean XV. 24.

(u) Lib. V. au commencement. J'ai traduit le texte de Salvien, non la traduction de Blount, qui n'étoit pas exacte par-tout.

„ vraie piété. Ils se trompent donc,  
 „ mais ils se trompent de bonne foi, non  
 „ par haine mais par amour pour Dieu,  
 „ pensant que de cette manière ils hono-  
 „ rent & aiment parfaitement le Sei-  
 „ gneur. Ils n'ont pas la vraie foi, mais  
 „ ils sont persuadés d'avoir parfaitement  
 „ l'amour de Dieu. Le Juge supreme  
 „ est le seul qui sache comment ils seront  
 „ punis au jour du jugement à cause de  
 „ leur fausse opinion. En attendant,  
 „ Dieu les supporte patiemment &c.”  
 Tertullien (Apologie) (v) assure que rien  
 n'a plus contribué aux progrès du Chris-  
 tianisme que la persécution ; car, dit-il,  
 „ les Romains par chaque acte de cruau-  
 „ té ne font que porter le monde à se  
 „ ranger du parti des Chrétiens ; il en  
 „ renaît autant qu'on en fait mourir, leur  
 „ sang rendant la terre des églises plus  
 „ fertile.” La persécution n'a pas moins  
 de

(v) *Nec quicquam tamen proficit exquisitior quo-  
 que crudelitas vestra ; illecebra magis est sectæ. Plures  
 efficiuntur quoties metimur a vobis : semen est sanguis  
 Christianorum* Tertullien à la fin de l'Apologie. Dans  
 le texte est la traduction de l'Anglois plutôt que du Latin.  
 Et Laërtaunce (Institut. Lib. V. Cap. 19.) *Augetur enim  
 religio Dei, quanto magis premitur.*

de pouvoir pour propager les fausses Religions que la vraie. Il n'y en a aucune (dit Lactance) de si erronnée qu'elle ne contienne quelque étincelle de sagesse, ce qui la rend excusable, puisqu'elle conserve les principaux devoirs de l'homme, si ce n'est dans la réalité, du moins dans l'intention (w).

(w) Assurement Ch. Blount a raison quand il recommande la tolérance & blâme la persécution; & si Lactance lisoit ce discours, il l'approuveroit & diroit; j'ai averti les Payens que „ ceux qui punissent les sacrilèges, „ se défient de la puissance de leurs Dieux car pourquoi „ les hommes, s'ils pensent que les Dieux; ont quelque „ puissance, ne leur laissent-ils pas le soin de se vanger:” (Instit. Lib. II. Chap. 4. vers le milieu) & ce raisonnement convient à toutes les Religions. Mais Lactance ne seroit pas content de la citation qui donne lieu à cette note. Il diroit; j'ai remarqué que „ les plus sages d'entre les Payens ont „ combattu les fausses Religions, parce qu'ils en connois- „ soient la fausseté; mais ils n'ont pas enseigné la vraie, par- „ ce qu'ils ignoroient quelle elle étoit & où elle étoit. Ainsi „ ne pouvant pas trouver la vraie Religion, ils se sont con- „ duits comme s'il n'y en avoit point; & de cette manière „ ils sont tombés dans une erreur beaucoup plus grande „ que ne l'étoit l'erreur de ceux qui suivoient une Religion „ fausse. Car, quoique ceux qui adorent les choses périssables, soient des insensés, précisément parce qu'ils pla-



3°. La persécution n'est pas un moyen convenable pour avancer la Religion. Les Apôtres étoient pleinement assurés de la vérité de leur doctrine; ils pouvoient en assurer leurs disciples par leurs miracles; cependant ils n'ont jamais souhaité que l'on fût forcé à l'embrasser. Je voudrois donc que les hommes se traitassent mutuellement avec tant de douceur & de charité que ni l'erreur, ni la violence, ne les rendissent hypocrites : & on le devient aisément lorsqu'on voit que la sincérité est accompagnée d'inquiétude & de danger. La crédulité fait naître la haine & la mauvaise volonté contre ceux qui ne croient point tandis que l'in-

„ cent les choses célestes dans les choses corruptibles &  
 „ terrestres, cependant il conservent quelque ombre de  
 „ sagesse, & peuvent être excusés parce qu'ils n'abandon-  
 „ nent point le principal devoir de l'homme, si ce n'est pas  
 „ dans la réalité, du moins dans l'intention; car la seule,  
 „ ou du moins la plus grande différence qu'il y ait entre  
 „ les hommes & les animaux, consiste dans la Religion.”  
 (Instit. Liv. II. Chap. 3. aux deux tiers environ.) J'ai  
 parlé, diroit-il, relativement, & vous me faites parler  
 absolument: j'ai parlé du principal devoir de l'homme, que  
 je place dans la Religion. & vous me faites parler de leurs  
 principaux devoirs, qui consistent dans leur conduite.

crédulité se borne à regarder les crédules d'un œil de compassion; c'est pourquoi autant que la malignité est plus nuisible que la compassion, autant la crédulité est plus malfaisante que l'incrédulité. Quel orgueil n'y auroit-il pas à prétendre que chaque opinion est absolument nécessaire? Si la raison étoit du côté de toutes les sectes, ou seulement de deux de cinq-cents, (& il peut y en avoir cinq mille) il y auroit cinq-cents contre un à parier que chaque homme est damné (*x*): car chaque secte damne toutes les autres, & elle est damnée par quatre-cens quatre-vingt-dix-neuf; si donc on échappe la damnation, c'est une chance étonnante. Car il est naturel à tous les zélateurs d'appeller ennemis de Dieu tous leurs ennemis: & il est aussi juste de pendre ceux qui n'ont pas nos traits que de pendre ceux qui n'ont pas nos opinions.

(*x*) Ce raisonnement ne me semble pas net. J'ai traduit fidelement mon texte.

## CHAPITRE VIII.

*Appollonius commence son cours philosophique.*

**E**UXENE trouvant qu'Apollonius formoit une grande entreprise, lui demanda par où il commenceroit. Apollonius répondit, je suivrai la coutume des Médecins; en purgeant les hommes ils préviennent les maladies chez les uns, & rétablissent la santé chez les autres. Dès ce moment il ne mangea d'aucun animal, regardant les mets de cette nature comme impurs & capables d'émousser l'esprit. Il ne se nourrit que d'herbes & de fruits, disant que tous les aliments fournis par la terre sont purs. Il pensoit que le vin est une boisson pure, comme venant d'un arbruste qui ne nuit pas aux hommes; cependant il le croyoit contraire au bon état de l'esprit, parce qu'il trouble quelquefois la partie supérieure de l'ame.

Apollonius ayant réglé sa (1) nourriture, prit la résolution d'aller nus pieds, & de ne porter que des étoffes de lin (2), rejetant toutes celles qui sont faites

de poils d'animaux ; il laissa croître ses (3) cheveux. Il passoit presque tout son temps dans le temple où tous les Prêtres l'admiroient. Esculape, à ce qu'on rapporte, dit à son Sacrificateur qu'il se réjouissoit beaucoup d'avoir Apollonius pour (4) témoin des guérisons qu'il opéreroit. Les Ciliciens, & les habitants des provinces voisines couroient à Egés pour voir Apollonius ; en sorte qu'on disoit dans ces provinces, comme par proverbe : *Où courez-vous si vite ? Allez-vous voir le jeune homme ?*

---

## CHAPITRE IX.

*Apollonius guérit un hydropique.*

**J**E pense qu'il n'est pas hors de propos de raconter ce qui arriva dans le temple, puisque j'ai entrepris d'écrire la vie d'un homme estimé par les Dieux mêmes. Un jeune Assyrien s'étoit rendu dans le Temple d'Esculape. Quoiqu'il fut malade, il se livroit à son penchant, & passoit, ou plutôt abrégéoit sa vie au milieu des plaisirs de la table. Il étoit hydropique,



mais aimant à boire, il ne travailloit guere à sécher l'humidité qui l'affligoit. C'est pourquoi le Dieu le négligeoit, & ne daignoit lui envoyer aucun (5) songe. Le jeune homme se plaignoit fort d'Esculape, qui enfin lui apparut, & lui dit qu'il guériroit s'il consultoit Apollonius. Le jeune homme alla donc trouver Apollonius, & lui dit, quel avantage puis-je retirer de votre sagesse? Car Esculape m'ordonne de venir vous parler. Apollonius lui répondit: un avantage qui peut vous faire grand plaisir dans l'état où vous êtes. N'avez-vous pas besoin de santé? Assurément, repliqua le jeune homme; Esculape me la promet & ne me la donne point. Parlez mieux: dit Apollonius; le Dieu la donne à ceux qui la veulent; & vous faites tout ce qu'il faut pour empirer: vous vivez dans la mollesse; vous remplissez de mets délicats vos entrailles pleines d'humeurs corrompues, & vous ajoutez de la bouë à l'eau. Apollonius à mon avis, parla plus clairement (6) qu'Héraclite, qui attaqué de cette maladie, dit qu'il lui falloit ce qui pouvoit changer l'humide en sec; ces mots sont obscurs & fort difficiles à entendre; au lieu qu'Apollonius joignit la

clarté de l'expression à la sagesse de l'avis, & rétablit le jeune homme (y).

É C C A I R C I S S E M E N T S

*sur les Chap. VIII. & IX.*

(1) Certainement il n'y a rien de plus utile pour l'étude de la Philosophie qu'une diete rigide; ce qui a donné occasion au rimeur qui étoit parmi les anciens moines de dire (z)

Pance remplie  
Mal volontiers étudiée.

Dans toutes les cours de judicature aussi bien que dans nos assises & sessions, j'ai toujours observé qu'on termine beaucoup d'affaires le matin, & qu'on fait peu ou rien l'après-dinée. Combien d'hommes de toutes les professions se perdent journellement par la malheureuse coutume de boire le matin! C'est pourquoi St. Paul dit, *que ceux qui s'enivrent, s'enivrent de*

(y) Apprenez, Esculapes de nos jours, que pour guérir un hydropique, il suffit de lui prescrire une bonne diete.

(z) *Impletus venter non vult studere libenter.*

*nuir* (a). Nous voyons que les Hollandois s'enrichissent & prospèrent en suivant cette regle ; car quoiqu'ils soient fort adonnés à ce vice , cependant ils font premierement leurs affaires , & ils boivent après. Le mot : *usez un peu de vin à cause de votre estomac* (b) a fait autant de débauchés , que le larron sur la croix a fait de voleurs de grand chemin.

La nourriture prise en trop grande quantité est une ivresse sèche qui n'abrutit pas moins l'entendement ; elle étoit plus en usage que l'autre parmi les anciens , qui cependant étoient assez adonnés à l'une & à l'autre.

Quoiqu'il en soit , je me propose à présent de parler de leur nourriture. La réputation de faire bonne chere étoit alors aussi recommandable qu'à présent ; Apicius étoit fort remarquable par cette qualité , puisqu'ayant de reste quatre-vingt-dix millions de sesterces pour sa cuisine , & craignant que cette somme ne fût trop petite , il s'empoisonna de peur  
de

(a) Thessalon. V. 7. Observons que St. Paul dit la chose historiquement , & non en forme de précepte.

(b) Premiere Epit. à Timoth. V. 23.

de mourir de faim, action dont Martial se moque avec beaucoup d'esprit dans cette Épigramme.

Après avoir mangé de l'argent à foifort,  
Il vous restoit assez pour tenir table exquise ;  
Vous craignites la faim, & bûtes du poison :  
C'est le trait le plus fort de votre gourmandise (c).

*Mart. Liv. III. Ep. 22.*

C'étoit une chose ordinaire de manger un patrimoine entier dans une séance (d), comme dit le poëte (Juven. Sat. I.) Peut-on, dit Sénèque, (Épist. 96.) (e) imaginer une débauche plus grande que celle d'un souper magnifique qui engloutit le revenu d'un Chevalier ; Souvent il coûte trois cens mille sesterces ; & alors il est très-frugal. Suetonè rapporte de

(c) *Dederas, Apici, ter trecenties ventris*

*Sed adhuc supererat centies tibi laxum.*

*Hoc tu gravatus, ne famem & sitim ferres,*

*Summa venenum potione duxisti.*

*Nihil est, Apici, tibi gulosius factum*

(d) - - - *Una comedunt patrimonia mensæ*

v. 138.

(e) C'est ainsi que cite l'Auteur Anglois. Mais le passage, *quid est cæna sumptuosa flagitiosus, & equestrem censum consumente* ? se trouve dans la 95 épitre vers le milieu.



Tibere qu'il employa une nuit & deux jours de suite à boire & à manger (f). Et de Néron qu'il faisoit durer un repas depuis midi jusqu'à minuit (g). Et de Vitellius qu'il faisoit trois ou quatre repas par jour; que chacun de ces repas montoit à quatre-cents-mille sesterces; & qu'il se mettoit en état de passer d'un repas à l'autre en vomissant (h). *Ils vomissent pour manger, ils mangent pour vomir; & ils ne daignent pas digérer des mets qu'ils cherchent par toute la terre (i),* dit Sénèque. Ils avoient ordinairement sept services à chaque repas; & cela quelquefois quand ils mangeoient en leur particulier. *Lequel de nos ayeux a eu sept services dans un souper en son particulier,* dit Juvenal (k). Ce monstre d'Hélioga-

(f) *Noctem continuumque biduum epulando potandoque consumpsit.* (In Tiberio §. 42. de l'édition de Grævius Utrecht 1703.)

(g) *Epulas a media die ad mediam noctem protrahabat* (In Nerone §. 27. de la même édition.)

(h) In Vitellio §. 13. de la même édition.

(i) *Voment ut edant, edunt ut vomant; epulas, quas toto orbe conquirunt, nec concoquere dignatur.* (Consil. ad Albinam Cap. 9.)

(k) - - - *Quis fercula septem*

*Secreto cœnavit Avus? - - -*

Sat. I. v. 94. 95.

bale, selon Lampride) (*l*) se fit servir dans un seul festin vingt & deux services différents. Et Suétone dit que le frere de Vitellius donna à cet Empereur un repas dans lequel on raconte qu'on servit deux-mille poissons très-choisis, & sept-mille oiseaux (*m*). Macrobe parlant d'Antoine, dit (Saturn. III. 17.) (*n*) qu'il avoit dévoré avec ses machoires & ses dents tout ce que portoit la mer, la terre, & l'air, comme s'il étoit né pour satisfaire sa gourmandise.

Deux plats étoient fort fameux parmi les anciens: l'un étoit celui de Vitellius rempli de cervelles de faisans & de perroquets, de langues de phénicopteres, & de foyes de lamproies tirées de l'Espagne, & de la mer Carpatienne (*o*). L'autre de ces plats étoit celui d'Esopé

(*l*) Je trouve dans Lampride (Vie d'Héliogabale §. 19. 20. 23 & 24. édition de Schrevelius, Leide 1661.) la description des débauches d'Héliogabale; & §. 30 que quelquefois il fit servir vingt-deux services à des conditions que les curieux peuvent lire dans l'endroit cité.

(*m*) *In qua duo milia lectissimorum piscium, septem avium apposta tradunt.* (In Vitellio §. 13. de l'édition de Grævius, Utrecht 1703.)

(*n*) C'est Lib. II. Cap. 13. vers la fin.

(*o*) Suet. in Vitell. §. 13. de l'édition souvent citée.

comédien, qui étoit rempli des oiseaux les plus rares parmi ceux qui chantent, ou qui imitent le mieux la voix des hommes. Chaque oiseau coûtoit six-mille sesterces, & tout le plat six-cents-mille. (Valer. Liv. IX. Chap. 1. (p) Sénèque Épit. 96.) (q). Ces exemples de débauche, & les mauvaises conséquences qui en résultoient, peuvent avoir été un puissant motif pour engager les plus sages d'entre les Philosophes à introduire une sorte d'abstinence.

A ce sujet je goûte fort la discipline de notre Église qui nous prescrit de jeuner & de ne pas jeuner; puisque si l'un est bon pour la santé, l'autre est utile à la Religion. Le commun peuple ne tient pour la plupart au Christianisme que par les œufs de Pâques (r). Asclépiade

(p) Valere Maxime parle du fils d'Esopé, non d'Esopé: de ce fils aussi parle Horace Sat. III. Lib. II. v. 239-242.

(q) C'est toujours Epist. 95 de mon édition; & Sénèque y parle en général du luxe de la table de son temps.

(r) J'ai rendu l'équivalent du texte; il dit par les *Minced-pies* & par le *Plum pottage*; le premier est une sorte de rissole ou de pâtisserie; le second un potage aux raisins secs; les Anglois les mangent principalement aux fêtes de Noël.

rejettoit l'usage des remedes, & réduisoit les cures à la diete, en faisant attention à la quantité, à la qualité, & à l'assaisonnement des mets.

Aulu-Gelle, qui d'après Varron donne la note des mets les plus délicats dont se servoient les Anciens, nous offre cette liste de plats; le *Paon de Samos*, le *Francolin de Phrygie*, les *Grues de Melos*, le *Chevreau d'Ambracie*, le *jeune Ton de Calcedoine*, la *Lamproie de Tartesse*, la *Merluche de Pessinus*, les *Huitres de Tarente*, les *Pétoncles d'Ehios*, l'*Elops de Rhodes*, les *Scares de Cilicie*, les *noix de Thasos*, les *dattes d'Egypte*, les *glands d'Hibérie* (s).

Pour ce qui me regarde, je mange plutôt par nécessité que par plaisir, &, pour me servir des paroles de Montaigne „ la presse des plats & des services me „ desplaist autant qu'une autre presse „ (t).” Je n'aime ni la délicatesse ni la variété, & je suis porté à rendre grace autant en rendant qu'en prenant ma nourriture; car l'un est aussi nécessaire que

(s) J'ai suivi le texte d'Aulu-Gelle Liv. VII. Chap. 16, plutôt que l'Anglois qui n'y étoit pas conforme.

(t) Essais Liv. III. Chap. 13.



l'autre. Je ne reçois jamais un fac d'argent sans rendre grace aussi gravement que lorsque je me mets à table, parce sans l'un je ne pourrois pas avoir l'autre. Quant au temps de manger, laissons suivre les coutumes du pays à ceux qui le peuvent; pour moi je ne veux pas plus être esclave en cela qu'en d'autres choses; je mange quand j'ai faim, je bois quand j'ai soif; & de cette maniere un morceau de pain me fait plus de plaisir que dix repas sans appétit. Cependant lorsque je fixe un temps pour mon principal repas, je choisis les six heures du soir comme les anciens Romains, parce que je n'approuve point la grande interruption qu'apportent aux affaires nos dinés qui coupent la journée par le milieu, & ordinairement nous mettent hors d'état de nous occuper pendant la dernière moitié.

(2) La grande influence que la coutume a sur les hommes, ne se montre nulle part mieux que dans les différentes modes d'ajustement, qui paroissent agréables ou désagréables à la vue, suivant l'usage du pays. Si tous les hommes étoient sages; rien ne seroit aussi ridicule que les beaux habits, mais la folie du

vulgaire les rend nécessaires jusqu'à un certain point. Car le peuple ne pouvant pas porter son jugement au delà de l'extérieur, mesure l'estime qu'il accorde à un homme, sur le nombre de ses aiguillettes & de ses rubans. Je ne vois jamais à une femme des habits au dessus de sa condition, sans craindre qu'elle ne les ait acquis par des voies mal honnêtes, & qu'elle ne les ait reçus d'un Galant, ou qu'elle les doive encore. Qu'elle ait payé ses habits ou non, toujours il ne faut guere s'y fier ; car celui qui dépense au delà de ses forces, est en général tenté d'entretenir son extravagance par des moyens indirects & mal-honnêtes.

Les anciens étoient fort sujets à ce vice. Pline (Liv. IX. Chap. 35.) parle de la grande abondance de perles & de pourpre que portoient les hommes aussi bien que les femmes.

10. Pour ce qui regarde les hommes ; nous lisons qu'un Préteur devant donner un magnifique spectacle, pria Luculle de lui prêter quelques cottes d'armes ; Luculle lui en prêta deux cents qu'il tira de sa garde-robe. (*Plutarq. in Lucul.*) Mais Horace parle d'un plus grand nombre, pas moins que de cinq-mille.

A Luculle un Préteur demanda cent chlamydes.  
 Comment en fournir tant? dit-il; mais je verrai,  
 Et vous disposerez de celles que j'aurai.  
 Bientôt il écrivit qu'il en avoit cinq-mille,  
 Et qu'on en prit autant qu'on trouveroit utile (u)

*Hor. Epit. VI.*

Marcellin Liv. (XXVIII.) nous apprend qu'ils avoient un riche surtout lâche, & que quand ils alloient aux bains publics, ils faisoient porter après eux assez de ces surtout pour en charger douze hommes (v). Dans les festins publics ils en

(u) - - - *Chlamydes Lucullus, ut ajunt,  
 Si posset centum scenæ præbere rogatus,  
 Quid possum tot? ait, tamen & quaram, & quod  
 habebo,*

*Mittam. Post paulò scribit sibi millia quinque  
 Esse domi chlamydum; partem vel tolleret omnes.*

*Lib. I. v. 40-44.*

(v) Je lis Marcellin (Cap. 4.) *Dein cum a Silvani  
 lavacro, vel a Mammæa ventitant aquis fospitalibus, ut  
 quisquam eorum egressus tenuissimis se terferit linteis,  
 solutis pressoriis, vestes luce nitentes arbitra diligenter  
 explorat, quæ una portantur sufficientes ad induendos ho-  
 mines undecim.* „ Ensuite quand ils sortent des bains de  
 „ Silvanus, ou des sources salubres de Mammée, chacun  
 „ d'eux, à mesure qu'il sort, s'essuie avec des linges d'u-  
 „ ne extrême finesse, &, ayant lâché les presses, il choisit

changeoient souvent, du moins à chaque service, par pure ostentation, & pour montrer qu'ils en avoient plusieurs différents. Dans un seul soupé, Zoïle, vous vous êtes levé de table onze fois, & onze fois vous avez changé de robe de festin (w). (Mart. Liv. V. Epigr. 81.) Le prix de ces robes n'étoit pas moins considérable que leur nombre; on en donnoit souvent dix-mille sesterces de la piece. Tu as dit que des robes payées dix mille sesterces étoient un présent de Pompilla (x), dit Martial dans l'Epig. 61. du Liv. IV; & dans l'Epig. 10. du Liv. II. Bassus a acheté des robes à dix mille sesterces la piece (y). Ce qui faisoit monter ces robes à un prix si exorbitant, étoit la riche couleur qu'ils tiroient d'un testacée, auquel le luxe a fixé un prix presque égal à celui des perles,

„ avec soin à la lumière, des robes lustrées qu'on porte  
„ après eux en assez grande quantité pour habiller onze  
„ personnes.” Apparemment Ch. Blount a converti les  
presses lachées en surtout laches.

(w) *Undecies una surrexti, Zoile, cœna,  
Et mutata tibi est synthesis undecies.*

(x) - - - *Millibus decem dixti  
Emptas lacernas munus esse Pompillæ.*

(y) *Emit lacernas millibus decem Bassus.*



dit Pline (Liv. IX. Chap. 35.) (z) La pourpre violette se vendoit cent sols la livre du temps d'Auguste, suivant le témoignage de Cornelius Népos (a) qui vivoit & écrivoit sous le regne de cet Empereur.

Une autre extravagance dont ils faisoient beaucoup de parade, consistoit dans le grand nombre d'anneaux qu'ils portoient. Pline & Sénèque s'en plaignent à l'envi. *Nous garnissons nos doigts de bagues, & à chaque jointure brille une pierre précieuse.* (Senec. Nat. Quæst. Lib. VII. 31) (b) Et Martial (dans l'Epig. 63. du Liv. V.) *Un anneau léger court par tous ses doigts* (c). Et (dans l'Epig. II. du Liv. V.) *O Severe, mon ami Stella porte dans une seule jointure du doigt, des sardoines, des émeraudes, des diamants, des jaspes* (d). Après la bataille de

(z) *Quibus eadem mater luxuria paria pene etiam margaritis pretia fecit.*

(A la fin du Chap. cité dans le texte.)

(a) Selon Pline Liv. IX. Chap. 39.

(b) *Exornamus annulis digitos, in omni articulo gemma disponitur.*

(c) *Per cujus digitos currit levis annulus omnes.*

(d) *Sardonychæ, Smaragdus, Adamantas, Jaspides uno Versat in articulo Stella, Severe, meus.*

Cannes les Carthaginois tirèrent des doigts des Romains qu'ils avoient massacrés, trois boisseaux de bagues, qu'Hannibal envoya à Carthage pour donner une haute idée de la victoire qu'il venoit de remporter. Le Sénateur Nonius étant pros crit par Antoine, n'emporta dans la fuite qu'un seul anneau dans lequel étoit une opale estimée vingt mille sesterces (*Plin. Lib. XXXVII. Cap. 6.*) Ils pouissoient la vanité jusqu'à avoir des anneaux pour l'été & d'autres pour l'hiver. *Le luxe avoit inventé des anneaux d'été & des anneaux d'hiver*, dit Probus; & Juvenal (*Sat. I.*) (e)

Crispin, vil affranchi, rejetton de Canope,  
Dans la pourpre de Tyr fièrement s'enveloppe;  
De ses bagues d'été charge ses doigts suants,  
Et ne peut pas souffrir des anneaux plus pesants.

Les femmes n'étoient pas à cet égard moins extravagantes que les hommes, comme il paroît par ce vers de Properce (*Eleg. II. Liv. III.*) (f).

(e) ——— *Cum verna Canopi*  
*Crispinus, tyrias humero revocante lacernas,*  
*Ventilet æstivum digitis sudantibus aurum,*  
*Nec sufferre queat majoris pondera gemmæ*

vs. 26-29

(f) *Matrona incedit census induta nepotum.*

C'est le onzième vers de la 13 Elégie du Liv. III. Mr.

## 118 LA VIE D'APOLLONIUS,

Les femmes à présent portent sur leurs habits  
Les rentes qui devroient nourrir leurs petits-fils.

Et par ceux-ci de Manile (Lib. V.) (g)

Elles chargent leurs mains, leurs têtes, & leurs cous,  
Et jusques à leurs pieds, & d'or & de bijoux.

On apprend de Suétone (Chap. 50.) que César paya six millions de sesterces une perle qu'il acheta pour Servilie mere de Brutus (h). Leurs fils de perles étoient si riches, que St. Jérôme dit dans la vie de Paul Ermite, *dans un seul fil est le prix de plusieurs terres* (i). Leur luxe paroissoit sur tout dans les bijoux qu'elles portoient aux oreilles. *Pourquoi ta femme porte-t-elle aux oreilles le revenu d'une maison opulente?* (k) dit Seneque, qui

de Longchamps traduit. „ Chargées des dépouilles & du „ patrimoine de nos jeunes débauchés, les Dames Romaines &c.” Je crois que Mr. de Longchamps a raison; mais j'ai traduit de la maniere qui m'a paru la plus conforme à la pensée de Ch. Blount. -

(g) *Perque caput ducti lapides, per colla, manusque, & Et pedibus niveis fulserunt aurea vincla.*

Lib. V. v. 518. 519.

(h) In Cæsare.

(i) *Uno filo villarum insunt pretia.*

(k) Je n'ai pas pu trouver ce passage dans Seneque; mais au Lib. VII. de Benef. Cap. 9. il y a: *Non satis mulieris-insania viros subjecerat, nisi bina ac terna patri-*

(de Benef. Liv VII. Ch. 9) assure qu'elles portoient des habits de soie, si l'on peut appeller habit ce qui ne couvre ni le corps ni la honte; en sorte qu'une femme qui le porte, ne peut pas en bonne conscience jurer qu'elle n'est pas nue, n'étant pas moins exposée dehors aux yeux du public, qu'à ceux de son amant dans le lit. Cette immodestie est ainsi repri-  
mandée par Horace, dans ses habits de  
Cos vous pouvez la voir presque comme si  
elle étoit nue (1).

Les femmes se peignoient non seule-  
ment le visage, mais les sourcils.

Vous empruntez de l'art les roses & les lis  
Dont vos traits naturels ne sont pas embellis;  
Vous savez bien du temps reparer les injures,  
Et borner vos sourcils dans leurs justes mesures;

*monia auribus singulis pependissent. Video sericas vestes,  
si vestes vocandæ sunt, in quibus nihil est quo defendi aut  
corpus, aut denique pudor possit; quibus sumptis mulier  
parum liquido nudam se non esse jurabit. Hac ingenti  
summa ab ignotis etiam ad commercium gentibus accer-  
suntur, ut matronæ nostræ ne adulteris quidem plus sui  
in cubiculo, quam in publico ostendant.*

(1) — Cois tibi pene videre est  
Ut nudam.

Sat. 2. Lib. I. v. 101. 102.



Et vous pouffiez si loin vos soins industriels  
Que même vous changez la couleur de vos yeux (m).  
Ovid. de remed. Am.

Elles teignoient aussi leurs cheveux.

Pour teindre la blancheur de leurs têtes antiques  
Elles usent les sucres des herbes germaniques (n).  
Ovid. de rem. Am.

Elles portoient même des cheveux postiches :

Fabulle a des cheveux qu'elle a payés comptant,  
Et jure qu'ils sont siens. Fait-elle un faux serment? (o)

Au défaut des dents naturelles, elles en mettoient d'artificielles.

(m) *Scitis & inducta candorem quærere cera;  
Sanguine quæ vero non rubet, arte rubet.  
Arte supercilii confinia nuda repletis;  
Parvaque sinceras velat aluta genas.  
Nec pudor est oculos tenui signare favilla,  
Vel prope te nato, lucide Cydne, croco.*  
Ovid. de Art. Amandi. Lib. III. v. 199-204.

(n) *Fœmina canitiem germanis insistit herbis  
Et melior vero quæritur arte color.*  
Ovid. v. 154. 155.

(o) *Furat capillos esse, quos emit, suos  
Fabulla: numquid illa, Paule, pejerat?*

Flore a d'affreuses dents; Thaïs les a fort belles;  
Thaïs les a d'emprunt, & Flore naturelles (p).

**Enfin elles avoient des fards de différentes couleurs pour cacher leurs difformités.**

Elles ont mainte boîte & plus d'une couleur;  
Drogues qui m'ont souvent fait soulever le cœur (q).

*De medic. fac.*

Il n'est parmi les modernes aucune folie, aucun vice, qui ne trouve son pendant parmi les anciens. Mais sur-tout le luxe en habits les avoit subjugués tous, excepté ceux à qui la pauvreté en refusoit les moyens, ou ceux à qui la sagesse philosophique en avoit montré la vanité. Nous voyons qu'Apollonius étoit de ce nombre.

Diodore (r) écrit que Pallas inventa l'usage des habits & des ajustements: Eu-

(p) *Thais habet nigros, albos Leucania, dentes.*

*Quæ ratio est? Emptos hæc habet, illa suos.*

(q) *Pixidas invenies & rerum mille colores;*

*Non semel hinc stomacho nausea facta meo.*

Remed. Amor. v. 353 & 356.

Car l'Auteur a omis deux vers entre l'hexametre & le pentametre qu'il rapporte.

(r) Dans sa Biblioth. Historique Livre V. ..

sebe (s) qu'un certain Ufo, Sicilien de naissance fut le premier qui fit les habits d'homme de peau de bêtes: mais l'Histoire Sainte trouve l'invention des habits dans les feuilles dont Dieu couvrit Adam. Boethoïus inventa l'art du cordonnier. Atalus enseigna à tisser l'or dans les étoffes. Les Phrygiens inventerent la broderie. Les Grecs imaginerent les manteaux, & les Hétrusques les robes de parade.

A mon avis, il n'y a point de temps plus mal employé que celui de s'habiller & de se déshabiller; c'est vraiment la toile de Pénélope; on fait & on défait, avec une parenthèse de dix heures entre deux. A cet égard on doit bien envier le sort des autres créatures que la Nature a exemptées de cet embarras. Montaigne est d'opinion que „ notre peau est „ pourvue aussi suffisamment que la leur (celles des bêtes) „ de fermeté contre les „ injures des temps, tesmoins plusieurs „ nations qui n'ont pas encores essayé „ nul usage de vestemens. Nos anciens „ Gaulois

(s) Je ne fais pas de quel Eusebe l'Auteur parle. Je ne trouve rien de semblable dans Eusebe Historien ecclésiastique.

„ Gaulois n'étoient gueres vestus; ne  
 „ font pas les Irlandois nos voisins soubs  
 „ un ciel si froid.” (t) Je ne crois pas  
 que nos anciens Brétons fussent bien é-  
 chauffés par le guede, qui étoit leur seu-  
 le garde contre le froid. „ S'il y a par-  
 „ tie en nous foible, & qui semble de-  
 „ voir craindre la froidure, ce devroit  
 „ être l'estomac, où se fait la digestion:  
 „ nos peres le portoient découvert; &  
 „ nos Dames, ainsi molles & délicates  
 „ qu'elles font, elles s'en vont tantost  
 „ entr'ouvertes jusques au nombril.” (u)  
 Zaleucus travaillant à corriger l'excessive  
 prodigalité & parure des Dames de Lo-  
 cres, prit un détour fort ingénieux &  
 qui mériteroit d'être imité par tous les  
 Princes. „ Ses ordonnances étoient tel-  
 „ les: que la femme de condition libre  
 „ ne puisse mener après elle plus d'une  
 „ chambriere, si non lorsqu'elle sera i-  
 „ vre: ni ne puisse sortir hors la ville de  
 „ nuit, ni porter joyaux d'or à l'entour  
 „ de sa personne, ni robe enrichie de  
 „ broderie, si elle n'est publique & pu-  
 „ tain: que sauf les ruffiens, à homme

(t) Essai Liv. II. Chap. 12.

(u) Ibidem.



„ ne loise porter en son doigt anneau  
 „ d'or, ni robe délicate, comme font  
 „ celle des draps tissus en la ville de Mi-  
 „ let. Et ainsi par ces exceptions hon-  
 „ teuses il divertissoit ingénieusement ses  
 „ citoyens des superfluités & délices per-  
 „ nicieuses.” (v) Enfin la meilleure  
 méthode pour tous les hommes est de  
 s'habiller suivant leur condition & leurs  
 biens. Pour moi je souhaite de ne me  
 faire jamais remarquer, ni par la riches-  
 se, ni par la mesquinerie de mes habits.

(3) On a fait plus d'attention aux che-  
 veux des hommes, qui pourtant ne sont  
 qu'une sécrétion, qu'à quelque autre par-  
 tie du corps que ce soit; en sorte qu'on  
 a fait plusieurs loix à leur sujet. Dans la  
 Grèce, & dans presque tout l'Orient on  
 regardoit comme une grande punition  
 d'avoir les cheveux & la barbe rasés. En  
 plusieurs endroits on punit la fornication  
 en coupant la barbe au coupable comme  
 une marque de la plus grande infamie. N.  
 Boyer dit que c'étoit la coutume en Fran-  
 ce de raser une femme surprise en adul-  
 tère, de lui couper les habits jusqu'à la  
 ceinture, & de la promener dans cet état

(v) Mont. Ess. Liv. I, Chap. 43.

par les villes & par les villages. Tacite dit la même chose des Germains (w). Aussi Gandinus (*de malefic. in tract. pæn. n<sup>o</sup>. 56.*) rapporte qu'en Lombardie les voleurs & ceux qui mettoient le feu aux forêts, étoient pour le premier crime tondus au sommet de la tête, & qu'à la récidive on leur coupoit entièrement les cheveux. Thévoz dans sa Cosmographie dit qu'aujourd'hui un des châtimens usités dans l'île de Candie est de couper la barbe aux hommes. La loi Salique selon Camerarius, établissoit une amende contre ceux qui raseroient un jeune garçon ou une jeune fille. Nous trouvons aussi parmi les anciennes loix des Germains, promulguées dans le temps de Clotaire, l'édit suivant: si quelqu'un contre la volonté d'un homme libre, lui coupe les cheveux, il lui payera douze Schillings d'amende; & six Schillings s'il lui fait raser la barbe. De même, une ordonnance de l'Empereur Frédéric porte que si quelqu'un arrache les cheveux ou la barbe à un autre, le coupable payera à l'offensé dix livres, & vingt de plus à la Justice. Plutarque parlant des coutu-

(w) De morib. Germ. vers le milieu.

mes des Siciliens (x) dit que le vainqueur étoit à cheval couronné de laurier, & que les prisonniers rasés étoient menés en triomphe. Aussi chez les Francs les sujets étoient rasés en signe de dépendance, & les Princes avoient de longues chevelures pour marque de leur supériorité : c'est ce qu'on voit dans les portraits de leurs Rois qui sont dans l'Eglise de St. Denis, & dans celle de St. Germain des Prez ; pareillement, les Turcs avoient autrefois la coutume de laisser croître excessivement leurs cheveux & leur barbe, puisqu'on lit dans leurs Historiens publiés par Léonclavius qu'il n'étoit pas d'usage chez eux de se couper la barbe avec les ciseaux. Les Conseillers & les Bachas du Sultan portoient des barbes fort longues, & si quelqu'un d'entr'eux déplaisoit au Sultan ; il lui faisoit d'abord couper la barbe pour lui faire honte & pour le punir ; c'est au rapport de Léonclavius, ce que le Sultan Émir Soliman fit à Chassan, Capitaine des Janissaires, l'an 1512 de notre ère. La coutume de porter la barbe ou les moustaches étoit peut-être plus nécessai-

(x) Je n'ai pas pu trouver un passage cité d'une manière si vague.

res dans la Turquie que dans nos climats septentrionaux & froids, dans lesquels le péché contre nature est plus rare, & par conséquent la peau unie est moins dangereuse. D'autres étoient ennemis des longues chevelures ou barbes. Quand Alexandre le Grand étoit prêt à donner bataille, il ordonnoit expressement à ses Macédoniens de se raser, afin que les ennemis ne pussent pas les saisir par la barbe quand ils étoient aux prises. Alexandre d'Alexandre écrit que les Abantes & les Mysiens peuples de l'Arabie, faisoient en temps de guerre la même chose par la même raison (y). C'est aussi ce que pratiquent aujourd'hui les Américains & les autres habitants des Indes occidentales. St. Paul suivit cette règle comme plus conforme à la sagesse & à la raison, quand il dit (1 Cor. 11. 14.) que c'est un déshonneur pour l'homme d'avoir de longs cheveux. Plutarque (dans la vie de Thésée) (z) nous enseigne que les jeunes gens, étant devenus adultes, se rassoient dans le Temple de Delphes; &

(y) Ces deux faits se trouvent dans Plutarque, vie de Thésée.

(z) Au commencement.



que le serment le plus sacré & le plus religieux qu'un homme pût faire, étoit de jurer par sa barbe.

Il est incertain si c'est par superstition, ou par affectation, ou par paresse que notre Philosophe Apollonius négligeoit ses cheveux & les laissoit croître. Si je puis juger de lui par moi-même, je conjecture que c'étoit paresse. L'invention des perruques est si utile, & nous épargne tant d'embarras, qu'on ne peut pas la quitter. La perruque aide le voleur à se déguiser, elle sert à rendre tolérable un visage laid, & à faire paroître beau un visage passable; à épargner des embarras à la paresse; & si les femmes vouloient s'en servir, elle contribueroit à mettre les hommes dans leurs chaînes.

(4) Esculape lui-même se réjouissoit d'avoir Apollonius pour témoin des cures qu'il faisoit; c'est à dire, les Prêtres du Temple étoient au comble de la joie d'avoir un homme aussi fin qu'Apollonius pour complice de leurs tricheries. Il étoit pour eux ce que le Moine Sergius étoit pour Mahomet. Notre Apollonius fit comme s'il s'étoit engagé en qualité d'apprentif dans le négoce des miracles. Il fut d'abord au nombre des initiés; en-

suite ayant reçu la liberté d'Esculape, il travailla, comme nous verrons, pour son propre compte.

*Si je rends témoignage de moi même, mon témoignage est vain; (a) c'est pour-quoi dans tous les cas de cette nature, le témoignage des autres est nécessaire.* Lorsque deux sont d'accord, l'un semble mort & enterré dans le creux d'une voûte, ce qui est aisé à faire, & l'autre fait semblant de le ressusciter; ce qui peut tromper plusieurs personnes. Mais lorsque plusieurs sont d'accord, l'un fait le mort, un autre le ressuscite, & le reste sert de témoins; ce qui trompe encore un plus grand nombre de personnes; en sorte que la principale difficulté de toute ces affaires git dans la nature des preuves. Dans ces occasions on doit examiner l'intérêt qu'ont les témoins, & le crédit dont ils jouissent.

1<sup>o</sup>. Je dis l'intérêt. Quelques-uns sont menés par la vaine gloire; ils comptent d'acquérir beaucoup de réputation en passant dans l'histoire pour avoir été les compagnons d'un Dieu ou d'un personnage divin. Nous voyons que les petits

(a) Evang. selon St. Jean VIII. 14, & V. 31.

esprits aiment à la folie à fréquenter ceux qui sont au-dessus des autres par leur génie, par leur qualité, ou par leur courage ; & qu'ils font sonner bien haut l'honneur qu'ils ont d'être liés avec un Poète, avec un Auteur, avec un grand Seigneur, avec un Général.

D'autres affectent de causer de l'admiration en racontant des histoires merveilleuses. Mais dans ce cas qu'est-il plus raisonnable de croire ? Qu'une vieille femme s'est envolée par l'air dans un crible ? Ou bien que ceux qui rapportent ce prétendu fait, ont dit un mensonge ? Il se peut même qu'un homme à force de répéter un conte qu'il a forgé, vienne à le croire.

De plus, quelques-uns se sont fait de grands revenus en assurant qu'une doctrine étoit vraie ; & , comme les témoins apostés, ils sont payés de leur déposition. D'abord on répand ce mensonge par politique, ensuite on le croit par folie, & on le croit jusqu'au martyre.

Quelques-uns s'avancent tant, en rendant un faux témoignage, qu'ils ne peuvent pas se dégager avec honneur ; & ils se trouvent sans s'en s'apercevoir, amenés au point de perdre leur vie plutôt que de se dédire.

2°. Il faut considérer l'autorité des témoins: ce ne doivent être ni des femmes, ni des enfants, ni des fous; c'est-à-dire, des gens grossiers, ignorants, & de la lie du peuple, ces sortes de personnes étant fort crédules. Elles regardent comme autant de miracles toutes les choses qui passent leur intelligence; elles prennent les hommes d'esprit pour des forciers, s'imaginent que Dieu ne montre son pouvoir que quand il altere les loix de la Nature, & fondent leur Religion sur une naissance monstrueuse, ou sur quelque chose de semblable. Si ces gens devoient nous écrire la vie d'Archimede, ils nous le représenteroient comme un autre Docteur Faustus. Si quelqu'un annonçoit du pont de Londres avec une trompette parlante (*b*) la destruction de la ville, je suis persuadé que plusieurs bateliers & pêcheurs stupides recevraient cette voix comme venant de Dieu. Plus il est aisé de leur en imposer, moins leur témoignage mérite foi.

(5) Le Dieu lui apparut en songe, c'est à-dire, il songea qu'il voyoit le Dieu.

(*b*) L'Anglois dit une des trompettes du Chevalier Samuel Morland.



Comme le Philosophe de Malmesbury l'explique ingénieusement, les songes sont la contre-partie de nos imaginations de la veille; quand nous sommes endormis elles commencent d'un côté, & quand nous sommes éveillés elles commencent du côté opposé. Par exemple, la colere pendant la veille échauffe telle & telle partie; si pendant le sommeil ces parties viennent à s'échauffer, nous nous faisons en songe. La crainte pendant la veille cause des battements de cœur; si nous dormons couchés sur le côté gauche, & si les humeurs qui se rendent au cœur, y causent quelques battements, nous avons des songes effroyables (c).

Les Anciens étoient fort superstitieux par rapport aux songes, comme on le voit par les observations remarquables qu'ils ont faites à ce sujet. Hérodote (*Lib. VII.*) dit que Xerxès en dormant eut deux fois une vision, qui le menaçoit s'il ne faisoit pas la guerre aux Grecs. Son oncle Artaban en étant informé, fit peu de cas de cette vision qu'il regardoit comme un songe, & exhorta son neveu

(c) Ceci se trouve à-peu-près dans le Léviathan Chap. 2.

à continuer la paix ; mais il vit la même figure avec des pincettes rouges à la main , comme voulant lui arracher les yeux , parce qu'il s'opposoit à la guerre (*d*). Xénophon écrit qu'une fois Cyrus étant endormi vit en songe la figure d'un vieillard d'aspect vénérable & divin , qui lui dit , Cyrus prépare-toi à un voyage , car dans peu tu dois aller vers les Dieux ; ce songe le réveilla & l'avertit de sa mort qui arriva bientôt après. Valere Maxime (*Lib. I. Chap. 7.*) rapporte plusieurs histoires de songes ; celles d'Artorius , Médecin d'Auguste ; de Calpurnia femme de Jules-César ; de deux Consuls Décius Mus & Manlius Torquatus ; de Titus Atinius ; de Cicéron ; de C. Gracchus ; d'Atérius Rufus ; d'Annibal ; d'Alexandre de Macédoine ; du Poëte Simonide ; de Cassius de Parme ; de Crœsus ; d'Astyage grand-pere de Cyrus ; d'Himera (*e*) ; de la Mere de Denis ; d'Amilcar , Général des Carthaginois ; d'Alcibiade ; & de deux amis d'Arcadie. On trouve aussi dans Plutarque (*Vie de Dion*) les songes de Dion de Syracuse ;

(*d*) Chap. XII - XVIII.

(*e*) Mon exemplaire dit une femme d'Himera.

& dans Ammien Marcellin (*Liv. XX.*) (*f*) celui de Julien l'Apostat. Mais l'histoire la plus remarquable de toutes, est celle de M. Brutus rapportée par Plutarque (*g*) & décrite par Hobbès (*h*) de la manière suivante. Nous lisons, dit-il, de M. Brutus à qui César donna la vie, dont il fit son favori, & qui cependant le tua, que la nuit avant de livrer bataille à César Auguste, dans les plaines de Philippes, il eut la terrible apparition, que les historiens rapportent généralement comme une vision, mais que, vu les circonstances, on peut aisément juger n'avoir été qu'un songe fort court. Car étant assis dans sa tente pensif & troublé par l'horreur de son action téméraire, il devoit naturellement, pendant qu'il sommeilloit au froid, avoir quelque songe relatif à ce qui l'épouvantoit. Cette crainte l'éveillant peu à peu, elle dut nécessairement faire évanouir la vision par degrés. Brutus n'étant pas sûr d'avoir dormi, n'avoit aucune raison de croire qu'il avoit songé. Les événements

(*f*) Chap. 5.

(*g*) Vie de Brutus.

(*h*) Léviathan Chap. 2.

semblables ne sont pas rares ; car les hommes craintifs & superstitieux , même parfaitement éveillés , sont préoccupés par des imaginations terribles , sur tout quand ils sont seuls & dans l'obscurité : ils s'imaginent de voir des esprits & des âmes de trépassés qui se promènent dans les cimétieres. Cependant tout cela est le fait de leur imagination , ou de la friponnerie de gens qui profitent de ces craintes superstitieuses , pour aller déguisés pendant la nuit dans des endroits qu'ils ne veulent pas qu'on sache qu'ils fréquentent.

L'ignorance qui ne permet pas de distinguer les songes & autres imaginations fortes de ce qu'on voit dans la réalité , a été en grande partie la source de la Religion des Payens qui adoroient les satyres , les faunes , les nymphes &c ; aussi bien que de l'opinion moderne du peuple ignorant qui croit aux fées , aux esprits , aux spectres , & aux forciers (*Léviathan Chap. II. Part. I.*)

Le temps du sommeil est celui dans lequel nous sommes naturellement capables d'imaginer ce qui n'est point. Pour ce qui me regarde je dois avouer que la dernière superstition dont je me sois dé-



gagé, est la croyance aux songes, à cause de plusieurs choses étranges qui ont été prédites en songe à mes connoissances, & qui m'ont été prédites à moi-même. Cependant je pense que ces prédictions se sont vérifiées par hazard.

Pline (i) dit qu'Amphiétion fut le premier qui expliqua les songes; & Trogue que ce fut Joseph fils de Jacob (k): mais Clément assure que ce furent les Telmessiens. (*Polydore Virgile Liv. I. Chap. 19.*) (l). Quoiqu'il en soit du premier inventeur de cette explication, toujours est-il vrai que les Prêtres se mirent en possession d'être les seuls interprètes des songes, & les Chaldéens furent les plus habiles dans cet art. Platon dit que le devoir de la sagesse est de tirer des songes des instructions pour l'avenir; & en cela je ne vois rien que les merveilles rapportées à cet égard par Socrate, par Xénophon, & par Aristote, hommes dont l'autorité est incontes-

(i) Liv. VII. Chap. 56.

(k) Justin. Histor. Lib. XXXVI. Cap. 2. près du commencement.

(l) Tout ceci est tiré du Chap. 24, qui est le dernier du Liv. I. de Polid. Virgile de inventor. rerum.

table. Autrefois on appelloit cet art *onéirocritica*, & les interprètes étoient appelés faiseurs de conjectures suivant ces vers d'Euripide : *le faiseur de conjectures qui se trompe le moins, est le meilleur prophete.*

Plusieurs grands Philosophes ont donné dans cette illusion, comme Démocrite, Aristote, son disciple Thémistius, & Synésius Platonicien. Fondés sur quelques songes qui se sont trouvés vrais par hazard, ces Philosophes ont travaillé à persuader aux hommes que tous les songes signifioient quelque chose. Macrobe distingue cinq sortes de songes : 1°. Le songe proprement dit. 2°. La vision. 3°. L'oracle. 4°. Le reve. 5°. Les spectres (*m*). Et même la distinction en-

(*m*) L'Auteur Anglois met en Grec ce que nous avons mis en François, & ne suit pas l'ordre de Macrobe. Voici le texte de cet Ecrivain, avec l'extrait de la signification de chaque mot. *Omnium quæ videre sibi dormientes videntur, quinque sunt principales & diversitates & nomina : aut enim est ὄνειρος secundum Græcos, quod Latine somnium vocant; aut est ὄραμα, quod visio recte appellatur; aut est χρηματισμός, quod oraculum nuncupatur; aut est ὑπνιον, quod insomnium dicitur; aut est φαν-*

tre les songes étoit si exacte que pour les envoyer, le Dieu Sommeil n'avoit pas moins que trois valets à sa disposition; car si le songe devoit représenter des

*τασμα*, quod Cicero, quoties opus hoc nomine fuit, visum vocavit. Ultima ex his duo, cum videntur, cura interpretationis indigna sunt, quia nihil divinationis apportant: *ἐνύπνιον* dico & *φάντασμα*: est enim *ἐνύπνιον*, quoties curis oppressi animi corporisve, sive fortune, qualis vigilantem fatigaverat, talem se ingerit dormienti animi; si amator deliciis suis se videt fruentem aut carentem — *φάντασμα* vero, hoc est visum, cum inter vigiliam & acutam quietem in quadam, ut ajunt, primæ somni nebula, adhuc se vigilare æstimans, qui dormire vix capit, aspicit irruentes in se, vel passim vagantes formas seu magnitudine seu specie discrepantes, variasque tempestates rerum, vel lætas vel turbulentas. In hoc genere est *ἐφιάλτης*, quem publica persuasio quiescentes opinatur invadere. & pondere suo pressos ac sentientes gravare. — Et est oraculum quidem cum in somnis parens, vel alia sancta gravisque persona, seu sacerdos, vel etiam Deus aperte eventurum quid, aut non eventurum, faciendum vitandumve denunciat. Viso est autem cum id quis videt quod eodem modo, quo apparuerat, eveniet — Somnium proprie vocatur quæ tegit figuris & velut ambagibus non nisi interpretatione intelligendam significationem rei quæ demonstratur. (De Somn. Scip. Lib. I. Cap. 3.) Donnons en peu de mots

hommes, ce Dieu employoit Morphée; pour les bêtes Phobétor, comme les hommes l'appellent, ou Icolos comme il est appelé par les Dieux; s'il s'agissoit des choses inanimées, cet emploi regardoit celui qu'on nommoit Phantasos.

Les opinions sur les causes externes & internes des songes sont différentes. Aristote en donne pour cause le sens commun, mais placé dans l'imagination (n). Les Platoniciens les mettoient au nombre des notions spécifiques & concretes de l'ame. Avicenne dit que la cause des songes est une dernière intelligence qui meut la lune au milieu de cette lumière

le sens de ce passage. Les choses qu'on voit en dormant, sont de cinq sortes. Car c'est 1° ce qu'on appelle un *songe*, lorsqu'une chose nous est annoncée d'une manière obscure, qui a besoin d'explication. 2° Une *vision*, quand on voit une chose telle qu'elle arrivera; comme quand on croit voir un ami absent, & que le lendemain on le rencontre. 3° Un *oracle*, lorsque un pere ou quelque autre personne grave annonce ouvertement l'avenir. 4° Un *reve*, lorsqu'on songe aux choses qui nous ont occupé pendant le jour; comme lorsqu'un amant songe qu'il jouit de sa maîtresse. 5° Des *spectres*, lorsque entre le sommeil & la veille on voit des figures étranges, de ce nombre est le *cauchemar*.

(n) Voyez le Livre d'Aristote des Songes.



qui éclaire l'imagination des hommes pendant qu'ils dorment. Averroès en attribue la cause à l'imagination; & Démocrite aux petites images qui se séparent des choses. Jules César Vannini (o) avec tous les médecins rapporte la variété des songes à la diversité des mets que nous mangeons, & en rejette la cause sur les vapeurs qui montent au cerveau. Montaigne dit que „ les songes sont loyaux „ interprètes de nos inclinations (p),” & parce qu'ils viennent des soins & des affections qui prédominent dans chacun pendant qu'il est éveillé suivant ce passage du Poète :

Si nous appercevons dans un songe imposteur  
Ce qui frappa nos sens, enflamma notre cœur,  
Occupa notre esprit aux heures de nos veilles,  
Faudra-t-il donc le mettre au nombre des merveilles? (q)

(o) Dans le premier de ses Dialogues.

(p) Liv. III. Chap. 13. vers la fin, où se trouve le passage latin cité par Blount, mais avec deux fautes. Ceste dans la note sur cet endroit de Montaigne, dit que ces vers sont d'une Tragédie d'Accius, intitulée Brutus, & que c'est un Devin qui parle à Tarquin le superbe, un des principaux personnages de cette piece, dont il ne nous reste que quelques fragments.

(q) *Rex, quæ in vita usurpant homines, cogitant, curant, vident.*

Les historiens rapportent que les habitants des îles Atlantiques qui ne mangent rien de ce qui a eu vie, ne songent jamais (r) : leur nourriture en est peut-être la raison.

Les Anciens avoient différentes cérémonies qui se rapportoient à l'explication des songes, & qu'il seroit trop ennuyant de décrire. Quelquefois ils alloient coucher dans un temple avec du laurier autour de la tête, & sacrifioient à Brizo, Déesse des rêveurs. Les Lacédémoniens avoient des hommes destinés à coucher dans le temple de Pasithéa, pour attendre les songes ; comme le peuple stupide a coutume parmi nous d'aller attendre à la porte de l'église pour savoir qui doit mourir l'année suivante. Les Egyptiens alloient dans le même but au temple de Sérapis : & Plutus dans Aristophane en fait autant.

Pour terminer ; la croyance des songes a été fort avantageuse aux Prêtres, & par leur moyen aux Magistrats ; car

*Quæque agunt vigilantes, agitantque, ea si cui in somno accidunt,*

*Minus mirandum est* —————

Ces vers sont rapportés par Cic. Divinat. Lib. I. §. 22.

(r) Voyez Pline Hist. nat. Lib. V. Chap. 8.

les Prêtres étoient payés non seulement pour expliquer les songes, mais aussi pour en donner des explications utiles au bien public.

Plusieurs Auteurs ont écrit sur les songes; les principaux sont Artemidore & Daldianus. On débite quelques livres à ce sujet sous le nom d'Abraham qui, selon ce que dit Philon dans son livre des géants, a été le premier qui ait fait profession d'expliquer les songes: quoique Pausanias prétende que ce soit Amphiraus (s). Plutarque fait mention d'autres livres concernant cet art qui se trouvoient dans la bibliothèque de Mithridate (t). Artemon Milésien a écrit vingt-deux livres sur ce sujet; il nous en reste environ quatre-vingt vers de six pieds en Grec, qui indiquent ce que signifie telle ou telle chose qu'on a vue en songe.

(s) Voici la traduction exacte du passage de Pausanias (Attiques Chap. 34. à la fin) „ Je conjecture qu'Amphiraus fut très-habile à expliquer les songes. La preuve „ en est, que même après qu'il fut mis au nombre des „ Dieux, il enseigna l'art de prédire l'avenir par les songes.”

(t) Tout ce que je trouve dans Plutarque (Vie de Pompée) est que ce Général Romain trouva parmi les papiers secrets de Mithridate, l'explication des songes de ce Roi ou de ses femmes.

Il y a d'autres traités sous les faux noms de David & de Salomon qui ne contiennent que rêves sur rêves. Quoiqu'il en soit, Cicéron dans son traité de la divination a très-bien parlé de la vanité & de la folie de ceux qui ajoutent foi aux songes (u).

(6) *Héraclite* étoit un Philosophe d'Ephèse que Suidas surnomme l'obscur (v) à cause de l'obscurité qu'il affectoit dans ses écrits. Il vivoit dans le temps du dernier Darius, l'an du monde 3447 & 501 avant la naissance de Jésus-Christ. Son penchant étoit contraire à celui de Démocrite; car celui-ci rioit toujours des folies des hommes, & Héraclite pleuroit continuellement sur leurs misères. Quelques-uns rapportent qu'il n'eut jamais de maître pour l'instruire; mais

(u) De divin. Liv. II. depuis le §. 58. jusqu'à la fin.

(v) *Συνοτεινός*; mais Suidas (Article *Ἡράκλειτος*) ne lui donne pas ce nom; il rapporte qu'on le lui avoit donné. En effet la même dénomination se trouve dans Cicéron. (De Fin. Lib. II. §. 5. au commencement) Suidas dit aussi qu'il n'eut point de maître, & raconte l'histoire de la mort d'Héraclite, comme on la lit dans la suite de cet éclaircissement; mais il ne dit rien des disciples de ce Philosophe.



qu'il acquit toutes ses connoissances par son travail & par son industrie. Il soutenoit que le feu étoit le principe de tout; que le monde étoit plein d'esprits & de démons; que le Soleil étoit une flamme brillante qui n'étoit gueres plus grosse qu'elle ne le paroît à nos yeux; que tout étoit gouverné par la destinée; & plusieurs autres opinions étranges sur la production des choses naturelles. Les sentimens d'Héraclite se trouvent dans Diogene Laerce Liv. IX. (w), & dans les Questions académiques de Cicéron Liv. IV. Dans sa vieillesse il devint hydropique & ne voulut pas se servir de médecin; à la fin étant tombé dans la boue, & s'étant couché au Soleil pour se secher, il s'endormit, & (à ce que disent quelques auteurs) il fut mangé par les chiens pendant qu'il dormoit. Selon Suidas il eut pour disciples Pythagore, Hésiode, & Xénophon (x). On lit dans

(w) Depuis la Sect. 6. jusqu'à la Sect. 12.

(x) Diogene Laerce (Liv. IX. Vie d'Héraclite, qui est la première de ce Livre) dit que Héraclite étoit haut & méprisant, & qu'il avoit donné des leçons à Hésiode, à Pythagore, à Xénophanes, & à Hératée. Il n'est pas probable que Pythagore, qui fleurit trente-six ans avant Héraclite, ait été son disciple. Quant à Xénophon, je crois

Pline qu'à cause de la roideur & de l'inflexibilité de son caractère il fut appelé *homme sans passions* (y). Epicure le nommoit *finge* ou *imitateur* (z), & quelquefois *bûveur de vin pur* (a). Héraclite disoit de lui même que quand il étoit jeune il ne savoit rien, & qu'ayant vieilli il n'ignoroit rien. (b). Il y en a eu quatre autres du même nom; un Poëte *lyrique*; un Héracite d'Halicarnasse fort éloquent; un troisieme de Lesbos qui écrivit l'histoire de Macédoine; & un quatrieme qui ne s'est illustré que par sa folie (c).

que Ch. Blount a écrit *Xénophon* à la place de *Xénophanes* qui bien loin d'être disciple d'Héraclite, fut son maître, selon quelques Auteurs. (Diog. Laerce Liv. IX. Sect. 3.

(y) *Ἀπειθής*. Ce passage de Pline est au Liv. VII. Chap. 19.

(z) *Μιμητής*.

(a) *Κωκότης*.

(b) Diog. Laerce Liv. IX. Sect. 5.

(c) Diog. Laerce Liv. IX. Sect. 17. La partie du texte qui regarde le dernier Héraclite, est corrompue & n'offre pas un sens net. Ménage dans ses notes la corrige en sorte qu'elle signifie, il a écrit des choses ridicules auxquelles sont mêlées des choses sérieuses.

## C H A P I T R E X.

*Un homme fort riche se présente au Temple  
d'Esculape, & en est chassé.*

**A**POLLONIUS vit une fois les autels noyés dans le sang, & chargés de victimes, de bœufs d'Egypte & de cochons d'une grosseur extraordinaire égorgés; les ministres occupés les uns à écorcher les victimes; & les autres à les dépécer; & de plus deux vases d'or ornés de pierres des Indes fort précieuses & admirables. Il s'approcha donc du Sacrificateur & lui demanda ce que signifioit tout cet appareil, ajoutant: celui qui tâche de rendre le Dieu favorable, est bien magnifique. Ce qu'il y a de plus étonnant (répondit le Prêtre) c'est qu'il n'a rien demandé encore; qu'il n'a pas attendu que le temps ordinaire soit passé; qu'il n'a reçu du Dieu ni la santé, ni rien de ce qu'il est venu demander, car il arriva hier; cependant il sacrifie avec tant de générosité. Il a promis de redoubler ses sacrifices & ses dons, si Esculape l'exauce. C'est un Cilicien très-riche; il a  
plus

plus de bien que tous ses compatriotes ensemble. Il a un œil crevé; & il demande que le Dieu le lui rende. Apollonius ayant fixé les yeux à terre, comme il faisoit dans sa vieillesse, demanda le nom de ce Cilicien. L'ayant appris, il répliqua qu'il ne convenoit point d'admettre cet homme dans le temple, parce que c'étoit un scélérat qui s'étoit attiré par de mauvaises actions le mal qu'il souffroit; que la prodigalité des sacrifices qu'il faisoit avant d'avoir rien obtenu du Dieu, n'étoit pas d'un homme qui sacrifie, mais d'un homme qui voudroit mettre sa tête à couvert du châtement que méritent ses crimes énormes. Voilà ce que dit Apollonius, mais Esculape apparut en songe au Prêtre, & lui dit: que cet homme parte, & qu'il garde ses présents: il mérite de perdre l'œil qui lui reste. Le Prêtre ayant pris des informations au sujet de cet homme, apprit que sa femme avoit une fille d'un premier lit; que cet homme étoit devenu amoureux de cette fille, & qu'il en jouissoit sans retenue; que la femme les trouvant ensemble au lit, avoit crevé avec son aiguille de tête les deux yeux à sa fille, & un œil à son mari.



## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre X.*

Dans tout ce Chapitre je ne trouve que deux choses de remarquables. La première est l'extravagance des sacrifices des Gentils. La seconde regarde l'apparition de leurs Dieux. Ces sacrifices & ces apparitions étoient les principaux arc-boutants de l'Idolatrie; ce qui me fournit une bonne occasion de considérer l'Idolatrie même.

Toute fausse doctrine, toute idolâtrie, toute superstition parmi les Payens a sept sources; 1°. La révélation céleste imaginée & forgée par les Prêtres. 2°. Les oracles de la même fabrique. 3°. Les prophéties équivoques, comme celles des Sibylles, appliquées aux événements futurs, ou contrefaites après coup, dont on se sert pour faire croire au peuple tout ce que l'on veut. 4°. L'interprétation des songes que les Prêtres expliquoient à leur fantaisie. 5°. L'exécution des choses qui semblent miraculeuses au vulgaire, & dont on vient à bout soit par des moyens naturels, soit par l'accord des Prêtres & des Impositeurs qui

s'entendent entr'eux. 6°. Les traditions, ou l'histoire des grands hommes qui ont été, ou des grandes actions qui se sont faites anciennement, destituée de bonnes preuves. 7°. Enfin la hardiesse à débiter des fables & des mensonges; parce que la folie ne peut pas, & que la sagesse n'ose pas les contredire. De tout cela les Prêtres ont à leur fantaisie extrait & composé une doctrine de Rites & de Cérémonies, comme sacrifices, offrandes &c. C'est par là qu'ils se sont rendus maîtres du peuple, qui a reçu cette doctrine comme venant de Dieu même.

Rien n'étoit plus commun parmi les anciens Prêtres que d'affarer au peuple que, comme on le dit ici d'Esculape, pendant qu'ils veilloient dans le Temple, leurs différents Dieux leur avoient révélé différentes choses, qu'ils leur avoient ordonné de communiquer au peuple. Ensuite ces Prêtres, qui étoient en grande estime & autorité tant auprès du Magistrat qu'auprès du vulgaire, débitoient avec beaucoup de gravité (contenance qui leur étoit fort utile) ces prétendues révélations, & ne manquoient pas d'ajouter que le Peuple & les Magistrats étoient intéressés à les apprendre & à

obéir aux conseils & aux préceptes qu'ils leur donnoient. Le peuple n'avoit pas la hardiesse de révoquer en doute la moindre syllabe de ce qu'on lui disoit, ni d'entendre avec ses propres oreilles, ni de voir avec ses propres yeux; tant la Religion le tenoit en crainte. Car les Prêtres se mêloient de presque toutes les affaires, sur-tout en temps de guerre ou de quelque calamité publique, sachant bien que tous les hommes, profanes dans la prospérité & superstitieux dans l'adversité, sont plus portés à demander pardon qu'à rendre grâces. Qui, si ce n'est les Prêtres, avoit, je ne dirai pas assez d'esprit pour inventer des nouveautés en matière de Religion, mais assez d'autorité pour les introduire? Qui, si ce n'est ceux qui y trouvoient leur compte, étoit assez scélérat pour détourner les hommes de la pratique d'une vie sainte, telle que celle qu'enseignoient plusieurs Philosophes, & pour les jeter dans une forme barbare & sotte de rites & de cérémonies, plus convenables à une comédie de marionnettes qu'au service de Dieu? Qui peut profiter de cela, si ce n'est les Prêtres qui, tirant plus de parti de l'ignorance & des vices des hommes que de

leurs connoissances & de leurs vertus, n'ont pas fait difficulté de donner souvent de nouveaux ordres, & de les multiplier à l'infini, afin que les prévaricateurs fussent plus sujets à leur censure & à leurs punitions? Tout ce qui tient à la nature divine, rejette autant que la Divinité elle-même, tout mélange & toute souillure des substances grossières & élémentaires; c'est pourquoi il n'est pas croyable que les vérités célestes & nécessaires, qui réellement viennent de Dieu, puissent jamais entrer dans l'esprit des hommes, ou être souillées par quelque superstition; comme les rayons du Soleil ne se souillent pas lorsqu'ils tombent sur un tas de fumier. La Religion des Payens étoit mêlée, altérée, corrompue; donc elle ne venoit pas de Dieu, comme une vérité nécessaire & divine. On regarde l'universalité comme une des principales marques de la vraie Eglise; mais les différentes sectes qu'on trouve dans chaque Religion, détruisent l'universalité. Les Prêtres se servent aussi de l'antiquité pour prouver la vérité d'une Religion. Mais ceux dont la Religion n'est venue qu'après le commencement de l'histoire, perdent la mar-



que de l'antiquité, & donnent lieu de blâmer la Providence des Dieux par rapport aux temps plus reculés. Campanella (Atheism. triumph.) réduit les malheureuses objections que nos Athées modernes font contre le Christianisme à six questions principales, dont la première tombe sur l'antiquité de notre religion. Je vais les rapporter parce qu'elles sont courtes & sans aucune force. 1<sup>o</sup>. Si *Christ est Dieu plein de providence, pourquoi n'est-il pas venu dans les premiers siècles pour sauver les hommes?* 2<sup>o</sup>. *Pourquoi se damne aujourd'hui un nombre innombrable d'hommes? Donc sa venue est vaine. Et pourquoi a-t-il ensuite permis que plusieurs autres périssent sans ressource dans l'autre hémisphere qu'on appelle le Nouveau Monde?* 3<sup>o</sup>. *Pourquoi crée-t-il des âmes qu'il prévoit devoir être damnées, & surpasser en nombre celles qui se sauvent?* 4<sup>o</sup>. *Pourquoi un morceau de pomme a-t-il introduit dans le monde tant de maux, qu'il doit périr tout entier pour un crime si léger, & qu'il est nécessaire que Dieu s'incarne & le rachete par un crime plus grand que les hommes devoient commettre en le mettant à mort?* 5<sup>o</sup>. *Car si l'homme a souffert de si grands maux pour une si mince déobéissance;*

ne doit-il pas en souffrir de plus grands à présent qu'il a tué Dieu; & au lieu d'être sauvé par son sang, ne doit-il pas être damné plus irréparablement? 6°. Pourquoi aujourd'hui le Diable est-il entre les hommes plus riche & plus puissant que Christ (d)? Ces arguments sont si foibles & si frivoles qu'il n'est pas nécessaire d'y répondre, comme il paroît par le premier: car, comme le savent tous ceux qui connoissent le Christianisme, nous tenons que Christ a été de toute éternité, & pour me servir de ses paroles, avant qu'Abra-

(d) 1. Si Christus est Deus providus, cur prioribus non venit sæculis, ad salvandum homines? 2. Et cur nunc tam innumera damnantur gentes? Ergo vanus fuit adventus ejus; & cur alias multas perire absque remedio permisit postmodum in altero hemisphærio, quod vocant novum orbem? 3. Et cur creat animas, quas prænovit esse damnandas, & plures salvandis? 4. Et cur unius pomi morsus tantum invexit malorum, ut totus exitio sic debeatur mundus ex tam levi crimine, quod Deus necesse habeat incarnari, & redimere eum per gravius crimen in sua morte ab homine commissum. 5. Si enim homo ob tantillum inobedientia tanta passus est mala, nunc quia occidit Deum ipsum, quanto majora pati debet, nec salvari illius sanguine, sed irreparabilius damnari? 6. Et cur hodierno tempore Diabolus locupletior & potentior est quam Christus inter homines?

ham fût je suis. (Joh. VIII. 58.) Mais continuons.

St. Augustin définit la Religion ce qui prescrit le respect & le culte que nous devons à un être supérieur que nous appelons Dieu. Voici comme Lactance distingue les hommes religieux des superstitieux; les superstitieux sont ceux qui respectent la mémoire de leurs morts, ou qui sur-vivant à leurs parents, adorent chez eux leurs images, comme leurs Dieux domestiques (e); pratique fort commune parmi les Payens. Plutarque dit que les superstitieux sont ceux qui forcés par la crainte, croient aux Démons ou aux Dieux (f). Hobbes présente

(e) Instit. Lib. IV. Cap. 28, à la fin, où il conclut que tous les Payens étoient superstitieux, parce que tous leurs Dieux étoient des hommes morts. Un peu auparavant il avoit dit que le vrai culte est religieux, & que tout faux culte est superstitieux.

(f) Tout ce que je trouve dans Plutarque, est: „ Les Grecs donnent à la superstition le nom de *Deisdemonia*; „ mot qui fait comprendre que c'est une opinion inquiète & remplie de crainte, qui abat les hommes qui croient l'existence des Dieux, mais qui les regardent comme des êtres fâcheux & malfaisants.” (Traité de la Superstition au commencement.)

sente la Religion comme un conte avoué par le public, & la superstition comme un conte qui n'est pas confirmé par l'autorité publique (g).

Ceux qui veulent examiner toutes les Religions du monde doivent *premièrement* se mettre au dessus de toute menace. *Secondement* ils doivent s'encourager par la certitude que Dieu est le Pere

(g) Le Philosophe de Malmesbury pensoit, peut-être, comme Ch. Blount; mais il ne dit pas tout à fait ce que le dernier lui fait dire ici. Voici ses paroles; *Melius potentiarum invisibilium, sive ficta illæ sint, sive ab Historiis acceptæ sint publice, Religio est; si publice acceptæ non sint, superstitio. Quando autem potentia illæ revera tales sunt, quales accepimus, vera Religio* (Léviat. Cap. 6. vers le milieu); passage que je traduis: „ La Religion „ est la crainte des puissances invisibles reconnues par le „ public, qu'elles soient fabuleuses ou non; quand ces „ puissances ne sont pas reconnues par le public, les „ craindre c'est donner dans la *superstition*; & lorsque „ ces puissances sont effectivement telles qu'on nous les „ a représentées, la Religion est *vraie*.” Hobbes ne réduit pas toute Religion à un conte, comme il paroît. Mais il définit mal la vraie Religion, 1°. parce qu'il n'a pas prouvé que Dieu est la seule puissance invisible; 2°. parce que la crainte seule ne constitue pas la Religion, 3°. parce qu'on peut craindre Dieu de plusieurs manieres; & toutes ne sont pas bonnes.



commun de tout le genre humain. *Troisièmement* ils doivent apprendre à distinguer dans toutes les Religions le vrai du vraisemblable, du possible, & du faux.

En premier lieu, l'Alcoran contient des préceptes sains, utiles pour bien vivre & pour honorer l'Être suprême. En second lieu, ces préceptes ne peuvent venir que d'un homme extraordinairement assisté par l'esprit de Dieu. En troisieme lieu, ils parvinrent à Mahomet par le canal de l'Ange Gabriel. En quatrieme lieu ils forment une Religion si parfaite que personne ne peut se sauver sans elle.

Ici la premiere proposition est vraie ; la seconde est tout au plus vraisemblable ; car Mahomet pouvoit avoir puisé plusieurs de ces préceptes dans les écrits des anciens Philosophes, & peut-être dans ceux de Moïse par le moyen du Moine Sergius qu'il consultoit, à ce qu'on dit. La troisieme proposition n'est que possible ; puisque Dieu pouvoit, s'il le jugeoit à propos, se servir du ministère de l'Ange Gabriel pour instruire Mahomet de la doctrine qu'il enseignoit. Cependant cette proposition n'est pas vraisemblable, parce qu'elle n'est confirmée par aucun

témoin; il faut se fier à la parole de Mahomet, qui étoit un imposteur, comme il paroît par l'addition de plusieurs points de son invention; ainsi cet article est plus éloigné de la certitude que le précédent. La quatrième proposition est absolument fautive; il y a une Religion plus parfaite que celle de Mahomet, qui contient plusieurs absurdités; donc ce n'est pas dans cette Religion seule que les hommes peuvent se sauver.

Hobbes dit que la croyance aux esprits; l'ignorance des causes secondes; le respect pour les choses que les hommes craignent; & l'opinion qui nous fait trouver des prognostics dans des événements fortuits, sont les quatre sources naturelles de la Religion, laquelle, à cause des différentes imaginations, jugements, & passions des différents hommes, s'est répandue en cérémonies si différentes, que celles qui sont pratiquées par les uns, semblent ridicules aux autres (*h*).

Les fondateurs de la Religion parmi les Gentils ne se proposoient que de contenir le peuple dans la tranquillité & dans l'obéissance. C'est pourquoi ils ont partout eu soin :

(*h*) Léviat. Cap. 12, vers le quart du Chapitre.

1<sup>o</sup>. De graver dans son esprit la croyance que les préceptes qu'ils lui donnoient, ne venoient pas d'eux mêmes, mais de quelque Dieu : ou bien ils faisoient croire au peuple qu'ils étoient d'une nature supérieure à celle des simples mortels, afin que leurs loix fussent reçues plus aisément. C'est ainsi que le premier Roi du Pérou se dit fils du Soleil, lui & sa femme.

2<sup>o</sup>. Ils avoient soin de faire croire au peuple que les choses qu'ils défendoient par leurs loix, étoient celles qui déplaisoient aux Dieux.

3<sup>o</sup>. De lui prescrire des cérémonies, des prières, des sacrifices, des fêtes, pour appaiser la colere des Dieux ; de lui persuader que les mauvais succès dans les guerres, les grandes mortalités causées par des maladies, par des tremblements de terre &c., & même les malheurs de chaque particulier, venoient des Dieux, irrités de ce qu'on avoit négligé leur culte, oublié quelque cérémonie, ou de ce que par méprise on avoit pratiqué l'une pour l'autre. Il est vrai que parmi les anciens Romains il n'étoit pas défendu de nier ce qu'on lisoit dans les Poètes touchant les peines & les plaisirs de la

vie à venir; que plusieurs personnages graves & de grande autorité dans l'État, s'en moquoient ouvertement dans leurs harangues. Cependant la croyance d'une autre vie étoit préférée à la croyance contraire.

Ces Législateurs donc par ces institutions, & par d'autres semblables atteignirent leur but, qui étoit la tranquillité publique; & le peuple, rejetant la faute de ses malheurs sur la négligence ou sur la méprise de quelque cérémonie, étoit moins disposé à se mutiner contre le Gouvernement. Le peuple amusé par la pompe & par les plaisirs des fêtes qu'on célébroit à l'honneur des Dieux, s'abreuvoit de la Religion, en buvant à la santé du fondateur, comme c'est l'ordinaire dans ces occasions, & ne demandoit que du pain pour être content, & n'avoir rien à dire contre l'état. Vous voyez donc comment la Religion des Gentils faisoit partie de leur politique. (*Léviathan Chap. 12. Part. I.*) (*i*).

(*i*) A la moitié du Chapitre.



## C H A P I T R E XI.

*Entretien d'Apollonius avec le Prêtre d'Esculape.*

**V**OICI comment Apollonius fit voir qu'on doit être modéré dans les sacrifices & dans les offrandes qu'on fait aux Dieux. Comme beaucoup de monde accouroit au Temple peu de temps après qu'on en eut chassé le Cilicien, Apollonius demanda au Prêtre, si les Dieux sont justes? Très-justes, répondit le Prêtre. Sont ils prudents? continua Apollonius. Le Prêtre répliqua qu'y a-t-il de plus prudent que les Dieux? Apollonius dit, les Dieux savent-ils ou ignorent-ils les affaires des hommes? Le Prêtre répliqua, les Dieux surpassent les hommes sur-tout en ce que ceux-ci par la foiblesse de leur entendement ne savent pas assez bien leurs propres affaires, au lieu que les Dieux connoissent ce qui les concerne & ce qui concerne les hommes. Apollonius dit, vous avez répondu très-bien & d'une manière très-conforme à la vérité; puisque donc les Dieux savent tout, il me semble que ceux qui s'approchent d'eux, & qui ont

bonne conscience, doivent prier (1) de cette maniere: *ô Dieux donnez-moi ce qui me convient*: & les bonnes choses conviennent aux hommes de bien, & le contraire aux méchants. Par conséquent lorsque les Dieux qui font tout bien, trouvent un homme integre & inaccessible aux vices, ils lui accordent, non pas une couronne, mais toutes sortes de bien; & ils reservent le châtiment pour les hommes vicieux & criminels, contre lesquels ils sont d'autant plus irrités que ces hommes vicieux osent se présenter aux sanctuaires. Après ces mots Apollonius regardant Esculape, dit, ô Esculape, vous pratiquez une Philosophie abstraite & digne de vous, en ne souffrant pas que les scélérats vous approchent, même pour vous offrir les richesses de Crésus, & tous les tresors des Indes, car ils ne font pas des sacrifices & des offrandes pour honorer votre divinité; mais pour racheter à prix d'argent les supplices qu'ils ont mérités; & dont vous, qui êtes très-juste, ne leur faites pas grace. Apollonius avant l'âge de puberté tint dans le Temple plusieurs discours philosophiques semblables à celui-ci.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre XI.*

Nous trouvons dans la Ste. Écriture que la priere est fort ancienne, puisque Abel prioit, & que Noé, Abraham, Isaac, Jacob & tous les autres Patriarches invoquoient Dieu dans leurs affaires douteuses, & le bénissoient dans leurs succès. Moïse, Aaron & d'autres, comme Anne, femme d'Elcanan, nous fournissent l'exemple de prier. Mais Jésus-Christ a été le premier qui nous ait donné une formule fixe de priere, comme on le voit dans l'Évangile de St. Mathieu (k). Ensuite quand les hommes commencerent à compter leurs prieres, comme si Dieu leur étoit obligé de ce qu'ils lui adres-soient leurs demandes, l'an du Seigneur 1090, un certain Pierre l'Hermite, François de la ville d'Amiens, imagina le chapelet pour compter les prieres.

Pour ce qui regarde la coutume de tourner en priant le visage à l'orient, elle est, selon la remarque de Polydore Vir-

[ (k) Chap. VI. v. 9-13.

gile (au Chap. 7. du Liv. V.) (l) prise des Payens qui avoient coutume de regarder à l'Orient & de saluer le soleil comme nous l'apprend Apulée (m).

Tout acte de culte est un signe de l'intention que nous avons d'honorer Dieu ; & les prieres & les actions de graces sont des actes de culte. Je dis d'abord les prieres ; car ,

Ce n'est pas le sculpteur formant une effigie

Qui fait les Dieux ; c'est l'homme qui les prie (n)

*Martial Liv. VIII. Ep. 23.*

J'ai dit en second lieu les actions de graces , qui dans le culte divin different des prieres seulement en ce que la priere precede , & l'action de graces suit le bienfait. L'un & l'autre a pour but de reconnoître Dieu comme auteur de tous les biens passés & à venir. Je ne saurois

(l) L'exemplaire de Polydore Virgile que j'ai en main , n'a que trois livres , & je n'y trouve pas la remarque dont il s'agit.

(m) Voyez Apulée Métamorph. Lib. II. près de la fin. Pacatus dans son Panegyrique est plus exprès sur cet article.

(n) *Qui fingit sacros auro vel marmore vultus ,  
Non facit ille Deos ; qui rogat , ille facit.*



m'empêcher de préférer l'action de grâces à la prière; parce que chacun prioit pour améliorer son sort s'il le pouvoit, mais peu de personnes ont la générosité de remercier quand leur sort est amélioré. Par l'action de grâces nous rendons à Dieu ce que nous lui devons, & en priant nous travaillons à notre avantage: c'est pourquoi de dix estropiés, dont neuf prioient & le dixième remercioit, le dernier est celui que notre Sauveur distingua le plus (o). A ce sujet Cyrus dit à Cambyse son pere qu'il est beaucoup plus aisé d'obtenir quelque chose des Dieux quand on les honore, non pas dans le malheur, mais dans la prospérité. (Xénophon Cyropédie Liv. I. Chap. 8.) (p).

Les Payens joignoient les prières d'une formule déterminée aux sacrifices pour invoquer les Dieux que les Prêtres avoient intention de rendre favorables (q). Cette coutume étoit générale non seulement parmi les Romains & les Grecs, mais aussi parmi les Égyptiens, suivant la relation de Diodore de Sicile. Dans quel-

(o) St. Luc. XVII. 12.

(p) Je le trouve dans le Chapitre 9.

(q) Sénèque les appelloit *Sacrificæ preces*, dit Blount dans le texte.

que pays on y ajoutoit les louanges du Roi ou du Magistrat actuel, mais cette coutume n'étoit pas générale. Iamblique dit que les prières n'étoient pas la moindre partie des sacrifices, puisqu'elles achevoient & perfectionnoient le service divin (r). Dans un autre endroit il écrit que dans le culte on ne pouvoit rien faire solennellement & sous de bons auspices (s) sans prières & supplications: (Platon dans l'Alcibiade) (t) & que les plus somptueux sacrifices qu'on pût faire, n'étoient pas aussi agréables aux Dieux que les prières offertes par la piété.

Le mot *precari* qui est plus propre pour signifier prier que le mot *orare*, est cependant équivoque; car on ne fait pas en quel sens on doit le prendre, à moins qu'on ne détermine si les prières sont bonnes ou mauvaises (u). C'est pourquoi les anciens Juifs avoient coutume de di-

(r) Des Myſteres, Section V. Chap. 26.

(s) Dans le lieu cité de Iamblique, un peu plus bas, Blount se fert des mots *rite & auspicato*, dont l'équivalent ne se trouve pas dans le texte Grec de Iamblique.

(t) Sans doute ici Ch. Blount renvoie au second des Dialogues qui portent le titre d'Alcibiade; il roule uniquement sur la prière.

(u) *Bonæ vel malæ.*

re, nous faisons de bonnes prieres. Les bonnes prieres étoient adressées de la maniere la plus solennelle au grand Jupiter (v), aux Dieux & aux Déeses immortelles. On se servoit des mauvaises prieres ou imprécations, dans les sacrifices qu'on faisoit pendant la nuit à Pluton & aux Dieux infernaux. Car dans ces prieres on faisoit usage des imprécations contre les ennemis, comme il paroît même par le Pseaume XLII. v. 14.

Quand les Anciens alloient prier leurs Dieux ils se présentoient la tête couverte (w) d'une étoffe de laine; ils tenoient à la main une branche d'olivier & se prosternoient aux pieds de l'image du Dieu auquel ils adressoient leurs requêtes & leurs vœux. Ceux qui avoient des demandes à faire, soit aux Dieux soit aux hommes, avoient coutume de porter des guirlandes autour du cou & des branches vertes à la main, pour se faire respecter & amuser les spectateurs, comme le remarque le Scholiaste de Sophocle. Ils mettoient de la laine dans ses branches comme nous

(v) *Jupiter optimus maximus.*

(w) *Capite obvoluto.* Les mots latins de cette note, & des deux précédentes, se trouvent dans le texte Anglois.

mettons de la soie dans les bouquets (x). Cette laine n'étoit pas liée ou attachée aux branches, mais seulement entortillée: c'est peut-être pourquoi *Æthéa* dans la *Tragédie des suppliantes Thébéennes* (v. 31.) (y) l'appelloit un lien sans nœud. Les Italiens se servoient également de ces branches; puisque Virgile dit:

Et déjà paroissoit en pompeuse ordonnance,  
L'ambassade latine avec l'arbre de paix (z).

Tite-Live (a) dit que le peuple de Rhode avoit la même coutume; ces branches étoient de laurier ou d'olivier:

Ornées de festons les branches de laurier,  
Et l'arbre suppliant du paisible olivier (b).

(x) Ils les appelloient *Ἑῖς σιῶνας, vittata Laurus.*

(y) Du prologue. Ici le texte Anglois est fautif: il faut *Æthra*, non *Æthæa*.

(z) *Jamque Oratores aderant ex urbe latina,  
Velati ramis olea, pacemque rogantes.*

*Æneid. Lib. XI. v. 100. 101.*

Je me suis servi de la Traduction de Ségrais.

(a) Je trouve que les Rhodiens rebutés par le Sénat, quitterent leurs habits blancs, en prirent de sales, & allerent en pleurant prier les principaux citoyens de Rome (Lib. XLV. Cap. 20. à la fin); & qu'après avoir harangué le Sénat, ils secouerent des branches d'olivier (Ibid. Cap. 25 au commencement) Edition de Doujat Paris 1682.

(b) *Vittata Laurus, & supplicis arbor oliva.*

*Theb. Lib. XII. v. 494.*



dit Stace (Theb. Liv. XII.); car le laurier étoit la marque de la supériorité, & l'olivier celle de la paix & de la bonne volonté, par laquelle on demande la paix en suppliant, comme dit Lactance (c). Lorsqu'on doutoit du succès, on avoit coutume de toucher avec ces branches les genoux de la statue du Dieu. Pindare dans ses Néméennes dit que quand on souhaitoit le consentement d'une personne, on touchoit la tête; qu'on lui touchoit la main quand on imploroit son secours, & les genoux quand on demandoit une grace (d). La posture usitée

Le même Poëte avoit dit,

*Ipsa manu ramosque oleæ, vittasque precantes*

*Tradit* —————

Theb. Lib. XII. v. 494.

(c) *Per quam* (Olivam) *pax petitur supplicando*. On penseroit que ce Lactance est le célèbre Lactance Firmien qui a écrit les *Institutions Divines* &c. Point du tout; c'est un Grammairien interprète de Stace qui se sert de cette expression à l'occasion du vers qu'on vient de citer. Ger-vatius, autre interprète de Stace, appelle le premier Luc-tatius, non Lactance. (Voyez Silv. Stat. pag. 32. Edition de Paris 1618.) & Blount le cite sous le nom de *Lactance le Grammairien* dans la note 6, Eclairciss. sur les Chap. 17. 18. 19.

(d) Quelqu'un plus heureux que moi, trouvera peut-être dans les Néméennes de Pindare le passage que Blount allègue ici.

en priant étoit d'élever les mains au ciel comme on peut le voir dans l'Hélène d'Euripide (v. 1200.) (e) & d'appuyer les mains sur le poignet autant qu'on le pouvoit; selon ce passage d'Eschyle, où il est dit de Prométhée que quoique les Dieux l'eussent attaché bien ferme à une montagne, cependant sa fierté étoit si grande qu'il avoit honte de s'abaisser à prier les mains levées comme les femmes & les enfants (f). Les anciens avoient aussi la coutume de saluer & d'adorer leurs Dieux en se tournant tantôt du côté droit, tantôt du côté gauche; ensuite ils se prosternoient en mettant la main droite sur la bouche, la baisant, & après ils s'asseyoient. Dans le Curculion de Plaute un Acteur dit: *je ne sai de quel côté me t'ourner*: l'autre répond: *si tu salues les Dieux, je pense que tu dois te*

(e) C'est au vers 1101.

(f) Γυναικονόμοις ὑπτιάζουσαι χερῶν.

C'est ainsi que Brout cite ce passage. Je lis dans mon édition:

Γυναικονόμοις ὀπτιάζουσαι χερῶν.

C'est le vers 978 du Prométhée lié, dans une édition: dans une autre c'est le 1009.

*tourner du côté droit. (g).* S'ils obtenoient quelque demande de grande importance, ils la faisoient quelquefois enrégistrer au Prêtre du temple, ou ils la faisoient écrire sur une table & l'y laissoient pour servir de témoignage. Les Romains dans leurs prieres s'adrescoient premierement à Janus & à Vesta (selon Fabius Pictor) parce que ces Dieux avoient été les premiers à montrer l'usage religieux du bled & du vin; & comme le bled & le vin étoient les premieres choses qu'on employoit dans les sacrifices, ces Dieux avoient la premiere place, mais non la principale qui étoit toujours reservée pour le grand Jupiter. Ensuite les autres Dieux avoient chacun leurs hymnes & prieres particulieres & quelques Prêtres destinés à les réciter ou à les chanter sur un certain ton, comme notre *Te Deum* dans les Cathédrales, pendant que d'autres Prêtres leur servoient d'assistants. Au même temps un autre ordonnoit au peuple de faire silence (*h*) ; en attendant,

le

(g) *Quo me vortam, nescio. Si Deos salutas, deorumvorsum sentio.*

Curc. Act. I. Sc. I. v. 70.

(h) *Favere linguis.*

le joueur de flute jouoit de temps en temps. De plus on ne prioit pas seulement les Dieux dans les temples, mais aussi sur les tombeaux; & alors on se servoit de mots anciens & barbares pour la plupart, qui par là sembloient plus mystérieux. Cependant on trouve quelques prieres de circonstance, & conçues en bon langage. En quelques pays l'on parloit haut, l'on crioit pour appeller les Dieux; coutume pour laquelle Élie se moqua sagement des Prêtres de Baal (i).

Les Poètes disent que les prieres sont filles de Jupiter, mais boiteuses, parce qu'elles n'obtiennent pas toujours ce qu'elles demandent. Il ne nous reste guere de formules de prieres composées par les Prêtres anciens; & s'il en reste, elles sont trop obscures pour être comprises. Je n'en ai jamais lu qu'une; c'est la priere usitée par les Athéniens & rapportée par le savant Empereur Antonin en ces mots: *Fais, fais, bon Jupiter tomber la pluie sur les terres & sur les champs qui appartiennent aux Athéniens*(k). Il y a dans cette demande si peu de charité

(i) Rois I. 18. 27.

(k) Marc-Antonin Liv. IV. §. 7.



pour les autres que, comme le remarque très-bien Antonin, ils devoient ou s'abstenir de toute priere, ou en faire une plus générale & plus charitable.

Pour ce qui regarde les prieres que les particuliers font dans les temples, soit pour eux-mêmes soit pour le public, Platon (*in Alcib.*) recommande la sage priere du Poëte Jon, que voici, O *Jupiter* donne nous les bonnes choses, que nous les demandions ou non; pour les mauvaises ne nous les donne point, quand même nous les demanderions avec instance (1). Car, suivant la belle remarque de Plaute (*in Pseud.*)

Infermé! Tu fais donc des vœux avec ardeur:  
Mais fais-tu distinguer ce qui t'est le meilleur?  
L'homme l'ignore; au moins ses lumieres font vaines;  
Il cherche un gain douteux par des pertes certaines;  
En attendant, la mort approche à pas furtifs  
Et surprend les humains affairés & plaintifs (m).

(1) Dans le second Alcibiade.

(m) *Stulti haud scimus, frustra scimus; cum quod  
cupienter dari*

*Petimus nobis, quasi quid in rem sit, possimus noscere:  
Certa amittimus, dum dum incerta petimus; atque  
hinc venit*

*In labore atque dolore ut mors irrepit interim.*

Act. II. Sc. 3. v. 17-20.

On peut trouver des exemples semblables dans les Anciens, comme dans Virgile, & dans Cicéron la priere qu'il adresse à Jupiter Stator en son propre nom & au nom des Romains. Après avoir répété ce qu'il avoit fait, il commence sa priere: Je prie le soutien de cet Empire (n) qu'il lui plaise d'être en aide à la République, à tout l'État, & à moi. Romulus voyant que ses soldats prenoient la fuite, fit, selon Tite-Live, cette priere. Mais vous, o Pere des Dieux (o) & des hommes, chassez d'ici

(n) *Imperii statorem &c.*, dit l'Anglois. Je trouve à la fin de la premiere harangue contre Catilina. *Tum tu, Jupiter, qui iisdem, quibus hæc urbs, auspiciis a Romulo es constitutus; quem statorem hujus urbis atque imperii vere nominamus; hunc & hujus socios a tuis aris, ceterisque templis, a tectis urbis, ac mœnibus, a vita fortunisque civium omnium arcebis; & omnes inimicos bonorum, hostes patriæ, latrones Italiæ, scelerum fœdere inter se ac nefaria societate conjunctos, æternis suppliciis vivos mortuosque mactabis.*

(o) *At tu, Pater Deum hominumque, hinc saltem arce hostes, deme terrorem Romanis, fugamque fœdam siste. Hic ego tibi templum Statori Jovi, quod monumentum sit posteris tua præsentì opera servatam urbem esse, voveo.* (Lib. I. Cap. 12)

les ennemis; dissipez la terreur des Romains, arrêtez leur honteuse fuite &c. De même Scipion allant combattre les Carthaginois, sortit du vaisseau prétorien ou admiral, & fit en présence des soldats cette prière (p). Dieux & déesses qui habitez la terre & la mer, je vous prie & vous demande que tout ce qu'on a fait, qu'on fait, ou qu'on fera pendant mon commandement, tourne bien pour moi, pour le peuple Romain, pour nos alliés, & pour tous ceux du nom Latin qui reconnoissent mon commandement & celui du peuple Romain, tant par mer que par terre, & sur les rivières. Soyez-nous favorables en toutes choses; donnez-nous de bons succès; ramenez-nous dans notre patrie sains & saufs, chargés de butin, & triomphants de nos ennemis subjugués. Donnez moi, & donnez au peuple de Rome la force de nous venger de nos ennemis, & de faire contre la ville de Carthage ce qu'elle a pensé faire contre notre ville. On trouve plusieurs prières de cette sorte dans Tite-Live, dans Valere Maxime, dans Vellejus Paterculus, & autres. Je n'ajouterai que

(p) Tite-Live Lib. XIX. Cap. 27. au commencement.

deux exemples fournis par deux Vestales. L'une porta dans un crible de l'eau au Temple de Vesta, après avoir dit, ô Vesta, si j'ai toujours pratiqué tes cérémonies avec des mains chastes, accorde moi la grace que je puisse avec ce crible puiser de l'eau du Tibre, & la porter dans ton temple. L'autre exemple rapporté par Suétone dans la vie de Tibere (q), est remarquable, s'il est vrai. Cette Vestale tira seule après elle un vaisseau qui étoit engagé dans le sable ou dans la vase. Mais ces prieres sont des prieres de particuliers; ce ne sont pas les prieres publiques dont on se servoit en dédiant les Temples, en faisant des sacrifices solennels, comme on en faisoit le matin, à midi, & pendant la nuit; ou après avoir remporté quelque grande victoire, qui donnoit quelquefois occasion à des supplications, c'est-à-dire, à des prieres avec action de grâces, qui duroient quinze jours. Voyez *Cæli. Rhodig.* (r) L'ordre & la maniere de cé-

(q) §. 2. Cette Vestale étoit de la famille *Claudia*.

(r) *Cælius Rhodiginus* (Lectio. antiq. Lib. XV. Cap. 18.) prouve que chez les Anciens les suppliants s'as-



lébrer ces supplications étoit écrit dans des livres qu'ils appeloient rituels.

Il y a deux choses à considérer dans la priere. 1<sup>o</sup>. La personne qui prie. 2<sup>o</sup>. La chose qu'on demande.

1<sup>o</sup>. Celui qui prioit devoit être pur & sans fraude. C'est pourquoi Cicéron dit (de Leg. Lib. II) *Que celui qui approche des Dieux, soit chaste & religieux; ceux qui sont autrement, seront punis par le Dieu même (s).* Et dans un autre endroit, qu'aucun scélérat ne présume apaiser la colere des Dieux par des présens (t). „ Pourquoi Bias un des „ sept Sages de la Grece, dit plaisamment à ceux qui passaient avec lui le „ danger d'une grande tourmente, & „ appelloient les secours des Dieux; „ *Taisez-vous, fit-il, qu'ils ne sentent*

seioient dans le foyer, qu'ils touchoient le menton, la main droite, & les genoux de ceux qu'ils prioient. Il parle (Liv. XII. Chap. 2.) de la force des prieres.

(s) *Ad Divos aleunto caste, pietatem adhibento, opes amovento: qui secus faxit, Deus ipse vindex erit.* (§. 8.) J'ai traduit l'Anglois, non le Latin.

(t) *Donis impii ne placare audeant Deos.* (De Legib. Lib. II. §. 16.)

„ point que vous soyez ici avec moy ” (u). Et Pline (Lib. XVIII. Chap. 3.) dit, *Tout est mieux reçu quand il vient d'une main honnête & pure* (v). De même, Platon (des Loix) défendoit aux coupables d'essayer d'appaiser les Dieux. Par cette raison les Anciens avoient soin que les femmes qui desservient les Temples & autres lieux sacrés, se tinssent éloignées de toute souillure neuf jours & neuf nuits avant d'entreprendre cet office. Aussi les Prêtres de Cybele se mutiloient avec une pierre tranchante pour se conserver chastes. Les Prêtres d'Athenes buvoient de la cigue pour amortir le desir d'aller trouver leurs femmes, &

(u) Montaigne. Ess. Liv. I. Chap. 38, qui cite Laerce, Bias 1. 86. En effet ce mot est dans la vie de Bias Liv. I. Sect. 86. à la fin.

(v) Pline (Lib. XVIII. Ch. 3. §. 4.) pour rendre raison de l'extrême fertilité de l'ancienne Italie, dit qu'elle venoit de ce que la terre se réjouissoit d'être labourée par les mains des Généraux victorieux, ou de ce que *tout vient mieux entre des mains honnêtes, parce que tout est fait avec plus de soin* (*sive honestis manibus omnia lætius proveniunt, quia curiosius fiunt*); ce qui est fort différent de ce que lui fait dire Blount, que j'ai traduit fidelement.

les femmes qui s'étoient vouées à une vie religieuse, couchoient sur une sorte de feuilles qui étoit propre à éteindre les desirs. Démosthenes parlant des principaux Prêtres ou inspecteurs des cérémonies sacrées, dit, je suis d'opinion que ceux qui manient les choses sacrées, & qui ont soin de ce qui regarde le service des Dieux, doivent garder la chasteté & la continence non seulement pendant un certain nombre de jours; mais qu'ils doivent éviter tout ce qui est mal-honnête pendant toute leur vie. L'Empereur Justinien (*Novell. 9. Collut. Cit. 16. Ch. 5.*) enjoint sévèrement à tous les Moines & à toutes les Nonnes d'être saints & chastes. Chrysostome dans son sermon sur les passions se sert d'une similitude qui me semble fort belle. La face de l'ame, dit-il, est la conscience; & comme une belle face plait à ceux qui la regardent, de même une conscience nette est belle aux yeux de Dieu.

Lorsqu'un suppliant impie s'adresse à Dieu, „ au lieu de rabiller notre faute,  
 „ nous la redoublons, présentans à celui  
 „ à qui nous avons à demander pardon,  
 „ une affection pleine d'irrévérence &  
 „ de

„ de haine (w).” C’est pourquoi Xénophon nous avertit sagement „ que nous devons plus rarement prier Dieu : d’autant qu’il n’est pas aisé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette réglée, reformée, & dévotieuse, où il faut qu’elle soit pour ce faire : autrement nos prières ne sont pas seulement vaines & inutiles , mais vitieuses (x).” On peut trouver plus de choses à ce sujet dans tous les peres, & sur-tout dans Lactance.

2°. La seconde chose qu’il faut considérer dans la priere, est la grace qu’on demande. Sur cet article il faut prendre bien garde que ce soit une chose que Dieu puisse convenablement accorder, & que nous puissions raisonnablement demander. Montaigne (*Lib. I Chap. 36*) remarque fort bien, que „ nous invoquons Dieu & son aide au complot de nos fautes, & le convions à l’injustice ;” suivant cet ancien dicton ; tout mal commence au nom de Dieu (y), tra-

(w) Mont. Ess. Liv. I. Ch. 56.

(x) Ibidem.

(y) *In nomine Domini incipit omne malum.*



vaillant, autant qu'il dépend de nous, à „ faire venir Dieu & son aide au „ complot de nos fautes, & le con- „ vions à l'injustice. L'avaricieux le „ prie pour la conservation vaine & su- „ perflue de ses trésors (2); l'ambi- „ tieux pour ses victoires, & conduite „ de sa fortune (a)” (*Senec. in Herc.*), celui ci est immédiatement après le Roi, & souhaite encore (b). L'envieux demande à se venger; comme ce Prophète chagrin qui maudit quelques pauvres petits enfants, & les fit manger par les ours, uniquement parce qu'ils l'avoient appelé tête chauve. (2 Rois 2, 23.) L'amoureux demande de pouvoir satisfaire sa passion, & celui qui souhaite des terres appartenantes à la couronne ou à quelque évêché, prie pour la destruction de l'épiscopat ou de la monarchie. Celui qui possède des terres qui ont appartenu à des abbayes, prie dévotement

(2) *Det vitam, det opes.* Cet hémistiche est d'Horace (*Lib. I. Ep. 18. à la fin*); mais le sens d'Horace est fort différent de celui que l'Auteur lui prête ici.

(a) *Mont. Eff. Liv. I. Ch. 56.*

(b) *Cupit hic Regi proximus ipsi*

*Clarus latas ire per urbes.*

(*Herc. Oeth. Act. II. v. 618, 619.*)

pour la chute de l'antechrist; & j'en ai fait autant dans la même occasion. Le voleur, le pirate, le meurtrier, le traître, tous invoquent Dieu, tous implorent son secours, & tous le prient de leur accorder assez de courage „ pour „ franchir le hazard & les difficultés qui „ s'opposent à l'exécution de leurs mes- „ chantes entreprises (c); ils vont même quelquefois jusqu'à le remercier lorsqu'ils ont réussi; l'un parce qu'il a trouvé un bon butin; l'autre parce qu'il retourne chez lui riche; le troisième parce que personne ne l'a vu tuer son ennemi; & le dernier parce que sa trahison a réussi sans être découverte. Le Soldat va-t-il mettre le feu à une ville, renverser un fort, forcer un couvent, donner l'assaut à une citadelle, entrer dans une ville

(c) Montaigne (*Liv. I. Chap. 56.*) dit, „ l'avaricieux „ le prie pour la conservation vaine & superflue de ses „ trésors: l'ambitieux pour ses victoires, & conduite de „ sa fortune: le voleur l'emploie à son aide, pour fran- „ chir le hazard & les difficultés qui s'opposent à l'exécu- „ tion de ses meschantes entreprises: ou le remercier de „ l'aïance qu'il a trouvée à desfogiller un passant. Au pied „ de la maison, qu'ils vont escheller ou petarder, ils font „ leurs prieres, l'intention & l'espérance pleine de cruau- „ té, de luxure, & d'avarice.”

qui ne veut pas se rendre, pour passer au fil de l'épée les hommes, les femmes & les enfants, & faire toute sorte de mauvaises actions? Il ne commence pas son entreprise, sans avoir imploré l'assistance de Dieu, quoique ses intentions & ses espérances ne soient pleines que de cruauté, de carnage, d'avarice, de luxure, & de sacrilèges (*d*); selon ce que dit le Poète :

Donnez moi le talent de tromper tout le monde,  
Et de faire admirer ma feinte probité;  
Dans un brouillard épais, dans une nuit profonde  
Cachez tous mes forfaits & mon iniquité.

*Hor. Liv. I. Ep. 16. v. 59.*

„ La Royne de Navarre Marguerite re-  
„ cite d'un jeune Prince, & encore  
„ qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur  
„ l'a rendu cognoissable assez, qu'allant  
„ à une assignation amoureuse, & cou-  
„ cher avec la femme d'un avocat de Pa-  
„ ris, son chemin s'adonnant au travers  
„ d'une église, il ne passoit jamais en ce  
„ lieu saint, allant ou retournant de son  
„ entreprise, qu'il ne fît ses prières &

(*d*) *Da mihi fallere, da justum sanctumque videri :  
Noctem peccatis & fraudibus objice nubem.*

„ oraisons (e). Celui qui appelle Dieu à  
 „ son assistance pendant qu'il est dans le  
 „ train du vice, fait comme le coupeur  
 „ de bourse qui appelloit la justice à son  
 „ ayde ou comme ceux qui produisent le  
 „ nom de Dieu en tesmoignage de men-  
 „ songe.”

On forme à basse voix des souhaits criminels,

*Lucaïn Liv. V. v. 94. (f)*

„ Il est peu d'hommes qui osassent  
 „ mettre en évidence les requestes secret-  
 „ tes qu'ils font à Dieu.” Voilà pour-  
 „ quoi les Pythagoriciens vouloient qu'el-  
 „ les fussent publiques & ouyes de cha-

(e) Mont. Eff. Liv. I. Chap. 56.

(f) ——— *tacito mala vota susurro*

*Concipimus.* ———

C'est ainsi que Blount cite, & c'est ainsi que cite Montaigne Eff. Liv. I. Chap. 56. Mais d'abord ces mots sont aux vers 104. 105. de Lucaïn, comme l'indique le Commentateur de Montaigne. En second lieu, Lucaïn parlant d'Apolon & de son oracle, dit,

—— *Haud illis* —— *tacito mala vota susurro*

*Concipiunt* ———

que Brebœuf traduit ainsi

Il ne se charge point du crime de nos vœux,

De nos souhaits cachés, & de nos cris honteux.



„ cun ; afin qu'on ne le requist de chose  
 „ indécente & injuste, comme celui-là  
 (g).” Ceux qui font de semblables demandes non seulement n'obtiennent rien, mais souvent ils sont sévèrement punis à cause de l'impiété de leurs requêtes.  
 „ Les Dieux punirent grièvement les  
 „ iniques vœux d'Œdipus en les lui octroyant. Il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eux par armes la succession de son État : il fut si misérable de  
 „ se voir pris au mot (h).”

Le Docteur Brawn est d'opinion que ce n'est pas une dévotion ridicule que de dire sa prière devant un jeu de Triètrac ; parce que, dit-il, dans les choses de hazard & de la plus grande incertitude il y a une suite d'effets établie & préordonnée : il en est de même dans un meurtre ; cependant je pen-

(g) Mont. Eff. Liv. I. Chap. 56, qui pour finir le sens, ajoute après celui-là-

— *Clare cum dixit Apollo,*

*Labra movens, metuens audiri ; pulchra Laverna,*

*Da mihi fallere, da justum sanctumque videri ;*

*Noctem peccatis & fraudibus objice nubem.*

Ces deux vers sont ceux que Ch. Blount vient de citer ci-dessus.

(h) Mont. Eff. Liv. I. Chap. 56.

se qu'il y a de la présomption à implorer l'assistance divine dans un cas comme dans l'autre.

Il est des personnes qui sans aucune mauvaise intention, mais par pure ignorance, demandent des choses qui certainement causeroient leur ruine, si elles leur étoient accordées. Les souhaits insensés des hommes sont figurés par les poètes dans la fable de Phaëton, qui ayant par son importunité obtenu du Soleil son pere de conduire son char, embrasa le monde & fut lui-même consumé par le même incendie. Cicéron (*i*) exprime la même chose par la fable de Thésée qui demanda à Neptune trois graces, l'une desquelles fut la mort de son propre fils Hypolyte. On peut tirer la même morale de la fable de Midas qui ayant rendu à Bacchus son pere nourricier Silene, obtint de ce Dieu un don qui lui servit de chatiment & qui fut de changer en or tout ce qu'il touchoit (*k*).

Ravi d'avoir trouvé l'appui de son enfance,  
Bacchus laisse Midas choisir sa récompense;

(*i*) De nat. Deor. Lib. III. §. 31, où il parle aussi de Phaëton, & de Off. Lib. I. §. 10. & Lib. III. §. 25, où il parle encore de Phaëton.

(*k*) Voyez Mont. Liv. II. Chap. 12.

Don cher, mais vain ! Le Roi, pour grossir son trésor,  
 Demande à son toucher que tout se change en or :  
 En déplorant l'abus de son pouvoir céleste  
 Bacchus fait à Midas cette grace funeste.

*Ovid. Met. Liv. XI. (l)*

Pour prévenir de semblables inconvénients que l'homme suive toujours Dieu & ne le prévienne jamais. A ce sujet je pense que le meilleur chrétien doit suivre l'excellent avis de Juvenal (Sat. X) (m).

Tout vœu fera-t-il donc interdit au mortel ?  
 Voulez vous mon avis ? Soumettez-vous au ciel ;

(l) *Hic Deus optanti gratum sed inutile fecit  
 Muneris arbitrium, gaudens altore recepto.  
 Ille male usurus donis, ait, effice quicquid  
 Corpore contigero solum vertatur in aurum.  
 Annuit optanti. nocituraque munera solvit  
 Liber, & indoluit quod non meliora petisset.*

V. 101-106.

(m) *Nil ergo optabunt homines ? Si consilium vis,  
 Permittes ipsis expendere numinibus quid  
 Conveniat nobis rebusque sit utile nostris ;  
 Nam pro jucundis aptissima quæque dabunt Di.  
 Carior est illis homo quam sibi : nos animorum  
 Impulsu & cæca magnaue cupidine ducti,  
 Coniugium petimus partumque uxoris ; at illis  
 Notum qui pueri qualisque futura sit uxor.*

Sat. X. v. 346-353.

Laissez choisir pour vous la Sagesse suprême:  
 L'homme est plus cher aux Dieux, qu'il ne l'est à lui-même:  
 Leur main vous donnera le solide bonheur;  
 Nous en demandons l'ombre. Insensés! notre ardeur  
 Qu'a-t-elle pour objet? Des Enfans, une Femme;  
 Savons-nous, comme Dieu, quelle sera leur ame?

Plusieurs anciens nous enseignent ce  
 que nous devons demander dans nos prieres. Salomon demanda la sagesse. Juvenal (le meilleur des poètes) nous avertit que demander

Des esprits sains logés dans des corps sains,  
 C'est le seul vœu qui convienne aux humains (n).

Mais le savant Empereur Antonin nous dit: *quelqu'un prie pour jouir d'une certaine femme; pour vous priez de n'avoir pas le desir d'en jouir. Celui-ci demande à se soustraire à l'empire de quelqu'un: pour vous demandez de ne pas avoir besoin de vous en soustraire. Un troisième supplie pour la conservation de ses enfans; pour vous demandez la grace de ne pas craindre leur perte. Dirigez à ce but toutes vos prieres & vous verrez ce qui en arrivera (o)*

(n) *Orandum est ut sit mens sana in corpore sano.*

Sat. X. v. 356.

(o) Lib. IX. §. 40.



Un petit nombre parmi les payens ne faisoit aucun usage de la priere, comme nous le pouvons conjecturer par cet ancien vers d'Ennius.

Cessez d'esperer que vos vœux

Changeront les arrêts des Dieux (p)

Au moins ces Payens ne faisoient point d'autres prieres que celle-ci: *ta volonté soit faite*; & même ils la faisoient plutôt par maniere d'acquiescement que de demande. Ils évitoient de s'étendre en demandes, en partie parce qu'ils ne croyoient pas la divinité assez flexible pour se laisser gagner par des prieres ou corrompre par des sacrifices & en partie parce qu'ils trouvoient qu'il y avoit de la présomption à l'homme à dicter à Dieu ce qu'il devoit faire ou ne pas faire: ils croyoient que les hommes n'excusoient pas suffisamment leur hardiesse en ajoutant à leurs prieres que *pourtant ils se soumettoient à la volonté de Dieu*. De là Cardan a tiré cette pensée que *Dieu ne se laisse pas fléchir aux prieres; autrement il seroit comme nous, sujet aux passions & aux regrets* (q). Je ne connois

(p) *Desine fata Deum flecti sperare precando.*

(q) *Deum flexi precibus. Effet enim, quasi unus :*

personne plus coupable de la témérité de diriger Dieu, que ces freres d'une forte privilégiée qui

Porte un petit collet & des cheveux coupés,  
Et pour prier longtemps, rotte, & parle du nez.

Ce sont des hommes qui prient par inspiration, & qui prolongent la priere jusqu'à ce que le diner soit gâté, & que leurs auditeurs s'en retournent presque morts de faim & de froid; car l'inspiration ne nourrit ni n'échauffe. Je ne trouve pas qu'anciennement les longues prieres fussent approuvées ni permises publiquement, soit parmi les Juifs soit parmi les Payens, & sur-tout celles qu'on fait par inspiration, c'est à dire, par fantaisie. Nous apprenons le contraire par la courte mais divine priere que nous a enseigné notre Seigneur, qui doit

*nobis, passionibus & doloribus obnoxius.* (De Rer. variet. Lib. XVI. Cap. 93. vers la moitié.) Mais comme cette pensée peut être mal interprétée, la bonne foi vouloit qu'on ajoutât le reste: *sed ob id favet quia destinaverat; destinaverat autem nos inducens ad preces ac sacrificia.*

„ Mais il est favorable, parce qu'il l'avoit résolu, & il l'a voit résolu, en nous induisant à prier & à offrir des „ sacrifices.”

nous servir d'exemple en ceci comme en toute autre chose. De plus, de combien de tautologies, d'irrévérances, & d'indécences ne nous rendons-nous pas coupables dans ces longues prières faites à l'impromptu. Les prières & les actions de grâces doivent être conçues en termes & en expressions non pas inconsidérées, légères, & basses, mais belles & bien composées; autrement nous n'honorons pas Dieu autant que nous pouvons. Qui oseroit aller à l'audience demander une grâce à son souverain sans avoir auparavant pensé à ce qu'il doit dire? Souvenons-nous que Dieu est au ciel & que nous sommes sur la terre, c'est pourquoi nos paroles doivent être en petit nombre.

La prière en général est fort recommandable; car quel plus grand soulagement, quelle plus grande consolation peut avoir l'homme dans ses afflictions, que d'avoir un Dieu à qui il peut recourir dans sa détresse? Le plus grand soulagement dans un chagrin est d'avoir un ami auquel on puisse ouvrir son cœur. Quelle n'est donc pas la douceur & la satisfaction que trouve un homme affligé en pensant que pour son refuge il a Dieu, qui peut le conseiller, le diriger, &

l'assister? C'est pourquoi Tertullien dit que pendant qu'un Chrétien leve ses mains à Dieu dans la priere, il est insensible à toute peine. Milord Bacon dit, prenez un chien & voyez quel courage il a lorsqu'il est soutenu par un homme qu'il regarde comme un Dieu ou comme un être supérieur (r). Le même effet résulte de la confiance que l'homme a en Dieu; car elle le remplit d'une telle assurance qu'il réussit. Les anciens en général nous ont enseigné, par rapport au pouvoir de la priere que

Par les vœux on fléchit jusqu'au Maître monde (s).

*Mart. Liv. 1.*

que

Les vœux savent calmer la colere du Ciel (t).

*Ovid. de Art. am. Liv. 1.*

& que

La colere des Dieux ne dure pas toujours;

L'orage se dissipe & l'on a des beaux jours (u).

*Ovid. Trist. Liv. II.*

(r) *Melior natura.*

(s) *Et dominum mundi flectere vota solent.*

(t) *Flectitur iratus voce rogante Deus.*

v. 442.

(u) *Sed solet interdum fieri placabile numen,*

*Nube solet pulsa candidus ire dies.*

*Eleg. I. v. 141, 142.*



De plus, si les historiens ne mentent pas pour la cause de Dieu, nous avons plusieurs exemples fameux des puissants effets de la priere; comme celui de la peste de Rome qui fut arrêtée par les prieres de Grégoire le Grand l'an 590. On dit qu'alors un Ange avec une épée flamboyante en main se montra sur le sommet du mole d'Adrien, qui à cause de cela fut dans la suite appelé *Château St. Ange*. Aussi Constantinople fut délivrée de Sarrazins & des Arabes qui l'assiégeoient en 717, par les prieres de St. Germain qui étoit alors Patriarche de cette ville. On a plusieurs autres exemples semblables qu'il seroit trop long de rapporter ici.

---

## CHAPITRE XII.

*D'un Cilicien épris de la beauté d'Apollonius.*

**V**OICI ce qu'Apollonius fit de plus pendant son séjour à Eges. Le gouverneur de Cilicie étoit un méchant homme, esclave des goûts les plus infames. Il

(1) apprit qu'Apollonius étoit fort beau ; c'est pourquoi , négligeant toutes ses affaires , il quitta la ville de (2) Tarfe , où il avoit son tribunal , & se rendit à Eges sous prétexte d'une maladie qui l'obligeoit , disoit-il , à implorer l'assistance (3) d'Esculape. Cet homme s'approcha d'Apollonius , qui se promenoit à l'écart , & le pria de le recommander au Dieu. Apollonius lui répondit , qu'avez-vous besoin de ma recommandation si vous êtes homme de bien ? Les Dieux reçoivent avec plaisir les hommes vertueux sans introducteur (4). Mais , répliqua le Gouverneur , par le choix de ce Dieu vous êtes de sa maison , & non pas moi. Oui , dit Apollonius , j'en suis parce que je me suis dévoué à la vertu ; c'est en la pratiquant , autant que le peut un jeune homme , que je suis devenu l'ami & le serviteur d'Esculape ; si donc vous êtes pareillement attaché à la vertu , vous pouvez vous adresser au Dieu avec confiance , & vous obtiendrez tout ce que vous souhaitez. Par (5) Jupiter , dit le Gouverneur , c'est ce que je ferai après vous avoir demandé quelque chose à vous-même. Apollonius répondit , qu'avez-vous à me demander ? Le Gou-

verneur répliqua, ce qu'on demande aux beaux objets; qu'ils n'envient pas aux autres leur beauté; mais qu'ils se fassent un plaisir de la communiquer: & il disoit cela d'une manière molle & lascive, avec les yeux animés par la passion, & disant tout ce qu'ont coutume de dire les hommes débauchés & perdus. (6) Apollonius le regardant avec des yeux courroucés dit, vous perdez l'esprit, scélérat. Le Gouverneur enflammé de colere le menaça de lui couper le tête, Apollonius fouriant s'écria (7): Oh le plaissant jour! Et trois jours après cet infame fut tué en chemin par les bourreaux, parce qu'il avoit conspiré avec (8) Archelaus Roi de Cappadoce contre les Romains.

Ces choses & quelques autres semblables ont été écrites par Maximus d'Eges, qui fut jugé digne par son éloquence d'être Secrétaire de l'Empereur.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

### *sur le Chapitre XII.*

(1) *Apollonius étoit fort beau.* „ Il est  
 „ vraisemblable que nous ne savons que-  
 „ re ce que c'est que beauté en nature &  
 „ en

„ en général , puisqu'à l'humanité & no-  
 „ tre beauté nous donnons tant de for-  
 „ mes diverses, de laquelle s'il y avoit  
 „ quelque prescription naturelle, nous  
 „ la recognoistrions en commun, comme  
 „ la chaleur du feu. Nous enfantâmes  
 „ les formes à notre appétit (v).” Dans  
 nos climats septentrionaux nous nous re-  
 présentons l'Enfer comme un lieu ex-  
 traordinairement chaud & brulant; &  
 quelques Indiens qui habitent des contrées  
 méridionales, peignent, à ce que j'ai ouï  
 dire, ce lieu de souffrances comme extrê-  
 mement froid: chez eux la peau la plus  
 noire est la plus belle; au lieu que parmi  
 nous c'est la plus blanche. „ Au Pérou  
 „ les plus grandes oreilles sont les plus  
 „ belles.... Les Mexicaines comptent  
 „ entre leurs beautés la petitesse du  
 „ front..., Les Indes la peignent (la  
 „ beauté) noire & basannée, aux levres  
 „ grosses & enflées, au nez plat & lar-  
 „ ge.... Il est d'ailleurs des Nations  
 „ qui noircissent les dents avec grand  
 „ soin, & ont à mépris de les voir blan-  
 „ ches: ailleurs ils les teignent de cou-  
 „ leur rouge.... Les Mexicanes ont

(v) Mont. Eff. Liv. II. Chap. 12.



„ en si grande recommandation la gran-  
 „ deur des tetins, qu'elles affectent de  
 „ pouvoir donner la mammelle à leurs  
 „ enfans par dessus l'épaule (w).” Les  
 Turcs aiment de grands yeux de bœuf,  
 en sorte qu'un des plaisirs que Mahomet  
 promet aux hommes dans son paradis,  
 est celui de jouir de filles avec de grands  
 yeux. „ Les Italiens la façonnent (la  
 „ beauté) grosse & massive; les Espagnols  
 „ vidée & estrillée, & entre nous l'un  
 „ la fait blanche, l'autre brune: l'un  
 „ molle & délicate, l'autre forte & vi-  
 „ goureuse: qui y demande de la mi-  
 „ gnardise, qui de la fierté & majesté (x).”

Une figure est toujours bonne,  
 Comme la Nature la donne:  
 Le teint dont les Belges font vains,  
 Rendroit difformes les Romains (y).

*Prop. Elég. 18. Liv. II.*

Dans la beauté l'on préfère la physio-  
 nomie à la couleur, & les graces & la  
 décence dans les mouvements à la Phy-  
 sionomie. Nous voyons souvent des vi-

(w) Mont. Eff. Liv. II. Chap. 12.

(x) Mont. Eff. Liv. II. Chap. 12.

(y) *Ut natura dedit, sic omnis recta figura;*  
*Turpis Romano Belgicus ore color.*

sages qui, examinés en détail, n'offrent pas un beau trait, & qui plaisent pas leur ensemble; c'est la meilleure partie de la beauté, que la peinture ne peut rendre.

„ Aristote dit appartenir aux beaux  
 „ le droit de commander, & quand il  
 „ en est de qui la beauté approche celle  
 „ des images des Dieux, que la vénéra-  
 „ tion leur est pareillement due. A ce-  
 „ lui qui lui demandoit pourquoi plus  
 „ long-temps & plus souvent on hantoit  
 „ les beaux: cette demande, repliqua t-  
 „ il, n'appartient à être faicte que par un  
 „ aveugle. La pluspart & les plus grands  
 „ Philosophes payerent leur escholage  
 „ & acquirent la sagesse par l'entremise  
 „ & faveur de leur beauté.... Et je  
 „ trouve que Cyrus, Alexandre, César,  
 „ ces trois Maistres du monde, ne l'ont  
 „ pas oubliée à faire leurs grands affai-  
 „ res: Non a pas le premier Scipion.  
 „ Un même mot embrasse en Grec le  
 „ bel & le bon. Et le St. Esprit appelle  
 „ souvent beaux ceux qu'il veut dire  
 „ bons (z).” *Voyez les essais de Bacon*  
 & *Charron de la Sageſſe (a).*

(z) Mont. Eff. Liv. III. Chap. 12.

(a) Liv. I. Chap. 12.

Les personnes laides rendent ordinairement la pareille à la Nature ; & comme elle les a maltraitées ; elles la traitent mal à leur tour, étant pour la plupart *dépourvues d'affections naturelles*. Il y a certainement un accord entre le corps & l'esprit ; & quand la Nature erre dans l'un, elle court grand risque d'errer dans l'autre (b). Les personnes laides, dit Mylord Bacon, travaillent sur-tout à se délivrer de la honte, ce qu'elles doivent faire par leurs vertus ou par leur malice : il n'est donc pas étonnant qu'il y ait eu des personnages éminents non seulement par leur beauté, mais aussi par leurs vertus. Auguste, Vespasien, Philippe le Bel en France, Édouard IV en Angleterre, Alcibiade d'Athenes, & Ismaël Sophi de Perse, étoient des esprits grands & sublimes, & dans le même temps les plus beaux hommes de leur temps. D'autre côté, Tamerlan, Agésilaus, Zanger fils de Zoliman, Esope, Gasca Président du Pérou, Socrate, & Crésus, étoient remarquables par leur difformité, & très-respectables par leurs mérites extraordinaires. C'est pourquoi je ne saurois

(b) *Ubi peccat in uno, periclitatur in altero.*

m'empêcher de condamner comme barbare & injuste la loi d'Aristote qui portoit qu'on exposât ou détruisît tous les enfans estropiés ou difformes, comme indignes d'être élevés (c). Car, comme dit Sénèque (d), un homme distingué peut sortir d'une pauvre cabane, & un bel & bon esprit d'un corps contrefait. Il est vrai qu'un corps mal-fait est souvent la demeure d'un esprit mal-fait : & parce que les laids ne sont pas assez estimés dans ce monde, ils se promettent la félicité dans l'autre ; & font de boiter, de loucher, d'avoir le corps de travers, le nez gros & rouge, le visage boutoné, autant de marques infaillibles d'élection & de grace divine : *assez laid pour être saint*. Ils doivent leur vertu à la nécessité ; &, comme la laideur de leur visage est un remède contre les desirs des autres, c'est un appas à la chasteté pour eux. Dans un homme de beaucoup d'esprit la difformité est un avantage qui contribue à son élévation. Au-

(c) Dans sa Politique Liv. VII. Chap. 16.

(d) *E casa vir*. Le passage entier est ; *Potest ex casa vir magnus exire ; potest ex deformi humilique corpore formosus animus ac magnus*. (Senec. Epist. 66).



trefois, & à présent même dans quelques pays, les Rois ont beaucoup de confiance aux Eunuques qui, étant jaloux de tout le monde, sont plus soumis & obéissants à une personne seule.

„ La première distinction qui aye été  
 „ entre les hommes, & la première con-  
 „ fédération qui donna les prééminence  
 „ aux uns sur les autres, il est vrai-sem-  
 „ blable que ce fut l'avantage de la beau-  
 „ té (e),” comme Lucrece (*Lib. V.*)  
 semble l'indiquer.

Les hommes en sortant de l'état de Nature,  
 Partagerent les champs: la force, la figure,  
 L'esprit, firent les parts, présidant au traité;  
 On respecta la force, on chérit la beauté (f),

„ Les Éthiopes (g) & les Indiens dit-  
 „ il, (Aristote) en élisant leurs Rois  
 „ & Magistrats, avoient égard à la beau-

(e) Mont Ess. Liv. II. Chap. 17. Voyez aussi Charron de la Sagesse Liv. II. Chap. 5.

(f) ——— *Agros divisere, atque dedere*  
*Pro facie cuique, & viribus, ingenioque,*  
*Nam facies multum valuit, viresque vigeant.*

Cette citation est dans Montaigne.

(g) Voyez Aristot. Polit. Liv. IV. Chap. 3 : pour les Éthiopiens.

„ té & procérité des personnes. Ils  
 „ avoient raison : car il y a du respect  
 „ pour ceux qui les suivent, & pour l'en-  
 „ nemi de l'effroi à voir à la tête d'une  
 „ troupe marcher un chef de belle & ri-  
 „ che taille.” (h)

Turne entre tous ces chefs se montre le plus leste,  
 Et de son casque entier surpasse tout le reste.

*Traduction de Segrais.*

Le principal défaut, auquel la beauté est sujette, est l'orgueil qui marche à sa suite (i). Les hommes ont la vanité de s'estimer à cause de ce qui n'est qu'un simple don de la Nature ; & cet orgueil résulte uniquement de ce qu'on se voit recherché, courtiſé, & admiré des autres. Cependant il me semble que cette vaine gloire devroit cesser quand on considère combien (k)

(h) *Ipse inter primos præstanti corpore Turnus*

*Vertitur, arma tenens, & toto vertice supra est.*

Virg. *Æneid.* Lib. VII. v. 783. 784. Cette citation est aussi dans Montaigne.

(i) ——— *Sequitur superbia formam.*

Le vers entier est

*Fastus inest pulchris, sequiturque superbia formam.*

Ovid. *Fast.* Lib. I. v. 382.

(k) *Simia quam similis, turpissima bestia, nobis.*

Tout difforme qu'il est, le finge nous reffemble.

*Traduction de l'Abbé d'Olivet. (Ennius  
Cic. de Nat. Deor. Lib. 1.)*

Mais si quelque pays sous le Ciel peut se vanter de cet avantage naturel, c'est l'Angleterre, soit dit sans vanité. La Cour de Londres n'est jamais sans une Cléopatre qui égale en beauté la Reine d'Égypte, tant aimée d'Antoine.

(2) *Tarse*, ville de Cilicie, à présent appelée Teraffa, Hama, & Hamfa. Long. 60°. latit. 38°.

(3) *Esculape*, le Dieu de la Médecine, qu'on disoit fils d'Apollon.

(4) *Car les Dieux reçoivent avec plaisir les hommes vertueux sans introducteur.* Ce passage montre que les Payens les plus sages & les plus vertueux n'admettoient pas la doctrine d'un intercesseur entre Dieu & l'homme. Ils n'étoient pas éclairés par la lumière de l'Évangile, & ils ignoroient entièrement notre bienheureux intercesseur Jésus-Christ. Pour ce qui regarde la médiation des autres ils pouvoient la rejeter par les raisons suivantes.

1°. Parce qu'ils la croyoient inutile, puisque la miséricorde de Dieu suffit à sa justice (1).

2°. Dieu

(1) *Misericordia Dei sufficiens justitia sua.*

2<sup>o</sup>. Dieu doit avoir déterminé ce médiateur ; donc avant de le fixer il étoit déjà réellement reconcilié avec le monde.

3<sup>o</sup>. Tout médiateur déroge à l'infinie miséricorde de Dieu, autant que toute image déroge à sa spiritualité & à son immensité.

Ces raisons étoient victorieuses sur l'esprit des sages Payens ; mais le vulgaire de ceux qui étoient esclaves de l'idolâtrie de leurs Prêtres, étoit en général d'un autre sentiment sur cette matiere ; ces gens avaloient sans mâcher les pillules accommodées aux opinions du genre humain. C'est pourquoi outre les divinités particulières & locales qu'ils adoroient, ils reconnoissoient un Dieu suprême ; non le Jupiter de Crete, mais le pere des Dieux & des hommes. Seulement ils disoient que l'Etre suprême étoit d'une nature si sublime que, puisqu'il y avoit d'autres êtres moyens entre Dieu & les hommes, il convenoit de s'adresser à ces êtres moyens comme à des médiateurs, pour faire parvenir à Dieu ces prières des hommes, & en rapporter ses grâces. Ainsi l'opinion d'un médiateur étoit le fondement de l'idolâtrie des Payens qui ne se croyoient pas capables de puiser directement à la source de tous les biens.



Par là nous voyons que l'invocation des Saints, qui est à présent particuliere à l'Eglise de Rome, n'est autre chose qu'un vieux reste de l'idolâtrie des Payens, & vient de l'invocation des Génies, qui, comme dit St. Augustin, étoient les interpretes & messagers entre Dieu & les hommes, portant d'un côté les demandes, & rapportant son secours de l'autre; parce que les démons ont plus de mérite que les hommes. (*Augustin. de civit. Dei Lib. VIII. Cap. 7.*) (m). Ainsi les Papistes font valoir le mérite de leurs Saints dans leurs prieres: celle de St. André, par exemple, est celle-ci: ô Seigneur faites que la sainte priere du bienheureux André rende notre sacrifice agréable à vos yeux, en sorte que, étant solennellement célébré à son honneur, il puisse être agréable par son mérite; par notre Seigneur &c. (*In festo Sancti Andreae.*) Mais pour ce qui regarde l'invocation des Génies pratiquée par les Payens, écoutons Platon qui dit: Dieu n'est pas accessible aux hommes, & tout commerce entre eux & lui se fait par la

(m) *Esse medios demones inter Deos & homines, tanquam internuncios & interpretes, qui hinc ferant petitiones nostras, inde referant Deorum supplicia.*

médiation des Génies qui sont les messagers entre les hommes & les Dieux, & entre les Dieux & les hommes (n). (*Symb. de Platon.*) Voyez aussi Apulée de *Deo Socratis* & St. Augustin de *civitate Dei Lib. VIII. Cap. 28.* (o)

(5). Par Jupiter. Voici la manière de jurer dans les anciens temps. Celui qui prêtoit ferment, prenoit une pierre à la main & disoit, si je vous trompe de propos délibéré, puisse Jupiter me chasser de la compagnie de tous les gens de bien, comme je jette à présent cette pierre loin de moi. (Polyd. Virgil. Liv. IV. Chap. 8.) (p). Pline écrit qu'il n'étoit

(n) Dans le Dialogue intitulé le Festin, ou le Soupé, ou le Symposé, quoique Blount ici & ailleurs dise *Cymbolum*.

(o) Le Livre VIII. de St. Augustin de *Civitate Dei* n'a que 27 Chapitres.

(p) L'ouvrage de Polydore Virgile de *Inventoribus rerum* n'a que trois livres. Ce qui regarde les serments se trouve Lib. II. Cap. 15. Au reste, cette formule, qui se trouve dans Polybe & dans Festus, n'étoit pas celle de tous les serments : c'étoit la formule d'un serment particulier, qui étoit regardé comme plus sacré que les autres. *Jovem Lapidem, inquit, quod sanctissimum jus jurandum est habitum, paratus sum ego jurare &c.* C'est-à-dire, je suis prêt à jurer par Jupiter pierre, ferment qui passe pour le plus respectable &c., dit Favorin dans Aulugelle Noët. Att. Lib. I Cap. 11.

pas permis d'exercer pendant cinq jours un emploi sans avoir fait serment (q); comme de nos jours parmi nous les employés sont obligés de prêter serment avant d'être reçus à exercer un emploi de confiance dans le gouvernement. L'Empereur Justinien fut le premier à ordonner que les hommes prêteroient serment sur l'Évangile : & maintenant tous ceux qui prêtent serment mettent les mains sur le livre & le baissent en disant : *Ainsi Dieu me soit en aide & son Saint Evangile !* Parce que comme l'Évangile de notre Religion ne peut être violé par aucune cause, ainsi on ne doit pas rompre son serment. Quoiqu'il en soit, vu la stupidité du vulgaire, je souhaiterois qu'on insérât dans nos serments quelque formule plus terrible; je pense qu'elle épouvanteroit davantage la multitude sans réflexion. J'ai connu une bonne vieille qui fit serment dans une des cours de West-Minster; après, le juge lui demanda si elle avoit juré, elle répondit que non, croyant par ignorance que ces paroles : *vous jurerez de dire la vérité & rien que la vérité*, étoient préparatoires

(q) Je n'ai pas pu trouver ce passage dans Plin.

& précédoient quelque horrible exécution qu'elle devoit prononcer ensuite.

Le serment (dit en Grec *σῆκος* du nom du fils d'Éris, & qui cependant est la fin de toute dispute), étoit de deux sortes; car il y avoit le grand & le petit. Le grand serment étoit celui que les hommes prêtoient par les Dieux, ou les Dieux par le Styx. (Hésiod.) (r) C'est pourquoi quelques uns font venir le mot *σῆκος* (serment) d'Orcus enfer. Ce serment fut inventé par Jupiter qui le prescrivit au reste des Dieux, lorsque le Styx & ses enfants le secoururent contre les Titans (s); ou quand il but de son eau pour appaiser la soif qui le tourmentoît pendant le combat. Servilius (t) d'après Orphée dit que si quelque Dieu après avoir juré par le Styx, violoit son ser-

(r) Jupiter l'honora de ses dons précieux,

Voulut qu'il fut toujours le grand serment des Dieux, &c.

*Théogon. v. 399. 400.*

(s) C'est ce que dit Hésiode au lieu cité.

(t) Blount cite mal; c'est *Servius* qu'il falloit nommer.

Voici son texte sur le vers 324. du Liv. VI. de l'Enéide de Virgile. *Fertur ab Orpheo quod Dii pejerantes per Stygiam paludem, novem annorum spatio in Tartaro puniuntur.*



ment, ou s'il se parjuroit, il étoit condamné aux enfers, où il étoit puni pendant neuf mille ans. Jupiter lui-même étoit soumis à cet ordre; c'est pourquoi il faisoit bien attention à ce qu'il juroit; car, comme dit Minutius (u), *il fait d'avance & il craint la peine qui lui est destinée aussi bien qu'à tous ceux qui l'adorent*. Quelquefois ceux qui juroient, avoient coutume d'y ajouter le souhait de quelque mal qu'ils savoient propre à punir celui qui se parjuroit. Ainsi Télémaque dans Homere jure par Jupiter & par les malheurs d'Ulysse son pere.

A parler exactement Jupiter étoit le gardien des serments (v); cependant les Payens juroient par plusieurs autres Dieux, & même par leurs amis morts depuis peu: nous voyons que Démosthène jura par ceux qui étoient morts à la bataille de Marathon (w). Quelques-uns juroient par le nom d'Éphestion; & Caligula regardoit le nom de Drusilla comme le plus sacré qu'il pût employer

(u) *Destinatam enim sibi cum suis cultoribus pœnam præsens perhorrescit.* (Oëtav. assez près de la fin.)

(v) *Custos juramentorum.*

(w) Ce serment n'étoit qu'une figure de Rhetorique.

dans ses serments. Les Lacédémoniens avoient coutume de jurer par leurs deux Dieux Castor & Pollux, & d'autres par toute l'assemblée des Dieux. Mais au marché en vendant & en achetant, ils juroient ordinairement par Mercure. Quand ils prêtoient quelque serment en public ils avoient coutume de lever leurs mains au ciel comme Apollon suivant le poëte, voulut que fit Lachésis. Ménélas dans *Euripide* exige d'Hélène la même cérémonie (*Helena* v. 834.) (x). Même en prêtant serment ils sacrifioient un cochon, un bœuf, ou une chevre; & quelquefois un animal de chaque sorte: (*Aristoph. in Lysistrata*) (y). Les Romains en confirmation d'une alliance ou d'une treve, sacrifioient un cochon, parce que Jupiter avoit été nourri par une truie. Dans ces sacrifices on ne mangeoit pas, comme dans les autres, la viande des victimes; si l'on ne veut pas dire que les vers ou les poissons, la mangeoient, puisqu'on enterroit la victime ou bien on la jettoit dans la mer. Tal-

(x) Je trouve au vers 844. que Ménélas exige que Hélène lui touche la main pour confirmer son serment.

(y) Voyez la *Lysistrata* d'Aristophane v. 120. & suivants.

thybius jetta dans la mer la truie qu'on avoit sacrifiée dans le serment d'Agamemnon (*Aristoph. in Lysistrata & Eustar. in Homeri II.*) Rhadamante, l'homme le plus juste qui vécût, défendit expressément de jurer par les Dieux, & permit de jurer par un chien, par une oye, par un béliet, ou par des animaux semblables. Quelque-fois on juroit par la terre comme Hipolyte dans Euripide v. 1025; d'autres fois par sa tête, comme dans Virgile (*Æneid. Lib. II.*) (z) *je jure par cette tête par laquelle mon pere avoit coutume de jurer.* Voilà pourquoi, comme dit Athenée, la tête passoit pour sacrée. Parmi les Payens, comme parmi les Chrétiens, celui qui se faisoit un scrupule de jurer, même à bon droit, étoit jugé religieux; au contraire ils nommoient parjure tout scélérat. Minutius (a) & Tertullien (b) s'accordent à dire

(z) *Per caput hoc juro, per quod Pater ante solebat.*

Lib. IX. v. 300.

(a) *Est eis tutius per Jovis genium pejerare quam Regis.* (Oëtav.)

(b) *Citius denique apud vos per omnes Deos, quam per unum genium Cesaris pejeratur.* (Apol. Cap. 28. à la fin.)

que les Payens regardoient comme un crime plus odieux de faire un faux serment par leurs souverains que par leurs Dieux ; & que les parjures de la premiere espece étoient punis plus sévèrement que les derniers. St. Augustin dit que les Chrétiens de la primitive église avoient coutume de terminer leurs procès en prêtant serment sur les tombeaux des martyrs (*Epist.* 137.) C'est pourquoi je m'étonne que les Quakers, avec leur oui & non, refusent de prêter un serment légitime devant le Magistrat ; pendant que dévotement, comme ils parlent, ils disent la vérité moins que les autres hommes. Il y a des personnes qui aiment mieux négocier avec des gens de cette secte qu'avec les autres ; mais pour moi je n'ai nulle part trouvé de plus grands fourbes que ces saints trembleurs qui trompent par inspiration. Je connois un Quaker qui est un menteur reconnu , & qui toujours commence ses mensonges par un *en vérité, en vérité je te dis*. Nous lisons que parmi les Payens on examinoit les témoins sur leurs serments, & que Xénocrate étoit le seul qui fût reçu à rendre témoignage sur sa parole (c). Les anciens

(c) *Tantæ auctoritatis & fidei fuisse Xenocratem, ut,*



Romains, leur Sénat, & leurs Magistrats étoient très-exacts à observer leurs promesses & leurs serments, même à l'égard de leurs ennemis; car ils faisoient attention non seulement à la justice & à leur propre réputation, mais aussi au bon exemple qui pouvoit tirer à conséquence dans la République. A ce sujet on peut alléguer l'exemple du digne Consul M. Attilius Regulus qui ayant été pris prisonnier par les Carthaginois & renvoyé sur le serment qu'il prêta d'obtenir la délivrance de quelques prisonniers ou de retourner lui-même à Carthage, fut renvoyé par le Sénat de son consentement, parce qu'on ne voulut ni relâcher les prisonniers ni retenir le Consul contre son serment. On peut aussi citer T. Veturius & Sp. Posthumus Consuls; aussi bien que T. Mucius & Q. Æmilius Tribuns du peuple qui furent remis comme prisonniers entre les mains des Samnites, parce que le Sénat ne voulut point rectifier la paix conclue par ces Magistrats. (Ci-

*quantumvis alios ad testimonium dicendum nemo, sine juramento admitendus fuit.* Je ne fais pas d'où ce passage est tiré. Cicéron (ad Attic. Lib. I. Epist. 16.) dit que les Athéniens empêchèrent Xénocrate de prêter serment.

*cer. de Offic. Lib. III.) (d)* S. Pompée, fils du grand Pompée, étant en guerre avec le Triumvir Antoine, le rencontra sur le rivage pendant qu'on traitoit de la paix, & l'invita à souper sur sa galere, lui donnant son serment pour gage. Métrodore pirate demanda à Pompée s'il ne vouloit pas qu'on levât l'ancre & qu'on mît en mer, disant que comme cela Pompée se rendroit maître du monde. Celui-ci répondit qu'il n'avoit pas coutume de se parjurer, & qu'il ne croyoit ni honnête ni utile d'acquérir l'empire du monde par un parjure. La même fidélité se trouva dans Lycurgue frere de Polydecte Roi de Sparte. La veuve de Polydecte offrit à Lycurgue d'étouffer l'enfant dont elle étoit enceinte s'il vouloit l'épouser. Lycurgue le refusa, & fit proclamer Roi son neveu à sa naissance. (Plutarque vie de Lycurgue) (e). L'histoire de Fabricius est fameuse; le médecin de son ennemi alla trouver Fabricius, & lui offrit d'empoisonner le Roi son maître, & d'assurer ainsi la victoire aux Romains. Celui-ci se refusa à cette trahison, fit

(d) §, 30.

(e) Au commencement.

faisir le traître, le mit aux fers, & l'envoya à son maître à qui il découvrit la trahison de ce médecin. (*Eutrop. Brev.*)

Rome n'aima jamais les ministres du crime.  
 Par ce poison Pyrrhus fera votre victime,  
 Dit un traître à Fabrice; & le traître enchaîné  
 Au maître qu'il trahit, est d'abord amené:  
 Rome veut que Pyrrhus cède à la force ouverte,  
 Non qu'un lâche sujet occasionne sa perte.  
 Camille rend aux murs battus par ses Romains,  
 Les enfants qu'un perfide avoit mis en ses mains (f).

*Claudian. de Bello Gildon.*

Cicéron dit que la bonne foi est le fondement de la justice (g). C'est pourquoi nous voyons que Plutarque reproche à Alexandre le Grand le carnage de quelques soldats Indiens qui s'étoient rendus à lui sur sa parole; disant que cette action avoit taché & terni toutes

(f) *Romani scelerum semper sprevere ministros.  
 Noxia pollicitum Domino miscere venena  
 Fabricius Regi, nudata fraude, remisit,  
 Insesto quem Marte petit, bellumque negavit  
 Per famuli patrare nefas: ductosque Camillus  
 Trans murum pueros obsessæ reddidit urbi.*

v. 270-275.

(g) *Fides est fundamentum justitiæ.* (De Offic. Lib. I. §. 7.)

les glorieuses conquêtes & toutes les autres vertus royales d'Alexandre. (Plutarque dans la vie d'Alexandre.) Aussi dans Thucydide (De la guerre du Péloponnese Livre III.,) voyons-nous Pachès Capitaine d'Athenes condamné parce qu'il avoit manqué de parole à Hippias. Le serment & la parole donnée étoient si sacrés parmi les anciens que nous avons plusieurs médailles sur lesquelles est empreint le témoignage de la parole gardée. Nous y voyons deux mains jointes ensemble avec l'inscription: *la foi des armées, ou la foi des légions, & quelquefois la foi des Romains (h)*. Les Stoïciens disoient que le mot *fides* (foi) vient du verbe *facere* (faire); parce que on doit exécuter tout ce qu'on a promis: bien entendu qu'on ait promis de bon gré & sans contrainte. Car si un voleur de grand chemin me met le poignard ou le pistolet à la gorge, & me fait jurer de lui donner dans un temps limité tout l'argent que j'ai au monde, je pense que personne n'osera dire que ce serment me lie, soit en honneur, soit en conscience:

(h) *Fides exercituum, fides legionum, fides Romanorum.*



je ne pouvois l'éviter sans tomber dans un plus grand mal, & devenir, pour ainsi dire, le meurtrier de moi-même.

Mon barbier, de ma gorge approchant son rasoir,  
Avec sa liberté me demande ma bourse;  
Je promettrai d'abord; c'est ma seule ressource:  
Sur notre cœur la crainte a beaucoup de pouvoir;  
Et ce n'est pas alors un barbier qui me prie.  
Mais c'est un assassin qui menace ma vie (i).

*Mart. Epigr. Liv. II.*

Au reste, violer un serment fait avec raison est la chose du monde la plus déshonorante pour le coupable, & la plus pernicieuse pour la Société. Si nous en croyons les Historiens, ceux qui se sont souillés de ce crime, en ont souvent été sévèrement punis. D'abord dans les écrits sacrés nous trouvons que Siméon & Lévi furent maudits par leur Pere Jacob, parce qu'ils avoient rompu l'alliance qu'ils avoient faite avec Sichem. (*Genes. 49*). Que la postérité de Saul fut puni pour avoir violé l'alliance avec les Gabaonites. (*Rois II. Chap. 21.*) Qu'Andronicus favo-

(i) *Quid? Si me tonsor cum stricta novacula supra est,  
Tunc libertatem divitiasque roget.* (1)  
*Promittam; neque enim rogat illo tempore tonsor,  
Latro rogat: res est imperiosa timor.*

ri du Roi Antiochus fut puni pour avoir trahi le grand-Prêtre Onias (*Mach. II. Chap. 4.*) Nous y lisons aussi que Josué respecta l'alliance qu'il avoit contractée avec les Gabaonites, & qu'il répondit aux enfants d'Israël qui en murmuroient, *Nous leur avons fait serment par l'Eternel, le Dieu d'Israël: c'est pourquoi nous ne les pourrions pas maintenant toucher, de peur que la colere de Dieu ne tombe sur nous si nous manquons à notre serment. (Jos. 9.)*

Les histoires prophanes sont également pleines de semblables exemples. Plutarque (dans ses Apothegmes des Lacédémoniens) rapporte à ce sujet l'histoire de Cléomenes Roi de Lacédémone, qui ayant fait une trêve de sept jours avec les Argiens, attaqua leur camp de nuit, s'excusant par l'équivoque que la trêve étoit faite pour les jours & non pour les nuits; perfidie qui causa la ruine de Cléomenes, comme la suite de l'histoire le montre. Le même Auteur dans la vie de Dion parle d'un certain Calippus, qui étant justement accusé d'avoir conspiré contre Dion de Sicile, se défendit en niant le fait, & confirmant ses paroles par un serment qu'il prêta solennellement dans le temple de Cérès: mais Ca-

lippus fut tué, comme il le méritoit, avec le même poignard avec lequel on avoit de son consentement mis à mort Dion. On trouve plusieurs autres exemples de cette nature dans les Auteurs payens qui avoient ce crime en horreur, en sorte que lorsque Tissaphernes Satrape de Perse eut rompu la treve qu'il avoit faite avec les Grecs, Agésilaus s'en réjouit & dit, *Nous avons bien de l'obligation à Tissaphernes de ce qu'il a rendu les Dieux ses ennemis & nos amis ; allons donc hardiment le combattre : il alla & remporta la victoire (Polien. Lib. II.)*

Le parjure d'abord cache ses faux serments,  
Mais la peine le suit à pas secrets & lents (k).

*Tibull. Eleg. IX Liv. I.*

(6) *Alors Apollonius le regardant avec des yeux courroucés. Dans ce chapitre nous avons une preuve suffisante non seulement de la grande chasteté d'Apollonius, mais aussi de son admirable patience, puisqu'à un si grand affront il opposa tant de douceur & de modestie, qu'il mérite d'être imité par tout bon Philosophe & par tout Chrétien. (7). Oh*

(k) *Ah miser ! Et si quis primo perjuria celat ,  
Sera tamen tacitis pœna venit pedibus.*

(7). *Oh le plaisant jour!* Cette expression, ici & dans toute l'histoire, se rapporte au temps à venir.

(8) *Archelaus Roi de Cappadoce.* Il y a eu plusieurs Rois de ce nom; un de Macédoine; un de la Judée; & deux de Cappadoce, l'un desquels fut défait par Sylla, & l'autre gardé prisonnier à Rome par Tibere. Je pense que celui dont parle Philostrate, est celui dont fait mention Joseph dans ses guerres des Juifs. (*Liv. I. Chap. 17.*) Cet Archelaus avoit donné en mariage sa fille à Alexandre fils d'Hérode & de Marianne. Il y a eu aussi un Archelaus de Milet, philosophe & disciple d'Anaxagore, maître de Socrate.

---

## CHAPITRE XIII.

*De la mort des Parents d'Apollonius.*

Dès qu'Apollonius eut appris la mort de son pere il se rendit à (1) Tyane, & l'enterra de ses propres mains près du tombeau de sa Mere qui étoit morte depuis peu. Il partagea l'hoirie, qui étoit



très-considérable, avec son frere, jeune homme vicieux & adonné à la boisson. Ce frere avoit vingt-trois ans (2); & par conséquent il étoit hors de tutele; mais Apollonius qui n'avoit que vingt ans, étoit encore sous tutele suivant les loix. Ce Philosophe retourna à Éges, pour quelque temps, & changea le temple en Lycée (3) & en Académie, car on n'y entendoit que Philosophie. Bientôt il devint majeur, & dès qu'il fut son maître, il se rendit à Tyane. Ses amis l'exhorterent à ramener son frere dans le chemin de la vertu & de la tempérance. Apollonius dit, il y auroit bien de la hardiesse à moi si, étant le cadet, je prétendois corriger mon aîné. Cependant je travaillerai autant que je pourrai, à guérir cette maladie. A cet effet il partagea d'abord sa portion d'hoirie avec son frere, qui disoit-il, a besoin de beaucoup de bien, pendant que peu me suffit. Ensuite il le pressa & l'amena au point d'écouter ses prudents avis. Il lui dit, nous avons perdu notre Pere qui nous dirigeoit; à présent vous me restez & je vous reste. Si donc je m'égare, ramenez-moi; & corrigez-moi de mes fautes; & si par malheur vous vous écar-

tez de votre devoir, ne trouvez pas mauvais que je vous en avertisse. De cette maniere, comme ceux qui dressent des chevaux revêches & indomptés, il le rendit docile & réglé, le corrigeant de ses vices; & il en avoit plusieurs. Car il aimoit à la passion le jeu, le vin, & les femmes. Il étoit si vain de sa chevelure, qu'il la teignoit; & son orgueil se peignoit jusque dans sa démarche. Apollonius voyant qu'à l'égard de son Frere le succès répondoit à ses desirs, s'attacha à instruire le reste de ses parents; & il se les concilia en faisant part aux plus pauvres de ce qu'il s'étoit gardé, en sorte que bientôt il ne lui resta presque rien. Il disoit qu'Anaxagore (4) de Clazomene, qui abandonnoit ses terres au bétail, philosophoit plus pour les brebis que pour les hommes, & que (5) Cratès de Thebes qui avoit jetté ses richesses dans la mer, n'étoit utile ni aux hommes ni aux bêtes.

Comme plusieurs louoient Pythagore d'avoir dit qu'il n'étoit pas permis à l'homme d'avoir commerce avec la femme d'autrui, ceci, répondit Apollonius, est dit pour les autres, je pense; car pour moi je ne me marierai pas, & j'ai résolu de m'abstenir absolument de tous les plaisirs

de l'amour. A cet égard Apollonius surpassa (6) Sophocle qui étant avancé en âge disoit que, graces à la vieillesse, il étoit delivré des desirs de l'amour, comme d'un maître dur & furieux. Mais Apollonius par sa vertu & par sa tempérance triompha de cette passion même dans la fleur de son âge ; & quoique jeune & vigoureux, il résista à ce maître dur & furieux. Cependant on répandit le bruit calomnieux qu'il s'étoit rendu esclave de l'amour ; & que c'est ce qui l'avoit retenu long-temps dans la Scythie. Le fait est qu'il n'a jamais mis le pied dans la Scythie, & qu'il n'a jamais senti l'amour. De là vient qu'Euphrates même ne l'a jamais accusé de cette foiblesse : quoiqu'il ait composé contre lui des libelles pleins de mensonges, comme nous le ferons mieux voir quand nous serons arrivés à la partie de cette histoire qui regarde Euphrates. Cet homme étoit ennemi d'Apollonius, parce que celui-ci lui avoit reproché de tout faire pour de l'argent, & avoit essayé de le détourner de l'avidité des richesses, & de l'abus qu'il faisoit de la sagesse pour s'enrichir. Mais nous parlerons de cela en son lieu,

ECLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre XIII.*

(1) *Tyane*, ville de Cappadoce fameuse par la naissance d'Apollonius.

( ) *Vingt-trois ans, & par conséquent hors de tutelle suivant les loix.* Les Anciens partageoient la vie de l'homme en sept parties, qu'ils comparoient aux sept Planetes: à la Lune l'enfance dans laquelle il semble que nous ne faisons que vivre & vegeter comme les plantes; à Mercure le second âge ou l'âge puéril pendant lequel nous recevons l'éducation & l'instruction; à Vénus le troisieme âge ou la jeunesse, temps des plaisirs, des desirs, ou de la vanité; pendant lequel ravis au troisieme Ciel de l'amour, nous voyons & faisons des choses qu'il ne convient pas de dire; au Soleil le quatrieme âge, qui est le plus robuste, le plus florissant, & le plus beau de notre vie; à Mars le cinquieme pendant lequel nous recherchons les honneurs & les succès, travaillant dans des vues d'ambition; à Jupiter le sixieme pendant lequel nous commençons à faire attention à notre temps, à nous juger,



& à perfectionner notre entendement; à Saturne. le dernier dans lequel nos jours sont tristes & accablés par l'âge & par les infirmités. (*Rhodig.* 10. 61. 62.) (1) Macrobe dans le premier Livre (*Ch* 6.) du songe de Scipion exalte les singulieres vertus du nombre sept, & parle des changemens remarquables que chaque septenaire de notre vie produit dans nos tempéraments; comme dans le premier on pousse les dents; dans le second on parvient à la puberté; la barbe paroît dans le troisieme; on acheve de croître dans le quatrieme; on parvient au dernier période de force dans le cinquieme; à celui de consistance dans le sixieme; & on décline dans le septieme. Philon Juif, dans son excellent livre de la création du monde, affirme pareillement qu'à la fin de tous les sept ans il se fait un grand changement dans le corps de l'homme, & il en allegue en preuve l'autorité d'Hippocrate, & quelques vers de Solon.

Les anciens respectoient beaucoup la vieillesse, jugeant sans raison de la sagesse des hommes par la longueur de leur

(1) Je ne sai pas ce que signifient ces chiffres. Rhodig. rapporte tout cela dans le Chap. 22. du Liv. XIX. de ses Leçons antiques.

barbe; enforte qu'il falloit avoir un certain nombre d'années pour être capable de certaines choses. L'âge de vingt-un ans délivroit les jeunes gens de la tyrannie des maîtres & des tuteurs; c'est pourquoi Philostrate dit dans ce chapitre que le frere d'Apollonius ayant vingt-trois ans, étoit hors de tutele. Ils avoient aussi un âge fixe pour être capables de se marier & d'exercer des emplois publics. Le Talmud des Juifs, les loix civiles, & les canons de l'église permettent le mariage à une femme de douze ans; Héfiode (*m*) en demandoit quinze; Xénophon & le poëte comique seize; Aristote dix-huit (*n*); & Platon (*o*) vingt. Je trouve que le plus déraisonnable est de fixer cet âge à douze ans: premierement parce que sur cent il ne s'en trouve pas une de cet âge qui ne soit plus propre à jouer avec sa poupée qu'à prendre garde au ménage, & en second lieu parce qu'il

(*m*) Dans le poëme intitulé les ouvrages & les jours. v. 696.

(*n*) Dans sa Politique Liv. VII. Chap. 16.

(*o*) Platon dans son traité des loix Liv. VI. à la fin, veut qu'une fille se marie depuis seize ans jusqu'à vingt pour le plus tard.

ne semble rien moins que convenable qu'une femme à qui les loix ne laissent pas la liberté de léguer par testament une paire de souliers, puisse dans le même temps disposer de sa personne & de sa fortune en se mariant. La loi Papienne faite par Tibere défendoit le mariage aux hommes qui avoient passé soixante ans & aux femmes qui en avoient au delà de cinquante, comme étant hors d'état d'avoir lignée, ce qui est le principal but du mariage. Cette loi fut révoquée en partie par l'Empereur Claude, & dans sa totalité par Justinien. La bienheureuse Vierge avoit quinze ans quand elle mit au monde Jésus-Christ notre Seigneur.

Secondement un certain âge étoit requis, soit dans l'église soit dans l'état, pour exercer les emplois publics. Lancelot dans ses institutions de droit canon dit que personne ne doit être fait Evêque avant l'âge de trente ans, d'autant que nous lisons que Jésus-Christ n'avoit été baptisé, & n'avoit prêché qu'à cet âge. St. Chrysostome fut fait Evêque à quarante-trois ans (*Préfac. de Savil*). Thomas Becket fut fait Archevêque de Cantorberi à quarante-quatre. (*Mit. Parker Antiq. Brit.*) Le vénérable Bede, notre com-

compatriote qui vivoit il y a huit-cents ans, dit lui même qu'il fut fait Diacre à dix-neuf ans; & Origene, selon Eusebe (p), fut fait Catéchiste à dix-huit.

Venons aux emplois publics dans l'état; les Gaulois armoient leurs enfants, & les préparoient à la guerre à quatorze. La loi de Gracchus portoit qu'on ne pouvoit pas enrôler un jeune homme au dessous de dix-sept. Suivant les loix d'Athenes on ne pouvoit aller à la guerre qu'entre dix-huit & quarante ans. Les Athéniens & les Romains portoient rarement les armes passé les quarante-cinq ans, comme l'assurent Dénys & Polybe (q). Sénèque dans le dernier chapitre de son traité de la briéveté de la vie, dit que les loix n'obligeoient point un soldat à servir après cinquante ans, ni un Sénateur après soixante (r). Pline fait allusion à cette loi quand il écrit à Pomponius Bassus: *les loix mêmes rendent au repos celui qui a passé soixante ans* (s). Ro-

(p) Histoire Ecclési. Liv. VI. Chap. 37.

(q) Polybe Liv. VI.

(r) *Lex a quinquagesimo anno militem non cogit; a sexagesimo senatorem non citat.* (Cap. 20.)

(s) *Ipsæ leges majorem annis sexaginta etiam reddunt.*



mulus, suivant Plutarque (t), commença à regner à vingt-un ans; Alexandre avoit, pour ainsi dire, conquis le monde à trente-trois; Auguste fut fait Consul à vingt-ans, & reçut la robe virile à seize (Suétone) (u). Nous lisons dans Baronius qu'on élut un Pape qui n'avoit pas plus de douze ans. Cicéron plaida en public devant le Sénat à vingt-trois ans. Les uns sont plutôt formés que les autres; & quand je lis un livre je n'examine point l'âge de l'Auteur. Celui qui écrit des folies, fait une bien mince excuse au lecteur en mettant au frontispice; à l'âge de soixante ans: au contraire la minorité ne suffit pas pour justifier un Auteur; parce que celui qui se trouve assez âgé pour composer un livre, peut à peine excuser les sottises qu'il y met, en s'appellant enfant.

(3) *Lycée*; c'étoit le nom d'une école que Cicéron avoit érigée dans sa maison de campagne de Tusculum (v). Il l'avoit appelé ainsi du nom de l'école qu'A-

(t) Je ne trouve pas cela dans Plutarque.

(u) Dans la vie d'Auguste §. 3. pour la robe virile & §. 26. pour le consulat.

(v) De Divinatione Lib. I. §. 5.

ristote tenoit près d'Athenes, dans un bocage hors de la ville. Laerce parlant de l'arrivée d'Aristote à Athenes, dit que puisque Xénocrate s'étoit déjà mis en possession de l'Académie, Aristote choisit le Lycée (w), qui comme Suidas écrit (x), étoit situé dans un fauxbourg d'Athenes, & fut d'abord bâti par Périclès pour exercer les soldats. C'est donc dans le Lycée qu'Aristote enseignoit la Philosophie à ses auditeurs, se promenant continuellement chaque jour jusqu'à l'heure de se parfumer, ce que les Grecs faisoient ordinairement avant le repas. C'est de ces promenades qu'Aristote & ses disciples tirèrent le nom de *Péripatéticiens*:

Versant dans le Lycée & dans l'Académie

Les trésors renfermés dans leur divin génie (y).

*Cicéron Académic. (z)*

(w) Liv. V. dans la vie d'Aristote Section II.

(x) Au mot Λύκειον.

(y) *Inque Academia umbrifera, nitidoque Lyceo*

*Fuderunt claras divini pectoris artes.*

Ces vers sont rapportés par Cicéron, De Divinatione Lib.

I. §. 13.

(z) Lib. I. §. 4.

C'est à l'imitation de ce Lycée d'Athènes qu'Apollonius en érigea un autre à Eges (a).

(4) *Anaxagore de Clazomene*; dont j'ai parlé au long dans mes notes sur le second Chapitre de ce Livre (Not. 3.)

(5) *Cratès de Thebes* fils d'Ascandas (b) étoit un Philosophe Cynique & un des plus célèbres disciples de Diogene, comme nous l'apprenons de Laerce (c) & de Suidas (d). Cependant Hippolyte (e) dit qu'il n'étoit pas disciple de Diogene, mais de Brisson Achéen. La secte Cynique tiroit son origine d'Antis-

(a) Ce sont les mauvaises traductions de Rinuccini & de Morel qui ont trompé Ch. Blount. Ces Traducteurs font dire à Philostrate qu'Apollonius consacra à Eges un Lycée & une Académie; & Philostrate dit qu'Apollonius changea le Temple en Lycée, comme le remarque très-bien Olearius.

(b) Laerce (Lib. VI. Sect. 84.) dit Cratès fils d'Ascendus.

(c) Lib. VI. Sect. 85.

(d) Au troisième des articles Κράτης.

(e) Ceci se trouve dans Diogene Laerce Liv. V. Sect. 85; mais Laerce cite *Hippobote*, non *Hyppolite*. Suidas à l'article cité, le fait disciple de l'un & de l'autre.

thene disciple de Socrate, qui après la mort de son maître choisit pour son école un lieu situé hors des portes d'Athènes, & nommé Cynosarges. Les principaux Professeurs de la doctrine Cynique furent Antisthene, Diogene, Cratès, Démétrius. Cratès eut plusieurs auditeurs célèbres comme sa femme Hipparchia, son beau frere Métroclès, Ménippe Phénicien, & Zénon pere de la Philosophie Stoïcienne. De là vient la grande fraternité & liaison qu'il y avoit entre les Cyniques & les Stoïciens: en forte que, comme dit Laerce (*Liv. VI.*) les Stoïciens eux-mêmes reconnoissoient que le Cynisme étoit un chemin bien court pour parvenir à la vertu. Cependant celui qui examinera bien cette secte, & considérera les mœurs & la conduite de ceux qui en ont fait profession, trouvera que la Philosophie la plus phantastique est le Cynisme qui, en orgueil, en mauvais naturel, en caprice, & en mal-propreté differe de toutes les autres sectes philosophiques exactement comme le Calvinisme rigide differe de toutes les autres sectes chrétiennes.

La principale raison qui porta Zénon à quitter la secte Cynique, fut que Cratès lui ordonna de faire quelques actions



indécentes, que sa modestie ne lui permit pas d'exécuter. On fait jusqu'à quel point Cratès pouffoit l'impudence Cynique; puisqu'il coucha avec sa femme en public. Ce Philosophe Thébain fleurissoit environ la cent-treizieme Olympiade, l'an du monde 3620. Pasiclès disciple d'Euclide étoit son frere. Voici ce que Laerce rapporte de Cratès. „ Antisthene, raconte dans ses *successions*, „ qu'étant à une tragédie dans laquelle „ on représentoit Téléphe dans un état „ humiliant & portant une corbeille, „ il s'adonna d'abord à la Philosophie „ Cynique, vendit toutes ses terres, dont „ il tira plus de deux-cens talens; distribua cet argent à ses concitoyens, & „ fit une profession si constante de cette „ Philosophie que le Poëte comique Philémon dit de lui:”

Il ne porta l'hiver qu'un habit déchiré,  
Ni qu'un bien chaud l'été, tant il fut modéré (f).

(f) Tout ceci est tiré de Laerce Liv. VI. Sect. 87. Un peu plus bas (Sect. 88.) Laerce dit que, selon Démétrius de Magnésie, Cratès déposa son argent chez un banquier, à condition de le donner aux enfans de Cratès, s'ils étoient ignorants; & de le distribuer au peuple s'ils étoient Philosophes, parce que dans ce cas ils n'auroient besoin de rien.

Dioclès & Philostrate notre auteur rapportent que Diogene persuada Cratès de se défaire de ses terres, & de jeter dans la mer l'argent, qu'il en retireroit (g), disant *loin de moi toute mauvaise convoitise. Je vous submergerai afin que vous ne me noyiez point* : car il pensoit qu'on ne peut pas avoir ensemble les richesses & la vertu. Il chassa à bons coups de bâton quelques-uns de ses intimes amis, qui étoient venus l'exhorter à quitter ce genre de vie ; car il étoit fort vif. Il descendoit d'Alexandre, & sa femme descendoit de Philippe (h). De plus Démétrius de Magnésie dit qu'il déposa une somme entre les mains d'un banquier à condition de la donner à ses enfants, s'ils s'attachoient à quelque emploi civil ; & de la distribuer au peuple s'ils s'adonnoient à la Philosophie, parce qu'un Philosophe n'a besoin de rien. Eratosthene rapporte que Cratès eut de sa femme Hipparchia un

(g) Laerce au même endroit.

(h) Laerce, au lieu cité, dit que la maison ou la patrie de Cratès (Thebes) fut détruite par Alexandre ; & celle d'Hipparchia (Maronée) par Philippe. En effet, comment Cratès pouvoit-il descendre d'Alexandre, dont il étoit contemporain, puisqu'il lui parla, comme Blount même va le dire tout à l'heure ?

fils appelé Pasiclès; qu'aussi-tôt que ce jeune homme fut parvenu à l'âge de puberté, son pere le mena chez une fille qui étoit son esclave disant; c'est un mariage héréditaire pour vous: mais ceux qui commettent adultere sont, suivant les Poètes tragiques, punis par l'exil ou par la mort; & ceux qui gardent des concubines sont, suivant les Poètes comiques, entraînés par la passion & par l'ivrognerie jusqu'à perdre le sens (i). Il invectivoit extrêmement contre les femmes publiques; & par là, à ce qu'on dit, il s'exerçoit lui-même à souffrir les railleries des autres. Une fois voyant à Delphes une statue d'or de la courtisane Phryné, il s'écria: *voilà le trophée de l'intempérance des Grecs*. Une autre fois ayant le visage meurtri des coups que lui avoit donné le musicien Nicrodomus, il s'attacha au front un papier sur lequel étoit écrit: *c'est l'ouvrage de Nicrodomus*. Une autre fois étant battu, les uns disent à Thebes par un maître d'école, les autres disent à Corinthe par Euticratès, il se mit à rire & dit; *il le tira par les pieds & l'entraîna hors du seuil de la porte*. Ale-

(i) Laerce Liv. VI. §. 89.

xandre demanda à Cratès s'il souhaitoit qu'on rebâtît sa patrie; pourquoi? répondit Cratès; il viendrait peut être un autre Alexandre qui la détruiroit encore. Les Magistrats d'Athenes le blâmoient parce qu'il portoit une longue robe: Cratès répondit je vous ferai voir Théophraste dans le même attirail; comme le Magistrat ne le croyoit pas, Cratès le mena à une boutique de barbier où Théophraste étoit assis pour se faire raser. Zénon dans son Chrias dit que Cratès semoit des morceaux de peau de mouton sur son manteau pour paroître plus laid, quoiqu'il le fût assez sans aucun artifice; Zénon ajoute que Cratès rioit toujours pendant qu'il parloit. Dans sa vieillesse il devint tout voûté: c'est à quoi il faisoit allusion lorsqu'en se regardant & voyant que la mort s'approchoit, il disoit: *vieux ami vous irez à l'autre monde, vous que la vieillesse a courbé* (k). Il mourut vieux & fut enterré dans la Béotie. Laerce dit, „ nous avons encore les épî- „ tres de Cratès qui contiennent une „ Philosophie excellente, & qui sont „ écrites dans un style semblable à celui

(k) Tout ceci est tiré de Laerce vie de Cratès Liv. VI.



„ de Platon.” Il composa aussi quelques tragédies très-philosophiques (l). *Stanly vies des Philosophes; Snidas; Laert. Lib. VI. Stobæ. Serm. Plutarch. Mor. Gale's court of the Gent. Part. II.* Plutarque (m) loue beaucoup Cratès en ce qu'ayant lu sur le tombeau de Sardanapale ces vers de Chérille:

J'ai joui, ne tenant nul goût pour défendu:  
C'est ce que je possède; & le reste est perdu (n).

Il continua sur le champ,

Le savoir que j'acquis par un soin assidu,  
C'est ce que je possède; & le reste est perdu (o).

(l) Dans la vie d'Hipparchia Liv. VI. Sect. 98. Mais Ménage dans ses notes sur ce passage, pense que ces lettres & ces tragédies sont d'Hipparchia.

(m) Des louanges qu'on se donne à soi-même.

(n) *Hæc habui quæ edi, quæque exsaturata libide*

*Hausit; at illa manent p'ura & præclara relicta.*

Ces vers se trouvent dans Cicéron Quæst. Tuscul. Lib. V. S. 35. En Grec ils font partie de l'Épig. 2. Chap. 1. Liv. III. de l'Antologie.

(o) *Hæc habui, didici studio quæ pulcra, camenæ*

*Me quibus instruxere* —————

Ce vers se trouvent tels dans le traité des louanges qu'on se donne à soi-même, de Plutarque, traduction de Xilander. Laerce dans la vie de Cratès (Lib. VI.) rapporte ces

Je ne puis peindre le vrai caractère de la vertu de ce Philosophe sans le faire paroître chagrin & de mauvaise humeur aux gens vifs & gais; affecté aux complaisants; dégoutant & sale aux délicats; grossier aux hommes polis; prodigue & extravagant aux avarés; & inimitable aux libertins & à la jeunesse. Quoiqu'il en soit, puisque sa vertu, qui consistoit dans le renoncement à soi-même & dans la tempérance, étoit fort grande, la coutume & la discipline de sa secte peut avec raison nous reconcilier avec ses erreurs.

Outre le Philosophe de Thebes, dont Philostrate parle ici, il y a eu d'autres hommes célèbres de même nom; un ancien Poëte comique d'Athenes; un disciple de Polémon Philosophe; un Grammairien sous Ptolomée Philométor, contemporain d'Aristophane, & surnommé le Critique ou l'Homérique, parce qu'il avoit composé cinquante-neuf livres sur

vers un peu différemment. Dans l'édition de Ménage ils sont traduits ainsi:

*Tantum habui quantum didici, quantumque labore  
Percepi & studio; rapuit sed cetera fastus.*

Mais Laerce ne dit pas à quelle occasion Cratès fit ces vers.

l'Illiade & sur l'Ollissée d'Homere (Suidas) (p). Il fut aussi le premier qui apporta l'étude de la Grammaire à Rome, à ce que dit Suétone (q); car pendant

(p) Suidas (Article Κράτης) nomme deux Poètes comiques de ce nom, tous deux d'Athenes, l'un desquels vécut pendant que l'ancienne comédie étoit encore en vogue. Suidas dit que Cratès qui vivoit sous Ptolomée Philométor, étoit Philosophe Stoïcien & contemporain du Grammairien Aristarque. Suidas ne parle pas du disciple de Polémon: mais Laerce en donne la vie (Liv. IV. Sect. 21. & suivantes), à la fin de laquelle il compte dix Cratès.

(q) De illustr. Grammat. §. 2. Mais Ch. Blount n'a pas exactement traduit son Auteur. Il dit, *Primus igitur, quantum opinamur, studium Grammaticæ in Urbem intulit Crates Mallotes Aristarchi æqualis, qui missus ad Senatum ab Attalo Rege, inter secundum ac tertium bellum punicum, sub ipsam Ennii mortem, quum in regione Palatii, prolapsus in cloacæ foramen, crus fregisset, per omne legationis simul & valetudinis tempus, plurimas ἀποδείξεις subinde fecit, assidueque differuit.* C'est-à-dire: „ Le premier qui introduisit à Rome le goût de la  
 „ Grammaire, fut, à mon avis Cratès de Mallos (ville de  
 „ la Cilicie), contemporain d'Aristarque. Cratès fut en-  
 „ voyé au Sénat par le Roi Attalus, entre la seconde &  
 „ la troisième guerre Punique, immédiatement après la mort  
 „ d'Ennius. Dans le quartier du Palatium il tomba dans  
 „ le creux d'un cloaque & se cassa une jambe; pendant le

le temps qu'il fut dans cette ville comme envoyé du Roi Attalus, il fit plusieurs narrations sur la mort d'Ennius. Il y a eu aussi un autre Cratès de Pergame qui a écrit un Livre sur les curiosités & merveilles de plusieurs pays. Pline (*Liv. VII. Ch. 2.*) (r), & Elien (*des Animaux Liv. XVII. Ch. 9.*) (s) font mention de cet Auteur.

(6) *Sophocle*, le Prince des Poètes tragiques, étoit Athénien de naissance, fils de Sophilus. Il naquit la seconde année de la soixante-onzième Olympiade, pendant que Philippe étoit Archonte, comme disent l'Anonyme dans sa description des Olympiades, & les Scholiastes de Sophocle. Cependant Suidas (t) & d'autres assurent qu'il naquit dans la soixante-treizième Olympiade. A ce compte il étoit de dix-sept ans plus âgé que Socrate, & vivoit environ l'an du Monde 3520, & avant la naissance de Jésus-Christ 428. Suidas dit qu'il mou-

„ temps de sa légation & de sa convalescence, il fit plusieurs leçons en public, & disputa assiduellement.”

(r) Au commencement du Chapitre 2.

(s) A la fin du Chapitre 9.

(t) Dans le premier des articles Σοφοκλῆς.



rut six ans après Euripide (u), auquel on le préfère pour la majesté du style, non pour le nombre des sentences. Il fut Préteur avec Euripide & avec Périclès (v). Il composa, selon Suidas, cent-vingt-trois Tragédies (w); & en disputant le laurier aux autres Poètes, il remporta la victoire vingt-quatre fois. Trois de ces victoires furent très-remarquables. La première est celle que Sophocle encore jeune, remporta sur Eschyle, qui, dit-on, à cause de cela se retira en Sicile où il mourut de chagrin. La seconde est celle que lui procurèrent ses enfants, qui dénoncerent aux Juges leur Pere âgé, comme tombé dans l'enfance. Sophocle lut une Tragédie qu'il venoit de composer, & demanda si c'étoit l'ouvrage d'un imbécile? Les Juges le louerent beaucoup, firent une forte reprimande à ses enfants, & les renvoyerent avec honte, en comblant d'hon-

(u) Suidas (article cité) dit seulement qu'il mourut après Euripide.

(v) Cicéron (De Offic. Lib. I. §. 40.) ne parle que de Périclès.

(w) Et même un beaucoup plus grand nombre, dit Suidas au même endroit.

neur le pere. La troisieme de ces victoires, & la derniere de celles que remporta Sophocle, lui coûta la vie, à ce qu'on dit. Car, étant fort vieux, il récita une Tragédie dans la place publique pour concourir au prix. On balança long-temps; enfin il eut en sa faveur une voix de plus qui le déclara vainqueur, & il en mourut de joie. (*Valer. Max. Liv. 9. Ch. 12.*) (x). De là vient que Cicéron, (*Cat. maj. 20.*) qui l'appelle Poëte divin, dit qu'il composa des Tragédies même dans l'âge le plus avancé (y). Pline est si romanesque dans son éloge de Sophocle, qu'il fait intervenir un miracle pour l'honorer après sa mort. Sophocle, le Prince de tous les Poëtes Tragiques, dit Pline (*Liv. VII. Chap. 29.*) mourut à Athenes quand les Lacédémoniens commençoient le siege de cette ville. Lyfandre leur Roi vit plusieurs fois en songe Bacchus qui l'avertit de per-

(x) No. 5. des externes.

(y) Cicéron dans l'Ancien Caton, ou de la vieillesse, §. 7. raconte l'histoire de Sophocle & de ses enfans, à cette occasion il dit que ce Poëte composa des Tragédies dans l'âge le plus avancé. Mais Cicéron donne à Sophocle le nom de Poëte divin, dans le traité de la Divination Liv. I. §. 25.

mettre qu'on enterrât l'homme du monde qu'il aimoit le plus. Le Roi prit des informations pour savoir qui étoit dernièrement mort à Athenes; & par le rapport des citoyens il trouva que le Dieu vouloit parler de Sophocle, qui étoit le dernier qui fût mort chez eux. Lysandre permit donc qu'on l'enterrât tranquillement, & qu'on célébrât ses obsèques sans inquiétude (z). Philostrate dit dans ce chapitre que Sophocle se réjouissoit de ce que son âge avancé l'avoit délivré des desirs amoureux. On lit la même chose dans Plutarque (a) & dans Cicéron (b). Selon ce dernier, un  
des

(z) Le passage Pline est plus court: *'Sophoclem tragicum cothurni principem defunctum sepeliri Liber Pater iussit, obsidentibus naevia Lacademoniis, Lysandro eorum Rege in quiete sorpius admonito, ut pateretur humari delicias suas. Requisivit Rex qui supremum diem Athenis obisset; nec difficulter ex iis quem Deus significasset, intellexit, pacemque funeri dedit.* C'est par ces mots que finit ce Chapitre.

(a) Je trouve le mot de Sophocle dans le Traité intitulé, *que suivant les préceptes d'Epicure, on ne sauroit vivre agréablement.* Et dans le Traité de l'amour des richesses.

(b) *Cato Major, vel de Senectute, §. 14.*

des amis de Sophocle lui demanda si, en cas de besoin, il pourroit encore caresser une femme : Sophocle répondit, Dieu me bénisse, mon bon ami, ne me parlez plus de cela, je vous prie ; il y a longtemps que j'en suis quitte, & graces à ma vieillesse, je suis affranchi de l'esclavage de ces violentes & furieuses souveraines. (Plut. Mor. de l'Avarice, & de la Vieillesse, & Propos de Table Liv. I. & Cic. Cat. maj 43.) Sophocle composa une Tragédie en prenant pour sujet Antigone fille d'Œdipe Roi de Thebes ; & il fut si heureux dans son plan & dans son style, que les Athéniens pour récompense le firent Gouverneur de Samos. Delà vint le proverbe, *c'est un Sophocle* (c) ; c'est-à-dire, c'est un Orateur heureux. Ce Poète fit plusieurs changements dans la vue de reformer le théâtre : avant lui le poète étoit toujours un des acteurs ; Sophocle ne joua point, parce qu'il n'avoit pas de voix ; il donna des souliers blancs aux acteurs & aux danseurs ; il porta les chœurs des jeunes gens depuis douze personnes jusqu'à quinze ; & il accommoda ses Tragédies au caractère

(c) *Sophocles est.*



des acteurs. Vossius écrit aussi que Sophocle fut le premier à se servir de trois acteurs, parce que, comme Eschyle en avoit ajouté un second, de même Sophocle en ajouta un troisième, qu'on nomma *Tritagoniste*, c'est-à-dire, acteur qui jouoit le troisième & dernier rôle (d).

Non-obstant tout ce que nous avons dit de la mort de Sophocle, nous lisons dans Lucien qu'il fut étouffé par un grain de raisin. Cette opinion est confirmée par ce vers de Sotadès qui se trouve dans Stobée (e).

Suidas dit qu'outre ses Tragédies, Sophocle composa des Élégies, des Péans, & quelques pièces en prose (f). Cicéron (*de Divin. Lib. I. §. 50.*) (g) raconte qu'une patère d'or ayant été volée du temple d'Hercule, ce Dieu apparut en songe à Sophocle, & lui nomma le voleur; que par deux fois Sophocle ne fit

(d) Suidas dit la même chose au commencement de l'article cité.

(e) Σοφοκλῆς ἰᾶσα φάσαν. Voyez aussi l'Eg. 38. Chap. 25. Liv. III de l'Antologie.

(f) Article cité.

(g) C'est au §. 25.

pas attention à cette vision; mais qu'étant averti plusieurs fois, il y ajouta foi; qu'il en fit part au Magistrat, lequel fit prendre celui que Sophocle accusoit; & qu'on n'eut pas plutôt reproché ce crime à cet homme, qu'il avoua le fait & rendit la patere. Sophocle se tenoit beaucoup à Colone, place peu éloignée d'Athenes, (*Cic. de Finib. Lib. V. § 2.*) (*h*) & qui avoit donné le surnom de Coloneus à Œdipe qui s'y étoit retiré lorsqu'il s'exila de Thebes. On adoroit Neptune à Colone.

Pour ce qui regarde le vrai caractère de Sophocle, je trouve que les Anciens le vénéroient beaucoup. Lorsque Pompée fut trahi par Sempronius sur le rivage d'Égypte, & qu'il eut découvert son erreur & le danger qu'il couroit, il réfléchit, mais trop tard, à la grande sagesse de Sophocle, & répéta (*selon Appien Liv. II. de la guerre civile des Romains*) (*i*) ces deux vers de ce Poëte:

A la cour des Tyrans le Héros & le brave  
Entre libre, & bientôt se trouve leur esclave.

(*h*) C'est au §. 1.

(*i*) Vers la moitié de ce Liv. II.

Vellejus Paterculus dit qu'en peu d'années Eschyle, Sophocle, & Euripide, trois Poètes d'un esprit divin, donnèrent le plus grand lustre à la Tragédie (k). Polémon Philosophe d'Athènes aimoit tant Sophocle & Homere, qu'il disoit souvent qu'ils étoient doués d'une sagesse égale, & qu'il nommoit Homere le Sophocle Héroïque, & Sophocle l'Homere Tragique (*Diog. Laerc. Lib. IV*). (l). Virgile montre assez combien il estimoit Sophocle, lorsqu'il dit (*Ecl. 8.*): *Tes vers sont les seuls qui méritent le cothurne de Sophocle* (m). Le sage Simonide l'appelloit la fleur des Poètes. Son style étoit si doux que Suidas le nommoit l'Abeille (n): ses vers étoient mâles & majestueux, comme on peut le

(k) *Una, neque multorum annorum spatio divisa, ætas per divini spiritus viros Æschylum, Sophoclem, Euripidem, illustravit Tragædus.* (Lib. I. Chap. 16.)

(l) *Εἶπεν οὖν τὸν μὲν Ὅμηρον, ἐπικόν, εἶναι Σοφοκλέα. Ὅμηρον δὲ Σοφοκλέα τραγικόν.* (Dans la vie de Polémon sect. 20.)

(m) *Sola Sophocleo tua carmina digna cothurno.*

V. 10.

(n) *Μέλιττα.* Au premier des articles *Σοφοκλῆς*. Suidas ne lui donne pas ce nom; il rapporte qu'on le lui donnoit.

conclure de ce vers de Juvenal (*Sat. 6.*):  
*Nous débitons des vers sublimes avec l'em-*  
*phase de Sophocle* (o). Il laissa cinq en-  
 fants, Jophontès, Léosténès, Aristonès,  
 Stéphanus, & Ménéclidès (p). Optopée  
 dans la troisième Epigramme Grecque sur  
 le tombeau de Sophocle, le préfère de  
 beaucoup à Eschyle & à Euripide. Nous  
 lisons dans Plutarque (*des vies des dix*  
*Orateurs*) (q), que Lycurgue fit une loi  
 à Athenes, portant qu'on érigeroit aux  
 dépens du Public des statues de bronze  
 à Eschyle, à Sophocle, & à Euripide;  
 que leurs Tragédies seroient exactement  
 copiées, & gardées dans les Archives de  
 la ville, & que le Notaire public les li-  
 roit aux acteurs, sans quoi il ne feroit  
 pas permis de les jouer. Quelques-uns  
 pensent que Sophocle introduisit dans le  
 théâtre les décorations, & les scènes  
 peintes, ce qu'Horace semble avoir en-  
 vue lorsqu'il dit *il mit sur le théâtre des*

(o) *Grande Sophocleao carmen bacchamur hiatu.*

(p) *Suidas* Article souvent cité; mais il donne au pre-  
 mier le nom de Jophon.

(q) Dans la vie de Lycurgue fils de Lycophon, qui est  
 le septième des dix Orateurs.



*méliocres figures* (r). Mais je trouve plutôt que ces ornemens furent inventés par Eschyle & perfectionnés par Sophocle.

---

## CHAPITRE XIV.

*Apollonius garde le silence pendant cinq ans.*

(1) **A**POLLONIUS interrogé par Euxene pourquoi il n'écrivoit rien, quoiqu'il eût tant de connoissances philosophiques & un style agréable & noble, répondit; je n'ai pas encore gardé le silence; & il commença (2) dès ce moment à le garder. Il tint en bride sa langue, mais il fit usage de ses yeux & de son esprit pour apprendre bien des cho-

(r) — *Modicis instravit pulpita signis.*

*Art. Poet. v. 279.*

Mais Horace parle d'Eschyle; & les meilleurs critiques, lisent:

*Modicis instravit pulpita tignis.*

C'est-à-dire, il exhaussa un théâtre sur des treteaux. (Bateux dans les quatre Poétiques.)

ses, & pour les graver dans sa mémoire; faculté par laquelle même à cent ans il surpassa (3) Simonide. Il chantoit souvent un hymne que ce Poëte avoit composé à la louange de la mémoire (s), dans lequel il disoit que le temps fane & consume tout; & qu'il doit à la mémoire, le privilege de ne point vieillir & s'user. Cependant durant son silence, Apollonius ne fut pas d'un commerce désagréable. Il entretenoit la conversation par ses signes & par ses gestes, en sorte qu'on ne le trouva ni déplaisant ni triste; & il conserva l'aménité de son caractère. Il avoua qu'il avoit trouvé bien difficile cette vie, qu'il mena durant cinq ans; qu'il lui étoit venu dans l'esprit bien des choses à dire qu'il n'avoit pas dites; & qu'il avoit fait semblant de ne pas entendre plusieurs choses qui l'irritoient; que souvent sur le point de faire des réprimandes, il s'étoit dit, *contiens ton esprit & ta langue*; & qu'il avoit supporté sans parler plusieurs injures qu'on avoit vomies contre lui.

(s) Le Grec dit seulement qu'Apollonius chantoit cet hymne. C'est Blount qui en nomme l'Auteur, & renvoie à Lib. Gerald. Dial. 9.

## CHAPITRE XV.

*Belles actions d'Apollonius.*

**I**L passa ce temps de silence partie dans la (4) Pamphylie, & partie dans la Cilicie ; & quoiqu'il vecût parmi des nations molles & effeminées, il ne proféra pas un mot. Lorsqu'il arrivoit dans des villes agitées par des émeutes que les spectacles occasionnoient souvent alors, il se monroit au Peuple, exprimoit par ses regards & par ses gestes la réprimande qu'il avoit méditée, appaisoit leurs querelles : & tout le monde gardoit le silence comme s'il assistoit aux mysteres. Mais il n'est pas difficile de mettre d'accord ceux qui se querellent pour des histrions ou pour des chevaux ; car dès que ceux qui contestent pour de si minces sujets, voyent un (6) grave personnage, ils ont honte, & se remettent aisément dans le bon chemin. Mais quand une ville est tourmentée par (7) la famine, il n'est pas facile de la faire changer de sentiment, & d'appaiser sa colere par les discours les plus éloquents & les plus per-

persuasifs (t). Cependant Apollonius en vint à bout par son silence, Car, étant arrivé à (8) Aspendus, qui est la troisième ville de la Pamphylie, située le long de la rivière (9) Eurymédon, il ne trouva sur le marché que des légumes grossiers qu'on ne mange que par nécessité; il apprit que c'étoit l'unique nourriture des Aspendiens. Quelques personnes riches avoient caché le bled pour le vendre au prix qu'ils vouloient. C'est pourquoi une foule de monde de tout âge & de tout sexe s'étoit réunie contre le Gouverneur, & menaçoit de le bruler vif, quoiqu'il eût embrassé (10) les statues des Empereurs, qu'on respectoit alors plus que celle de Jupiter (11) Olympien. Car c'étoient les statues de Tibere, sous le regne duquel on condamna comme coupable de lèse Majesté un homme pour avoir battu son esclave qui avoit dans la poche une piece d'argent où étoit empreinte l'image de Tibere. Or Apollonius s'approcha du Magistrat assiégé, & lui demanda par signes

(t) C'est à-peu-près l'exorde d'une harangue de Caton l'ancien. Voyez Plutarque dans la vie de Caton l'ancien.



ce que c'étoit que cela. Le Magistrat répondit qu'il souffroit le même tort que les autres, & qu'il périroit aussi bien que le reste de la ville si on ne le laissoit pas parler. Alors Apollonius se tourna du côté du peuple, & l'avertit par ses gestes d'écouter le Magistrat. Ces gens par respect pour Apollonius gardèrent le silence, & même déposèrent sur l'autel voisin le feu qu'ils avoient apprêté. Le Magistrat ayant repris courage, nomma plusieurs citoyens qui étoient, disoit-il, la cause de cette famine, parce qu'ils avoient ramassé tout le bled, & le tenoient enfermé en différents endroits de la Province. Les Aspendiens entendant cela, s'écrièrent qu'il falloit aller piller les terres de ces mauvais citoyens. Apollonius les retint, & leur fit entendre par signes qu'il valoit mieux citer les coupables & avoir le bled de leur consentement. Quand ils arrivèrent, peu s'en fallut qu'Apollonius ne rompit le silence, tant il étoit touché des larmes des femmes, des enfants, & des vieillards, qui déplorant leur malheur, gémissaient de se voir sur le point de mourir de faim. Cependant il continua de garder le silence; mais il écrivit sur des tablettes les repro-

ches qu'il avoit à faire contre ceux qui avoient amassé le bled, & les fit lire au Magistrat. Voici ces reproches :

APOLLONIUS AUX ASPENDIENS  
MONOPOLEURS DE BLE.

„ La terre est la Mere commune de  
„ tous, parce qu'elle est juste; vous êtes  
„ injustes, parce que vous voulez qu'elle  
„ ne soit la Mere que de vous. Si vous  
„ n'abandonnez pas une semblable entre-  
„ prise, je ne souffrirai pas que vous  
„ restiez plus long temps sur la terre.”

Les Aspendiens frappés de ces menaces remplirent le marché de bled, & tout le peuple, pour ainsi dire, ressuscita (u).

ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur les Chapitres XIV. & XV.*

(1) Quoique Morel dans sa traduction latine de Philostrate mette au Cha-

(u) A présent on se moqueroit d'un homme qui contrefait le muet; tant le monde se corrompt.

Les gens d'alors étoient d'autres gens que les nôtres.

*La Fontaine Conte de la coupe enchantée.*

pitre suivant la lettre d'Apollonius aux Monopoleurs de bled, j'ai trouvé qu'elle avoit un rapport particulier avec le sujet de ce Chapitre, & j'ai jugé convenable de l'y insérer. Ensuite j'ai vu que Vigenere avoit fait la même chose dans sa traduction françoise (v).

(2) Il commença à garder le silence ; il avoit tiré la doctrine du silence des principes de Pythagore, qui l'enjoignoit sévèrement à ses disciples, comme le moyen de se procurer l'attention la plus respectueuse ; ou plutôt, selon Clément d'Alexandrie (*Stromat. Lib. V.*) (w), afin que s'éloignant des choses sensibles, ils pussent contempler Dieu avec plus de pureté & d'innocence. Ils respectoient les poissons plus que les autres créatures, à cause de leur silence, dit Athénée (20). Voyez Coel. Rhodig. Lect. Ant. Lib. XV. Chap. 23. au sujet des Egyptiens & du silence que Pythagore avoit pris d'eux (x). Il est, dit Jamblique (*Liv. I. Ch.*

(v) Aussi bien qu'Oléarius dans son édition, que nous suivons.

(w) Vers la moitié.

(x) Coelius Rhodiginus dans l'endroit cité dit seulement, « Ils croyoient défendu de parler dans quelque porte que ce

31.) (y), plus difficile de gouverner la langue que toute autre chose. C'est pour-quoi Apulée (= *Florid.* 15.) (z) écrit que le premier fondateur de la Philosophie commença par instruire ses disciples à être silencieux ; & que la première méditation pour acquérir la sagesse fut de brider sa langue, & de retenir les mots dans les remparts des dents &c. Quintilien (*Declam.* 19.) (a) dit qu'à son avis la plus difficile de toutes les vertus est celle du silence. Laerce (*Liv. VIII.*) (b)

33 fût , à quelque heure que ce fût. Car c'étoit un dogme  
37 de Pythagore & des sages Egyptiens, qui vouloient dire  
39 qu'il falloit adorer en silence le Dieu qui a donné le com-  
41 mencement aux choses?" *Nec in janua ulla, quæcum-  
que esset hora, loqui fas arbitrabantur. Nam Pythago-  
ricum & Aegyptiorum dogma sapientum id fuit quum  
Deum innuerent silentio colendum, a quo sunt rerum pri-  
mordia.*

(y) L'édition de Jamblique, que j'ai entre les mains & qui est celle de Gale, Oxford 1678, est divisée non en Livres, mais en Sections, & chaque Section en Chapitres. Dans le 31 Chapitre de la Section I, Jamblique ne dit pas ce que Blount lui attribue ici.

(z) Vers la fin.

(a) Au commencement du §. 7. Edition de Burmann; Leide 1720.

(b) Dans la vie de Pythagore Sect. X.



nous apprend que les nouveaux disciples de Pythagore gardoient le silence cinq ans en écoutant leur maître sans le voir, jusqu'à ce qu'ils en fussent pleinement approuvés ; & qu'alors ils étoient reçus dans sa famille qu'ils appelloient système. (*Voyez aussi Servius sur Virgil Æneid. 10*) (c). Cependant Aulu-Gelle écrit que (d) les cinq ans de silence n'étoient pas absolument nécessaires ; que le temps en étoit plus long ou plus court ; & pour le moins de deux ans ; & pour le plus de cinq. Apulée dans ses Florides (e) dit également que quelques disciples se taisoient pendant un temps plus court , particulièrement ceux qui étoient les plus sérieux ; mais ceux qui avoient plus de penchant à parler devoient garder un silence de cinq ans. A cause de leur silence les Pythagoriciens étoient encore fort hono-

(c) Servius sur le vers 564. du Livre X. de l'Éneide dit seulement que le silence de cinq ans est une vertu Pythagoricienne.

(d) (*Pythagoras jubebat*) *certum tempus tacere ; non omnes idem ; sed aliud aliis tempus pro æstimato captu solertiæ — sed non minus quisquam tacuit quam biennium.* (Lib. I. Cap. 9.)

(e) Floride 15. à la fin.

rés du temps d'Isocrate qui dans son *Bu-  
siris* dit ; on estime plus les Pythagori-  
ciens qui savent se taire que les hommes  
qui se sont fait le plus d'honneur par leurs  
discours. De plus Pythagore enjoignoit  
à ses disciples une espede de silence per-  
pétuel ; car il enseignoit en premier lieu  
qu'ils devoient garder le silence , ou dire  
des choses qui valussent mieux que le  
silence ; & en second lieu qu'ils devoient  
renfermer beaucoup de choses en peu de  
mots , & non pas noyer peu de choses  
en beaucoup de mots ; c'est pourquoi  
Zénon blâmoit ceux qui au lieu d'être  
(f) amateurs du savoir , étoient (g) ama-  
teurs de mots. En troisieme lieu Pytha-  
gore défendoit à ses disciples de décou-  
vrir ses mysteres aux autres. (*Théoph.  
Gale, Court of the Gent. Liv II Ch. 6.*)  
Le silence de Pythagore répond à ces  
mots de Job (*Ch. 6. 24*) *enseignez-moi  
& je me tairai.* Le premier rudiment de  
la sagesse étoit , suivant Pythagore , mé-  
diter , apprendre , oublier de parler ,  
comme dit Pancirole. (*Tit. 10 de Horol.*)

(f) Φιλόλογος.

(g) Λογίφιλος.

(h). Pour ce qui regarde le silence de Pythagore, Cardan (*Tom. II. Lib. II. Ch. 8. de Mut.*) s'en étonnoit (i), à moins, dit-il, que ce ne fût pour nous faire entendre que rien n'est plus nuisible que la langue. [ Si l'on s'en trouve mal, c'est

Quand on rompt le silence, & non quand on le garde (k).

Combien d'hommes pour avoir dit un mot, se sont attiré l'exil, la prison, la pauvreté, le malheur, leur ruine & celle de leur famille, la colere de leur souverain, le titre d'insensé, de scélérat, d'imprudent, & quelquefois la perte de la vie? ] Les Souverains même, comme le remarque Mylord Bacon, ont quelquefois allumé le feu de la sédition par des discours piquants qu'ils ont laissé échapper. César se fit un tort infini par

(h) Je ne trouve pas cela dans Panciroli. *Thes. variar. léc. utriusque Juris.*

(i) *Nisi, dixit, ut intelligeremus nihil esse nocentius lingua.* (De utilitate ex adversis capienda.) Mais ici Cardan est si éloigné de s'étonner du silence de Pythagore, qu'il soutient que c'est un petit mal d'être muet, & avance tout ce qui dans cette tirade est renfermé entre deux crochets.

(k) *Nulli tacuisse nocet; nocet esse locutum.*

ce mot (l) : *Sylla n'étoit pas lettré ; il ne savoit pas dicter.* Il fit par là perdre entièrement aux Romains l'espérance qu'une fois ou l'autre il quitteroit la dictature. Galba se tua par ce mot (m) : *Je choisis, les soldats, & ne les achete pas,* mot qui fit comprendre aux soldats qu'ils n'auroient point de présent. Probus de même mit les troupes au désespoir en disant (n) : *Si je vis, l'Empire Romain n'aura plus besoin de soldats ; & plusieurs autres que je pourrois alléguer, [en sorte que je puis hardiment dire que quatre contr'un de ceux qui sont tués dans des querelles particulieres, non dans des batailles, meurent uniquement pour quelque mot qu'ils ont lâché inconfidèrement.]* Simonide avoit coutume de dire qu'il s'étoit souvent repenti d'avoir parlé, & ne s'étoit jamais repenti d'avoir gardé le silence. (Plut.) (o).

(l) *Sylla nescivit litteras ; non potuit dictare.*

(m) *Legi a se militem, non emi.*

(n) *Si vixero, non opus erit amplius Romano Imperio militibus.*

(o) Dans son traité de la Loquacité, à la fin. Le même passage se trouve dans Coel. Rhodig. Lect. antiq. Lib. XIII. Cap. 5.



Pense à chaque parole, avant d'ouvrir la bouche,  
 A celui qui l'écoute, à celui qu'elle touche ;  
 Enfin garde - toi bien de parler au hazard.  
 Fuis tout questionneur, car il est babillard ;  
 Le curieux jamais au secret n'est fidelle ;  
 Le mot lâché s'envole, & rien ne le rappelle (p).

*Hor. Liv. I. Epist. 18.*

Ce vers seroient bien bons à écrire sur  
 la porte de tous les Caffés. Vous n'y  
 verrez jamais douze personnes, sans qu'il  
 y ait un Judas parmi elles. Le Cheva-  
 lier Flamand qui fut mis à l'amende du

(p) *Quid de quoque viro, & cui dicas, sape videto.  
 Percunctatorem fugito, nam garrulus idem est ;  
 Nec retinent patulæ commissa fideliter aures ;  
 Et semel emissum volat irrevocabile verbum.*

Qu'un des Traducteurs d'Horace. (Traduction des Oeu-  
 vres d'Horace en vers françois, à Paris 1752, en 5 Vol. in  
 12mo) rend ainsi,

Regardez, c'est à quoi d'abord je vous exhorte,  
 De qui vous parlerez, à qui, de quelle sorte.  
 De tout fat curieux évitez l'entretien,  
 Car c'est un babillard qui ne peut celer rien :  
 Si de le contenter vous avez l'imprudence,  
 Je vous plains ; l'indiscret, de votre confidence  
 A tout venant est prêt d'aller faire sa cour ;  
 Et le mot échappé s'envole sans retour.

temps de notre dernier Roi pour quelques mots qu'il avoit dits, auroit été un rare disciple pour Pythagore, même après, lorsqu'il souhaitoit *de (q) le chatouiller avec un peu de bruit*. Les paroles peuvent faire nos ennemis de tous les hommes, & nos amis de tous les fous seulement: c'est pourquoi *(r) le sage est celui qui parle peu*. Celui qui fait craindre son esprit aux autres, doit craindre leur mémoire; car j'ai connu bien des personnes qui ne *(s)* sachant pas railler, favoient casser la tête. En sorte que, soit pour éviter les inconvénients qui résultent de parler, soit pour jouir de l'avantage de méditer en silence, afin que l'âme concentrée en elle-même s'éloigne des objets extérieurs & des passions déréglées, soit par une raison ou par l'autre, il est toujours clair que les Anciens, à les juger par leurs propres écrits, tant Pythagoriciens que non Pythagoriciens, ont fait grand cas du silence. Lycurgue obli-

(q) Tickle it with tinkling.

(r) *Vir sapit qui pauca loquitur.*

(s) Il y a ici un jeu de mots que je n'ai pas pu conserver en François. „ J'have known, many men, who (though „ they could not break a jest), could break a Head.

geoit les Lacédémoniens à accoutumer leurs enfans au silence dès leur âge le plus tendre, (*Cæl. Rhodig Lect. Antiq. Lib. XIII. Cap 5*) (t). Nous apprenons d'Ammien Marcellin (*Lib. XXI.*) que les Perses adoroient le silence comme une Divinité (u). Plutarque dit que le silence indique une sagesse profonde, qu'il renferme la sobriété, que c'est un secret mystique, & une vertu divine. (*Mor. du parler excessif.*) (v) Le même Auteur rapporte l'histoire de Zénon, qui se trouvant à un festin avec les Ambassadeurs de Perse, ne dit mot durant tout le repas. Les Ambassadeurs lui demanderent par plaisanterie quel rapport ils devoient faire de lui au Roi leur maître. Mais, répondit Zénon, vous pouvez seulement lui dire qu'à Athenes il y a un vieillard qui fait assister à un repas sans rien dire, & par cette réponse il mit les rieurs de

(t) Ce chapitre est un discours sur le silence; on y trouve aussi le passage; *Sed & qui generose, insigniterque, ac omnino regie imbuuntur, tacere discunt prius, mox vero loqui.*

(u) *Apud quos silentii quoque colitur Numen.* (*Cap. 13.*)

(v) Ou de la loquacité.

son côté. Hésiode dit qu'on ne doit pas employer la langue à tout propos, mais la garder comme on garde un trésor (w). Dans des temps moins anciens nous trouvons un ordre de Justinien (*In Orat. ad Antecess.*) qui fixe aux étudiants en droit le temps de se taire & le temps de parler à la manière de Pythagore. *Celui qui ne fait pas se taire, ne saura point parler.* (Auson.) (x). Mais de tous les disciples que Pythagore ait jamais eus, il n'y en a pas un de comparable à Apollonius, qui non seulement persévéra dans sa résolution, mais fit durant le temps de son silence plus d'œuvres de charité & de piété que n'en fit aucun autre Philosophe en parlant. Je ne dis rien des injures qu'on lui dit, & des occasions de s'irriter qu'on lui fournit journellement avec beaucoup de malice, mais qu'il souffrit avec encore plus de patience.

(3) *Simonide*; à ce qu'écrivit le savant Gérard Jean Vossius (y): il y a eu parmi les Anciens plusieurs personnages émi-

(w) Dans le poëme intitulé les jours & les ouvrages, V. 717.

(x) *Loqui ignorabit qui tacere nescit.*

(y) *De Poetis Græcis*, Cap. 3.



nents de ce nom. Un Simonide écrivit l'histoire de Dion & de Bion & vécut peu de temps après Euclide. Un autre étoit de Céos & fils de Léoprépès: il vécut avant l'expédition en Perse, nâquit pendant la cinquante - fixieme (z) Olympiade, & mourut dans la soixante - dix - huitieme, âgé de quatre - vingt - dix - neuf ans: il écrivit en dialecte Dorique un plan du gouvernement de Cambise & de Darius (a); en vers élégiaques le combat naval de Xerxès & sa fuite à Artémisium; & en vers lyriques la bataille de Salamine. Il fit plusieurs autres choses, comme on peut le voir dans Suidas (b) dans Lilius Gyraldus, & dans l'Anonyme (*ad Olymp. 62. an. 2.*) Il y eut aussi un Simonide de Magnésie, fils de Sipylus (c), & contemporain d'Antiochus le Grand, dont il décrivit les actions en vers; par-

(z) Suidas dans le premier article Σιμωνίδης, dit dans la cinquante - cinquieme, & selon d'autres, dans la soixante septieme.

(a) Suidas à l'endroit cité dit les regnes de Cambise & de Darius.

(b) A l'article cité.

(c) Suidas au cinquieme des articles Σιμωνίδης.

ticulierement sa guerre contre les Galates, dans laquelle la cavalerie d'Antioche fut mise en déroute par les éléphants. Strabon (*Lib. X.*) parle d'un Simonide Amorginus fils de Crinée (*d*): il en est aussi parlé dans le commentaire d'Eustace sur Dénis. Celui dont parle Philostrate dans ce chapitre, est un autre Simonide de Céos, petit fils par sa mere de Simonide le Lyrique (*e*). Notre Simonide fut surnommé Melicerta (*f*), & inventa, dit-on la mémoire artificielle (*g*). Il vivoit environ la quatre-vingt-deuxieme Olympiade, & fleurit précifément avant la guerre du Péloponese. Au rapport de Suidas il écrivit trois livres (*h*) des inventions; & encore trois

(*d*) Suidas au huitieme des articles Σιμωνίδης. Strabon au Livre X, article Isles, dit que dans l'Isle de Céos est la ville de Julis patrie de Simonide le Lyrique, & de Bacchylide son cousin; & un peu plus bas qu'Amorgos, est une des Sporades, patrie de Simonide qui écrivit des iambes.

(*e*) Suidas au quatrieme des articles Σιμωνίδης.

(*f*) Le premier aussi fut nommé Mélicretès, à ce que dit Suidas.

(*g*) C'est le premier Simonide qui inventa la mémoire artificielle, selon Suidas.

(*h*) Εὑρημάτων.

livres de Généalogies : c'est pourquoi il est appelé (i) Généalogiste par le Scholiaste sur l'onzième livre d'Apollonius. (Gerard. Joann. Vossius ad Hist. Græc.) (k) Nous lisons dans l'Histoire naturelle de Pline (Lib. VI. Ch. 29.) qu'il passa cinq ans de sa vie à Méroé, île du Nil qu'on appelle à présent Naulelate, où il écrivit l'Histoire d'Ethiopie (l). Le même Auteur dit que Simonides Mélicus (m) imagina & inventa, & que Métrodore de Scepsis perfectionna la mémoire artificielle, par laquelle on peut apprendre mot à mot un discours quelconque en l'entendant réciter une fois (n). Le Roi Cyrus connoissoit par nom tous les soldats de son armée; L. Scipion tous les

(i) Ο γενεαλόγος.

(k) Vossius parle de la Généalogie de Simonide dans ses Poëtes Grecs; dans ses Historiens Grecs; (Lib. I. Cap. 8.) il parle bien de Simonide l'Historien, & de ses ouvrages; mais il ne dit rien des Généalogies.

(l) Pline l'appella Simonide le jeune, *Simonides minor*. C'est près de la fin du Chapitre 29.

(m) C'est-à-dire, le Lyrique.

(n) Lib. VII. Cap. 24. près de la fin; *ut nihil non isdem verbis redderetur auditum*, ce sont les mots de Pline.

les citoyens de Rome; & Cynéas Ambassadeur du Roi Pyrrhus, le lendemain de son arrivée à Rome, connu & salué par leurs noms tous les Sénateurs, tous les Patriciens, & tous les Chevaliers qu'il rencontra (*Cic. Tusc. Quæst. Lib. I*) (o). Pareillement Mithridate, qui étoit Roi de vingt-deux nations différentes de langage, leur donna des loix & leur rendit justice à chacune dans sa langue sans se servir d'interprète; & en haranguant il changeoit de langage suivant le peuple auquel il parloit. Un Grec nommé Charmidas ou Charmadas, que Cicéron & Quintilien appellent Carnéadès, avoit une mémoire singulière: il étoit en état de réciter par cœur, mot à mot, le contenu de tous les livres d'une Bibliothèque, comme s'il les lisoit. (*Plin. Hist. Nat. Lib. VII. Cap. 24.*) (p).

De plus, Pline dit que Simonide ajouta à l'Alphabet grec les quatre lettres

(o) Cicéron (*Tuscul. quæst. Lib. I. §. 24.*) parle de Simonide, de Théodectes, de Cynéas, de Carnadas, de Mérodore de Scepsis, d'Hortence, comme d'hommes d'une mémoire prodigieuse.

(p) On y trouve tout ce qu'on lit ici, à commencer par les mots *le Roi Cyrus.*



z, h, ψ, Ω: Eustace dit qu'il n'ajouta que ces trois ξ, ψ, θ: & qu'il ajouta à la harpe une huitième corde, & Timothée la neuvième. (*Plin. Hist. Nat. Liv. VII. Chap. 24. (q) & Plut. Mor. Simpos. Lib. IX.) (r).*

Cicéron parlant de la nature des Dieux dit; *Me demandez-vous quelle est l'essence, & quels sont les attributs de Dieu? J'imiterai Simonide. Le Roi Hiéron lui fit la même question; mais Simonide demanda un jour pour y penser. Le lendemain le Roi répéta sa question; mais Simonide demanda encore deux jours pour y penser mieux. Il doubla plusieurs fois le nombre des jours. Le Roi en fut étonné & voulut en savoir la raison. Simonide répliqua, parce que plus j'y pense plus j'y trouve de difficulté. (De Nat. Deor. Lib. I. §. 42.) (s).*

(q) Ceci est au Chap. 56. ou 57, dans l'édition du P. Hardouin. Le Traducteur de Pline prétend (Tom. III. pag. 240. Note 23.) que l'inventeur de ces lettres étoit Simonide d'Amorgos, & qu'il étoit antérieur à Homère.

(r) Plutarque (Question 3 à la fin) dit simplement que Simonide inventa quatre lettres.

(s) Dans mon édition c'est au §. 22. J'ai traduit le texte de Cicéron, non la version de Blount qui n'est pas exacte.

Le grand respect que Simonide avoit pour la Divinité, lui procura, peut-être, les soins particuliers de sa Providence, qu'il éprouva dans deux occasions. Une fois Simonide soupoit avec Scopas à Cranon ville de la Thessalie. On vint lui dire qu'il y avoit à la porte deux jeunes personnages qui demandoient instamment à lui parler. Simonide sortit & ne trouva personne, mais en attendant, le plafond de la chambre à manger tomba, & écrasa Scopas & tous les conviés. Les Dieux immortels aimoient Simonide au point de le préserver d'un danger imminent, comme le remarque Valere Maxime (*Lib. I. Chap. 8. de Miraculis*) (t). Une autre fois Simonide ayant fait un voyage par mer, trouva en abordant au rivage un cadavre qui n'étoit pas enterré. Il eut la charité de l'enterrer; & la nuit suivante il fut averti en songe par le même mort de ne pas s'embarquer le lendemain. Simonide le crut, resta à terre,

(t) No. 7. des externes. La même histoire se trouve dans Cicéron de Oratore Lib. II. près de la fin : dans Suidas ; dans les Fables de Phedre Lib. IV. Fab. 24. Dans Quintil. Instit. Orat. Lib. XI. Cap. 2. Et elle n'en est pas moins fabuleuse.

& tous ceux qui s'embarquerent furent submergés. Simonide apprit ce malheur, & fut charmé d'avoir plutôt confié sa vie à la foi d'un forge qu'à l'inconstance de la mer; & n'oubliant pas la grace reçue, il éternisa la mémoire du mort dans un poëme immortel. (*Val. Max. Lib. I. Cap. 7. (u)* *Cic. de Divin. Lib. I. §. 52.*) (v).

Simonide offrit à Thémistocle de lui enseigner l'art de la mémoire. Thémistocle refusa disant, qu'il avoit plus besoin d'apprendre l'art d'oublier que l'art de se ressouvenir, parce qu'il se rappelloit ce qu'il ne vouloit pas, mais il ne pouvoit pas oublier ce qu'il vouloit (w). Une fois Simonide pria Thémistocle de lui accorder une chose que Thémistocle ne pouvoit pas accorder sans injustice; il répondit, qu'on ne pouvoit pas être bon Musicien & s'écarter de la mesure, ni bon Magistrat & s'écarter des loix (x).

Simonide avoit coutume de dire que de tout ce qui appartient à un homme,

(u) N°. 3. des externes.

(v) C'est §. 27. dans mon édition.

(w) Cic. de Orat. Lib. II. près de la fin.

(x) Cette réponse de Thémistocle est rapportée par Plutarque dans son traité de la mauvaise honte,

la dernière chose qu'on enterroit, étoit sa réputation, à moins qu'on ne parle de ceux qui survivent à leur honneur & à leur vertu. (*Plut. Mor.*) (y).

Ce Poète n'étant plus en état de goûter aucun plaisir des sens à cause de son grand âge soutenoit sa vieillesse par le plaisir de gagner & d'amaasser de l'argent; c'est pourquoi il fut accusé d'avarice, comme nous le voyons dans Plutarque (*Mor. de la vieillesse*) (z). Il étoit grand amateur du silence, & avoit coutume de dire (a) qu'il s'étoit souvent repenti de ses discours, & jamais de son silence. (*Cæsar. Rhod. Lib. XIII. Cap. 5.*) (b).

Pline dans son Histoire Naturelle (*Liv. XXXV. Chap. II.*) parle d'un Simonide Peintre célèbre, qui s'étoit fait une gran-

(y) Au commencement du traité intitulé, si un vieillard doit gouverner la République.

(z) Je trouve ce mot de Simonide dans le traité que je viens de citer.

(a) Ici Blount met dans son texte les paroles de Plutarque (de la loquacité à la fin) ἔτι λαλήσας, πολλάκις μετενόησε, σιωπήσας δὲ οὐδέποτε.

(b) Nous l'avons déjà remarqué dans les notes sur les éclaircissmens précédents.



de réputation par le portrait d'Agatarrus (c) fameux coureur, & par le tableau de Mnémosyne Déesse de la mémoire.

(4) *La Pamphilie*, province de l'Asie mineure, à l'Orient de la Cilicie, & adjacente au mont Taurus. Elle est appelée *Monsopia* (d) par Pline, *Settalia* par Girava, *Tina* par Thévet, & *Caraman* par Nigrus. Les anciens Poètes en parlent souvent,

La Pamphilie aussi le craignit neuf années (e).

(c) C'est ainsi que Ch. Blount écrit ce nom. Mais on lit *Agatarchus* (Liv. XXXV. Sect. 40. N°. 39 pag. 238.) de la Traduction des Livres XXXIV. XXXV. & XXXVI. de Pline par Falconnet, & (Lib. XXXV. Cap. 40. N°. 39.) de l'édition d'Hardouin; voyez ses notes. Au reste Pline met Simonide au second rang des Peintres; *non fitebuntur & primis proximi*, dit-il, (loco citato N°. 32.)

(d) C'est ainsi qu'on lit dans Ch. Blount; mais Pline dit. „ *La Pamphilie s'appelloit premierement Mopsopie.*” Lib. V. Cap. 27.

(e) *Hunc quoque, perque novem timuit Pamphylia menses.*  
(Silvar. Soteria pro Rutilio Gallico, assez près de la fin.)

Observez que la *Thébaïde*, & l'*Achilléide* ont chacune un premier livre; & admirez l'exaétitude avec laquelle Blount cite.

dit Stace (*Lib. I.*) Et Lucain (*Lib. VIII.*) (*f*).

Avec elle il prend terre aux bords de Pamphilie.  
*Brebauf.*

Il y a aussi une ville de Médie nommée Pamphylie. (*Steph.*)

(5) *La Cilicie*, province de l'Asie mineure, bornée à l'Occident par la Pamphylie, à l'Orient par la Syrie, au Septentrion par le mont Taurus, & au Midi par la mer de Cilicie, qui la sépare de la Cappadoce. Aujourd'hui on l'appelle communément Caramanie ou Caramante, & non Turcomanie, comme le prétend Ortélius. On la partageoit en deux parties, dont l'une étoit nommée Campes- tris, c'est-à-dire, platte ou unie, & l'autre Trachéa, c'est-à-dire, rude, montagneuse. St. Paul étoit né dans la Cilicie. Ses habitants étoient fort enclins au vol & au mensonge; d'où le proverbe (*g*) *un Cilicien ne dit pas aisément la vérité*. Sa longitude est par 69°. sa latitude 37°. Clim. 4.

(*f*) ——— *Pamphylia puppi*  
*Occurrit tellus.* ———

V. 249. 250.

(*g*) *Cilix non facile verum dicit.*

Cette province abonde en safran, comme nous l'apprenons par les Poètes (h). Lorsque la scène est nouvellement parfumée avec du safran de Cilicie, dit Lucrece, (Lib. II) Et Ovide (in Ibin) (i), Je dirai combien de plantes de safran porte la Cilicie. Les Ciliciens étoient de grands Pirates: ils furent vaincus par Pompée, qui ensuite les employa dans les batailles qu'il livra à César sur mer (k).

Les forts Ciliciens, jadis lâches Corsaires,  
 Au port de Coricie équipent leurs Galeres,  
 Ils font voir au port d'Ege, à l'abri des rochers,  
 Des vaisseaux innocents & de justes Nochers.

*Lucain Liv. III. Traduction de Brébœuf.*

Arias Montanus dit que les Hébreux donnent à la Cilicie le nom de Chalab. Étienne tire d'Hérodote la conjecture que les habitans de cette province étoient appelés Achaéens. On tiroit l'étimologie du nom de Cilicie de l'Hébreu Challekim ou Challukim, pierres, parce que  
 cette

(h) *Et cum scena croco Cilici perfusa recens est.*

(i) *Quotque ferat dicam terra Cilissa crocos.*

v. 200.

(k) *Itque Cilix jussa, jam non pirata, carina.*

v. 222.

cette province est fort pierreuse (1). Qu'il évite les pierreux sommets du Taurus de Cilicie, dit Silius Italicus (Lib. XIII.) Elle étoit autrefois une des plus riches provinces de l'Empire Romain, & fameuse à cause de Cicéron qui la gouverna comme Proconsul.

(6) Dès qu'ils voyent un grave personnage ils se remettent dans le bon chemin. L'Animal le plus grave parmi les oiseaux, c'est le Hibou, & parmi les quadrupèdes c'est l'Ane: c'étoit la remarque d'un moderne, homme de grand esprit, par laquelle il tournoit en ridicule la formalité & la gravité des hommes, comme si la gravité étoit la qualité essentielle aux fripons & aux imbécilles. Elle est la cérémonie du visage, & tout le reste de l'attirail est la gravité du corps: chaque charge, chaque place a la sienne. La gravité d'un Souverain consiste dans sa couronne, dans son manteau Royal, dans sa Garde, dans sa salle d'audience, dans ses Conseils, dans ses Officiers, dans ses Ministres d'Etat, dans sa Cour. Celle d'un Seigneur, dans ses titres, dans son timbre, dans son carrosse doré, dans ses

(1) *Hinc Cilicis Tauri saxosa cacumina vites.*



beaux habits, dans le nombre de ses Pages, Laquais &c. Celle d'un Robin, dans sa robe noire ou d'écarlatte, dans son bonnet, dans ses subordonnés &c. Celle d'un Ecclésiastique dans son surplis, dans son écharpe noire, ou dans ses manches de linon, dans son Clerc ou Lecteur, & à dire Amen avec une voix agréable. Celle d'un Général dans sa grande écharpe qui pend sur le derriere, dans son bâton de commandement, ses Officiers subalternes, ses Tambours, ses Trompettes, ses drapeaux, ses chevaux superbement enharnachés. Quant aux places, la gravité d'une cour consiste dans plusieurs avenues, différentes sentinelles, gardes de chambre, chaises de parade, chambre d'audience &c. Celle d'une cour de Justice, dans un trône élevé où les Juges & les Justiciers sont assis au dessus du Peuple, dans un Barreau où les Prisonniers levent les mains, dans un Huissier, dans des Sergents, Géoliers, subordonnés &c. Celle d'une Eglise, dans de grandes fenêtres peintes & sombres, dans des autels richement garnis de vaisselle, dans de grands calices d'argent, chandeliers, orgues, cierges, & dans une belle sonnerie. Voilà les différentes sortes de gravité qui inspirent au

peuple stupide la crainte, la vénération, & l'obéissance, & comme le peuple fait la plus grande partie du monde, on peut dire avec vérité que le genre humain est gouverné par les belles apparences. Le chevalier Formal Trifle, avec son petit chapeau sur une oreille, ses cheveux coupés, ses grandes oreilles, son manteau court de toile noire qui pendille à son derriere, caressant ses gants avec le pouce & l'index, louchant vers le ciel avec ses yeux de travers, le né froncé, & parlant le langage dévot, le vrai caractère d'un favori du peuple qui pense que la gravité & la sainteté vont toujours ensemble. De là vient que non seulement Philostrate, mais aussi le sage Secrétaire de Florence écrit que rien n'est plus propre à appaiser un tumulte populaire que la vue d'un homme grave & d'autorité. Ainsi Virgile a dit,

Mais si quelqu'homme grave, à l'air impérieux,  
S'offre, & mêle sa voix aux cris séditieux,  
On s'arrête, on l'écoute, & sa bouche éloquente  
Adoucit la fureur de la foule insolente (m).

*Traduction de Ségrais.*

(m) *Tum pietate gravem ac meritis si forte virum quem  
Conspexere; silent; arrestisque auribus adstant.*

Lib. I. v. 155 156.

Si donc celui qui est à la tête d'une armée qui s'est mutinée, ou d'une ville qui s'est revoltée, desire les appaiser, il doit, à mon avis, se présenter avec le plus de grace & d'avantage qu'il peut; paré de tous les ornements de sa dignité, & muni de tout ce qui peut le rendre respectable au peuple. C'est ainsi que l'an 1505 le Pape Jules XI. marcha sans armes dans Bologne, couvert de tous ses habits Pontificaux, accompagné par ses Cardinaux en robes rouges, & portant le St. Sacrement; & par cette formalité & cérémonie il vainquit Jean Paul Baglione, le plus scélérat des hommes, qui s'étoit rendu coupable de parricide & d'inceste. Baglione avoit bien assez de gardes pour résister au peuple, mais il n'eut pas assez de résolution pour faire tête à la solennité de cette cérémonie; parce que, comme dit Machiavel, rarement les hommes sont parfaitement bons ou parfaitement méchants.

(7) *Il n'est pas facile d'appaiser une ville tourmentée par la famine.* Les causes de séditions & de tumultes sont, dit le Chancelier Bacon, les innovations en matiere de Religion, les impôts, les changements de loix & de coutumes, la

violation des privileges, l'oppression générale, l'élévation des personnes indignes, les étrangers, la réforme des troupes, le désespoir des factions, & la cherté ou la famine (*Essais Chap. XV.*) De toutes ces causes la famine est la plus puissante; elle a trois sources, la guerre, le mauvais temps, ou le mauvais gouvernement.

1°. La guerre; quand une armée ou bien une ville par un long siege est réduite à une telle disette de provisions, que les hommes sont forcés de manger les chiens, les chats, les rats, les souris, la chair humaine, & autres choses semblables; comme nous lisons de la ville de Jérusalem assiégée par Titus, dans laquelle un boisseau de bled coûtoit un talent; l'on racloit les cloaques pour trouver de la vieille bouse de vache à manger; & une femme de condition fit bouillir, son propre enfant pour s'en nourrir. Voyez Joseph de la guerre Judaique (*Liv. VI. Chap. 7. 8. 9. 10. 11.*) (n) au sujet de cette famine: & pour celle de l'armée Carthaginoise Tite-Live (*Décad. III*).

(n) Je trouve Lib. VI. Cap. 15, & Lib. VII. Ch. 7. &



*Lib. 9.)* (o) : César dans ses commentaires (*Lib. I.*) pour la famine que souffrirent les Africains , & (*Lib. VII.*) pour celle qu'essuya sa propre armée. Tite-Live (*Lib. V.*) décrit la famine des Romains assiégés dans le Capitole. Plusieurs Auteurs anciens & modernes ont parlé de semblables désastres ; par exemple celui de Colchester dans nos dernières guerres civiles , dans lesquelles , à ce que j'ai entendu dire à un officier de marque , il avoit lui-même dîné à un repas d'appareil, où pour grande délicatesse on avoit donné un rôti de chair de cheval, un pudding d'emploi, & un plat de souris fricassées : telles sont les extrémités auxquelles la guerre réduit souvent !

2°. Le mauvais temps, ou les saisons contraires au cours ordinaire, produisent souvent une disette de bled qui va jusques à la famine. Le Poëte (*Ovide Liv. IV. des Fastes*) assure que

Quand de Rome Numa tenoit le gouvernail,  
La moisson refusant de répondre au travail,

(o) Je trouve la faim de Numance dans les Suppléments de Freinsheimius *Lib. XXIV. in loc. Lib. LIX. Livii. Cap. 4;* & celle des habitans de Casilinum *Décad. III. Lib. XXIII. vel III. Cap. 19.*

Le laboureur trompé fit des vœux inutiles :  
 Tantôt les Aquilons rendoient secs & stériles  
 Les champs les plus féconds ; & tantôt inondé  
 Le sol prodigue en herbe , étoit avare en blé (p).

Sous le regne de Valentinien l'Italie fut affligée d'une famine si cruelle que les peres furent obligés de vendre leurs enfans pour éviter la mort. (*Nov. Tit. II. apud Cod. Theod.*) (q). Sous l'Empereur Honorius il y eut une si grande disette de vivres , même à Rome , que le cri du marché étoit *mettez un prix à la chair humaine* (*Zozime VI. Annal. Lib. 4.*) (r). Long-temps auparavant, lorsque L. Minucius étoit inspecteur des bleds pour la premiere fois , plusieurs hommes du peuple se précipiterent dans le Tibre pour n'être pas tourmentés par une longue faim , comme le rapporte Tite-Live (s). Quelle horrible disette ne fut pas celle

(p) *Rege Numa, fructu non respondente labori,  
 Irrita decepti vota colentis erant*

*Nam modo siccus erat, gelidis Aquilonibus annus,  
 Nunc ager assidua luxuriabat aqua.*

(q) *Ut discrimen mortis effugerent.*

(r) *Pone pretium humanæ carni.*

(s) *Multos e plebe ne diutina fame cruciarentur, capiti-  
 bus obvolutis sese in Tyberim precipitasse.*

de l'Égypte, que les anciens regardoient comme le grenier du monde; lorsque, faute de bled, les plus grands Seigneurs furent non seulement obligés de vendre à Pharaon leurs terres; mais encore de se vendre eux mêmes, & de devenir ses esclaves. (*Genes.* 47, 23.) Combien fut universelle celle qui fut prédite par Agabus, & qui arriva sous Claude César: il en est fait mention dans Dion, dans Suétone (1), & dans St. Luc. (*Act.* XI. 28.) L'Angleterre est une île; par conséquent la sécheresse ne peut pas nous faire beaucoup de mal; mais les pluies excessives produisent quelquefois d'aussi mauvais effets que la sécheresse. L'an du Seigneur 1314, environ le commencement du règne d'Édouard II, il y eut une si grande disette dans ce pays, qu'on fut contraint d'assembler le Parlement pour modérer le prix des vivres; & la veille de la fête de St. Laurent il y avoit à peine assez de pain pour le Roi & pour sa famille. L'année suivante la famine augmenta & devint si violente qu'on voloit les chevaux, les chiens, & même les hommes

(1) Suétone dans la vie de Claude §. 18, parle de cette famine.

& les enfants pour s'en nourrir : ce qu'il y a de plus terrible c'est que les voleurs qui étoient en prison depuis long temps, mettoient en pieces & mangeoient à demi-vivants ceux qu'on y amenoit (*Thomas de la Moor.*) Lan 1317, qui fut le le dixieme du même regne, la famine & la mortalité qui se mit dans toute sorte de bétail, étoit aussi violente qu'auparavant. (*Sam. Daniel.*)

Mais pour conclure ce discours tragique, la troisieme & derniere cause qui produit la famine est souvent le mauvais gouvernement qui souffre les monopoles. Un petit nombre de riches se saisit de tout, & le reste périt de misere. C'étoit le cas des pauvres Aspendiens dont il est parlé dans ce chapitre. C'est pourquoi on doit prendre garde sur-tout que les trésors, l'argent, & les manufactures du royaume ne tombent pas entre les mains d'un petit nombre des personnes; dans ce cas un état peut avoir des fonds très-considérables & beaucoup de denrées, & cependant être sujet aux famines; car l'argent, comme le fumier, n'est bon que lorsqu'il est répandu : & l'on vient à bout de le répandre en supprimant, ou du moins en réprimant les dévorants



commerces des usuriers, des monopoleurs &c. (*Bacon Liv. VII. Chap 15.*)

(8) *Aspendus* troisième ville de Pamphylie située sur la rivière Eurimédon, fut bâtie par les Argiens. Les habitants de cette ville avoient coutume de sacrifier à Vénus une truie, parce que Mopsus arrivant à cet endroit avoit fait vœu d'offrir la première chose qu'il trouveroit; & ce fut une truie. Stephanus & Dionysius (v. 8; 1.) (u) écrivent que cette ville fut fondée par un Aspendus, duquel elle tira son nom.

Κειθε δ'ὐν Ἀθήσειας ὑπειράλιον ποτλίεθρον

Ἀσπενδον ποτάμοιο παρὰ ῥ'ὄν Ἐυρυμέδοντος.

Ou ὑπειράλιον ne peut pas signifier maritime, comme le traduit Henri Etienne, à moins que le poëte ne soit tombé dans une faute manifeste de Géographie. Car Ptolomée met Aspendus au nombre des villes Méditerranées de la Pamphylie, & assure qu'elle est bien éloignée de la mer (*Liv. V. Chap. 5.*) (v). Et Strabon

(u) Et 852.

(v) Ptolomée, dans l'endroit cité par l'Auteur, met seulement Aspendus au nombre des villes méditerranées de la Pamphylie, sans ajouter que cette ville étoit éloignée de la mer.

(Lib. XIV.) (w) affirme qu'elle est à soixante stades de la mer. Néanmoins Montanus pense que cette ville est sur la mer, ce qu'il tire du mot ὑπεράλιον; il croit qu'étant située sur une montagne, elle pouvoit voir la mer & cependant en être éloignée. (Méla Lib. I. Cap. 13.) (x) Aspendus avoit la vue sur cette mer dans laquelle arriva le grand combat que les Athéniens conduits par Cimon livrerent aux Medes & aux Perses; il est parlé de cette bataille dans le premier livre de Thucydide, & dans Dénis (y).

(9) Eurymédon rivière qui a sa source dans le mont Taurus & traverse la Pamphylie. (Méla) (z). C'est pourquoi Pto-

(w) Article *Pamphylie*. Il dit aussi qu'Aspendus fut bâtie par les Argiens.

(x) Pline (Hist. nat. Lib. V. Cap. 27.) assure que cette ville, qu'il nomme *Aspendum*, étoit sur une montagne.

Méla (Lib. I. Cap. 14; non 13.) dit positivement, qu'Aspendus voit d'une colline fort haute la mer où Cimon remporta une grande victoire contre les Phéniciens & les Perses.

(y) Dénis d'Halicarnasse parle en passant de la victoire des Athéniens & des Lacédémoniens contre les Perses. (Des Antiq. Romaines Liv. XI. au commencement.)

(z) Méla ne parle de l'Eurimédon qu'au Lib. I. Cap. 14, & ne dit point qu'il tire sa source du mont Taurus.

lomée se trompe lorsqu'il met cette ville loin du fleuve Eurimédon, comme il fait dans ses cartes (a).

(10) *Statue de Tibere.* Il est indubitable (dit Polydore Virgile Lib. 1. Cap. 5) que dans l'enfance du gouvernement, les hommes pour honorer leurs premiers Rois, soit à cause de leur étonnant courage & mérite, soit pour flatter leur condition & dignité, soit pour quelque bienfait particulier qu'ils en avoient reçus, les ont traités en Dieux en leur érigeant des statues, & prenant plaisir à les contempler (b). Macrobe écrit qu'Hercule fut le premier inventeur des images (c). Lactance (d) en attribue l'invention à Prométhée; & Diodore aux Ethio-

(a) Dans les cartes de Ptolomée de l'édition d'Amsterdam 1730, Aspendus est placée sur la rivière Cataractus; dans celles qui sont jointes à la Géographie de Ptolomée (Lyon 1541.) Aspendus n'y est point.

(b) Polyd. Virg. de Inventor rerum.

(c) Macrobe (Sat. Lib. I. Cap. 12, circa finem) attribue sur la foi d'Epicadus, à Hercule l'invention de certains simulacres d'osier, dont les Romains se servoient dans les Saturnales.

(d) Divin. Instit. Lib. II. Cap. 10. §. 12. Edition de Leipsig 1739.

piens ou bien aux Egyptiens (*e*). Lorsque Jacob sortit de la Mésopotamie en quittant son beau-pere Laban, Rachel emporta les Dieux ou les statues de son pere. Quelques uns pensent que Dieu même fournit aux hommes l'occasion de faire des images, lorsque voulant en quelque sorte se rendre sensible aux esprits grossiers, il se montra à Abraham & à Jacob sous la figure humaine. De là les hommes tirèrent la coutume de faire des images de Dieu pour en conserver la mémoire. Ainsi Sp. Cassius à Rome érigea à Cérès une statue de bronze. Ensuite on fit des statues à l'honneur des hommes, pour exciter les autres à de nobles entreprises. Par cette raison les Athéniens dressèrent des statues à Harmodius & à Aristogiton qui avoient chassé les Tyrans. Léontinus Gorgias (*f*) fit de ses propres mains une statue

(*e*) Diodore de Sicile (Bibl. Histor. Liv. III. au commencement) dit que les Ethiopiens se donnoient pour être les peres des Egyptiens, & pour leur avoir enseigné à écrire & à faire des statues.

(*f*) Il falloit dire Gorgias Léontinus du nom de sa patrie; & cette statue étoit la sienne. (Plin Hist. nat Lib. XXXIII. Cap. 24); mais il ne la fit pas de sa propre main.



d'or fin, toute massive, & la dédia à Delphes dans la soixante-dix-huitième Olympiade. Pharnace en fit faire une d'argent à sa ressemblance, que Pompée emporta dans son triomphe. En Italie M. Attilus Glabrien fit la première statue équestre d'or en mémoire de son père. On faisoit des statues de bronze, d'yvoire, de bois, & de marbre. Voyez ce sujet traité plus au long dans l'histoire naturelle de Plin. (*Liv. XXXIV.*) (*g*). Les Romains avoient la coutume de faire leurs statues habillées; & les Grecs les faisoient nues.

Les statues de Tibère, dont Philostrate parle ici, sont, peut-être celles dont fait mention Tacite dans le quatorzième Livre de ses Annales *Ch. VIII.* (*h*), & dans le troisième Livre du même ouvrage aussi Chap. VIII, où il dit que chaque scélérat qui pouvoit toucher une statue de César, avoit la liberté de mal-

(*g*) Presque tout ce que Blount rapporte depuis les mots *Macrobe écrit*, jusqu'ici, est tiré de Polyd. Virg. de Inventor. rer. Lib. II. Cap. 23.

(*h*) Le Livre XIV. des Annales de Tacite regarde Néron; & je n'y trouve rien des statues de Tibère.

traiter impunément les plus honnêtes gens (i).

Au commencement il n'y avoit ni statue ni peinture dans les temples des Chrétiens ; mais elles s'y glissèrent peu-à-peu. On commença à faire pour l'usage des particuliers des images de la croix, & on y ajouta celle de Christ à l'exemple de Moïse qui éleva le serpent d'airain. Agbarus Duc d'Edeffe envoya un peintre pour faire le portrait de notre Sauveur Jésus-Christ ; mais comme ce peintre ne pouvoit pas soutenir l'éclat de son visage, Jésus-Christ se couvrit d'une serviette, dans laquelle par sa divine puissance il imprima son portrait & l'envoya au Duc par son peintre. (*Polyd. Virg. Lib. VI. Cap. 10.*) (k) Nous lisons aussi que St. Luc avoit peint sur une planche le portrait de la vierge Marie. Mais les images ne furent publiquement reçues & vénérées dans l'église qu'environ l'an 630, lorsque le sixieme Concile de Con-

(i) C'est Chap. 36. dans l'édition Variorum. Amsterdam 1673.

(k) Si l'ouvrage que Blount cite ici, est celui qui a pour titre *de Invenioribus rerum*, il n'a que trois livres ; si c'est un autre, Blount devoit le nommer.

stantinople fit par ordre de Constantin & de Justinien II. son fils, un décret à ce sujet.

(11) *Olympie*, ville près du mont Olympe, dans laquelle Jupiter Olympien avoit un temple. A présent on l'appelle Langanico ou Stauri, comme dit Castaldus. La ville d'Olympie est assez proche d'Elis & de Pise, qui sont deux autres villes de la Grece. Elle étoit fameuse à cause des jeux Olympiques qu'on y célébroit tous les cinq ans. Strabon (*Lib. VIII.*) dit qu'anciennement on l'appelloit Arpina (1).

## CHAPITRE XVI.

### *Apollonius à Antioche.*

**A**POLLONIUS ayant passé le temps de son silence, se rendit (1) à Antioche la grande ; & entra dans le temple (2) d'Appollon Daphnéen, auquel des Assy-  
riens

(1) Je trouve dans Strabon (*Lib. VIII. Article Elée*)

Près de la ville d'Olympie est celle d'*Epina*. Παρὰ δὲ τῇ Ὀλυμπίᾳ ἔστι καὶ ἡ Ἐπίνα.

riens appliquent une fable arcadienne. Ils disent que Daphné fille du fleuve Ladon avoit été métamorphosée dans cet endroit. Ils ont un fleuve Ladon; & ils réverent beaucoup un laurier, qui est, disent ils, celui dans lequel Daphné fut changée. Il y a aussi près du temple des Cyprès d'une hauteur prodigieuse : le pays fournit des fontaines abondantes & tranquilles, dans lesquelles Apollon se baigne. C'est là que la terre produisit le premier Cyprès à cause (3) de Cyparissus jeune Assyrien; & la beauté de l'arbre prouve cette métamorphose : voilà ce que disent les habitants. On trouvera peut-être que mes discours sentent trop le jeune homme puisque j'insère ces (4) fables dans cet ouvrage : mais ce n'est que pour frayer le chemin à ce que je vais dire. Apollonius voyant que ce temple étoit beau, mais possédé par des hommes à demi barbares, éloignés de toute science & haïs des Muses dit : *Apollon changez ces muets en arbres, afin que du moins ils rendent quelque son, comme ces Cyprès.* Ensuite remarquant que les fontaines étoient tranquilles & ne faisoient aucun bruit, il dit : *la stupidité qui regne ici, ne permet pas seulement aux ruis-*



*seaux de murmurer. Après, voyant le* (5) *Ladon, il dit: non seulement ta fille a été métamorphosée, mais toi aussi; de Grec & Arcadien que tu étois, tu es devenu barbare.*

Quand il eut résolu de se faire entendre, il évita les lieux fréquentés, & surtout ceux où s'assembloit toute sorte de gens, disant qu'il lui falloit des hommes & non des rustres. Il se rendoit dans des lieux plus solitaires, & il demeurait dans les temples qu'on ne fermoit point. Au lever du Soleil il s'écartoit du monde & faisoit quelques cérémonies qu'il communiquoit seulement à ceux qui avoient gardé le silence quatre ans. Il employoit le reste du temps à philosopher avec les Prêtres des temples, & à disputer sur les Dieux, quand il étoit dans une ville Grecque, où l'on suivoit les rites religieux qui lui étoient connus, & si les Prêtres tomboient dans quelques erreurs, il les corrigeoit: mais lorsqu'il étoit dans une ville barbare qui avoit ses coutumes particulières, il s'informoit de l'auteur & de la raison de ces rites; il demandoit comment on pratiquoit ce culte, & s'il lui venoit dans l'esprit quelque chose de mieux, il le disoit. Ensuite il se rendoit

vers ses disciples, & leur ordonnoit de l'interroger s'ils vouloient. Il disoit que pour philosopher à sa maniere, il falloit converser avec les Dieux à la pointe du jour; raisonner des Dieux lorsque la matinée étoit avancée, & donner le reste du temps aux affaires humaines. Quand il avoit répondu à toutes les questions que lui faisoient ses disciples, & qu'il s'étoit assez entretenu avec eux, il se communiquoit à tout le monde; cependant jamais avant midi, mais toujours à midi précis. Lorsqu'il pensoit avoir assez parlé avec eux, il se faisoit (6) parfumer & frotter, & se baignoit dans l'eau froide, disant que (7) les bains chauds vieillissent les hommes. Les habitants d'Antioche furent privés des bains chauds à cause de leurs fautes énormes; à cette occasion Apollonius leur dit, l'Empereur vous a accordé une longue vie, parce que vous êtes méchants. Aussi quand les (8) Ephésiens étoient sur le point de lapider leur Gouverneur, parce qu'il n'avoit pas assez chauffé les bains, il leur dit, vous blâmez votre Gouverneur parce que vous vous baignez mal; & moi je vous blâme parce que vous vous baignez.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre XVI.*

(1) *Antioche la grande.* Plusieurs villes portoient ce nom chez les Anciens. Telle étoit la capitale de la Pisidie dans l'Asie mineure (m) : les Turcs l'appellent Versacgeli. Long. 61°. 20' Latit. 39°. 36' Une autre étoit sur le mont Cragus, au rivage Cilicien : elle confinoit à la Pisidie & à la Pamphylie, étant entre les villes de Sélinunte & de Néphélis. Long. 62°. 30'. Latit. 38°. 30' (n). Une autre Antioche étoit dans la Margiane, &

(m) Pline (Lib. V. Cap. 27.) dit ; „ Le haut des montagnes qui dominant ces montagnes est occupé par les „ Pisides, autrefois Solymes, & qui ont pour villes, premièrement la colonie Césarée, aussi nommée Antioche.” Strabon (Liv. XII. article *Lycaonie*, & article *Phrygie*) met Antioche dans la Pisidie, & dans le dernier article il la place sur une colline.

(n) La ville d'Antioche qui a la longitude & la latitude assignée ici par Blount, est placée dans la Pisidie par Ptolomée Lib. V. Cap. 5. Mais cet Auteur (Lib. V. Cap. 8.) met entre Sélinunte & Néphélis Antioche sur le Tragus. Long. 64°. 40'. Lat. 36°. 30'. 20'.

selon Pline (o), elle étoit appelée par les uns Alexandrie, & par les autres Séleucie: à présent on la nomme Indion. Il y en avoit encore une dans la Carie, qu'on appelle aujourd'hui Pythopolis (p); & une autre près du mont Taurus (q); c'est une ville Épiscopale. Long. 68°. 40'; latit. 39°. 20'. Elle tira son nom d'Antiochus le Grand qui s'y réfugia de

(o) Pline (Lib. VI. Cap. 16. §. 13.) dit qu'Alexandre avoit fait bâtir dans la Margiane une ville de son nom; que cette ville ayant été détruite par les barbares, Antiochus (Soter) fils de Séleucus (Nicanor) bâtit au même lieu la ville de Syriamna, qu'il auroit préféré d'appeller Antioche. *Is maluerat illam Antiocham appellare* De cette Antioche dans la Margiane parlent Strabon (Lib. XV. Article *Bactriane*). Ptolomée (Liv. VI. Chap. 10.) Ortélius (Thes. Geograp. Articulo *Antiochia*) dit qu'on lit dans quelques manuscrits Séleucie au lieu de Syriamna. Le Traducteur François de Pline montre dans ses notes sur l'article cité qu'il faut lire Syriamna.

(p) (Pline Lib. V. Cap. 29.) Strabon (Liv. XIII. vers la fin de l'article *Hierapolis*) appelle cette ville Antioche sur le Méandre, & dit que c'étoit une ville médiocre. Près de la Carie dans le canton Bérécyntien, Pline, à l'endroit cité, place une ville appelée Tralis, ou Evanthis, ou Séleucie, ou Antioche.

(q) Ptolomée met Antioche sur le mont Taurus dans la Comagene, & lui donne long. 70°. 15'. & latit. 37°. 20'.



la Syrie après avoir été vaincu par les Romains. L'Évangéliste St. Luc naquit dans cette ville. La capitale de la Mésopotamie s'appelloit aussi Antioche, à présent on la nomme Nisibis (r). Elle fut fondée par le Roi Séleucus, qui lui donna le nom d'Antiochus son pere. Elle est sur le fleuve Tigre. Il y avoit encore sept villes que les Anciens appelloient Antioche. Je n'en parle pas parce qu'elles n'étoient pas considérables.

Antioche la grande, dont Philostrate parle dans ce chapitre, étoit une fameuse ville de la Syrie. Son fondateur fut Séleucus Nicanor, dont on honora la mé-

(r) Pline (Lib. VI. Cap. 20. §. 30.) dit que dans la Mésopotamie „ parmi cette nation Arabe, qu'en nomme „ les Oréens & les Mardanes, est la ville d'Antiochie, „ surnommée par cette raison Arabis, & qui doit sa fondation à Nicanor Gouverneur de la Mésopotamie.” Il met la ville d'Antioche, surnommée Nisibis, dans l'Adiabene, surnommée Mygdonie par les Macédoniens (Lib. VI. Cap. 13. §. 16.) Il est vrai que Strabon (Liv. XI. vers la fin, article *Arménie*, & Liv. XVI. article *Affyrie*) & Ptolomée (Liv. V. Chap. 13.) placent cette ville dans la Mésopotamie. Mais ni Pline ni Strabon ne disent pas que cette ville fût sur le Tigris. Blount a tiré cet article d'Ortélius, sans oublier le mont Cragus.

moire en célébrant des solemnités sacrées sur le mont Casius, comme s'il étoit un Demi-Dieu. Les Rois de Syrie séjournoient quelquefois dans cette ville, qui étoit la troisieme de l'Empire Romain; & le siege du troisieme Patriarche Chrétien. Long. 68°. 10'. Latit 36°. 20'. Les uns l'appelloient Épiphané (*s*), les autres Reblatha ou Rebla (*t*), d'autres Théopolis, c'est-à-dire, ville de Dieu, d'autres enfin Antioche Daphnéenne, parce qu'elle n'étoit distante que de cinq milles de la Daphné sacrée (*u*). Villanovanus la nomme Aleppo, qui à la vérité y confine, d'autres l'appellent Alexandrie; cependant dans nos cartes ordinaires on voit que c'étoient trois villes différentes qui tenoient l'une à l'autre. Strabon dans sa Géographie (Liv. XVI.) (*v*).

(*s*) Ch. Blount se trompe sans doute; il veut dire Epiphane, c'est-à-dire, près de Daphné, ou Daphnéenne, comme il va l'appeller bien-tôt.

(*t*) Ce sont les noms que lui donnoient les Juifs, selon Ortélius (Thes. Geog. Articulo *Antiochia*) qui cite St. Jérôme sur Ezéchiel.

(*u*) Strabon (Liv. XVI. Article *Syrie*) dit quarante Stades.

(*v*) Article *Syrie* au commencement du §. la *Séleucie*.

dit qu'il il y avoit quatre villes, c'est-à-dire, Antioche près de Daphné, Séleucie dans la Piérie, Apamée, & Laodicée, qu'on nommoit les sœurs à cause de leur concorde. Selon cet Auteur Séleucus Nicanor (w) les bâtit toutes quatre, & nomma la première Antioche la grande du nom de son pere, la seconde Séleucie de son propre nom, la troisième Apamée du nom de sa femme, & la quatrième Laodicée de celui de sa mere. Antioche parmi les Anciens étoit plus fameuse que toute autre ville; & à présent elle est la plus ruinée & la plus déserte de toutes (x). Boterus l'appelle le tombeau d'elle-même, & Niger un grand désert; car il ne reste qu'un petit village au milieu de ses remparts.

(2) *Apollon Daphnéen*, ainsi appelé à cause de la fable de Daphné, que vous pouvez lire dans Ovide (*Métam. Liv. I.*) Daphné étoit fille du fleuve Pénée ou Ladon. Apollon l'aima à la fureur; elle se refusa à ses impures caresses; Apollon la

(w) Strabon dit Nicator.

(x) Tout ceci, & le culte rendu à Séleucus est tiré de Strabon à l'endroit cité.

la poursuivit pour l'enlever de force ;  
Daphné ne pouvant pas courir plus vite  
que lui , pria le fleuve son pere de la sau-  
ver de la violence d'Apollon par quelque  
métamorphose ; & elle fut sur le champ  
changée en laurier (y).

Après ces mots Daphné perd & souplesse & force ;  
Ses membres délicats sont entourés d'écorce ,  
Ses cheveux aplatis en feuilles sont changés ,  
Ses beaux bras & ses doigts en branches allongés ;  
Ses pieds , qui si légers voloient sur les collines ,  
S'attachent à la terre & deviennent racines :  
Sa tête est à présent celle d'un arbrisseau ,  
Qui n'a rien de Daphné , si ce n'est qu'il est beau.

*Ovid. Metam. Liv. I.*

Ainsi l'on dit que Daphné fut changée  
en un arbre qui ne se fane jamais , com-  
me un emblème de l'honneur immortel  
qu'acquiert une vierge en conservant in-  
violablement sa chasteté. On la dit fille  
du Pénée , parce que les bords de cette

(y) *Vix prece finita , torpor gravis occupat artus ;  
Mollia cinguntur tenui præcordia libro ,  
In frondem crines , in ramos brachia crescunt ;  
Pes modo tam velox pigris radicibus hæret ,  
Ora cacumen habent ; remanet nitor unus in illa.*

V. 1028-1030.



riviere abondent en lauriers ; aimée d'Apollon parce que les plus beaux lauriers viennent autour de son temple à Delphes. On ajoute qu'elle prit la fuite pour éviter Apollon qui la poursuivoit, parce que le laurier aime l'ombre ; & qu'elle résista aux feux de l'amour, parce que le laurier n'est ni brûlé par le soleil ni atteint par la foudre.

A cinq milles d'Antioche, environ, étoit, comme on l'a déjà dit, la belle & sacrée Daphné qu'Ortélius dans son théâtre a mis sous les yeux des lecteurs, par une description exacte (z). (*Sozom. Liv. V. Chap. 18*) Elle avoit dix milles de tour ; elle étoit de tout côté environnée de superbes Cyprès & d'autres arbres qui écartoient le soleil. La variété de ses eaux & de ses fleurs, suivant la saison, la rendoit brillante. On s'imaginoit qu'une de ses sources tiroit ses eaux de la fontaine Castalie, à laquelle la superstitieuse antiquité attribuoit la faculté de deviner,

(z) Dans mon édition le titre de l'ouvrage d'Ortélius est *Theſaurus Géographicus* non *Theatrum* ; & il n'y a point de description de Daphné. Ortélius y renvoie à Sozomene Liv. V. Cap. 18. Il y en a une description dans Strabon à l'endroit cité.

& faisoit de cet oracle le même cas que de celui de Delphes. On y avoit érigé des bâtimens somptueux, & le temple d'Apollon Daphnéen dans lequel étoit une magnifique statue; on croyoit que c'étoit l'ouvrage de Séleucus; il y avoit aussi une chapelle & un sanctuaire de Diane. (*Niceph. Liv. X. Ch. 18. Evag. Liv. I. Ch. 16. Strab. Liv. XVI.*) On lit dans Jule Capitolin que l'Empereur Verus, qui étoit fort voluptueux, passa quatre étés à Daphné, se tenant l'hiver à Laodicée ou à Antioche (*a*). L'Empereur Sévère punit de mort quelques Tribuns qui par leur négligence avoient souffert que les soldats fissent des excès à Daphné. La réputation de cet endroit s'accrut par les oracles que rendoient les eaux de Daphné au moyen d'un certain vent qui en sortoit. On dit que l'Empereur Hadrien avoit acquis la faculté de deviner en trempant une feuille de Cyprès dans cette fontaine. Dans cette vue Julien y alla fréquemment, & avant d'entreprendre la guerre contre les Perses, il consulta les oracles de Daphné pour

(*a*) Voyez Capitol. (in Vero §. 4. & §. 2, & in Antonino. §. 8.)

apprendre quel en seroit le succès. L'oracle répondit qu'il avoit perdu la faculté de diviner, parce que les os de l'Evêque Babylas & d'autres Martyrs Chrétiens étoient enterrés dans cet endroit. Julien ordonna aux Chrétiens de les ôter de là. Ils obéirent, dit Théodoret, en faisant une procession solennelle, & chantant des Pseaumes, dont le refrain étoit *que tous ceux qui adorent des images sculptées soient confondus*; ce qui mit Julien si fort en colere, qu'il commença à persécuter les Chrétiens. Nicéphore (*Liv. XVI. Ch. 23, & Liv. XVII. Ch. 14*) dit que l'on continuoît à vénérer le bocage de Daphné, & que Mammianus & Cosroès l'honorèrent par des édifices & par des spectacles. On y avoit placé une statue d'Apollon qui étoit de bois, & couverte d'or. Théodose défendit d'y couper des cyprès. Cet endroit avoit différents noms. Julien l'appelloit l'habitation du Dieu de Daphné; Claudien le (*b*) bois d'Apollon & la Tempé sacrée, Dionysius la (*c*)

(*b*) *Apollineum nemus, & sacra Tempe.*

(*c*) *Optima Tempe.* Ortélius article *Daphné* dit *Sacra Tempe appellatur a Dionysio Alexandrino.*

Tempé excellente ; quelquefois on l'a appelé la (d) Daphné de Constantin.

(3) *Cyparissus*, jeune Assirien. On feint qu'il étoit fils de Téléphus, & habitant de Cée, une des Cyclades. La fable de *Cyparissus* est rapportée par Ovide (e). (*Metam. Lib. X.*)

Dans cette foule étoit le conique cyprès ;

Jadis garçon charmant, arbre funeste après &c.

Ce *Cyparissus* étoit un aimable jeune homme, favori d'Apollon. Par malheur il tua un cerf, & en dessécha de chagrin. Il demanda aux Dieux la grace d'en mener éternellement le deuil, & fut changé en un arbre funebre. On a feint qu'il étoit aimé d'Apollon parce qu'il étoit dévoué à la poésie. On se servoit du cyprès aux funérailles, mais seulement aux funérailles des Nobles, parce que cet arbre étant abattu ou élagué, comme l'homme fauché par la mort, ne repousse point. On faisoit du bois de cet arbre

(d) *Constantiniana Daphne*. Ortelius ajoute *in nummo Constantini magni*.

(e) *Affuit huic turba metas imitata cupressus ;*  
*Nunc arbor, puer ante ———*

v. 106. 107.



les urnes dans lesquelles on enfermoit les os de ceux qui étoient morts pour le public, dans l'opinion que ce bois les préserveroit de la putréfaction. On attachoit des branches de cyprès aux portes des maisons où il y avoit un mort (*f*), afin que personne n'entrât par mégarde & ne fût fouillé par le cadavre, suivant la loi du Lévitique. C'est pourquoi Pline écrit (*Liv. XVI. Ch. 33.*) que le cyprès étoit consacré à Pluton.

(4) *Fables.* Les antiquités du premier âge furent ensévelies dans l'oubli. Les fables des Poètes succéderent à ce silence; & ces fables furent supplantées par les registres que nous avons. Ainsi les mystères & les secrets de l'antiquité furent distingués & séparés de la certitude des temps postérieurs par le voile de la fiction qui se mit entre les choses qui étoient détruites & celles qui restoit. Si nous faisons de sérieuses réflexions sur la disposition des Grecs à mentir, nous trouverons que les Grecs mêmes

(*f*) Plin. Hist. Nat. Lib. XVI. Cap. 33. §. 60; mais il ne parle pas des urnes. Au reste c'étoit aux maisons des Nobles qu'on mettoit le cyprès. Hardouin notes au Lieu cité de Pline.

appelloient (g) fabuleux presque tous les anciens temps. Assurément le penchant pour les fables étoit alors plus grand qu'il ne l'a été depuis. Les fables fourmilloient; & sur le moindre fondement on bâtissoit une fiction, qui empoisonnoit la postérité. Le livre que Paléphate a écrit sur les narrations fabuleuses suffit pour voir combien on les amplifioit. Le Docteur Brown (*Vulg. Err. Liv. I. Ch. 6.*) montre combien étoit mince le fondement sur lequel on a fabriqué la fable d'Orphée qui par la mélodie de sa musique se faisoit suivre par les arbres & par les bois. Une bande de femmes folles s'étoit retirée sur une montagne. Orphée calma leur fureur, & elles descendirent portant des branches d'arbre. Cet événement assez simple donna lieu de célébrer dans ces temps fabuleux le pouvoir magique de la Lyre d'Orphée, & de dire qu'elle attiroit après elle les arbres destitués de sentiment. On disoit que Médée, fameuse magicienne, pouvoit renouveler les hommes, & rendre jeunes ceux qui étoient avancés en âge. Le fait est que, par la connoissance qu'elle avoit

(g) *prolixior.*

des simples, elle savoit noircir les cheveux blancs & donner aux vieilles têtes la couleur de la jeunesse. Gérion étoit de la ville de Tricarinia qui signifie à trois têtes; & avoit un chien nommé Cerbere. Ce chien poursuivant les bœufs de son maître, s'étoit élancé dans une caverne: Hercule l'en tira par force. De là on déduisit qu'Hercule descendit aux Enfers, & amena Cerbere sur la terre des vivants. Sur le même fondement est bâtie la fable de Briarée à qui l'on donna cent bras, parce qu'il demouroit dans une ville nommée Hécatonchiria. On prêta des aîles à Dédale, parce qu'il se déroba à Minos par une fenêtre, & s'enfuit avec Icare son fils dans un vaisseau à voile. Dédale se sauva parce qu'il gouverna son navire avec prudence. Son fils se noya parce qu'il leva sa voile trop haut. Niobé qui est changée en pierre en pleurant sur ses fils, n'est rien autre qu'une mere qui pendant sa vie fit mettre sa statue sur le tombeau de ses enfants. Actéon se ruina en chiens, en piqueurs, & en attirail de chasse; & on en fait un homme dévoré par ses propres chiens. La fable de Diomedé & de ses chevaux n'a point d'autre fondement. Celui de la fable du

Minotaure n'est pas meilleur. Un domestique de Minos, nommé Taurus, eut un enfant de Pasiphaé femme de Minos. L'enfant fut appelé Minotaure, & Pasiphaé accusée d'avoir eu commerce avec un taureau; ce qui fit naître au dépravé Domitien l'idée de faire représenter cette fable dans la réalité. De même Diodore nous explique la fameuse fable de Charon; ce n'étoit que le batelier ordinaire d'Égypte, qui transportoit au delà de l'eau les morts de Memphis; & les Grecs en ont fait le batelier des Enfers, & ont bâti là-dessus mainte histoire. Hélène & Castor étoient sortis d'un œuf, parce qu'on les avoit élevés dans une chambre haute, qui a chez les Lacédémoniens le même nom que l'œuf (*h*). Romulus & Remus furent nourris par une Louve, parce que Acca Laurentia qui les nourrit, étoit une femme publique très-connue, & appelée Louve par dérision. Car les Romains donnoient à un mauvais lieu le nom de *Lupanar*, & celui de *Lupa* (Louve) à une femme de mauvaise vie. Il y a plusieurs exemples semblables qu'il seroit trop long de rapporter. Le savant

(*h*) *ἀνδρ.*



Herbert Baron de Cherbury donne aux fables une autre origine. Chaque contrée & chaque âge, dit-il, ayant des Dieux différents, le peuple pour élever les siens, inventa des mensonges sur le compte des autres Dieux ; les feignit coupables d'enlèvements, de meurtres, de tromperies &c., rapportant des histoires détaillées, qui furent transmises à la postérité par les Poètes Grecs & Latins. De là vient que Romulus dans son temps ordonna une réforme publique de la Religion, afin de donner aux hommes une juste idée des Dieux, & de purger la Divinité de toutes ces idées absurdes. C'est ce qu'écrivit Dénis d'Halicarnasse (Liv. II.) *Au reste il jugea que les fables que nos ancêtres nous avoient transmises par rapport aux Dieux, & qui contenoient leurs actions honteuses & criminelles, étoient inutiles, indécentes, & indignes même des hommes ; & à plus forte raison des Dieux. C'est pourquoi il les rejeta toutes, & il amena ses citoyens à penser & à parler convenablement des Dieux, ne souffrant pas qu'on leur attribuât la moindre chose qui ne fût pas convenable à la perfection de leur nature. On ne dit pas chez les Romains que Cœlus a été mutilé par ses*

filis; que Saturne détruiſoit ſes propres enfans, craignant leurs embûches; que Jupiter a renfermé dans le Tartare Saturne ſon pere qu'il avoit détrôné; que les Dieux ont fait la guerre, ont été bleſſés, ont ſervi les hommes: les Romains ne célèbrent aucune fête funebre & lugubre pendant laquelle les femmes pleurent les Dieux dont on les a privées; telles que ſont les fêtes dans lesquelles les Grecs rappellent l'enlèvement de Proſerpine, les accidents arrivés à Bacchus & autres choſes ſemblables. Cependant les fables Grecques prirent bientôt chez les Romains.

Noël le Comte dans ſa Mythologie (Liv. I. Ch. 2. 3. 4.) (i) traitant des fables des anciens, partage ſon diſcours en cinq parties: 1<sup>o</sup>. De l'utilité des fables. 2<sup>o</sup>. De leur variété. 3<sup>o</sup>. De ceux qui ont écrit des fables. 4<sup>o</sup>. De la différence qu'il y a entre apologue & fable. 5<sup>o</sup>. Des parties des fables. Je réduirai ces cinq parties à trois cheſs.

1<sup>o</sup>. De l'utilité des fables. Platon (De la Républ. Liv. II.) (k) veut que tous

(i) Et 5 & 6.

(k) Les ſages réflexions de Platon ſur les fables rempliſſent la dernière partie du Livre II.

les parents instruisent d'abord leurs enfants dans la connoissance des fables bonnes & vertueuses; car les mysteres les plus cachés de tous les Dieux du Paganisme & de la Religion payenne sont renfermés dans des fables. Ainsi le peuple étoit salutairement épouvanté par les tonnerres de Jupiter, par le trident de Neptune, par les fleches de Cupidon, & par le flambeau allumé de Vulcain. La plupart des fictions anciennes ne furent inventées que pour cacher quelques mysteres ou quelques allégories. C'est pourquoi Mylord Bacon (*de la sagesse des Anciens*) dit: y a-t-il quelqu'un si stupide & si aveugle qui en lisant que la renommée parut après la destruction des Géants, comme leur sœur cadette, n'applique cette fable aux murmures & aux rapports séditions qui se répandent de côté & d'autre pendant quelque temps, après que la révolte a été supprimée? Ou qui en apprenant que le Géant Typhon ayant coupé & emporté les nerfs de Jupiter, Mercure les lui vola & les rendit à Jupiter, ne s'apperçoive d'abord qu'on peut appliquer cette fable aux rébellions puissantes qui privent les Souverains du nerf des Finances & de l'autorité; mais



qu'ils peuvent les recouvrer par l'affablié de leurs discours & par la sagesse de leurs édits, en se conciliant à temps & secrètement l'affection de leurs sujets. Ou qui en voyant combien l'âne de Silène par son braire contribua à la victoire que les Dieux remportèrent sur les Géants, n'imagine pas que cette fable fut inventée pour montrer que les plus grandes entreprises des rebelles sont souvent renversées par de vains bruits, & par des terreurs paniques? De plus quel est le jugement assez mince pour trouver obscure la conformité des noms; voyant que Métis, femme de Jupiter, signifie conseil; Typhon rébellion, Pan universalité, Némésis vengeance &c. Un autre argument qui prouve que ces fables renferment un sens caché, c'est qu'elles sont en elles-mêmes si absurdes & si extravagantes qu'il n'y a aucune parabole qui en approche. On peut bien penser que les contes probables ont été imaginés à plaisir ou pour imiter l'histoire: mais ceux que personne ne voudroit ni imaginer ni raconter, doivent, à ce qui semble, avoir été inventés dans quelque autre vue. C'est pourquoi aux premiers siècles quand les inventions & les



vérités, qui à présent sont communes, étoient nouvelles & peu connues, tout étoit plein de fables, d'énigmes, de paraboles, de similitudes de toute espèce, par où l'on tâchoit d'instruire le peuple & de répandre les connoissances. Comme les hiéroglyphes vinrent avant les lettres, de même les paraboles sont plus anciennes que les arguments. Dénis d'Halicarnasse (*Liv. I.*) dit: quelques-unes des fables Grecques sont très-utiles aux hommes; car celles-ci renferment sous l'allégorie les ouvrages de la nature; celles-là servent à nous consoler des malheurs auxquels nous sommes sujets; les unes écartent de nous les terreurs, les passions, & les opinions peu honnêtes; les autres furent inventées pour procurer quelque'autre avantage. Premièrement donc, quelques-unes de ces fables renferment des secrets de la nature, comme celle de Vénus qu'on dit être née de l'écumé de la mer; & celle d'Apollon, qui tua les Cyclopes, parce qu'ils fabriquoient les foudres de Jupiter. D'autres fables montrent l'inconstance de la fortune, & nous enseignent à supporter l'adversité avec courage; comme ce qu'on raconte d'Apollon qui gardoit les troupeaux

d'Admete. D'autres nous corrigent de tous les mauvais principes, de la cruauté, de la perfidie, de l'incontinence, comme la fable de Lycaon. D'autres éloignent les hommes du vice comme le châtiment d'Ixion aux enfers: d'autres les encouragent comme la fable d'Hercule: d'autres nous détournent de l'avarice comme la soif de Tantale, d'autres condamnent toute précipitation comme les malheurs de Bellerophon & la cécité de Tirésias: d'autres nous menent à la vertu, à la piété, & à la Religion comme les merveilleux plaisirs des champs Elysiens: & enfin quelques-unes nous éloignent des crimes par la terreur; telle est la fable des trois Juges des enfers. Et ceci peut suffire pour montrer le grand usage que les anciens faisoient de leurs fables.

2°. *De la variété des fables.* Il y a différentes sortes de fables; les unes tirent leurs noms des endroits où elles furent inventées comme celles de Chypre, de la Lybie, de la Cilicie, de l'Arcadie, & de Sybaris. Les autres ont reçu le nom de leurs inventeurs, comme les fables d'Homere, d'Ésope &c. Enfin le nom des autres vient de la nature du sujet; telles

sont presque toutes les tragédies & les comédies.

3°. *Des auteurs des fables.* Les anciens ont eu plusieurs fabulistes, parmi lesquels Ésope de Samos étoit estimé le plus ingénieux : outre lui Hésiode a composé envers une histoire fabuleuse de l'origine des Dieux. Eusebe dit que Porphyre écrivit plusieurs livres dans lesquels il travailloit à ajuster à la raison & à la nature les généalogies des Dieux. Nous apprenons de Cicéron (*De Nat. Deor.*) (1) que Zénon, Cléante, & Chrysippe remplirent plusieurs livres de leurs commentaires sur les anciennes fables : ces commentaires sont perdus. Du nombre des Mythologistes étoient Orphée, Musée, Mercure, Linus, Phurnus, Paléphate Stoïcien, Doro'hée, Evantès, Héraclidès du Pont, Silenus de Chios, Anticlides, Évarte, & plusieurs autres qu'Ovide a compilés dans ses métamorphoses. On peut lire plusieurs autres choses à ce sujet dans Noël le Comte, Apollodore &c.

(5) *Ladon* fleuve d'Arcadie près duquel les Poètes feignent que la Nymphé  
Syrinx

(1) Lib. III. §. 24. à la fin.



Syrinx fut transformée en roseau. Callimaque parle de la grandeur de ce fleuve; Dionysius de sa longueur; Pausanias de sa limpidité, & Ovide de sa rapidité. (*Fast.* 2.) (*m*).

(6) *Il se faisoit parfumer.* La coutume de se parfumer est plus ancienne que la guerre de Troye, comme écrit Joseph (*n*), quoique Pline (*o*) dise le contraire. Nous lisons que Jacob envoya des parfums à son fils Joseph en Egypte: & Moïse qui vivoit trois-cents-cinquante ans avant le siege de Troye, parle des parfums concernant la sanctification du Tabernacle, & la consécration des Prêtres de l'ancien Testament (*p*). Quoiqu'il en soit, nous ne savons pas qui en a été le premier inventeur. Pline (*q*) & Solin (*r*) rappor-

(*m*) *Arcades hunc Ladonque rapax.* (Lib, 5. v. 37.)

(*n*) L'Auteur veut dire que Joseph en écrivant (*Antiq. Jud. Lib. II. Chap. 3.*) que Jacob envoya des parfums à son fils en Egypte, montre que leur usage est plus ancien que la guerre de Troye.

(*o*) *Hist. Nat. Lib. XIII. Cap. 1. §. II.*

(*p*) Joseph (*Antiq. Jud. Liv. III. Chap. 10.*) Il est aussi parlé des parfums *Exod. Chap. 30. &c.*

(*q*) *Hist. Nat. Lib. XIII. Cap. 1. §. I.*

(*r*) *Collect. Cap. XLVIII.* Mais ni Solin ni Pline ne disent que cette cassette fit plaisir à Alexandre.



tent qu'Alexandre trouva dans le camp de Darius parmi les bijoux une cassette de riches parfums qui lui fit grand plaisir (s). Hérodote déclare que cet usage étoit pratiqué avant le temps de Darius : car Cambyse fils de Cyrus envoya des Ambassadeurs à Éthiopos (t), Roi des Macrobien avec de grands présents, au nombre desquels étoit une boîte de parfums.

Je ne fais pas précisément quand ils furent introduits à Rome ; mais nous lisons dans l'histoire naturelle de Pline (*Liv. XIII. Chap. 3.*) (u) que l'an de Rome 565 , après la défaite d'Antiochus & la

(s) Il se servit de cette cassette pour y mettre les œuvres d'Homere (Plin. *Hist. Nat. Lib. VII. Cap. 29.*) au commencement.

(t) Ch. Blount a fait ici une grosse méprise. Il a lu dans Polydore Virgile. (*De Invent rer. Lib. II. Cap. 18.*) *Cambysem Cyri filium misisse legatos cum maximis Donis ad Æthiopum Macrobiorum Regem &c* ; c'est-à-dire, Cambyse fils de Cyrus envoya des Ambassadeurs avec de grands présents au Roi des Ethiopiens Macrobies (qui vivent long-temps) ; & il a pris le mot *Æthiopum* pour le nom d'un Roi, & l'épithete *Macrobiorum* pour le nom d'un peuple. Hérodote, n'est point équivoque. *Επὶ τῶν μακροβίων Αἰθίοπας*. Voyez Hérod. *Liv. III. § 17* ; & pour les parfums §. 20.

(u) A la fin ; mais Pline ne dit rien des médicaments.

conquête de toute l'Asie, P. Livinius Crassus & Jules-César, qui alors étoient censeurs, défendirent qu'on vendît à Rome aucun médicament ou parfum étranger (v).

Pancirole dit que les Romains tirèrent la coutume de se parfumer des Grecs, qui après s'être lavés se faisoient frotter avec des parfums qu'ils gardoient dans un vase fait exprès (w): ce qu'on faisoit, comme dit le Scholiaste d'Aristophane, pour resserrer les pores que la chaleur de l'eau avoit ouverts. Quand ils se lavoient dans l'eau froide ils se parfumoient auparavant, afin de se défendre contre le froid; c'étoit la coutume d'Apollonius. Nous lisons de plus que les Romains aussi bien que les Grecs étoient dans l'habitude de se parfumer.

Leurs beaux cheveux sont parfumés,  
Et galamment de guirlandes ornés.

(v) Tout ce que Blount a dit jusqu'ici des parfums est tiré de Polydore Virgile de Invent. rer. Lib. II. Cap. 18.

(w) Je ne trouve pas cela dans Pancirolle Thes. variar. Lect. Au reste ces vases s'appelloit *χύτρον*; dit ici Ch. Blount,

dit Ovide (x). Le but de cet usage étoit d'empêcher les fumées du vin de monter à la tête, ou d'ouvrir les pores afin qu'elles s'évaporassent plutôt : c'est pourquoi il étoit généralement pratiqué aux grands repas. Celui qui veut en savoir davantage au sujet de la vertu des différentes sortes de parfums, & de la manière de s'en servir, n'a qu'à lire Athénée *Deipnos. Liv. III. Ch. 14. 15. &c.*

(7) Les Anciens se baignoient avant le repas aussi constamment que nous nous lavons les mains. Ils se surpassoient en extravagances au sujet de leurs bains. Ceux de Rome étoient si magnifiques, & bâtis si superbement, qu'ils ressembloient à autant de villes. Les deux plus fameux étoient ceux d'Antonin & ceux de Dioclétien. Pallade (*Antiq. urb. Rom.*) dit, que les bains d'Antonin furent bâtis par Alexandre; qu'ils étoient d'une hauteur prodigieuse, & ornés de hautes colonnes de marbre. Ceux de Dioclétien étoient aussi fort hauts. Cent - quarante - mille hommes y travaillèrent pendant plusieurs

(x) — *Habent unda mollia serla coma.*

Fast. Lib. V. v. 340.

années. Ils étoient si spacieux qu'ils contenoient seize-cents cuves de marbre poli pour se laver. Vitruve (*Liv. V. Cap. 10.*) décrit exactement la construction des bains. Agrippa (selon Pline) (y) bâtit pendant qu'il fut Edile, cent-soixante-dix bains pour l'usage du public. Le même auteur ajoute que de son temps le nombre des bains à Rome étoit infini; & pour ce qui regarde leur grandeur elle étoit considérable selon Olympiodore (z), & selon Cassiodore, étonnante (a). Ammien (*Liv. XVI.*) dit que les bains des Romains étoient grands comme des provinces (b). L'intérieur n'étoit pas moins superbe que l'extérieur. Sénèque (*Ep. 86. Lib. XIII.*) décrit les chambres des bains ordinaires. Elles sont, dit-il, plus semblables aux palais d'un Prince qu'à un endroit destiné à débarasser le corps de la poussière &

(y) Hist. Nat. Lib. XXXVI. Cap. 15. §. 24. *Gratuita præbita balinea (ab Agrippa) centum septuaginta, quæ nunc Romæ ad infinitum auxere numerum.*

(z) *Ingenti.* Blount.

(a) *Mirabili magnitudine.* Blount.

(b) *In molum Provinciarum extracta.* (Cap. X.) Ces mots sont dans Blount.



des sueurs (c). Stace s'accorde avec Séneque dans cette description.

Rien de commun n'est dans ce bain:  
Loin d'ici le bronze & l'airain;  
On y voit l'onde fortunée  
Couler & tomber dans l'argent;  
Et combler un vase brillant,  
De ses richesses étonnée. (d),

*Iu balneo Etrusci.*

Nous lisons dans Rosinus (Chapitre de Thermis) que les anciens avoient coutume d'enduire de parfums riches & fort odoriférants les murailles des bains, même de ceux qu'on gardoit pour l'usage des domestiques. Mais le Docteur Hakewell observe que la plus grande dépense qu'il fissent pour leurs bains, étoit celle d'en chauffer l'eau. Cette dépense étoit si grande qu'une seule cuve contenoit au moins

(c) La description que fait Séneque dans cette épître du luxe des Romains par rapport à leurs bains, mérite d'être lue.

(d) *Nil ibi plebeium; nusquam Temesea notabis  
Æra; sed argento felix propellitur unda,  
Argentoque cadit, labisque nitentibus instat,  
Delicias mirata suas.* —

Sylv. Lib. I.

dix fois autant d'eau que les bains du Roi à Bath; & ils chauffoient l'eau si fort qu'ils avoient de la peine à y tenir: c'est ce que Plutarque atteste dans le neuvieme Chapitre du huitieme Livre de ses Symposiaques. (*Hakewell Apol. de la Provid. Liv. IV. Ch. 8.*) De plus, Plutarque dit que pendant qu'ils étoient aux bains, ils respiroient un air qui étoit, pour ainsi dire, composé d'eau & de feu; au lieu qu'anciennement ils pouvoient manger, boire, & dormir dans le bain sans s'échauffer trop (e). Quoiqu'un petit nombre d'entr'eux fissent usage des bains pour leur santé, cependant Artémidore dit que le bain dans son temps n'étoit gueres qu'un passage à un repas; en sorte que ceux qui mangeoient souvent, se lavoient souvent. On jugea combien de fois l'Empereur Commode mangeoit, en observant qu'il se baignoit sept ou huit fois par jour. Parmi les Chrétiens, l'Evêque Cysinius fut accusé d'intempérance, parce qu'il se baignoit deux fois par jour. Il y a bien des personnes, dit Plutarque dans ses précep-

(e) Tout cela se trouve dans le Liv. VIII. Quest. 9. des Propos de Table de Plutarque. Voyez aussi l'épître de Sénèque, qu'on a citée ci-dessus.

tes de fanté, qui en sont venues au point de ne pouvoir ni manger ni boire sans s'être auparavant baignées ou fait suer dans une étuve. De ce nombre étoit l'Empereur Titus, comme l'attestent ceux qui eurent soin de lui pendant qu'il étoit malade (f). Plutarque dans le même livre introduit Zeuxippe qui donne des regles de diete, & tâche de faire comprendre aux hommes qu'ils ne doivent pas trouver étrange d'aller de temps en temps à table, sans avoir auparavant été au bain ou à l'étuve; tant il étoit alors commun à Rome de se baigner avant le repas.

Plusieurs personnes ont déclamé contre l'usage excessif des bains; les uns préféroient les bains chauds, les autres les bains froids, comme Apollonius; mais peu de personnes ont parlé contre l'un & l'autre à la fois. Clément d'Alexandrie détaille les bons effets du bain comme de nettoyer, de chauffer, & de fortifier le corps, outre le grand plaisir qu'il fait (g).

Suidas

(f) Voyez Plutarque au lieu cité près du commencement.

(g) A la lecture de ce passage de Blount, j'ai cru que Clément d'Alexandrie faisoit les éloges des bains. Mais

Suidas dit que les bains sont des remèdes douteux pour les maladies, mais des guides assurés pour le plaisir; ce qui est conforme à cette ancienne inscription mise sur des bains.

Par le vin, l'amour, & le bain (h)

Notre vigueur est affoiblie:

Mais sans amour, sans bain, sans vin,

La triste chose que la vie!

Camerarius (*Hor. succisiv. Lib. II. Cap. 14.*) fait voir que les Payens étoient dans leurs bains & dans leurs étuves plus modestes que bien de Chrétiens. Car quoi-que sous ce monstre d'Héliogable les bains fussent ouverts à Rome pour les hommes & pour les femmes indifféremment, ce-

ce Pere de l'Eglise dans le Chap. V. du Liv. III. de son Pédagogue, censure vivement le luxe & l'indécence des femmes au bain: dans le Chap. 9. du même Livre, il permet aux femmes de se laver par propreté & par santé, & aux hommes seulement par santé, condamnant les bains qui ne tendent qu'au plaisir. Enfin dans le Chap. 10, il dit que les jeunes gens doivent se contenter des exercices, & qu'il seroit, peut-être, bon que les hommes mêmes préférassent l'exercice au bain.

(h) *Balnea, vina, Venus corrumpunt corpora nostra;  
Sed vitam faciunt balnea, vina, Venus.*



pendant ce mélange fut défendu avant & après ce regne; & n'eut lieu que pour un temps (i) à l'exemple du Monarque. Car Romulus, premier Roi des Romains, statua que, sous peine de mort, aucun homme ne se fit voir nud à une femme. Plutarque parlant de la modestie de Caton, dit qu'anciennement les peres avoient honte de se baigner avec leurs enfans, & les beaux-peres avec leurs gendres; & que de plus Caton étoit aussi retenu à lâcher un mot libre à la présence de ses enfans qu'à la présence des Vestales (k). Les gendres étoient déconcertés quand il s'agissoit de se déshabiller devant leurs beaux-peres; c'est pourquoi ils ne se trouvoient point avec eux dans les bains ni dans les étuves (l). Nous pouvons ajouter le discours que Cyrus adressa à ses enfans peu avant sa mort; si quelqu'un de vous, dit-il, souhaite de me toucher la main ou de voir mes yeux, qu'il s'approche pendant que je respire encore, car après que je serai mort & couvert, je vous ordonne, mes enfans, de ne pas

(i) *Regis ad exemplum* ——— dit Blount.

(k) Dans la vie de Caton l'ancien pas loin de la fin.

(l) *Ibidem*.

mé découvrir ou regarder, & de ne pas permettre que quelqu'un me découvre ou regarde. (*Xenoph. Liv. VIII.*) Et, autant que je l'ai ouï dire, l'Empereur Maximilien, premier du nom, donna les mêmes ordres. Il est écrit que l'Empereur Hadrien fit une loi portant que les hommes eussent des bains séparés de ceux des femmes. Cette loi fut confirmée par Alexandre Sévère, & suivie par Justinien. Les anciens canons ne souffroient par ce mélange ignominieux ; au contraire ils défendoient aux hommes de se baigner avec les femmes ; parce que les Payens même s'opposoient à cet usage. Cependant, nous voyons à notre honte que les Chrétiens de ce temps-là le pratiquoient.

Enfin pour terminer ce discours sur les bains, je n'oublierai pas ceux de Bath que la Providence nous a accordés, & qui, suivant les relations, ne sont inférieurs à aucun bain ancien. Ils guérissent toute sorte de maladies, soit internes soit externes, sur-tout depuis qu'on a commencé à boire de leurs eaux, comme on le pratique depuis peu ; en sorte que les vers de Nécham à ce sujet sont aussi vrais à présent qu'ils l'étoient quand ils furent écrits il y a quatre cents ans, en-

viron; les voici (m): *A peine je préfère les thermes de Virgile à ceux de Bath. Nos bains sont utiles aux vieillards épuisés, aux hommes froissés, blessés, impotents, & attaqués de maladies froides.*

(8) *Les Ephésiens, peuple de l'Asie mineure, & habitants de la grande & fameuse ville d'Ephese, qu'on nomme à présent Alto-Luoco. Nous en parlerons plus au long dans la suite.*

---

## CHAPITRE XVII.

*Style d'Apollonius, & ses réponses.*

**A**POLLONIUS n'employoit par de (1) grands mots, des expressions empoulées & poétiques, des termes recherchés, ni d'un atticisme (2) affecté; car il trouvoit désagréable tout ce qui alloit au delà d'un atticisme (3) modéré. Il ne cherchoit pas des divisions fastidieuses; il

(m) *Bathoniae thermis vix praefero Virgilianas;*

*Confecto profunt balnea nostra senti.*

*Profunt attritis, collisis, invalidisque,*

*Et quorum morbis frigida causa subest.*



n'allongeoit pas ses discours. On ne l'a jamais entendu parler (4) ironiquement, ni disputer (5) par interrogations. Il parloit (n) comme un (6) oracle, & disoit, *je sais ceci, ou bien; je suis de cette opinion: à quoi bon ces choses? il est bon de savoir &c.* Ses sentences étoient courtes & fines, ses mots propres & bien convenables aux choses; & ce qu'il disoit, avoit une certaine dignité, comme les édits d'un Prince.

Une fois un de ces hommes qui disputent sur des riens, lui demanda pourquoi il ne faisoit aucune question. Apollonius répondit, *j'ai assez demandé & cherché de choses pendant ma jeunesse; à présent il ne faut plus que je cherche, mais que j'enseigne ce que j'ai trouvé.* Le même lui demanda comment un sage devoit parler; comme un Législateur, dit-il, car un Législateur doit prescrire aux autres les choses dont il est persuadé lui-même. C'est ainsi qu'il se conduisit à Antioche; & c'est ainsi qu'il se fit admirer par des hommes éloignés de tout savoir.

(n) L'Anglois traduit mot à mot *comme du trépied*; & c'est à cette traduction que se rapporte la note 6. Je n'ai pas osé hasarder cette expression.



## CHAPITRE XVIII.

*Apollonius prend le parti de voyager.*

ENSUITE il résolut d'entreprendre un long voyage, & d'aller aux Indes pour s'entretenir avec les sages qui y étoient, & qu'on appelloit (7) Brachmanes & Germanes (8). Il disoit qu'il convenoit à un jeune homme de parcourir le monde & de se faire connoître dans les pays étrangers. Il avoit aussi dessein de visiter les Mages qui étoient à Babylone & à (8) Suse, dans l'espérance qu'ils lui apprendroient bien des choses. Il en parla donc à ses disciples, qui étoient au nombre de sept, & qui tâcherent de lui persuader de faire autre chose afin qu'il perdît de vue son dessein. Apollonius leur dit, j'ai consulté les Dieux; & je vous ai déclaré leur volonté pour mettre à l'épreuve votre courage, & voir si vous êtes capables d'en faire autant que moi. Puisque je vous trouve mous & effeminés, ayez soin de votre santé &

(8) Ici Blount a lu Hircaniens au lieu de Germanes.

n'oubliez pas la Philosophie ; j'irai où me conduiront la sagesse & mon bon génie. Ayant ainsi parlé , il partit d'Antioche seulement avec deux valets qui avoient toujours été dans sa maison , l'un desquels excelloit à écrire vite , & l'autre avoit une très - belle main.

---

## CHAPITRE XIX.

*Apollonius arrive à Ninive & trouve Damis.*

**A**POLLONIUS arriva à l'ancienne ville de (9) Ninus, où il vit une statue habillée à la mode des Barbares. C'étoit (10) Io fille d'Inachus, qui avoit sur le front deux petites cornes naissantes.

Pendant qu'Apollonius considéroit cette statue, qui lui fournissoit bien des pensées que les Prophetes ou Prêtres des Barbares n'avoient jamais eues, arriva Damis natif de cette ville. C'est celui qui, comme nous l'avons dit, voyagea & philosofa avec Apollonius, & qui mit par écrit plusieurs de ses actions. Damis donc se sentant de l'inclination pour Apollonius, & du goût pour les

les voyages, lui dit; nous irons, ô Apollonius; Dieu fera votre guide, & vous ferez le mien. Je me flatte que vous ferez quelque cas de moi; car au moins je fais très-bien le chemin qui mène à Babylone, & je connois parfaitement toutes les villes & tous les villages où il y a des commodités; j'en suis de retour depuis peu de temps. De plus, j'entends à fond les (11) langues des Barbares, autant qu'il y en a; c'est-à-dire, celle des Arméniens, celle des Medes, celle des Perfes, & celle des Cadusiens; je les fais toutes. Ami, répondit Apollonius, je fais aussi toutes ces langues, quoique je n'en aie apprise aucune. Damis en étant étonné, Apollonius répliqua, ne sois pas surpris de ce que j'entends (12) toutes les langues des hommes; car je comprends même ce qu'ils ne disent pas. A ces mots l'Assyrien fut saisi de respect pour Apollonius (p), le vénéra comme un Génie, & s'attacha à lui, avançant en sagesse, & gravant dans sa mémoire tout ce qu'il disoit. Cet Assyrien parloit avec peu d'élégance, & n'observoit pas les regles de la langue,

(p) J'avoue ma malice; je me ferois mis à rire, & j'aurois pris Apollonius pour un fou.



comme ayant été élevé parmi les Barbares. Cependant il étoit assez en état de tenir un journal de ce qu'on faisoit, de ce qu'on disoit, de ce qu'il voyoit ou entendoit, & même il le tenoit aussi bien que personne. Il composa donc un *Apolloniana*, où il fait voir qu'il n'a rien ignoré de ce qui regarde Apollonius, & que si son ouvrage n'est pas parfait, au moins il a voulu tout mettre par écrit. Il n'est pas hors de propos de rapporter ce qu'il répondit à un homme qui blâmoit cette attention. Un homme oisif & envieux disoit que Damis avoit bien fait de recueillir les sentences & les opinions d'Apollonius, mais qu'en mettant dans son ouvrage jusqu'aux moindres minuties, il avoit imité les petits chiens qui lappent toutes les miettes qui tombent de la table du maître. Fort bien; répondit Damis, mais si les Dieux font des festins, & s'ils se nourrissent en quelque manière, certainement ils ont des domestiques fort attentifs à ne pas laisser perdre la moindre miette d'ambroisie. Voilà le compagnon & l'ami avec lequel Apollonius passa une grande partie de ses jours.



## ÉCLAIRCISSEMENTS

sur les Chapitres XVII. XVIII. & XIX.

(q) (1) *Dithyrambique* (Grec) signifie tout style élevé & sublime, comme celui d'une hymne qu'on chantoit anciennement à l'honneur de Bacchus, & qu'on nommoit Dithyrambe.

(\*) (2) *Hypérattique* (Grec) n'est autre chose qu'une éloquence qui passe celle d'Athènes.

(3) *Atticisme modéré*; parce que les Athéniens étoient doués d'une juste mesure d'éloquence.

(4) *Ironiquement*, c'est quand un homme en se jouant dit, par une figure de Rhétorique appelée Ironie, le contraire de ce qu'il pense (r).

(s) (5) *Faire le Péripatéticien*, veut

(q) Ces deux notes sont fondées sur les termes du texte Grec, que je n'ai pas cru devoir transmettre dans ma traduction.

(r) *Contra quod sentit, solet ironia jocare*, dit ici Blount.

(s) Cette note vient du texte mal entendu, Περὶπατητικῶν signifie disputer contre quelqu'un.

dire ici faire plus attention aux mots qu'aux choses; car nous lisons qu'après la mort de Théophraste, les écoles des Péripatéticiens se relâcherent beaucoup par rapport à l'étude de la Philosophie naturelle, & s'attachèrent à l'Éloquence.

(6) Comme un oracle, mot à mot comme du trépied (t). Quelquefois on donnoit au trépied le nom de αὐτάγης, comme fait Callimaque (u). Quelques-

(t) Parler du trépied. Il semble que c'étoit une expression proverbiale. Athenée (Liv. II. Chap. 2.) dit, „ dans les combats à l'honneur de Bacchus, le prix du „ vainqueur est un trépied; car on dit que ceux qui disent „ la vérité, parlent du trépied.” Il avoit déjà dit que le vin fait dire la vérité.

(u) ὅτι τοῖσι πῖπρῳ αὐτάγης.

C'est ainsi que cite Blount probablement d'après Coelius Rhodiginus (Lect. Antiq. Lib. VIII. Cap. 15.) Mais Callimaque dit,

Αὐτάγης ὁ τί & c.

ce qui fait une partie d'un vers hexamètre. Ce passage est le Fragment 264. de la collection de Bentley.

Au reste j'aimerois autant dire qu'on donnoit à lyre le nom d'or. Αὐτάγης est une épithète qui veut dire *Spon-taneus*. Il faut bien se servir de ce terme ou d'un équivalent lorsque'on doit faire entendre que l'oracle a parlé de lui-même, sans en être sollicité.

uns disent que le trépied qui appartenoit à l'oracle de Delphes, étoit un grand vaisseau plein de poussière, d'où montoit l'esprit de prophétie. Mais la plupart des Auteurs disent que c'étoit une chaise à trois pieds, sur laquelle la Pythie avoit coutume d'être assise pendant qu'elle rendoit ses oracles. La partie du trépied sur laquelle la Prêtresse s'asseioit, s'appelloit Holmos; c'est pourquoi Sophocle donne à Apollon le nom d'Enholmos, & celui d'Enholmides aux Prophetes. Jamblique dans son livre des *Mysteres des Egyptiens* écrit que la Sibylle de Delphes avoit deux manieres différentes de deviner; par un certain esprit subtil & ignée qui sortoit de l'ouverture d'un antre, & inspiroit les oracles aux hommes; ou par un trépied d'airain, & même une chaise à trois ou quatre pieds sur laquelle la Prêtresse étoit assise. Dans une de ces postures elle rendoit ses prédictions par le pouvoir divin (v). Lactance le Grammairien sur un vers de (w) Papinius

(v) Scët. III. Chap. II. J'ai suivi le texte de Jamblique; non la version de Blount.

(w) *Salve prisca fides tripodum* —

— v. 505.

On peut ajouter que Bernatius, autre Commentateur de

(primo Thébaïd.) dit que le trépied étoit une espece de laurier à trois racines, consacré à Apollon à cause du don de deviner qu'il avoit (x).

On disoit qu'Apollonius parloit comme un oracle, parce qu'il parloit par monosyllabes & par sentences courtes, méthode toujours affectée par les oracles, par les Rois, & par les hommes d'autorité, qui veulent faire croire qu'ils pesent tous les mots qu'ils prononcent, & qui par conséquent n'en font pas prodigues. Tous les législateurs & autres hommes éminents ont toujours eu quelque affectation particuliere dans leur maniere de s'exprimer. Les anciens Hébreux étoient fort adonnés aux périphrases; & au lieu de dire; *il parla*, ils disent d'une maniere plus ennuyeuse, *Et il ouvrit sa bouche Et dit*; de peur sans doute qu'on ne prît le personnage en question pour un homme qui parle du ventre & non de la bouche.

Jules César Vanini dans un but bon ou mauvais, c'est ce que je ne déterminerai

Stace, dans sa note sur le même passage, rapporte les différents sentimens sur la nature & la figure du *tripos* des anciens.

(x) Cette note jusqu'ici est extraite de Coelius Rhodiginus (Lect. Antiq. Lib. VIII. Cap. 15.)



pas, mais que la charité m'ordonne de croire le meilleur du monde, nous donne plusieurs exemples des plus sages & prudents entretiens de notre Sauveur Jésus-Christ, & des divines réponses qu'il fit aux insidieuses questions qu'on lui adressa: en quoi il semble avoir de beaucoup surpassé la sagesse d'Apollonius & de tout autre Législateur; comme par exemple, „ les Juifs demanderent, dit-il, à „ Christ, si la femme adultere devoit „ être lapidée. Il ne dit pas que non, „ parce que la loi ordonnoit qu'elle le „ fût: il ne dit pas qu'oui, parce que „ s'il l'eût dit, il auroit donné une marque de cruauté qui probablement auroit éloigné bien du monde de sa loi. „ Donc pour prévenir toute mauvaise conséquence il répondit sagement: *que celui de vous qui est sans péché jette la première pierre:* & personne n'osa condamner cette femme. Une autre fois les Scribes lui demanderent s'ils étoient obligés de payer le tribut à César. Il n'osa pas le nier pour ne pas se rendre coupable de Leze-Majesté: il ne voulut pas l'affirmer pour ne pas contredire la loi de Moïse: c'est pourquoi „ afin de ne pas être exposé à la puni-

„ tion de côté ou d'autre, il demanda à  
 „ son tour: *de qui est cette image ?* on  
 „ lui répondit de César; & il conclut:  
 „ *rendez donc à César ce qui est à César*  
 „ *& à Dieu ce qui est à Dieu.* Une au-  
 „ tre fois les Pharisiens lui demanderent  
 „ par quelle autorité il enseignoit. Christ  
 „ remarqua en lui-même qu'il étoit à l'é-  
 „ troit des deux côtés; car s'il disoit qu'il  
 „ enseignoit par autorité humaine, on  
 „ l'auroit convaincu de fausseté, puis-  
 „ qu'il n'avoit pas été initié dans les or-  
 „ dres sacrés des Juifs: il n'osa pas assu-  
 „ rer ouvertement que Dieu lui en avoit  
 „ donné l'autorité par la crainte des Juifs.  
 „ Il demanda donc subtilement par quel-  
 „ le autorité baptisoit Jean Baptiste; &  
 „ il mit les Pharisiens à l'étroit à son  
 „ tour; puisque la politique leur défen-  
 „ doit d'attribuer à Dieu la prédication  
 „ de Jean pour ne pas se condamner  
 „ eux-mêmes qui s'y étoient opposés:  
 „ ils n'eurent pas le courage de dire que  
 „ le baptême de Jean étoit une inven-  
 „ tion humaine pour ne pas s'attirer à  
 „ dos la colere du peuple crédule. Voi-  
 „ là quelques-unes des plus sages actions  
 „ de Christ: mais celle qui les surpasse  
 „ toutes, est la prophétie qu'il fit tou-

„ chant l'Antechrist, par laquelle il ren-  
 „ dit sa loi éternelle, & en cela il sur-  
 „ passa tous ceux qui l'avoient précédé.  
 „ Car ceux ci avoient prédit que le Mes-  
 „ sie seroit un grand homme, doué de  
 „ toutes sortes de vertus, & digne de  
 „ respect & de vénération; & de cette  
 „ manière ils avoient donné occasion à  
 „ plusieurs de se dire le Messie, afin  
 „ de jouir de ces grands avantages qui  
 „ flattent l'esprit de tous les hommes.  
 „ Mais Christ, plus sage que les autres  
 „ prophètes, prédit qu'il viendrait un  
 „ nouveau Législateur contraire à sa loi;  
 „ haï de Dieu, agent du Diable, recep-  
 „ tacle de tous les vices, le fléau du  
 „ monde; en sorte que personne ne se  
 „ diroit l'Antechrist, puisqu'il n'y ga-  
 „ gneroit rien que haine ou infamie:  
 „ & tant que l'Antechrist est absent,  
 „ la loi de Christ doit durer.” (*Vanini*  
*Dialog. Liv. IV. Dial. I. de la Relig.*  
*Pay.*) (y).

(7) *Brachmanes* & *Hyrcauiens* (z),  
 secte

(y) La citation est juste; mais Vanini met ces réflexions  
 dans la bouche d'un incrédule, & tâche d'y répondre par  
 un argument qu'on peut lire dans l'endroit cité.

(z) *Hyrcauiens* vient d'une mauvaise leçon.



secte de Philosophes ou Théologiens des Indes qui vivoient seulement d'herbes & de fruits; & dont Philostrate parle plus au long dans son troisieme livre.

(8) *Suse*, ville fameuse de l'Asie & capitale de la Susiane dans l'Empire des Perses. Cette ville est située entre le fleuve Eulés & Séleucie à l'occident; Persépolis à l'orient; & Ecbatane au midi. Suse fut bâtie par Memnon, à ce que dit Dionysius (a). On lit dans Strabon (b) que quand Cyrus & les Perses eurent subjugué les Medes, ils établirent leur résidence royale dans Suse, autant à cause de la proximité de leurs nouvelles conquêtes, que de la beauté & de la magnificence de cette place. Elle est à présent sous la domination du Sophi de Perse; la ville est appelée Chus, & le pays qui l'environne, Chusistan, ou Churdistan, comme dit Marc Paul

(a) Dionysius dans la description du monde parle des habitants de la Susiane, non du fondateur de Suse, v. 1074. Denis d'Halicarnasse ne dit rien ni de la Susiane, ni du fondateur de Suse.

(b) Géograph. Liv. XV. près de la fin. Un peu plus bas ce Géographe dit que Suse fut bâtie par Tithon pere de Memnon.



de Venise (c). Elle a été sujette aux Rois de Perse depuis le temps d'Apollonius jusqu'à présent. Les anciens auteurs mettent ensemble Suse & Ecbatane, parce que les Rois de Perse demeuroient à Suse en hiver & à Ecbatane l'été. *Voyez Xénoph. Cyropéd. Liv. VIII. Strabon Liv. XV. Plutarque de l'exil (d); Athénée Liv. XII Stace sur Dionysius, Aristide dans la harangue sur Rome.*) Suse a toujours été fameuse à cause de ses Archers (*Properce Lib. II.*) (e), & de ses Magiciens; puisqu'on voit dans Daniel, dans Herodote (f), & dans Plutarque que les plus fameux Magiciens se trouverent toujours à la cour de Suse sous Nabucodonosor, Baltasar, Cambyse,

(c) Marc Paul (De Region orient Lib. I. Cap. 19.) met au second rang des huit Royaumes de la Perse moderne le Churdistan; mais il n'y parle ni de Suse ni de la Susiane. Au Chap. 16, il dit que la moderne ville de Baldach est celle que l'Ecriture appelle Suse.

(d) Plutarque dans le traité cité dit que les Rois de Perse ne buvoient d'autre eau que celle du Choaspé; & plus bas, qu'ils passaient l'hiver à Babylone, l'été dans la Médie, & le printemps à Suse.

(e) ——— *Armantur Susa sagittis.*

Eleg. 13. v. 1.

(f) Hérod. Liv. I. Chap. 108. 140. &c.

Artaxerxe, & Alexandre le Grand, & que les Rois les consultoient dans toutes les occasions.

(9) *Ninus ou Ninive*, à présent Mosul, étoit une ancienne ville bâtie par Ninus fils de Nimbrod, ou Bélus: nous en avons parlé au Chapitre III. de ce Livre.

(10) *Io fille d'Inachus qui avoit sur le front deux petites cornes naissantes*. Io ou Isis Déesse des Egyptiens étoit, selon les Poètes, fille d'Inachus, femme publique de profession, & cependant Prêtresse de Junon (g). Elle obtint que Jupiter se prêtât à ses desirs; mais la jalouse Junon chercha son mari auprès d'Io, & les trouva ensemble, Jupiter sous la forme d'un nuage, & Io sous celle d'une vache blanche: car Jupiter avoit métamorphosé sa maîtresse, & avoit chan-

(g) Ici Blount copie mal Noël le Comte, qui (Mythol. Lib. VIII. Cap. 18.) écrit, *Scriptum reliquit Andrætas Tenedius in navigatione Propontidis, Ionem non modo non fuisse perfunctam Junonis sacerdotio, ut nonnulli putarunt, sed etiam fuisse quoddam scortum &c.*  
 „Andréas de Ténédos écrit dans la navigation de la  
 „Propontide, que non seulement Io ne fut point Prêtresse  
 „de Junon, comme quelques-uns l'ont pensé, mais que  
 „de plus elle fut femme publique &c. Ce qui est pré-  
 „cisément le contraire de ce que dit Blount.

gé de figure pour ne pas être découvert par son épouse, qui pourtant s'appergut de sa ruse. Elle demanda donc à Jupiter cette vache ; & il la lui donna pour ne pas déceler l'intrigue par son refus. Junon confia la vache à Argus qui avoit cent yeux. Elle souffrit beaucoup jusqu'à ce que Jupiter envoya Mercure pour lui rendre la liberté. Celui-ci endormit Argus par sa musique, & étoit sur le point de délivrer la feinte vache de son esclavage. Mais un malheureux garçon, nommé Hiérax, éveilla Argus & l'avertit de la chose, pendant que Mercure emmenoit sa proie. Mercure voyant qu'il n'y avoit point de remède, & qu'il falloit ou ne pas exécuter les ordres de Jupiter ou tuer Argus, prit une grosse pierre avec laquelle il le frappa & le laissa mort sur la place. Il changea Hiérax en faucon à cause du mauvais service qu'il lui avoit rendu. Junon fut fort fâchée de la perte d'Argus son fidele serviteur, & le changea en Paon, qui garde encore tous ses yeux sur ses plumes. Elle envoya aussi quelques insectes pour tourmenter Isis, en sorte qu'elle en devint folle, courut le monde, traversa la mer à la nage, & arriva dans le pays qu'on

appella Ionie de son nom: ce nom resta aussi à la mer qui borne ce pays. Enfin elle retourna en Égypte où elle épousa Osiris. Le fils qu'elle eut de Jupiter, fut nommé Épaphus. Après sa mort elle fut adorée par les Égyptiens qui gardèrent ses cheveux comme une relique dans le temple d'Isis à Memphis. Elle fut regardée comme Déesse de la navigation & du bon & mauvais temps. Sa statue avoit, comme on dit ici, des cornes sur une tête de vache, ou comme d'autres disent: une tête de chien; à quoi fait allusion Ovide qui l'appelle *Anubis qui aboye* (h). Les Romains eurent cette Déesse en grande vénération; cependant ils la bannirent parce que ses Prêtres avoient consenti à fouiller son temple par des débauches (comme nous lisons dans

(h) ——— *Latrator Anubis.*

Metam. Lib. IX. v. 168.

Mais Ovide est bien éloigné de confondre Io avec Anubis; il met le dernier à la suite de la première. Voici ses vers.

*Inachis ante forum, pompa comitata suorum,  
Aut stetit, aut visa est. Inerant lunaria fronti  
Cornua cum spicis nitido fulgentibus auro,  
Et regale decus; cum qua latrator Anubis, &c.*



Joseph) (i), mais ensuite ils la rappelaient. Les Prêtres étoient initiés avec de l'eau & du sang; ils se rasoient la barbe & les cheveux, & ne portoient que des habits de lin & blancs. A l'entrée du temple d'Isis étoit la statue d'un Sphinx pour signifier que cette Déesse étoit mystérieuse. Pour l'amour d'elles les Egyptiens gardoient dans un coin de son temple une vache blanche; & quand cet animal venoit à mourir, ils en portoient le deuil comme pour un Prince, jusqu'à ce qu'on en eût substitué une autre à sa place. (*Voyez Ovide Métam. Liv. I. (k) Noël le Comte Liv. VIII.*) (l). Cette fable fait allusion à un point d'histoire: Argus étoit un Roi d'Argos fort âgé &

(i) Des antiquités Judaïques Liv. XVIII. Ch. 4, où Joseph raconte l'histoire connue de Pauline & de Mundus qui en jouit sous les apparences d'Annabïs. Ajoutez à cette érudition.

Κλίεις πρόσφθιγγὴ τᾷς βένεω παρθένῃ.

Esch. Promét. L. v. 563.

Entendez vous le propos de cette vierge qui porte des cornes ?

(k) La fable d'Io commence au v. 583. du I. Livre des Métamorphoses.

(l) Chap. 18.

fort prudent; Mercure le tua dans l'espérance de lui succéder: à cause de son crime Mercure fut banni par les Grecs, & se réfugia en Egypte. Mais allégoriquement elle signifie que le savoir & l'industrie ont plus de force dans l'agriculture que l'influence des étoiles. La vache qui passe par plusieurs pays, est la connoissance de l'agriculture qui se propage. Io reprend sa figure en Egypte parce que ce pays surpasse tous les autres par la richesse & par la fertilité de son terrain. D'autres ont tourné cette fable du côté moral. Ils disent que Jupiter signifie l'esprit de l'homme qui tombe du ciel; l'union du Jupiter avec Io celle de l'esprit avec le corps; l'un se change en nuage & l'autre en bête pour exprimer l'homme qui oublie son origine & se rend esclave des vices: mais quand il est arrivé à un âge plus mûr & plus raisonnable, Mercure est envoyé pour tuer Argus, c'est-à-dire, la raison dompte les passions immodérées: alors Junon envoie les furies qui sont les remords de conscience. Pour ce qui regarde Inachus pere d'Io, il fut le premier Roi d'Argos; malheureusement il tomba dans le Carmanor, & cette riviere fut ensuite appelée Inachus.

(11) *Le langage des Arméniens, des Medes, des Perses, de Cadusiens.* M. Leigh dans son traité de la Religion & du Savoir divise tous les langages en orientaux & occidentaux.

1<sup>o</sup>. *Les langues orientales sont l'Hébraïque, la Chaldéenne, la Samaritaine, la Syriacque, l'Arabe, l'Ethiopique, la Persane, l'Arménienne, & la Coptique.*

2<sup>o</sup>. *Les langues occidentales sont la Grecque, la Latine, l'Espagnole, la Française, l'Italienne, l'Allemande, l'Angloise, & l'Esclavonne, qui est fort répandue.*

De toutes ces langues les trois principales ou savantes sont l'*Hébreu*, le *Grec*, & le *Latin*. On lit & on écrit de droite à gauche toutes les langues orientales à l'exception de l'Ethiopique, & de l'Arménienne. Les Grecs aussi au commencement écrivirent une ligne de droite à gauche & la suivante de gauche à droite, d'où vient la phrase *litteras exarare*, & le nom de versus qu'on donne aux lignes. Pour parler de chacune de ces langues à part, nous commencerons par les orientales, & d'abord par l'Hébraïque, parce qu'elle passe non seulement pour être la plus ancienne, mais aussi la plus pure; puisque tous les autres langages ont de  
certains

certaines mots dérivés & corrompus de l'Hébreu ou de quelqu'autre langue, comme nous verrons dans la suite.

L'Hébreu est le premier & le plus ancien langage : on le parloit avant qu'on bâtit la tour de Babel ; tour qui fut causée , à ce qu'écrivent Joseph (m) & d'autres , que Dieu envoya parmi les ouvriers une confusion de langues qui les mit hors d'état de continuer leur ouvrage. La nation & le langage d'Israël ont tiré leur nom (Hébreu) d'Eber dont le fils fut appelé Peleg (division) par rapport à la division de Babel. Je trouve cette étymologie plus probable que celle d'Arias Montanus qui dérive le nom des Hébreux d'Abraham, comme s'ils avoient été appelés *Hebræi quasi Abrahæi*. Le même Auteur dit aussi que le nom d'Hébreu n'étoit pas le nom propre d'une famille, mais qu'il étoit commun à tous ceux qui ayant traversé l'Euphate, fixerent leurs tentes & demeurèrent entre cette rivière & la grande mer. Gesner dans son livre de plusieurs langages, qu'il nomme Mithridate parce qu'on disoit que Mithridate en entendoit vingt-deux, écrit que la langue Hébraïque est la source de

(m) Antiquités Judaïques Liv. I. Chap. 5.



toutes les autres (*n*), c'est-à-dire, de l'Indienne, de la Persane, de la Babylo-nienne, de l'Arménienne, de la Syria-que, de l'Arabique, de l'Egyptienne, & de l'Ethiopique. Pareillement Beck-mann (*o*) montre que plusieurs mots Grecs dérivent de l'Hébreu; & que la langue Punique étoit la Cananéenne ou ancienne langue Hebraïque, qui étoit la langue vulgaire des Juifs avant leur cap-tivité. Car, comme le remarque le savant Breerwood dans ses recherches (*Ch. 9.*), après la captivité des Juifs à Babylone, l'ancien & bon Hébreu étoit resté seule-ment parmi les savants, & on l'enseignoit dans les écoles comme parmi nous on en-seigne le Latin & le Grec.

Les Chrétiens pendant mille ans & plus ont eu une telle aversion pour les Juifs, qu'à cause d'eux on ne souffroit pas leur langage; en sorte qu'on fit un reproche à Origene de ce qu'il apprenoit l'Hébreu. Ainsi ce langage resta méprisé jusqu'à l'an de Christ 1440 environ, temps auquel tous les arts & toutes les sciences com-

(*n*) Il dit qu'elle semble la plus pure, que les autres sont mélangées, & qu'elles ont toutes quelques mots tirés de l'Hébreu.

(*o*) *De originibus lingue Latinæ.*

mencerent à fleurir par l'invention de l'imprimerie. Reuclin passe pour le premier restaurateur de la langue sainte, car, la glace étant rompue, on imprima des Bibles hébraïques en divers endroits. Même Martinus fut assez habile pour composer une admirable Grammaire de cette langue. Plusieurs hommes célèbres de tous les pays y excellèrent; mais un des premiers qui l'enseigna en Angleterre fut Wakefield. Je ne dois pas oublier le savant Docteur Pococke, qui fait à présent l'honneur de la nation Angloise par son grand savoir dans les langues orientales.

Par rapport aux points avec lesquels on lit aujourd'hui l'Hébreu, Martinus dit qu'ils furent inventés par les Masorethes pour suppléer aux voyelles, de peur d'altérer l'ancien texte original en y insérant de nouvelles lettres. On étoit si soigneux à éviter cette altération qu'on parle d'un certain Rabin qui fut tué par son écolier Joab parce qu'il lisoit Zakar au lieu de Zecer. La Masore étoit la plus fidele & la plus ancienne tradition de toutes les différentes leçons qu'on ait de la Bible Hébraïque. Pour ne pas nous étendre davantage sur ce sujet, Arias Montanus

dans la préface de son livre des Idiotismes Hébraïques dit, que cette langue comprend beaucoup de choses en peu de mots, qu'elle est fort expressive, grave, douce, vive, & d'une merveilleuse énergie dans ses mots & dans ses périodes. Cependant sa pauvreté a souvent embarrassé les interprètes, n'étant pas rare que le même terme ait deux significations contraires, comme celle de bénir & celle de maudire.

En second lieu le Chaldéen étoit un dialecte de l'Hébreu, dont il ne différoit gueres plus que le Dorique du Grec commun, ou que le langage du Nord & de l'Ouest du bon Anglois. Cependant le Chaldéen a encore plus de rapport au Syriaque, en sorte que Mercerus ne fait qu'une langue de ces deux. Pendant les soixante-dix ans qu'a duré la captivité des Juifs à Babylone, la langue Hébraïque s'est mêlée avec la Chaldéenne, comme il est évident par le style du prophete Daniel qui est composé de ces deux langages, suivant la remarque qu'en fait St. Jérôme dans sa préface sur ce prophete. La même chose paroît aussi par les écrits d'Esdras, & encore plus clairement par les paraphrases Chaldaïques. Ce langage



est le plus usité parmi les savants d'Egypte & d'Ethiopie. On trouve dans Job, dans les Proverbes, dans Jérémie, & ailleurs quelques mots Chaldéens. Plusieurs Chrétiens des environs du mont Liban en Syrie se servent du Chaldéen dans la Grammaire & dans la Religion.

En troisieme lieu le langage Samaritain, n'a point de lettres particulieres; il fait usage des Hébraïques. Ainsi les Samaritains n'avoient que vingt-deux lettres: les Hébreux n'en avoient pas davantage, jusqu'à ce qu'Esdras, après que que le temple fut rebâti sous Zorobabel, inventa les autres dont nous nous servons à présent. Plusieurs Juifs qui habitent actuellement en Syrie, & sur-tout les habitants de la ville de Sichem, sont appelés Samaritains & parlent Samaritain.

En quatrieme lieu le langage Syriaque: il est appelé (*Isa. XXXVI. 11.*) langue Araméenne, ou suivant la nouvelle traduction, langage Syriaque; &, suivant l'ancienne, langage Aramite. On tient pour certain, dit Masius (*In Præf. Gram. Syr.*) qu'il a commencé dans le temps que les Juifs étoient captifs à Babylone & mêlés parmi les Chaldéens. Pendant le long intervalle de soixante-dix ans les



Juifs du commun oublièrent leur langue, & commencerent à parler Chaldéen. Mais ils le prononçoient mal; ils l'ajustoient à la mode de leur pays par rapport aux points, aux affixes, aux conjugaisons, & autres choses propres à leur ancien langage. Il en résulta une langue mêlée d'Hébreu, & de Chaldéen, qui tenoit en grande partie du Chaldéen pour la substance des mots, mais qui étoit presque entièrement Hébraïque pour la forme. Ce langage étoit donc fort différent de l'un & de l'autre, particulièrement après le temps de notre Sauveur. Car alors il s'y mêla beaucoup de Grec & un peu de Romain & d'Arabe, comme on le voit dans le Talmud de Jérusalem recueilli par le Rabin Jochanan environ trois-cents ans après Jésus-Christ. Ce livre est beaucoup plus rempli de mots étrangers que la partie de la paraphrase Chaldéenne des Saintes Ecritures faite par le Rabin Jonathan un peu avant Jésus-Christ, & peu de temps après par le Rabin Aquila, qu'ils appellent Onkelos. (*Breerw. Enq. Ch. 9.*)

Fabricius prouve clairement que pendant le pèlerinage de notre Sauveur sur cette terre, le Sanhédrin parloit Syria-

que. Nous lisons dans le commentaire de Waserus sur Gesner que Jésus-Christ a consacré ce langage par sa propre bouche ; & que les Apôtres s'en sont servi quelquefois comme il paroît par les mots *Abba, Aceldama, Bar, Barabba, Bar-Jesu, Barjona, Bar-Simi, Bel, ou Beel, Beelzebub, Bethabara, Bethania, Bethesda, Béliar, Benerehem, Ephata, Gabbatha, Genesara, Golgotha, Korbana, Mammona, Rabbi, Talitha-Kumi, & autres* qu'on trouve dans le Nouveau Testament, & qui sont purement Syriaques. Nous avons encore une fort ancienne & élégante traduction Syriaque du Nouveau Testament qui est très-estimée des Savants. Crinesius loue beaucoup la Grammaire Syriaque de Masius, de Mercerus, & de Trémellius, & plus particulièrement celle de Waserus. On vante aussi beaucoup la Grammaire de *Dieu*.

En cinquième lieu l'Arabe, qui est à présent le langage commun des Orientaux, sur-tout de ceux qui ont embrassé le Mahométisme. Dans la première division des langues, Annot fut, selon Epiphane contre Sethian, le premier qui parla Arabe. Cette langue est actuellement la plus étendue du monde, puis-

qu'on la parle depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux Moluques, & depuis les Tartares & la plûpart des Turcs en Europe jusqu'aux Ethiopiens, en Afrique; c'est ce que prouvent au long Bibliander, Postel, Scaliger, & Claude Duret dans son Histoire de l'origine des langues.

Nous lisons dans Breerwoord (*Enquir. Chap. 8*), que l'Arabe est la langue vulgaire de tous ceux qui habitent la partie orientale de Cilicie au delà du fleuve Pyramus, la Syrie, la Mésopotamie, la Palestine, l'Arabie, l'Egypte, & en allant vers l'occident, toute la partie de l'Afrique qui est entre l'Egypte & le détroit de Gibraltar, c'est-à-dire, entre le mont Atlas & la mer méditerranée, pays qu'on appelle maintenant Barbarie, à l'exception de Maroc & de quelques restes de vieux Africains qui sont dispersés dans l'intérieur du pays. Il est vrai qu'il s'est glissé dans cette langue quelques altérations, & quelques variétés; mais il est impossible que la chose soit autrement quand plusieurs nations différentes parlent le même langage. Je suis bien éloigné de penser comme Postel & bien d'autres, qu'au moins les deux tiers du monde habité parlent Arabe; cependant



je trouve que cette langue s'étend bien loin, sur-tout où l'on professe la Religion de Mahomet. C'est par cette raison qu'elle est la langue naturelle de tous les pays que nous venons de nommer, & qu'elle est familiere au plus grand nombre des Tartares Mahométans, & des Turcs qui demeurent au septentrion de la mer méditerranée, parce que l'Alcoran & les autres livres de leur Religion sont écrits en Arabe, & parce qu'on l'enseigne à tous les enfants qui vont à l'école, comme le Latin & le Grec parmi nous. De là vient que tous les Turcs se servent des caractères Arabes, quoiqu'ils écrivent dans leur langue. Joseph Scaliger (*Annotat. in Euseb. Chron.*) écrit que l'Arabe, l'Hébreu, le Syriaque n'admettent point de mesure Géométrique pour ce qui regarde la quantité de leurs syllabes.

La langue Arabe mérite d'être estimée non seulement à cause du grand nombre de peuples qui la parlent, mais aussi à cause de son antiquité, de son élégance, & de son utilité.

1°. Pour ce qui est de son antiquité, elle est attestée par St. Jérôme dans son commentaire sur Esaie, & par Erpénus



dans sa premiere harangue sur la langue Arabe.

2°. Son élégance paroît évidente à tous ceux qui considerent l'abondance, & l'énergie de ses mots, la douceur de ses tours, & la facilité & la gravité de la langue en général. Greaves dit qu'elle a plus de mots que le Grec & le Latin ensemble. Le même Auteur loue l'Arabe à cause de sa facilité, n'ayant ni dialectes, ni inflexions détournées, ni anomalies.

3°. Cette langue est utile, parce que celui qui la possède, peut voyager sans interprète presque par toute l'Asie & l'Afrique. La Bible Hébraïque, & sa traduction Chaldéenne contiennent plusieurs mots & diverses manieres de parler qu'on ne sauroit entendre sans le secours de l'Arabe: sans cette langue on ne peut pas connoître à fond les opinions de Mahomet. Elle répand beaucoup de jour sur le Syriaque, sur l'Ethiopique, sur le Perse, & autres langages. Dans les Mathématiques, les Arabes ont inventé l'Algebre, & ont eu des Mathématiciens plus exacts que Ptolomée (p). Dans la Mé-

(p) La bibliotheque de Leyde contient un riche trésor d'observations Astronomiques faites par les Arabes, &

decine les Arabes ont eu Avicenne, Méfue, Sérapion, & Rafis, Médecins célebres. On ne fera pas peu de cas du Platonicien Avicenne & du Péripatéticien Averroès, fi l'on consulte les traités de ces deux Auteurs fur l'Ame. Je les ai lus avec beaucoup de fatisfaction. Je ne dirai rien des ouvrages plus confidérables qu'ils ont compofés. Les Arabes ont auffi plusieurs Poëtes & plusieurs Hiftoriens de réputation, comme le montre Greaves dans fa harangue. Enfin Mercerus, Joseph Scaliger, Rophelengius, Ifac Cafaubon, Junius, Trémellius, Clénard, Golius ; & parmi nos Anglois Greaves & Pococke, vantent beaucoup la langue Arabique & en recommandent fort l'étude.

En fixieme lieu la langue Ethiopique ou Indienne approche tant (*dit Biblander de Rat. ling.*) de l'Hébraïque, de la Chaldéenne, & de l'Arabe, que la premiere à peine a un mot qui ne fe trouve dans les dernieres. Les Ethiopiens écrivent de la gauche à la droite. Leur langue, qui ne differe de celles que nous

écrites en Arabe. Il feroit à fouhaiter qu'on les traduifit, & qu'on les publiât.

venons de nommer, que par les caractères, est fort en usage dans tout le royaume d'Ethiopie & dans l'Afrique; qui est d'une grande étendue. Quelques Auteurs pensent que les prophéties existoient en Ethiopique du temps de notre Sauveur & de ses Apôtres; & qu'elles étoient lues par cet Eunuque qui étoit trésorier de la Reine de Candace, & qui convertit toute l'Ethiopie.

En septieme lieu, le Persan est, dit Bibliander, plus facile que les autres langages. Il y en a quelques traces dans l'Ecriture, particulièrement dans Esther, comme *Ahasverus*, *Esther*, *Haminedatha*, *Phur* ou *Phurim*, *Gaza*, *Susa*, *Zères*, *Mordochai*, & autres. Greaves dit qu'aujourd'hui le Persan est fort en usage par toute l'Asie; & que les grands & les personnes de distinction sur-tout le parlent dans les cours des Souverains de l'Orient, comme parmi nous ils parlent François.

En huitieme lieu l'Arménien est plus difficile que les autres langues, à ce qu'écrivit Bibliander. Selon Agrippa, l'Arménien est un Chaldaïque corrompu. Sixte de Siennes nous apprend, que lorsque St. Chrysostome fut relégué dans l'Armé-

nie par ordre de l'Empereur, il traduifit en Arménien les Saintes Ecritures; que ces peuples font encore grand cas de cette traduction; & qu'ils célèbrent le service Divin en Arménien. Vous trouverez plusieurs autres chofes relatives à la langue Arménienne, dans le traité que Paul Ricaut (q) vient de publier à ce fujet.

En neuvieme & dernier lieu, les Coptes ou Chrétiens d'Egypte dans leur Liturgie fe fervent de la langue Chaldéenne, mais ils lifent l'Evangile en Arabe. Voilà qui fuffit pour les langues orientales.

Paillons aux occidentales. Je commencerai par le Grec.

Premierement donc la langue Grecque fut eftimée par fon élégance, par fa douceur, & par fa richeffe; & par la Philofophie, par les Arts & par les Sciences qu'on traita en cette langue. Elle fe répandit par les navigations, par le commerce, & par les colonies des Athéniens, auffi bien que par les armes des Macédo-

(q) Je ne connois de cet Auteur que l'état de l'Eglife Arménienne; & dans cet ouvrage le Chevalier Paul Ricaut ne dit pas un mot de la langue Arménienne.



niens, qui parcourant l'Asie, la Syrie, & l'Egypte, porterent leur langue en plusieurs pays. Le Nouveau Testament fut d'abord écrit en Grec, & ne contribua pas peu à répandre cette langue. Il seroit trop long & trop ennuyant de détailler ici les provinces & les pays qui entendoient le Grec. Je m'en rapporte aux recherches de Breerwood (*Chap. I.*) Je dirai seulement en général, que, suivant le témoignage de Cicéron, de son temps le Grec étoit entendu par presque toutes les nations (*r*). La langue Grecque soutint sa grande gloire & son éclat parmi les nations de l'orient, jusqu'à l'invasion des Sarrafins d'Arabie, qui du temps de l'Empereur Héraclius, dévastèrent ces Provinces environ l'an 640 après la naissance de Christ. Alors les Arabes victorieux introduisirent leur langue dans tous les pays qu'ils conquièrent. On suppose de même que le Latin périt dans l'occident par l'invasion & par le mélange des Goths & des autres nations barbares.

A présent la langue Grecque a beaucoup déchu. Elle est beaucoup moins

(*r*) *Pro Archia*, un peu après le milieu.

répandue qu'elle ne l'étoit, & de plus elle a bien perdu de sa pureté & de son élégance. La plus grande partie de cette corruption de langage est née chez les Grecs mêmes, & vient de leur négligence & de leur affectation. Premièrement ils mutilent quelques mots (*s*). Secondement de plusieurs mots ils n'en font qu'un (*t*). Troisièmement ils confondent les sons, & prononcent de la même manière quelques voyelles & quelques diphtongues qui avoient des sons différents (*u*). Quatrièmement ils mettent sur une syllabe l'accent qui devoit être sur une autre, suivant l'ancienne prononciation. Ces quatre fortes d'altération sont fort communes dans leur langage, &

(*s*) Les Grecs modernes prononcent & écrivent *αν* pour *ανθεν*; *ν α* pour *ινε* &c.

(*t*) Par exemple, ils disent *πεδες* pour *πε εδες*; & *ταχθε* pour *εις ταχθη* &c.

(*u*) Ils prononcent par *ι* les trois voyelles *η*, *ι*, *υ*, & les deux diphtongues *ει*, & *οι*. Les mots *εικον*, *εικη*, *λινη*, ils les prononcent *Icos*, *Icon*, *Sti-  
hi*, *Lipi*.

Tous ces exemples sont de Blount.

peuvent avoir produit un changement défavantageux dans la langue Grecque.

Cette langue, sur-tout dans les Poëtes, est difficile à cause de ses différents dialectes, qui sont, l'Attique le plus pur de tous & usité seulement à Athenes; le Dorique qui étoit le plus grossier; l'Eolique & l'Ionique. On se servoit des trois derniers dans les provinces Grecques éloignées d'Athenes. Les Grecs, à cause qu'ils sont esclaves des Turcs, sont si ignorants aujourd'hui, qu'ils ont, selon Cabasilas, environ soixante-dix dialectes différents. Le plus pur de tous est celui de Constantinople & le plus barbare celui d'Athenes.

Je crois pouvoir dire sans vanité qu'il n'y a pas sous le ciel aucune nation qui entende & prononce le Grec aussi bien que les Anglois: c'est ce que les voyageurs reconnoissent. Puisque donc nous avons de si habiles Grecs parmi nous; & puisque nous voyons par l'exemple des François, combien les bonnes traductions bonifient une langue, je ne saurois m'empêcher de me plaindre de ce que les traductions Angloises que nous avons de quelques excellents Auteurs, tels que Plutarque;

tarque, Joseph, Appien, & d'autres, sont de la seconde main, & faites sur les traductions Françoises, & non sur les originaux Grecs. Ces sortes de traductions sont beaucoup de honte à la nation Angloise ; elles sont infideles, & sont tort aux Auteurs mêmes. Il est vrai que les François méritent quelquefois d'être loués à cause de leurs notes, de leurs caractères, de leurs planches, & de leur papier : cependant j'ai connu de fort bons juges qui trouvent que leurs meilleures traductions ne sont que des paraphrases ; & que leur langue ne peut pas fournir des traductions aussi courtes & exactes que la nôtre. Mais revenons.

Il n'y a aucune langue plus utile que la Grecque ; premièrement parce qu'il n'y en a aucune aussi heureuse dans la composition des mots, ni aussi propre à joindre un mot avec un autre, comme le prouve avec évidence Julius Pollux, Auteur Grec, dans son Onomasticon. (*Aul. Gell. Lib. XI. Cap. 16.*) (v). Toute

(v) On diroit qu'Aulu-Gelle rapporte les preuves de Pollux, ou le cite, ou soutient la même chose. Point du tout. Aulu-Gelle (Liv. XI. Chap. 16.) prouve, par un exemple, qu'il y a bien des choses que les Grecs expriment



l'éloquence des Hébreux & Latins, avec ses mystères & sa gravité, ne peut pas exprimer aussi naturellement & proprement que la Grecque plusieurs noms & plusieurs verbes qui se trouvent souvent dans les livres des Auteurs Grecs. (*Turneb. Adversar. Lib. V. Cap. 19.*) Le savant Casaubon (*Enthuf. Cap. 2.*) dit que les livres Grecs sont les plus propres à rendre l'homme sage & savant. En second lieu la Grammaire, la Logique, la Physique, la Médecine, la Rhétorique, la Musique, l'Arithmétique, la Géométrie, la Chronologie, les Mathématiques, ont plusieurs termes d'art tirés du Grec; & (w) *celui qui n'entend pas les termes, ignore l'art.*

La seconde des trois langues savantes est la Latine, par rapport à laquelle toutes les autres sont réputées barbares. Quelques Auteurs disent que le bel âge

mieux en un mot que les Latins en plusieurs. Il est vrai que l'exemple roule sur un mot composé; mais Aulu-Gelle ne parle point de la facilité que les Grecs avoient à composer des mots. Cette citation convient à merveille à l'article suivant; je crois qu'on l'a mise ici par erreur; mais je n'ai pas osé la transposer.

(w) *Ignoratis terminis ignoratur & Ars.* Blount.

de la langue Latine est depuis le temps de Térence à celui de Quintilien. C'est pendant cet âge qu'ont vécu Térence, Pacuve, Lucrece, Virgile, Horace, Properce, Tibulle, Catulle, Ovide, Perse, Sénèque, Silius Italicus, & Martial, Poètes; Varron, Cicéron, Jules-César, Salluste, Columelle, Tite-Live, Quinte-Curce, Historiens & Orateurs. La langue Latine se perfectionna par degrés, & parvint au plus haut point de splendeur avec l'empire sous César Auguste, du temps de César & de Cicéron, qui passent pour les meilleurs Auteurs qu'il y ait jamais eu, le premier à cause de sa pureté, & le second à cause de son abondance. Parmi les Poètes, Plaute, Névius, Accius, Pacuve, & Virgile épurerent le plus la langue Latine, & parmi les Orateurs & Historiens, M. Caton, Sisenna, César, & Cicéron. Selon Jules & Joseph Scaliger, plusieurs racines du Latin dérivent du Grec; mais Crinésius tire le Latin de l'Hébreu. On trouve dans les Recherches de Breerwood cinq exemples qui montrent que la langue Latine a varié avant l'irruption des étrangers. Premièrement parce que Quintilien (*Instit. Orat. Lib. I. Cap. 6.*) rapporte que

les Prêtres dans les derniers temps de la République avoient bien de la peine à entendre les vers Saliens composés par Numa. Secondement parce que Festus (de Verb. significat.), qui vivoit du temps d'Auguste, déclare que la langue Latine, ainsi nommée du Latium, étoit si fort changée qu'on en comprend, dit-il, à peine une partie. Troisièmement parce qu'on le voit en comparant avec le Latin des temps postérieurs celui des loix faites par les Rois de Rome & par les Décemvirs; loix qu'on appella des douze Tables, & que Fulvius Ursinus a recueillies. Quatrièmement parce que Polybe écrit (*Liv. IV.*) que de son temps les meilleurs Antiquaires de Rome entendoient mal-aisément les articles d'une alliance que les Romains firent avec les Carthaginois d'abord après l'expulsion des Rois de Rome. Enfin cinquièmement, parce que la chose est manifeste par une inscription, qui, quoique fort gâtée par le temps, se voit encore à Rome dans le Capitole, sur une colonne (x) érigée en mémoire d'un Consul Romain qui avoit remporté une victoire navale contre les Carthaginois

(x) On l'appelloit *columna rostrata*.

Carthaginois dans la premiere guerre punique. Dans les mots gravés sur cette colonne (y) on voit l'*e* mise pour un *i*, le *c* pour le *g*; l'*o* pour l'*u* & quelquefois pour l'*e*, & un *d* superflu ajouté à la fin de plusieurs mots. (*Breerw. Rech. Ch. 6.*). On ne sauroit nier que la langue Romaine n'ait perdu les imperfections qu'elle avoit à son origine, & ne se soit perfectionnée. Je n'ai ni lu ni entendu, & je ne vois rien qui m'écarte de l'opinion commune qui suppose que le mélange des nations barbares du Septentrion avec les

(y) Voici ces mots. A chaque couple de lignes la premiere est suivant l'ancienne écriture, & la seconde suivant la moderne. Je les ai transportés du texte dans cette note.

{ *Exemet. Leciones. Macistratos. Castreis.*

{ *Exemit. Legiones. Magistratus. Castris.*

{ *Exfociunt. Pucnandod. Cepet. Enque.*

{ *Effugiunt. Pugnando. Cepit. Inque.*

{ *Navebos. Marid. Consol. Primos. Ornavet.*

{ *Navibus. Mari. Consul. Primus. Ornavit.*

{ *Navebus. Claseis. Pænicas. Sumas. Cartacinienfis.*

{ *Navibus. Classes. Punicas. Summas. Carthaginienses.*

{ *Dictatored. Altod. Sociéis. Triresmos. Naveis.*

{ *Dictatore. Alto. Sociis. Tirremes. Naves.*

{ *Captom. Numei. Navaled. Pradad. Poplo &c.*

{ *Captum. Nummi. Navali. Prada. Populo &c.*



anciens habitants ait été la cause que la langue Latine s'est transformée dans les langues que nous parlons à présent; les langages s'étant confondus comme les nations.

Nous avons ici deux choses à considérer. Premièrement les peuples qui envahirent l'Italie. Les Huns se jetterent dans la Pannonie; les Vandales dans l'Afrique; les Ostrogots & les Lombards dans l'Italie, & les Visigots dans l'Aquitaine & dans l'Espagne.

La seconde chose qu'on doit observer est le temps de la dissolution de l'empire, qui en Europe & en Afrique arriva du temps de Valentinien III. & environ l'an 450. Les nations barbares du Nord en furent la cause. La dissolution du même Empire en Asie arriva ensuite du temps d'Héraclius & fut causée par les Arabes environ l'an 640: quand l'invasion des barbares mit fin à l'empire d'occident & corrompit la langue latine.

La langue Espagnole d'à présent est composée d'ancien Espagnol, de Latin, de Gothique & d'Arabe, comme cela devoit arriver, puisque l'Espagne a été si long-temps entre le mains des Romains des Goths, & des Mores. Le latin for-

me la plus grande partie de cette langue ; c'est pourquoi les Espagnols l'appellent *langue Romance* : après le latin c'est l'Arabe qui domine. Breerwood dit qu'il a vu une lettre écrite par un Espagnol ; & que chaque mot de cette lettre étoit aussi bon Espagnol que bon Latin. On peut voir un exemple semblable dans Mé-  
rula (*Cosmograph. Part. II. Liv. II.*) L'idiome de Valence, de Catalogne, & d'une partie du Portugal est fort mêlé avec le François. Il semble indubitable que le Cantabrien étoit la langue ancienne la plus usitée en Espagne avant qu'elle fût conquise par les Romains. Voyez d'autres choses à ce sujet dans les recherches de Breerwood Chap. 7.

On ne fait pas bien ce qu'étoit l'ancienne langue François : quelques-uns pensent que c'étoit la langue Allemande, d'autres que c'étoit la Grecque, & d'autres enfin que c'étoit la Bretonne. Mais ces suppositions étoient fondées sur une erreur ; car on supposoit que la langue vulgaire étoit la même par toute la France ; au lieu que César (z) & Strabon (a)

(z) *Hi omnes lingua, institutis, legibus inter se differunt.* (César de Bel. Gal. Lib. I. §. 1.)

(a) Géog. Liv. IV. au commencement.

nous avertissent qu'en différentes parties de la France on parloit différentes langues. Strabon (*b*) assure que le langage de l'Aquitaine avoit beaucoup d'affinité avec l'Espagnol : & la partie que César appelle le Belge sur le Rhin, parloit une langue qui tenoit beaucoup de l'Allemand. Les Celtes qui habitoient au milieu de la France, selon Othoman & Breerwood d'après lui, se servoient, comme à présent, d'un langage composé moitié de Latin, & moitié d'Allemand, de Grec & de Bréton, par égale portion. Par rapport aux mots François tirés du Grec lisez Périonius, Postell, & autres : pour ceux qui viennent de l'Allemand, voyez Tschudus, Goropius, Isacius &c : & quant à ceux qui viennent du Bréton consultez Lhuid, Cambden &c.

L'Italie étoit autrefois partagée en plusieurs dialectes suivant ses différentes provinces. Dans la Pouille on parloit Messapien, dans la Toscane & dans l'Umbrie on parloit Hétrusque, langue à présent perdue, quoique Gruter & Scaliger dans le livre des Inscriptions anciennes en rapportent un petit nombre de monuments,

(*b*) Au lieu cité.



qui ne sont entendus de personne. Dans la Calabre haute & basse, & sur les côtes de la mer Tyrrhénienne on parloit Grec, Latin dans le Latium, à présent Campagna di Roma; dans la Lombardie & dans la Ligurie on se servoit de l'ancienne langue Françoisse quelle qu'elle fût. Les anciens Auteurs parlent de quelques autres langues outre ces cinq, comme de la langue des Sabins, de celle des Osques de celle des habitants de Tusculum &c. Mais ces prétendues langues n'étoient que des différents dialectes des précédentes, comme il est facile de le prouver par l'autorité de Varron. de Festus, de Paul Diacre, & d'autres.

Le meilleur Espagnol se parle dans la Castille; le meilleur François à Blois & à Orléans, & le meilleur Italien dans la Toscane. L'Espagnol moderne approche beaucoup de l'Italien, & semble approcher plus du Latin que le François, mais pas autant que l'Italien. On dit que le langage Espagnol est mâle, l'Italien poli, & le François caressant. Scaliger préféreroit le François à l'Espagnol & à l'Italien pour la douceur & pour l'élégance. Pour ce qui me regarde, j'ai aussi mauvaise opinion de la langue que de la nation



Françoise, puisque la langue même est trompeuse, car on l'écrit d'une manière & on la prononce d'une autre (c) : de plus ce qu'ils trouvent beau & gracieux dans leur langage, me semble ennuyeux & impertinent. Joseph Scaliger dit que la langue Latine étoit la mere de la langue Italienne, de la Françoise, & de l'Espagnole ; langues qu'on appelloit barbarement Romanes au lieu de Romaines.

La langue Allemande a différents dialectes ou idiomes ; les principaux sont le Hollandois ou Flamand, le Saxon, & le Danois. La langue Esclavonne est la langue vulgaire de plusieurs nations de l'Europe & de quelques-unes de l'Asie. On la parle beaucoup dans le ferrail du grand Seigneur à Constantinople, & parmi ses Janissaires & soldats.

Pour ce qui regarde l'ancienneté des langues en général, Hérodote (*Liv. II.*) dit que Psamméticus Roi d'Égypte fit élever par un berger deux enfants à l'écart avec ordre de les nourrir de lait de chevre & de ne pas permettre qu'ils entendissent la voix d'un homme. Les enfants après deux ans de cette éducation crie-

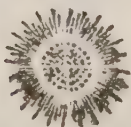
(c) Observez que c'est un Anglois qui fait ce reproche.

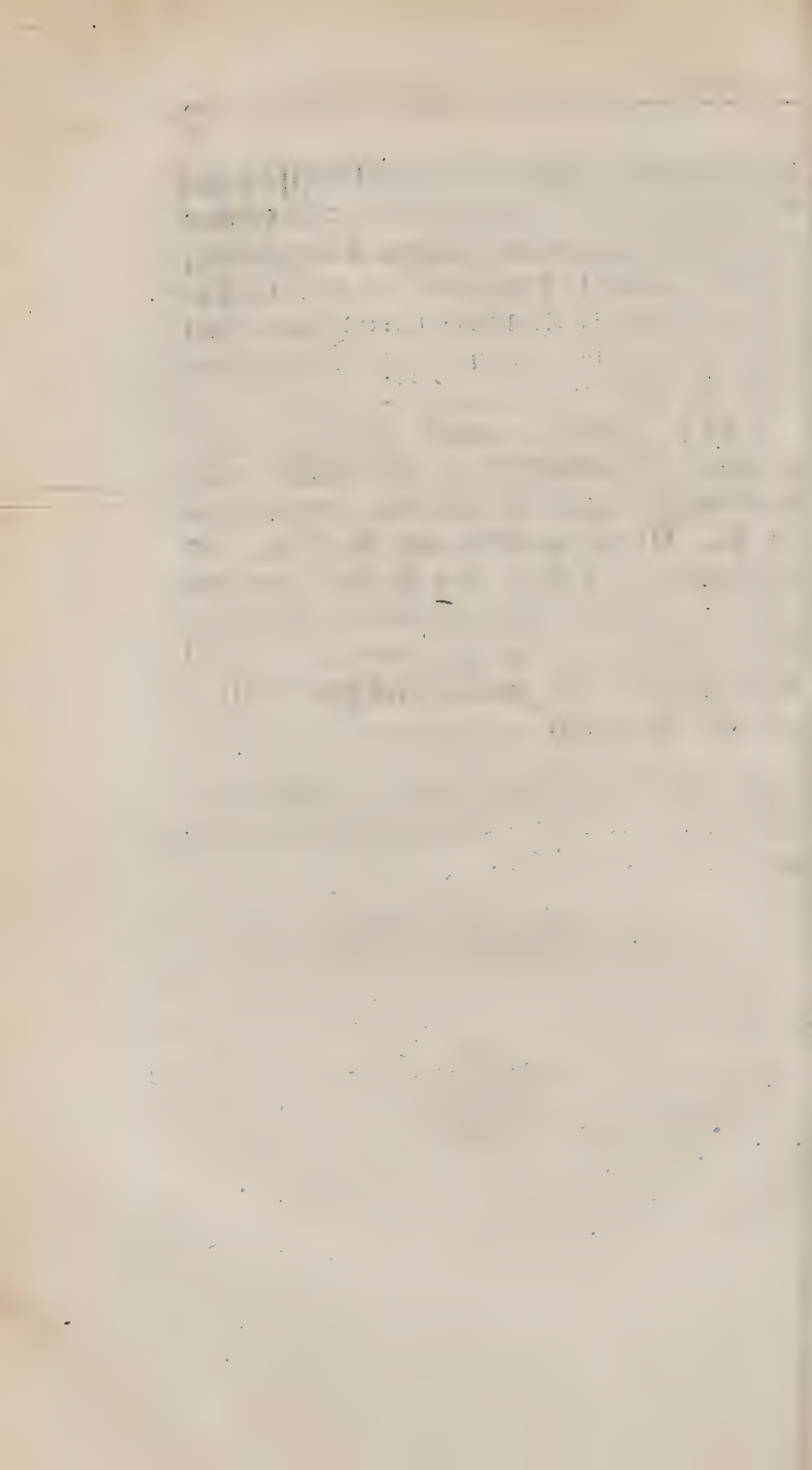
rent *bec bec*, (cri qu'ils avoient appris des chevres.) Le Roi trouvant que ce mot signifioit du pain en langue Phrygienne, & ne sachant pas d'où les enfants l'avoient appris, conclut (avec bien peu de fondement) que la langue Phrygienne étoit la plus ancienne (*d*).

(12) *J'entends toutes les langues des hommes.* Philostrate a ici dessein non seulement d'égaliser le don des langues que le St. Esprit accorda aux Apôtres, en attribuant le même don à Appollonius; mais aussi de mettre son héros au-dessus des Apôtres, en lui attribuant la faculté connoître de les pensées les plus secretes des hommes.

(*d*) Hérod. Liv. II. au commencement. On comprend bien que les deux réflexions enfermées dans des parenthèses, ne sont pas d'Hérodote.

*Fin du premier Tome.*





V I E

D'APOLONIUS DE TYANE

PAR PHILOSTRATE;

A V E C

LES COMMENTAIRES

DONNÉS EN ANGLOIS

PAR CHARLES BLOUNT

*sur les deux premiers Livres de cet Ouvrage.*

Le tout traduit en François.

---

T O M E S E C O N D.

---



A A M S T E R D A M,

Chez MARC-MICHEL REY.

M D C C L X X I X.



1875

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

1875

OF THE CITY OF NEW YORK

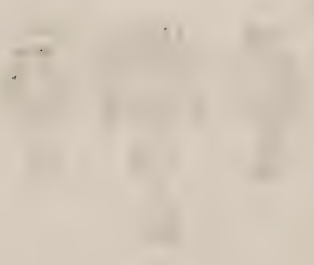
ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

1875

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

OF THE CITY OF NEW YORK



THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY  
ASTOR LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS  
OF THE CITY OF NEW YORK

# T A B L E

## D E S

### C H A P I T R E S.

---

## T O M E S E C O N D.

### L I V R E I I.

CHAP. XX.	<i>Apollonius arrive en Mésopotamie.</i>	pag. 1
XXI.	<i>Apollonius arrive dans les terres de Babylone ; sa conduite , avec un Satrape qu'il trouve aux frontières.</i>	40
XXII.	<i>Rencontre &amp; prédiction d'Apollonius.</i>	55
XXIII.	<i>Apollonius à Ciffia.</i>	80
XXIV.	<i>Apollonius en conséquence d'un songe va dans la Ciffie.</i>	83
XXV.	<i>Apollonius à Babylone.</i>	124
XXVI.	<i>Des Mages.</i>	127
XXVII.	<i>Apollonius à Babylone.</i>	161

# TABLE DES CHAPITRES.

CHAP. XXVIII. Suite.	pag. 163
—— XXIX. Suite.	165
—— XXX. Apollonius entre dans le palais Royal.	230
—— XXXI. Apollonius à l'audience.	232
—— XXXII. Continuation de l'au- dience.	233
—— XXXIII. Suite	263
—— XXXIV. Apollonius loge chez un particulier.	264
—— XXXV. Continuation de l'en- tretien d'Apollonius & de Damis.	275
—— XXXVI. Gages qu'Apollonius demande.	334
—— XXXVII. Un Eunuque est sur- pris avec une concu- bine du Roi.	335
—— XXXVIII. Apollonius s'entre- tient avec le Roi.	337
—— XXXIX. Continuation.	375
—— XL. Apollonius songe à partir.	377
—— XLI. Apollonius prend congé du Roi.	378

# V I E

## D'APOLLONIUS DE TYANE

P A R P H I L O S T R A T E

*Suite du Livre I.*

---

### C H A P I T R E XX.

*Apollonius arrive en Mésopotamie.*

C O M M E Apollonius & ses compagnons vouloient entrer en (1) Mésopotamie, le Publicain (2) de la ville de Zeugma leur ordonna de s'approcher du bureau & de déclarer la marchandise qu'ils apportoint. Apollonius répondit ; j'apporte la modestie, la justice, la probité, la continence ; & il nomma plusieurs autres vertus par des noms féminins. Le Péager attentif à son profit dit qu'il avoit enrégistré ces esclaves. Apollonius répliqua : cela ne se peut point , parce que celles que j'amene, sont maîtresses & non esclaves.

Le (3) Tigre & (4) l'Euphrate, rivières qui sortent des extrémités du mont (5)

T O M E II. A



Taurus & de l'Arménie, forment & environnent la Mésopotamie, province qui a quelques villes, & encore plus de villages. Ses habitants sont en partie (6) Arméniens, & en partie Arabes, (7) qui environnés par les fleuves dont nous avons parlé, n'ont pour la plupart aucune demeure fixe. Ils se regardent comme des insulaires, & disent qu'ils vont à la mer quand ils vont à quelqu'un de leurs deux fleuves, qu'ils croient être les bornes du monde. Ces fleuves après avoir fait le tour de la Mésopotamie, se jettent dans la mer. Il y a des Auteurs qui disent qu'une grande partie de l'Euphrate se disperse dans des marais, en sorte qu'il se perd dans la terre. D'autres plus hardis assurent que l'Euphrate, après avoir longtemps coulé sous terre, reparoit en Egypte & se mêle avec le Nil.

Pour rendre cette histoire exacte, & pour ne rien omettre de ce que Damis a écrit, j'avois dessein de raconter ce qu'Apollonius fit parmi les barbares. Mais notre sujet nous appelle à des choses plus grandes & plus admirables. Cependant il n'en faut pas négliger deux : la première est le courage d'Apollonius qui osa parcourir des nations (8) barbares, adon-

nées au vol, & non encore soumises aux Romains. L'autre chose est sa sagesse, par laquelle (9) il apprit à entendre, comme les Arabes, le langage des animaux : c'est ce qu'il apprit en voyageant chez les Arabes, qui avoient le plus de savoir & d'expérience en cela. (10) Car parmi ces peuples il est commun d'entendre, aussi bien que les oracles, les oiseaux qui prédisent l'avenir ; on y acquiert le talent de comprendre les animaux en mangeant le cœur d'un Dragon, selon les uns, & le foie selon les autres.

## ÉCLAIRCISSEMENTS.

### *sur le Chapitre XX.*

(1) La Mésopotamie est une grande province de l'Asie, bornée à l'orient par le fleuve Tigre, à l'occident par l'Euphrate, au midi par Babylone, & au septentrion par le Caucase. On l'appelloit Mésopotamie, comme Philostrate le remarque ici, parce qu'elle est située entre deux rivières (a). Les Hébreux l'appellent Aram Naharaïm, c'est-à-dire, la Syrie

(a) Voyez aussi Strabon Géogr. Liv. XI. article Taurus.

#### 4 LA VIE D'APOLLONIUS,

des deux rivières. Ensuite elle fut nommée Séleucie, comme Pline le dit (*Liv. VI*) (*b*). Selon Olivarius elle est à présent connue sous le nom d'Halapie, quoique d'autres la nomment Apamie, d'autres Adiabene (*c*), & d'autres Asammie. Les

(*b*) N'y auroit-il pas ici une de ces méprises auxquelles Blount est assez sujet ? Je trouve dans Pline (*Hist. Nat. Lib. VI. Cap. 26. §. 30.*) *Mesopotamia tota Assyriorum fuit, vicatim dispersa præter Babylonem & Ninum. Macedones eam in urbes congregavere, propter ubertatem soli. Oppida, præter jam dicta, habet Seleuciam &c.* Que le Traducteur François rend ainsi ; „ La „ Mésopotamie étoit autrefois entièrement dépendante „ d'Assyrie ; elle offroit alors plus de bourgs épars, que „ de vraies villes, si l'on en excepte Babylone & Ninus „ Les Macédoniens, considérant la fertilité du terroir, „ s'attachèrent à rapprocher ces bourgades, & à en former des villes, lesquelles, outre les deux qu'on vient „ de nommer, sont aujourd'hui Séleucie &c.” Pline, à la fin du même paragraphe dit, *Seleucia abest a capite Mesopotamiae*, c'est-à-dire, Séleucie est éloignée de l'entrée de la Mésopotamie &c. Dans les autres endroits où cet Auteur parle de la Mésopotamie, il ne dit rien de Séleucie ; d'où il paroît que la ville de Séleucie étoit dans la Mésopotamie, non que la Mésopotamie fût nommée Séleucie.

(*c*) Pline (*Hist. Nat. Lib. V. Cap. 12.*) distingue la Mésopotamie de l'Adiabene, & dit expressément que la

Les habitants de cette province sont appelés par Arrien (*Liv. III.*) les habitants entre les rivières. Cicéron dit que l'Euphrate la rendoit fort fertile (*De Nat. Deor. Lib. VI. (d).*)

(2) *Le Publicain* étoit le fermier des revenus publics, c'est-à-dire, de ceux qui appartenoient à l'état, comme ceux que nous appelons collecteurs d'impôts.

(3) *Le Tigre* est un fleuve d'Asie, qui tire son nom de la vitesse de son cours, par allusion au vol rapide d'une fleche qui en langue Mede est appelée Tigrin. (*Strab. Géogr. Liv. XI.*) (e) Ce fleuve traverse le lac Aréthuse avec tant de vitesse & d'impétuosité, que ni ses eaux ni ses poissons ne se mêlent avec ceux du lac (f). Il tombe dans un trou d'un côté

Syrie s'appelloit Mésopotamie entre l'Euphrate & le Tigre, &, passé l'Arménie, Adiabene, & plus anciennement Assyrie &c.

(d) Le traité de Cicéron *de Natura Deorum* n'a que trois Livres. Le passage dont il s'agit est au Liv. II. §. 52. *Mesopotamiam fertilem reddit Euphrates in quam quotannis quasi novos agros invehit.* „ L'Euphrate fertilise la „ Mésopotamie, dans laquelle il „ porte pour ainsi dire, „ tous les ans des nouveaux champs.”

(e) Article *Arménie*.

(f) Voy. la note (2) sur les Chap. V. & VI. Tom. I.



du mont Taurus, reparoît de l'autre côté de la montagne, & continue son cours, jusqu'à ce qu'il parvienne dans la Mésopotamie. Là il se partage en deux bras, dont l'un se décharge dans le golphe Persique, & l'autre dans l'Euphrate. Pour ce qui regarde sa source, Justin & Solin la trouvent dans les montagnes de l'Arménie. Mais à ce sujet voyez Justin Lib. XLII. (g), Solin Cap. 40. (h), Lucain Lib. III. v. 256. (i), Boëce de consa-

(g) Cap. 3. à la fin.

(h) Où Solin fait l'histoire du Tigre; dit que par ce nom les Medes désignent une flèche; qu'il coule dans le lac Arethissa, non Arethuse, (Strabon Géogr. Liv. XI. article Arménie) lac qui soutient tous les corps pésants, & dont les poissons n'entrent pas dans le Tigre; non plus que ceux du Tigre dans le lac; que rencontrant le mont Taurus, il se jette dans une profonde caverne, reparoît de l'autre côté; traverse l'Adiabene & l'Arabie; termine ou embrasse la Mésopotamie; reçoit le fleuve Choaspe, & porte l'Euphrate dans le golphe Persique.

(i) *Quaque caput rapido tollit cum Tigride magnus  
Euphrates, quos non diversis fontibus edit  
Persis; & incertum est tellus si misceat amnes;  
Quod potius sit nomen aquis; sed sparsus in agros  
Fertilis Euphrates phariæ vice fungitur undæ:  
At Tigrim subito tellus absorbet hiatu,  
Occultosque regit cursus; rursusque renatum;*

latione Lib. V. (k). Selon Arrien (Liv. VII. des expédit. d'Alex.) ce fleuve étoit autrefois appelé Sylax, & Sollax selon Eustace & Plutarque (l). Nous lisons dans Arias Montanus que son nom Hé-

*Fonte novo flumen pelagi non abnegat undis.*

v. 256 - 263.

Vers que Bréboeuf a rendus ainsi :

On voit abandonner ces campagnes fécondes,  
Que le Tigre & l'Euphrate arrosent de leurs ondes.  
Nés de la même source, après de longs détours,  
Ils n'ont qu'un même lit en achevant leurs cours,  
Au point que l'un & l'autre en une large couche,  
Confondent le tribut de leur vague farouche;  
On doute en ce moment de leur confusion,  
Qui des deux va garder, ou va perdre son nom.  
Tant que de son rival l'Euphrate se sépare,  
Il fait ce que le Nil fait aux plaines du Phare.  
Mais le Tigre soumis à de contraires loix,  
S'abyme pour renaître une seconde fois;  
Et retenant long-temps son onde emprisonnée,  
Il se remontre enfin à la Perse étonnée.

(k) Metro I.

*Rupis achemeniæ scopulis, ubi versa sequuntur*

*Pectoribus figit spicula pugna ferox,*

*Tigris & Euphrates uno se fonte resolvunt;*

*Et mox abjunctis dissociantur aquis, &c.*

(l) Je ne trouve pas cela dans Plutarque.

breu est Hidekel: mais Joseph (*m*) l'appelle Diglath & Pline (*n*) Pasitigris. Aujourd'hui, dit Castaldus, il est connu sous le nom de Tégil.

(4) *Euphrate* fleuve célèbre de la Mésopotamie, tire sa source, à ce que dit Strabon (*o*), du Niphates montagne d'Arménie. C'est un des fleuves qui sortoient du paradis; & il passoit par Babylone.

(*m*) Antiquités judaïques Liv. I. Chap. 2.

(*n*) Pline (Hist. Nat. Lib. VI. Cap. 27.) dans un Chapitre, qui, suivant l'édition du Traducteur françois, est uniquement destiné au Tigre, dit que ce fleuve se partage dans la Mésène supérieure, que ses deux bras se rejoignent, & qu'après cette réunion, il prend le nom de Pasitigre, c'est-à-dire, Tigre entier, comme le remarque Hardouin dans sa note sur ce passage. Strabon (Géog. Liv. XV. article *Perse*) assure, que, selon quelques Auteurs, toutes les rivières qui arrosent la Susiane, se jettent dans le Tigre, qui, à cause de cela, se nomme Pasitigre près de son embouchure.

(*o*) Strabon (Géog. Liv. XI. article *Taurus*) dit, „ L'Euphrate a sa source dans les parties septentrionales „ du mont Taurus.” Mais à l'article *Arménie*, il dit que le Tigre descend du mont Niphates; & il avoit dit auparavant, article *Taurus*, que les sources du Tigre & celles de l'Euphrate sont éloignés d'environ 2500 stades; qu'une partie du Taurus vers le Sud (Τὰ δὲ νότια) s'appelle Niphates, d'où sort le Tigre.

J'imagine que le nom d'Euphrate vient de le langue Arabe dans laquelle Pharata signifie *inonder*. Quelques Auteurs prétendent que son nom vient de l'Hébreu *Huperah* (*Gènes. XI. 14.*). Boëce veut que le Tigre & l'Euphrate aient la même source. L'Euphrate est plus grand que le Tigre (*Strabon Liv. II*) (p). Lucain & Cicéron observent que ce fleuve contribue beaucoup à la fertilité de la Mésopotamie (q): *le fertile Euphrate répandu par les campagnes fait le même effet que le Nil*, dit Lucain Liv. III. (r). Pline dans son Histoire naturelle (*Liv. V. Ch. 24.*) (s) & Strabon (*Liv. XVI.*) (t) décrivent ce fleuve fort au long.

Un fameux Philosophe de ce nom vivoit sous l'Empereur Adrien; mais étant attaqué d'une fâcheuse maladie qui lui rendoit la vie à charge, il courut à une mort volontaire buvant, avec la permission de l'Empereur, une bonne dose de ciguë.

(p) Strabon Géogr. Lib. XI. article *Taurus*.

(q) Cic. de Nat. Déor. Lib. II. §. 52.

(r) Voyez ci-dessus note (o) pag. 9.

(s) Ce chapitre est entièrement consacré à l'Euphrate.

(t) Strabon dans le Liv. XVI. de sa Géographie ne dit pas un mot de l'Euphrate. Il en parle au Liv. XI. article *Taurus*.



(5) *Le Taurus* est la montagne la plus fameuse de l'Asie. Cette montagne commence à la mer des Indes, se partage & s'étend du côté du septentrion, du midi, & de l'occident vers la mer Égée. C'est ainsi qu'en s'étendant en différentes provinces, elle prend un différent nom dans chacune. Dans la Cilicie on l'appelle *Taurus*: le *Taurus* de Cilicie, dit Ovide (*Metam. II.*) (*u*). Il s'appelle *Cragus* dans la Lycie; *Cauracesius* & *Sarpédon* dans la Pamphlie; *Antitaurus* dans la petite Arménie; *Moschicus* & *Pasiedus* dans la grande Arménie; *Chaboras* dans la Mésopotamie; *Amanus* dans la Syrie; *Niphates* ou *Gordicus* sur les confins de la Mésopotamie & de l'Arménie; *Coraccicus* dans la Colchide; *Caucasus* dans l'Ibérie & dans l'Albanie; *Sagrus* dans la Médie; *Orontes*, *Jasonius*, *Coronus*, & *Choathras* dans les confins de la Syrie ultérieure; *Parachoathras* dans le pays des Parthes; *Strongilos* dans la Carmanie; *Paropamyfus* dans la Bactriane; *Imaus* dans la Scythie; *Émodus* entre la Scythie & l'Inde. Les Grecs en général appellent tout cela les monts Cérauniens. La Ste. Écriture

(u) *Taurusque cilix.* v. 207.

l'appelle Ararat. Vous voyez donc que cette montagne reçoit un nom différent dans chaque province qu'elle traverse. Il semble que Quinte-Curce (v) fait deux montagnes différentes du Taurus & du Caucase. Le Taurus, particulièrement dans la Cilicie, est aujourd'hui appelé Cabel, Bacras, & Giulich.

(6) L'Arménie fut ainsi appelée, à ce que dit Strabon (Liv. XI.) (w) du nom d'un des compagnons de Jason qui pour le suivre dans sa navigation, quitta Arménia ville de la Thessalie: selon d'autres l'Arménie tira son nom d'Aram fils de Sem. C'est une province de l'Asie qui se divise en grande & petite Arménie. La grande est bornée par la Cappadoce & par l'Euphrate à l'orient; par la Mésopotamie au midi; par la Colchide, l'Ibérie, & l'Albanie au septentrion; & par la mer Caspienne & par la Médie à l'orient. Une partie de la grande Arménie est maintenant appelé la Turcomanie, & l'autre partie est renfermée dans la

(v) De reb. gest. Alex. Magni Lib. VII. §. 12. *Taurus secundæ magnitudinis mons committitur Caucaso.* „ Le „ Taurus, montagne de la seconde grandeur, se joint au „ Caucase.”

(w) Article *Albanie*;

Géorgie. Ptolomée y compte plusieurs montagnes principales comme les monts Moschia, Paryarges, ou Pariédri Udacespes, Antitaurus, Abos, & les Gordæi, que le paraphraste Chaldéen appelle Kar-du, Quinte-Curce (x) Cordæi; & Bérofe (y) Cordyæi. On dit que l'Arche s'arrêta sur un de ces monts; & Haithon qui étoit du même pays, donne à cette montagne le nom d'Arath, qui diffère peu de celui d'Ararat, que lui donne l'Écriture.

La petite Arménie, qui est appelée *Prima*, est séparée de la grande ou Turcomanie par l'Euphrate à l'orient; elle a la Cappadoce à l'occident; au midi la Cilicie & une partie de la Syrie; & les îles Pontiques au septentrion. Elle fut regardée comme une partie de la Cappadoce jusqu'à ce que les Arméniens par leurs

(x) Quinte-Curce (Lib. IV. §. 46.) nomme ceux qui montes *Cossæorum incolebant*, parmi les peuples de l'Arménie mineure: & (Lib. V. §. 2. vers la fin), il parle des pays des Gordiens (*Gordianorum*), & le Tellier interprete, dit qu'on appelloit aussi *Gordyæi* ces peuples, qui habitoient une partie de l'Arménie majeure, au midi, où étoient les monts *Gordyæi*.

(y) *De temporibus ante diluvium. §. Unus inter gigantes*, à la fin.



leurs invasions & par leurs colonies changerent son nom. L'Arménie fut conquise l'an de notre Seigneur 1515 par Sélim I. qui la réunit à l'empire Ottoman & la soumit à sa tyrannie. Les Arméniens sont à présent fort dispersés dans tous les états de la domination Turque, par le commerce auquel ils sont fort adonnés. Quant à leur tempérament,

„ les hommes sont généralement robustes,  
 „ vigoureux, & pleins de santé. Ils ont  
 „ le port grave, & les traits bien for-  
 „ més; mais tout cela est mélangé d'un  
 „ air noir & mélancolique qui rebute ex-  
 „ trêmement. Les femmes sont mal-  
 „ faites pour la plupart: elles ont le nez  
 „ long; & à peine en trouveroit-on une  
 „ entre mille, qui soit passablement belle.  
 „ Quant à l'humeur, les Arméniens sont  
 „ coupables d'une avarice sordide au der-  
 „ nier degré. Opiniâtres & incapables  
 „ d'entendre raison; stupides en toutes  
 „ choses, si ce n'est dans ce qui regarde  
 „ leur négoce; encore faut-il avouer que  
 „ même dans le trafic leurs connoissances  
 „ reçoivent la loi de leur intérêt, & n'en  
 „ passent pas les bornes..... Les Turcs  
 „ leur donnent le nom de *Bokegis*; &  
 „ les Juifs les croient descendus des an-



„ ciens Amalécites. Ils les haïssent &  
 „ leur portent envie, à cause qu'ils ne  
 „ se laissent pas aisément tromper par  
 „ eux..... Plusieurs attribuent la stu-  
 „ pidité de ce peuple aux mauvaises qua-  
 „ lités du pays, où l'air renfermé dans  
 „ de vastes forêts de meuriers, est rendu  
 „ encore plus épais & plus grossier par  
 „ les vapeurs & les brouillards de la mer  
 „ Caspienne, & par la fumée désagréable.  
 „ Ces chaudieres où ils font bouillir leurs  
 „ vers à soie (z).”

Tant que les Arméniens furent soumis à l'Empire Romain, ils eurent les mêmes cérémonies ecclésiastiques que les Grecs, dont ils suivirent la doctrine, & reconnurent le Patriarche de Constantinople pour chef de leur Église; mais le gouvernement étant changé, les Arméniens abandonnerent la doctrine & la discipline des Grecs. L'Église Arménienne, comme nous l'apprenons de Ricaud, est à présent gouvernée par quatre Patriarches;

(z) Tout ce passage, & ce que Blount a dit jusqu'ici, & va dire de l'Arménie moderne, est tiré du Chap. I. & II. de *l'état présent de l'Eglise Arménienne* par le Chevalier Paul Ricaud. N'ayant pas trouvé l'original Anglois, j'ai copié la traduction Française de M. Rosemond.

le premier réside à Etchméasin dans la Perse ; le second à Sis dans la petite Arménie ; le troisieme à Cansahar ; & le quatrieme à Achtamar. Les Patriarches Arméniens qui se tiennent à Constantinople, ne sont que titulaires, & nommés pour plaire aux Turcs. L'Eglise Arménienne admet les articles de foi arrêtés dans le Concile de Nicée : elle reçoit aussi le symbole des Apôtres. Cependant cette Eglise a son symbole, ou sa confession de foi particuliere. La voici :

„ Je confesse que je crois de tout mon  
 „ cœur en Dieu le Pere, non créé ni en-  
 „ gendré : & que Dieu le Pere, Dieu le  
 „ Fils, & le St. Esprit ont été de toute  
 „ éternité ; le Fils engendré du Pere, &  
 „ le St. Esprit procédant du Pere seul.  
 „ Je crois en Dieu le Fils non créé, mais  
 „ engendré de toute éternité. Le Pere  
 „ est éternel ; le Fils est éternel & égal  
 „ au Pere, tout ce que le Pere contient,  
 „ le Fils le contient aussi. Je crois au  
 „ St. Esprit, qui a existé dès l'éternité ;  
 „ non engendré du Pere, mais en procé-  
 „ dant ; trois personnes, & un seul Dieu.  
 „ Tel qu'est le fils, par rapport à la Di-  
 „ vinité, tel est le St. Esprit. Je crois

„ la Ste. Trinité; non pas trois Dieux,  
 „ mais un seul Dieu; seul en Volonté, en  
 „ Gouvernement, & en Jugement, Créa-  
 „ teur de toutes les choses visibles &  
 „ invisibles. Je crois en la Ste. Eglise;  
 „ la rémission des péchés, & la commu-  
 „ nion des Saints. Je crois que de ces  
 „ trois personnes il y en a eu une qui a  
 „ été engendrée de son Pere avant toute  
 „ éternité, mais qui dans le temps est  
 „ descendue du ciel à Marie, de laquelle  
 „ il a reçu du sang, ayant été formé dans  
 „ son sein, où la Divinité fut mêlée avec  
 „ la nature humaine sans aucune tache ni  
 „ souillure. Il demeura patiemment neuf  
 „ mois dans le ventre de Marie, & naquit  
 „ ensuite à la maniere des hommes, avec  
 „ une ame, un entendement, un juge-  
 „ ment, & un corps; n'ayant qu'un corps  
 „ & un visage. De ce mélange ou de cet-  
 „ te union résulta la composition d'une  
 „ Personne; Dieu fut fait homme, sans  
 „ souffrir aucun changement en lui-mê-  
 „ me; il naquit sans aucune génération  
 „ humaine; & sa mere ne laissa pas de  
 „ demeurer vierge. Comme personne  
 „ ne connoît son éternité, personne aussi  
 „ ne connoît son existence ni son essence;



„ car comme il a été Jésus-Christ dès  
 „ l'éternité, il l'est encore aujourd'hui,  
 „ & le fera éternellement.”  
 „ Je crois en Jésus-Christ, qui a con-  
 „ versé parmi les hommes en ce monde;  
 „ qui à l'âge de trente ans fut baptisé de  
 „ son bon gré & suivant sa propre volon-  
 „ té, son Père rendant témoignage de lui  
 „ & disant, *c'est ici mon Fils bien-aimé,*  
 „ *en qui j'ai pris mon bon plaisir.* Et le  
 „ St. Esprit descendant sur lui en forme  
 „ de colombe. Il a été tenté du Diable,  
 „ & l'a vaincu: il a été annoncé aux  
 „ Gentils; il a souffert en son corps, la  
 „ lassitude, la faim & la soif, il a été  
 „ crucifié de son propre consentement:  
 „ il mourut par rapport à son corps, mais,  
 „ comme Dieu, il étoit vivant. Il a été  
 „ enseveli, & sa Divinité étoit mêlée  
 „ avec lui dans le tombeau; son ame des-  
 „ cendit en enfer, & fut toujours ac-  
 „ compagnée de sa Divinité; il prêcha  
 „ aux ames qui étoient en enfer; & après  
 „ les avoir retirées de ce lieu-là, il res-  
 „ suscita le troisième jour, & apparut à  
 „ ses Apôtres. Je crois que notre Sei-  
 „ gneur Jésus-Christ est monté au ciel  
 „ avec son corps; qu'il est assis à la main  
 „ droite de Dieu; que, suivant le décret



„ du Pere, il viendra avec le même corps  
 „ juger les vivants & les morts; & que  
 „ tous les hommes ressusciteront, les  
 „ gens de bien pour entrer dans la vie  
 „ éternelle; & les méchants pour être  
 „ jettés dans les flammes éternelles (a).”

Voilà le sommaire de la croyance des Arméniens; ils l'enseignent aux enfants & aux étudiants, & le répètent dans le service divin comme nous répétons le Symbole des Apôtres. Celui qui veut acquérir des connoissances plus étendues au sujet des jeûnes, fêtes, cérémonies, pénitences &c. des Arméniens, n'a qu'à lire l'excellent *Traité de l'état présent de l'Eglise Arménienne*, écrit & publié depuis peu par Paul Ricaud, homme d'esprit qui a demeuré long-temps parmi eux.

(7) L'Arabie est appelée Arab par les Juifs. Quelques Auteurs tirent le nom d'Arabie de l'Hébreu Arabah, qui signifie désert; parce que l'Arabie est pleine de déserts. D'autres le déduisent d'Arabus fils d'Apollon & de Babylonie. Il en est qui prétendent qu'Homere appelle (b)

(a) Cette confession de foi est tirée mot à mot du Chap. 4. de l'ouvrage de Ricaud, traduit en François, & cité ci-dessus.

(b) Ἄραβος quasi Ἐβραῖος.

noirs les Arabes. Mais sur ceci voyez Strabon (c), & le Grand Etymologique. L'Arabie est une fort grande province de l'Asie, située entre deux Golphes, le Persique à l'orient, & à l'occident celui qu'on appelle Arabique du nom de cette province; elle a l'Océan au midi, & au septentrion la Syrie & l'Euphrate. Elle est limitrophe à la Judée d'un côté & à l'Egypte de l'autre. On la divise ordinairement en Arabie pétrée, Arabie déserte, & Arabie heureuse. Le Bérose fabriqué par Annius dit (d) que le pere Janus envoya Sabus dans l'Arabie heureuse, Arabus dans l'Arabie déserte, & Pétréius dans l'Arabie pétrée: ces trois personnages étoient neveux de Cham, ou plutôt fils du cerveau d'Annius. L'Arabie heureuse est actuellement nommée Aïmon par quelques-uns, & Gemen ou Giamen par les Turcs: elle comprend les parties les plus méridionales de l'Arabie, & a tiré le surnom d'heureuse de sa fertilité. Pline (e) & Strabon

(c) L'article *Arabie* est au Liv. XVI. de la Géographie de Strabon.

(d) De antiq. regn. totius orbis Lib. IV. §. *Ab exordio hujus.*

(e) Hist. Nat. Lib. V. Cap. II. & Lib. VI. Cap. 28.

(f) appellent Nabathée l'Arabie pétrée, qu'on nomme aujourd'hui Barraah ou Bengaucal. Le nom de Pétrée lui vient, à ce que dit Arias Montanus, de Pétra, résidence royale (g), autrefois Arach, d'Aretas Roi des Arabes. Enfin l'Arabie déserte, à présent connue sous le nom de Beriara, étoit ainsi nommée tant parce qu'elle manquoit en grande partie d'habitants, que parce que son terrain étoit stérile. Il en est de même d'une partie considérable de l'Arabie pétrée. A ce sujet lisez Purchas dans ses voyages Liv. III. Ch. 1. (h). Ce pays est fameux par ses aromates & par ses parfums (i), l'Arabie, pays célèbre par sa fertilité en odeurs, dit Quinte-Curce Liv. V. Tous les anciens Poètes disent la même chose.

(8) Nations barbares, qui n'étoient pas encore soumises aux Romains. Les Romains se croyoient la seule nation policée,

(f) Géog. Liv. XVI. Article *Golphe Persique*.

(g) Aussi Pline (Lib. VI. Cap. 28.) dit, *Deinde Nabataei oppidum includunt Petram nomine*.

(h) Purchas dans le Liv. III. Chap. 1. de ses voyages ne dit rien de l'Arabie. Il en parle au Liv. III. Chap. 12. §. 2; & au Liv. IV. Ch. 1. §. 2,

(i) *Arabia, odorum fertilitate nobilis regio*. (Lib. V. §. 2.)

cée , & traitoient de Barbares toutes celles qui n'étoient pas soumises à leur empire: c'est ce qu'on apprend de tous leurs Historiens. Les Grecs avoient le même préjugé. „ Quand le Roi Pyrrhus passa en Italie, après qu'il eut reconnu l'ordonnance de l'armée que les Romains lui envoyoit au devant; „ *Je ne sais, dit-il, quels Barbares sont ceux-ci; mais la disposition de cette armée que je vois, n'est aucunement barbare.*” Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius fit passer dans leur pays. Mais rien n'est plus arrogant ou plus injuste que cette dénomination. „ Ils sont sauvages de mesmes que nous appellons *sauvages* les fruits que la Nature de soi & de son progrès ordinaire a produits: là où à la vérité ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice, & destournez de l'ordre commun que nous devrions appeller plutôt *sauf* sauvages (k).”

Les présents de Cérès, de Pallas, de Bacchus.  
Si communs parmi nous, ici sont inconnus;  
Comme si l'Univers naissant & sans culture,  
Étoit encore au sein de la simple Nature:

(k) Mont. Ess. Liv. I. Cap. 30.



Tout est sauvage & brut; nul art n'est établi.  
 Chez nous on met pour l'art la Nature en oubli;  
 Ce qu'on pratique ici, la Nature l'enseigne;  
 Par-tout elle se montre, & par-tout elle regne;  
 Par-tout elle répand ses utiles présents.  
 Végète sur la terre, & souffle dans les vents;  
 Le ciel est toujours pur, le zéphir le tempère:  
 Si Phébus doit quitter ce climat qu'il préfère,  
 Et visiter le nôtre, il le quitte à regret,  
 Avance à pas tardifs, & repart comme un trait.

*Dryden (1).*

„ Ces nations me semblent encore fort  
 „ voisines de leur naïveté naturelle (m).”

(1) Corn, Wine, and Oyl, are wanting to this ground,  
 With which our countreys fruitfully abound;  
 As if this infant world yet unarray'd,  
 Naked and bare, in Natures Lap were laid.  
 No useful arts have yet found footing here,  
 But all untaught and salvage does appear:  
 As we by arts unteach what Nature wrought,  
 So all their customs are by Nature taught.  
 There Nature spread her fruitful sweetness round,  
 Breaths in the air, and broods upon the ground;  
 There days and nights the only seasons be;  
 The sun no climate does so gladly see;  
 When forc'd from thence to see our parts, he mourns,  
 Takes little journeys, and makes quick returns.

(m) Mont. Ess. Liv. I. Chap. 30.

La Nature est l'ouvrage du Tout-Puis-  
sant, & l'art est l'ouvrage de l'homme,  
& tout au plus le bâtard de la Nature.

„ Nous avons tant rechargé la beauté &  
„ la richesse de ses ouvrages par nos in-  
„ ventions, que nous l'avons du tout  
„ étouffée. Si est-ce que par-tout où sa  
„ pureté reluit, elle fait une merveilleuse  
„ honte à nos vaines & froides entre-  
„ prises (n).”

Qu'on aime l'arbousier qui grandit sans culture,  
Le ruisseau qui serpente au gré de la Nature,  
Le lierre qui s'étend sans soins & sans labeurs,  
Le sol qui s'embellit des plus vives couleurs,  
Les cailloux variés qui parent le rivage,  
Des habitants des airs le rustique ramage !

*Properce Liv. I. El. 2. 10. (o)*

(n) Ibidem.

(o) *Et veniunt hederæ sponte sua melius.*

*Surgit & in solis formosior arbutus antris,*

*Et volucres nulla dulcius arte canunt.*

C'est ainsi que cite Montaigne, & Blount qui le copie.  
Voici le passage entier de Properce ; il est trop beau pour  
n'être pas rapporté.

*Aspice quos summittit humus formosa colores ;*

*Ut veniunt hederæ sponte sua melius ;*

*Surgat ut in solis formosius arbutus antris ;*

*Ut sciat indociles currere lympa vias.*

*Littera nativis pellucet piea lapillis ;*

*Et volucres nulla dulcius arte canunt.*

V. 9-14.

„ Tous nos efforts, dit Montaigne  
 „ (p), ne peuvent seulement arriver à  
 „ représenter le nid du moindre oyselet,  
 „ sa contexture, sa beauté, & l'utilité  
 „ de son usage: non pas la tiffure de la  
 „ chétive arraignée..... Les paroles mes-  
 „ mes qui signifient le mensonge, la tra-  
 „ hison, la dissimulation, l'avarice, l'en-  
 „ vie, la détraction, le pardon, inouyes.”  
 Ce sont les premières loix que nous a  
 donné la Nature (q).

Pendant que nous blâmons les autres,  
 nous nous flattons, nous nous dissimu-  
 lons nos fautes. Nous condamnons les  
 sauvages parce qu'ils mangent les hom-  
 mes morts, & nous ne faisons pas atten-  
 tion que c'est une action bien plus mau-  
 vaise de (r) crucifier, de tourmenter,  
 de rôtir les hommes vivants, comme ont

(p) Ess. Liv. I. Chap. 30.

(q) *Hos natura modos primum dedit* - - -

Virg. Géorgic Lib. II. v. 20

Cette citation est aussi dans Montaigne. Il a fallu donner  
 à ces mots un sens qui s'accordât au raisonnement de Mon-  
 taigne. Ce sens n'est pas celui de Virgile. Ce Poëte dé-  
 crit trois manières dont les arbres se multiplient; ensuite  
 il dit, „ voilà les trois manières que nous fournit d'abord  
 „ la Nature;” & il ajoute; „ il en est d'autres que l'usage  
 „ a trouvées.”

(r) Encore tiré de Montaigne.

fait les Espagnols qui se disent Chrétiens. Pour moi je pense que cette calomnie est fondée plutôt sur la jalousie que sur autre chose. C'est ainsi que nous voyons que si dans une famille un frere a plus d'esprit ou de sens que le reste, les autres d'abord conjurent contre lui, & pensent réparer leur imbécillité & leur folie en le dénigrant par des mensonges, & en le faisant passer calomnieusement pour un libertin, un débauché, un scélérat ;

La foible vérité ne peut sauver son nom ;

Tous les fous sont d'accord à l'appeller fripon (s).

(*Satyre contre l'homme.*)

Fait-il le moindre faux-pas? On dit qu'il a fait une chute horrible. Pour lui le moindre fêtu devient une poutre. Le plus petit dérèglement, dont par un ac-

(s) Nor can weak Truth his reputation save;

The fools will all agree to call him knave.

La Satyre contre l'homme, ou contre le genre humain (against Mankind) est de Jean Wilmot Comte de Rochester. Elle fut imprimée pour la première fois en Juin 1679, (Rob. Walpole Catal. of Royal and Noble Authors. Tom. II. pag. 44.) qui dit, „ c'est plus qu'une imitation de Boileau.” J'ajoute que cette Satyre fut publiée une année avant que Blount donnât sa traduction de Philostrate.



## LA VIE D'APOLLONIUS,

cident extraordinaire cet homme se rend coupable, on le tranfmet à la poftérité, comme fi l'on fe vantoit de ce que l'on a, pendant qu'on eft fobre, autant de jugement qu'en a un autre pendant qu'il eft ivre ; car l'imbécillité eft une ivrefle naturelle. S'il n'observe pas exactement la morale du Chriftianifme, s'il omet le moindre article des cérémonies, on le décrie comme Athée. Et attendant, ceux qui l'accusent, portent leur homme extérieur à l'Églife, & livrent leur homme intérieur au Diable, à la convoitife, au menfonge, à la médifance, à la fatyre, à l'envie, à la calomnie ; ils violent les contracts les plus refpectables, les ferments les plus facrés, & les vœux les plus inviolables qu'ils ont fait devant Dieu & devant les hommes. Néanmoins ils penfent, en lifant quelque Pfeaume ou quelque Chapitre, en répétant chaque jour quelques prieres, expier tous leurs forfaits, qu'ils nomment, tout au plus, des fautes ou des foibleffes. On fe fert à préfent du mot Athée comme on fe fervoit jadis du mot Barbare. Tous ceux qui n'ont pas nos opinions ou nos mœurs, étoient des Barbares (t) autrefois ; main-

(t) Montaigne Eff. Liv. I. Chap. 30.

tenant ce sont des Athées.

(9) Il apprit à entendre le langage des animaux, comme, selon le meilleur satyrique (u), l'écuyer Ralphe.

Des oiseaux il fut le patois,  
Comme un Perroquet fait l'Anglois;  
Il savoit de l'oiseau l'idée;  
Quoiqu'à ce qu'il dit opposée:  
Quel Membre (v) l'oiseau désignoit,  
Quand fouet ou corde il prononçoit.

*Traduct. Françoise d'Hudibras. Chant I.*

Pline (*Lib. X. Cap. 49.*) parmi d'autres récits fabuleux rapporte la fausse histoire des dragons qui enseignèrent à Mélampe à comprendre le langage des oiseaux en lui léchant les oreilles (w). Démocrite parloit de certains oiseaux dont le sang mêlé & corrompu produisoit un serpent qui avoit la propriété de faire

(u) He understood the speech of Birds.

As well as they themselves do words;

Could tell what subtlest Parrots mean,

That speak and think contrary clean;

What Member'tis of whom they talk,

When they cry Rope, and Walk, Knave, Walk.

(v) Du Parlement d'alors.

(w) Il la rapporte; mais pour la rejeter avec les Pégaïes, les Griffons, les Tragopans, & les Sirenes.

comprendre le langage des oiseaux à ceux qui le mangeoient (x). Porphyre (*Lib. III. de abstinentia*) (y) écrit que si l'on veut ajouter foi à l'antiquité, il y avoit eu & il y avoit dans son temps plusieurs personnes qui entendoient le langage des oiseaux & des bêtes; comme parmi les anciens Mélampe & Tirésias. Il dit aussi qu'un de ses amis avoit un fils qui entendoit le langage des oiseaux; que les Arabes entendoient celui des corbeaux, & les Tyrrhéniens celui des aigles.

Philostate n'est pas le seul à dire qu'Apollonius avoit ce don; Porphyre, Eupapius (z), & d'autres assurent la même

(x) Voyez Plinè immédiatement après le passage dont on vient de parler.

(y) Je ne sais pas pourquoi Blount donne en Latin le titre d'un traité Grec. Quoiqu'il en soit, les exemples de Mélampe, de Tirésias, & de celui qui avoit un fils, ou un esclave qui entendoit le langage des oiseaux, se trouvent au §. 3. où il ajoute qu'Apollonius entendit une hirondelle qui avertissoit les autres que du grain s'étoit répandu près de la ville; prodige que Philostate a oublié. L'intelligence des Arabes & des Tyrrhéniens est au §. 4; avec cette appendice, „ nous entendrions tous, peut-être, les langages de tous les animaux, si quelque serpent nous purifioit les oreilles.”

(z) Les vies des Philosophes & des Sophistes d'Ere-

me chose. Si vous faites attention au don des langues, & aux autres miracles, je ne vois aucune raison d'en douter. La foi est comme un papier blanc sur lequel on peut aussi bien écrire un miracle qu'un autre.

(10) Parmi ces peuples il est commun d'entendre, aussi bien que les oracles, le langage des oiseaux; on y acquiert la faculté de converser avec les animaux en mangeant, dit-on, le cœur ou le foie des dragons. Les Princes & les Républiques, dit le sage Secrétaire de Florence (a), qui veulent conserver leur gouvernement dans toute sa force, doivent sur tout faire attention à la Religion & à ses cérémonies, & les maintenir dans la vénération qui leur est due. Non seulement il faut avoir ce soin au commencement d'un gouvernement, comme fit Numa qui de cette manière amena à l'obéissance civile un peuple martial & féroce; mais aussi dans tout gouvernement établi, parce que l'irréligion amène le luxe, & le luxe la destruction. C'est pourquoi tout ma-

napius ne sont pas longues. J'ai relu tout le livre attentivement, mais en vain, pour y trouver ce que Blount dit ici.

(a) *Discorsi sopra la prima Decade di Tito Livio, Libro I, Capitolo 12.*



gistrat sage & prudent doit saisir tous les moyens de propager & d'encourager ce qui peut, de quelque manière que ce soit, soutenir ou étendre la réputation & l'avantage de la Religion établie, qu'elle soit incertaine ou frivole n'importe. Les hommes sages ayant suivi cette route, il en est résulté l'opinion des miracles qu'on vante même dans les Religions fausses. Que leur origine soit aussi peu fondée que vous voudrez, un Prince sage est sûr de les accréditer, & son autorité les rend recommandables à chacun. Un Prince donc doit se montrer à tous ceux qui le voyent & qui l'entendent, plein de bonté, d'intégrité, d'humanité, & de Religion; il doit même prétendre avoir une dose plus qu'ordinaire de Religion, parce que la plupart des hommes jugent plus par les yeux que par l'attouchement. Chacun voit, mais peu comprennent; chacun voit les apparences sous lesquelles vous vous montrez, & peu pénètrent jusques à la réalité de ce que vous êtes; & ce peu n'ose pas s'opposer à l'opinion de la multitude qui a pour elle la Majesté du Prince. Solon, Lycurgue, Numa, & tous les autres Législateurs payens furent contraints de recourir au secours de

la Religion pour établir leur nouveau gouvernement.

La Religion des Payens dépendoit infiniment des réponses des oracles, des devinations & des prédictions, sur lesquelles se fendoient tous leurs sacrifices, rites & cérémonies. Ils étoient pleinement persuadés que tout ce qui pouvoit présager la bonne ou mauvaise fortune, pouvoit la donner (*b*). Parmi les autres fortes de devins nous lisons qu'on se servoit sur-tout de trois dans les anciens temps, c'étoient les *Aruspices*, les *Auspices*, & les *Augures*. Nous appellons tout cela devins, mais les mots latins, que nous avons adoptés, y mettent une différence considérable. Les *Aruspices* prédisoient l'avenir en considérant les entrailles des animaux sacrifiés, & ils tirent leur nom de l'inspection des autels (*c*). Les *Auspices* prédisoient en considérant le vol des oiseaux; & c'est de là qu'ils tirèrent leur nom (*d*). Enfin les *Augures* devinoient par le ramage des

(*b*) Ceci est tiré de Machiavel à l'endroit cité, & en différents autres.

(*c*) *Ab aras inspiciendo.*

(*d*) *Auspices quasi avisspices ab aves aspiciendo.*

oiseaux, comme Philostrate dit ici que faisoient les Arabes; & c'est de là qu'ils tirerent leur nom (e). Notre Auteur dit ici qu'ils apprenoient cet art en mangeant le cœur ou le foie des dragons; aussi Solon affirme que dans cette vue les Arabes avoient coutume de manger des serpents. Je ne fatiguerai pas le lecteur en entrant dans le détail des différentes sortes de devinations; je le renverrai à Coelius Rhodiginus, aux Antiquités Romaines de Rosinus, aux Antiquités de Goodwin & à d'autres qui en parlent fort au long. J'en dirai seulement un mot par rapport à leur institution politique, & je conclurai.

Premierement donc Jules César Vani-  
ni (*Dialog. 56. Lib. IV.*) dit, que les  
prédictions des anciens étoient autant de  
fables & tromperies imaginées par les  
Prêtres afin de gagner de l'argent & de  
se faire respecter. C'étoient des fictions  
des Princes payens pour épouvanter le  
peuple par la crainte d'une Divinité su-  
prême. Si les Augures prédisoient les  
choses à venir, il falloit qu'ils en fussent  
ou la cause ou l'effet; car les Astrono-

(e) *Augures ab avium garritas.*



mes jugent par les étoiles de leur efficacité sur les choses sublunaires; & les Médecins jugent par les effets. Mais les Augures ne sont ni la cause ni les effets; donc c'est en vain qu'on en fait usage pour prévoir l'avenir (f).

Les augures faisoient une grande partie de la Religion des Payens, & comme le remarque le sage Machiavel, ils ne contribuoient pas peu au bien-être de la République Romaine. C'est pourquoi les Romains estimoient l'ordre des Augures plus que tous les autres. Ils en faisoient usage dans la création des consuls, dans les commencements de leurs entreprises, dans la levée de leurs armées, dans leurs batailles, & dans toutes les autres affaires d'importance, soit civiles, soit militaires. Ils ne commençoient jamais une expédition sans avoir auparavant prévenu le soldat que le Dieu avoit promis un succès heureux.

Parmi des différentes sortes d'Augures ils avoient ceux qu'ils appelloient *Pul-larii*, qui donnoient toujours leurs présages avant qu'on attaquât les ennemis. Si les poulets que ces Augures avoient sous leur inspection, mangeoient bien, c'étoit

(f) Varini Dial. 56. Lib. IV. au commencement.



un bon signe, & l'armée pouvoit marcher à l'ennemi en toute confiance ; si les poulets ne mangeoient point, c'étoit un mauvais signe, & l'armée devoit se tenir tranquille (g). Ainsi les poulets qui refuserent de manger, & qui s'échapperent du poulailler, prédirent que Mancinus seroit vaincu par les Numantins, & que Papirius seroit battu par les Samnites (h). De là vient, comme Vanini (i) le remarque, que pour prévenir le découragement de l'armée superstitieuse, lorsque les Généraux avoient grande envie de donner bataille, & que les soldats n'étoient pas portés de bonne volonté & craignoient le danger, ils travailloient à les encourager & à les porter à se battre vaillamment par des moyens divins & non humains. Dans cette vue ils faisoient jeûner long-temps leur poulets, & les sortoient du poulailler presque morts de faim, de cette maniere ils dévoroient ce qu'on leur présentait. Alors les Augures s'habilloient de leurs robes de parade & se caressant la barbe avec beaucoup de

(g) *Discorsi sopra la prima Decade di Tito Livio. Libro I. Capitolo 14.*

(h) Ceci est copié de Vanini Dialog. 56. Lib. IV.

(i) Au même endroit.

gravité, promettoient au nom des Dieux la victoire à l'armée, & animoient la multitude crédule à se battre & à détruire leurs ennemis. Au contraire lorsqu'un Général ne vouloit pas hazarder une bataille, il offroit à manger aux poulets qu'on avoit eu soin de rassasier auparavant ; ces animaux refusoient, & les Augures qui étoient toujours du conseil de guerre secret, prioient les soldats par les entrailles des Dieux de ne pas attaquer les ennemis, parce que les Dieux étoient irrités à cause des péchés de l'armée, & la menaçoient de sa ruine. Tout le monde obéissoit aux avertissements d'un aussi grand personnage qu'un Grand-Prêtre ; la bataille ne se donnoit point, & on n'attribuoit pas cela à la poltronnerie du Général, mais à la destinée. Aussi quand les Romains étoient vaincus ou mis en fuite, afin que ce malheur ne pût influencer sur leur courage, les Chefs disoient qu'on s'étoit battu contre la réponse des Augures. C'est pour ne pas les avoir écoutés que Flaminius périt avec son armée (k).

La charge d'Augure étoit une des premières parmi les Romains : on les respec-

(k) Tout ce passage est copié de Vanini à l'endroit cité.

toit, & on les honoroit en sorte qu'on les regardoit non seulement comme interprètes des Dieux, mais aussi comme messagers & médiateurs entre les Dieux & les hommes. De plus ils entroient toujours dans le Sénat, parce que (j'imagine) depuis la fondation de Rome jusqu'au changement de son gouvernement, les Rois mêmes étoient Augures, ne croyant pas sûr de séparer du pouvoir Royal une institution qui avoit tant d'autorité. C'est ainsi que nos Rois d'Angleterre sont chefs de l'Eglise aussi bien que de l'Etat au lieu que dans les pays Catholiques ce pouvoir est partagé entre le Roi & le vieux Augure Romain, je veux dire le Pape.

Le principal but des Augures étoit d'encourager le soldat à se battre avec plus d'ardeur & de confiance, ce qui contribuoit beaucoup à la victoire. De là vient qu'on n'éliroit jamais des Magistrats sans avoir consulté les Augures.

Celui qui sourdement aux dignités aspire,

Veut toujours qu'on l'appelle à tout ce qu'il desire (1)

*Dryden.*

Ainsi

(1) Those who to empire by dark paths aspire,  
Still plead a call to what they most desire.



Ainsi nous apprenons de Tite-Live (*m*) que Romulus & Numa reçurent leurs sceptres de la main des Augures.

Les anciens ne commençoient pas à bâtir des villes sans avoir auparavant fouillé les entrailles des animaux; si elles étoient saines, elles indiquoient que le climat étoit tempéré & le terrain fertile; mais si elles étoient ridées ou maigres, elles montroient que le climat étoit malsain (*n*). Quelquefois ils tiroient leurs conjectures des causes naturelles & ne manquoient pas de les attribuer aux augures.

L'art des Augures étoit fort ancien, particulièrement dans l'Italie, dans la Grece & dans l'Asie mineure, où l'on dit que Car ou Cara l'avoit inventé, & qu'Orphée l'avoit perfectionné. Les habitants de ce pays n'étoient pas aussi habiles à deviner par le moyen des étoiles que les Egyptiens & les Chaldéens: c'est pourquoi ils imaginèrent les moyens de passer pour prophètes, comme si les se-

(*m*) Tite-Live (Lib. I. §. 1.) dit que Romulus prit les augures (*auguria*); & (§. 18.) qu'un Augure (*Augur*) déclara Numa Roi.

(*n*) Ceci est encore copié de Vanini à l'endroit cité.



crets des Dieux étoient cachés dans les sales entrailles & dans le foie des animaux & des hommes morts. Je dis des hommes, parce que nous lisons qu'Eliogabale & Julien sacrifèrent des hommes dans cette vue, comme s'ils étoient persuadés qu'on pouvoit tirer des présages plus sûrs des entrailles des hommes. On ne prenoit jamais les Augures sans beaucoup de solemnité & de cérémonie: on faisoit à cette occasion une procession de Patriciens & des principaux citoyens couronnés de laurier: à la tête de la procession marchoit le Grand-Pontife en pompe accompagné de beaucoup de monde. Il y a quelques années que j'eus la curiosité de voir une procession catholique à la Chapelle de St. Jaques. Je me rappelai d'abord la cérémonie pratiquée par les Augures des anciens, dont les Catholiques ont tiré la leur: car c'est une bonne politique de cette église de conformer ses rites religieux, autant qu'il est possible, à ceux de l'ancien empire Romain sans changer plus qu'il ne faut.

Nous pouvons voir dans Pline & dans Cicéron (o) que la populace seule ajou-

(o) Cic. de Divinat. Lib. II. §. 33. *Augurium retinetur autem & ad opinionem vulgi, & ad magnas uti-*

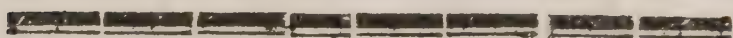
toit foi aux augures , & que les gens sages ne faisoient que garder les apparences. Pline dit que les augures ne signifient rien , & qu'ils ne tirent leur force que de l'imagination, c'est pourquoi il n'est pas nécessaire d'être incrédule pour les nier. Cicéron (p) écrit qu'il s'étonnoit de ce qu'un Augure ne rioit pas lorsqu'il en rencontroit un autre en pensant combien ils trompoient le peuple. Un profane de ma connoissance faisoit usage de cette pensée lorsqu'il voyoit deux Prêtres ensemble.

Enfin, un Général Romain ne donna pas le signal d'une bataille, parce que les poulets des Devins le défendoient ;

*lites Reipublicæ.* Voyez aussi les §. 34 & 35, & §. 22. *Haruspicinam... ego Reipublicæ causa, communisque religionis colendam censeo.* De même § 39. *Quid mirum igitur, si in omnibus auspiciis & omni divinatione imbecilli animi superstitiosa ista concipiunt?* Et en d'autres endroits du second livre. Mais Cicéron dit qu'il parle, *nihil ut affirmem, quæram omnia.* (Ibid. §. 3.) Lisez le premier livre du même traité, vous trouverez le contraire.

(p) De Divinat. Lib. II. §. 24, où il rapporte ce mot comme étant de Caton. *Vetus autem illud Catonis admodum scitum est, qui mirari se agebat, quod non rideret Haruspex Haruspitem cum vidisset.*

un jeune Romain se présenta à lui, & dit qu'il s'étonnoit qu'on laissât échapper une si belle occasion pour si peu de chose. Le Général répondit : ces choses semblent petites ; mais nos anciens en faisant attention à ces petites choses ont aggrandi l'empire.



## CHAPITRE XXI.

*Apollonius arrive dans les terres de Babylone ; sa conduite avec un Satrape qu'il trouve aux frontieres.*

**A**POLLONIUS ayant passé (1) Ctésiphon, entra dans les terres de Babylone, & trouva des gardes que le Roi y avoit placées. On ne pouvoit avancer au delà de ces gardes sans avoir déclaré son nom, sa patrie, & la raison de son arrivée. Le Satrape qui étoit le chef de cette garde, étoit un de ceux qu'on a coutume d'appeller l'œil du Roi ; car le Mede qui étoit parvenu à la couronne depuis peu, n'étoit pas tranquille ; mais craignant le vrai & le faux, il vivoit dans des appré-

hensions continuelles. On amena donc Apollonius & ses compagnons au Satrape qui par hazard devant voyager, faisoit mettre une tente sur un chariot. Ce Satrape voyant un homme exténué, fit un cri comme font les femmes craintives & se couvrit le visage. Ensuite le regardant à peine il lui demanda, comme à un esprit, qui vous a envoyé vers nous ? Apollonius répondit, moi-même ; & il ajouta, ces autres personnes sont de ma suite. Le Satrape demanda qui il étoit, & pourquoi il étoit entré dans les états du Roi. Apollonius répondit, toute la terre est à moi, & j'ai la liberté d'aller où il me plaît. Le Satrape lui dit, je vous punirai si vous ne répondez pas clairement. Apollonius répondit, plût à Dieu que ce fût par vos propres mains, afin que vous fussiez châtié de m'avoir touché. L'Eunuque fut étonné, d'autant plus qu'il observa que cet homme n'avoit pas besoin d'interprête, & qu'il parloit sans hésiter & promptement : c'est pourquoi le regardant de meilleur œil, & lui parlant avec plus de douceur il dit : je te prie par l'amour des Dieux de me dire qui tu es ? Apollonius répondit, puisque tu me questionnes avec douceur & poli-



tesse je te dirai qui je suis. Je suis Apollonius de Tyane; je vais voir le Roi des Indes pour apprendre ce qu'on fait dans ce pays-là. Je verrois aussi volontiers ton Roi, parce que ceux qui lui ont parlé, disent qu'il ne manque pas de mérite; si, comme je le pense, c'est (2) Bardanes qui a depuis peu recouvré le royaume qu'il avoit perdu. C'est lui-même (repliqua le Satrape), ô divin Apollonius, car il y a long-temps que nous avons entendu parler de toi. Le Roi céderoit même le trône à un sage; & il vous donnera un chameau à chacun pour passer aux Indes, où il vous fera conduire. Pour ce qui me regarde je vous reçois chez moi, & je vous offre ces trésors (& il lui montrait des tas d'or) pour en prendre tant qu'il vous plaira non pas une fois, mais dix si vous voulez. Apollonius refusa l'argent; c'est pourquoi le Satrape lui dit; au moins vous accepterez ce vin de Babylone (3); le Roi en donne à nous autres Satrapes: prenez aussi des rôtis de chevre & de cochon, de la farine & du pain, & ce que vous voudrez; car dans presque tout le pays qu'il vous reste à traverser, vous ne rencontrerez que des hameaux, où vous au-

rez bien de la peine à trouver des provisions. Mais d'abord se reprenant il ajouta, oh Dieux ! Qu'ai-je dit ? J'ai appris que cet homme ne mange rien qui ait eu vie, & ne boit point de vin : je lui fais des offres qui ne lui conviennent point. Cependant, repartit Apollonius, vous pouvez me régaler avec des provisions fort simples ; donnez-moi seulement du pain & des herbages. Je vous donnerai, dit le Satrape, du pain levé, & de belles dattes grosses & dorées, & des herbes qui viennent très-bien dans les jardins que le Tigre arrose. Apollonius répondit, je trouve plus agréables les herbes (4) sauvages qui viennent naturellement que celles, qui sont forcées & produites par artifice. Plus agréables ? repliqua le Satrape ; mais (5) l'absynthe que le terroir de Babylone produit en abondance, les rend désagréables & ameres. C'est pourquoi Apollonius accepta ce que le Satrape lui offroit, & prenant congé de lui, il lui dit, il est bon d'être aussi doux au commencement qu'à la fin ; lui reprochant la punition dont il l'avoit menacé, & les discours hautains & (6) barbares qu'il avoit tenus au commencement.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre XXI.*

(1) *Ctésiphon* est une ville de l'Assyrie, située au bord du Tigre, & bâtie par les Parthes. Leurs Rois y passoient une partie de l'hiver, parce que le climat en est tempéré. Pline (*Lib. VI. §. 26.*) (q) dit que Ctésiphon étoit la capitale de l'empire Babylonien. Aussi Ammien Marcellin qui (*Liv. XXIII.*) (r) nomme les trois principales villes de l'Assyrie, la met de ce nombre. Ces trois villes sont, selon cet Auteur, Babylone, Séleucie, & Ctésiphon.

(2) *Vardanes*, ou *Bardanes* étoit fils d'Artaban: son histoire se trouve dans les

(q) Pline dit que pour affoiblir Séleucie, les Parthes bâtirent à trois-mille pas de ses murs, la ville de Ctésiphon, qui est aujourd'hui (du temps de Pline) la capitale de leur empire. *Ad hanc exhaustiendam, Ctesiphontem — juxta tertium ab ea lapidem condidere Parthi, quod nunc est caput regni.*

(r) Cap. 6. *Splendidissima vero & pervulgata (ut les in Assyria) hæc solum sunt tres; Babylon — & Ctesiphon — post hanc Seleucia.*

les Annales de Tacite (*Lib. VI. (s) & Liv. XI.*) (*t*) Artaban laissa en mourant plusieurs enfants, c'est-à-dire, Arface, Darius, Bardanes, Gotarzes, Orodes, Vologeses, Pacoros, & Tiridate, outre une fille, dont on ne dit rien. Arface avoit le gouvernement de l'Arménie que son Pere lui avoit donné: il fut tué par ses sujets subornés par Mithridate & par Pharasinas Princes d'Espagne. Darius fut envoyé à Rome pour servir d'otage à l'Empereur Tibère. C'est pourquoy Bardanes, dont Philostrate parle ici, parvint à la couronne, conformément à ce qu'Artaban avoit ordonné à cause du malheur arrivé aux deux aînés. Tacite parle au long des guerres & de la mort funeste de Bardanes.

(3) *Vin de Babylone.* On lit dans Strabon (*Lib. XVI.*) (*u*) que la provin-

(*s*) Tacite (*Lib. VI. a §. 31. ad §. 37, & a §. 41 ad §. 45.*) parle beaucoup d'Artaban & de Tiridate.

(*t*) §. 8 - II.

(*u*) Je ne fais pas où Blount a trouvé cela. Je lis dans Strabon (*Géog. Liv. XVI. Article Assyrie*); cette province (la Babylonie) est nue pour la plus grande partie, & ne produit que des broussailles & des palmiers. Et plus bas, même livre & même article; „ le pays est aride



ce de Babylone est si fertile en bled & autres denrées qu'elle rend, dit-on, trois cents pour un. Les habitants trouvent dans le palmier les nécessités de la vie, telles que le vin, le miel, le vinaigre, & les habits qu'ils tirent des feuilles de cet arbre. Les noix servent de charbon aux forgerons & aux autres ouvriers qui font usage de feu. Trempées dans l'eau, elles engraisent les brebis & les bœufs. Pline (*Liv. XIV.*) (v) écrit que dans tout l'orient on ne fait usage que du vin du Palmier. Athenée (*Liv. XIV. Chap. 26*) (w) assure que les Rois de Perse ne buvoient que du vin Calybien, qui selon Possidonius, vient seulement à Damas dans la Syrie, où les

„ fertile en orge (*αριθμός*) qu'aucun autre ; car on dit  
 „ qu'il rapporte trois cents pour un. Quand au reste, ce  
 „ sont les palmiers qui le fournissent. On en tire le pain,  
 „ le miel, le vin, le vinaigre, & divers ouvrages tissus.  
 „ Les ferruriers emploient les noyaux en guise de char-  
 „ bon, & les mêmes noyaux macérés dans l'eau servent  
 „ de nourriture aux bœufs & aux brebis.” L'orge n'est  
 point le bled & autres denrées.

(v) Cap. 16. §. 19.

(w) C'est ce que je trouve au Liv. I. pag. 28. édition de Lyon 1622.

Perfes avoient planté des vignes. Celui qui veut en favoir davantage sur ce fujet, n'a qu'à lire Pline (*Lib. XIV.*) (x), & Athenée (y) qui parlent de toutes les fortes de vins qu'il y avoit dans le monde, & des lieux qui les produisoient.

(4) *J'aime mieux les herbes qui viennent naturellement.* C'est ce que pensoit Apollonius parce qu'il mettoit les simples ouvrages de la Nature au dessus de tous les artifices & améliorations des hommes. Le chant naturel du Rossignol est infiniment plus agréable que tous les airs que les hommes font apprendre aux oiseaux. Que les couleurs de l'arc-en ciel sont belles ! Qui peut les imiter ? L'expérience journaliere nous apprend que les fruits qui viennent naturellement, sont beaucoup meilleurs que ceux que nous faisons venir dans nos serres.

(5) *L'absynthe*, ce nom vient du Grec ; c'est comme qui diroit (z) imbuvable à cause de son amertume, ou ingustable

(x) Cap. 6 - II.

(y) Livre I. au delà de la moitié.

(z) *Αψύδιον quasi απύδιον, impotabile ob amaritudinem; vel ingustable, quia illud non tangunt animalia in depascendis herbis.*

parce que les animaux qui paissent, n'en goûtent point. Dioscoride donne à cette plante un nom qui indique (a) sa grande amertume. Dioscoride & Galien ne parlent que de trois sortes d'absynthe; la commune qui est connue de tous les hommes, & dont la meilleure vient dans le Pont & dans la Cappadoce; l'absynthe de mer ou *Seriphium*; & le *Santonicum*, d'une province des Gaules en deçà des Alpes. Cependant on a trouvé depuis plusieurs sortes d'herbes qu'on regarde comme des especes d'absynthe par leur port & par leurs vertus. L'absynthe commune est échauffante & astringente; elle purge la bile qui s'attache à l'estomac &c. Voyez Parckinson (*Theatr. Botan. Trib. I. Cap. 36.*) & Pline (*Lib. XXVII. Cap. 7.*) (b).

(6) *Discours barbares.* Nous lisons dans le Traité de la Sagesse de Charron (c), imitateur de Montaigne dont il tire ses pensées, que „ La parole est parti-  
„ culierement donnée à l'homme, pré-  
„ sent excellent & fort nécessaire : pour

(a) *Εκθύπινγεα α profundo amarore.*

(b) C'est Cap. 6. §. 28. de l'édition d'Hardouin.

(c) Liv. I. Cap. 11.

„ le regard de celui d'où elle sort : c'est  
 „ le truchement & l'image de l'ame ,  
 „ *animi index & speculum*, le messager  
 „ du cœur, la porte par laquelle tout ce  
 „ qui est dedans, sort dehors & se met  
 „ en vue : toutes choses sortent des té-  
 „ nebres & du secret, viennent en lu-  
 „ miere, l'esprit se fait voir ; dont disoit  
 „ un ancien à un enfant , parle , afin  
 „ que je te voye, c'est-à-dire, ton de-  
 „ dans ; comme les vaisseaux se cognois-  
 „ sent s'ils sont rompus, ouverts, ou  
 „ entiers, pleins ou vuides par le son,  
 „ & les métaux par la touche, ainsi  
 „ l'homme par le parler : de toutes les  
 „ parties du corps qui se voyent & se  
 „ montrent au dehors, celle qui est plus  
 „ voisine du cœur c'est la langue par sa  
 „ racine. Aussi ce qui suit le plus près  
 „ la pensée, c'est la parole : de l'abon-  
 „ dance du cœur la bouche parle. Pour  
 „ le regard de celui qui la reçoit, c'est  
 „ un maistre puissant, & un régent im-  
 „ périeux ; qui entre en la forteresse,  
 „ s'empare du maistre, l'agite, l'anime,  
 „ l'aigrit, l'appaise, l'irrite, le contris-  
 „ te, le résiouit, lui imprime toute  
 „ telle passion qu'il veut, manie & pai-  
 „ strit l'ame de l'escoutant, & la plie à



„ tout sens, la fait rougir, blefmir, pal-  
 „ lir, rire, pleurer, trembler de peur,  
 „ trémouffer d'estonnement, forcener  
 „ de cholere, treffaillir de joye, outrer  
 „ & tranfmir de paffion. Pour le regard  
 „ de tous, la parole est la main de l'es-  
 „ prit, par laquelle, comme le corps  
 „ par la fienne, il prend & donne, il  
 „ demande conseil & fecours & le don-  
 „ ne. C'est le grand entrepreneur &  
 „ courratier, par elle le traffic se fait :  
 „ *merx a Mercurio*, la paix se traite, les  
 „ affaires se manient, les sciences & les  
 „ biens de l'esprit se débitent & distri-  
 „ buent, c'est le lien & le ciment de la  
 „ société humaine (moyennant qu'il soit  
 „ entendu) car, dit un ancien, l'on est  
 „ mieux en la compagnie d'un chien cog-  
 „ nu, qu'en celle d'un homme duquel le  
 „ langage est incognu, *ut externus alieno*  
 „ *non fit hominis vice*, bref l'outil & in-  
 „ strument à toutes choses bonnes &  
 „ mauvaises, *vita & mors in manibus lin-*  
 „ *guæ*. Il n'y a rien meilleur ni pire  
 „ que la langue: la langue du sage, c'est  
 „ la porte d'un cabinet royal, laquelle  
 „ s'ouvrant, voilà incontinent mille cho-  
 „ ses diverses se présentent toutes plus  
 „ belles l'une que l'autre, des Indes,

„ Péru, de l'Arabie. Ainsi le sage pro-  
 „ duit & fait marche en belle ordonnan-  
 „ ce, sentences, & aphorismes de la phi-  
 „ losophie, similitudes, exemples, his-  
 „ toires, beaux mots triés de toutes les  
 „ mines & trésors vieux & nouveaux,  
 „ qui profert de thesauro suo nova & ve-  
 „ tera, qui servent au réglément des  
 „ mœurs, de la police, & de toutes les  
 „ parties de la vie, & de la mort, ce  
 „ qu'étant desployé en son temps, & à  
 „ propos, apporte avec plaisir une gran-  
 „ de beauté & utilité, *mala aurea in lectis*  
 „ *argenteis, verba in tempore suo*: la bou-  
 „ che du meschant, c'est un trou puant  
 „ & pestilentieux, la langue mesdisante,  
 „ meurtriere de l'honneur d'autrui, c'est  
 „ une mer & université de maux, pire  
 „ que le fer, le feu, le poison, la mort,  
 „ l'enfer. *Universitas iniquitatis, malum*  
 „ *inquietum, venenum mortiferum, ignis*  
 „ *incendens omnia, mors illius nequissima,*  
 „ *utilis potius infernus quam illa.*

„ Or ces deux, l'ouye & la parole se  
 „ respondent & rapportent l'une à l'au-  
 „ tre, ont un grand cousinage ensemble,  
 „ l'un n'est rien sans l'autre, comme aussi  
 „ par nature, en un mesme subject, l'un  
 „ n'est pas sans l'autre. Ce sont les deux

„ grandes portes, par lesquelles l'ame fait  
 „ tout son trafic, & a l'intelligence par-  
 „ tout: par ces deux, les ames se ver-  
 „ sent les unes dedans les autres, comme  
 „ les vaisseaux, en appliquant la bouche  
 „ de l'un à l'entrée de l'autre: qui si ces  
 „ deux portes sont closes, comme aux  
 „ sourds & muets, l'esprit demeure soli-  
 „ taire & misérable: l'ouïe est la porte  
 „ pour entrer, par icelle l'esprit reçoit  
 „ toutes choses de dehors, & conçoit  
 „ comme la femelle: la parole est la por-  
 „ te pour sortir, par icelle l'esprit agit  
 „ & produit comme mâle. Par la com-  
 „ munication de ces deux, comme par  
 „ le choc & heurt roide des pierres &  
 „ fers, fort & faille le feu sacré de vé-  
 „ rité, car se frottans & limans l'un con-  
 „ tre l'autre, il se desfouillent, se puri-  
 „ fient & s'esclaircissent, & toute co-  
 „ gnoissance vient à perfection: mais  
 „ l'ouïe est la premiere, car il ne peut  
 „ rien sortir de l'ame qu'il ne soit entré  
 „ deuant, dont tout sourd de nature est  
 „ aussi muet.” La communication de  
 ces deux choses, comme le frottement  
 réciproque de deux cailloux ou de deux  
 morceaux d'acier, fait sortir le feu sacré  
 de la vérité. La langue nous a été accor-



dée, comme les autres dons de la Nature, par une faveur singulière ; cependant, comme les deux jambes, qui nous ont été données pour marcher au besoin, peuvent nous jeter dans une rivière ou nous précipiter au bas d'un clocher ; comme les deux mains que nous tenons de la Providence pour nous défendre & nous aider, peuvent nous couper la gorge ; de même notre langue, ce magnifique présent de la Nature, peut, étant mal ménagée, causer notre ruine ; comme je l'ai déjà montré dans le onzième (d) Chapitre de ce livre. Que notre esprit nous serve plutôt de bouclier pour nous défendre par une jolie réponse, que d'épée pour blesser par un reproche, quelque plaisant qu'il soit. Rappelions-nous qu'un mot fait des blessures plus profondes & plus difficiles à guérir que le poignard le plus affilé. Un malheur imprévu est l'effet d'une passion inconsidérée ; mais un discours flétrissant est le résultat du profond & cordial mépris que nous avons pour celui qui en est l'objet. Aussi rien n'allume le feu de la colère, & n'est per-

(d) Et le quatorzième de notre édition. Tom. I. pag. 254. & suivantes.



nicieux autant que les mots amers, surtout s'ils sont perçants & bien appropriés; car on se ressent peu des injures communes. Les expressions piquantes qu'on peut se permettre le plus, sont les réparties fines, qui étant faites sur le champ & pour se défendre, sont non seulement pardonnables, mais louables. C'est pourquoi tout le monde applaudit ce Gentil-homme qui ayant reçu un démenti d'un Médecin, dit qu'il aimoit mieux prendre cela de sa part qu'une médecine. J'avoue que j'ai en aversion les gros mots plus que toute autre chose, en forte que je pourrois mieux étudier avec vingt tambours à l'oreille qu'au bruit de deux personnes qui se querellent. Mon attention est attirée non seulement par le bruit, mais aussi par la curiosité d'entendre ce qu'on dit; &, suivant mon opinion, l'endroit où l'on dit le plus de vérités, est aux Halles, lorsque les Poissardes se disent des injures. La même raison me porte à lire les livres polémiques qui sont écrits dans le langage des Halles le plus raffiné, tels que sont le *débat amiable*; les livres en réponse à M. Hobbès; les différentes disputes de Marvel & de Parker, comme la *Répétition transposée*

Éc. Le lecteur impartial peut apprendre dans ces livres les différentes fripponneries de chaque secte, s'il y en a. Leurs Pasteurs, quoique chrétiens, ne s'accordent sur aucun article aussi catholiquement, que sur celui de se faire payer les dixmes. On dit parmi nous que quand les coquins font mal leurs affaires, les honnêtes gens prospèrent. De même dans ces bruyantes accusations, quand une secte reproche à l'autre ses sottises, le sage découvre la folie de l'une & de l'autre, & parvient à la connoissance de la vérité.

---

## CHAPITRE XXII.

*Rencontre & prédiction d'Apollonius.*

**L**ORSQU'APOLLONIUS & ses compagnons eurent fait vingt stades, ils rencontrèrent une Lionne tuée par des chasseurs. C'étoit une bête d'une grosseur si énorme, qu'ils n'en avoient jamais vu de pareille. Ceux qui étoient accourus des hameaux voisins, & les (1) chasseurs mêmes poussèrent un cri, comme s'ils vo-

voient quelque chose d'extraordinaire. En effet c'en étoit une; car ayant ouvert la Lionne ils trouverent qu'elle portoit huit petits. Or la (2) Lionne porte six mois; elle ne met bas que trois fois pendant sa vie; elle fait la premiere fois trois Lionceaux; deux la seconde; & s'il arrive qu'elle devienne mere pour la troisieme fois, elle ne met bas qu'un Lionceau qui est, je pense, plus grand & plus féroce que les autres. Car il ne faut pas ajouter foi à ceux qui disent que les Lionceaux devenus grands, viennent au monde en déchirant le ventre de leur mere. On connoit l'amour réciproque qui naturellement attache les petits à ceux qui leur ont donné la vie, pour la conservation de l'espece. Apollonius contempla la bête, se tut quelque temps, & dit, Damis, notre séjour auprès du Roi fera d'une année & huit mois, Le Roi ne nous congédiera pas plutôt; & il ne nous convient pas de partir auparavant. C'est ce qu'on peut conjecturer par le nombre des Lionceaux, un desquels signifie un mois, & la Lionne un an; car il faut comparer ce qui est parfait à ce qui est parfait. Damis répondit, que dirons-nous des (3) moineaux que le dra-



gon dévora en Aulide, dont il est parlé dans Homere, ils étoient huit, la mere faisoit le neuvieme, & (4) Calchas expliqua ce prodige en disant que les Grecs combattroient devant Troye pendant neuf ans. Voyez donc que, selon Calchas & Homere, notre voyage ne dure neuf ans. Homere, répondit Apollonius, a justement comparé à huit années huit oiseaux déjà éclos; mais comment pourrois-je mettre en parallele avec des années des animaux qui ne sont pas encore nés, & qui ne devoient jamais naître; Les monstres naissent rarement, & périssent promptement. Ajoutez foi à mes paroles, & marchons après avoir adressé nos prieres aux Dieux qui nous montrent ces choses.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

### *sur le Chapitre XXII.*

(1) *Chasseurs.* La chasse est un plaisir de Prince; c'est ce que prouve le témoignage de Cyrus, d'Alexandre, & de tous les autres Princes anciens & modernes, qui s'y sont adonnés. Le sage Ma-



chiavel (dans *le Prince* Ch. 14.) (e) juge que cette récréation est fort utile & avantageuse aux Princes qui s'y attachent. Un Prince doit travailler à s'endurcir, même dans ses divertissements ; & la chasse accoutume le corps à la fatigue, à la faim, à la soif ; & dans le même temps elle fait connoître les montagnes, la situation du pays &c. Selon un Auteur moderne, la chasse est une récréation louable non seulement pour les Princes & pour les Rois, mais aussi pour les simples Gentilshommes. Ce plaisir est si noble & si salutaire qu'il a toujours été fort estimé. Il forme la jeunesse aux mâles exercices qu'elle doit pratiquer dans un âge plus mûr, par l'attrait qu'elle trouve dans la poursuite d'un courageux Lion, d'une superbe bête fauve, d'un Sanglier, d'une Loutre rusée, d'un fin Renard, d'un Lievre timide. Cet exercice ne rend pas l'esprit paresseux, mol, efféminé ; & , si on le prend avec modération, ne l'endurcit pas jusqu'à l'inhumanité. Ce n'est pas un petit avantage d'être accoutumé dès l'enfance à

(e) Dont le titre est ; *Quello che ad un Principe si appartenga circa la militia.*

souffrir la faim, la soif, la fatigue; à quitter le lit de grand matin, & à être ferme sur un cheval. C'est un plaisir aussi grand que naturel & innocent de voir l'Aurore paroître avec ces belles couleurs que les Poëtes & les Romanciers peignent, & dont les Chasseurs jouissent; d'entendre les petits oiseaux qui gazouillent, perchés sur des branches couvertes de rosée; de respirer un air frais & embaumé. Combien l'esprit n'est-il pas réjoui par le son des cors, & par les voix des chiens qui sautent & se jouent autour des Chasseurs! Cet exercice plus que tout autre récréé l'esprit, fortifie le corps, éguise l'appétit, rend son ressort à l'ame appesantie & affaïssée sous les noirs soucis.

Un des ennemis de la chasse est M. Osborn qui à l'exemple du Chevalier Philippe Sidney, dit que ce qu'il aimoit le moins après la vénérie, étoit la fauconnerie. Un autre de ses ennemis étoit le savant Cornélius Agrippa qui (dans ses invectives satyriques) dit que la chasse est la récréation la plus détestable, un vain exercice, un malheureux divertissement, dans lequel on travaille sans relâche, & on veille nuit & jour pour faire la guerre

à de pauvres animaux; un plaisir cruel & toujours tragique puisqu'il n'a d'autre objet que le sang & le carnage. De là vient qu'il fut dès le commencement du monde réputé l'exercice des hommes les plus cruels: car l'Écriture dit que Cain, Lamech, Nimrod, Ésau, & Ismaël étoient de puissants Chasseurs. Nous ne trouvons pas un seul Chasseur dans le Nouveau Testament: & il n'y a eu d'autres nations fortement attachées à la chasse, que les Ismaélites, les Iduméens, & autres qui ne connoissoient point Dieu. La chasse est l'origine de la Tyrannie, qui ne pouvoit avoir un Auteur plus digne d'elle qu'un homme qui se plaisant continuellement au sang & au meurtre, avoit appris à mépriser Dieu & la Nature.

Les Rois de Perse regardoient la chasse comme une image de la guerre. Effectivement la chasse en elle-même a quelque chose de cruel & de féroce. On se plaît à voir les pauvres bêtes vaincues à la longue par les chiens, perdant leur sang, & ayant les entrailles déchirées. Le barbare Chasseur rit pendant que l'animal son ennemi, dérouté par une armée de chiens, ou embarassé dans des toiles, est par les piqueurs triomphants  
suivis



suivis d'une foule de monde, traîné à la maison où cette fatale proie est dépecée en termes de cet art sanglant, sans qu'il soit permis d'en employer d'autres. Étrange folie de ces hommes, qui se dépouillant de toute humanité, deviennent des bêtes, & comme Actéon, se changent en animaux déstitués d'intelligence. On dit que ce fatal exercice fut inventé par les Thébains, nation fameuse par ses tromperies, ses larcins, ses parjures, & ses incestes. Des Thébains cet exercice passa aux Phrygiens, nation non moins abominable, insensée, & vaine. C'est pourquoi la chasse fut fort méprisée par les Athéniens & par les Lacédémoniens. Il est vrai que les Athéniens révoquerent la loi portée contr'elle, & on la pratiqua publiquement; mais la ville ne tarda pas à être prise pour la première fois. Je m'étonne donc de voir que Platon (*f*), Prince des Académiciens, loue tant cet exercice. Il ne le mérite que dans quelques cas particuliers où il est justifié, soit par la beauté de l'invention, soit par la

(*f*) A la fin du Dial. 7 des Loix Platon recommande comme un bon exercice la chasse des quadrupèdes avec des chiens & des chevaux.



nécessité qui le demande. Ainsi Meléagre tua le Sanglier de Calydon, non pour son plaisir, mais pour délivrer sa patrie d'un animal si nuisible. De même Romulus chassa les bêtes fauves, non pour se divertir, mais pour se nourrir.

Voilà ce qu'Agrippa (*de Vanit. Cap. 77.*) (*g*) allégué contre la chasse, plus, je pense, pour faire parade de son esprit en invectivant contre une occupation généralement approuvée, que par quelque autre raison. J'ai quelquefois eu une meute de chiens; j'avoue que la chasse est sujette à quelques inconvénients, comme les autres choses; mais elle a plus de bien que de mal. Ce qui fait qu'elle est si méprisée dans les livres, c'est uniquement que les savants qui principalement les composent, ont rarement le loisir de connoître cette récréation. Pour moi, je ne suis pas un savant, & je n'ai jamais fait usage de la plume & du papier que faute d'avoir quelque autre chose à faire; mais je dois dire que j'ai trouvé les avantages de la chasse fort au

(*g*) De vanitate scientiar. Cap. 77. A ce qu'on vient de lire Agrippa ajoute une violente déclamation contre la chasse aux oiseaux.

dessus de ses désavantages. On peut objecter, il est vrai, la dépense & la mauvaise compagnie qu'elle entraîne en quelque maniere; mais un homme prudent peut se ménager au point de ne souffrir ni de l'une ni de l'autre. Il est incommode, mais il est sain de se lever de bon matin; & la chasse n'est pas blâmable, pourvu qu'une jeune épouse ne souffre point de ce que

Le Chasseur, dans l'oubli de sa tendre compagne,  
Brave le froid Borée, & parcourt la campagne (h).

*Hor. Lib. I. Od. 1.*

Un homme spéculatif peut observer en chassant bien des choses dignes de son attention, comme l'instinct naturel qui inspire aux animaux leurs ruses & l'inimitié qu'une espece a pour l'autre; instinct qui rend un animal capable de servir l'homme dans les vues qu'il a sur les autres: car les animaux sont confédérés avec l'homme qui les entretient. De ce nombre sont, l'odorat parfait des chiens, qui ne les abandonne jamais & les accompagne à travers mille changements & diversités de choses,

(h) ——— *Manet sub Jove frigido*

*Venator teneræ conjugis immemor. v. 25. 26.*

au delà de l'eau, & même sous terre: la propriété qu'a le chien de discerner d'abord le meilleur cerf & le plus gras de toute la compagnie, de l'écarter des autres, de le poursuivre à travers la harde des cerfs maigres, sans prendre le change & sans le quitter qu'il ne soit mort; la merveilleuse connoissance, avec laquelle, se rencontrant en un carrefour à trois chemins... va essayant un chemin après l'autre, & après s'être assuré de deux, & n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'élance dans le troisième sans marchander, comme disant, j'ai suivi jusqu'à ce carrefour mon maître à la trace, il faut nécessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins: ce c'est ni par celui-ci, ni par celui-là, il faut donc infailliblement qu'il passe par cet autre (i)." Leur docilité n'est pas moins merveilleuse que leur entendement; car un bon piqueur entend le langage de ses chiens, comme ils entendent le sien & celui des autres chiens, au point de distinguer la voix de leurs compagnons d'avec celle des étrangers. Quand un vieux chien assuré se

(i) Montaigne Liv. II. Cap. 12.

fait entendre, les autres courent à lui : est-ce un jeune chien, un nouveau venu qui parle ? Les autres n'y font pas attention. Un esprit curieux ne peut être que satisfait de voir le gibier fuir devant lui, & d'observer que quand il est sorti de vue, les chiens par leur intelligence retrouvent tout le chemin qu'il a parcouru, sans oublier un des détours qu'a fait la bête épouvantée. Ce n'est pas une chose moins curieuse de remarquer les passions des piqueurs : l'un s'estime plus que ses camarades parce qu'il a séparé de la bande un cerf gras : un autre parce qu'il a ménagé les chiens en renfermant le cerf qu'on chasse avec toute la bande : un troisieme, parce qu'il a détérré un renard parmi les broussailles, vous dit que sans lui vous n'auriez eu aucun plaisir de toute la journée ; un quatrieme en écartant les feuilles se vante que vous auriez perdu le lievre s'il ne l'avoit pas découvert ; un cinquieme pour montrer sa grande habileté à trouver le lievre, vous blâme de ce que vous ne poussez pas vos chevaux de front & à une égale distance. Ensuite vient un piqueur avec son habit verd, qui montre son habileté extraordinaire en vous grondant bien fort de ce que vous



poussez votre cheval sur les chiens ; il en réprimande un, & vous dit qu'il a pris le change. Ces humeurs & ces passions des piqueurs ne sont pas moins agréables à observer que ne le sont à entendre les plaisantes relations qu'ils font de leurs passe-temps lorsque la cérémonie étant achevée ils entrent dans quelque cabaret de village pour faire débauche de fromage & de petite bière. Alors vous entendrez comment Tayaut l'a mené dans un tel champ, comment Mélampe aboyoit dans un tel bois, comment Lador l'a retrouvé dans un tel sentier, & comment Tigré l'a attrapé dans un tel endroit : aussi comment un de ses camarades s'est saisi d'une porte ou d'un fossé ; avec quel succès un autre a chassé le gibier d'un bois dans un tel endroit. Toutes ces répétitions doivent être fort divertissantes même pour l'observateur le plus sage, qui peut y trouver l'occasion de réfléchir sur la petitesse des passions des hommes ; puisque chaque chasseur soutient l'honneur de son chien favori avec autant d'ardeur & de zèle qu'il en montreroit pour sa Religion & même pour sa maîtresse.

Tout bien considéré, la chasse prise avec modération & avec discrétion est un plaisir fort innocent & très-louable.

La chasse dont notre Auteur parle ici, est celle des Lions. Pline dit qu'on les chassoit avec les chiens ; que les piqueurs étoient à cheval armés de dards avec lesquels ils bleffoient le Lion lorsqu'ils en trouvoient l'occasion, & qu'alors le chien s'en faisoit (*k*). Quant au courage, cet animal, selon le même Auteur, „ pres-  
 „ sé par une multitude de chiens & de  
 „ chasseurs, quelque grande qu'elle soit,  
 „ il fait sa retraite d'un air de dédain,  
 „ en s'arrêtant de temps à autre, tant  
 „ qu'il est en rase campagne & à portée  
 „ d'être vu. Mais quand il a une fois  
 „ gagné les bosquets ou les forêts, il se  
 „ met à courir de toutes ses forces, com-  
 „ me voyant bien que la nature du lieu  
 „ cache pour lors la honte de sa fuite  
 „ (*l*).” Le même Auteur rapporte qu'an-  
 ciennement on prenoit les Lions au tré-  
 buchet ; mais que sous l'empereur Claude  
 un berger de Gétulie enseigna aux Ro-  
 mains une autre manière de les prendre,  
 qui parut d'abord incroyable : il s'agissoit  
 de jeter un manteau ou une couverture

(*k*) Pline au Liv. VIII. Chap. 16. §. 1. *des Lions* ne dit rien de semblable.

(*l*) Pline Liv. VIII. Chap. 16. §. 1. *des Lions*.

sur la tête du Lion, parce que cet animal ayant les yeux couverts perd son courage & sa force, en sorte qu'on peut s'en saisir, l'enchaîner, & en faire ce qu'on veut. (*Pline Lib. VIII. Cap. 16.*) (*m*).

(2) *La Lionne met bas &c.* Notre Auteur met ici au nombre des fables ce qu'Hérodote (*n*) écrit, que les jeunes Lions s'ouvrent avec leurs griffes un chemin pour sortir des entrailles de leurs meres ; & que la Lionne ne met bas qu'une fois en sa vie. Esope fait allusion à cette fable lorsqu'il dit qu'un Renard reprocha à la Lionne qu'elle ne faisoit qu'un petit pendant toute sa vie ; & que la Lionne répliqua, cela est vrai ; mais c'est un Lion. Solin (*o*) & Aristote (*p*) écrivent que les Lionnes font cinq petits à la première portée, quatre à la seconde, trois à

(*m*) Pline dit que ce berger fit cette découverte par hazard ; que ce moyen de prendre les Lions les dégrade en quelque sorte ; & qu'on ne sauroit croire à quel point le voile plus léger, dont on leur couvre la tête, étouffe & engourdit leur férocité.

(*n*) Je ne trouve point cela dans l'Histoire d'Hérodote.

(*o*) Polyhist. Cap. 30.

(*p*) Arist. Liv. III. de la génération des animaux Chap. 1. Plin Liv. VIII. Chap. 1. §. 1. *des Lions.*

à la troisieme, deux à la quatrieme, & un à la derniere; qu'elles ont tous ces petits dans l'espace de cinq ans, & qu'ensuite elles ne portent plus. Mais la chose est à présent éclaircie, dit Camérarius, (*Medit histor. Part. I. Cap. 22.*) (q) parce que dans les ménageries de Lions qui appartiennent aux Princes d'Allemagne, la Lionne fait souvent des petits sans qu'on soit sûr du nombre ou du temps. On rapporte bien des choses merveilleuses & presque incroyables au sujet de la nature & du grand courage de ces animaux. Les Lionceaux, (*dit Pline Lib. VIII. Cap. 16.*), n'ont au commencement aucune figure: ils sont comme des masses

(q) D'abord c'est de là qu'est tirée toute l'érudition qu'on vient de lire au sujet des Lions; jusqu'à la citation d'Hérodote, qui est sans doute un Auteur que je ne connois pas; car l'Histoire d'Hérodote n'a que IX<sup>e</sup> Livres, & Camérarius cite Liv. X. Chap. 61. Hérodote parle des Lions Liv. VII. Chap. 125. 126; mais il ne dit pas ce que Camérarius lui attribue.

Secondement Camérarius dit bien que les Lionnes ont quelquefois mis bas dans les ménageries des Princes d'Allemagne; mais il ne dit rien de plus. *Sed de partu Leonum res tam intricata amplius non est; nam it quoque in Germania in vivariis Principum sæpius pepererunt.*



de chair, du volume d'une belette: à deux mois ils commencent à donner quelque „ signe de mouvement; & ils marchent à peine à six mois (r).”

L'Afrique produit les plus grands Lions & en plus grand nombre; plus le climat est froid; & plus ces animaux sont doux. Ils sont les plus amoureux de toutes les créatures; & quand ils sont en chaleur, huit ou dix suivent une femelle, & se livrent des combats furieux. Ils connoissent à l'odeur quand leur femelle s'est accouplée avec d'autres (s); & dans ce cas ils la punissent fort sévèrement. C'est pourquoy la Lionne coupable se purifie dans une riviere, ou bien elle se tient assez éloignée du Lion pour qu'il ne puisse pas la flairer. Ils engendrent par derriere, comme le Chameau, l'Éléphant, & le Tigre.

Les Lions sont naturellement fort généreux & reconnoissants. Par un effet de cette générosité ils épargnent les femmes plutôt que les hommes, & n'attaquent les enfants que dans une faim extrême. Ils sont féroces & cruels; cependant on

(r) C'est ce que Pline rapporte sur la foi d'Aristote.

(s) Avec le Léopard, dit Pline au lieu cité.

dit qu'ils montrent beaucoup de clémence à l'égard de ceux qui s'humilient & se couchent à terre devant eux. S'ils trouvent plusieurs hommes ensemble, les Lions sont naturellement portés à attaquer le plus vaillant, comme nous le voyons par celui qui attaqua Alexandre sans toucher à Lyfimaque ou à quelqu'autre de ceux qui étoient présents. (*Quinte-Curce Lib. VIII.*) (t). La Lionne est plus féroce & toujours plus cruelle que le Lion. La queue de ces animaux fait connoître leurs passions. „ Le temps où le Lion tient „ la queue immobile, est celui où il est „ tranquille, doux, & comme caressant.... „ Quand il commence à se mettre en „ colere, il bat la terre avec sa queue „ à coups redoublés, & à mesure qu'il „ entre en courroux, il se bat les flancs „ (\*).” Ces animaux gardent long-temps la colere qu'ils ont conçue contre l'homme ou la bête qui les a offensés. On en a un exemple mémorable dans l'histoire de Juba Roi de Mauritanie. Il avoit à sa suite un jeune homme de distinction qui parcouroit avec l'armée du Roi les déserts d'Afrique. Ce jeune homme en

voyageant rencontra un Lion & le blessa avec une flèche. Le Lion l'attendit en embuscade à son retour, & parmi tant de monde, il choisit ce même homme, & le mit en piéces malgré tous les efforts qu'on fit pour le sauver (u). Pareillement ils se souviennent long-temps d'un bienfait, & ils témoignent leur reconnoissance de leur mieux; comme il paroît par les histoires de Mentor de Syracuse, d'Androde esclave Romain, & d'Elpis de Samos.

Premièrement „ Mentor de Syracuse „ rencontra en Syrie un de ces animaux, „ qui se roula devant lui comme pour lui „ demander grace. Il n'en fut pas moins „ saisi de frayeur. Mais de quelque côté „ té qu'il cherchât à s'enfuir, le Lion alloit se mettre en chemin, & léchoit ses „ pas, comme pour le flatter. Mentor „ remarqua alors une grosseur au pied „ de l'animal, & même une plaie, d'où „ ayant tiré un éclat de bois, il délivra „ par ce moyen le Lion de toutes ses souffrances.” Le Lion en montra sa reconnoissance étant doux à son égard &

(u) Cette histoire est tirée de Camérarius Méditat. Hist. Centur. I. Cap. 22.



ne lui faisant point du mal (v). (*Plin. Lib. VIII. Cap. 16.*)

En second lieu Androde fuyant son maître à cause de quelques mauvais traitements qu'il en avoit reçus, se réfugia par hazard dans une caverne qui étoit le repaire d'un Lion: après s'y être arrêté quelque temps il vit venir sur le soir un Lion qui retournoit de la chasse & qui s'étoit fait mal au pied. Dès que l'animal vit cet homme tremblant, il s'approcha de lui, & tendit son pied & se plaignit comme demandant du secours. Le pauvre esclave s'attendit d'abord à mourir, ensuite comprenant de quoi il s'agissoit, il prit la patte de l'animal, chercha la blessure, en arracha une épine, & banda le pied malade. Le Lion d'abord recompensa ce service en faisant toujours part à Androde de sa chasse. Ce malheureux la rôtiissoit au Soleil comme il pouvoit, & la mangeoit. Mais se lassant de cette manière de vie, & s'ennuyant de sa solitude, il attendit que le Lion fut sorti pour chasser & il s'en alla. Dans la suite il entendit que le Lion s'étant aperçu de son absence, pouffoit des cris fort douloureux. Mais à peine le malheureux Androde

(v) Plin. n'ajoute pas cela.



eut évité un écueil, qu'il tomba dans un plus fâcheux ; il fut pris par ceux que son maître avoit envoyé le chercher, & condamné à être déchiré par les bêtes féroces dans l'Amphithéâtre. En attendant on avoit pris le Lion qu'Androde avoit guéri. Cet animal fut lâché dans l'arene & il dévora promptement les coupables qu'on lui présenta. Enfin vint le tour d'Androde ; l'animal reconnoissant son ancien hôte, oublia sa fureur & se mit à le caresser. Le pauvre esclave reconnut le Lion, se remit, & renouvela connoissance avec son ancien ami au grand étonnement de tous les spectateurs. Enfin on fut toute l'histoire ; elle fut rapportée à l'Empereur qui non seulement accorda la vie à Androde, mais lui fit présent du Lion. Dans la suite cet homme gagna sa vie en menant de côté & d'autre & en montrant ce Lion : c'est pourquoi partout où il alloit, le peuple crioit : *Ah ! voici l'homme qui a guéri le Lion, & le Lion qui a logé l'homme* (w). Cette histoire est rapportée par Appien (x) qui

(w) *Hic est Leo hospes hominis, hic est homo medicus Leonis.*

(x) Le texte Anglois dit d'*Appian* ; mais il faut lire *Apion*. Voyez Aulu-Gelle Lib. V. Cap. 14.

en avoit été témoin oculaire, & aussi par Elien (y) & par Aulu-Gelle (*Noët. Attic. Lib. V. Cap. 14.*) (z).

En troisieme lieu, „ Elpis natif de Sa-  
 „ mos... débarqué en Afrique, apperçut  
 „ le long du rivage un Lion dont la gueu-  
 „ le béante sembloit le menacer. Il prend  
 „ aussitôt la fuite, & grimpe sur un ar-  
 „ bre en invoquant Bacchus; car c'est  
 „ principalement dans les cas désespérés  
 „ que nous avons recours aux vœux.  
 „ L'animal, au lieu de l'empêcher de ga-  
 „ gner cet asyle, comme il n'eût tenu  
 „ qu'à lui, s'arrêta au contraire, puis se  
 „ coucha au pied de l'arbre, toujours  
 „ gueule béante, & employant à exciter  
 „ la compassion cette même démonstra-  
 „ tion qui avoit causé tant de terreur à  
 „ Elpis. Un os sur lequel ce Lion s'é-  
 „ toit jetté avec trop d'avidité, s'étoit  
 „ fortement engagé entre ses dents. La

(y) Hist. diverses Liv. VII. Chap. 48.

(z) Effectivement Aulu-Gelle dans le lieu cité rappor-  
 te cette histoire. Mais il nomme *Androcles* l'esclave dont  
 il s'agit, & *Apion* l'Auteur qui en a été le témoin oculai-  
 re. Le même récit se trouve dans Montaigne Livre II.  
 Chap. 12; & dans toutes les éditions qui ont précédé  
 celle de 1739. l'esclave est aussi nommé *Androdus*.

„ faim & la privation de fes armes natu-  
 „ relles étoient pour lui un double sup-  
 „ plice. Il regardoit au haut de l'arbre,  
 „ comme pour invoquer du fecours. El-  
 „ pis ne vouloit pas fe livrer téméraire-  
 „ ment à la difcrétion de l'animal féroce;  
 „ & la merveille même qu'il voyoit dans  
 „ fa foumiffion, le retint bien plus long-  
 „ temps encore que la peur. A la fin  
 „ cependant il descendit. Le Lion lui  
 „ ayant présenté l'endroit où étoit le  
 „ mal, & s'étant mis dans l'attitude la  
 „ plus convenable à l'opération, Elpis  
 „ enleva l'os. On ajoute que pendant  
 „ tout le temps que le vaisseau demeura  
 „ fur la côte, le Lion marqua fa recon-  
 „ noiffance par la quantité de gibier qu'il  
 „ eut foin d'apporter.” (*Pline Liv. VIII.*  
 „ *Ch. 16.*)

Ces faits peuvent fuffire pour montrer  
 la générofité naturelle du Lion, de la-  
 quelle traitent avec plus d'étendue Pline  
 (a), Léon l'Africain (b), Camérarius (c),  
 & Gefner (d).

(a) *Hift. Nat. Lib. VIII. Cap. 16.*

(b) *De totius Africæ Descript. Lib. IX. §. Leo.*

(c) *Horæ fubcif. vel Meditat. Cent. I. Cap. 22. Cent. II.  
 Cap. 86. & 87. Cent. III. Cap. 100.*

(d) *Hift. Animal. Lib. I. Cap. de Leone.*

Le mâle n'est pas accoutumé à se nourrir avec la femelle; mais chacun songe à soi. Elïen (*Hist. div. Liv. I.*) (e) écrit que quand un Lion est malade, il ne peut guérir qu'en mangeant un Singe. D'autres disent que le chant d'un Coq fait trembler le Lion (f). Mais le Docteur Hakewill assure que le Roi Jacques en fit l'expérience & trouva que c'étoit une fable. (*Apolog. de la Provid. Liv. I.*)

(g) *Les moineaux d'Homere &c.* Le passage dont Philostrate parle, se trouve dans le second livre de l'Iliade. Le voici:

Sous un Platane antique & près d'une onde pure,  
 230 Qui de sa cime altière entretient la verdure,  
 Les Grecs offroient en paix des vœux aux immortels,  
 Et du sang des Taureaux inondoient les autels.  
 Quel prodige! Un Serpent épouvantable, immense  
 Sort du pied de l'autel & sur l'arbre s'élance;  
 235 Sous la feuille tremblants huit jeunes passereaux  
 Du sommet du Platane habitoient les rameaux;  
 Insensible à leurs cris le monstre les dévore,

(e) Chap. 9. Camér. Médit. Hist. Cent. I. Cap. 86. Plîne au lieu cité dit que le sang du Singe sert de remède au Lion.

(f) C'est ce que rapporte Camérarius (Médit. Hist. Cent. I. Cap. 22.); mais il contredit ce conte. Plîne en parle au lieu cité: il y ajoute les roues d'un char, un char vuide, & sur-tout le feu.



- La mere seule échappe & leur survit encore;  
 Plaintive & défolée elle vole à l'entour,  
 290 Et neuvieme victime elle expire à son tour.  
 Mais le Dieu dont la main conduit ce monstre énorme,  
 Par un nouveau prodige en marbre le transforme.  
 D'horreur à cet aspect tous nos sens sont surpris,  
 Lorsqu'en un saint transport qui saisit ses esprits,  
 295 Quel sujet, dit Calchas, vous trouble & vous étonne?  
 C'est un signe sacré que Jupiter nous donne,  
 Un présage éloigné, mais sûr, mais immortel:  
 Ainsi que sous la dent de ce Serpent cruel  
 Huit jeunes passereaux ont précédé leur mere,  
 300 Ainsi pendant neuf ans dans le cours de la guerre  
 Le superbe Iliou repoussera vos coups.  
 Et la dixieme année il périra sous vous.  
 Les temps sont arrivés; Amis daignez attendre  
 Le moment où vos mains vont le réduire en cendre (g).

*Traduction de Mr. Rochefort.*

(4) *Calchas &c.* Ce Calchas étoit Grec, fils de Thestor; c'est pourquoi les Poëtes l'appellent Thestorides. C'étoit un devin sage & expérimenté, qui par ses conseils se rendit utile aux Grecs dans leur expédition contre les Troyens. Pendant que la flotte Grecque étoit rete-

(g) Blount met ici 22 vers Grecs d'Homere que je ne copie point, parce que ceux qui les entendent, ont sûrement Homere.

nue en Aulide par les vents contraires qu'occasionnoit, selon la fable, l'indignation de Diane, il enseigna à Agamemnon le moyen d'appaiser cette Déesse. Par la prédiction dont nous venons de parler, il avertit les Grecs que le siege de Troye dureroit dix ans : ensuite il montra qu'on pouvoit arrêter la peste qui ravageoit l'Armée, en apaisant la colere d'Appollon, & il déclara que le moyen d'appaiser ce Dieu étoit de renvoyer Hippodamie à son pere Chrysès qui étoit un des Prêtres d'Appollon, à qui Agamemnon l'avoit ravie pour se venger d'Achille. On dit que Calchas mourut de chagrin d'avoir été vaincu par Mopse dans son propre métier de devin. Après la prise de Troye Calchas alloit avec Amphiloque à Colophon, ville de la Grece, pour visiter le temple d'Apollon. Chemin faisant Calchas rencontra Mopse, fameux Augure, qui lui dit,

Sauriez-vous sur le champ déterminer le nombre

Des fruits de ce Figuier qui nous prête son ombre? (h)

Calchas se tut ne sachant que répondre ; mais Mopse sans hésiter continua,

(h) Θαύμαμι ἔχω κατὰ θύμον ἐρέεος οσος ὀλύνθης.

Οὔτος ἔχει μικρός περὶ ἐὼν ἔγκοις δ' αἶν' ἀξιόμην.

## 80 LA VIE D'APOLLONIUS,

Leur nombre est de dix-mille; il n'en faut pas exclure,  
Un de plus qui s'y trouve; un muid est leur mesure,  
Le tout se trouva tel que Mopse l'avoit dit;  
Et le pauvre Calchas en mourut de dépit (i).

(Hésiode.)

Au sujet de Calchas voyez Homere Iliad.  
Liv. I. Virgile Ænéid. Liv. I. Hésio-  
de, & Noël le comte Mythol.

---

### CHAPITRE XXIII.

#### *Apollonius à Cissia.*

**A**POLLONIUS s'approchoit du pays  
de (i) Cissia, car il étoit entré dans les  
terres de Babylone, lorsqu'un Dieu lui  
envoya le songe suivant. Des poissons  
chassés de la mer palpitoient sur la terre,

(i) Μύριοι εἰσιν ἄριθμον ἀτὰρ μετρὸν γε μεθίμνε·

Εἷς·δε περιασθεῖ, τὸν ἀπέλθμεν ἔκε δύναιο·

Ὡς φάτο, καὶ σφῖν ἄριθμός ἐίδετο μέτρι·

Καὶ τότε δὲ Κάλχαιδ' ὄπνος θανάτοιο κάλυψε·

Je ne trouve ces vers dans aucun des trois ouvrages  
connus d'Hésiode; mais je les trouve cités & attribués à  
Hésiode dans la Mythologie de Noël le Comte (Lib. IV,  
Cap. 10.)

& sembloient se plaindre à la maniere des hommes de ce qu'ils avoient été forcés de quitter leur demeure. Ils prioient instamment un dauphin qui nageoit près de la terre, de les secourir: ils se plaignoient beaucoup comme des hommes dépayés, qui déplorent leur destinée. Apollonius sans s'épouvanter de cette vision, cherchoit en lui-même ce qu'elle pouvoit signifier. Mais voulant faire peur à Damis, qu'il connoissoit fort timide, il fit semblant de craindre & lui raconta sa vision, feignant de la juger de mauvais augure. Damis, comme s'il avoit vu la même chose, fit un cri, & exhortant Apollonius à ne pas aller plus loin, il lui dit; prenez garde que, comme ces poissons, nous ne périssions éloignés de notre patrie; & qu'après avoir beaucoup souffert dans un pays étranger, enfin contraints par la grandeur de nos maux, nous ne soyons obligés de tendre des mains suppliantes à quelque Roi ou à quelque Prince qui nous méprisera comme les Dauphins méprisent les poissons. Apollonius souriant répondit, vous n'êtes pas encore Philosophe, puisque vous craignez de pareilles choses: je vais vous expliquer (2) ce que ce songe



signifie. Ceux qui habitent le pays de Cissia, sont des (3) Erétriens que Darius (4) y conduisit de (5) l'Eubée il y a cinq cents ans. On dit que, comme le mar- que le songe, ils souffrent dans leur cap- tivité le même malheur que ces poissons, parce qu'ils sont, pour ainsi dire, renfer- més dans un filet. Ainsi les Dieux m'or- donnent, à ce qu'il semble, d'aller chez eux & de leur prêter tout le secours que je pourrai. Peut-être aussi que les ames des Grecs qui ont eu ce sort, m'invitent pour l'avantage de ce pays. C'est pour- quoi sortons un peu de notre chemin, & informons-nous du puits auprès duquel ils habitent. On dit qu'il est plein de bitu- me, d'huile, & d'eau, & que si l'on ré- pand la liqueur qu'on en a tirée, ces ma- tieres se séparent l'une de l'autre. Qu'A- pollonius ait été dans le pays de Cissia, on le voit par la lettre qu'il écrivit à un (6) Sophiste de (7) Clazomene. Car A- pollonius étoit si bon & si humain, qu'a- près avoir vu les Erétriens, il se souvint du Sophiste, & lui écrivit ce qu'il avoit vu, & ce que celui-ci mit par écrit. A- pollonius dans sa lettre l'exhorte à décrire dans une harangue la misere des Eré- triens, & à ne pas épargner les larmes en récitant cette harangue.

## C H A P I T R E XXIV.

*Appollonius en conséquence d'un songe va dans la Cissie.*

C E que nous venons de dire s'accorde avec ce que Damis a écrit au sujet des Érétriens. Ils vivent dans la Médie, éloignés de Babylone de l'espace qu'un bon coureur peut parcourir dans un jour. Ce pays n'a point de villes; car dans la Cissie on ne trouve que des villages & des hameaux. Il y a aussi beaucoup de (8) Nomades qui ne descendent de cheval que rarement. Les Érétriens habitent le milieu du pays, & sont environnés de la rivière qui leur sert de rempart. On dit qu'ils ont fait faire à la rivière le tour de leur bourgade afin de se défendre contre les Barbares qui sont dans la Cissie. Le pays n'est arrosé que par des eaux bitumineuses, dont l'amertume rend le terrain peu propre au jardinage & à l'agriculture. Les habitants ne vivent pas long-temps; car les eaux bitumineuses s'arrêtent dans les entrailles. Il ont pour se nourrir une colline qui n'est pas éloi-

gnée du village, & qui est un peu plus élevée que le sol infertile. Ils sement leurs grains sur cette colline qui leur sert de campagne. Ils assurent qu'ils ont autrefois entendu dire aux naturels du pays, qu'on avoit pris sept cents quatre-vingts Érétriens qui au reste n'étoient pas tous en état de porter les armes. Il y avoit des femmes, des vieillards, &, je pense, des enfans. Car une grande partie des Érétriens s'étoit réfugiée dans le (9) Capharée & sur les montagnes de l'Eubée. Environ quatre cents hommes & dix femmes furent conduits à Suse; la mortalité qui se mit parmi eux depuis l'Ionie & la Lydie, fit périr les autres à mesure qu'ils avançaient dans le pays. Au lieu de leur destination ils trouverent une carrière, & plusieurs d'entr'eux sachant tailler la pierre, ils bâtirent des temples à la maniere des Grecs, & une (10) place publique qu'ils crurent suffisante pour eux. Ils éleverent aussi deux autels à Darius, un à (11) Xerxès & plusieurs à (12) Daridée. Il s'écoula quatre-vingt-huit ans depuis leur captivité jusqu'à Daridée. Ils écrivoient à la maniere des Grecs; & sur leurs anciens tombeaux on lit: *un tel fils d'un tel*; les caractères sont Grecs.

Grecs. Mais nos voyageurs disent qu'ils n'en avoient jamais vu de semblables; & qu'ils ont lu sur les tombeaux des inscriptions qui marquoient que le mort avoit exercé dans l'Eubée le commerce maritime, ou celui de la pourpre. Et même on trouve gravés sur les tombeaux des mariniers & des pilotes ces quatre vers élégiaques;

Notus, qui couvrions jadis l'Égée de vaisseaux,  
 Au milieu d'Ecbatane avons eu des tombeaux.  
 Adieu, terre natale, & toi de l'Erétrie  
 Athenes si voisine, & toi, mer si chérie.

Damis écrit qu'Apollonius répara & ferma de ses propres mains les tombeaux ruinés. Il fit aussi aux Manes des libations & les offrandes prescrites, mais sans victimes & sans répandre du sang. Damis ajoute qu'Apollonius pleura, & que dans sa tristesse il proféra ces mots: *O Erétriens que le sort a conduits ici, vous êtes éloignés de votre patrie, cependant vous avez au moins une sépulture: mais ceux qui vous ont chassés ici, ont péri autour de votre île, dix ans après votre enlèvement. Et ce qu'ils ont souffert dans le golphe d'Eubée, est l'ouvrage des Dieux.* Apollonius à la fin de la lettre qu'il écrit au Sophiste

TOME II. E



dit: ô Scopélianus, dans ma jeunesse j'ai eu soin de vos Érétriens, & je me suis rendu aussi utile que j'ai pu tant à ceux qui étoient morts qu'à ceux qui vivoient encore. Mais comment rendit-il service à ceux qui vivoient? Le voici. Les Érétriens semoient la colline dont j'ai parlé; les Barbares qui demeuroient dans le voisinage, accouroient en été, & emportoient la moisson: ainsi les Érétriens qui avoient travaillé pour les autres, mourroient de faim. Lorsqu'Apollonius parla au Roi, il obtint que les Érétriens seuls profiteroient de cette colline.

### ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur les Chapitres XXIII. & XXIV.*

(1) *Cissia*. Selon Strabon (*Liv. XV.*) (*k*), c'est le nom de toute la Susiane ou Province de Susa. Le nom de Cissia lui vient d'Eschyle, mere de Memnon, qui

(*k*) Article *Perse*. „ On dit que Suse fut bâtie par „ Tithon pere de Memnon, qu'elle étoit de cent vingt stades de tour, de figure oblongue; sa citadelle s'appelloit „ *Memnonium*. Les Susiens sont aussi nommés Cissiens; „ & Eschyle l'appelle Cissie de Memnon.”

fut appelée Ciffia. Cependant on peut plus proprement donner le nom de Ciffia ou Cuffia à la partie de la Sufiane qui contient le golphe Perfique & une partie de la Mer rouge, & qu'on nomme à présent Chufistan.

(2) *Je vais vous expliquer ce que ce songe signifie.* St. Paul écrit que la sagesse humaine est folie devant Dieu; cependant il est des hommes assez impudents pour préfumer de pénétrer les plus secretes dispositions de l'Être fuprême. Il a dit lui-même *je fuis ce que je fuis*; & cette pensée n'est pas affez forte pour arrêter leur curiosité. Le Tout-puiffant peut donner l'efprit de Prophétie à qui il lui plaît, & il l'a effectivement donné aux Auteurs des Saintes Écritures; à caufe de cela nous nous autorifons, pour nous fatisfaire, à nous attribuer en toute occafion autant de connoiffances qu'en avoient les Écrivains facrés; & guidés par l'efprit d'impudence & par celui de friponnerie, nous nous érigeons nous-mêmes en interprètes des songes & des vifions, en devins de l'avenir &c. De là font venus tant de Prophetes Payens, comme, Calchas, Mopfus, Tiréfias, Hélé-nus, Caffandre, Poiybius, Amphiarauſ,

Corinthus, Épiménides, Socrate, Anaximandre, Diosima, & Galanus Indien; les Mages parmi les Perses, les Druides parmi les Gaulois, les Brachmanes parmi les Indiens, les Gymnosophistes parmi les Éthiopiens, & les Sibylles parmi les Romains (1); & même un qui vivoit l'autre jour en comparaison des autres. Je parle de Nostradamus, dont les prophéties sur l'incendie de Londres & sur la mort prématurée du dernier Roi, ne sont inférieures à aucune de celles qu'on rapporte des Anciens. Mais quelle foi peut-on ajouter à ceux qui prétendent à la prophétie? Quelle confiance peut-on avoir en eux, lorsque, selon la remarque d'Agrippa (2), les Écrivains sacrés, tous pleins du St. Esprit qu'ils étoient, se sont quelquefois écartés de la vérité, non pas de propos délibéré, mais par une suite de la foiblesse humaine. Moïse se trompa en disant aux Juifs qu'il les meneroit hors d'Égypte, & les introduiroit dans le pays de Canaan; puisque s'il les tira d'Égypte, il ne les introduisit pas dans

(1) Ceci depuis les mots *Prophetes payens*, est traduit d'Agrippa. (De Vanit. Scientiar. Cap. 99.)

(2) Un peu après l'endroit qu'on vient de citer.



la Terre promise. Jonas se trompa lorsqu'il prédit la destruction de Ninive après quarante jours : car cette destruction, qui étoit résolue, fut différée. Elie se trompa en prédisant plusieurs choses qui devoient arriver pendant la vie d'Achab, & qui n'arriverent qu'après sa mort. Isaïe se trompa en prédisant qu'Ezéchias mourroit le lendemain ; & il ne mourut que quinze ans après. Plusieurs autres Prophetes se sont trompés ; & leurs prédictions ne se sont pas vérifiées, ou l'événement prédit a été suspendu. De quatre cents Prophetes que le Roi d'Israël consulta sur la guerre contre Ramoth de Galaad, le seul Michée prédit la vérité. Le Prophete qui fut envoyé prophétiser contre l'autel élevé par Jéroboam, étoit un vrai Prophete, envoyé de Dieu, comme il parut par deux miracles qu'il fit à la présence du Roi : cependant ce vrai Prophete se laissa tromper par un autre vieux Prophete, qui l'engagea à manger & boire avec lui. Si donc un Prophete en trompe un autre, quel autre moyen de connoître la volonté de Dieu nous reste-t-il, que la raison ? Les Apôtres & les Evangélistes ont également failli. Pierre avoit failli lors-



que Paul le reprit d'avoir menti subtilement. Mathieu faillit lorsqu'il écrivit que Christ mourut après qu'on eut ouvert son côté avec une lance. D'où il s'ensuit que tous les Prophetes semblent se tromper & manquer en quelque chose, conformément à ce que dit l'Ecriture, *tout homme est menteur*. Ces saints hommes ont failli parce que le St. Esprit les abandonnoit quelquefois. Cet esprit étoit quelquefois avec Moïse, avec Aaron, avec leur sœur Marie; mais non quand Moïse frappa le rocher; quand Aaron fit le veau; & quand Marie murmura contre Moïse: de même l'esprit étoit avec Saül, David, Salomon, Isaïe; mais il ne restoit pas constamment avec eux. Les Prophetes n'étoient pas toujours prophetes ou voyants ou devins: la prophétie n'étoit pas une habitude continue, mais un don & un esprit passager (n). Les prophéties du vieux Testament qui regardent la venue du Messie, sont certainement de toutes les prophéties celles qui se sont accomplies le plus exactement dans la naissance, dans

(n) Tout ceci est tiré d'Agrippa, à la réserve d'un très-petit nombre de pensées de Blount.

la vie, & dans la mort de notre Sauveur Jésus-Christ : cependant les Juifs font des objections contr'elles. J'ai entre mes mains quelques-uns de leurs manuscrits, parmi lesquels il y en a un qui roule sur un sujet si remarquable que je trouve à propos de l'insérer ici. C'est un dialogue entre un Turc & un Juif. Le Turc s'arrogeant un droit qui n'appartient qu'aux Chrétiens essaye de prouver d'une manière fort extravagante que son Prophète Mahomet est le vrai & le seul Messie prédit dans l'ancien Testament, pendant que le Juif fait contre cette prétention les oppositions suivantes.

*Le Turc.* Lorsque nous avons dernièrement parlé de Religion, je me rappelle que vous m'avez demandé ce que je pensois de la venue du Messie ? Je vous ai répondu que je croyois qu'il étoit déjà venu.

*Le Juif.* Cela est vrai : je me rappelle aussi que dans le même temps je vous ai demandé qui étoit celui dans la personne duquel s'étoit vérifié cette prophétie : vous avez répliqué que c'étoit Mahomet ; & nous avons été interrompus d'abord après ; à présent proposez-moi vos arguments.

*Le Turc.* Les principaux arguments que je peux alléguer sont les anciennes prophéties contenus dans le vieux Testament. Je commencerai par celles du Deuteronomie XIII. & XIV. dans laquelle Moïse ordonne qu'on écoute le Prophete que le Seigneur leur Dieu susciteroit parmi leurs freres: cette prophétie, à mon avis, indique Mahomet d'une maniere bien précise.

*Le Juif.* C'est ce que je ne puis pas avouer: car quoique ce soit un péché de ne pas écouter la voix de Dieu, cependant il ne s'ensuit pas que nous devions ajouter foi à chacun qui prétend être prophete: l'expérience nous enseigne que de ce nombre sont plusieurs faux Prophetes. Secondement la croyance que Moïse a promis Mahomet comme le seul Prophete que nous devons écouter, n'est point fondée sur les paroles de Moïse; elle les renverse plutôt, comme vous le verrez bien si vous faites attention au but qu'a eu Moïse en disant, il viendra un nouveau Prophete, & aussi si vous examinez les instructions que Moïse a données pour connoître si un Prophete parle au nom de Dieu ou non. Parlons d'abord du but de la venue du Prophete.

Moïse



Moïse sachant que les Juifs souhaitoient que Dieu ne leur parlât pas immédiatement, leur dit: Dieu suscitera un Prophete, mettant sa parole dans sa bouche; le prophete vous parlera, c'est-à-dire, vous dirigera dans le bon chemin, & vous dira vos péchés. En second lieu on ne nous dit nulle part que Mahomet soit né parmi nous: & si, comme l'écrivent quelques historiens Arabes, sa mere étoit Juive, il ne s'ensuit point que son pere fût de la même nation, car après la captivité les femmes Israélites ont épousé des étrangers. En troisieme lieu Moïse a promis qu'après la venue de ce Prophete le peuple de Dieu jouiroit d'une grande abondance. A ce sujet les Chrétiens nous embarrassent beaucoup lorsqu'ils nous parlent du regne tranquille d'Auguste pendant que Christ séjournoit sur la terre. Mais pour ce qui regarde Mahomet, sa doctrine a été soutenue seulement par l'épée; & il n'y a jamais eu, qu'on sache, plus de tromperies, de larcins, de guerres, de massacres, & de carnage, que depuis la fondation du Mahométisme. Ainsi il semble que Moïse a voulu parler de ces Prophetes qui se sont élevés parmi nos ancêtres pendant qu'ils alloient



dans la Palestine, & qu'ils en étoient les maîtres, plutôt que de votre Prophete Mahomet.

*Le Turc.* Si le carnage & le meurtre sont des crimes si énormes ; pourquoi avez-vous crucifié Jésus-Christ qui étoit un saint homme ?

*Le Juif.* Parce que nous avons une loi qui dit que si un Prophete enseigne le contraire de ce que porte l'alliance que Dieu a faite avec nous sur le mont Sinai, ce Prophete doit être lapidé jusqu'à la mort, puisqu'il travaille à éloigner de Dieu ceux qui l'écoutent (*Deut. XIII.*) C'est pourquoi les Juifs pensèrent à lapider Jésus comme blasphémateur, parce qu'étant homme il s'étoit fait semblable à Dieu (*Jean X. 33.*) Car, disoient-ils, nous avons une loi, & par cette loi il doit mourir en ce qu'il s'est fait le fils de Dieu. (*Jean XVIII. 7.*)

*Le Turc.* Nous avons aussi la même loi ; mais pourquoi l'avez-vous fausement accusé devant Pilate de parler contre César, crime dont il étoit innocent ?

*Le Juif.* Nous nous sommes servis de ce détour parce que nous étions sous la puissance des Romains, que par conséquent nous ne pouvions pas nous gou-

verner nous-mêmes, ni le faire mourir pour le crime qu'il avoit commis contre notre Religion.

*Le Turc.* Belle Religion, en vérité, qui comme le Papisme, s'arrête seulement à l'intention, en sorte que si la fin est bonne, les moyens ne font rien; vous pourriez même vous plonger dans le sang innocent pour l'obtenir. Mais allons plus avant. Le Seigneur Dieu en faisant une nouvelle alliance a détruit l'ancienne. Vous deviez écouter Moïse & l'alliance que Dieu avoit faite avec lui sur le mont Sinäi, tant que vous demeuriez dans la terre qu'il vous avoit donnée: cependant vous aviez rompu cette alliance, & le prophete avoit dit au nom du Seigneur qu'il en feroit une nouvelle, différente de celle qu'il avoit faite avec vos peres. Vous devez donc à présent écouter & suivre, non l'ancienne, mais la nouvelle, qui est, à mon avis, celle que le Seigneur a faite par le moyen de son Prophete Mahomet.

*Le Juif.* Pour répondre à ce que vous venez de dire je considérerai 1. ceux avec lesquels le Seigneur fera cette nouvelle alliance. 2. L'alliance en elle-même. 3. La maniere de la faire. 4. Enfin le

temps dans lequel elle a été faite. En premier lieu ceux avec qui le Seigneur fera sa nouvelle alliance. Le Prophete Jérémie dit (*Ch. XXXI. 31.*) *Voici le jour vient, dit le Seigneur, & je ferai une nouvelle alliance &c.* En sorte qu'ici Dieu promet de faire une nouvelle alliance avec la maison d'Israël & de Juda, avec le peuple auquel il avoit déjà donné ses loix par la main de Moïse : mais ce peuple les ayant transgressées, le Seigneur amena le mal sur lui, & permit qu'il fût mené en captivité hors de la terre qu'il lui avoit donnée. Dieu éleva le Prophete Jérémie au temps qu'il fit ces choses à son peuple & il plut au Seigneur de révéler à Jérémie que les Juifs rentreroient dans leur patrie septante ans après. (*Chap. XXIX.*) Il semble donc que cette prophétie indique seulement la nouvelle alliance que le Seigneur avoit résolu de faire avec eux après qu'ils seroient sortis de leur captivité de septante ans. (*Jérémie XXX. 3.*) En second lieu en considérant l'alliance elle-même ; elle portoit que Dieu écriroit ses loix dans leurs cœurs, qu'il leur donneroit des cœurs pour les entendre ; qu'ils seroient son peuple & qu'il seroit leur



Dieu. Voilà l'alliance que, suivant la prédiction du Prophete, le Seigneur feroit avec son peuple après qu'il feroit revenu de sa captivité. En troisieme lieu en considérant la maniere & non la matiere de cette nouvelle alliance, qui consistoit à donner aux Juifs des cœurs capables de recevoir sa loi, des yeux pour la voir, & des oreilles pour l'entendre, en sorte que ce fut alors seulement qu'il rendit les Juifs propres à recevoir cette loi. La quatrieme & derniere chose qu'on doit considerer, est le temps auquel le Seigneur vouloit faire cette alliance, ce que vous verrez mieux si vous observez qu'après avoir promis d'écrire sa loi dans leurs cœurs, il en donne la raison suivante, parce que *j'oublierai leurs iniquités, & ne me rappellerai plus leurs péchés.* Il oublia leurs iniquités quand il voulut qu'ils revinssent de leur captivité, comme il est écrit (*Chap. XXXIII. 7, Chap. L. 20. Ezéch. XXXVI. 25.*) C'étoit donc alors que le Prophete dit; le Seigneur fera une nouvelle alliance avec eux, & écrira ses loix dans leurs cœurs. D'ici nous pouvons conclure que cette prophétie promet, non pas une nouvelle loi, mais seulement de nouveaux cœurs



pour recevoir leur ancienne loi. Il semble que cette prophétie s'est accomplie après le retour de la captivité, & qu'elle n'a aucun rapport ni à Mahomet ni à son Alcoran.

*Le Turc.* Les Juifs n'ont-ils pas attendu un Messie, un nouveau prophete, & Moïse n'en a-t-il pas parlé?

*Le Juif.* Quelques Juifs ont attendu un Sauveur, comme ceux que Dieu avoit suscités pour les délivrer de leurs ennemis, & pour leur rendre leur royaume. C'est ce que leurs ancêtres pensèrent & ce que les Prophetes attesterent : *Toi donc, mon serviteur Jacob, ne crains point, dit l'Eternel, & ne t'épouvante point, ô Israël, car voici, je m'en vais te délivrer du pays éloigné, & ta postérité du pays de leur captivité: & Jacob retournera, & il sera en repos & à son aise, & il n'y aura personne qui lui fasse peur. Car je suis avec toi, dit l'Eternel, pour te délivrer, & même je consumerai entièrement toutes les nations parmi lesquelles je t'aurai dispersé: mais quant à toi je ne te consumerai point entièrement. (Jérém. XXX. 10. 11.) Même je consoliderai tes playes & te guérirai de tes blessures, dit l'Eternel, parce qu'ils t'ont appelée la déchassée. (v. 17.)*

Ainsi le Prophete qui devoit s'élever, étoit destiné à les sauver de leurs ennemis, en sorte qu'étant délivrés ils pussent servir Dieu sur la terre sans crainte, en droiture & en sainteté, durant tous les jours de leur vie. Les prophéties de Jérémie enseignent que Dieu susciteroit à David une branche pleine de justice; qu'un Roi regneroit & prospéreroit faisant justice sur la terre &c., & que pendant la vie de ce Roi, Judas seroit sauvé, & Israël vivroit en sûreté. Aucune de ces prophéties ne s'est accomplie dans la personne de Mahomet, mais toutes s'accomplirent quand Dieu voulut que les Juifs sortissent de Babylone, où ils avoient été en captivité, & qu'ils revins-  
 sent dans leur pays; car il est dit dans les versets suivans: *Ainsi a dit l'Eternel, voici je m'en vais ramener les captifs des tentes de Jacob, &c. & plus bas: Je m'en vais les faire venir du pays d'Aquilon, & je les rassemblerai du fond de la terre.... une grande assemblée retournera ici.* Par où nous voyons qu'ils attendoient un Sauveur qui les délivrât des mains de leurs ennemis &c.

*Le Turc.* • Quand Moïse parle de l'ini-  
 mitié que Dieu mit entre le serpent &

la semence de la femme, en disant que la semence de la femme brisera la tête du serpent, ne parloit-il pas du Messie ?

*Le Juif.* Si vous pensez que cette prophétie se rapporte à Mahomet, sûrement vous l'amenez de bien loin. Un homme raisonnable ne l'expliquera jamais qu'en disant que le serpent sera assujetti aux hommes, qu'il y aura entr'eux une inimitié perpétuelle qui excitera les fils des hommes à travailler à la destruction des serpents par-tout où ils les trouveront. Je comprends que c'est là le seul but de la malédiction lancée contre le serpent ; & nous voyons qu'elle se vérifie tous les jours. Cependant je connois des personnes d'esprit qui s'étonnent de voir que toute l'espece a été maudite parce que le Diable en a pris la figure, ce qui n'étoit pas la faute de ces animaux : quoiqu'il en soit, Dieu l'a fait & c'est une chose merveilleuse à nos yeux.

*Le Turc.* Les textes de l'Écriture qui semblent favorables à Mahomet sont Genes. XXII. 17. dans lequel on fait serment à Abraham en lui commandant d'aller vers la terre de Canaan, comme aussi à Isaac & à Jacob Ch. XXVI. 3. 4. Ch. XXVIII. 13. 14. Il est dit que tou-



tes les nations de la terre seront bénites en sa semence : il semble que ces paroles regardent Mahomet. Il est aussi dit (*Genes. XII. 2. 3.*) tu feras bénédiction & toutes les familles de la terre seront bénies en toi ; & (*Genes. XVIII. 18.*) qu'Abraham doit être une nation grande & puissante &c. Cette prophétie marque sans doute la grande étendue de la Religion & de l'empire de Mahomet.

*Le Juif.* Pendant que Salomon régnoit sur la maison d'Israël, la postérité d'Abraham étoit une grande & puissante nation (*Rois Liv. I. Ch. III. v. 8. 9.*) Il est donc probable que ce fut alors que ce serment ou promesse se vérifia suivant les paroles du Pseaume LXXII. v. 17. De plus, la même chose fut promise à Jacob, comme vous le rappelez, & non pas seulement à sa postérité &c. A ce sujet nous lisons que Laban fut béni à cause de Jacob ; & que le Seigneur bénit la maison de Potiphar & tout ce qu'il avoit, pour l'amour de Joseph : & je ne pense pas que la promesse que les nations seroient bénites en Abraham ou en sa postérité, se rapporte à lui ou à sa postérité comme une nation puissante. Je conclus qu'elle s'est vérifiée quand le monde accourut de



tout côté pour acheter du bled de Joseph. Voyez dans le Deuteronome Ch. XXVIII depuis le commencement jusqu'au verset quinze, & dans tout le Chapitre XXXIII, quelle devoit être la bénédiction dont jouiroit la postérité d'Abraham.

*Le Turc.* Que dites-vous de la prophétie qui se trouve au Chap. XLIX. de la Gen. v. 10. où il est dit: *le sceptre ne se départira point de Juda, ni le législateur d'entre ses pieds, jusqu'à ce que le Scilo vienne: & à lui appartient l'assemblée des peuples?* Car par le Scilo j'entens Mahomet.

*Le Juif.* Je ne vois pas sur quel fondement vous appuyez votre interprétation. Mais je suis sûr que la table qui contient, dit-on, la vraie signification des mots Hébreux, Chaldaïques, Grecs, & Latins, & qui fut imprimée en 1608, aussi bien que tous les autres expositeurs traduisent le mot *Scilo* par *Destruction*, & Jacob vouloit dire que le Gouvernement ne seroit point ôté de Juda jusqu'à ce que la destruction vint, comme Balaam le prédit après. (Nombr. Ch. XXIV. v. 24.) Car ici la dissolution & la destruction sont la même chose.

*Le Turc.* Fort bien, Monsieur; je trouve que vous vous êtes fait une affaire d'étudier ces matieres mieux que moi; n'étant donc pas savant, nous remettrons cette dispute à cette après-dinée; alors je menerai avec moi un savant Chrétien pour disputer avec vous; si vous pouvez le convertir, vous me convertirez par dessus le marché. Adieu! mon cher Rabbin!

Les Juifs étoient fort crédules; cependant ils n'entendoient jamais dire à un homme qu'il étoit prophete, sans lui demander quelque signe: premierement parce que de cette maniere ils imitoient leur pere Abraham, qui avec sa foi en fit autant (*Gen. XV.*); Gedéon (*Juges VI.*) & Ezéchias (*Rois II. 20.*) En second lieu les Prophetes avoient coutume de confirmer par des signes ce qu'ils annonçoient au nom de Dieu (*Exod. IV. & XVI. v. 6. 7. 8. Samuel Liv. I. Ch. 10. v. 2. 3. 4. Rois I. Ch. 13. v. 3.*) Ainsi Moïse & Aaron dirent aux enfans d'Israël (*Exod. XVI. v. 6. 7. 8.*) Ce soir vous saurez que l'Eternel vous a tirés du pays d'Egypte; & au matin vous verrez la gloire de l'Eternel, c'est-à-dire, quand l'Eternel vous aura donné ce soir de la chair

*à manger, & qu'au matin il vous aura rassasiés de pain. Voilà, je pense la raison, qui porta les Juifs à demander un signe, comme il est écrit (Jean VI.), quand ils demanderent à Jésus quel signe il faisoit pour prouver qu'il étoit envoyé de Dieu, comme avoient fait les anciens Prophetes, disant, nos peres ont mangé la manne au désert &c.*

Pour s'ériger en Prophete il est surtout nécessaire d'avoir une imagination vive & forte. Plus on a l'imagination vive & forte, moins on est en état de comprendre les choses clairement : au contraire plus on a de jugement, plus on en fait cas, moins on lâche la bride à l'imagination, pour ne pas la confondre avec le jugement ; de là viennent les erreurs de ceux qui cherchent la sagesse & la connoissance des choses naturelles & spirituelles dans les écrits des Prophetes. Tous les Prophetes expriment le spirituel par le corporel, faisant Dieu semblable à eux-mêmes, & sachant que c'est la méthode naturelle de notre imagination ; car il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait auparavant été dans les sens. Ainsi Michée représente Dieu assis ; Daniel le peint sous la figure d'un vieillard habillé



de blanc; Moïse le fait promener dans le jardin à la fraîcheur du soir, & dire, *Adam où es-tu?* Ezéchiel en fait un Religieux. Suivant ceux qui étoient avec Christ, le St. Esprit étoit une colombe; il étoit de langues de feu suivant les Apôtres, & enfin St. Paul le représente comme une grande lumière. Spinosa dans son ingénieux *Traité Théologico-politique* observe que les différents signes donnés par les Prophetes, étoient proportionnés à la capacité de chacun d'eux, & que par conséquent les signes varioient suivant les humeurs & les tempéraments de chacun. Si le Prophete étoit gai & enjoué, ses prédictions ne parloient que de paix, de victoire, & d'autres choses agréables. Si le Prophete étoit triste & mélancolique, ses prédictions ne respiroient que guerres, malheurs, pestes, ravages. Suivant que le Prophete avoit plus ou moins d'éloquence, ce que Dieu lui dictoit, étoit d'un style plus ou moins élégant; on peut faire la même remarque par rapport à leurs révélations ou visions. Si le Prophete avoit été élevé à la campagne, il ne voyoit que vaches & bœufs; s'il étoit militaire, il voyoit des armées, des



guerres, des batailles, des sieges; s'il étoit courtisan, il voyoit des Princes, des palais &c. Les Mages, qui faisoient de l'Astrologie leur étude principale, eurent la révélation de la naissance de Christ sous l'emblème d'une étoile qui s'élevoit à l'Orient. (*Mat. II.*) Pour justifier ces remarques, rappellons-nous que Moïse étoit en colere, quand Dieu lui révéla la terrible destruction des premiers nés (*Exod. XI. v. 4. 5.*): que Jérémie étoit triste & ennuié de la vie, lorsqu'il prophétisa les calamités des Juifs: que Michée ne prophétisa de sa vie rien de bon à Achab, pendant que d'autres Prophetes plus gais lui prédisoient des choses agréables. (*II. Chron. XVIII. 7.*) Que le style des Prophéties variât suivant l'éloquence du Prophete qui les annonçoit, vous pouvez vous en convaincre en comparant le style rude & grossier d'Ezéchiél & d'Amos avec les écrits éloquents d'Esaïe & de Nahum &c. Tout ceci bien considéré, l'on verra d'abord que Dieu n'a aucun stile particulier, & qu'il s'exprime suivant la science & la capacité du Prophete auquel il parle.

Nous lisons dans les Rois (*I. XXII. 19. 20.*) que Michée vit l'Eternel assis

sur son trône, & toute l'armée des cieux qui se tenoit devant lui à sa droite & à sa gauche, & qu'après quelques discussions au sujet d'Achab, Dieu mit un esprit menteur dans la bouche de tous ses Prophetes pour qu'Achab montât & tombât en Galaad. Sur ce fait j'ai entendu pousser ce malin syllogisme. Tout ce que Dieu commande, est bon, juste & convenable à faire; mais Dieu a commandé l'esprit menteur, comme nous venons de le dire; donc la chose est bonne, juste, & convenable à faire. Ici la majeure est incontestablement vraie; mais par rapport à la mineure, il faut examiner en premier lieu, si Michée, témoin unique de cette vision, peut obliger ses auditeurs à croire sans aucun doute un fait si extraordinaire qu'il n'a aucun parallele. En second lieu il dit qu'il a vu Dieu assis sur un trône, ayant une droite & une gauche, & il dit une chose contraire aux idées que nous avons de l'immensité de Dieu, par l'aveu même des Théologiens. En troisième lieu le Prophete ne s'exprime pas bien en disant que Dieu envoya l'esprit menteur de la maniere qu'on vient d'exposer; car la chose semble contradictoire non seulement à la véracité de

Dieu, mais aussi à sa bonté. De plus, je me trouve obligé à croire que Dieu avoit plusieurs autres moyens de détruire Achab, sans recourir à un moyen aussi oblique que celui-ci. Je serois donc bien aise de savoir si la mineure peut passer pour avoir autant de force que la majeure, en sorte que la conséquence de ce syllogisme soit bonne. On peut répondre que nous trouvons quelque chose de semblable dans le livre des Juges (IX. 23) & dans Esaïe (XIX. 14.); puisque nous lisons que Dieu se servit des mauvais esprits : mais la chose ne paroîtra pas si étrange, si l'on réfléchit que Dieu peut s'en servir en qualité de ministres, d'exécuteurs de sa justice, comme un Prince se sert d'un bourreau pour châtier les malfaiteurs. Par rapport à l'assertion de Michée qu'il a vu Dieu assis sur son trône, & que l'armée des cieux étoit à sa droite & à sa gauche, j'espère que je puis sans scandale m'avancer jusqu'à dire, que je ne saurois donner à la mineure, au moins dans la balance de la raison, autant de poids qu'à la majeure, à moins qu'on ne prenne cette assertion dans un sens différent du sens littéral, & à moins que nos Théologiens n'aient recours à quelque



quelque interprétation allégorique. Particulièrement quand je considère que la partie narrative de la vision de Michée est appuyée sur son témoignage unique, & semble ne pouvoir se justifier que par la chute d'Achab, qui dans une bataille pouvoit arriver par plusieurs accidents. D'autres, & particulièrement les ennemis de notre Religion, diront hardiment que les Prophetes d'Achab étoient sûrs que les armées combinées de Juda & d'Israël gagneroient la bataille; qu'ils persuaderent le Roi de combattre, pendant qu'ils resteroient à la maison & prieroient à leur ordinaire; & qu'il étoit vraisemblable que tout se passeroit comme il se passa, sans que Dieu mît l'esprit menteur dans la bouche des Prophetes d'Achab. Enfin ils diront qu'il ne semble pas convenable à la sagesse & à la bonté de Dieu de choisir ce moyen de perdre Achab, pendant qu'il avoit tant d'autres moyens ordinaires. Par cette raison & plusieurs autres, s'ils ne rejettent pas le récit de Michée comme invraisemblable, ils n'accordent point à la mineure autant de certitude qu'en a la majeure (o). Cepen-

(o) Tout ceci à commencer depuis les mots *Plus on*



dant sur cet article, aussi bien que sur les autres points controversés, il est bon de consulter nos Théologiens avant de prendre son parti.

Les faux Prophètes ne parloient presque que par des énigmes & par des paraboles, pour deux raisons; l'une, qui leur étoit commune avec les oracles des Payens, étoit afin d'expliquer leurs paroles de différentes manières suivant les différents intérêts; l'autre étoit pour mettre la vérité de leur côté de manière ou d'autre; peut-être aussi avoient-ils en vue de fournir aux autres le moyen de vivre en expliquant leurs discours: ces imposteurs savoient bien que tous ceux qui avoient de quoi vivre par le moyen de leur doctrine, diroient du bien de son auteur, comme nous le voyons par les Prêtres de Mahomet.

Les prédictions & les pronostics ne diffèrent des prophéties, que comme la crédulité diffère de la foi: on dit ordinairement *crédulité* en parlant de choses

*a. l'imagination forte* (pag. 104.) est tiré du second chapitre du Traité Ethico-politique de Spinoza; que Blount n'a pas traduit; mais il en a exprimé les pensées à sa manière.

temporelles, & *foi* lorsqu'on parle des choses de Religion. Plusieurs personnes pensent que les prédictions ne sont que des conjectures heureuses ; qu'une grande expérience du passé dirige la vue en sorte qu'on peut juger de l'avenir ; car on a raison de s'attendre qu'il arrivera ce qui est déjà arrivé, lorsqu'on voit les mêmes actions & les mêmes circonstances d'autrefois, puisque le genre humain a toujours été & sera toujours le même & sujet aux mêmes passions. Les prophéties qui regardent les affaires générales & les temps éloignés, doivent être les plus suspectes. Telles seroient, par exemple, les prédictions de l'invasion qu'un certain royaume auroit à souffrir, ou des guerres qu'il auroit à soutenir ; ou même d'une grande guerre qu'il y aura entre la France & l'Espagne, quoique cette prédiction fût faite en pleine paix ; ou qu'avec le temps les habitants du Mexique & ceux des Indes orientales se revolteront contre l'Espagne ; qu'un empire sera détruit ; qu'une province sera désolée par la peste, qu'une grande ville sera incendiée. Ces choses peuvent être prédites sans beaucoup d'art ou de savoir, à moins qu'on ne fixe le temps auquel el-

les doivent arriver, parce qu'on ne peut jamais montrer la fausseté de semblables prédictions jusqu'à ce qu'elles soient accomplies ; & très-probablement elles s'accompliront une fois en mille ans. De même celui qui prédirait la fin de ce monde ou d'un autre, & ne confirmerait pas sa prédiction par un miracle, ne prédirait rien de bien certain, & ferait croire aux hommes que le Prophète parle d'un temps si éloigné & met la scène de sa prophétie à une si grande distance, uniquement afin de ne pouvoir pas être contredit pendant sa vie, sachant bien que pendant que le monde dure, personne ne peut dire que le Prophète s'est trompé.

Pourquoi tant retarder la fin de l'Univers ?

Pour ne pas découvrir votre grande ignorance,

Avant d'être rongé des vers ?

Vous avez bien de la prudence. (p)

Owen.

Les prédictions & les prophéties contribuent souvent à faire arriver la chose annoncée ; car le peuple stupide se jette de plein gré dans la destinée qui lui a été

(p) *Cur mundi finem propriorem non facis ? Ut ne Ante obitum mendax arguerere ? Sapis.*

prédite, comme si par là même elle étoit irrévocable. Il peut se faire que les uns travaillent à accomplir la prophétie d'un autre lorsqu'elle est à leur avantage; en sorte que la première prophétie peut produire un second Prophète; comme parmi les anciens quelques-uns recevoient uniquement des oracles l'honorable titre de sage. En mettant à l'écart ce secours, nous trouverons qu'on doit ajouter aussi peu de foi aux prophéties, hors celle de l'Ecriture sainte, qu'à nos almanachs ordinaires, où comme le remarque Montaigne, vous devez lire froid quand il est écrit chaud, & humide au lieu de sec, car ils mettent toujours le contraire de ce qui arrive. Si j'avois à gager pour l'un ou pour l'autre de deux événements opposés, je n'examinerois pas de quel côté je dois me tourner, à moins que les choses ne fussent telles qu'elles se refusassent à toute incertitude, comme seroit la promesse d'une chaleur extrême à Noël & d'un froid excessif au milieu de l'été.

Du Dieu de l'Univers la sagesse infinie  
 Dans une obscure nuit tient caché l'avenir,



Et rit de la folle envie

Que l'homme a de le découvrir.

(Hor. Lib. III. Od. 29.) (q) Traduction d'Horace

Tom. II. pag. 133.

Pour moi je regarde l'ignorance de mon fort comme la plus grande bénédiction que Dieu m'ait accordée. Je ne voudrois pas pour tout l'or du monde savoir le temps ou la maniere de ma mort. Si je savois le temps, je ne pourrois pas vivre avec autant de joye & de contentement que je le puis à présent, peut être, jusqu'au moment qui précédera ma mort: je pourrois même m'affliger quelques années d'avance si je pouvois me dire positivement: je mourrai certainement une telle année, un tel mois, un tel jour. L'incertitude du temps diminue en quelque sorte la certitude de l'événement. La connoissance assurée de la maniere & de lieu de ma mort ne m'affligeroit pas moins. Si je savois que je dois me tuer

(q) *Prudens futuri temporis exitum*

*Caliginosa nocte premit Deus,*

*Ridetque si mortalis ultra*

*Fas trepidat.*

C'est dans l'Ode 27, non 29, comme cite Blount.

en tombant d'un carosse ou d'un cheval, je ne saurois me résoudre à voyager ni en carosse ni à cheval, de peur que ces commodités ne me fussent fatales la première fois que je m'en servirois. Pareillement si je savois que je dois mourir dans la maison d'un de mes parents, je n'oserois leur rendre visite de peur d'y trouver mon tombeau. C'est ainsi que la sagesse infinie qui dispose de toutes choses & qui ne fait rien en vain, nous a privés de la connoissance de l'avenir pour notre avantage.

(3) *Les Erétriens.* C'étoient les habitants d'Erétrie ville fameuse de l'Eubée. On dit que cette ville regut son nom d'Erétrius fils de Phaëton. Selon Hérodote (*Liv. IV.*) (r) Datis & Artaphernes étant arrivés en Asie prirent prisonniers les Erétriens & les envoyèrent en esclavage à Suse parce qu'ils avoient irrité Darius en lui faisant la guerre sans aucun

(r) Cet Historien parle de Datis & Artaphernes envoyés contre les Erétriens au Chap. 94; de la guerre des Perses contre les Erétriens (Ch. 100. 101); & de la transmigration des Erétriens à Suse, de la bonne réception que leur fit Darius, & de l'ordre qu'il leur donna de se transporter à Cissia au Ch. 119.

sujet. Ces prisonniers furent présentés à Darius qui les envoya à Andérica dans la Cissie, à deux cents dix stades de Suse, environ.

(4) *Par Darius*; ce Darius étoit le fils d'Hystaspe qui parvint à la couronne de Perse parce que son cheval avoit henné au lever du Soleil. Œbares son écuyer avoit la nuit précédente fait couvrir un jument au cheval de Darius dans l'endroit où il devoit se trouver le lendemain; le cheval n'y fut pas plutôt qu'il se mit à hennir se ressouvénant de ce qui s'étoit passé peu auparavant, & par ce moyen il procura la couronne à son maître après la mort de Cambyse. Ce Darius épousa Atossa fille de Cyrus pour fortifier son titre. Par le stratagème de Zopyre il recouvra Babylone qui s'étoit révoltée. Zopyre étoit un des Seigneurs de sa cour. Il se coupa les levres & le nez & se défigura misérablement; dans cet état il se présenta aux Babyloniens & s'offrit pour leur général contre le tyran son maître qui l'avoit, disoit-il, martyrisé de la sorte. On accepta son offre, & il livra Babylone à Darius. Ensuite ce Roi marcha contre les Scythes, qui par dérision lui firent présent d'un oiseau, d'une

d'une grenouille , d'une souris , & de cinq flèches. Ces hiéroglyphes signifioient que si les Perses ne se retiroient pas promptement de la Scythie en volant comme un oiseau dans l'air , ou s'enfonçant dans un marais comme des grenouilles , ou se fourrant dans des trous comme des souris , ils auroient bientôt les flèches des Scythes à leur trouffe pour les envoyer promener , ce qui arriva bientôt après à la honte des Perses. A l'occasion de cette défaite les Grecs se révolterent contre Darius & furent vaincus. Darius encouragé par cette victoire songea à conquérir toute la Grece ; il y entra à la tête de six cents mille hommes , & fut honteusement battu à Marathon par Miltiade Athénien qui ne conduisoit contre lui que dix mille hommes. Ce fait est rapporté , comme Plutarque dit , par presque trois cents historiens. Dans cette bataille Thémistocle autre Athénien , donna des marques suffisantes de sa valeur ; & Cyneris (s) , simple soldat montra tant de courage qu'après avoir perdu ses deux mains , il saisit avec les dents un vaisseau des Perses qui fuyoit , comme s'il prétendoit l'ar-

(s) Justin le nomme Cynegire (Hist. Lib. II. Cap. 9.)



rêter. Ensuite Darius songea à réparer cette perte ignominieuse; mais la rebellion des Ethiopiens, & la querelle qui s'éleva entre ses enfants pour la succession, le conduisirent à sa fin: car Artabazane, fils aîné de Darius prétendit être son héritier; mais le cadet Xerxès obtint la couronne parce qu'il étoit petit fils de Cyrus du côté d'Atossa, & qu'Artabazane étoit né pendant que Darius étoit encore sujet. Hérodote (*Liv. III. IV. V. VI.*) parle au long de Darius, aussi bien que Justin (*Lib. I. & II.*), Valere Maxime, Elien, & d'autres. Il commença à regner l'an du monde 3431.

(5) *L'Eubée* est une île de la mer Egée du côté de l'Europe vis-à-vis de Chios; elle est séparée de l'Achaïe par un petit bras de mer. Les anciens l'appelloient quelquefois, Maira, Macris, Chalcis, Chalchodontis, Esopis, Oche, Ellopia: Homere nomme cette île Abantis & ses habitants Abantes. A présent on l'appelle Négroponte ou Egriponte; les Turcs qui la prirent aux Vénitiens l'an de Christ 1470, la nomment Egribos & Eunia.

(6) *Le Sophiste de Clazomene*, ainsi dit de Clazomene ville de l'Ionie dans

l'Asie, bâtie par Paralus. Ensuite on l'appella Gryna; elle n'est pas éloignée de Smirne. Clazomene étoit la patrie d'Anaxagore; elle est limitrophe de Colophone.

(7) *Sophiste*; un sophisme est un discours ou un argument rusé & illusoire. En logique un sophisme est un syllogisme qui n'est pas fait suivant les règles; ou dans lequel on a introduit une fausseté sous l'apparence de la vérité, en sorte qu'en bon langage un sophiste est un homme qui chicane subtilement sur les mots. Ainsi nous lisons que Protagoras disciple de Zénon & de Démocrite, n'ayant pas assez de solidité, travailla à se donner de la subtilité, & ayant trop peu de fond pour être Philosophe, il s'érigea en sophiste.

(8) *Nomades*; les Nomades étoient un peuple de la Scytie en Europe, qui descendoit, à ce qu'on dit, de ceux qui suivirent Hercule dans son expédition en Espagne (Salluste). On les appella Nomades des pâturages (t) parce qu'ils passaient presque tout leur temps à paître le bétail & le garder. Voyez Dionys.

(t) *Από της βοσκής.*

v. 186. (u). Virgile dit la même chose (*Æneid. Liv. IV. (v) & VIII.*) (w). On croyoit aussi qu'il y avoit des Nomades près de la Pologne & de la Russie, & dans la Numidie en Afrique. Ces derniers étoient aussi appelés Xouphones (x). L'Asie avoit près de la mer Caspienne un peuple de ce nom qu'on appelle à présent Dæ & Parni.

(9) *Capharée*; haute montagne de l'Eubée vers l'Hellespont; près de cette montagne la flotte Grecque fut fort affligée à cause de la mort de Palamede fils de Nauplius Roi d'Eubée qui fut tué par Ulysse. Il est parlé dans Homère (*Odyss. Liv. IV. & XI.*) & dans Ovide (*Metam. Lib. XIV.*) d'un fameux naufrage que la flotte des Grecs, en retournant de Troie, souffrit près des rochers de l'Eubée, & du vengeur Capharée (y).

(10) *La place publique*, que les Ro-

(u) Dionysius Périégète v. 186. de sa description de la terre parle des Nomades d'Afrique.

(v) V. 120.

(w) V. 724. Dans ces deux passages Virgile ne fait que nommer les Nomades d'Afrique.

(x) *Ἰσφονες*.

(y) *Euboica cautes, ultorque Caphareus*.

maines appelloient *forum*, étoit aussi le lieu où ils tenoient leurs cours de justice.

(II) *Xerxès*; ce *Xerxès* étoit fils de *Darius Hytaspes*; il succéda à son pere la troisieme Olympiade. Il fut le quatrieme Roi de Perse, & il tiroit son droit à la couronne de *Cyrus* son grand-pere par sa mere *Atossa*. Son pere *Darius* laissa à sa mort tout prêt, pour faire la guerre aux Egyptiens, en sorte que son fils n'eut qu'à marcher. Ainsi la premiere expédition de *Xerxès* fut contre les Egyptiens qui s'étoient soustraits à la domination de son pere, Cette expédition fut heureuse; *Xerxès* retourna dans ses états & célébra la grande fête dont il est parlé dans le livre d'*Esther* qui devint Reine à la place de *Vahsti*. La seconde entreprise de *Xerxès* fut de venger son pere des Grecs contre lesquels il mena, dit-on, la plus nombreuse armée dont on ait jamais entendu parler. *Hérodote* dit qu'elle étoit composée d'un million sept cents mille chevaux sans compter les chameaux & les chars. *Diodore* parle de huit cents mille fantassins; *Troque*, *Justin*, & *Orose* disent un million en tout, & mille deux cents sept vaisseaux de guerre. Un cer-



tain Pythius à Sardes nourrit toute cette nombreuse armée, & outre cela fit présent à Xerxès de deux mille talents en argent, & de quatre millions en or. Xerxès envoya de Sardes en Grece demander la terre & l'eau pour gage de soumission. Ensuite il marcha de Sardes avec toutes ses forces : changea en île le mont Athos pour avoir un passage suffisant pour sa flotte, & il fit traverser a son armée l'Hellespont sur un pont de bateaux. Ce pont fut brisé par une violente tempête, & Xerxès fut assez fou & assez vain pour faire donner trois cents coups d'étrivières à la mer, & y jeter des chaînes en marque d'esclavage. Il fit couper la tête aux ouvriers, & commanda qu'on fît d'autres ponts. Bientôt après, Xerxès perdit vingt mille hommes de son armée aux Thermopyles où Léonidas le combattit avec trois cents Lacédémoniens. Comme rarement un malheur vient seul, celui-ci fut suivi par la défaite de la flotte Perse à Artémisium dans le détroit d'Eubée; ensuite par la perte d'une autre flotte que Thémistocle battit à Salamine; après par celle d'une troisième lorsque Pausanias défit à Platée Mardonius Général & favori de Xer-

xès ; & enfin par le grand ravage que Leotychidas Athénien & Xantippus Lacédémonien firent le même jour de la flotte Perse près de Mycale promontoire d'Asie. Tous ces malheurs arrivés dans le même temps épouvantèrent tellement ce Prince si puissant par mer & par terre, qu'il fût forcé de retourner dans son pays, & de traverser l'Hellespont dans un petit bateau de charge. Il attaqua d'une manière sacrilege le temple de Delphes ; il se conduisit barbarement à l'égard de son frere & de sa chaste femme qui s'opposoient à ses desseins incestueux ; il s'abandonna à toute sorte de bassesses & de crimes, & enfin il fut tué en trahison dans son lit par son oncle Artaban, laissant pour successeur son fils Artaxerxes qu'il avoit eu de la Reine Esther. An du monde 3587.

(12) *Daridee* ; Roi de Perse vivoit sous les Empereur Tibere & Claude, & régnoit en Perse quand Apollonius s'y rendit.

## CHAPITRE XXV.

*Apollonius à Babylone.*

QUANT à ce qu'Apollonius fit à Babylone, & à ce que cette ville contient de mémorable, voici ce que je trouve. Les (1) murailles de Babylone ont quatre cents quatre-vingts stades de tour; un arpent & demi de hauteur, & presque un arpent d'épaisseur. L'Euphrate passe par le milieu de la ville, & garde partout la même largeur; sous cette rivière est un pont fait avec un art admirable qui joint d'une manière imperceptible les maisons royales qui sont des deux côtés de la rivière. On dit qu'une (2) femme Mede de nation régna autrefois à Babylone & bâtit sous le fleuve ce pont avec un artifice auparavant inconnu. Car elle fit amasser sur les bords de la rivière les pierres, le cuivre, le bitume, & tout ce que les hommes ont trouvé pour joindre les matériaux dans l'eau. Ensuite elle fit entrer dans des marais les eaux de l'Euphrate; & ayant séché son lit elle fit creuser un fossé de deux brasses, ou

quatre coudées qui avoit un débouché dans les palais qui étoient de côté & d'autre. Ce fossé étoit couvert d'une voute qui montoit jusqu'au fond du lit de la rivière. Dans la suite les fondements & les murailles du fossé se sont durcis : car le bitume a besoin d'eau pour se raffermir. On fit donc rentrer l'Euphrate dans son ancien lit, il passa sur la voute encore fraîche & le pont prit consistance. Les maisons royales sont couvertes de cuivre ; ce qui leur donne un certain éclat ; les chambres des hommes & des femmes, les portiques & les colonnades sont, au lieu de peintures, ornés de tapisseries tissues d'argent & d'or, & même d'or massif. On a représenté sur les tapisseries des fables Grecques ; des (3) Andromède, des (4) Amymone, (5) souvent Orphée. Les habitants aiment beaucoup cet Orphée ; peut-être à cause de sa tiare & de ses caleçons ; sûrement ce n'est pas à cause des vers & de la musique avec laquelle il charmoit les hommes. On voyoit aussi sur ces tapisseries (6) Datis qui tire hors de la mer l'île de Naxos, Artapherne assiégeant Erétrie, & les (7) victoires du Roi Xerxès. On n'avoit oublié ni la prise d'Athenes, ni



(8) les Thermopyles, ni, ce qui étoit plus du goût des Medes, les rivières féchées, le pont jetté sur la mer, & le mont Athos percé. On dit aussi qu'Apollonius entra dans une chambre dont le haut fait en dôme représentoit le ciel. Cette chambre étoit couverte de saphir qui étant bleu, imite la couleur du ciel : sur ce couvert étoient les images de ceux qu'ils regardent comme des Dieux ; elles étoient d'or & par là représentoient bien les Dieux qui brillent au haut du ciel. C'est là où le Roi rend justice. Quatre oiseaux d'or, de l'espece qu'ils nomment torquilles, pendoient de la voute de ce cabinet, pour rappeler au Roi le souvenir de la Déesse de la vengeance & l'avertir de ne pas s'élever au dessus de la condition humaine. Les mages qui fréquentent la cour, assurent qu'ils ont fait ces images eux-mêmes, & les appellent les langues des Dieux.

## CHAPITRE XXVI.

*Des Mages.*

**A**POLLONIUS n'a dit des Mages que ce qui étoit nécessaire; qu'il s'est entretenu avec eux, & qu'il les a quittés après en avoir appris différentes choses, & leur en avoir enseigné d'autres. Damis déclare qu'il ignore les discours qu'Apollonius tint avec les Mages, parce qu'il lui défendit de l'accompagner dans cette occasion; qu'Apollonius s'entretenoit avec les Mages à midi & à minuit; qu'une fois Damis demanda à Apollonius comment il les trouvoit, & qu'Apollonius répondit, je les trouve sages, mais non pas en tout. C'est ce dont on parlera plus bas.

## ECLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre XXV. & XXVI.*

(1) *Murailles de Babylone.* Après la mort de Ninus, son épouse Sémiramis resta seule maîtresse de l'empire. Cette

femme, dont l'ame étoit grande, fouhaita de furpasser Ninus en gloire. Dans ce but elle réfolut d'abord de bâtir une ville magnifique dans la Province de Babylone, qu'on appelle aujourd'hui Bagdet. Elle fit donc venir les plus habiles Architectes de toutes les parties du monde, amaffa les matériaux néceffaires pour un fi grand édifice, & mit en œuvre trois millions d'hommes qu'elle avoit tirés de tous les pays fousmis à fa domination. Afin que cette ville fût bâtie plus promptement, Sémiramis la partagea en plufieurs ftades, & donna la direction de chaque ftade à un de fes confidens, qu'elle ne laiffa pas manquer d'argent. La ville étoit fituée, comme Philoftrate écrit ici, fur les deux bords de l'Euphrate qui la tra-verfoit. Les murailles de la ville avoient vingt-deux lieues & demi de tour, felon Diodore (z). Elles avoient de hautes

(z) Trois cents foixante ftades dit Diodore (Bibl. Hift. Liv. II.), qui leur donne une largeur fuffifante pour fix chariots & raconte tout ce qu'on vient de lire dans Blount, ajoutant que, felon Clitarque & ceux qui accompagnerent Alexandre en Afie, ces murailles avoient de longueur trois cents foixante cinq ftades, autant qu'il y a de jours dans l'année.

tours à peu de distance l'une de l'autre ; & ces murailles étoient si épaisses que deux chariots de front y pouvoient passer, & si longues qu'elles occupoient autant de stades qu'il y a de jours dans l'année. Diodore (*a*) (*Liv. III. Ch. 4.*) dit qu'on bâtissoit un stade de muraille par jour. Hérodote (*b*), Pline (*c*), Solin (*d*), & notre Philostrate assurent que les murailles de Babylone avoient quatre cents quatre-vingts stades de tour ; & que la ville étoit placée dans une grande plaine quarrée, & environnée d'un large & profond fossé plein d'eau. Stra-

(*a*) C'est le *Liv. II.*

(*b*) *Liv. I. Chap. 178.* Cet Auteur dit que Babylone étoit quarrée, & que chaque côté avoit cent vingt stades de long ; qui font quatre cents stades de tour.

(*c*) Pline (*Hist. Nat. Lib. VI. Cap. 26.*) leur donne soixante & dix mille pas de circuit, ce qui fait cent quatre-vingt quinze pas par stade, si l'on prend trois cents soixante stades ; & si on en prend quatre cents quatre-vingt, le stade fera de 145 pas & cinq sixièmes.

(*d*) Polyhistor *Cap. 60.* Remarquez que parlant de la hauteur & de la largeur de ces murailles, Solin, Pline, & Hérodote observent qu'il s'agit de pieds qui étoient, disent ces Auteurs, chacun de trois pouces plus grand que le nôtre. On diroit que le pied Grec étoit égal au Romain.



bon (e) dit que l'enceinte de ces murailles étoit de trois cents quatre-vingts stades. Quinte-Curce (f) ne leur en donne que trois cents cinquante-huit, dont quatre-vingt-dix étoient habités, & le reste ser voit à l'agriculture. Les Auteurs ne s'accordent pas mieux touchant la hauteur & l'épaisseur de ces murailles. Les uns assurent qu'elles avoient deux cents coudées de hauteur & cinquante d'épaisseur (g). Ceux qui leur en donnent le moins, se bornent à la moitié de ces mesures (h). Aristote avoit raison de dire que c'étoit une province plutôt qu'une ville, puisqu'elle étoit si grande que les habitants d'un quartier pouvoient rester trois jours sans apprendre que les ennemis s'étoient rendus maîtres du quar-

(e) Strabon Géogr. Liv. XVI. Article *Affyrie*. Il ajoute que ces murailles étoient épaisses de trente-deux pieds, & hautes, entre une tour & l'autre, de cinquante coudées; que les tours avoient soixante coudées de hauteur; & que sur la muraille étoit un chemin si large que deux quadriges y pouvoient passer.

(f) Lib. VIII. Cap. 4.

(g) Hérodote, Solin, Pline aux lieux cités.

(h) Quinte-Curce pour la hauteur; mais il ne parle pas de la largeur.

tier opposé (i). Lyranus d'après Jérôme sur Esaïe affirme que chaque quarré de cette ville avoit seize milles; & que chaque particulier avoit sa vigne & son jardin, moyennant lesquels il entretenoit sa famille lorsque la ville étoit assiégée. Il ajoute que la citadelle ou la principale tour des remparts, étoit celle que les enfans de Noé avoient bâtie, & qu'on regardoit avec raison comme une des merveilles du monde. La ville avoit cent portes de bronze & deux cents cinquante tours. Le pont, dont parle Philostrate, avoit cinq stades de longueur. Les murailles étoient de briques & d'asphalte, qui est une sorte de poix brillante que le pays fournit. Sémiramis fit bâtir deux palais qui servoient autant d'ornement que de défense. Un de ces palais étoit à l'occident; c'étoient de hautes murailles de briques qui entouroient soixante stades. Cette enceinte en renfermoit une seconde plus petite; & celle-ci une troisieme, encore plus petite, qui renfermoit la tour. Le tout étoit somptueusement enrichi d'images d'animaux; on y avoit aussi représenté une meute & une

(i) Dans la Politique Liv. III. Chap. 2.

chasse (*k*). Ce palais avoit trois portes. L'autre palais étoit à l'orient, de l'autre côté de la rivière, & n'occupoit que trente stades. Au milieu de la ville étoit un temple bâti à l'honneur de Jupiter Bélus (à ce que dit Hérodote Liv. II.), avec des portes de bronze, & quatre places quarrées qui subsistoient encore du temps d'Hérodote (*l*). Chaque place étoit de deux stades, & avoit au milieu une tour massive

(*k*) Voyez Diodore de Sicile Bibl. Histor. Liv. II.

(*l*) Hérodote (Lib. II. Cap. 181.) parle bien du temple de Jupiter Bélus (*Διὸς Βήλος*); mais il ne dit rien des places. Il dit que ce temple étoit un quarré, de deux stades de côté; que ce temple subsistoit encore de son temps; qu'il avoit des portes de bronze; qu'au milieu de ce temple étoit une tour massive; & le reste qu'on lit dans Blount. Il ajoute que ces tours avoient en dehors des degrés pour monter, & des sieges pour se reposer. Que le temple avoit une chapelle plus basse & une grande statue de Jupiter, une table avec son pied, & un siege, le tout d'or, que les Chaldéens estimoient huit cents talents; que hors de la chapelle il y avoit un autre autel d'or; & un autre plus grand pour les victimes adultes; car on n'immoloit sur l'autel d'or que des animaux de lait. Que dans ce temple étoit une statue de douze coudées d'or massif, qu'Hérodote n'a point vue parce que Xerxès l'avoit enlevée.

massive d'un stade en hauteur, & d'un stade en épaisseur. Sur cette tour en étoit une autre; & ainsi jusqu'à huit, dont l'une étoit plus haute que l'autre. Dans la plus haute tour étoit une chapelle, dans laquelle on trouvoit un beau lit couvert, & une table d'or, mais point de statue. Les Prêtres Chaldéens disoient qu'il n'étoit permis à personne de passer la nuit dans la chapelle, si ce n'est à la femme que Bélus indiquoit, & qui étoit, je pense, fort belle; car les Prêtres en étoient les gardiens. On disoit que le Dieu lui-même couchoit dans cette chapelle. Je pense qu'on avoit imaginé ce conte pour frayer le chemin à des histoires semblables à celle de Pauline dans le temple d'Isis, que Joseph rapporte, & dont je parlerai dans la suite. Si la femme étoit modeste, les Prêtres couchoient avec elle à l'obscur, en exaltant son imagination par l'idée que c'étoit le Dieu Bélus en personne qui cueilloit sa virginité. Si elle devenoit enceinte, on donnoit à son illégitime fruit le titre de petit Jupiter. Mais continuons. Diodore (*m*) affirme qu'attendu la hauteur

(*m*) Au lieu cité.



excessive de ce temple, les Chaldéens en faisoient usage pour observer les étoiles. Il ajouta que Sémiramis avoit mis sur le faite du temple trois statues d'or. La premiere étoit celle de Jupiter : elle avoit quarante pieds de hauteur, & pesoit mille talents de Babylone ; cette statue existoit du temps de Diodore. La seconde étoit celle de Rhéa assise sur un trône, avec deux Lions aux pieds, & plusieurs gros serpents d'argent à côté : cette statue pesoit autant que la premiere, & chaque serpent pesoit trente talents. La troisieme statue représentoit Junon qui avec sa main droite tenoit un serpent, qu'elle avoit pris par la tête ; cette statue avoit dans sa gauche un sceptre enrichi de pierreries : elle pesoit huit cents talents. Les trois avoient en commun une table d'or longue de quarante pieds, large de douze (n), & pesant cinquante talents ; & de plus deux coupes de trente talents, & deux vases pour les parfums de trois cents talents. Il y avoit encore trois vases d'or, dont un étoit consacré à Jupiter, & pesoit douze cents talents de Babylone. Les Rois de Perse enle-

(n) Le texte Grec dit *δινὰ πέντε*.

verent toutes ces richesses quand ils s'emparèrent de cette ville. Voyez plusieurs autres choses relatives à ce sujet dans Hérodote (*Liv. I.*); dans Pline (*Lib. VI. Ch. 26.*); dans Solin (*Ch. 60.*); dans Diodore de Sicile (*Liv. III. Ch. 4.*); dans Strabon (*Lib. XVI.*) (o); dans Quinte-Curce (*Lib. V.*); dans la Politique d'Aristote (*Liv. II. Ch. 2.*) dans Daniel (*Ch. IV.*)

(2) Une femme *Mede* de nation. Hérodote (*Liv. I.*) (p) nous a fait savoir qui étoit cette femme. A l'occasion des Rois de Babylone il dit que plusieurs Rois avoient contribué à l'embellissement des murailles & des temples de cette ville, & que de ce nombre étoient deux femmes célèbres; la première appelée Sémiramis avoit regné cinq âges avant Nitocris qui étoit la seconde: que Sémiramis avoit élevé un rempart magnifique & merveilleux, qui entourant la ville, la préservoit des fréquentes inondations auxquelles elle étoit auparavant sujette: c'est ce qu'Ovide confirme en disant,

(o) Article *Affyrie*.

(p) Cap. 184.

„ Sémiramis environna la ville de murailles de briques.” (q)

Les Historiens ne s'accordent pas sur l'origine de Sémiramis. Car Reineccius (*Syntagm. Heroic. pag. 47.*) prétend qu'elle étoit fille de Sem. (r). Mais Diodore de Sicile écrit qu'elle étoit native d'Ascalon ville de Syrie ; & nous conte (*liv. III. Ch. 2.*) cette fable au sujet de son origine. Il y a dans la Syrie une ville nommée Ascalon, & peu loin de cette ville est un grand lac, profond & abondant en poissons ; près duquel est le temple d'une célèbre Déesse ; les Syriens l'appellent Derceto ; elle a le visage de femme & le corps de poisson. Voici la cause que les habitants en débitent. Vénus offensée par la Déesse Derceto, (s)

(q) ————— *Dicitur altam*

*Costilibus muris cinxisse Semiramis urbem.*

*Metam. Lib. IV. v. 58. 59.*

(r) Et que par conséquent elle étoit parente de Ninus, que le même Auteur croit être Assur, de la famille de Sem. Les raisons sur lesquelles il se fonde pour penser que Sémiramis étoit de la famille de Sem, sont que le nom de Sem est renfermé dans celui de Sémiramis, & déguisé ou altéré dans celui de Simina, qui nourrit Sémiramis.

(s) Blount auroit dû omettre ici le mot Déesse. Derceto ne le devint qu'après sa métamorphose.



la fit tomber amoureuse d'un beau jeune homme du nombre des Sacrificateurs. Derceto en eut une fille; ensuite honteuse de son malheur, elle fit mourir le pere, & exposa l'enfant dans un désert pierreux. Cependant la mere se reprochant ce qui s'étoit passé, se jeta dans le lac où elle fut changée en poisson. C'est pourquoi les Assyriens s'abstiennent encore aujourd'hui de manger des poissons qu'ils adorent comme des Dieux. Des colombes en grand nombre faisoient leurs nids où cette petite fille avoit été exposée; & par une destinée particuliere, elles la sauverent & nourrirent. Elles la rechaufferent en entrelassant leurs ailes, & la nourrirent avec du lait qu'elles voloient aux bergers des cabanes voisines; & l'enfant étant parvenu à l'âge d'un an, & ayant besoin d'une nourriture plus solide les oiseaux la nourrirent avec du fromage qu'ils tiroient des mêmes cabanes. Les bergers s'apperçurent que les oiseaux béquetoient sans cesse leurs fromages, & trouverent bientôt l'enfant que ces animaux élevoient. Ils la prirent, & ensuite à cause de sa rare beauté, ils la donnerent à Simma, à qui le Roi avoit confié la surintendance des



bergers de cette province. Simma n'ayant point d'enfant, l'éleva soigneusement comme si c'étoit sa propre fille, & la nomma Sémiramis du nom des oiseaux qui l'avoient nourrie. Car en langue Syrienne on appelloit ainsi ces oiseaux, qui depuis ce temps furent adorés par les habitants comme autant de Dieux. Voilà, dit Diodore (*t*), ce que les fables racontent de la naissance de Sémiramis. Cette fable, comme le remarque Sabellicus, ressemble fort aux fables que la postérité imagina au sujet de Cyrus & de Romulus, pour ne pas parler de l'histoire vraie & sacrée de Moïse. Sémiramis parvenue à l'âge nubile surpassoit en beauté toutes les autres filles; elle fut donc aimée de Ménon Gouverneur de la Syrie, qui demeuroit chez Simma, où il étoit allé par ordre du Roi s'informer de ses troupeaux. Ménon épousa Sémiramis, se rendit à Ninive avec elle, & en eut deux enfants, Japetès (*u*) & Idaspès. La beauté & les manières de Sémiramis furent si puissantes sur l'esprit de Ménon, qu'il se livra entièrement à elle, en sorte

(*t*) Biblioth. Histor. Liv. II. Chap. 2.

(*u*) Diodore dit Hypatès.

qu'il n'entreprendoit rien sans son avis; & tout lui réussit heureusement: cependant Ninus ayant achevé la ville qui porta son nom, se préparoit à marcher contre les Bactriens; & sachant bien que cette nation étoit redoutable par le nombre & par le courage des soldats, & par la nature du pays, il fit des recrues dans tout son empire. Ménon alla joindre son Roi qui faisoit le siege de Bactra. Mais ne pouvant pas souffrir l'absence de sa femme, il envoya chercher Sémiramis, afin qu'elle lui tint compagnie à l'armée. Sémiramis plus prudente & plus courageuse que ne l'est ordinairement son sexe, saisit cette occasion de faire éclater son mérite extraordinaire, obéit à son mari, & entreprit le voyage, quoiqu'il fût long. Pour en diminuer les difficultés, elle prit un habit qui pouvoit convenir aux deux sexes. Il la garantissoit de la chaleur de la saison; & de plus il ne l'incommodoit point lorsqu'il falloit agir. Cet habit fut si généralement goûté qu'il fut pendant long-temps le seul que porterent d'abord les Medes, & ensuite les Perses, quand ils devinrent maîtres de l'Asie. Sémiramis arriva au camp; observa la situation

du siege & l'emplacement de la ville, & s'apperçut que les Baëtriens, occupés à défendre les ouvrages extérieurs attaqués par les Assyriens, négligeoient la citadelle, qu'ils croyoient imprenable parce qu'elle étoit naturellement forte & d'un accès difficile. Sémiramis choisit un détachement d'hommes accoutumés à grimper sur les montagnes les plus roides & à gravir contre les rochers les plus escarpés, & montant avec beaucoup de peine par des chemins étroits & difficiles, s'empara d'une partie de la forteresse. Alors, elle donna le signal aux siens qui attaquèrent les remparts. Les assiégés furent si effrayés de cet événement, qu'ils vuidèrent la place, & abandonnerent la défense de la ville. Ainsi la ville fut prise. Le Roi admira le courage héroïque de Sémiramis & fut épris de sa beauté. Il requit son mari de la lui céder. Ménon refusa; le Roi le menaça de lui faire crever les yeux; & Ménon épouvanté par les menaces du Roi & pressé par son amour s'étrangla de ses propres mains. Le Roi épousa Sémiramis restée veuve, en eut un fils appelé Ninias, & mourut bientôt après laissant Sémiramis Gouvernante



vernante de son fils & du royaume (v). On raconte différemment la mort de Ninus. Quelques Auteurs prétendent avec Orofe & Reusnerus qu'il mourut d'une blessure qu'il avoit reçue dans la guerre contre les Bactriens. Mais Diodore dit que selon les Historiens d'Athènes (w) & autres, Sémiramis se fiant au pouvoir de sa beauté, pria Ninus de vouloir la revêtir des habits royaux & la laisser gouverner le royaume avec une autorité absolue durant cinq jours. Ninus y consentit, & Sémiramis commença par mettre à l'épreuve la fidélité & l'obéissance de quelques gardes, & ensuite leur ordonna de mettre en prison son mari; les gardes obéirent sur le champ; & de cette manière Sémiramis s'empara de l'empire. Élien (x) & Plutarque (y) ne diffèrent de ce récit qu'en quelques circonstances. Diodore dit que Sémiramis fit emprisonner Ninus; Élien

(v) Jusqu'ici Diodore Liv. II. Chap. 3. J'ai rapproché du texte la version de Blount.

(w) C'est ainsi que s'exprime Blount (Athéniens); mais Diodore Chap. 9. dit Athénée (Αθηναίος).

(x) Histoires diverses Liv. VII. Ch. 1.

(y) Dans son livre de l'amour (Ερωτικός).



& Plutarque disent qu'elle le fit tuer. Diodore & Élien écrivent qu'elle demanda cinq jours d'autorité; Plutarque dit qu'elle ne demanda qu'un jour. Voici ce que Justin (z) rapporte touchant le regne de Sémiramis après la mort de son mari. Ninus étant tué, & son fils Ninias trop jeune, Sémiramis n'osa ni confier un si grand empire à un enfant, ni gouverner ouvertement elle-même parce qu'un si grand nombre de nations puissantes qui à peine obéissoient à un homme, ne se feroient pas soumises aux ordres d'une femme. Elle se donna donc pour le fils de Ninus. La mere & le fils avoient tous deux la taille moyenne, la voix douce, le même tempérament, les mêmes traits de visage, le même port. Elle couvrit ses bras & ses cuisses, mit un ornement sur sa tête; & afin qu'on ne la soupçonnât pas de cacher quelque chose, elle ordonna que tout le monde se vêtît de la même manière. Ainsi elle contrefit son sexe & passa pour un jeune homme. Ensuite elle se rendit fameuse par la grandeur & par la magnificence de ses entreprises; & quand elle se crut au-dessus de

(z) Lib. I. Cap. 2.

l'envie, elle avoua ce qu'elle étoit & ce qu'elle avoit feint d'être; & par cet aveu ne diminua point la dignité de son Gouvernement; au contraire elle augmenta l'admiration du peuple étonné qu'une femme eût non seulement surpassé en courage toutes les autres femmes, mais aussi les hommes les plus braves. Elle bâtit Babylone comme nous l'avons dit : elle ne se contenta pas de conserver l'empire tel qu'elle l'avoit trouvé, mais elle y ajouta l'Éthiopie, & porta la guerre jusqu'aux Indes qui jusqu'alors n'avoient pas été envahies, & qui dans la suite ne le furent que par Alexandre le Grand. Enfin elle fut tuée par son fils qu'elle sollicitoit à commettre un inceste avec elle. C'est ce qu'on lit dans Justin (*Lib. I.*) Elle mourut d'une manière plus honorable selon Arrien (*a*) & quelques autres Auteurs, qui disent qu'elle marcha contre les Indiens à la tête de trois millions de fantassins, & de cinquante mille

(*a*) Au livre des choses des Indes, pas loin du commencement. Arrien dit seulement que Sémiramis d'Assyrie tenta d'entrer dans les Indes avec une armée; mais que la mort la prévint.

cavaliers, outre cent mille chars; qu'elle fut vaincue par Stanrobates sur les bords de l'Indus, & qu'elle mourut, ou, selon d'autres, fut transformée en colombe, qui est l'oiseau de Vénus. Ce changement donna lieu aux Babyloniens de mettre une colombe dans leurs drapeaux, & d'adorer Sémiramis sous cette figure.

Dirai-je qu'au milieu des villes de Syrie,  
La colombe voltige avec sécurité;  
Et que des habitants respectée & chérie,  
Elle a tous les honneurs de la Divinité? (b)

*Tibull. Lib. I. Elég. 7.*

Sémiramis imagina les Eunuques; elle fut excessivement adonnée à l'amour, comme le prouvent ses vues criminelles sur son fils, dont parlent Justin (c), Bérose (d), Diodore (e), Plutarque (f),

(b) *Quid referam ut volitet crebras intacta per arbes  
Alba Palestino sancta Columba Syro?*

v. 17. 18.

(c) Hist. Lib. I. Cap. 2.

(d) Je ne trouve rien dans Bérose qui regarde cet inceste.

(e) Diodore (Liv. II.) parle des débauches de Sémiramis, & ne dit rien de l'inceste.

(f) Je n'ai pas pu trouver l'endroit de Plutarque dont il est question ici.

& Suidas (g). Elle eut une ambition démesurée, témoins ses conquêtes en Egypte, en Ethiopie, dans l'Arabie, & dans la Bactriane (*Plut. (h) Oros. (i) Justin. (k) Diod. (l)*). Elle fut fort entichée de vaine gloire, ce qu'on voit par ses magnifiques bâtimens; parmi lesquels Strabon (*Géog. Liv. XVI.*) (*m*) met l'Obélisque de Babylone, qu'il cite comme le plus remarquable. Elle fut fort sujette à l'esprit de vengeance; car il y a des Auteurs qui disent qu'elle n'entreprit la guerre contre Stanrobates Roi des Indes, que pour se venger de quelques réflexions piquantes qu'il avoit faites

(g) Suidas, Article Σεισηανός ne parle ni de débauches ni d'inceste.

(h) Opusc. Harangue de la valeur d'Alexandre;

(i) Adversus Paganos.

(k) Hist. Lib. I. Cap. 2.

(l) Bibliot. histor. Liv. II. Chap. 7.

(m) Strabon au commencement du Liv. XVI. nomme des élévations de terres (χαίματα), des murailles, des fortifications, des aqueducs, de canaux, des chemins, des ponts &c.; & ne dit rien des pyramides, ni des obélisques. Plus bas il dit simplement que le tombeau de Bélus étoit une pyramide quarrée, faite de briques, haute d'un stade, & dont chaque côté étoit aussi d'un stade.



au sujet de son penchant à l'amour. Enfin elle fut fort expéditive, comme le prouve le fait rapporté par Valere Maxime (*Lib. IX. Chap. 3.*) (n); c'est qu'ayant appris pendant qu'elle faisoit sa toilette, que Babylone s'étoit révoltée, elle courut avec les cheveux épars, mit d'abord le siege à la ville, & la soumit entièrement avant d'achever de se coëffier. Elle régna quarante-deux ans. (*Béros. Diod. Plut. & Suidas.*)

(3) *Andromede* étoit fille de Céphée Roi d'Éthiopie, & de Cassiopée sa femme. Cassiopée eut la présomption de disputer aux Nymphes l'honneur de la beauté; & pour cet orgueil sa fille Andromede fut par ordre de l'oracle, attachée à un rocher, & livrée à la merci d'un monstre marin, que Neptune irrité contre la présomptueuse Cassiopée avoit envoyé ravager le pays & dévorer hommes & bêtes. Andromede fut délivrée de ce monstre par Persée qui de retour dans sa patrie, l'épousa. La fable ajoute qu'après sa mort Andromede fut placée parmi les constellations par la faveur de Minerve; & que, selon les Astrologues, cette con-

(n) No. 4. des externes.

stellation est maligne & denote la prison & l'exil.

Au monstre de la mer Andromede exposée

Finit par épouser le généreux Persée. (o)

*Proper. Lib. II.*

Andromede fournit à Euripide le sujet d'une excellente Tragédie, fort louée par Athénée, dont Alexandre chanta un Episode dans son dernier banquet (p).

Cette Tragédie produisit des effets étonnants dans la ville d'Abdere, où elle fut représentée par Archelaus sous le règne de Lyſimaque. Les deux rôles de Persée & d'Andromede, & les malheurs de cette Princesse exposée au monstre marin, exciterent tant de compassion & de terreur, & firent une impression si forte & si violente sur l'esprit du peuple, qu'il sortit (*dit Lucien*) du théâtre transporté de ce spectacle; & ce qui avoit frappé

(o) *Andromede monſtris fuerat devota marinis;*

*Hæc eadem Perſei nobilis uxor erat.*

*Eleg. 30. v. 21. 22.*

Le dernier des deux vers François que je viens de rapporter, est échappé à Mr. de Longchamps dans sa belle traduction en prose de Properce.

(p) C'est ce que je ne trouve pas dans Athénée.

l'imagination des spectateurs, devint une maladie générale (q). Voyez Ovide (*Métam. Lib. IV.*) & Noël le Comte (*Mythol. Lib. VII.*)

(4) *Amymone* étoit une des cinquante filles du Roi Danaus. Elle rencontra dans un bois un Satyre qui couroit impétueusement pour l'enlever. On feint qu'elle invoqua Neptune, qui la sauva, lança son trident contre le Satyre, & frappa un roc, dont il jaillit une fontaine que Neptune nomma *Amymone* du nom de cette fille qu'il aimoit. On ajoute que Neptune obtint d'elle ce que le Satyre désiroit, & en eut un fils qui s'appella *Nauplius* (*Strab. Liv. VIII. (1)* *Pline Lib. IV. Chap. 5.*) (s). Il y a aussi dans

(1) Lucien de la manière d'écrire l'Histoire, au commencement.

(1) Strabon (*Liv. VIII. Article Argiens*) combat l'existence de *Nauplius*; il reconnoît que sa naissance est fauleuse, & qu'il ne pouvoit pas vivre du temps de la guerre de Troie. Mais plus bas il dit qu'on montre près de *Lerna*, qui étoit un lac du territoire d'*Argos* & de celui de *Mycene*, une fontaine appelée *Amymone*.

(s) Pline aussi se borne à dire que l'*Argolide* étoit une fontaine nommée *Amymone*. Mais *Pausanias* (*Corinthiaques Liv. II. Chap. 37.*) ajoute que cette fontaine avoit tiré son nom d'une des filles de Danaus. Et (*Chap. 38.*)

l'Argolide près de Lerna un puits auquel cette Amynone fille de Danaus donna son nom. (*Ovid. Met. Lib. II.*)

(5) *Orphée* musicien de Thrace, étoit, selon les uns, fils d'Apollon & de Calliope, & selon les autres, d'Egeus & de la Muse Polymnie. On dit qu'il reçut d'Apollon ou de Mercure, une lyre dont il tiroit des sons si doux, qu'il se faisoit suivre par les oiseaux, par les bêtes, par les pierres & par les arbres. On dit aussi qu'il perdit sa femme Euridice piquée par un serpent lorsqu'elle fuyoit Aristée; que pour la recouvrer il alla aux enfers, où il charma tellement avec sa lyre Pluton & Proserpine, qu'ils lui permirent d'emmener Euridice à condition qu'il ne regarderoit pas en arrière avant d'être tout-à-fait hors des enfers; qu'ayant violé cette condition, il fut forcé de retourner seul; qu'à cause de ce chagrin il s'efforça par ses discours d'éloigner les hommes du mariage & du commerce avec les femmes; & que pour cette raison les femmes de Thrace se mirent en pièces. Le Chancelier Bacon dans son traité de la sagesse des Anciens expli-

en parlant de la ville de Nauplia, il ajoute; son fondateur fut Nauplius, qu'on a cru fils de Neptune & d'Amynone.



que ainsi cette fable. „ La musique d'Or-  
 „ phée étoit de deux sortes ; l'une appai-  
 „ soit les puissances infernales ; & l'autre  
 „ entraînoit les animaux & les arbres. La  
 „ première sorte peut convenablement  
 „ être appliquée à la Philosophie naturel-  
 „ le, & la seconde à la discipline mora-  
 „ rale ou civile. Le plus noble ouvrage  
 „ de la Philosophie naturelle est la resti-  
 „ tution & le renouvellement des choses  
 „ corruptibles. Celle qui suit, mais dans  
 „ un degré plus bas est la conservation  
 „ des corps dans leur état, les préservant  
 „ de la dissolution & de la putréfaction.  
 „ Si ce bel effet peut s'opérer dans les  
 „ mortels, certainement ce ne peut être  
 „ que par un juste & exact tempérament  
 „ de la nature, comme par la mélo-  
 „ die & la manière délicate de toucher  
 „ un instrument. Mais, vu que c'est la  
 „ plus difficile de toutes les choses, on  
 „ y parvient rarement ou jamais, & selon  
 „ toutes les apparences on la manque sur-  
 „ tout par une curieuse diligence & une  
 „ impatience hors de saison. C'est pour-  
 „ quoi la Philosophie peu capable de  
 „ produire cet excellent effet dans une  
 „ humeur mélancolique sans cause, s'oc-  
 „ cupe des choses humaines ; par la per-

„ suasion & par l'éloquence elle inspire  
 „ aux hommes l'amour de la vertu, de  
 „ l'équité, de la concorde; elle rassemble  
 „ grand nombre d'hommes en société;  
 „ les rend soumis aux loix, & obéissants  
 „ à ceux qui les gouvernent, & leur fait  
 „ oublier leurs passions déréglées pendant  
 „ qu'ils prêtent l'oreille à ses préceptes  
 „ & s'assujettissent à sa discipline. La con-  
 „ séquence en est qu'ils bâtissent des mai-  
 „ sons, fondent des villes, plantent des  
 „ arbres dans les champs & dans les ver-  
 „ gers; en sorte qu'on peut dire sans ex-  
 „ travagance que la Philosophie attire,  
 „ réunit, & arrange les pierres & les ar-  
 „ bres. De plus la fable dit sagement  
 „ qu'Orphée étoit éloigné de l'amour des  
 „ femmes & du mariage, parce que les  
 „ plaisirs de l'hymen & l'amour des en-  
 „ fants, détournent en grande partie les  
 „ hommes de former pour le bien public  
 „ des belles & grandes entreprises: ils  
 „ croient que laisser une postérité, sans  
 „ rien faire de plus, c'est avoir fait un  
 „ pas suffisant vers l'immortalité.”

Tous les Poètes ont parlé du pouvoir attractif de la musique d'Orphée.

10. Des vents qu'il appaisoit, Sénèque  
 (in *Medea de rebus Orpheiis*) dit „ les vents

„ se turent (t) ;” & Antipater (*Antholog. Lib. III.*) „ il dompte l'impétuosité „ des vents (u).”

2°. Des arbres qu'il attiroit, Euripide (*in Bacchis de Orpheo*), „ il conduisit les „ arbres (v). Et Dion Chrysostôme (*Orat. 73.*) écrit „ que les arbres accoururent „ à lui avec leurs fruits & leurs fleurs

(t) ——— *Silvere venti.*

Act. III. v. 626.

J'ignore ce que signifie la citation *de rebus Orpheis*. Le passage que cite Blount, & que je vais rapporter en entier, est prononcé par un chœur qui parle de la funeste fin des Argonautes. Orphée a son tour, comme les autres. Voici ce qui le regarde.

*Ille vocali genitus Camana,  
Cujus ad chordas, modulante plectro,  
Resistit torrens, silvere venti;  
Cui suo cantu volucris relicto,  
Adfuit tota comitante silva;  
Thracios stratus jacuit per agros;  
At caput tristi fluitavit Hebræ.  
Contigit notam Styga, Tartarumque;  
Non rediturus.*

Senec. Med. Act. III. v. 624-632.

(u) Ἀνέμων βρόμους.

(v) Συναγὼς δένδρεα.

Eurip. Bacchantes v. 563.

„ (w).” Seneque (*in Medea*) „ il traîne les arbres avec soi (x).” Ovide (*Eleg. 1. Lib. IV. Trist.*) „ lorsque Orphée attiroit les bois (y);” & Horace, „ les bois qui suivirent Orphée” (z).

3°. Des bêtes farouches qu’il apprivoisoit, Euripide (*Ibidem*) parmi les choses qu’Orphée soumettoit, compte les animaux sauvages (a). Dion Chrysostôme (*Orat. 32.*) „ il apprivoisa les bêtes féroces (b);” & Claudien, „ les bêtes féroces reprennent leur nature cruelle, & la va-

(w) *Concurriffe arbores ad illum, una cum fructibus & floribus.*

(x) ——— *Silyas trahit.*

Senec Med. Act. II. v. 229.

Le vers entier est

*Qui saxa cantu mulcet & silvas trahit.*

(y) ——— *Cum traheret silvas Orpheus—*

Le passage entier est

*Cum traheret silvas Orpheus, & dura canendo  
Saxa, bis amissa conjuge tristis erat.*

v. 17. 18.

(z) ——— *Insecuta  
Orpheæ Silvæ.*

Carmin. Lib. I. Ode 12. v. 6. 7.

(a) ——— *Θήρας ἄγρώτας.*

Eurip. Bacch. v. 564.

(b) *Τὰ θηρία ἠμείψασα.*



„ che qui craint le Lion, implore le se-  
 „ cours de la Lyre qui se tait (c).”

4°. Des pierres qu'il attiroit, Sénèque  
 (in *Medea*) „ celui qui amollit les pier-  
 „ res par son chant” (d). Ovide (*de Arte*  
*amandi Lib. III.*) „ Orphée avec sa lyre  
 „ toucha les pierres & les bêtes féroces  
 „ (e);” & (*Lib. III. Amor*) „ & les  
 „ dures pierres qui suivirent une lyre (f).”

5°. Des rochers & montagnes qu'il  
 mettoit en mouvement, Orphée lui-même

(c) *Saxa feris natura reddit, metuensque Leonem*  
*Implorat citharæ vacca tacentis opem.*

Præf. in Lib. II. de Raptu Proserp. v. 5. 6.

(d) *Qui saxa cantu mulcet* ———

Med. Act. II. v. 229.

(e) *Saxa ferasque lyra movit Rhodopeius Orpheus.*

De Arte Amandi Lib. III. v. 321.

(f) *Duraque percussant saxa secuta Lyram.*

Ovid. Amor. Lib. III. Eleg. 12. v. 40.

Mais, de l'avis des meilleurs interprètes, Ovide parle d'Am-  
 phion; & certainement il donne cela pour une fable, car  
 il avoit dit,

*Nec tamen ut testes mos est audire poetas.*

v. 19.

& il ajoute

*Exit in immensum fecunda licentia vatum;*

*Obligat historica nec sua verba fide.*

v. 41. 42.

en parle (*in Argon*) (g). „ Les sommets  
 „ de la montagne, & la vallée du Pélion  
 „ s'étonnerent." Cassius de Parme, „ il  
 „ fit marcher les rochers arrachés de leurs  
 „ fondements (h)." Et Sidonius Apol-  
 linaris (*in Panegyri Anthemii Aug.*), dit  
 „ celui qui fléchit les rochers par son  
 „ chant (i)."

6°. Des Furies qu'il charmoit dans les  
 enfers, Virgile (*Georg. IV.*)

L'enfer même s'émut dans ses cavernes sombres;  
 Le Cerbere oubliâ d'épouvanter les ombres;  
 Sur sa roue immobile Ixion respira,  
 Et sensible une fois Alecton soupira (k).

Traduction de Mr. l'Abbé de Lille.

(g) Εξευτο δ' ἄκρα κάθηνα καὶ ἄγυιά διδόμεντα Πηλίου.

V. 431. 432.

Qu'on a traduit

*Obstupuere apices montisque & vallis opacæ.  
 Pelionos.*

(h) *Convulsosque suis scopulos radicibus egit.*

V. 11.

(i) *Qui cantu flexit scopulos ———*

V. 71.

(k) *Quin ipsæ stupuere domus, atque intima leti  
 Tartara, cæruleosque implexæ crinibus angues  
 Eumenides, tenuitque inhians tria Cerberus ora;  
 Aue Ixionii vento rota constitit orbis.*

V. 431-434.

Orphée avec ses chants calma le fier Pluton,  
Adoucit le Tartare, & l'ardent Phlégéton;  
Dans sa chute arrêta la pierre de Syfyphe &c. (1)

7°. Des étoiles dont il changeoit le mouvement.

Il attira jadis les pierres & les plantes;  
A présent il conduit les étoiles brillantes (m).

8°. Des rivières qu'il arrêtoit, Sénèque.

Le bel art qui pouvoit arrêter les rivières (n)

9°. Enfin des Dieux qu'il charmoit,  
Silius Italicus (*Liv. XI.*)

Les cieux & les enfers entendirent Orphée (o)

Orphée excelloit autant dans la Philosophie

(1) ————— *Pallida regna*

*Bistonius vates flammisque Acheronta sonantem  
Placavit plestro, & fixit revolutibile saxum.*

(m) *Tunc silvas & saxa trahens, nunc sidera ducit.*

(n) Le passage entier est

*Quæ silvas, & aves, saxaque traxerat  
Ars, quæ præbuerat fluminibus moras;  
Ad cujus sonitum constiterant fera;  
Mulcet non solitis vocibus inferos,  
Et surdis resonat clartor in locis.*

Herc. fur. Act. II. v. 572-577.

(o) *Auditus superis, auditus manibus Orpheus,*

phie que dans la Musique. Il fut le premier qui recommanda la vie solitaire & l'abstinence des viandes : c'est pourquoi Platon appelle vie (p) orphique la vie qu'on mene dans la solitude, & qu'on entretient par des herbes & des racines. Il fut le premier qui introduisit dans la Grece les fêtes de Bacchus, que par cette raison quelques-uns appellent cérémonies sacrées d'Orphée. Horace dans son Art poétique dit que

Par ses accents Orphée, interprète des Dieux,  
Détourna notre espece, alors brute & sauvage,  
De ses cruels penchans, de ses mets odieux;  
Et des Lions l'on dit qu'il appaisa la rage (q).

Il porta les Thraces à se soumettre aux loix & aux gouvernemens, les fit sortir de leur maniere de vivre grossiere & barbare pour en prendre une plus douce & plus civilisée. Quelques Auteurs disent qu'Orphée prophétisa que le monde dure-

(p) Βίος Ὀρφικός.

(q) *Sylvestres homines facer, interpretæ Deorum  
Cædibus & victu fædo deterruit Orpheus;  
Dicitur ob id lenire Tigres, rabidosque Leones.*

Y. 391-393.



roit quelque temps & que dans le fixieme âge s'arrêteroit la machine du monde (r).

(6) *Datis tirant Naxos hors de la mer & Artapherne assiégeant Erétrie.* Pendant l'expédition de Darius Hystaspes en Grece, ce Roi retira la commission qu'il avoit donnée à Mardonius à cause du malheureux voyage qu'il avoit fait près du mont Athos, & la donna à Datis qui étoit Mede, & à Artapherne fils de son frere, les créant tous deux Amiraux & Généraux. Darius leur commanda de ravager Athenes & l'Érétrie & d'amener en sa présence les habitants prisonniers. Ces deux Généraux en passant brûlerent Naxos ; prirent quelques troupes & quelques otages, & enfin mirent à terre leur cavalerie sur les côtes d'Érétrie. (*Hérodote Liv. VI.*) (s).

Naxos étoit une des Cyclades dans la mer Égée, ensuite on l'a appelée quelquefois Strongyle & quelquefois Dia. Cette île s'appella Naxos d'un de ses ca-

(r) *Ætate in sexta cessabit machina mundi.*

C'est ainsi que cite Blount ; j'ignore depuis quand Orphée parle Latin.

(s) Chap. 94. & 95 ; où Hérodote dit que les Perses brûlerent les temples & la ville, & prirent quelques esclaves ; mais il ne parle ni de troupes, ni d'otages.

pitaines du même nom : à présent on l'appelle Nixia ; elle est à sept milles de Délos. Cette île est fameuse à cause du beau marbre blanc qu'on y trouve. Pline vante beaucoup sa fertilité en vin (t) & la fécondité de ses femmes ; car non seulement elle rapporte beaucoup de vin, mais aussi il y a une fontaine qui ne donne que du vin, dit-on ; & les femmes de Naxos accouchent au bout de huit mois. Les Poètes feignent que Bacchus épousa dans l'île de Naxos Ariane que Thésée avoit abandonnée, & qui vit sa couronne placée au nombre des constellations.

De Naxe nous doublons les collines vineuses,  
Et Néare & Donyse, îles délicieuses (u).

*Traduction de Ségrais.*

(7) *Les victoires du Roi Xerxès.* Ce Xerxès étoit fils de Darius Hystaspes dont

(t) Pline Hist. natur. Lib. IV. Cap. 12. §. 22. dit tout ce que rapporte Blount, & ajoute que Naxos est à sept mille cinq cents pas de Paros, & à dix-huit milles de Délos ; qu'on l'appella d'abord Strongyle, ensuite Dias, puis Dionysias à cause de ses vignes abondantes. L'île fameuse par ses marbres, est Paros, dont Pline venoit de parler. Je ne sai pas d'où Blount a tiré le reste.

(u) *Bacchatamque jugis Naxum, viridemque Donysam.*

v. 125.

nous venons de parler. La première victoire qu'il remporta, fut contre les Egyptiens: son armée étoit si nombreuse que pour se défalérer elle desséchoit les rivières entières. Xerxès regardant un jour sa grande armée du pont qu'il avoit fait bâtir sur l'Hellespont, se mit à pleurer; on lui en demanda la raison, il répondit, qu'il pleuroit parce qu'il songeoit à la brièveté de la vie des hommes, & faisoit réflexion que de tant de milliers de vaillants guerriers, il n'en vivroit pas un seul dans cent ans.

Xerxès pleure en voyant son innombrable armée,  
Pensant qu'à peu de jours se borneroit sa durée (v).

J'ai écrit plus au long au sujet de Xerxès dans le Chapitre précédent.

(8) *Thermopyles*: c'est une montagne de la Grece où Léonidas Roi de Sparte avec quatre cents hommes défit cent mille Perses. A présent cette montagne se nomme Scélos.

(9) *Le mont Athos*. Cette montagne est entre la Macédoine & la Thrace;

(v) Xerxes with weeping eyes survey'd his numerous  
Host,

Thinking by death's surprize how soon they would  
be lost.

son ombre s'étend jusqu'à l'île de Lemnos. La mer Egée n'est pas loin de cette montagne, à travers laquelle Xerxès fit creuser un canal pour faire passer sa flotte. Catulle dit

Xerxès parle, & la mer de la terre s'empare ;  
L'Athos est traversé par la flotte barbare (w).

Cette montagne étoit autrefois célèbre à cause du grand nombre de lievres qu'elle nourrissoit : c'est pourquoi Ovide (*de Arte amandi Lib. II.*) demande combien de lievres nourrit le mont Athos & combien d'abeilles entretient le mont Hybla (x).

## CHAPITRE XXVII.

*Apollonius à Babylone.*

**A**POLLONIUS étant entré dans la ville de Babylone, le Satrape qui gardoit

(w) *Cum Medi peperere novum mare, cumque Juv-  
ventus*

*Per medium classi barbara navit Athon.*

De Coma Beren. v. 45. 46.

(x) *Quot lepores in Atho, quot apes pascantur in  
Hybla.*

N. 517.



la grande porte apprit qu'il venoit pour voir cette capitale, & lui présenta la (1) statue d'or du Roi, qu'on étoit obligé d'adorer avant d'être admis dans la ville. Les Ambassadeurs de l'Empereur Romain étoient seuls dispensés de cette cérémonie: mais un Ambassadeur barbare & un particulier qui voyageoit par curiosité, étoient notés d'infamie s'il étoient convaincus d'être entrés sans adorer cette statue; tant les choses que les barbares confient aux soins des Satrapes, sont de peu d'importance. Apollonius regarda la statue & demanda qui elle représentoit; le Roi, répondit-on. Apollonius répliqua: celui que vous adorez, acquerra assez de gloire s'il mérite que je le loue comme homme de bien: & en parlant ainsi il passa la porte. Le Satrape étonné de sa hardiesse le suivit, & l'ayant prit par la main il lui demanda par le moyen d'un interprète son nom, sa patrie, son occupation & pourquoi il étoit venu à Babylone? Il écrivit sur des tablettes la réponse d'Apollonius avec son signalement; & lui dit d'attendre.



## C H A P I T R E XXVIII.

*Suite.*

**L**E Satrape courut à ceux qu'on appelle les oreilles du Roi, leur décrivit Apollonius, dit qu'il n'avoit pas voulu adorer la statue du Roi, & qu'il ne ressembloit pas aux autres hommes. Les Ministres ordonnerent à l'Officier de leur amener Apollonius honorablement & sans l'inquiéter. Apollonius alla; & le plus ancien Ministre lui demanda pourquoi il méprisoit leur Roi? Apollonius répondit; je ne l'ai par encore méprisé. — Est-ce que vous le mépriserez à l'avenir? — Assurément si en lui parlant je trouve qu'il n'est pas bon & vertueux. — Lui apportez-vous donc quelques présents? — Oui, le courage, la justice, & les autres vertus. — Les apportez-vous au Roi dans la supposition qu'il ne les a pas? — C'est du moins dans la supposition qu'il peut apprendre à s'en servir s'il les a. — Le Roi en faisant usage de ces vertus a recouvré le Royaume qu'il avoit perdu, & réparé ce magni-

fique palais avec beaucoup de travail & d'honneur. — Depuis quand a-t-il recouvré le Royaume? — Depuis deux ans & deux mois. Apollonius voulant à son ordinaire soutenir son sentiment, dit, ô garde de la personne du Roi ou quelqu'autre titre que vous ayez, (2) Darius pere de Cyrus & (3) d'Artaxerxes, qui fut maître de ce palais, se croyant près de la mort à l'âge de soixante ans, si je ne me trompe, sacrifia à la justice, à ce qu'on dit, & commença sa priere par ces mots: *ô maîtresse quelle que vous soyez*: & par ces paroles il fit voir que si depuis long-temps il aimoit la justice, il ne la connoissoit pas, & par conséquent ne croyoit pas la posséder. Il éleva ses enfants en sorte qu'ils se firent mutuellement la guerre, & que l'un fut blessé & l'autre tué par son frere. Et vous louez sans mesure, & comme s'il avoit déjà acquis toutes les vertus, un Roi qui, peut-être, ne fait pas encore comment il faut remplir un trône: cependant s'il devient meilleur qu'il n'est, ce sera tant mieux pour vous, non pour moi. Alors un autre barbare regardant Apollonius dit: quel Dieu nous a donné cet homme? Un homme de bien, comme

me celui-ci, s'entretenant avec un homme de bien, comme le Roi, le rendra meilleur, plus modeste, & par conséquent plus gracieux, car toutes ces vertus se peignent sur les traits de ce voyageur. C'est pourquoi ils coururent annoncer au Roi qu'il y avoit à la porte un sage & excellent conseiller.

---

## CHAPITRE XXIX.

*Suite.*

**L**ORSQUE cette nouvelle parvint aux oreilles du Roi, il faisoit un sacrifice en présence des Mages; car ils dirigent tous les rites sacrés. Le Roi donc dit à l'un d'eux: voici l'explication du songe que je vous ai raconté ce matin, lorsque vous êtes venu me voir au lit. Le Roi avoit songé qu'il étoit devenu (4) Artaxerxès fils de Xerxès, & qu'il en avoit pris la figure; songe qui l'avoit fort épouvanté, craignant quelque changement dans ses affaires, & expliquant par ce changement celui qui s'étoit fait dans sa figure. Mais ayant appris que l'étranger qui ve-



noît d'arriver, étoit Grec & Sage, il se rappella l'histoire de (5) Thémistocle d'Athènes, qui autrefois arriva de Grece, s'entretint avec Artaxerxès, & lui fut fort utile. Ensuite le Roi étendit son bras droit & dit, faites venir cet homme; il est arrivé sous de bons auspices, puisqu'il est venu pour adresser avec moi des sacrifices & des prières aux Dieux.

### ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur les Chapitres XXVII. XXVIII. & XXIX.*

(1) *La statue d'or du Roi qu'on étoit obligé d'adorer &c.* Cette sorte d'adoration étoit anciennement fort en usage parmi les Orientaux, qui avoient la plus haute vénération pour les statues de leurs Princes décédés. La cérémonie dont notre Auteur parle ici, avoit un but fort approchant de celui qu'ont nos serments de fidélité; celui de montrer le respect & l'attachement.

Les images sacrées des Payens faisoient une grande partie de leur Religion. Ils s'adressoient à elles dans le temps que

leur imagination étoit souvent plus forte que leur raison , au point qu'ils croyoient entendre une statue parler , ou la voir faire des signes de tête , fuer &c. comme les personnes craintives en regardant fixement un cadavre s'imaginent le voir ouvrir les yeux , & remuer les levres. Ainsi au sac d'Urii (y) quelques soldats Romains entrèrent dans le temple de Junon , adressèrent la parole à sa statue , lui demanderent , veux-tu venir à Rome ? & s'imaginèrent les uns qu'elle avoit déclaré son consentement par un signe de tête , & les autres par le mot oui. Tite-Live conclut de la maniere dévote & respectueuse avec laquelle ces soldats entrèrent dans le temple , qu'ils étoient extraordinairement religieux ; on peut juger par là qu'ils étoient fort disposés à s'imaginer avoir entendu une réponse , à laquelle , peut-être , ils s'attendoient. Camille & les autres Magistrats de la ville les confirmèrent dans leur croyance (z).

(y) C'est ainsi qu'on lit dans Blount , mais il faut lire *Veit.*

(z) Tite-Live (Lib. V. §. 22.) Mais il semble que Camille , qui (§. 21.) avoit prié la Reine Junon qui alors se tenoit à Veies , de se rendre à Rome avec eux , en lui pro-

La raison par laquelle on a vu fuer plusieurs images , est, dit Vanini (a), que la chaleur de l'air ou des bougies fendoit les couleurs du tableau ; ou que les Prêtres enduisoient secretement de sang la surface de la Divinité peinte ; ou par de petits tuyaux cachés faisoient passer du sang aux yeux de l'idole. Ensuite ils ouvroient les portes du temple : le peuple étonné, sans comprendre ou sans considérer les causes naturelles du fait, crioit au miracle.

Quand quelqu'un étoit en danger de perdre la vie, il s'adressoit d'abord à ces images avec des prieres & des vœux. Obtenoit-il la grace qu'il avoit demandée ? Il se croyoit obligé à rendre grâces aux Dieux, autrement il auroit été déclaré par les Prêtres coupable d'avoir rompu son vœu. Si le suppliant survivoit sans avoir obtenu sa demande, les Prêtres disoient, qu'à cause des crimes du suppliant, les Dieux n'avoient pas exaucé les prieres qu'on leur avoit adressées. Mais si un homme pieux n'étoit pas

mettant un temple digne d'elle, lui dédia de bonne foi le temple qu'il lui avoit promis.

(a) Dialog. 55, où Vanini cite Théophraste pour son garant.



exaucé, les Prêtres s'efforçoient de lui faire sentir la miséricorde des Dieux qui châtient dans ce monde ceux qu'ils aiment. Si celui qui avoit fait le vœu mouroit, il ne restoit personne pour faire des objections contre les Dieux.

Que toujours le malheur accable l'indiscret,  
Qui sur l'événement veut juger d'un projet (b).

Ainsi les Prêtres trompoient les hommes par ces superstitions frivoles. On peut objecter que Pyrrhus d'Epire pilla le trésor de Proserpine de Locres, & fut puni par le naufrage (c). Mais on peut répondre que Dénis pilla le trésor de Proserpine de Locres, & eut un vent si favorable que, se moquant des Dieux, il dit à ses compagnons; voyez le bon voyage que les Dieux immortels accordent aux Sacrileges (d). (*Vanini Dialog. 55.*)

Adorer quelqu'un c'est le prier, pré-

(b) ——— *Careat successibus, opto,*

*Quisquis ab eventu facta notanda putat.*

Ovid. Heroid. Phyllis Demophoonti v. 86.

Cette citation n'est pas dans Vanini; elle est due à l'érudition de Blount, qui n'indique pas l'Auteur de ces vers.

(c) Val. Max. Lib. I. Cap. 1. N°. 1. Extern.

(d) Val. Max. Lib. I. Cap. 1. N°. 3. Extern.



ter serment par lui, lui obéir, le servir avec exactitude & diligence, enfin dire & faire tout ce qui dénote la crainte d'offenser & le désir de plaire. Une image, à prendre ce mot dans le sens le plus étendu, est la ressemblance ou la représentation d'une chose visible. Il n'est point d'image de l'infini, parce qu'il est invisible. Il ne peut donc point y avoir des images de Dieu, de nos ames, des esprits: il y en a seulement des corps visibles. Quand les Poètes décrivent les Centaures ou autres monstres que nous n'avons jamais vus, ils composent leurs figures de parties qu'ils ont vues, donnant à un corps d'homme les pieds, la queue, ou les cornes d'une bête; car rien n'est dans l'entendement qui n'ait auparavant été dans les sens.

De l'explication que je viens de donner des mots *adorer* & *image*, il en résulte qu'adorer une image c'est faire volontairement les actes qui montrent qu'on vénère ou la matière de l'image, le bois, la pierre, le métal, & autres choses visibles, ou bien un phantôme forgé par notre cerveau. Car chacun se forme de la chose représentée par l'image une idée factice & bizarre, différente & plus éle-

vée que tout ce qui est visible à ses yeux. L'adoration des images est cette idolâtrie que Dieu a si expressément défendue dans ses commandements ; parce que c'est dés-honorer , autant qu'il dépend de nous , l'Etre infini que d'essayer d'en faire des images ; & parce que c'est le moyen de rendre à une fausse Divinité le culte qui est dû à la vraie.

Les anciens Payens se sont servis des images , & les Catholiques modernes s'en servent. Voyez à ce sujet le Livre II. des Rois (*Chap. X. 26. 27.*) Mr. Daillé dans son excellent traité intitulé : *La Religion Catholique - Romaine instituée par Numa Pompile* , prouve avec beaucoup de savoir & d'esprit que les Papistes ont emprunté des Payens le culte idolâtre qu'ils rendent aux images , & toutes les autres cérémonies qu'ils pratiquent ; en sorte qu'ils peuvent avec raison vanter l'antiquité du culte de leur Église , puisqu'il est plus ancien que Christ de plusieurs centaines d'années. Les Troyens avoient leur Palladium ou statue de la Déesse Pallas , en qui ils se confioient. Les Rhodiens avoient consacré à Apollon le fameux Colosse de bronze haut de huit cents pieds , que les Sarrazins bri-

ferent l'an du Seigneur 684. Les Auteurs parlent aussi de la statue de Jupiter Olympien faite par Phydias, qui avoit cent cinquante coudées de hauteur; de celle d'Apollon Capitolin qui étoit à Rome, & de plusieurs autres. Eusebe (*Ecclésiast. Hist. Liv. VII. Cap. 17.*) (*e*) affirme que les images venoient des Payens, qui avoient coutume d'honorer de la même manière ceux qu'ils regardoient comme leurs sauveurs : aussi Arnobe s'occupe dans presque tout son sixième Livre (*f*) à combattre les images.

Pour comparer ce que les Catholiques Romains pratiquent au sujet de leurs images, avec ce que pratiquoient les Payens au sujet des leurs, considérons d'abord

(*e*) Tout ce que je trouve dans l'Histoire Ecclésiastique d'Eusebe à ce sujet, est, qu'Eusebe même a vu à Césarée de Philippe une statue qu'il décrit, & qu'on disoit représenter Jésus-Christ & l'Hémorroïsse. Il ajoute „ cette „ action n'est pas étonnante de la part des Gentils qui „ avoient reçu un bienfait; nous avons vu des images „ peintes des Apôtres Pierre & Paul, & de Jésus-Christ „ même, qui se sont conservées jusqu'à présent. Les „ Anciens avoient coutume d'accorder des honneurs sembla- „ bles à tous leurs bienfaiteurs sans distinction.”

(*f*) C'est le sixième Livre du Traité d'Arnobe *Adversus Gentes*.



comment les Payens les ornoient : avec de l'or & de l'argent ; (*Jérém. X. 4. 5. Esaie XXX. 22.*) Turselin parle de différentes robes richement brodées & ornées d'or & de pierres précieuses, que les Princes & les Seigneurs ont données à la bien-heureuse Vierge. Justus Justeius Comte de Vérone donna à notre Dame de Lorette une robe d'étoffe d'or doublée de fourrures magnifiques, qu'il avoit gagnée aux jeux de Florence. La Duchesse de Cleves donna à la même Madonne une chaîne d'or avec quelques autres riches bijoux.

En second lieu les Payens avant de vénérer les images, les consacroient avec des prières & des cérémonies solennelles. (*Dan. III. 2.*) Le Roi Nébucadnezar envoya pour assembler les Satrapes &c., & tous les Gouverneurs des provinces, afin qu'ils vinssent à la dédicace de la statue que le Roi Nébucadnezar avoit dressée. Il en est aussi parlé dans Arnobe (*Lib. I. VI. VIII.*) (g), dans Minucius (h), dans Tertullien &c. Les Catholiques Romains

(g) Du Traité *Adversus Gentes.*

(h) Min. Félix in Octavo pag. 286. (édition de Leyde 1672.) dit, *Vos plane, qui ligneos Deos consideratis, &c.*



en font autant dans la consécration de leurs Saints. Il seroit trop long de rapporter ici ces cérémonies ; je me réfère donc au Pontifical Romain pag. 367.

En troisieme lieu les Payens honoroient beaucoup les statues & les images de leurs Dieux, & les honoroient en plusieurs manieres. 1<sup>o</sup>. En criant, s'inclinant, & se prosternant : „ ils se prosternent à terre pour adorer leurs simulacres (i), dit Arnobe (*Lib. VI.*) 2<sup>o</sup>. En baissant ces simulacres, comme il est écrit au premier Livre des Rois (*XIX. 18.*) *Mais je me suis réservé sept mille hommes de reste en Israël, tous ceux qui n'ont pas fléchi leurs genoux devant Baal, & dont la bouche ne l'a point baisé.* Les Catholiques Romains font la même chose ; car le Concile de Trente parlant des images dit (*Sess. 25.*) Nous les baisons, nous nous découvrons la tête, & nous nous mettons à genoux devant elles.

(i) *Adorant simulachra in terram prostrati* ; c'est la citation de Blount ; le passage d'Arnobe est ; *Simulachra ista, quæ vos terrent, quæque templis in omnibus prostrati atque humiles adoratis, ossa, lapides, æra sunt &c.* „ Ces simulacres qui vous épouvantent ; que vous „ adorez prosternés dans tous les temples, sont des os, „ des pierres, du bronze &c.”

En quatrieme lieu les Payens allu-  
moient des cierges & brûloient de l'en-  
cens devant leurs images. (*Baruch VI.*  
*v. 19. 21.*); & Arnobe (*Liv. VI.*) dit  
que les images devenoient noires, étant  
parfumées & décolorées par la fumée.  
Les Catholiques Romains en font autant:  
car Thomas Arundel Archevêque de Can-  
torbery dans le Synode Provincial qu'il  
tint à Oxford l'an du Seigneur 1408, fit  
cette constitution: „ A l'avenir on doit  
„ enseigner communément & prêcher  
„ par-tout que la croix, l'image du Cru-  
„ cifix, les autres images des Saints, en  
„ mémoire & à l'honneur de ceux qu'el-  
„ les représentent, aussi bien que leurs  
„ places & reliques, doivent être adorées  
„ par des Processions, par des gémisse-  
„ ments, par des inclinaisons du corps,  
„ par de l'encens, des baisers, des of-  
„ frandes, des cierges allumés, des pé-  
„ lerinages, & de toutes les autres ma-  
„ nieres & formes quelconques qui ont  
„ été pratiquées par nos prédécesseurs.”  
(*Lindwood Constit. Provinc. Lib. V. Cap.*  
*de Hæret.*) De même Durantus (*de Ritib.*  
*Eccles. Cath. Lib. I. Cap. 9. No. 11.*) par-  
le des rites usités dans l'Eglise Romaine.  
En cinquieme lieu les Payens prioient

devant leurs images. Esaïe (XLIV. 17.) *il l'adore & se prosterne devant lui, & lui fait sa requête & dit, délivre moi, car tu es mon Dieu fort.* La même chose est attestée par Minucius. C'est aussi ce que pratiquent les Catholiques Romains : Tous ceux qui étant en état de grace reciteront dévotement ces sept prières devant une sainte image, avec sept Pater Noster & sept Ave Maria, gagneront un pardon de cinquante six mille ans, accordé par trois Papes, Grégoire XIV ; Nicolas V ; & Sixte IV. (*Hor. B. Virg. secundum usum Sar. pag. 67.*) Écoutez la prière qu'ils font devant la Véronique : Je vous salue, sainte Face imprimée sur la toile, nettoyez-nous de toute souillure de vice, & réunissez-nous à la société des bienheureux &c. (*Chemnit. Exam. Conc. Trident. de Imaginib.*)

Vous voyez donc que les Catholiques Romains rendent aux images de leurs Saints le culte que les Payens rendoient aux images de leurs Dieux. Je sais qu'ils opposent que les Payens adoroient les images mêmes, au lieu qu'ils prétendent adorer la chose représentée, non l'image. Je réponds en premier lieu que les Payens aussi adoroient la chose représentée, non



l'image, comme on peut voir dans Arnobe (*Lib. VI.*) (k) où il est dit : „ vous „ vous trompez ; nous ne croyons point „ que le cuivre, l'argent, l'or, ou les „ autres matieres dont les statues sont „ faites, soient Dieu en elles-mêmes ; „ mais nous adorons dans ces matieres „ ceux que la consécration y fait entrer „ & habiter.”

En second lieu les Papistes font plus que cela : car Suarez, qui est un de leurs auteurs, dit que l'image doit être adorée avec la même adoration que l'original : de plus le septieme Concile général, & le Concile de Trente (*Part. III.*) disent que c'est une opinion constante parmi les Théologiens que l'image doit être honorée & adorée avec le même honneur & la même adoration qui est due à la personne dont elle est l'image (*Azor. Inst. moral. Tom. I. Liv. IX. Chap. 6.*) De là vient que Louis Vivès savant Catholique avoue qu'il ne trouve d'autre différence

(k) *Sed erras (inquit) & laboris; nam neque nos ara, neque auri argenticque materias, neque alias quibus signa consunt, eas esse per se deos & religiosa decernimus numina; sed eos in his colimus, eosque veneramur, quos dedicatio infert sacra, & fabrilibus efficit inhabitare simulachris.*



entre le culte Payen & celui des Papistes par rapport aux images, si ce n'est que les noms & les titres sont changés (*Comment. in Augustin. de civit. Dei Liv. VIII. Ch. 2.*) (1) en sorte que quand les Espagnols conquièrent les Indes occidentales, ils chasserent une idôlâtrie pour en planter une autre; &, à mon avis, la nouvelle étoit pire que l'ancienne.

(2) *Darius le père de Cyrus & d'Artaxerxès*; c'étoit Darius Nothus sixieme Roi de Perse & fils d'Artaxerxès Longue-main par une concubine, à ce que disent les uns, ou, suivant les autres, gendre de cet Artaxerxès, parce qu'il avoit épousé sa fille Parysatis. Philippe Mélancton (*Liv. II. pag. 137.*) & Sleidan (m) croient que Parysatis étoit sœur d'Artaxerxès & que Darius Nothus par ce mariage étoit son beau-frere. Mais Plutarque dans la vie d'Artaxerxès écrit que Parysatis étoit fille d'Artaxerxès, &

(1) Voici ses paroles. *Multi Christiani in re bona plerumque peccant, quod divos divasque non aliter venerantur quam Deum. Nec video in multis quod sit discrimen inter eorum opinionem de sanctis, & id quod Gentiles putabant de suis Diis.*

(m) *Sleidanus de Monarchiis Lib. I. in Secunda Monarchia.*

qu'elle épousa par un inceste son frere Darius Nothus. Ce Prince eut deux freres, Xerxès & Sogdianus, qui régnerent avant lui, mais l'histoire n'en parle gueres, parce que leur conduite fut très-indigne & leur regne très-court, puisqu'il ne dura pas une année. Le troisieme frere qu'on appelloit Ochus, & qui ensuite fut nommé Darius Nothus, prit possession du trône. D'abord qu'il y fut assis, il travailla par le conseil de Parysatis, femme rusée & cruelle, à se rendre maître d'un autre de ses freres, appelé Sécundianus, qui vivoit encore, croyant que sa sûreté demandoit qu'il détruisît tous les Princes du sang Royal qui pouvoient lui disputer la couronne. C'est pourquoi Darius fit tant par ses belles promesses & ses serments qu'à la fin il persuada Sécundianus de se remettre entre ses mains malgré l'avis de l'eunuque Ménostanes qui pensoit qu'on ne pouvoit pas se fier à Darius. A peine ce Prince eut-il Sécundianus en sa puissance, qu'il le fit mourir.

Ce Roi eut une politique différente de celle de ses ancêtres ; car voyant que ses armées avoient souvent été battues, il aima mieux corrompre & conquérir

avec la bourse que courir le hazard de combattre.

C'est une ancienne remarque qu'il n'y a pas une ville si forte qui ne soit prise par un âne chargé d'or. Les hommes sont si corrompus que toute la probité dépend du plus offrant. Ceci, je pense, rendra avec le temps inutiles toutes les citadelles & places fortifiées; car la place est perdue si elle renferme un seul Officier malhonnête homme: & quels principes peuvent avoir des hommes qui vivent de pillage, de meurtre & d'incendies? De plus si les Princes évaluoient la vie des soldats qui meurent à leur service, tant soit peu plus que celle des chiens ou des corneilles, ils suivroient l'exemple de Darius, & aimeroient mieux prendre un fort avec la dépense de dix mille livres, qu'avec la perte de dix mille hommes. Mais nous parlerons plus au long de ce sujet dans la suite.

Par ces moyens Darius s'accommoda avec les braves Lacédémoniens & recouvra la plus grande partie de ce que ses prédécesseurs avoient perdu dans l'Asie. La sainte Ecriture nous dit que Darius fit recommencer l'édifice du temple que son pere avoit fait interrompre. (*Esdra* Chap. VI.)

Les



Les principaux favoris de Darius furent les eunuques Artoxares, Artibarzanes, & Athotès; cependant son principal conseiller fut sa femme Parysatis, de laquelle il eut treize enfants: mais quatre seuls lui survécurent, c'est-à-dire, Amestris sa fille, & trois Princes, dont l'aîné fut Artaxerxès, le second Cyrus, & le troisième Oxendras.

Nous lisons dans Ctésias <sup>(n)</sup> qu'Arcites, propre frère du Roi, secondé d'Artyphius, fils de Mégabyse, & des Grecs, se révolta contre lui; qu'Arcites & Artyphius furent pris par Artasyras Général de Darius & par l'avis de Parysatis, immédiatement mis à mort, étant jetés dans un tas de cendres. Valere Maxime <sup>(o)</sup> dit que cette manière de faire mourir fut inventée par Darius fils d'Hystaspe, quoique d'autres l'attribuent à Darius Nothus. Immédiatement après cette révolte Pisathnes Gouverneur de la Lydie en commença une autre qui eut la même fin que la première. Car Tissaphernes Gé-

(n) Hist. Persique pag. 17. édition d'Henri Etienne, Paris 1557.

(o) Lib. IX. Cap. 2. No. 6. Extern. Il en attribue l'invention à Darius Ochus.



néral de Darius, corrompit à force d'argent quelques hommes de Pisathnes, le prit prisonnier, & le jeta dans les cendres ; c'est pourquoi Darius donna le gouvernement de la Lydie à Tiffaphernes. Ensuite vint la trahison d'Artoxares, grand favori de Darius, qui vouloit le tuer & se mettre lui-même sur le trône. Comme il étoit eunuque, il fit en sorte que sa femme le déguisât en lui mettant une barbe postiche : mais le complot fut découvert, & Parysatis fit mourir Artoxares. Pendant ce temps-là Artaxerxès fils aîné de Darius, épousa Statyra fille d'Idarnes, homme de grande qualité parmi les Perses ; & Térítuchmes fils d'Idarnes épousa Amestris fille de Darius. Ce double mariage fut fort malheureux. Térítuchmes devint amoureux de Roxane sa sœur, femme d'une grande beauté & fort adroite à lancer des flèches. C'est pourquoi il détestoit sa femme au point qu'il résolut de la faire mourir à l'aide de trois cents hommes qu'il avoit aussi portés à se révolter. En attendant on promit une grande récompense à Udiastes qui avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit de Térítuchmes, s'il pouvoit sauver Amestris du danger qu'elle couroit de la

part de son mari. En conséquence Udiastes tua son maître. Le fils d'Udiastes ayant appris la mort de Térítuchmes, dont il étoit écuyer, maudit son pere, s'empara de la ville de Saris & la livra au fils de Térítuchmes. Parysatis fit enterrer vifs la mere, les freres, & les sœurs de Térítuchmes, & mettre en pieces Roxane aussi en vie. Darius souhaitoit que Parysatis fit périr Statyra sa belle fille aussi bien que tout le reste; mais importunée par Artaxerxès, Parysatis donna la vie à cette Princesse; & Darius dit qu'elle s'en repentiroit ensuite, ce qui arriva. Les Médes se revoltèrent contre Darius, & furent réduits en peu de temps. Alors les états de la Grece étoient embarrassés dans la guerre du Péloponese: Darius prit le parti des Lacédémoniens contre les Athéniens qui lui firent beaucoup de mal en Asie par leur grande expérience dans la navigation. Dans la dix-septieme année de son regne, il envoya Cyrus son second fils, qu'il avoit eu depuis son avènement au trône, du côté de la mer, comme Satrape ou Lieutenant-Général de toutes les troupes qu'il avoit coutume de passer en revue dans les plaines de Casto-

lus, avec ordre de fécourir les Lacédémoniens dans la guerre contre les Athéniens : par ce secours les Lacédémoniens recouvrèrent tout ce qu'ils avoient perdu. Cyrus ne commanda qu'un an ou deux, parce qu'il devint si hautain qu'il tua Autobæacès & Mitæus ses cousins germains, qui en s'approchant de lui n'avoient pas mis leurs mains sous leurs habits, cérémonie qu'on pratiquoit seulement en présence du Roi. Les parents des morts se plaignirent de la cruauté de Cyrus au Roi son pere, qui lui fit dire de venir le trouver, prétextant une incommodité. Cyrus laissa toutes les villes, le trésor, & les tributs à Lyfandre de Sparte & se mit en voyage, prenant avec lui Tissaphernes comme ami, & pour sa garde trois cents Grecs commandés par Xénias Parrhasien. Son pere ne vécut pas long-temps après son arrivée. Paryfatis qui aimoit Cyrus plus que son frere aîné, tâcha de porter Darius qu'elle avoit gouverné pendant toute sa vie, à déclarer Cyrus son successeur, comme avoit fait Darius fils d'Hyftaspe à l'égard de Xerxès ; car ce Prince étoit né pendant que son pere étoit Roi, & l'autre lorsqu'il n'étoit qu'un particulier.



Darius ne trouva pas la chose juste , & laissa à Cyrus seulement les villes dont il l'avoit fait Gouverneur , donnant le Royaume uniquement à son fils aîné Artaxerxès. Ainsi après dix-neuf ans de regne mourut Darius , la quatrième année de la quatre vingt-treizième Olympiade , la vingt-septième année de la guerre du Péloponèse , qui alors tiroit à sa fin , l'an du monde 3600 , & 403 ans avant la naissance de Christ. Sulpice Sévere (p).

(p) Je trouve dans Sulpice Sévere (Histor. sac. Lib. II. Cap. 7. à la fin.) *Extant etiam visiones ejus (Danielis) , quibus consequentium sæculorum ordinem revelavit ; annorum etiam numerum complexus , intra quem Christum , sicut factum est , descensurum ad terras pronuntiavit , venturumque Antichristum manifeste exposuit. Quod si quis studiosior erit , rectius ibi quæsitum reperiet : nobis propositum est rerum tantum ordinem contexere.* „ Nous „ avons encore les visions dans lesquelles Daniel nous a „ révélé l'ordre des siècles qui devoient suivre le sien , & „ manifesté clairement le nombre des années qui devoient „ s'écouler avant que Christ descendit dans ce monde , & „ que l'Antechrist se montrât , comme il est arrivé. Celui „ qui veut être instruit à ce sujet , se satisfera mieux en „ ayant recours aux prophéties mêmes : mon but est de „ me borner à l'ordre des faits.” Ce passage ne fixe point le commencement des septante semaines ; il montre-



Joseph Scaliger (q), Lively, Junius, & d'autres savants hommes mettent le commencement des septante semaines de Daniel à la seconde année du regne de Darius Nothus. Notre Philostrate differe de tous les autres Chronologistes, puisqu'il dit que Darius posséda le royaume d'Égypte durant soixante ans.

Apollonius blâme ici Darius Nothus d'avoir mal élevé ses enfants: de même Platon (*des Loix Liv. VII.*) (r) reproche à Cyrus le Grand & à Darius Hytaspes la foiblesse avec laquelle ils avoient élevé leurs enfants, qui dans la suite fut la source des animosités qu'ils eurent l'un contre l'autre, & des guerres qu'ils se firent.

(q) *Artaxerxès.* Cet Artaxerxès fils de Darius Nothus & petit-fils d'Artaxerxès Longuemain, fut dans sa jeunesse appelé Arsace, ou, comme dit Plutarque,

au contraire que cette recherche n'entre pas dans le plan de l'Auteur. Effectivement il parle de Darius ensuite; mais je ne trouve rien qui regarde les semaines de Daniel.

(q) De Emendat. Tempor. Lib. VI. in Epilogismo Hebdom. Daniel.

(r) Dans l'édition de Marsile Ficin c'est au Liv. III. pas loin de la fin.

Darces. Dans la suite on le nomma Artaxerxès Mnémon; Artaxerxès à cause des grandes vertus de son grand-pere, & Mnémon à cause de son excellente mémoire. Il eut plusieurs femmes & plusieurs concubines. L'histoire ne parle que de trois de ses femmes, qui étoient Statyra fille d'Idarnes, Atossa, & Amestris ses propres filles. La premiere Statyra, fut empoisonnée par sa belle-mere Paryfatis, parce qu'elle n'aimoit point Cyrus fils de cette derniere, & parce qu'elle avoit beaucoup de pouvoir sur l'esprit d'Artaxerxès son mari. La seconde femme de ce Prince fut Atossa sa propre fille, qu'il épousa porté tant par sa passion déréglée & incestueuse, que par les conseils & la sollicitation de la scélérate Paryfatis (*Plutarque vie d'Artaxerxès.*) Sa troisieme femme fut une autre de ses filles appelée Amestris, qui auparavant avoit été mariée à Tiribaze. Quelques Auteurs prétendent que ce Prince est l'Assuérus de l'Écriture, & par conséquent lui donnent pour femmes Vhasti & Esther: mais Matthius & d'autres historiens ont suffisamment réfuté cette erreur. En effet Assuérus répudia Vhasti (*Esther Chap. I. 19.*) & Artaxerxès ne répudia

aucune de ses femmes. De plus Esther étoit Juive de naissance (*Esth. Ch. II. 17.*) ; & Statyra, Atossa, & Amestris étoient de Perse.

Plutarque (*dans la vie d'Artaxerxès*) écrit que ce Prince eut trois cents soixante concubines ; Aspasia est la seule qu'on nomme, parce qu'elle surpassoit les autres en esprit & en beauté. Elle fut d'abord concubine de Cyrus frere cadet d'Artaxerxès ; mais celui-ci après la mort de son frere en fit sa favorite pour le malheur de toute sa cour. (*Elie Liv. XII. Chap. I.*) (s).

Artaxerxès Mnémon eut plusieurs enfans, soit légitimes, soit naturels. Parmi les légitimes on parle de trois fils & de cinq filles. Les fils sont Darius l'aîné, qui fut exécuté comme rebelle ; Ariaspes le second, & Ochus le troisieme (*Plutarque dans la vie d'Artaxerxès*) (t).

Venons aux filles, Atossa fut l'aînée ; Amestris la seconde ; Artaxerxès les épousa toutes deux ; Sisygambis fut la troisieme

(s) Des diverses Histoires. Vous y trouverez l'histoire d'Aspasie.

(t) A la fin.

troisième; elle épousa Arsames son frere naturel; Rhodogune la quatrième épousa Oronte Général de toutes les forces de terre; & Apamée la cinquième épousa Pharnabaze Amiral de la flotte des Perses.

Les enfants naturels d'Artaxerxès furent en grand nombre; cent soixante selon Plutarque (u), & cent quinze selon Justin (*Lib. X.*) (v): on ne nomme qu'Arsames. Ses fils furent si ingrats que, quoiqu'Artaxerxès encore vivant eut fait Roi son fils Darius pour l'attacher davantage à ses intérêts, cependant ce même Darius fut assez inhumain pour entrer dans une conspiration avec cinquante de ses freres pour tuer leur pere. Justin (*Lib. X.*) (w) observe que dans ce fait il y eut deux choses bien étonnantes: la première est que Darius ne conspira que pour commettre un inceste avec Aspasia qui avoit été premièrement concubine de son oncle Cyrus, & qui

(u) Je trouve bien dans la vie d'Artaxerxès, que, suivant Plutarque, ce Prince entretenoit trois cents soixante concubines, mais je n'y trouve point le nombre des enfants qu'il en eut.

(v) Tout à fait au commencement.

(w) Dans la suite de ce Livre qui est très-court.



alors l'étoit de son pere Artaxerxès. La seconde chose remarquable est que tant de personnes s'accordassent à commettre un parricide, & que parmi cinquante enfans il ne s'en trouvât pas un seul que la Majesté Royale, le respect pour la vieilleffe, ou la piété filiale détournât d'une action si horrible. Cette exécration trahison fut découverte; & les conjurés furent tous justement mis à mort avec leurs femmes & leurs enfans afin qu'il ne restât aucun vestige d'un crime si énorme, dit Justin (*Liv. X.*) (x). Pour ce qui regarde Aspasia, quand le vieillard entendit la demande de ses enfans, il la mit dans une maison religieuse appelée le temple du soleil; ce qui irrita si fort Darius qu'il se porta à une vengeance contraire à la nature ainsi qu'au repos de son pere.

Je viens de décrire les mariages & les enfans d'Artaxerxès. Permettez à présent que je rapporte les dissensions qu'il y eut entre lui & son frere Cyrus. L'occasion en fut, comme je l'ai déjà dit, la dernière disposition de leur pere Darius

(x) *Ne quod vestigium tanti sceleris extaret.* (Au lieu cité.)

Nothus qui laissa par testament à Artaxerxès le royaume, & à Cyrus les villes dont il étoit Gouverneur. Cyrus croyant ce partage inégal, encouragé par sa mere Parysatis se prépara secrètement à faire la guerre à son frere. Artaxerxès le sut, & fit appeller Cyrus qui se prétendant très-innocent, fut le trouver. Son frere le fit enchaîner avec des chaînes d'or & l'auroit fait mourir si sa mere n'avoit pas intercédé pour lui, en rappelant à Artaxerxès qu'il avoit aussi voulu tuer son frere pendant qu'il changeoit d'habit dans le temple, fait que Tissaphernes avoit découvert. Cyrus fut donc renvoyé: il recommença à se préparer à la guerre contre son frere non plus en secret, mais ouvertement. Il renforce ses troupes de quelques Grecs, & marche hardiment pour attaquer son frere qui étoit à la tête d'une armée beaucoup plus nombreuse. Cependant les troupes de Cyrus, & sur-tout les Grecs, ont l'avantage; mais la fatale blessure & la mort malheureuse de Cyrus changea entierement la face des choses. Quelques Auteurs disent qu'il fut blessé de la propre main d'Artaxerxès; mais Ctésias de Cnide qui étoit le Médecin du

Roi, écrit que Cyrus fut blessé par un Caunien de basse condition (y). Cyrus étant mort, Artaxerxès lui fit couper la main droite & la tête; il courut piller son camp dans lequel il trouva Aspasia de Phocée concubine de son frere, & la prit pour lui, comme nous l'avons dit. Ensuite ce Roi marcha pour se rendre chez lui. Mais la Reine-Mere, qui avoit appris la mort de son bien-aimé Cyrus, ne songeoit qu'à se venger de ceux qui en avoient été les principaux instruments. Le Caunien & un certain Mithridate avoient été condamnés à mort, parce que se vantant l'un & l'autre d'avoir tué Cyrus, ils privoient le Roi de cet honneur. Parysatis demanda la permission de les torturer; le Roi l'accorda; & elle s'en acquitta avec tant de cruauté qu'ils moururent en détail durant dix-sept jours. L'eunuque Mégates fut ensuite la victime de sa barbarie. Parysatis le fit écorcher tout vif sous prétexte qu'il avoit gagné Artaxerxès aux dés; mais en effet parce qu'il avoit coupé la tête & la main de son fils Cyrus. Ensuite sa vengeance.

(y) C'est ce que rapporte Plutarque dans la vie d'Artaxerxès, où il en appelle au témoignage de Ctésias.

tomba sur la Reine Statyra. En apparence Parysatis vivoit bien avec elle; mais dans le fond de l'ame elle la haïssoit à la mort, en partie parce qu'elle avoit été ennemie de Cyrus; en partie parce qu'elle s'étoit prévaluë de son autorité pour faire mourir plusieurs de ceux qui, par le moyen de Parysatis, avoient tué son frere Térituchmes & ses autres parents. Parysatis donc, une fois qu'elle soupait avec Statyra, partagea un oiseau avec un couteau qui étoit empoisonné d'un côté, & donna la portion qui avoit touché le poison à Statira, qui n'eut aucun soupçon parce qu'elle vit que Parysatis mangeoit le reste. Cependant elle en mourut avec des douleurs & des convulsions terribles. Mais avant sa mort elle soupçonna la cause de sa maladie, & la dit au Roi. Artaxerxès qui connoissoit le caractère implacable de sa mere, le crut, & mit à la torture les domestiques qui l'approchoient le plus. Mais Parysatis ne voulut jamais livrer Gygis sa femme de chambre qui étoit sa complice. Enfin Artaxerxès apprit que Gygis vouloit s'échapper de nuit; il la surprit, & lui fit briser la tête entre deux pierres,



supplice prononcé par la loi de Perse contre les empoisonneurs. Il ne fit pas le moindre mal, ni en paroles ni en actions,

sa mere Parysatis. Seulement lorsqu'elle désira d'aller à Babylone; le Roi lui envoya souhaiter un bon voyage, & lui fit dire qu'il ne mettroit pas le pied à Babylone tant qu'elle vivroit. Voilà au vrai l'état des affaires domestiques d'Artaxerxès. Voyez Plutarque (*vie d' Artaxerxès*); Xénophon (*Expéd. de Cyrus Liv. VI. & VII.*)

Après la défaite de Cyrus le Roi Artaxerxès envoya Tissaphernes, & non Pharnabaze comme Diodore (2) écrit, vers la mer reprendre ce qui lui appartenoit tant par héritage, que par droit de conquête. Tout se soumit aisément. Bientôt après, les villes Grecques sous Tymbro leur Général se déclarerent contre

(2) Effectivement Diodore de Sicile (Biblioth. histor. Liv. XIV. pag. 415. édition d'Etienne) dit qu'après la défaite de Cyrus, Artaxerxès envoya Pharnabaze pour reprendre tous les gouvernements qui étoient près de la mer; mais ensuite l'Historien ne parle que de Tissaphernes; ce qui peut fait croire que c'est par une erreur des copistes qu'en lit d'abord Pharnabaze au lieu de Tissaphernes.

Artaxerxès. Au commencement leurs forces furent petites , mais elles devinrent considérables & heureuses , sur-tout à cause des dissensions qui régnoient entre les deux Généraux Perses, Tissaphernes & Pharnabaze. Ces dissensions produisirent plusieurs fautes au dehors, & plusieurs accusations réciproques devant le Roi. Enfin Agésilaus remporta une victoire signalée sur les Perses près du Pactole , parce que l'infanterie leur manquoit à cause de l'absence de Tissaphernes. Il fut donc dénoncé au Roi comme traître ; & cette accusation fut vivement poussée par Parysatis qui le haïssoit mortellement à cause de son fils Cyrus. Artaxerxès donna la place de Tissaphernes à Tithraustes avec l'ordre secret de faire mourir ce Général disgracié, ce qui fut exécuté. Car Ariæus prétextant d'avoir une nouvelle commission pour Tissaphernes, l'attira à Colosse en Phrygie ; le fit prendre dans le bain & l'envoya à Tithraustes. Celui-ci le fit décapiter & envoya sa tête au Roi, qui en fit présent à Parysatis, laquelle s'en réjouit beaucoup. Voyez Plutarque (a),

(a) Vie d'Artaxerxès.

Xénophon (b), Diodore (c); & Pausanias (d).

Les Historiens ne s'accordent pas sur la durée du regne d'Artaxerxès. Plutarque (e) la porte à soixante-deux ans; d'autres à cinquante-cinq; d'autres la fixent à quarante-neuf; & d'autres à quarante ou quarante-quatre. L'opinion la plus croyable est celle de Bede (f) dans ses six âges du monde, & d'Eusebe (g) dans sa Chronique, qui disent qu'Artaxerxès affligé de la scélératesse de ses enfants mourut la quarante-troisième année de son regne, qui répond à l'an du monde 3610, & avant la naissance de Christ 361.

(b) Des Actions des Grecs Liv. III. pag. 293. édition d'Etienne, où Xénophon dit seulement qu'Artaxerxès ayant vu que Tissaphernes étoit la cause de tout le mal, envoya pour le décapiter Tithraustes qui s'acquitta de sa commission.

(c) Bibl. Hist. Liv. XIV. pag. 439. de l'édition d'Etienne.

(d) Lacon. Cap. 9.

(e) A la fin de la vie d'Artaxerxès.

(f) Bede dans son livre de *Natura rerum*. Cap. 67. de *curfu ætatum*, parle d'Artaxerxès; il fixe son regne à quarante ans, & ne dit rien de ses chagrins.

(g) Au dernier Livre des Chroniques Olympiade 791.

(4) *Artaxerxès fils de Xerxès*, fut surnommé Longuemain, parce que, selon Strabon (*Liv. XV.*) (*h*), ses mains & ses bras étoient si longs, que lorsqu'il se tenoit debout & droit, ses mains descendoient au-dessous de ses genoux. Mais Plutarque (*dans la vie d'Artaxerxès*) (*i*) dit qu'il avoit une main plus longue que l'autre, étant, à l'exception de ce défaut, le plus bel homme de son temps. Xerxès, pere de ce Prince, fut tué par Artaban son Oncle, & laissa trois enfants, Darius, Hystaspes, & Artaxerxès Longuemain. Dans le temps de la mort de Xerxès, l'aîné & le cadet de ses enfants étoient à la cour; mais Hystaspes étoit à son Gouvernement de Bactriane. Artaban après avoir massacré Xerxès de nuit, alla sur le champ trouver Artaxerxès, lui fit croire que Darius avoit tué son pere par la soif de régner, & qu'il en vouloit à la vie d'Artaxerxès, & lui promit le secours de ses gardes s'il vouloit se défaire de Darius. Sur la foi de ce rapport Artaxerxès fit sur le champ mourir Darius.

(*h*) Article *Syrie*, pag. 735., de l'édition de Paris 1620; mais on lit Darius au lieu d'Artaxerxès.

(*i*) Au commencement.



Alors Artaban convoqua ses fils, & leur dit que s'ils pensoient à s'emparer de la couronne, le temps étoit venu; & qu'ils n'en viendroient à bout que par la mort d'Artaxerxès. Les fils d'Artaban mirent l'épée à la main pour massacrer ce Prince qui se défendit si bien qu'il ne reçut qu'une légère blessure, & laissa Artaban mort sur la place. Voilà ce que disent quelques Auteurs; d'autres font mourir Artaban plus tard: Eusebe lui donne sept mois de regne. C'est ainsi que Darius étant mort, Artaxerxès encore jeune parvint à la couronne la quatrième année de la soixante & dix-huitième Olympiade, ou au commencement de la soixante & dix-neuvième, Lyfitheus étant Archonte d'Athenes l'an du monde 3540, & 463 ans avant la naissance de Christ.

Les Auteurs qui écrivent qu'Artaban survécut à son premier attentat sur la vie d'Artaxerxès, disent aussi qu'il en essaya un second qu'il communiqua à Mégabise. Celui-ci avoit épousé une fille de Xerxès, & en étoit fort mécontent parce qu'elle menoit une vie déréglée. Artaban dans l'idée que rien n'est plus propre à donner du courage & à jeter dans le désespoir, qu'une méchante femme, s'adressa à Mé-

gabize, qui promet par serment de garder le secret. Mais bien-tôt après il découvrit tout à Artaxerxès, qui à l'instant fit mourir Artaban. Alors on découvrit toutes ses trahisons concernant le meurtre de Xerxès & celui de Darius. De grands troubles suivirent la mort d'Artaban que Justin (*k*) décrit fort au long. Artaban avoit laissé un parti fort & nombreux; ce parti ne se dissipa que quand Artaban eut eu perdu trois de ses fils, par le courage de Mégabise qui fut dangereusement blessé dans un combat. Ensuite Artaxerxès fut inquiété par la révolte des Bactriens excitée, selon quelques Auteurs, par Hytaspes, Gouverneur de la Bactriane, qui étoit fâché qu'on lui eût préféré son frere cadet. Cette querelle donna lieu à deux batailles; dans la dernière Artaxerxès battit les Bactriens qui avoient le vent en face, & soumit toute la province à son obéissance. Ensuite Artaxerxès mit ordre aux affaires du royaume, & se défit de tous les Officiers qui n'étoient pas de son parti.

(*k*) Justin parle de la mort d'Artaban dans son Histoire Lib. III. Cap. 1.

En attendant, les Égyptiens apprirent les troubles qui agitoient la Perse à cause de la mort de Xerxès, & songerent à recouvrer leur liberté. Dans ce dessein ils élurent pour leur souverain Inarus fils de Psammétichus & Roi de Lybie, & commencerent à se révolter sous sa conduite. Ils envoyerent même demander du secours aux Athéniens, qui souhaitant de mettre pied en Égypte & d'affoiblir la Perse, leur fournirent trois cents vaisseaux. A ces préparatifs Artaxerxès opposa une grande flotte & une armée de trois ou quatre cents mille fantassins commandée par Archeménides, qui, selon Ctésias (1), étoit son frere, &, selon Diodore (m), son grand-oncle, étant fils de Darius Hystaspes. L'armée Perse fut rencontrée & battue par les Égyptiens & les Lybiens. Cette bataille coûta la vie à Acheménides, & à cent mille Perses. Alors Artaxerxès offrit de grandes sommes aux Lacédémoniens pour les engager à lui donner du secours, en tombant sur Athe-

(1) Hist. Persique pag. 12. Edition d'Henri Etienne; Paris 1557.

(m) Bibl. Hist. Liv. XI. pag. 280. Edit. d'Etienne.



nes pour contraindre les Athéniens à rappeler leurs troupes d'Égypte. Les Lacédémoniens refusèrent. Néanmoins Artaxerxès le printemps suivant leva une autre armée de trois cents mille hommes & plus, & l'envoya contre les Égyptiens sous les ordres d'Artabaze & de Mégabize fils de ce Zopyre qui avoit fait rentrer Babylone sous l'obéissance de Darius. Dans cette seconde expédition Mégabize blessa Inarus à la cuisse, & remporta une victoire si signalée qu'il soumit entièrement les Égyptiens. Il prit prisonnier Inarus qu'Artaxerxès fit crucifier. La flotte d'Athènes fut détruite par stratagème. Car elle étoit dans une rivière, les Perses en détournèrent le courant en creusant des canaux à son embouchure ; de cette manière ils mirent à sec les vaisseaux qui étoient à l'ancre, les attaquèrent avec leur armée de terre, & les prirent. Artaxerxès ayant apaisé les troubles de la Bactriane & ceux d'Égypte, fit la septième année de son regne un décret en faveur des Juifs, dans lequel il permit à tous ceux qui le voudroient, de partir avec Esdras & d'aller habiter Jérusalem. Il leur donna différentes sommes pour des sacrifices & autres usages, desquelles Esdras devoit dis-



poser à sa volonté. Esdras s'en servit pour bâtir les murailles de Jérusalem.

Dans la quinzième année d'Artaxerxès les Athéniens avoient déjà réparé leurs pertes précédentes ; ils donnerent une flotte à Cimon leur Amiral, avec laquelle il inquiéta les Perses à Chypre, en sorte qu'Artaxerxès fut bien aisé de faire avec eux une paix fourrée à son désavantage, puisque par cette paix toutes les villes Grecques d'Asie secouoient le joug de la Perse. Dans la dernière bataille donnée à Chypre mourut Cimon & avec lui la vraie valeur des Grecs ; car dans la suite les Capitaines de cette nation ne firent rien de considérable contre les Barbares, à l'exception d'Agésilaüs qui commanda pendant une guerre courte & de peu de conséquence.

Dans la vingtième année d'Artaxerxès son Échanson Néhémie (*Néhém. I. II.*) apprit que les murailles de Jérusalem étoient rompues, & ses portes brûlées, & obtint du Roi la permission d'aller avec des ordres fort amples pour rebâtir les murailles, & un commandement au Garde-forêts du Roi de fournir le bois nécessaire.

Environ ce temps-là Mégabize, ce

Général d'Artaxerxès qui l'avoit si bien servi en Égypte, fut mécontent de ce que le Roi avoit fait mourir les prisonniers Égyptiens auxquels Mégabize avoit promis le pardon. C'est pourquoi il s'éloigna de la Cour, alla dans son Gouvernement de Syrie, où avec le secours de quelques Grecs il se révolta ouvertement contre son maître, & gagna deux grandes batailles. Cependant par la médiation de quelques amis communs, Artaxerxès se reconcilia avec lui, lui accorda un pardon absolu, & l'admit à sa présence. Mais bientôt après Mégabize étant à la chasse avec le Roi tua un Lion dans le moment que le Roi, alloit le frapper. Le Roi en fut irrité au point de demander sa tête. Pourtant il lui accorda la vie par l'intercession de ses amis, & se contenta de le bannir; tant les Princes oublient aisément les anciens services! Après cinq ans d'exil par le moyen des amis communs Mégabise rentra en grace, & fut même admis à la table d'Artaxerxès. Il mourut bientôt après âgé de soixante-seize ans, & fort regretté du Roi & des autres. Artaxerxès ne lui survécut pas long-temps: il mourut, après un regne de quarante ans,

selon Diodore (*n*); de quarante-un, selon Sulpice Sévere (*o*); de quarante-deux, selon Ctésias. (*p*). L'opinion la plus probable est qu'il mourut au commencement de la quarante-deuxième année de son règne, qui étoit la seconde de la quatre-vingt-neuvième Olympiade, l'an du monde 3582; 421 ans avant la naissance de Christ. Ctésias (*q*) (dans ses *extraits de l'Histoire Persique*) écrit qu'Artaxerxès n'eut de son épouse Damaspia qu'un fils légitime nommé Xerxès; & qu'il en eut dix-sept de ses concubines, dont les principaux furent Sogdianus, Ochus qu'ensuite on nomma Darius Nothus, & Arsites: que Sogdianus tua Xerxès, & fut mis à mort par l'armée, & que Ochus ou Darius Nothus succéda à son père. Quelques Auteurs disent qu'Artaxerxès

Longuemain

(*n*) Diodore (Bibliot. Hist. Liv. XV. pag. 506. Edition d'Etienne) dit quarante-trois.

(*o*) Hist. Sacr. Lib. II. Cap. 9. à la fin.

(*p*) Hist. Persiques pag. 15. de l'Edition d'Henri Etienne, Paris 1557.

(*q*) Ctésias au lieu cité, où se trouve en y joignant les pag. 10. 11. 12. 13. & 14., presque tout ce que Blount a dit d'Artaxerxès.



Longuemain eut une fille nommée Parysatis; mais la chose est incertaine.

(5) *L'Histoire de Thémistocle d'Athènes, qui autrefois vint de Grece; s'entretint avec Artaxerxès &c.* Thémistocle fut un homme d'un mérite supérieur parmi les Athéniens. Il est vrai qu'il passa sa jeunesse dans les plaisirs & dans l'extravagance; mais dans un âge plus mûr il racheta ses fautes par de grandes vertus. Il fortifia le fameux port du Pirée; & il battit la flotte des Perses à Salamine. Selon Plutarque qui a écrit sa vie fort au long, nul Grec ne le surpassa, & peu l'égalèrent.

Voici l'histoire dont Philostrate parle ici. Les Athéniens accusèrent à tort Thémistocle d'avoir conspiré avec Pausanias en faveur des Perses & contre leur Patrie. Thémistocle pour sauver sa vie fut contraint de se réfugier en Perse, où il fut honorablement reçu & généreusement entretenu par Artaxerxès Longuemain. Ce Roi lui donna trois villes, une pour son pain, une pour son vin, & une pour ses vivres, & d'autres ajoutent qu'il lui donna encore deux autres villes pour ses habits, & que Thémistocle mourut à Magnésie d'une mort naturelle. Cependant quelques autres disent qu'il s'empoisonna



de chagrin; parce qu'il ne se trouva pas en état de tenir la promesse qu'il avoit faite au Roi de lui soumettre la Grece, qui alors avoit Cimon & plusieurs autres Capitaines expérimentés. Voyez Plutarque (r), Cornélius Népos (s), Thucydides (t), & Valere Maxime (u).

Ce Chapitre & différents autres endroits de ce livre contiennent les vies de quelques Souverains Perses & Grecs. Il ne fera donc pas hors de propos de rapporter en abrégé la succession des quatre Monarchies. Cet abrégé étoit destiné à former un traité particulier, & à être inséré dans un corps général d'Histoire, que je donnerai, si j'ai assez de vie, de santé, & de tranquillité. Cependant il peut être utile à ceux qui lisent la partie précédente de ce Chapitre. Sachez donc que

L'histoire est la commémoration des choses passées, avec les circonstances des temps & des lieux, les distances, les intervalles, les périodes ou dynasties, en lignes descendantes pour aider la mémoire & faciliter l'application.

(r) Dans la vie de Thémistocle.

(s) *In Themistocle circa finem.*

(t) Histoire de la Guerre du Péloponese Liv. I.

(u) Val. Max. Lib. V. Cap. 6.

L'Histoire, se divise suivant le savant Prideaux, en

1. Histoire Ecclésiastique.
2. Histoire Politique.
3. Histoire des Successions dans les États, Pays, ou familles.
4. Histoire des Professions ou vies des hommes célèbres en toutes les Facultés.
5. Histoire naturelle, comme celle de Pline, du Chancelier Bacon &c.
6. Histoire diverse, comme celle de Valere Maxime, de Plutarque, d'Élien &c.
7. Histoire vaine ou fabuleuse, comme les Légendes; les Romans &c.

Les deux premières sortes sont les seules qui conviennent à mon but; ainsi je ne parlerai pas des autres cinq.

En premier lieu, l'Histoire Ecclésiastique regarde l'Eglise avec ses dépendances. Cette Histoire a la préférence sur les autres à cause de son antiquité, de sa dignité, & de sa prétendue certitude.

On la partage en périodes. Voici celles qui sont le plus généralement reçues :

1. Depuis la création du monde jusqu'à la fin du déluge . . . 1657 ans.
2. Depuis le déluge jusqu'à la vocation d'Abraham - - - 367 ans.

3. Depuis la vocation d'Abraham jusqu'à la sortie de l'Egypte 430 ans.
4. Depuis la sortie des Israélites jusqu'à la construction du Temple de Salomon - - - - 480 ans.
5. Depuis la construction du Temple de Salomon jusqu'à celle du second Temple de Zorobabel - 497 ans.
6. Depuis la construction du second Temple jusqu'à la naissance de notre Sauveur - - - - 529 ans
7. Depuis la naissance de notre Sauveur jusqu'à nos jours 1680 ans (v).

En second lieu vient l'Histoire Politique qui traite des affaires civiles, des Royaumes, des États, des Républiques. Suivant la Chronologie profane, ses périodes sont.

1. Depuis Nimrod, ou plutôt Bélus, jusqu'à Cyrus.
2. Depuis Cyrus jusqu'à Alexandre le Grand.
3. Depuis Alexandre le Grand jusqu'à Jules César. La quatrième Monarchie commence
4. Depuis Jules César jusqu'à Constan-

(v) NB. Cette date regarde le temps auquel notre Auteur écrivoit.

tin le Grand, auquel finit la quatrième Monarchie.

Les Historiens ont toujours partagé la suite de l'Histoire profane en quatre Monarchies, qui sont l'Assyrienne; la Perse; la Grecque; & la Romaine.

La première, c'est-à-dire l'Assyrienne, commença par Nimrod & fut détruite par Cyrus. Pour ce qui s'est passé avant le commencement de cet empire, nous n'avons d'autre récit que celui de l'Écriture Sainte. Chacun sait ou doit savoir cette partie de l'Histoire; c'est pourquoi je n'en dis rien ici. Nous lisons donc qu'après la division de la terre, Nimrod fils de Chus & petit fils de Cham, fixa son séjour à Babel. Là commença le Royaume ou Empire que quelques Auteurs appellent Babylonien de Babel résidence des Rois; d'autres Chaldéen de la Chaldée province où étoit située Babylone; d'autres Assyrien d'Assur fils de Sem que les Auteurs profanes appellent Ninus, & que Justin (*Lib. I.*) (w) d'a-

(w) Justin (*Lib. I. Cap. 1.*) dit que Ninus Roi des Assyriens fut le premier qui fit la guerre à ses voisins pour étendre sa domination; pendant que les conquérants plus anciens avoient combattu les nations éloignées pour la gloire de la leur.



près Trogue fait le fondateur de cet Empire & le premier Roi qui ait fait la guerre à ses voisins. Cette Monarchie fondée par Nimrod ou Bélus, qui est le même selon Jules Africain & les meilleurs Auteurs, fut agrandie par Ninus & par Sémiramis son épouse. Ce fut alors que cette Monarchie se trouva au faîte de la grandeur. Car ensuite elle déclina par la mollesse de ses Rois; & enfin elle tomba sous Sardanapale, monstre qui étoit

Venus aux champs de Mars, Mars dans ceux de Vénus (x).

Les deux rebelles Arbaces & Bélochus se partagerent l'Empire qui resta dans leur postérité jusqu'à la mort de Belthazar dernier Roi des Babylonniens, & de Darius dernier Roi des Medes. Alors l'Empire se réunit & passa à Cyrus le Grand qui donna commencement à la seconde Monarchie des Medes & des Perses. La première Monarchie commença l'an du monde 1788, dura 1646 ans, & fut renversée ou transportée aux Perses l'an du monde 3434. Voici les différentes races & successions des Rois qui ont gou-

(x) *Mars ad opus Veneris, Martis ad arma Venus.*

Citation de Blount.

verné la Monarchie Assyrienne , ou la premiere Monarchie.

I.

Famille de Bélus.

- |   |                   |
|---|-------------------|
| 1. Nimrod ou Bélus.   | 17. Ascatades.    |
| 2. Ninus.   | 18. Amyntas.      |
| 3. Sémiramis son<br>Épouse.   | 19. Bélochus II.  |
| 4. Ninias ou Ninus<br>II. On ne fait<br>presque rien des<br>suivants jusqu'au<br>dernier. | 20. Bellopares.   |
| 5. Arius.   | 21. Lamprides.    |
| 6. Aralius.   | 22. Sôfares.      |
| 7. Baléus I.  | 23. Lamparos.     |
| 8. Armatrites.  | 24. Pannias.      |
| 9. Bélochus I.  | 25. Sôfarmus.     |
| 10. Baléus II.  | 26. Mitreus.      |
| 11. Altadas.  | 27. Tautanes.     |
| 12. Mamitus.  | 28. Teutæus.      |
| 13. Mancaleus.  | 29. Tinæus.       |
| 14. Shærus.   | 30. Dercilus.     |
| 15. Mamelus.  | 31. Eupales.      |
| 16. Sparetus.   | 32. Laoſthenes.   |
|   | 33. Pyrithidias.  |
|   | 34. Ophratæus.    |
|   | 35. Orphraganeus. |
|   | 36. Ascrazapes.   |
|   | 37. Sardanapale.  |

Après la mort de Sardanaple l'Empire fut partagé entre Arbaces & Bélochus.

Le premier gouverna les Medes, & Belochus les Assyriens. Voici leurs successions.

Medes.	Assyriens.
1. <i>Arbaces.</i>	1. <i>Phul - Belochus.</i>
2. <i>Mandaucés.</i>	2. <i>Tiglat - Philassar.</i>
3. <i>Sofarnus.</i>	3. <i>Salmanassar.</i>
4. <i>Artycas.</i>	4. <i>Sennacherib.</i>
5. <i>Arbianes.</i>	5. <i>Assar - Haddon.</i>
6. <i>Arseos ou Deiocés.</i>	6. <i>Merodach.</i>
7. <i>Phraortes.</i>	7. <i>Ben - Merodach.</i>
8. <i>Cyaxares.</i>	8. <i>Nabopalassar.</i>
9. <i>Astyages Pere de Darius Medus.</i>	9. <i>Nabuchodonosor.</i>
	10. <i>Evil - Merodach.</i>
	11. <i>Belthazar.</i>

Astyages & Belthazar mirent fin à la premiere Monarchie dont Cyrus devint l'unique possesseur.

Quelques Auteurs prétendent que Darius Méde fils d'Astyages commença la seconde Monarchie, & que Cyrus, petit fils d'Astyages par Mandane sa fille, ne fit que l'augmenter. Car l'un étoit Roi de Médie & l'autre de Perse quand ils unirent leurs forces, & vainquirent Belthazar. Alors Darius annexa Babylone à ses Etats. Cependant le sentiment le plus

plus général & le plus raisonnable est que Cyrus seul fut le fondateur de la seconde Monarchie, parce que pendant la vie de Darius, l'empire fut partagé entre Darius & Cyrus. Xénophon atteste que Cyrus par sa générosité & bonté permit que Darius possédât les Royaumes de Médie & de Babylone, sa vie durant; & après la mort de Darius, Cyrus réunit ces deux royaumes au sien. Cette union forma proprement la seconde Monarchie, dont par conséquent Cyrus fut le seul fondateur. Elle fut appelée la Monarchie des Medes & des Perses, parce que ces deux royaumes constituerent principalement l'Empire. Ceux qui augmentèrent le plus la seconde Monarchie, furent Cyrus le Grand, Darius Hystaspes, & Artaxerxès Longuemain. Les autres Rois qui la gouvernerent, furent si tyranniques & si vicieux, que l'empire souffrit beaucoup sous eux. La seconde Monarchie fut détruite pendant le regne de Darius Codoman, qui vaincu par Alexandre le Grand perdit l'empire & la vie. L'empire passa aux Grecs & Alexandre sur la ruine de Darius Codoman éleva la troisième Monarchie, la Monarchie Grecque.



La Monarchie des Perses & des Medes, depuis son commencement sous Cyrus jusqu'à sa destruction sous Darius, dura deux cens vingt-huit ans : deux familles posséderent l'Empire ; la première fut celle de Darius, & la seconde celle de Darius Hystaspes. La famille de Cyrus finit à son fils Cambyse, qui tua son propre frere Smerdis, commit inceste avec ses sœurs, & enfin fut tué par les Mages révoltés. Ils prétendirent que Smerdis frere du Roi n'étoit pas mort & mirent sur le trône un faux Smerdis, qui étoit un des Mages, & qui ayant été bientôt découvert parce qu'il avoit les oreilles coupées, fut chassé par les nobles. Après ce faux Smerdis l'empire resta sans chef parce que Cambyse n'avoit laissé qu'une fille appelée Pantaptes. C'est pourquoi sept Seigneurs appelés Otanes, Intaphernes, Gobrias, Mégabyse, Aspathine, Hydarnes, & Darius ensuite surnommé Hystaspes, qui avoient conspiré contre les Mages & leur faux Smerdis, convinrent d'élire un Roi entr'eux. Pour cet effet chacun devoit le lendemain sortir de la ville à cheval, & celui dont le cheval henniroit le premier devoit être Roi. Nous avons dit ci-des-

fus par quelle ruse Cēbarès fit tomber l'empire entre les mains de Darius. Sa famille fut la seconde & dernière qui gouverna la seconde Monarchie, comme on le voit par la liste suivante.

I.

Première Famille.

1. Cyrus le Grand. 2. Cambyse.

II.

Seconde Famille.

- |                            |                       |
|----------------------------|-----------------------|
| 3. Darius Hystaspes.       | 7. Artaxerxès Mnémon. |
| 4. Xerxès.                 | 8. Artaxerxès Ochus.  |
| 5. Artaxerxès Longue-main. | 9. Arsames &          |
| 6. Darius Nothus.          | 10. Darius Codoman.   |

qui fut le dernier Monarque des Perses: la seconde Monarchie s'éteignit à sa mort, & Alexandre le Grand commença la troisième grande Monarchie qui fut celle des Grecs.

Cette troisième Monarchie qui commença à la chute de la seconde, fut appelée la Monarchie des Grecs ou des

Macédoniens, à cause de son fondateur Alexandre qui étoit Macédonien & par conséquent Grec de naissance. On fait qu'il vainquit Darius dernier Roi des Perses, & fonda la troisieme Monarchie l'an du monde 3642, & 329 ans avant la naissance de Christ. L'Empire d'Alexandre fut beaucoup plus étendu qu'aucun des empires précédents; puisque ce Prince ajouta à ses états de Grece les royaumes de Médie & de Perse, & en douze ans se rendit maître de presque tout l'univers. Mais la Monarchie des Grecs ne subsista pas long-temps dans cet état florissant. Alexandre mourut sans enfants; laissa ses états *au plus digne* (y), & de cette maniere suscita plusieurs compétiteurs. Car chacun dans son cœur prétendoit y avoir part. Enfin après plusieurs grands débats, les quatre principaux partagerent l'empire entr'eux & fondèrent quatre Dynasties ou Royaumes, c'est-à-dire le Royaume de Macédoine, celui de l'Asie mineure, celui de Syrie & celui d'Égypte. A la fin ces quatre Royaumes subirent le joug des Romains.

1<sup>o</sup>. L'Asie mineure fut conquise par

(y) Τῷ κρείττω. Blount.

les Romains lorsqu'Antiochus le Grand fut battu par le Proconsul L. Scipion, à qui cette victoire procura le nom d'Asiatique (*Justin Lib. XXXI. (2). Tite-Live Lib. XXXVII. (a).*)

2°. Les Romains subjuguèrent la Macédoine quand Paul Émile Consul de Rome prit prisonnier Persée, dernier Roi de ce pays, l'an du monde 3803. & environ 156 ans après la mort d'Alexandre le Grand.

3°. Les Romains conquièrent la Syrie quand Tigranes fut défait par Pompée deux cens soixante ans après la mort d'Alexandre le Grand (*Justin (b), Plutarque (c), Tite-Live (d).*)

4°. Enfin César Auguste ajouta le Royaume d'Egypte à l'Empire Romain lorsqu'il vainquit Antoine & Cléopâtre, &

(2) Cap. 8. circa finem; mais cet Auteur ne dit pas que L. Scipion obtint le nom d'Asiatique.

(a) Cet Auteur (Cap. 58.) enseigne que L. Scipion prit le nom d'Asiatique.

(b) Justin (Lib. XL. Cap. 2.) dit bien que Pompée réduisit la Syrie en province Romaine; mais il ne fixe pas l'époque de cet événement.

(c) Dans la vie de Pompée.

(d) Ce qui nous reste de Tite-Live ne va que jusqu'aux temps de Scipion l'Africain.



réduisit l'Égypte en province deux cens quatre-vingt-quatorze ans après la mort d'Alexandre. (*Plutarque dans la vie d'Antoine (e)*, *Polem Liv. III. Ch. 8.*) Ainsi la Monarchie des Grecs dura exactement trois cens ans: deux cens nonante-quatre depuis la mort d'Alexandre à celle de Cléopatre (*selon Ptolomée*); & six ans depuis la mort de Darius Codoman à celle d'Alexandre (*Arrien, Diodore.*) Voici la liste des Rois des quatre Dynasties.

## I.

Alexandre le Grand régna six ans sur toute la Monarchie des Grecs, & commença à régner l'an du monde 3642.

## II.

La Monarchie fut divisée en quatre Dynasties, de Macédoine, d'Asie, de Syrie, & d'Égypte.

## I.

*Les Rois de Macédoine furent.*

1. Aridée frere d'Alexandre le Grand.
2. Cassandre fils d'Antipater.
3. Philippe fils de Cassandre.

(e) Plutarque dans la vie d'Antoine ne dit pas seulement qu'Auguste réduisit l'Égypte en Province Romaine.

4. Antipater & Alexandre, tous deux fils de Cassandre.
5. Démétrius Poliorcetes fils d'Antigone Roi d'Asie.
6. Pyrrhus Roi d'Épire.
7. Lyfimaque de Thrace, cet Officier d'Alexandre qui avoit tué le Lion.
8. Ptolomée Céraunus fils de Ptolomée Lagus.
9. Méléagre un des anciens Officiers d'Alexandre.
10. Antipater II.
11. Sosthènes.
12. Antigone Gonathas fils de Démétrius Poliorcetes.
13. Démétrius second fils d'Antigone.
14. Antigone II. surnommé Doson.
15. Philippe fils de Démétrius vaincu par les Romains.
16. Persée.

Persée vaincu par Paul Émile fut mis en prison pour le reste de ses jours : ainsi le Royaume de Macédoine tomba sous la puissance des Romains qui d'abord le laisserent libre : mais les Macédoniens furent entraînés dans la revolte par un faux Philippe ; les Romains alors réduisirent la Macédoine en province & ainsi

finit cette partie de la troisieme Monarchie l'an du monde 3803.

I I.

*Les Rois de l'Asie mineure furent:*

1. Antigone fils naturel de Philippe de Macédoine.
2. Démétrius Poliorcetes détrôné par son gendre Séleucus Nicanor. L'Asie mineure fut annexée au Royaume de Syrie l'an du monde 3663.

I I I.

*Les Rois de Syrie furent:*

1. Séleucus Nicanor.
2. Antiochus Soter fils de Séleucus Nicanor.
3. Antiochus II. surnommé Théos.
4. Séleucus Callinicus fils de Théos.
5. Séleucus Céraunus fils de Callinicus.
6. Antiochus le grand frere de Céraunus.
7. Séleucus Philopater ou Soter fils d'Antiochus le Grand.
8. Antiochus Épiphanes frere de Séleucus.
9. Antiochus Eupator fils d'Antiochus Épiphanes.

10. Démétrius Soter.
11. Alexandre Bala ou Véles.
12. Démétrius Nicanor fils de Démétrius Soter.
13. Antiochus Entheus.
14. Tryphon.
15. Antiochus Sydetes ou Soter fils de Démétrius Nicanor.
16. Démétrius II. Nicanor de retour.
17. Alexandre Sebenna.
18. Antiochus Grypus fils de Démétrius.
19. Antiochus Cyzicénus, Séleucus V, Antiochus Eusebe, Philippe, & Démétrius, tous fils de Grypus, eurent des différends entr'eux & furent la proie de Tigranes Roi des Parthes.
20. Tigranes. Il fut vaincu par Pompée, & la Syrie devint une des provinces Romaines l'an du monde 3890.

#### I V.

*Les Rois d'Egypte furent :*

1. Ptolomée Lagus fils naturel de Philippe de Macédoine.
2. Ptolomée Philadelphie, qui épousa sa sœur Arsinoé.



3. Ptolomée Évergetes.
4. Ptolomée Philopator.
5. Ptolomée Épiphanes.
6. Ptolomée Philométor.
7. Ptolomée Physcon.
8. Ptolomée Lathurus ou Lamyrus.
9. Ptolomée Alexandre.
10. Ptolomée Lathurus rappelé de l'exil.
11. Ptolomée Auletes.
12. Ptolomée Dionysius.
13. Cléopatre fille de Ptolomée Auletes.

Cette Cléopatre fut d'abord maîtresse de Jules César, & ensuite de Marc Antoine. Cléopatre fut si affligée de la déroute d'Antoine à Actium, qu'elle se fit mourir en se faisant piquer par un aspic. Après sa mort l'Égypte devint province Romaine, & la troisième Monarchie fut totalement éteinte.

Ainsi la puissance Romaine dévora les quatre divisions de la troisième Monarchie : par conséquent la quatrième a dû commencer à Rome ; & nous trouvons que la chose arriva : car on regarde Jules César comme fondateur de la quatrième Monarchie qui tira son nom de la

ville de Rome. Plutarque (f) au sujet de la grandeur de cet Empire dit: l'empire Romain fut pour ainsi dire l'ancre du monde qui flotloit. La ville de Rome fut appelée la capitale du monde, & les Romains, Seigneurs du monde. O Rome Déesse de la terre & des nations que rien n'égale, & dont rien n'approche, dit Martial (g)! Et Properce: que tous les prodiges de la terre le cèdent à Rome: c'est ici que la nature a ramassé ce qui a jamais été ailleurs (h); & Ovide: (dans le second livre des fastes) les autres nations ont un terrain borné; la ville de Rome s'étend autant que le monde (i). De même Pétrone Arbiter; déjà les Romains victorieux possédoient le monde entier, la mer, la terre, tout ce que la lune & le soleil voyent (k).

(f) De la fortune des Romains au commencement.

(g) *Terrarum Dea, gentiumque Roma,*

*Cui par est nihil, & nihil secundum.*

(h) *Omnia Romanæ cedunt miracula terræ.*

*Natura hic posuit, quicquid ubique fuit.*

(i) *Gentibus est aliis tellus data limite certo;*

*Romanæ spatium est urbis & orbis idem.*

v. 683. 684.

(k) *Orbem jam totum victor Romanus habebat*

*Qua mare, qua terræ; qua sidus currit ut rumque.*

Au commencement du Poëme de la guerre civile.

On divise la durée de l'empire Romain en plusieurs périodes. La première renferme tous les Empereurs payens ; commence à Jules César & finit à Constantin le Grand : sa durée est d'environ trois cens cinquante-cinq ans. La seconde période s'étend depuis Constantin le Grand, jusqu'à Justinien. La troisième va de Justinien jusqu'à Charlemagne. La quatrième depuis Charlemagne jusqu'à nos jours & contient le gouvernement des Francs d'occident.

Philostate vivoit long-temps avant les trois dernières périodes ; c'est pourquoi je ne saurois avoir occasion de rapporter la moindre partie de leur histoire. Je me bornerai donc à la première période de la quatrième Monarchie. Voici la note des Empereurs.

- |                      |                      |
|----------------------|----------------------|
| 1. Cajus Jule César. | 7. Sergius Galba.    |
| 2. Octavien César    | 8. Salvius Othon.    |
| Auguste.             | 9. Aulus Vitellius.  |
| 3. Cl. Tibere Né-    | 10. Flav. Vespasien. |
| ron.                 | 11. Titus Vespasien. |
| 4. Cajus Caligula.   | 12. Fl. Domitien.    |
| 5. Claude Tibere     | 13. Nerva Coccejus.  |
| Drusus.              | 14. Ulpus Trajan.    |
| 6. Cl. Domitius Né-  | 15. Ælius Hadrien.   |
| ron.                 | 16. Antonin le       |

Pieux.	& son fils.
17. M. Aur. Antonin le Philosophe.	31. Decius & son fils.
18. Aurele Commode.	32. Trebonien Galus.
19. P. Ælius Pertinax.	33. Publ. Licinius Valérien.
20. Didius Julien.	34. P. Licinius Galien.
21. Septime Severe.	35. Claude.
22. Antonin Bassien Caracalla.	36. Valere Aurélien.
23. Opilius Macrin.	37. M. Claude Tacite.
24. Héliogabale.	38. M. Aurele Probus.
25. Aur. Alexandre Sévere.	39. M. Aurele Carus.
26. Maximin de Trace.	40. Valere Dioclétien & Maximien.
27. Gordien pere & fils.	41. Constance Chlore pere de Constantin le Grand.
28. Pupien & Balbin.	
29. Gordien III.	
30. Philippe Arabs	

Il y a quelques années que j'avois composé pour mon propre usage cet abrégé d'histoire, afin de suppléer à ma mauvaise mémoire. Je l'ai trouvé fort utile en lisant l'histoire ancienne. Celui qui



n'a pas une connoissance générale de la succession des Empereurs & des Rois, se trouvera fort embarrassé lorsqu'il lira les vies des Princes qui d'ordinaire se rapportent aux affaires précédentes : il ne pourra pas non plus se rappeler & bien digérer ce qu'il lit. Etre bien au fait de l'origine, des progrès, de la décadence, & de la destruction d'un Empire, est la chose du monde la plus utile à ceux qui ensuite veulent lire la vie des Princes. Quand on fait comment la première Monarchie fut fondée par Nimbrod, augmentée par Ninus & par Sémiramis, partagée après la mort de Sardanapale & anéantie par Cyrus, on peut s'enfoncer sûrement & avec plaisir dans les Chroniques de cette Monarchie. Quand on fait comment Cyrus, par la défaite de Belthazar & par la mort de Darius Médus son oncle, réunit sous sa puissance les Empires d'Assyrie & de Babylone, les transporta aux Perses, & commença la seconde Monarchie ; comment la famille de Cyrus finit dans la personne de son fils Cambyse, comment Darius Hystaspes monta sur le trône par le hennissement d'un cheval ; comment le sceptre resta dans sa famille jusqu'à ce que par le luxe de

Darius Codoman la seconde Monarchie fut renversée , & l'Empire passa aux Grecs sous Alexandre le Grand , on peut s'instruire fort aisément du détail de l'histoire de Perse. De même quand on fait comment Alexandre par sa victoire sur Darius donna commencement à la Monarchie des Grecs ; comment après la mort d'Alexandre elle fut partagée en quatre Royaumes ; & comment chacun de ces Royaumes fut ensuite soumis par les Romains , on peut facilement apprendre non seulement les divers affoiblissements & la ruine de la troisième Monarchie , mais aussi les pas que les Romains firent vers la quatrième qui enfin commença sous Jules-César , & dura jusqu'à Constantin le Grand. Donc rien n'est plus utile à un historien que de bien comprendre la succession d'une Monarchie , & comment elle est tombée dans une autre. J'espère que cette méthode si utile , courte , & nouvelle , ne fera pas moins avantageuse aux autres qu'à moi-même. Cependant , puisque mon but est de rendre service à ceux qui veulent lire les histoires étendues , je les avertis que pour la Monarchie Assyrienne ils pourront lire , outre l'Ecriture , Joseph , Diodore de Sicile , & Justin , abrégiateur de Tro-

gue Pompée. D'autres Auteurs anciens avoient traité la même matiere, comme Ctésias, Bérofe, & Mégasthene; mais il ne nous en reste que quelques fragments qui se trouvent dans Photius, & dans Joseph, à moins qu'on ne veuille ajouter foi au moine Annius de Viterbe qui a répandu dans le monde ses propres impostures sous les noms de Bérofe, de Ctésias, de Mégasthene, & d'autres Auteurs anciens.

Pour la seconde Monarchie qu'on appelle de Perse, on peut lire Hérodote, dans lequel il faut, pour n'être pas trompé, distinguer ce qu'il dit d'après ses propres lumieres, de ce qu'il rapporte sur des ouï-dire: il faut lire aussi Thucydide qui décrit fidelement la guerre du Péloponese, arrivée de son temps. Il ne faut pas oublier Xénophon, grand dans la guerre, dans la philosophie, & dans l'histoire, quoiqu'il semble que son histoire de Cyrus soit un roman politique plutôt qu'une histoire, & que le caractère de Cyrus montre plutôt ce qu'un Prince devoit être, que ce que Cyrus étoit réellement. Il faut lire aussi Plutarque, Diodore, & Justin.

Quant à la troisieme Monarchie, on  
doit



doit lire Arrien de Nicomédie & Quinte Curce qui parlent des faits d'Alexandre, de même que Plutarque, Justin, Polybe, & Diodore, qui donnent l'histoire des successeurs d'Alexandre.

Enfin pour être bien au fait de la Monarchie de Rome, qui est la quatrième, il faut lire les commentaires de César, Denis d'Halicarnasse, Tite-Live, Valere Maxime, Plutarque, Corneille Tacite, Pline le jeune, Suétone, Appien, Flore, Hérodien, Dion Cassius, Jules Capitolin, Ælius Lampridius, Flavius Vospiscus, Spartien, Volcatius Gallicanus, & Ammien Marcellin; pour ne pas parler des Auteurs Ecclésiastiques, qui ont écrit après Constantin, ou qui ont entre-mêlé l'histoire sacrée & profane.

Nous avons plusieurs excellents Auteurs modernes qui ont traité de ces quatre Monarchies, tels que le savant & vénérable Primat Usher dans ses annales célèbres pour la Chronologie; le Chevalier Walter Rawleigh aussi distingué par son courage que par son génie, qui excelle sur-tout dans la critique, dans laquelle cependant il est un peu trop prolix; le savant & ingénieux Docteur



Hoel, plus connu par sa méthode que par son style; & le savant Prideaux qui par son introduction à l'histoire s'est rendu si utile à notre jeunesse. Mais après avoir lu tous ces Auteurs, il faut aller aux sources & lire les anciens, car

Plus douces sont les eaux que l'on boit à la source (1)

---

## CHAPITRE XXX.

*Apollonius entre dans le palais Royal.*

**A**POLLONIUS entra donc environné de gens qui l'accompagnoient & qui pensoient (1) faire ainsi leur cour; car on s'étoit apperçu que l'arrivée d'Apollonius faisoit plaisir au Roi. Ce Philosophe entra dans le palais, & ne jeta pas un coup d'œil sur ce que les hommes ont coutume d'admirer. Il passa avec l'indifférence d'un voyageur, & appelant Damis, il lui dit: ne m'avez-vous pas dernièrement demandé le nom de cette (2) femme de

(1) *Dulcius ex ipso fonte bibuntur aquæ.* Bleunt.

Pamphylie qui, dit-on, étoit liée avec (3) Sapho, & avoit composé des hymnes qu'on chante encore à l'honneur de (4) Diane Pergée sur les modes (5) Éolien & Pamphylien? Je l'ai demandé, dit Damis, mais vous ne m'avez pas dit son nom. Apollonius répliqua, je ne le dis pas; mais je vous expliquai les modes des hymnes, leurs noms, & comment cette femme transposa les pièces du mode Éolien dans celui qui est le plus haut de tous, & que les Pamphyliens s'attribuent. Ensuite nous passâmes à d'autres discours, & vous ne m'avez plus demandé le nom de cette femme savante. Elle s'appelloit Damophile: on dit que comme Sapho, elle eut pour disciples plusieurs vierges de son âge, & qu'elle composa plusieurs poèmes, les uns sur l'amour, & les autres à la louange des Dieux. On chante l'hymne fait à l'honneur de Diane tant sur les modes de Sapho que sur ceux de Damophile.

Ainsi Apollonius bien loin d'admirer les richesses & la magnificence du Roi, parla d'autre chose sans daigner les regarder.

## C H A P I T R E   X X X I .

*Apollonius à l'audience.*

**L**E Roi l'ayant apperçu, car le vestibule du temple étoit assez grand, dit quelques mots à ceux qui étoient autour de lui, & déclara qu'il connoissoit cet étranger. Apollonius s'avancant, le Roi dit à haute voix, c'est cet Apollonius que mon frere Mégabate m'a dit avoir vu à Antioche, où il étoit honoré & admiré par tous les gens de bien: il me le décrivit tel que je le vois. Apollonius s'approcha du Roi & le salua: le Roi lui parla Grec & l'invita à sacrifier aux Dieux avec lui. Car il étoit sur le point d'immoler au Soleil un cheval blanc de la race de (6) Nifée, choisi, & magnifiquement enharnaché comme pour une fête. Apollonius répondit: ô Roi vous sacrifierez à votre maniere, & vous me permettrez de sacrifier à la mienne. Après ces paroles il prit de l'encens & dit: ô Soleil envoie moi aussi loin qu'il te semble bon pour moi & pour toi: fais-moi la grace de connoître les gens de bien,

& de ne point connoître les méchants, & de n'en être point connu. En prononçant ces paroles il jeta l'encens sur le feu, ensuite il examina de quel côté le feu montoit, de quel côté il paroissoit plus sombre, combien de pointes il pousoit, & en quel endroit; & acceptant l'augure autant qu'il paroissoit favorable, il dit: ô Roi sacrifiez à votre maniere & suivez les cérémonies de notre pays; pour moi j'ai achevé mon sacrifice suivant les rites que j'ai adoptés. Après ces mots il s'en alla pour ne point participer au sang & au meurtre.

---

## CHAPITRE XXXII.

*Continuation de l'audience.*

**A**PRÈS le sacrifice Apollonius s'approcha du Roi, & dit; entendez-vous à fond la langue Grecque, ou en avez-vous seulement appris assez pour parler aux Grecs qui pourroient venir à votre audience, & les entretenir plus commodément? (m)

(m) Qu'importoit à Apollonius qui entendoit toutes les langues, que le Roi fût le Grec?



Le Roi répondit: Je possède la langue Grecque aussi bien que ma langue maternelle, vous n'avez qu'à dire hardiment ce que vous voudrez; car je pense que c'est le but de cette question. Il est vrai, répliqua Apollonius, écoutez donc; je ne voyage que pour passer aux Indes; cependant je n'ai pas voulu aller plus loin sans vous approcher, ayant appris que vous êtes un homme aussi parfait que je vois que vous l'êtes. De plus je souhaitois de connoître la sagesse que les Magistes professent parmi vous, & sur-tout s'ils sont aussi sçavants dans les choses divines qu'on le dit. Pour moi je professe la doctrine de (7) Pythagore de Samos qui m'a enseigné à honorer les Dieux comme vous avez vu; à les respecter, qu'ils se rendent visibles ou non; à m'entretenir quelquefois avec eux; & à m'habiller de cette dépouille de la terre. Ce n'est pas de la laine arrachée du dos des brebis; c'est une chose pure sortie d'une chose pure, c'est un présent de la terre & de l'eau, que mon habit de lin. J'ai aussi tiré de Pythagore la coutume de laisser croître mes cheveux, & de m'abstenir de toute nourriture qui a eu vie. Je ne me livrerai aux plaisirs de la table

& à la mollesse , ni avec vous ni avec personne : mais je puis fort aisément délivrer qui que ce soit de ses soucis & de ses inquiétudes , parce que je fais ce qu'il faut faire , & même je le prévois.

Qu'Apollonius tint ce discours au Roi nous l'apprenons non seulement de Damis , mais aussi d'Apollonius lui-même qui l'écrivit dans une de ses lettres , comme il y a rapporté plusieurs autres discours qu'il avoit tenu.

## ECLAIRCISSEMENTS

*sur les Chap. XXX. XXXI. & XXXII.*

(1) *Qui pensoient faire ainsi leur cour.*  
Ce passage nous fournit une bonne occasion de réfléchir sur la manière basse & fervile dont les courtisans flattent leur Souverain. „ Titus-Livius (n) dit vrai „ que le langage des hommes nourris „ sous la Royauté , est toujours plein de „ vaines ostentations & faux tesmoigna- „ ges : chascun eslevant indifféremment „ son Roi à l'extrême ligne de valeur &

(n) Tite-Live. Liv. 35. Chap. 48. §. 2.

„ grandeur souveraine.” (o) *Que tout ce qu'il foule aux pieds, devienne rose* (p). Si le Prince connoît seulement les quatre points cardinaux des vents, que le moindre sujet n'ignore point, on élève au ciel son savoir & son habileté à connoître le temps. S'il s'entend à conduire le moindre bateau sur la rivière la plus tranquille, on exalte son étonnante habileté dans l'art de la navigation ; il y a pourtant des milliers de Matelots qui en savent plus que lui. S'il s'apperçoit qu'un violon n'est pas bien accordé, on crie qu'il est grand musicien. S'il fait se tenir sur un cheval qui va au pas, c'est un excellent écuyer. Et s'il est en état de distinguer une enseigne de cabaret d'un célèbre tableau peint par un des meilleurs maîtres d'Italie, c'est un grand connoisseur en peinture. Ainsi les Princes sont trompés par les indignes esclaves qui les entourent, & qui ne souffrent point que la vérité parvienne jusqu'à eux. Ces scélérats aiment ce que le Souverain aime, ils font ce qu'il fait, quelque bas & honteux qu'il soit. „ Chacun des suivants  
d'Ale-

(o) Mont. Liv. I. Chap. 3.

(p) *Quidquid calcaverit hic, rosa fiat.*

„ d'Alexandre portoit comme lui, la tête  
 „ à costé. Et les flatteurs de Dionysius  
 „ s'entre-heurtoient en sa présence,  
 „ pouffoient & verssoient ce qui se ren-  
 „ controit à leurs pieds pour dire, qu'ils  
 „ avoient la vue aussi courte que lui....  
 „ J'en ai vu la surdité en affectation.  
 „ Et parce que le Maître haïssoit sa  
 „ femme, Plutarque a vu les courtisans  
 „ répudier les leurs qu'ils aimoient....  
 „ (q) Les flatteurs de Mithridates, d'au-  
 „ tant que leur maître prétendoient à  
 „ l'honneur de bon médecin, lui por-  
 „ toient à inciser & à cautériser leurs  
 „ membres (r);” sachant bien que quand  
 „ un Prince s'érige en médecin, on ne peut  
 „ lui faire de plus grand plaisir que de se  
 „ rendre son malade. „ Adrian l'Empereur  
 „ se débatant avec le Philosophe Favo-  
 „ rinus de l'interprétation de quelque  
 „ mot, Favorinus lui en quitta bientôt  
 „ la victoire; ses amis se plaignant à lui:  
 „ vous vous moquez, fit-il, voudriez-  
 „ vous qu'il ne fust pas plus sçavant que  
 „ moi, lui qui commande à trente lé-

(q) Ce fait est mal rapporté. Voyez Plut. de la dis-  
 férence entre le flatteur & l'ami. Ch. 8.

(r) Mont. Liv. III. Ch. 7.



„ gions? Auguste escrivit des vers con-  
 „ tre Asinius Pollio : & moi , dit Pollio ,  
 „ je me tais ; ce n'est pas sagesse d'es-  
 „ crire à l'envi de celui qui peut pros-  
 „ crire : & avoient raison. Car Diony-  
 „ sius pour ne pouvoir esgaller Philo-  
 „ xenus en la Poésie , & Platon en dis-  
 „ cours , condamna l'un aux carrieres ,  
 „ & envoya vendre l'autre esclave en  
 „ l'isle d'Égine (s). Vois-je pas que  
 „ le meschant , le bon Roi , celui qu'on  
 „ hait , celui qu'on aime , autant en a  
 „ l'un que l'autre (t).” On le suit com-  
 „ me les corbeaux suivent les charognes ,  
 „ non pas pour eux , mais pour soi. „ Ses  
 „ courtisans louoient un jour Julian l'Em-  
 „ pereur de faire bonne justice : Je m'e-  
 „ norgueillerois volontiers , dit-il , de  
 „ ces louanges , si elles venoient de per-  
 „ sonnes , qui osassent accuser ou mes-  
 „ louer mes actions contraires , quand  
 „ elles y feroient.... (u) Les flatteurs du  
 „ grand Alexandre lui faisoient accroire  
 „ qu'il étoit fils de Jupiter : un jour es-  
 „ tant blessé , regardant escouler le sang

(s) Mont. Liv. III. Ch. 7.

(t) Mont. Liv. I. Ch. 42.

(u) Ammien Marcelin Lib. XXII. Cap. ix.

„ de sa playe, qu'en dites-vous? fit-il,  
 „ est-ce pas ici un sang vermeil, & pu-  
 „ rement humain? Il n'est pas de la trem-  
 „ pe de celui qu'Homere fait escouler  
 „ de la playe des Dieux. Hermodorus  
 „ le Poëte avoit fait des vers en l'hon-  
 „ neur d'Antigonus, où il l'appelloit fils  
 „ du Soleil: & lui au contraire: celui,  
 „ dit-il, qui vuide ma chaise percée,  
 „ sçait bien qu'il n'en est rien (v).” Sé-  
 „ neque (*Thyest. Act. II. Scen. 1.*) place  
 un des plus grands avantages de la sou-  
 veraineté, en ce que les sujets sont forcés  
 à supporter, à louer même les plus gran-  
 des extravagances de leur Souverain:  
 (w) si un Prince est aussi efféminé que  
 Sardanapale, les courtisans applaudissent  
 à sa passion déréglée; ils ambitionnent

(v) Mōnt. Liv. I. Ch. 42.

(w) ——— *Maximum hoc regni bonum est,  
 Qued fasta Domini cogitur populus sui  
 Quam ferre tam laudare.*

v. 205 - 207.

Qu'on peut traduire

Les sujets, non contents de souffrir leurs Souverains;  
 Doivent louer leurs faits, & vanter leurs desseins  
 De louanges toujours se faire offrir l'hommage,  
 Est de la royauté le plus grand avantage.

plus les bonnes graces de Cléopatre, & se glorifient plus de ce qu'elle leur a fourni, que du plus grand honneur du monde. Aussi un Auteur ingénieux observe-t-il que les visages des courtisans sont toujours à la mode comme leurs habits; car le courtisan qui ne fait pas changer de physionomie suivant l'occasion, ne sauroit changer de linge quand il convient. Sémpronius tua lâchement Pompée sur le rivage d'Égypte pour captiver la bienveillance de César: il auroit également tué César si César eût été malheureux. Il n'y a ni bassesse ni trahison que ces lâches flatteurs n'entreprennent pour plaire à leur Prince, dut-elle perdre le Roi & le Royaume. S'il a du penchant à la tyrannie, ils la favorisent en lui conseillant de tenir une armée sur pied, d'opprimer le peuple par des exactions illégitimes, & de le gouverner sans loix: & s'il est adonné aux femmes, sur le champ ils deviennent autant de Mercures. Les hommes qui s'empressent le plus à débarasser le Prince de tout soin & de toute affaire, & les femmes qui contribuent le plus à ses plaisirs, sont ses principaux favoris; & malgré les grands maux qui en résultent pour les sujets,

ces favoris sont idolâtrés par les parasites subalternes; car tout jeune courtisan est comme une plante de houblon, qui doit avoir son échalas pour la soutenir; de là vient que quand un grand favori tombe, plusieurs autres périssent. On dit que la baleine marche sous la conduite d'un petit poisson; il en est de même de la plupart des Princes, qui, étant moins instruits de la vérité que les hommes des autres conditions, sont dans les affaires les plus importantes, menés par une maîtresse perfide, ou par un indigne favori.

(2) *La Pamphylie* est une des provinces de l'Asie mineure, à l'orient de la Cilicie, près du mont Taurus. *Sit. clim.* 5.

(3) *Sapho* fut une femme de Lesbos célèbre par son talent poétique. Tous les Auteurs s'accordent à dire que Cléïs étoit sa mere: mais les uns lui donnent pour pere Scammondronymus, d'autres Simon, d'autres Eunonimus ou Eumenes, d'autres Érégius ou Eucrytus, d'autres Sémas, d'autres Camonus (x), & d'autres Étarcus. Elle eut trois freres, La-

(x) Lilio Giraldi, duquel presque tout cet article est tire, dit Canon (De Poetar. histor. Dial. 10. Article *Sapho.*)



rycus, Eurygius, & Cheraxus. Son favori & bien-aimé fut Larycus; elle eut tant de haine pour Cheraxus qu'elle composa plusieurs poèmes pleins d'invectives contre lui. Elle épousa un homme opulent nommé Cercola selon les uns, & Cercylla selon les autres. Elle n'en eut qu'une fille nommée Cléis comme sa grand-mere. Sapho devint veuve, & quelques Auteurs qui la peignent comme fort portée à l'amour, disent qu'elle se passionna pour Phaon. Il alla en Sicile; elle devint jalouse pendant son absence, & par un excès de passion se jeta du haut d'un rocher dans la mer, l'an du monde 4584, & 515 avant sa naissance de notre Seigneur, selon Thévet qui fait Sapho contemporaine de Xénophanes Philosophe, de Théogone & de Pindare Poètes Grecs, & de Lucrece matrone Romaine. Mais, selon Vossius (*de Poet Græc*) quelques-uns pensent qu'elle vivoit du temps d'Archiloque & d'Hipponactes, ou plutôt dans la quarante-deuxieme Olympiade. (y).

(y) Vossius dans son traité *de Veterum poetarum temporibus* Lib. I. Cap. 3. dit qu'une Sapho vécut l'Olympiade quarante-deuxieme; & celle de Lesbos du temps d'Alcée, de Stésichore, & de Pittaque.

Plutarque (*de l'amour*) parle de la passion de Sapho ; il dit que cette femme perdit sa voix, devint muette, pâle, & blême, tomba dans des sueurs froides, dans des tremblements, dans des tournements de tête ; & que quand elle voyoit son amant, elle avoit des accès de vertiges, de foibleſſes, & d'évanouiſſements, ce qu'il prouve par les vers même de Sapho. Mais Thévet, Cosmographe d'Henri III. Roi de France, fait ſon apologie, défend ſa chaſteté, & rejette ces crimes ſur une autre femme de même nom, du même pays, & douée du même talent. Cependant les Latins ne parlent que d'une Sapho. Giraldi l'appelle mâle (x), je ne ſais ſi c'eſt à cauſe de ſon penchant à l'amour, ou à cauſe de ſes études. Horace lui donne la même épithète (a) ; *La mâle Sapho fait dans ſes vers uſage des meſures d'Archiloque.* Elle fut auſſi appelée Belle à cauſe de la beauté de ſes vers. L'Anthologie Grecque la nomme la douce abeille des Muſes. Ceux qui parlent

(x) *Mâſcula.* Giraldi ne fait que rapporter qu'Horace & Aufonius Gallus appelloient ainſi Sapho (De Poetar. hiſt. Dialog. 10. Article *Sapho.*)

(a) *Temperat Archilochi muſam pede mâſcula Sapho.*

Epift. 19. Lib. I. v. 28.

de deux femmes poètes de même nom , disent qu'une d'entr'elles inventa les vers qu'on appelle Saphiques de son nom. Ces vers sont composés d'un trochée , d'un spondée , d'un dactyle & de deux trochées comme.

*Sedibus gaudens variis, dolisque.*

Au bout de trois vers Saphiques vient un vers Adonien , composé d'un dactyle & d'un spondée , comme

*Diva dolere.*

Il est difficile de décider s'il y a eu deux Sapho , parce que s'il y en a eu deux , l'histoire de l'une est confondue avec l'histoire de l'autre. Dans cette supposition la Sapho dont Apollonius parle ici , n'est pas celle qui inventa les vers Saphiques , mais une autre qui , selon Suidas (b) , composa plusieurs Épigrammes , Élégies , vers iambiques , & neuf livres de poésies lyriques. On dit qu'elle inventa cette sorte de poésies , qui sont des chansons faites pour être chantées sur un instrument qu'on appelloit lyre , & dont l'invention est aussi attribuée à Sapho par Athenée (c)

(b) Au premier des deux articles Σαπφώ.

(c) Athénée Repas des Sophistes (Liv. XV. Ch. 9.)



& par Stobée. L'ingénieux & savant Rabin dans ses Réflexions sur la poétique d'Aristote (*d*), dit que Démétrius & Longin ont eu grande raison de tant exalter dans leurs écrits l'admirable génie de la Sapho qui composa les vers lyriques; car les fragments que nous en avons, sont pleins d'élégance, de délicatesse, & de passion. Ces fragments ont été publiés en Grec & en Latin par Henri Étienne.

Philostate dit ici que cette Sapho eut plusieurs femmes pour ses disciples. On en trouve dans Suidas (*e*) les noms, qui sont, Anagora de Milet; Gongyla de Colophon; & Eunica de Salamine (*f*).

Sapho n'a pas été la seule savante de son sexe. On peut citer Damophile de Pamphylie dont Apollonius parle dans ce

dit que, selon Ménechme, Sapho inventa la *pektis*; mais le même Athénée (Liv. IV. Ch. 28.) nous enseigne d'après Sopater, que la *pektis* avoit deux cordes. Cet instrument différoit donc de la lyre. Je n'ai pas trouvé le passage de Stobée.

(*d*) Réflexions sur la Poétique en particulier §. 30. pag. 185.

(*e*) Au premier des deux articles Σαπφώ.

(*f*) Ces noms se trouvent dans Giraldi (de Poetar. Ilust. Dial. 10. Article *Sapho*) qui cite aussi Suidas.



chapitre ; Proba femme d'un Consul Romain qui l'an du Seigneur 424, mit en vers héroïques le vieux & le nouveau Testament jusqu'à la descente du St. Esprit ; Corinne maîtresse d'Ovide , Elpia femme de Boëce ; Polla femme du Poëte Lucain qui souvent aida son mari à composer sa Pharsale ; Lesbie maîtresse de Catulle ; Cornificia Romaine qui fit des vers ; Thesbia qui composa des épigrammes ; & une autre Corinne célèbre par sa veine poétique , qui remporta cinq fois le prix de Poésie sur Pindare , qu'il disputa contr'elle à Thèbes (g). Je n'oublierai pas Mada-  
 dame Phillips , qui a été dernièrement la Sapho de l'Angleterre.

(4) *Diane Pergée.* Pergé ou Perga est une ville de la Pamphylie , éloignée d'Attalie de huit milles à l'occident. Dans Perga étoit un temple dédié à Diane, dont parle Cicéron. (*In Verrem III.*) (h) De

(g) Au sujet de cette Corinne voyez Voff. Instit. poetic. Lib. III. Cap. 15.

(h) C'est Action. Secundæ in Verrem Lib. IV. De Signis. Orat. 9. §. 32. qu'on lit, „ Faut-il s'étonner que „ Minerve à Athenes , Apollon à Délos , Junon à Samos , „ Diane à Perga ; & plusieurs autres Dieux dans l'Asie & „ dans la Grece , aient été violés par cet homme qui n'a

là vient que Diane est appelée Pergæa comme dit Méla (i), ou Pergasia comme dit Stephanus (k). Voyez aussi Dionysius v. 854. (l).

(5) Des hymnes sur les modes Eolien & Pamphylien. Plutarque (m) dans son discours sur la musique, & Giareanus dans le dixieme chapitre du second livre de son Dodécacorde, disent que la musique des anciens Grecs avoit quatre modes, dérivés des diverses provinces, qui les avoient inventés, suivant leur génie. Les trois premiers modes sont le Phrygien, le Lydien, & le Dorien. Ces modes, selon Polymnestre & Saccadas d'Argos, sont

„ pas pu respecter le Capitole:” *Miramur Athenis Miner-  
vam, Deli Apollinem, Junonem Sami, Pergæ Dianam,  
multos præterea ab isto Deos tota Asia, Græciaque viola-  
tos, qui a Capitolio manus abstinere non potuerit?*

(i) De situ Orbis Lib. I. Cap. 14.

(k) Etienne de Bizance, des nations ou des villes, Ar-  
ticles Πέγν.

(l) Dionysius Périégètes nomme Pergé, ville de la Pam-  
phylie au vers 855. Notes pag. 244.

(m) C'est un Dialogue. Plutarque nomme un de ces  
Auteurs Sacadas d'Argos, & l'autre Polymnestre de Co-  
lophon. Plutarque dit aussi, non Terfandre, mais Ter-  
pandre.

de la plus haute antiquité. Sapho de Lesbos ajouta à ces trois modes le quatrième qu'elle nomma Mixolydien, & qui compléta le nombre des quatre tétracordes. Sapho nomma son mode Mixolydien, parce qu'il étoit mêlé de Lydien (*n*). Cependant quelques Auteurs attribuent l'invention du mode Mixolydien à Thersandre, d'autres à Pythoclyde joueur de flûte, & d'autres à Lamprocles. D'autres musiciens imaginerent trois autres modes qu'ils appellerent collatéraux. Ces modes sont l'Hypodorien, l'Hypolydien & l'Hypophrygien; afin que le nombre des modes répondit au nombre des planetes. Ptolomée en ajouta un huitième qu'il appella hypermixolydien parce qu'il étoit plus aigu que les autres. Mais Apulée (*Floridorum Lib. I.*) (*o*) en nomma feu-

(*n*) Et de Dorien, dit Plutarque (Dialogue sur la Musique), qui nous enseigne que, selon quelques Auteurs, le mode Myxolydien est dû à Damon d'Athènes; & que ce mode, qui est fort pathétique, convient à la Tragédie.

(*o*) Floridor. 4. Mais Blount copie mal Apulée. Au lieu de l'*Ionien* simple, Blount auroit dû dire l'*Eolien* simple. De plus il nomme le même mode de deux manières différentes, & d'un seul mode il en fait deux; car le mot *Fastien* signifie *Ionien*; & dans ce passage d'Apulée quelques Savants lisent *Fastium* au lieu d'*Asium* que le Philo-

lement cinq, c'est-à-dire, l'Ionien simple; le Jastien varié; le Lydien plaintif; le Phrygien guerrier; & le Dorien religieux. Marcien, suivant la tradition d'Aristoxene, compte cinq modes principaux & dix collatéraux. Toute cette structure ou édifice étoit appelé l'Encyclopédie ou Sphere des Sciences, dit Agrippa (p), comme si la musique renfermoit toutes

sophie Madaure pourroit bien avoir mis pour *Ionicum*, parce que l'Ionie étoit en Asie. Enfin Blount, pour se conformer au texte d'Apulée & à la vérité, devoit dire le Phrygien religieux, & le Dorien guerrier.

Apulée dans le Livre X. de sa Métamorphose (qu'on nomme ordinairement l'Ane d'or) décrit un spectacle représentant le jugement de Paris. Il introduit Minerve suivie de la Terreur & de la Crainte; „ derriere eux, dit-il, le „ joueur de flûte jouoit le Dorien guerrier.” *At pone tergum tibicen Dorium canebat bellicosum.* Ensuite paroît Vénus accompagnée des Amours & des Graces, pendant que „ les flûtes à plusieurs trous faisoient entendre le mode „ Lydien.” *Jam tibia multiforabiles cantus Lydios audierat consonant.*

Lucien dans le Dialogue intitulé Harmonides, donne aussi au mode Phrygien le caractère de religieux, au Lydien celui de Bacchique, au Dorien celui de grave, & à l'Ionien celui de varié.

(p) De Vanit. Scientiar. Cap. 17, où se trouve une grande partie de ce que Blount vient de dire.



les sciences, vu, comme Platon le remarque dans son premier livre des loix (q), qu'on ne sauroit comprendre la musique sans connoître toutes les autres sciences. Parmi les quatre premiers & plus anciens modes, les Grecs n'approuvoient pas le Phrygien parce qu'il dissipe & entraîne trop l'esprit. C'est pourquoi Porphyre l'appelle barbare, parce qu'il excite les hommes à la fureur & aux combats. D'autres l'appellent Bacchique, c'est-à-dire, furieux & turbulent. On s'en servoit généralement dans les Anapestes; & c'étoit celui qui anciennement excitoit les Lacédémoniens & les Crétois à la guerre. Platon rejette le mode Lydien (r) comme trop aigu & éloigné de la modestie du

(q) Ou Dialogue premier, peu après les deux tiers.  
 „ Le moyen de bien régler la boisson d'une manière con-  
 „ forme à la nature ne peut pas être expliqué clairement  
 „ & suffisamment sans une bonne règle de Musique; ni la Mu-  
 „ sique sans toutes les Sciences.” Mais Platon explique  
 plus bas le mot *Musique*, & dit que par ce mot il entend  
 „ l'éducation qui rend la vertu aimable & désirable aux  
 „ enfants, & sur-tout celle qui met un citoyen adulte en  
 „ état de bien commander & de bien obéir.”

(r) De la République Livre III, au tiers du livre, environ. Plutarque dans son Dialogue sur la musique cite le même passage de Platon.

mode Dorien. Aussi étoit-il propre au plaisir & à la joie; c'est pourquoi les Lydiens, peuple vif & gai, étoient fort touchés de ce genre de musique. Le mode Dorien, plus grave & majestueux, convenoit mieux aux affections sérieuses de l'esprit; & il étoit fort estimé des Crétois, des Arcadiens, & des Lacédémoniens. Nous lisons qu'Agamemnon allant à la guerre de Troye, laissa chez lui un musicien Dorien, afin que par ses airs graves & spondaïques il préservât la chasteté de sa femme Clytemnestre; en sorte qu'Egiste ne put obtenir que cette Reine se rendît à ses désirs, qu'après qu'il eût tué ce musicien. Enfin le mode myxolydien inventé par Sapho, étoit seulement bon pour les Tragédies, & propre à exciter la compassion (*Agrippa de vanitate scientiarum*). Voici le rapport de notre gamme moderne & de l'ancienne.

Nete hypaton - - A, sol, re, ut.

Paranete hyperbo- G, sol, re, ut.  
léon

Trite hyperboléon F, fa, ut.

Nete diezeugmenon E, la, mi.

Paranete diezeug- D, la, sol, re.  
menon

Trite diezeugmenon C, sol, fa, ut.

Paramese - - - B, fa, la, mi.  
 Mese - - - A, la, mi, ut.  
 Lichanos meson - G, fol, re, ut.  
 Parhypate meson - F, fa, ut.  
 Hypate meson - E, la, mi.  
 Lichanos hypaton - D, fol, re.  
 Parhypate hypaton C, fa, ut.  
 Hypate hypaton - B, mi.  
 Proslambanomene - A, re.

Ceux qui veulent en savoir d'avantage à ce sujet peuvent lire Glareanus Lib. II. Zéclin (*s*), Apulée & Plutarque.

Pline (*t*) dit que la musique en général fut inventé par Amphion fils de Jupiter & d'Antiope. Les Grecs en attribuent l'invention à Diodore (*u*); & Eusebe (*v*) à Zéphus & à Amphion; Solin (*w*) aux Crétois; & Polybe. (*x*) aux Arcadiens. Quant

(*s*) Probablement Zarlin.

(*t*) Hist. Nat. Lib. VII.

(*u*) Les Grecs, au rapport d'Eusebe (Préparat. Evang. Liv. II.) en attribuoient l'invention à Dionysius.

(*v*) Eusebe (Prépar. Evang. Lib. X. Chap. 3.) donne à Zétus & à Amphion le nom d'inventeurs de la musique.

(*w*) Polyhist. Cap. 17.

(*x*) Polybe (Lib. IV. pas loin du commencement) dit que les Arcadiens ont aimé la musique des temps les plus anciens, & ont voulu que les jeunes gens l'étudiaient jusqu'à trente ans. Ensuite Polybe expose la raison de cette institution.

Quant aux différentes sortes de musique quelques-uns attribuent l'invention de la lyre à Mercure: d'autres à Amphion, & d'autres à Apollon; celle de la flûte est attribuée à Pan ou à Cybele selon Eusebe (y), ou bien à Apollon; celle des trompettes d'argent à Moïse; celle des tambours aux Romains; celle des violons à Haliattes Roi des Lydiens; & celle du luth aux Grecs. Hermophile rangeoit la pulsation des veines suivant certaines mesures de musique. Enfin les Troglodytes inventerent le timpanon (z).

On peut dire bien des choses à l'avantage & au désavantage de la musique. Premièrement on peut dire à sa louange, que la musique étant l'art de l'harmonie, ceux qui ne l'aiment pas, sont aussi extravagants que ceux qui ne font aucune différence entre un beau visage & un laid; puisque dans un cas comme dans l'autre il ne s'agit que de proportions.

(y) Eusebe (prépar. Evangél. Liv. II. Chap. 4.) n'assure pas, mais rapporte comme une tradition Phrygienne que Cybele inventa une sorte d'instrument à vent, que les Grecs appellent Syrinx, & que Marsyas inventa la flûte.

(z) Ce paragraphe est extrait de Polydore Virgile (de Invent. rer. Lib. I. Cap. 14. & 15)



La musique guérit de quelques maladies, comme de la mélancolie & de la morsure de la tarantule : elle appaise le délire des démoniaques, comme nous lisons dans l'histoire de Saül. Lorsque les petits enfants pleurent, on les fait taire en frappant quelques clefs l'une contre l'autre, ou contre un bassin ; & quand ils sont un peu plus grands, ils s'amusement des chansons de leurs nourrices. Pour enseigner plus aisément leurs loix aux jeunes gens, les Crétois les obligeoient à les chanter. Et nous voyons qu'on a mis en vers avec raison les regles de la Grammaire. Achille dans Homere s'amuse en jouant de la lyre lorsque ses occupations militaires lui laissent du loisir. Les esclaves sur les galeres, les laboureurs, les charretiers, les ouvriers, charment l'ennui de leur travail ou de leur voyage en chantant ou en sifflant. Les artisans & les bergers adoucissent leurs occupations par le chant ; & les servantes filent avec plus d'agilité en bourdonnant quelque vieille chanson. Les Romains chantoient des vers spondaïques pendant leurs sacrifices. David dansoit devant l'arche, & tous ses Pseaumes étoient composés pour être chantés sur la harpe ou

sur quelqu'autre instrument harmonieux. La musique excite à la tristesse ou au plaisir; car comme une médecine calme ou purge les humeurs du corps, ainsi la musique calme ou purge les passions de l'esprit. L'empereur Théodose fut détourné de la résolution de détruire la ville d'Antioche par les mélodieux cantiques de quelques petits enfants que Flavien leur Evêque avoit instruits. Le Prophete Elisée fit jouer de la harpe en sa présence avant de prophétiser la destruction des Moabites; & Michée refusa de prophétiser devant le Roi Achab jusqu'à ce qu'on eût joué d'un instrument de musique. Mr. Osborn dit qu'une belle femme qui chante bien, est une fourriciere qui présente l'appas des deux côtés. Stratonice prit Mithridate avec une chanson. Si l'on considère la grande influence que la musique a sur l'esprit des hommes, on verra que c'est une bonne politique aux Ecclesiastiques d'employer les orgues dans les Eglises, afin de donner aux hommes du goût pour leurs dévotions, bonnes ou mauvaises; comme dans un air Italien les jeunes Dames font attention à la musique & non au sens des paroles. Enfin les anciens exprimerent la vénéra-

tion qu'ils avoient pour cet art lorsqu'ils feignirent qu'Apollon qui étoit le Dieu de la sagesse, étoit aussi le Dieu de la musique.

Malgré tout cela plusieurs personnes ont blâmé la musique. Antisthenes, Scipion, Emile, & Caton mépriserent souverainement cette science. Philippe fit des reproches à Alexandre parce qu'il chantoit trop bien, & son maître Antigone brisa la lyre de ce Prince. Les Egyptiens, selon Diodore (a), défendirent l'usage de la musique à leurs jeunes gens, parce qu'elle les rendoit trop efféminés & adonnés aux plaisirs. Ephorus, selon Polybe, la condamne comme un art inventé seulement pour tromper & pour débaucher les hommes (b). Mr. Osborn est grand ennemi de cet art : il dit que la musique ne dédommage jamais du temps & de l'argent qu'elle coûte à

(a) Diod. Bibl. Hist. Liv. I. à la fin de la pag. 51.  
Edit d'Etienne.

(b) Aussi Polybe (Hist. Liv. IV. pas loin du commencement) l'en blâme-t-il, par ces paroles. „ Il ne faut „ pas croire que les hommes ont inventé la musique pour „ tromper; mot indigne de lui, qu'Ephorus a laissé échapper au commencement de son ouvrage.”

ceux qui veulent s'y perfectionner ; qu'ainsi il ne trouve pas qu'elle mérite un travail ou une attention sérieuse ; que celui qui la possède, est toujours embarrassé à tenir un juste milieu entre la mauvaise humeur du musicien qui refuse aisément, & la légèreté & les empressements d'un ménétrier mercenaire ; car si l'on refuse, on passe souvent pour orgueilleux ; & si l'on est trop prêt à se rendre ; on est fortement soupçonné d'ostentation.

Entr'amis, conjuré par tout ce qui le touche,  
Un chanteur ne voudra jamais ouvrir la bouche ;  
Il ne cessera point de frédonner tout haut,  
Lorsqu'on ne lui dit rien : ils ont tous ce défaut (c).

*Horace Sat. III. Lib. I.*

(c) *Omnibus hoc vitium est cantoribus, inter amicos  
Ut nunquam inducant animum cantare rogati,  
Injusti nunquam desistant.*

V. 1-3.

Dans la traduction des Oeuvres d'Horace en vers François, ces vers sont traduits de deux manières ; les voici.

C'est des chantres fameux la commune folie ;  
Ils ne peuvent chanter dès qu'on les en supplie ;  
Ne les en priez pas, ils ne finissent point.

Autre.

C'est des musiciens le caprice ordinaire ;  
Pressez-les de chanter, avant que de le faire,



Rarement ils savent quand il faut commencer & quand il faut finir; surtout les femmes qui souvent perdent en modestie ce qu'elles gagnent en musique. Pour moi j'ai donné quelque temps à cet art, & je ne m'en repens point; car je ne prétends pas divertir les autres, mais m'amuser moi-même lorsque je quitte des études plus sérieuses. Alors je joue quelques pièces nouvelles, & cette recreation n'est ni aussi dangereuse, ni aussi coûteuse que le sont presque toutes les autres. Je jouis d'une *vieillesse qui n'est pas privée de la lyre* (d). Les vieillards même y prennent plaisir; s'ils ne peuvent pas profiter des autres recreations hors de leur maison, ils peuvent jouir de celle-ci chez eux; pourvu qu'ils puissent se servir de leurs doigts. Le goût pour les accords & pour l'harmonie est si universel que ceux qui ne l'aiment point, semblent rebelles à la nature. On trouve bien un petit nombre de personnes qui

Ils vous prieront cent fois de les en dispenser;  
Ne leur en parlez pas; ils brûlent de chanter.

(d) ——— *Senectam*

— *nec cithara carentem.*

Horat. Carm. Lib. I. Ode 31. v. 19. 20.

aiment la musique & qui pourtant sont d'un mauvais naturel; mais je n'ai jamais trouvé une seule personne qui ait de l'aversion pour toute sorte de musique & qui ne soit difficile, chagrine, bourrue, & de mauvais caractère.

Autrefois les Italiens étoient les plus savants dans cette science; depuis peu les François ont vanté les célèbres compositions de Mr. Baptiste; mais aujourd'hui l'Angleterre égale l'Italie & la France pour le nombre & pour l'excellence de ses musiciens, tels que sont Mr. Locke mort depuis peu; Mr. Jean Banister & plusieurs autres qui vivent encore.

(6) *Un cheval de la race de Nisée choisi &c.*; parce que, comme Hérodote dit (*dans sa Thalie*) (e), tous les quadrupèdes, & sur-tout les chevaux sont plus grands dans cette île que dans quelqu'autre île que ce soit. Pareillement Strabon

(e) Chap. 106. Mais Hérodote dit le contraire; „ La  
 „ dernière des régions habitées vers l'Orient, est l'Inde,  
 „ dit-il, où tous les animaux, tant quadrupèdes qu'oi-  
 „ seaux, sont beaucoup plus grands que dans les autres  
 „ endroits, excepté les chevaux (*παρὲς τῶν ἵππων*);  
 „ car les chevaux de Médie surpassent ceux de Nisée.”

(Liv. XI.) (f) exalte beaucoup les chevaux de Nifée.

Les Romains sacrifioient un cheval à Mars aux Ides de Décembre.

Niféa étoit un pays près du Golphe de Mégare dans lequel étoit Alexandropolis. Voyez Strabon (Liv. IX.) (g).

(7) *La doctrine de Pythagore.* J'ai déjà écrit différentes choses concernant ce Philosophe ; cependant permettez que je mette ici l'abrégé de son histoire & son caractère tiré de Rapin.

„ Thalès & Pythagore furent donc à  
 „ proprement parler les deux premiers  
 „ fondateurs de la Philosophie ancienne ,  
 „ l'un

(f) Article *Médie.* „ Les chevaux Niféens, qui sont  
 „ fort grands & fort bons ; & dont les Rois se servent ,  
 „ viennent , selon quelques-uns de la Médie & selon d'au-  
 „ tres de l'Arménie.” Et plus bas Article *Arménie* ; „ L'Ar-  
 „ ménie est si fertile en chevaux , qu'à cet égard elle ne cede  
 „ en rien à la Médie ; & qu'elle fournit aussi les chevaux Ni-  
 „ féens, dont les Rois de Perse ont coutume de se servir.”  
 Ces deux passages me font soupçonner que le mot Niféens ,  
 en parlant de chevaux , dénote non leur patrie , mais leur  
 qualité.

(g) Strabon Géogr. Liv. VIII. Article *Grece* ; Lib.  
 IX. Article *Attique.*

„ l'un dans la Grece, & l'autre dans l'I-  
 „ talie. Il parut dans l'école de Pytha-  
 „ gore quelque chose de plus réglé, &  
 „ de plus établi, que dans celle de Tha-  
 „ lès & de ses successeurs. Comme on  
 „ faisoit mystere de tout dans la doctrine  
 „ de Pythagore, la soumission en étoit le  
 „ principal caractère. Ce silence si ré-  
 „ ligieux, qu'il faisoit observer avec tant  
 „ de rigueur à ses disciples, étoit un art  
 „ pour se faire écouter avec plus de res-  
 „ pect. La vie de ce Philosophe est en-  
 „ core aujourd'hui un grand sujet de con-  
 „ troverse, aussi bien que sa doctrine. A  
 „ la vérité ce fut un homme d'une pro-  
 „ fonde capacité, d'une grande pénétra-  
 „ tion, & d'une application infatigable.  
 „ Sa méthode ordinaire pour enseigner,  
 „ étoit la Géométrie & les Nombres: il  
 „ faisoit comprendre les choses sensibles  
 „ & matérielles par la Géométrie, &  
 „ les choses intellectuelles par la Musi-  
 „ que & par les Nombres. Il avoit  
 „ l'esprit trop solide pour s'imaginer  
 „ quelque chose de réel dans les Nombres,  
 „ qui ne sont que des êtres pure-  
 „ ment intentionels: comme Aristote le  
 „ prouve en sa Métaphysique (*h*). Il

(*h*) Lib. IV. Cap. 5.



„ est vrai qu'il trouvoit tant de facilité à  
 „ expliquer la perfection de chaque chose,  
 „ se, par l'harmonie & les proportions,  
 „ à la maniere des Égyptiens, qu'il ne  
 „ s'exprimoit que par là, & qu'il se ser-  
 „ voit des Nombres, comme de Sym-  
 „ boles pour enseigner. Et toute cette  
 „ science des Nombres si familiere à  
 „ Pythagore, est encore aujourd'hui une  
 „ espece de mystere, dont on ne sçait  
 „ pas fort bien le secret. Jamblique dit  
 „ dans la vie de ce Philosophe, qu'il avoit  
 „ inventé une Musique propre à guérir  
 „ les passions. Sa Morale n'a rien de  
 „ réglé: ce sont de belles maximes sans  
 „ principe. Sa Physique est presque la  
 „ même que celle des Platoniciens. Sa  
 „ doctrine des deux principes du bien &  
 „ du mal, sur laquelle les Manichéens  
 „ fonderent leur créance, est fausse: il  
 „ n'y a qu'un principe réel des choses  
 „ réelles. Pythagore se vante dans Plu-  
 „ tarque que le plus grand fruit qu'il eût  
 „ tiré de la Philosophie, étoit de ne  
 „ s'étonner de rien: parce que la Philo-  
 „ sophie lui faisoit connoître la cause de  
 „ chaque chose, comme l'explique Ho-  
 „ race à Numicius. Après tout, Py-  
 „ thagore eut un si extraordinaire génie

„ pour la Philosophie, que les autres  
 „ Philosophes se sont fait honneur de  
 „ s'attacher à ses sentiments. Socrate &  
 „ Platon n'ont presque rien de beau,  
 „ qui ne soit de lui. On trouve même  
 „ quand on y regarde de près, que dans  
 „ toutes les autres sectes il regne quel-  
 „ que chose de l'esprit de Pythagore (i).”

---

## CHAPITRE XXXIII.

*Continuation de l'audience.*

**L**E Roi avoua qu'il se réjouissoit plus de l'arrivée d'Apollonius, qu'il ne feroit s'il avoit ajouté à ses richesses celles des Perses ou des Indes: il le déclara son hôte, & le reçut à sa cour. Alors Apollonius dit, si vous veniez à Tyane ma patrie, & si je vous priois de demeurer chez moi, y/resteriez-vous? Non, répondit le Roi, à moins que la maison ne fût capable de me loger convenablement avec mes gardes & toute ma suite. Je suis dans le même cas, répliqua Apollo-

(i) Rapin Réflexions sur la Philosophie en général §. 4.

nus: si je demeurois dans une maison disproportionnée à ma condition, je ne pourrois pas vivre à mon aise, car tout (1) excès est plus désagréable aux sages que le défaut ne l'est à vous autres grands Seigneurs. C'est pourquoi j'aime mieux être logé chez quelque particulier qui soit mon égal: cependant je serai avec vous autant qu'il vous plaira. Le Roi lui accorda sa demande pour ne pas l'incommoder malgré lui.

---

## CHAPITRE XXXIV.

*Apollonius loge chez un particulier.*

**A**POLLONIUS se logea chez un Babylonien homme de bien & de bonne famille. Pendant qu'il soupoit, un de ces Eunuques qui portent les ordres du Roi, alla le trouver de la part du Roi, & lui dit, le Roi t'accorde dix graces & te permet de les choisir. Il souhaite que tu ne demandes pas des bagatelles, parce qu'il veut te faire connoître, ainsi qu'à nous, combien il est généreux. Apollonius ayant loué ce message, dit,

quand me sera-t-il permis de faire ma requête ? Demain, répliqua l'Eunuque ; & il alla avertir les amis du Roi & les Princes du sang de se trouver le lendemain à l'audience , afin d'être présents aux demandes que feroit cet homme que le Roi honoroit tant. Damis écrit qu'il pensa bien qu'Apollonius ne demanderoit rien , parce qu'il connoissoit son tour d'esprit , & qu'il l'avoit entendu faire cette priere : *ô Dieux faites moi la grace d'avoir peu & de n'avoir besoin de rien.* Mais voyant qu'Apollonius étoit pensif, Damis jugea qu'il feroit quelque requête , & qu'il pensoit aux demandes qu'il devoit faire. Sur le soir Apollonius dit, Damis, je pense, en moi-même pourquoi les barbares croient que les Eunuques sont chastes, & les admettent dans les appartements des femmes. Damis répondit, les enfants même le savent. L'opération qu'ils ont soufferte, les prive des plaisirs de l'amour ; & l'on peut leur confier les femmes, & même les laisser dans le lit avec elles. Apollonius répliqua : crois-tu donc qu'ils soient privés de l'amour, & de la faculté de connoître les femmes ? Oui, dit Damis, car si on n'avoit pas cette partie qui allume le feu.



de l'amour, personne ne songeroit à aimer. Apollonius se tut quelque temps, & après il dit : demain tu apprendras que les (2) Eunuques aiment, & que les désirs qui entrent dans les cœurs des hommes par la vue, ne sont pas éteints en eux, mais qu'ils conservent toute leur force : car il arrivera quelque chose, qui réfutera ton raisonnement. S'il y a quelque moyen humain de chasser de l'esprit la passion dont nous parlons, je ne trouve pas qu'on doive mettre les Eunuques au nombre des personnes chastes ; parce que s'ils sont éloignés de l'amour, c'est par force ; & la chasteté consiste à surmonter les désirs & la passion qui nous tourmentent. Damis répliqua, nous examinerons cela une autre fois ; à présent il faut songer à répondre demain aux offres magnifiques du Roi. Peut-être ne demanderez-vous rien ; mais comment le faire sans paroître refuser par orgueil ? Songez-y ; songez au pays où nous sommes, & considérez que notre salut est entre les mains du Roi. De plus nous devons éviter tout soupçon de le mépriser. Nous devons aussi faire attention que si notre argent suffit pour aller jusqu'aux Indes, il ne suffit pas pour reve-

nir, & que nous n'avons pas des remises à attendre. Par cet artifice Damis tâchoit d'amener doucement Apollonius à ne pas refuser ce que le Roi lui offriroit.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur les Chap. XXXIII. & XXXIV.*

(1) *Tout excès est plus désagréable aux sages &c.* L'opinion la plus commune a été que la vertu consiste dans la médiocrité; & un savant François (k) remarque dans ses conférences philosophiques que „ la propriété de tout ce qui est „ dénué de raison, est d'aller à l'extrême, „ mité.” La pierre va au centre; le feu à la circonférence; la terre boit autant d'eau qu'il est possible; les animaux prennent autant de nourriture qu'ils peuvent; les araignées ne cessent de faire la toile que quand elles n'ont plus de matière; les rossignols chantent souvent jusqu'à ce qu'ils crevent; & chaque passion abandonnée à elle-même monte au plus haut point: le profond savoir dans les discours

(k) Sur une indication aussi vague que celle-ci je n'ai pas pu reconnoître l'Auteur que Blount a en vue.

& dans les écrits touche aux limites de la folie; & la force des vers montre la foiblesse de l'Auteur (1).

L'esprit est un faucon qui vole & prend l'effor;  
Plus il s'élève en l'air & plus il diminue,  
Tant qu'enfin on le perd totalement de vue.

*Prologue de Psyché.*

C'est pourquoi St. Jérôme avoit coutume de dire au sujet de cette espece de livres: *on doit négliger celui qui ne veut pas être entendu (m).*

Peut-on rien imaginer de plus absurde qu'une mode portée à l'extrémité?

Vaste chapeau; jarretière pendante;  
Large cravatte ou baveite fringante;  
Et haut-de-chausse étroit & découpé (n)

De là vient que Dédale dans la fable enjoint à son fils Icare de ne pas prendre son vol trop bas, pour ne pas mouiller ses aîles dans les eaux de la mer, & de ne pas voler trop haut, pour ne pas ris-

(1) Wit, like a Faulcon towring in its flight,  
When once it soars above its usual height,  
Lessen till it becomes quite out of sight.

(m) *Qui non vult intelligi, debet negligi.*

(n) Narrow Trunck Breeches, and the broad brimm'd Hat,  
The dangling Knee-Tye, and the Bibb-cravat.

quer que la cire dont elles étoient faites, se fondît à la chaleur du soleil. C'est la route qu'ont suivi tous ceux qui ont été heureux. La libéralité, que tous les hommes louent, est entre l'avarice & la prodigalité: car l'avare est toujours prêt à recevoir & ne l'est jamais à donner; au contraire le prodigue est prêt à donner & rétif à recevoir. Le prodigue à force de faire du bien aux autres, se fait du mal à lui-même; l'avare ne fait point de bien aux autres & encore moins à lui-même. Celui qui est réglé dans sa dépense, mérite seul le nom de vertueux, & rend sa libéralité estimable. La magnificence est par rapport aux grandes dépenses ce que la libéralité est par rapport aux moindres: ainsi la magnificence est un milieu entre les deux extrêmes. La témérité est souvent aussi sujette aux mauvaises conséquences que la poltronnerie; la vraie valeur les prévient toutes en gardant le milieu. Le désir réglé des honneurs a pour extrême le mépris de l'honneur & de l'ambition. La clémence est entre la colère qui s'offense de tout, & la stupidité qui ne s'offense de rien: la véracité entre la vaine ostentation & la



diffimulation ; la bonne plaisanterie entre la bouffonnerie & la rusticité : l'amitié entre la flatterie & la haine : la modestie entre la timidité & l'impudence ; la colère entre la malice & la négligence. Enfin toutes les vertus ont leurs extrêmes ; c'est pourquoi l'on a dit : la vertu se tient au milieu (o) ; & par la même raison le sage ne demande ni la richesse ni la pauvreté, mais la médiocrité, que les anciens appelloient d'or pour montrer le cas qu'ils en faisoient. C'est ainsi qu'Apollonius ne demande ni pauvreté ni richesses, mais d'avoir peu & de n'avoir besoin de rien. On doit éviter autant les gouffres de Charybde que les rochers de Scylla.

(2) *Les Eunuques aiment.* A ce que dit Coelius Rhodiginus (*Lib. XIII. Cap. 19.*) (p) Sémiramis fit les premiers Eunuques, qui, selon Hérodote (*Liv. VIII.*) (q) étoient fort estimés parmi les Barbares & parmi les Orientaux. Aussi Ri-

(o) *In medio consistit virtus.* Blount.

(p) C'est ainsi que cite Blount ; mais il faut *Lib. XIX. Cap. 12.* à la fin.

(q) Chap. 105.

caud dans son ingénieux traité de la politique des Turcs (r), montre que le Grand-Seigneur donne tous les grands emplois à des Eunuques. Hérodote écrit qu'Hermotime ayant été fait prisonnier de guerre, fut vendu à Panionius qui le fit mutiler. Le commerce de ce Panionius étoit de faire mutiler tous les beaux garçons qui tomboient entre ses mains, & de les conduire à Sardes ou à Éphese, où il les vendoit presque leur pésant d'or : tant les Eunuques étoient estimés parmi les Barbares, dit Hérodote (Liv. VII.) (s). Xénophon attribue le même sentiment à Cyrus, & dit qu'il prenoit plutôt des Eunuques que d'autres hommes pour ses gardes du corps. Cependant les Empereurs Romains ont toujours rejeté les Eu-

(r) Je ne connois aucun ouvrage de Ricaud, qui ait pour titre *de la politique des Turcs*. Je connois son *Etat présent de l'empire Ottoman*, où (Liv. I. Chap. 9.) Ricaud dit que „ deux Eunuques ont les principales char-  
„ ges & la premiere autorité dans le Sérail du Grand Sei-  
„ gneur.”

(s) Chap. 105. Cet Hermotime attira par des promesses trompeuses Panionius en Asie, le contraignit à mutiler ses quatre enfants; & ensuite il força les enfants à mutiler leur pere.

nuques qu'ils regardoient comme n'étant ni hommes ni femmes ; ce qu'on voit dans Valere Maxime. Cet Auteur rapporte qu'on jugea indigne de jouir du bénéfice de tester un certain Genucius qui s'étoit mutilé lui-même, parce que, dit Valere, le tribunal de la justice ne devoit pas être souillé par la présence d'un Eunuque ; & tels étoient tous les Prêtres de Cybele du nombre desquels étoit Genucius (*Valer. Max. Liv VII. Ch. 7.*) (t) Basyle (*Liv. IV. Ch. 4.*) dans sa lettre à Simplicia (u) ; Claudia poëte (*Lib. VII. Parergon. Ch. 23.*) (v), & d'autres font

(t) Lib. VII. Cap. 7. No. 6.

(u) Les lettres de St. Basyle ne sont point divisées en livres. Celle où ce pere déclame contre les Eunuques, est la quatre-vingt-septieme. Elle est intitulée à *Simplicia hérétique.*

(v) J'ignore quel est le poëte, homme ou femme, dont Blount veut parler ici. Claudien a écrit contre les Eunuques dans ses vers contre Eutrope ; mais il n'a rien fait qui porte un titre semblable à *Parerg*, ni qui ait sept livres. Il y a eu une *Claudia Rufina*, qui épousa Pudens, dont parlent Martial dans ses épigrammes, Baronius in Annal. An. 160, & Pitseus de Scriptor. Anglic. On dit que cette Claudia a fait des vers. Je ne les connois pas, & Fabricius dans sa Bibliothèque latine n'en parle point.

des invectives ameres contre cette espece de gens. Luitprand Diacre de Pavie dit que Théobalde Duc de Spolette étant en guerre contre les Grecs, mutiloit tous les ennemis qui tomboient entre ses mains & ensuite les renvoyoit ; qu'une Grecque se jetta aux pieds du Duc & lui dit : que vous ont fait les pauvres femmes pour mériter que vous leur fassiez la guerre à toute ou-  
trance ? Nous ne sommes pas guerrieres, & nous ne savons manier d'autres armes que la quenouille & le fuseau. Pourquoi donc nous rendez-vous inutiles nos maris ? N'ont-ils pas des yeux, des nez, des oreilles ? Quel besoin avez-vous d'étendre le droit de la guerre sur ce qui est fait pour notre service ? Théobalde vaincu par les arguments de cette femme défendit à l'avenir cette cruauté (w). Le Docteur Brown dit que tous les animaux mutilés vivent plus long-temps que les autres.

Nous avons plusieurs exemples célèbres qui prouvent que les Eunuques sont sujets à l'amour, comme Apollonius le dit

(w) L'histoire dont Blount donne ici la substance se trouve dans Luitprand (De rebus Imperat. & Regum. Lib. IV)



dans ce chapitre. Le Philosophe Favorin qui vivoit du temps d'Adrien, étoit Eunuque & fut accusé d'adultère. On dit aussi que l'Eunuque Bagoas fut surpris en flagrant délit; & dans le trente-septieme chapitre de ce livre nous trouverons un exemple semblable. On voit souvent des choses pareilles parmi les chevaux. Mais ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que, au rapport de Suidas (x) l'Eunuque Hermias fut pere de Pythiades. Cependant Galien (*Lib. XV. de l'usage des parties*) déclare positivement que les Eunuques ne peuvent jamais engendrer. Il est pourtant certain que quelques-uns d'entr'eux sont fortement portés à l'amour, soit parce que une mutilation imparfaite a laissé quelques fibres ou petits véhicules appartenants aux parties non coupées, soit par quelque autre raison: de là vient que les femmes débordées les aiment tant. Tu demandes pourquoi ta femme Gellia n'a que des Eunuques? &c. (*Mart. Epig.*) (y).

(x) Article *E'p'p'ius*. Cet Hermias fut l'ami d'Aristote. Voyez notre note (b) sur la note 3. de Blount au Chap. 30. du Liv. II. de cette vie.

(y) *Cur tantum Eunuchos habeat tua Gellia queris &c.?*

## CHAPITRE XXXV.

*Continuation de l'entretien d'Apollonius & de Damis.*

**A**POLLONIUS, comme s'il vouloit seconder le raisonnement de Damis, dit, oublierez-vous les exemples? Ne direz-vous pas (1) qu'Eschine fils de Lyfantias alla par mer en Sicile trouver (2) Dénys pour l'amour des richesses? Que (3) Platon brava trois fois (4) Charybde pour la même raison? (5) Qu'Aristipe de Cyrene, (6) Hélicon de (7) Cyzique, & (8) Phytion qui s'échappa de (9) Rheggio, se plongerent tellement dans les trésors de Dénys qu'ils eurent bien de la peine à s'en détacher. On dit aussi (10) qu'Eudoxe de Cnide voyagea en Égypte pour amasser de l'argent, qu'il le dit ouvertement, & qu'il en parla au Roi. Pour abrégér, on assure que (11) Speusippe d'Athenes aimoit si fort les richesses qu'il alla jusqu'en Macédoine aux nœces de (12) Cassandre, portant avec lui quelques poèmes assez froids, qu'il récitoit pour de l'argent. Mais pour moi, je

penſe qu'un Sage eſt expoſé à de plus grands dangers que ceux qui traversent la mer ou vont à la guerre. Car l'envie le ſuit quand il parle & quand il garde le ſilence, quand il travaille & quand il ſe reſoſe, quand il agit & quand il n'agit pas, quand il aborde le monde ou quand il n'aborde perſonne. Il faut donc que le Sage ſoit bien ſur ſes gardes, & qu'il ſonge que ſ'il ſ'abandonne à la pareſſe, à la colere, à l'amour, à l'ivreſſe, ou à quelqu'autre action indécente, on lui pardonnera peut-être; mais que ſ'il eſt eſclave de l'argent, il ne mérite aucun pardon, & devient odieux à tout le monde, comme étant ſujet à tous les vices. Car les hommes croiront qu'il n'aimeroit pas les richelſſes, ſ'il n'aimoit pas la bonne chere, le vin, les habits magnifiques, & les femmes perdues. Vous penſez, peut-être, qu'une faute faite à Babylone eſt plus tolérable que ſi elle étoit faite à Athenes, à Olympie, ou à Delphes, & vous ne ſongez pas que pour un Sage tout pays eſt Grece, & qu'il ne regarde aucune contrée comme deſerte & barbare; puisqu'il eſt toujours ſous les yeux de la vertu, qui à la vérité regarde un petit nombre d'hommes, mais elle les regarde  
avec



avec cent yeux. Si vous trouviez un de ces athletes qui (13) s'exercent dans les jeux des Grecs, vous pensez bien qu'il se battroit comme un homme de cœur en disputant le prix des jeux Olympiques, & se transportant en Arcadie; qu'il auroit soin de conserver ses forces pour les jeux Pythiques & pour les jeux Néméens; parce que ces jeux sont les plus célèbres & les plus estimés de la Grece. Mais si Philippe ou son fils Alexandre célébroit, à cause de quelque victoire, des fêtes Olympiques, croyez-vous que notre athlete auroit moins soin de son corps, & se soucieroit moins de vaincre, parce qu'il combattroit (14) à Olynthe, en Macédoine, ou en Egypte, & non en Grece & dans les places d'exercice qui y sont? Damis écrit que ces raisonnements le rendirent si confus qu'il rougit de honte, & demanda pardon à Apollonius d'avoir osé lui donner de semblables conseils sans l'avoir bien connu. Apollonius lui pardonna & dit: ayez bon courage; je n'ai pas parlé pour vous faire des reproches, mais pour vous faire connoître mon caractère.



## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur le Chapitre XXXV.*

(1) *Eschine fils de Lysanias*. Selon Laerce (*Liv. II.*) (2) huit hommes illustres ont porté ce nom. Le premier étoit un Philosophe; le second un Rhéteur; le troisieme un Orateur contemporain de Démosthene; le quatrieme étoit Arcadien & disciple d'Isocrate; le cinquieme étoit de Mitilene & fut surnommé Rhétoromastix; le sixieme de Naples & Philosophe Académicien disciple de Mélanthius de Rhodes; le septieme de Milet, ami de Cicéron, il écrivit sur la Politique; le huitieme Sculpteur. Celui dont Apollonius parle ici est le premier, c'est Eschine le Philosophe; car, selon Platon, il étoit fils de Lysanias, quoique d'autres le fassent fils de Charinus. Il étoit d'Athenes de la Tribu Sphettienne. Dans sa jeunesse il fut fort industrieux & pauvre; il s'attacha à Socrate, qui en fit son bijou, & le regarda comme un de ses meilleurs disciples, car Eschine n'aban-

(2) Sect. 64.

donna jamais son maître ; aussi Platon & Aristippe en furent jaloux. Idomenée dit que ce fut Eschine qui conseilla à Socrate de se sauver de prison : cependant Platon attribue ce conseil à Criton. Comme Eschine étoit fort pauvre, Socrate lui donna quelques-uns de ses Dialogues , afin qu'il en tirât de l'argent. Eschine lut ces Dialogues à Mégare ; & Aristippe le tourna en ridicule comme plagiaire (*Plutarque qu'il faut modérer la colere*) (a) Laerce (b), & d'après Laerce Suidas écrivent qu'Eschine, poussé par la pauvreté, alla en Sicile voir Dénis le Tyran, pendant que Platon & Aristippe résidoient à cette cour ; & que Platon présenta Eschine à Dénis, dont il avoit perdu les bonnes grâces, & de cette manière se réconcilia avec lui, comme l'atteste Plutarque (c). Mais Laerce (d) dit qu'Eschine fut en

(a) Plutarque (dans son Dialogue de la modération dans la colere) dit qu'Eschine & Aristippe étant brouillés, quelqu'un demanda au dernier où étoit leur amitié mutuelle ; qu'Aristippe répondit, elle dort, mais je vais la réveiller ; qu'il alla trouver Eschine, & fit les avances de la réconciliation, & qu'Eschine y répondit parfaitement.

(b) Liv. II. Sect. 61.

(c) De la différence qui est entre le flatteur & l'ami.

(d) Liv. II. Sect. 61.

Sicile méprisé par Platon & recommandé par Aristippe. Eschine communiqua quelques Dialogues à Dénis, qui lui en fut tant de gré qu'il le garda auprès de lui tant qu'il fut sur le trône. Après que Dénis fut chassé, Eschine retourna à Athenes, où n'osant pas se déclarer compéiteur de Platon & d'Aristippe en Philosophie, il enseigna en particulier pour de l'argent. Dans la suite il s'adonna à composer des harangues pour être prononcées dans les assemblées du peuple; & Timon dit qu'il étoit fort persuasif. Lyfias composa une harangue en réponse à une d'Eschine, & il attribue à ce dernier plusieurs choses éloignées de toute probabilité, comme de défendre de mauvaises causes; d'emprunter sans dessein de rendre; de vendre des parfums contre les loix de Solon & les préceptes de Socrate; & d'insulter Hermæus, sa femme, & ses enfants; mais de ceci voyez d'avantage dans Athenée (e). Eschine composa

(e) Athenée parle d'Eschine dans le Liv. V. Ch. 20. au commencement; & dans le Liv. XIII. Ch. 9. vers la fin. C'est dans le dernier endroit qu'Athenée parle de Lyfias & de sa harangue, des Dialogues d'Eschine, qu'Idoménée prétend être de Socrate, & avoir été donnés à

des Dialogues , des Harangues , & des Epitres , comme on le voit dans Laerce (f) & dans les vies des Philosophes de l'ingénieux Stanley (g).

(2) *Dénis* , ou *Dionysius*. Plusieurs hommes distingués ont porté ce nom. On le donnoit quelquefois à Bacchus. Il y a eu un *Dionysius* d'Alexandrie Grammairien qui a vécu sous Trajan ; un *Dionysius* de Milet qui a écrit ce qui s'étoit passé en Perse après Darius ; un *Dionysius* connu sous le nom de *Dénis* d'Halicarnasse , célèbre Historien & Orateur qui fleurissoit au temps d'Auguste ; un *Dénis* Philosophe d'Héraclée ; un autre disciple de Zénon , qui tourmenté de la pierre déclama contre son maître parce qu'il enseignoit que la douleur n'est pas un mal ; un *Dionysius Atticus* de Pergame disciple d'Apollodore & fort aimé d'Auguste ; un *Dionysius Périégètes* qui vivoit dans le même temps & traita la

Eschine par Xantippe après la mort de Socrate ; & qu'il rapporte un morceau de la harangue de Lyfias.

(f) Voyez Diogene Laerce dans la vie d'Eschine , qui est au Liv. II. Vous y trouverez presque tout ce qui est ici.

(g) Histor. Philosoph. Part. III. *Æschines*.



Géographie en vers hexamètres Grecs que nous avons encore ; un Dénis l'Aréopagite, qui vit en Egypte l'éclipse extraordinaire de Soleil arrivée à la mort de notre Seigneur, & s'écria ; ou le Dieu de la nature souffre, ou la machine du monde se dissout. Il y a eu plusieurs autres Dénis ; mais sur-tout les deux fameux Tyrans de Sicile. Celui dont parle Apollonius est le dernier ; il fut exilé à Corinthe ; car Laerce (*h*), comme nous l'avons dit, raconte qu'Eschine vécut avec lui jusqu'au temps de son exil. Dénis le jeune ayant appris que son pere malade travailloit avec Dion pour l'empêcher d'être son seul successeur, conspira avec les médecins pour le faire empoisonner. La chose arriva ; & Dénis le jeune prit seul les rênes du gouvernement. Au commencement de son regne il donna de grandes espérances à son peuple ; car il rappella Platon exilé, comme s'il vouloit suivre ses avis. Mais bientôt Dénis rompit avec Platon & le renvoya vers ses amis à Tarente en Italie. La premiere chose que fit Dénis après avoir congédié Platon, fut de con-

(*h*) Diog. Laerce Liv. II. Sect. 63.

clure une paix honteuse avec les Cartaginois, parce que sa paresse & son amour défordonné pour les plaisirs ne lui permirent pas de continuer la guerre que son pere avoit commencée. Il exila aussi à Corinthe son oncle Dion, parce qu'il étoit fort chéri du peuple; ce qui le brouilla avec Platon, de qui Dion avoit été disciple. Dion mécontent à Corinthe leva une armée, & fit une invasion en Sicile. Il n'étoit venu, disoit-il, que pour rendre au peuple son ancienne liberté; c'est pourquoi il reçut en foule des secours de tout côté, & s'empara de la ville de Syracuse sans opposition. Dénis se retira dans un fort situé dans une île. Il en fut également chassé & se réfugia en Italie. Le défaut d'argent occasionna des troubles parmi les citoyens de Syracuse qui se lassèrent du gouvernement de Dion. On conjura plusieurs fois contre lui, & il fut tué par la trahison de Callicrates son ami prétendu. Après la mort de Dion le Royaume passa pour quelques mois entre les mains de Callicrates & ensuite de quelques autres. Enfin Dénis la dixième année de son expulsion, tomba subitement sur les Syracusains, & reprit la ville & le Royaume. Mais, si d'un côté le rétablissement d'un Roi sur

son trône est le plus sûr, lorsque les citoyens viennent d'éprouver les désastres d'une guerre civile, & par conséquent sont fort éloignés d'en recommencer une autre sitôt; de l'autre côté une première guerre civile laisse toujours un certain levain qui ramène les anciens troubles à la moindre occasion. C'est ce qui arriva à Dénis. Aussitôt qu'il fut rentré dans ses états, il retomba dans ses anciennes extravagances, & la quatrième année après son rétablissement il fut de nouveau exilé à Corinthe par Timoléon. Dénis pauvre & indigent à Corinthe se fit maître d'école pour vivre, & mourut dans la misère & dans le malheur, la seconde année de la cent neuvième Olympiade, l'an du monde 3661. (*Plutarq. dans la vie de Dénis (i)*; *Elie. hist. div. (k)*; *Justin (l)*).

On dit qu'une vieille femme prioit ardemment

(i) Plutarque n'a point écrit la vie de Dénis; cependant voici la citation de Blount *Plutarch. Vita Dionys.* Et je ne trouve rien dans Plutarque qui ait du rapport à ce que Blount dit ici.

(k) Liv. IX. Chap. 8, où il dit que Dénis se fit Prétre de Cybele, & gagna sa vie à mendier, à battre le tambour, & à jouer de la flûte. On lit la même chose dans Athenée Liv. XII.

(l) Justin (Lib. V. Cap. 8.) dit que l'année de la prise

demment pour la vie de ce Dénis, qui lui demanda pourquoi elle s'intéressoit tant à sa conservation. Nous avons, dit-elle, un Tyran bien cruel; je lui souhaitois la mort; il en vint un autre pire que le premier; ensuite vous êtes venu, vous qui êtes plus méchant que les deux précédents. Si vous veniez à manquer, & si nous tombions entre les mains d'un quatrieme encore pire, que deviendrions-nous? Le malheur de ce Prince donna lieu à cet ancien proverbe, *Dénis à Corinthe*, qui se dit de quelqu'un, qui du faîte des grandeurs est tombé dans le mépris.

(3) *Charybde* est un golfe dans le détroit de Sicile, à présent on l'appelle *Golopharo* (m). Il est fort dangereux parce qu'il y a des courants d'eau qui vont les uns contre les autres. Ce golfe est vis-à-vis de *Scylla*, qui n'est pas moins d'Athenes fut remarquable par la mort de Darius, & par l'exil de Dénis. Il en parle plus au long au Liv. XXI. Ch. 5. Voyez aussi Cicéron. Ammien Marcellin Liv. XIV. Valère Maxime. Dénis à Corinthe fit tantôt un métier, tantôt un autre. Plut. vie de Timoléon. Justin Liv. XXI Cap. 5.

(m) L'Auteur du *Voyage en Sicile & dans la Grèce* adressé par l'Auteur à son ami Mr. Winkelman, Lausanne 1773, dit qu'on le nomme *Garofalo*.



dangereuse à cause de ses rochers. La morale en est qu'il faut se tenir à la médiocrité & ne pas tomber d'une extrémité dans l'autre : c'est pourquoi les anciens disoient : *celui qui veut éviter Charybde tombe dans Scylla* (n), par un proverbe qui revient au nôtre, *tomber de la poêle dans la braise*, ou *tomber de fièvre en chaud-mal*. Selon Bochart (o) le mot Charybde n'est rien autre que *Chor obdan*, c'est-à-dire, trou de perdition. Les Poètes feignent que Charybde étoit une femme si cruelle, qu'elle tomboit sur tous les passagers pour les voler ; qu'ayant dérobé les bœufs d'Hercule, Jupiter la foudroya, la changea en monstre furieux, & la jeta dans le golfe qui porte son nom. Voyez Homère (*Odyss. XII.*) Ovide (*Métam. Lib. VII. & VIII. (p) & de Ponto Liv. IV.*) & Virgile (*Æneid. Lib. III.*) (q).

(n) *Incidit in Scillam qui vult vitare Charybdim.*

Citation de Blount.

(o) Canaan Lib. I. Cap. 28. près du commencement.

(p) Ovide dans le Livre VII. des Métamorphoses parle de Charybde au vers 63. 64 ; & de Scylla au vers 64. 65. Il nomme Charybde au Liv. VIII. v. 121. Il en parle plus au long au Liv. XIII. dans la fable 8. C'est là que commence la fable de Scylla qui finit au Liv. XIV.

(q) V. 420. & seq. & 555. & seq.

(4) *Aristippe de Cyrene* disciple de Socrate & fils d'Arétades. Après la mort de son maître Socrate, ce Philosophe retourna à Cyrene dans l'Afrique: de là vient que sa doctrine, conservée par ses disciples, fut appelée Cyrénaïque (*Suidas* (r) & *Laerce*) (s). Tant qu'Aristippe fut sous la discipline de Socrate, il demeura à Athenes. Ensuite il passa quelque temps à Égine, où il fit connoissance avec Laïs fameuse courtisane de Corinthe, qui alloit une fois par an à Égine pour la fête de Neptune. Athenée (*Déipn. Liv. XIII.*) (t) dit qu'Aristippe alla à Corinthe avec Laïs.

Aristippe à Corinthe entraîné par l'Amour,  
Epreuve pour Laïs la plus vive tendresse;  
Et Vénus malgré lui l'enchaîne sans retour,  
Qu'êtes-vous devenus, conseils de la Sagesse? (u)

Philostate fait ici mention du voyage d'Aristippe à la cour de Dénis. Laerce

(r) Article *Κυρηναϊσμός*.

(s) Liv. II. Sect. 85.

(t) Ch. 8. où Athenée rapporte plusieurs vers élégiaques d'Hermésianax, à la fin desquels sont ceux que Blount allégué ici.

(u) L'original Grec de ces vers se trouve dans l'endroit cité.

(v) en parle aussi & dit qu'Aristippe devint d'abord favori de Dénis, parce qu'il étoit fait pour se conformer à quelque place, à quelque temps, & à quelque lieu que ce fût, jouant tout rôle, & faisant tout ce qu'il y avoit de mieux à faire. Horace dit de lui (*Lib. I. Ep. 17.*) que toute couleur, toute place, & toute condition convenoit à Aristippe (w). „ Ses „ amis tangoient sa lascheté de prendre „ si peu à cœur que Dionysius luy eust „ craché au visage, *Les pêcheurs*, dit-il, „ *souffrent bien d'être baignés des ondes de* „ *la mer, depuis la teste jusqu'aux pieds* „ *pour attraper un goujon* (x),” & vous voulez que je m'inquiète d'un crachat, moi qui ai envie de prendre une baleine? Cette complaisance servile le rendit plus agréable à Dénis que tous les autres Phi-

(v) Liv. II. Sect. 66.

(w) *Omnis Aristippum decuit color, & status, & res.*  
Épître 17. v. 23.

(x) Mont. Eff. Liv. II. Chap. 22. Mais Athenée (Liv. XII. Chap. 11. à la fin) dit sur la foi d'Hégésandre que les domestiques de Dénis inonderent Aristippe qui le souffrit; qu'Antiphon se moqua de sa patience, & qu'Aristippe répondit; si je me mouillois en pêchant, m'en irois-je, en abandonnant mon affaire? Lacerte (Liv. II. Sect. 67. à la fin) rapporte le fait comme Montaigne.

lofophes. Une fois il demanda de l'argent à Dénis qui lui dit : vous prétendez que le fage n'a befoin de rien ; Aristippe repliqua : donnez-moi premièrement l'argent que je demande, enfuite nous parlerons de cela. Dénis le lui donna & Aristippe reprit : à préfent vous voyez bien que je n'ai befoin de rien (*Laerce*) (*y*). Dénis lui demanda pourquoi les Philofophes étoient toujours à la porte des riches, pendant que les riches n'étoient jamais à la porte des Philofophes. Aristippe répondit, parce que les uns connoiffent leurs befoins & que les autres ne les connoiffent point (*z*). Diogene pour fe moquer d'Aristippe l'appelloit l'épaigneul de cour (*a*). „ Diogene lavoit fes „ choux, & le voyant paffer, *fi tu fçavois vivre de choux, tu ne ferois pas la cour à un tyran.* A quoi Aristippus, *fi tu fçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choux* (*b*).”

De feves & de pois s'il favoit fe repaître,  
Aristippe en vrai fage éviteroit tout maître.

(*y*) Lib. II. Sect. 82.

(*z*) Laerce Liv. II. Sect. 69.

(*a*) Laerce Liv. II. Sect. 66.

(*b*) Montaigne Eff. Liv. II. Chap. 12.



## Dit Diogene, Aristippe répondit,

Si mon railleur savoit bien vivre avec les Rois,  
Il se dégouteroit des fèves & des pois.

*Horac. Ep. 17. Lib. 1. (c).*

Il étoit entièrement adonné aux plaisirs & à la volupté : sa Philosophie s'en ressentoit ; car la doctrine qu'il enseignoit, étoit molle & voluptueuse. C'est pourquoi il a été blâmé par Xénophon, par Platon, par Phédon, par Eschine, & par Antisthene. Il avoit coutume de dire que la bonne chère n'empêchoit pas une bonne vie : il goûtoit les plaisirs qui étoient à sa portée, & méprisoit ceux qui ne l'étoient point. Pendant qu'il voyageoit pour acquérir des connoissances, il ordonna à ses domestiques de jeter tout leur argent pour marcher plus aisément (d). Il disoit que le plaisir est la fin des hommes de bien, & les soucis celle

(c) *Si pranderet olus patienter, Regibus uti  
Nollet Aristippus. Si sciret Regibus uti,  
Fastidiret olus qui me notat. ——— v. 13-15.*

La même chose est rapportée par Laerce Liv. II. Sect. 68.

(d) Laerce (Liv. II. Sect. 77.) dit sur le témoignage de Bion, qu'Aristippe ordonna à son domestique de jeter l'or qui le surchargeoit, & de garder le reste.

On comprend bien que tous les passages de Laerce cités dans cet article, sont dans la vie d'Aristippe.

des méchants. Il n'aimoit d'autre plaisir que celui qui intéresse notre bonheur. Par rapport à la doctrine, aux apophtegmes, écrits, & lettres d'Aristippe, voyez les vies des Philosophes que Stanley a recueillies de Laerce, de Cicéron, d'Athenée, de Plutarque, de Stobée, & d'autres Auteurs.

Aristippe ayant vécu long-temps avec Dénis, Arétée fille de ce Philosophe pria son pere d'aller à Cyrene arranger les affaires qu'elle y avoit, parce qu'elle étoit en danger d'être opprimée par le magistrat. Aristippe prit donc congé de Dénis & se mit en voyage; il tomba malade à Lipari qui est une des îles Eoliennes où il mourut. Ses disciples & successeurs dans sa doctrine furent sa fille Arétée, Ethiops de Ptolémaïs, son petit-fils Aristippe, Théodore, l'Athée, Antipater, Epitimides, Paræbates, Hégésias & Annicéris (e).

(5) *Platon &c.* Platon chef de la secte Académique naquit à Athenes la quatre-vingt-huitième Olympiade, selon Vivès (*in Augustin. civit. Lib. VIII. Cap. 4.*)

(e) Voyez Stanl. Hist. Philos. Part. III. sub. tit. Sectio Cyrenaica. *Aristippus.*

Apulée (*de dogmat. Platon Lib. I.*) (*f*) dit que Platon tira ce surnom de la grosseur de son corps, car auparavant on l'appelloit Aristocles. Quelques Auteurs pensent qu'il fut appelé Platon à cause de la sublimité de son éloquence. Son pere fut Ariston & sa mere Périgione. La famille de son pere tenoit à celle de Codrus dernier Roi d'Athenes. Sa mere Périgione, ou selon d'autres Potone, descendoit de Solon le fameux législateur d'Athenes. De là vient que Platon dans son *Timée*, appelle Solon son allié. Apulée (*g*) dit que suivant quelques Auteurs, Platon étoit d'une extraction encore plus illustre; & Aristandre, suivi par plusieurs Platoniciens, pense que sa mere l'eut d'un spectre sous la forme d'Apollon: c'est ce que disent Plutarque (*h*), Suidas (*i*) & d'autres. Lorsque Platon étoit encore enfant & porté entre

(*f*) Le titre du livre d'Apulée est *De habitudine doctrinarum Platonis Philosophi*; & le passage que Blount cite ici, est au commencement de ce Traité.

(*g*) Un peu après le passage cité ci-dessus.

(*h*) Des propos de Table Liv. VIII. près du commencement.

(*i*) Au premier des Articles Πλάτων.

les bras de sa mere, Ariston son pere monta sur l'Hymette, montagne de l'Attique, célèbre par ses abeilles & son miel, pour sacrifier aux Muses, & mena avec lui sa femme & son enfant. Pendant qu'Ariston & Périgione étoient occupés à leur sacrifice, Périgione laissa son enfant dans un buisson de myrtes. L'enfant s'endormit; un essain d'abeilles se mit à bourdonner autour de lui, & fit un rayon de miel dans sa bouche; ce qui fut regardé comme un présage de son éloquence à venir (*k*).

Socrate fut le premier maître de Platon qui vécut avec lui huit ans. Pendant ce temps Platon mit par écrit la substance des discours de Socrate, mais en y ajoutant bien des choses de son invention. Xénophon son condisciple en fut choqué, & en fit des reproches à Platon dans une lettre qu'il écrivit à Eschine disciple de Socrate (*Eusebe præp. Evang. Liv. XXIV.*) (*l*). Platon tira de Socrate les principaux articles de sa Mo-

(*k*) Elien Histoires diverses Lib. X. Chap. 21. & Lib. XII. Chap. 45. Cic. de Divinat. Lib. I. §. 36. Val. Max. Lib. I. Cap. 6. N°. 3. extern.

(*l*) L'extrait de la lettre de Xénophon à Eschines est dans Eusebe, préparation évangélique Liv. XIV. Chap. 12.



rale. Socrate étant mort, Platon s'attachait à Cratylus disciple d'Héraclite. On doit croire qu'il en reçut de bonnes instructions, parce qu'il en fait le principal personnage d'un de ses dialogues. Comme Platon fut le premier de toute la secte d'Héraclite, & qu'ensuite il se déterminait pour la doctrine de Socrate, il devint le plus célèbre de tous les Philosophes. (*Apulée Lib. I. de Philos.*) (m). Après il s'attachait à Hermogene Sectateur de la Philosophie de Parménide. Il est à croire que Platon emprunta d'Hermogene plusieurs de ses opinions métaphysiques sur les idées divines, dont il parle au long dans son dialogue intitulé Parménide. Après, Platon eut recours à Euclide fondateur de la secte Mégarique : ensuite il alla à Cyrene s'instruire sous Théodore le Mathématicien. De Cyrene Platon, qui avoit beaucoup de penchant pour la Philosophie de Pythagore, alla dans cette partie de l'Italie qu'on appelloit la Grande Grece où Pythagore avoit philosophé & laissé plusieurs disciples. Entre les Pythagoriciens Platon écouta à Tarente

(m) C'est-à-dire, *De habitudine Doctrinarum Platonis Philosophi*, au commencement où est en abrégé la vie de ce Philosophe.

Euritus, & Architas l'ancien (n); & à Locres Timée de Locres dont il tira, comme on suppose, plusieurs traditions touchant l'origine de l'univers & ses parties &c. Voyez Vivès (*in August. de civit. Dei Lib. VII. Cap. II.*) (o). A Crotone Platon entendit Philolaüs & Lysis Pythagoriciens, dont le dernier est le principal personnage du dialogue de Platon intitulé de l'amitié. Ce Philosophe lut aussi les livres d'Epicharme ou Coüs célèbre Pythagoricien; d'où vient qu'il fut grand imitateur de la Philosophie de Pythagore; c'est pourquoi les anciens Auteurs confondent souvent le nom de Platoniciens & celui de Pythagoriciens (*Eusebe Liv. XIV.*) (p).

Platon non content des connoissances

(n) Le P. Rapin (compar. de Platon & d'Aristote Chap. 3. pag. 294.) assure que Platon eut en Italie des conférences avec Euritus, Philolaüs, & le second Archytas.

(o) St. Augustin dispute contre les Platoniciens dans les Livres VIII. IX. & X. de *Civitate Dei*, & Vivès parle de Platon & de ses dogmes par tout où quelque passage de ces livres lui en fournit l'occasion.

(p) De la préparation évangélique Chap. 2. „ Platon fut certainement Pythagoricien ——— en le considérant „ en lui-même, nous l'appellons Pythagoricien.”

qu'il avoit acquises à Athenes & en Italie, voyagea en Egypte avec Euripide, ou, selon Voffius (q), avec Eudoxe. Il passa treize ans à s'entretenir avec les Prêtres Égyptiens, comme Strabon l'écrit (*Liv. XVII.*) (r). Cicéron (s) dit que le but de Platon dans son voyage d'Égypte étoit d'apprendre l'Arithmétique & les observations célestes des Barbares. Quelques Auteurs veulent qu'il se soit transporté en Phénicie, parce qu'il semble avoir été bien informé des sciences Phéniciennes. Platon ayant ainsi ramassé autant de sagesse orientale qu'il lui fut possible, retourna en Grece, & dans un village près d'Athenes il fonda son école nommée Académie. La place de cette école tiroit son nom d'un certain Académus, & selon Laerce (t), elle

(q) De Philosophor. Sectis. Cap. 12.

(r) Article *Egypte*.

(s) De finib. bonor. & malor. Lib. V. §. 29.

(t) Je trouve bien dans Laerce (*Liv. III. Secr. 7.* Vie de Platon) que l'Académie étoit couverte de bois, mais je ne trouve pas qu'elle étoit marécageuse. Cependant on convient que cette place n'étoit pas trop saine. Voyez Stanley *Hist. Philosoph.* Part. IV. Cap. 5. de l'Article intitulé *Plato*.

étoit marécageuse & couverte de bois, & par conséquent très-mal-saine.

Venons au voyage que Platon fit pour aller trouver Dénis, & dont Apollonius parle ici. Nous trouvons que Platon fit trois fois le voyage de Sicile: la première pour voir les éruptions enflammées de l'Etna: la seconde pour visiter Dénis l'ancien. La colere de ce Prince fit partir Platon; mais Dénis le jeune par ses prieres & par ses instances fit faire à Platon un troisieme voyage en Sicile. Ce Philosophe mourut la treizieme année du regne de Philippe de Macédoine, laquelle étoit la première de la cent huitieme Olympiade. Platon mourut de vieillesse à l'âge de quatre-vingt-un an, selon Hermippus, Cicéron (*u*), Sénèque (*v*), & d'autres. Hermippus dit qu'il mourut à une noce; Cicéron qu'il mourut en écrivant; & quelques-uns prétendent faussement qu'il fut mangé des poux comme Phérécyde. Stanley parle fort au long

(*u*) De Senect. §. 5.

(*v*) Senec. Epist. 58. Voyez un abrégé de la vie de Platon dans Apulée (De habitudine doctrinar. Plat. Philos. ou de Dogmate Platonis Lib. I. au commencement.)



de la doctrine & des préceptes de Platon (w).

Voici son caractère tel que vient de nous le donner un Auteur moderne & plein d'esprit (x). „ C'est le plus beau „ parleur de l'antiquité que Platon (y), „ qui prend plaisir à se faire écouter, sans „ se soucier qu'on le croie, il est toujours „ fleuri : mais il n'est pas toujours solide. „ Le faux goût qui regnoit alors par le „ crédit des Sophistes, l'engagea à cette „ fleur d'expression qu'il prit. Il a de „ l'esprit, de l'imagination, de l'élégance, du génie autant qu'on en peut „ avoir ; mais peu de suite & peu de méthode : il ne laisse pas d'y avoir en son „ discours une économie secrète qui va à „ son but. Et comme il n'enseigne que „ par dialogue pour suivre une manière „ plus libre & plus dégagée, qui a l'air „ de conversation, il est riche en préfa-

(w) Histor. Philosophicæ Part. IV. Cette partie, qui regardé les Académiciens, commence par Platon.

(x) Cet Auteur moderne plein d'esprit est le P. Rapin, *Réflexions sur la Philosophie en général* §. 6, à qui appartiennent toutes les citations qui regardent cet article.

(y) Trapefuntius in Bessarion. *Plato quidam quasi Deus Philosophorum*, Cic. 2. de Nat. Deor.

„ ces, & magnifique en entrées de dis-  
 „ cours: mais il décide peu (z), aussi bien  
 „ que Socrate, & il n'établit presque  
 „ rien. Il a toutefois un air si naturel  
 „ dans ce qu'il dit, qu'on ne peut rien  
 „ imaginer de plus engageant. Les pe-  
 „ tites choses qu'il mêle aux grandes dans  
 „ les discours, & ces riens dont il sçait  
 „ circonstancier ce qu'il y a d'essentiel &  
 „ d'important dans les sujets qu'il traite,  
 „ le rendent attachant: ce n'est que par  
 „ là qu'il plaît & qu'il amuse. Mais par  
 „ une envie trop grande qu'il a d'être  
 „ agréable, il donne trop dans le mer-  
 „ veilleux. Ce sont des fables, des mé-  
 „ taphores, & des allégories perpétuelles  
 „ que la plupart de ses discours. Il fait  
 „ souvent le mystérieux en ce qu'il dit,  
 „ pour se renfermer davantage dans son  
 „ caractère, & ce n'est ordinairement  
 „ que par le mensonge qu'il entreprend  
 „ de persuader la vérité. Cœlius Rhodi-  
 „ ginus (a) prétend qu'il faut moins pren-  
 „ dre garde à ses paroles qu'à son sens,  
 „ qui est souvent allégorique. Au reste

(z) *In Platonis libris nihil affirmatur, in utramque  
 partem multa differuntur.* Cic. Lib. I. Acad. quest.

(a) Rhodig. Lib. XVII. Cap. 5.

„ il étoit trop politique pour un Philo-  
 „ sophe : car il avoue dans une de ses let-  
 „ tres à Dénis de Syracuse, qu'il n'avoit  
 „ avancé aucune de ses maximes que sous  
 „ le nom de Socrate, pour n'être pas  
 „ responsable de sa propre doctrine, en  
 „ un temps où la délicatesse du peuple  
 „ d'Athenes se choquoit de tout. La  
 „ condamnation de Socrate l'avoit rendu  
 „ si circonspect, que pour se racommo-  
 „ der avec le public, & pour ôter l'idée  
 „ au peuple qu'il étoit attaché aux senti-  
 „ ments de son maître, il se fit Pythago-  
 „ ricien. Quoique ce fût un homme  
 „ d'une vaste capacité : car que ne sça-  
 „ voit il point ? dit Quintilien (b), &  
 „ que ce fut un génie admirable pour les  
 „ sciences, dont il parle toujours mieux  
 „ que les autres, il faut avouer toutefois  
 „ qu'il donna plus de crédit à la Philoso-  
 „ phie, par la conduite de sa vie, & par

(b) *Quæ ars digna literis Platoni defuit.* Fab. Quint.  
 Lib. XII. Cap. 9.

*Philosophorum quis dubitat Platonem fuisse præcipuum ?  
 sive acumine dicendi , sive eloquentia facultate divina.*  
 Ibidem Lib. X. Cap. 1.

„ sa vertu, que par sa doctrine (c). Car  
 „ ce fut lui qui enseigna le premier, que  
 „ la vraie Philosophie consistoit davantage  
 „ dans la fidélité, dans la constance, dans  
 „ la justice, dans la sincérité, & dans  
 „ l'amour de son devoir, que dans la  
 „ grande capacité. Ses disciples altere-  
 „ rent tellement (d) sa doctrine après sa  
 „ mort, & ils remplirent son école de  
 „ sentiments si rigides, qu'on n'y recon-  
 „ nut presque plus aucun vestige de la vé-  
 „ ritable doctrine de Platon, laquelle se  
 „ partagea en différentes sectes, dans les  
 „ siècles suivants.”

Cicéron dans son livre *de Divinatione* dit que Platon étoit regardé comme le Dieu des Philosophes, & Antimachus dans le *Brutus* de Cicéron déclare que le seul Platon lui tient lieu de tous les autres Philosophes, quelque grand qu'en fût le nombre (e). Maxime de Tyr affir-

(c) *Plato non linguæ solum, sed animi & virtutis magister.* Cic. Lib. I. de Orat.

*Plus ex moribus quam ex doctrina Socratis traxit.*  
 Senec. Ep. 6. Plat. Ep. 10.

(d) *De Schola Platonis tanquam rivuli diversas in partes profluxerunt Stoici, Peripatetici &c.* Lact. Lib. de ira Dei.

(e) *Plato unus mihi instar omnium millium.* Antima-



me que la Nature n'a rien vu de plus éloquent, sans en excepter Homere (*f*); c'est pourquoi Panætius nomme Platon l'Homere des Philosophes (*g*); Pline l'appelle le Pontife de la Sagesse (*h*); & Salvien le Caton Romain (*i*); & d'autres le

chus étoit un poëte. Il lisoit un ouvrage volumineux devant une nombreuse assemblée. Tout le monde s'en alla, hors Platon, alors Antimachus dit: „Cependant je continuerai à lire; le seul Platon me tient lieu de plusieurs milliers d'Auditeurs.” Cicéron ne tarit pas sur les louanges de Platon.

(*f*) Dissertation I. au commencement.

(*g*) *Quem omnibus locis divinum, quem sapientissimum, quem sanctissimum, quem Homerum Philosophorum appellat.* „Que Panætius appelle par tout homme divin, „très-sage, très-vertueux, l'Homere des Philosophes.” (Cic. Tusc. Quæst. Lib. I. §. 32.)

(*h*) *Sapientiæ antistitem.* Ou plutôt *Platoni sapientiæ antistiti &c.* (Hist. Natur. Lib. VII. Cap. 30. au commencement.)

(*i*) *Romanum Catonem.* C'est une citation fautive. Salvien (De Gubernatione Dei Lib. VII. §. 257. près de la fin) parle de Socrate, auquel il attribue la loi sur la communauté des femmes, sur l'autorité de Platon & de Xénophon; & il ajoute que „Socrate donna à un autre „homme sa propre femme, comme ensuite fit à Rome „Caton, c'est-à-dire, le Socrate d'Italie.” *Uxorem etiam suam alteri viro tradidit: scilicet sicut etiam Romanus Cato, idest, alius Italia Socrates,*

second Socrate d'Italie. La nouvelle Académie s'écarta des sentiments de l'ancienne, & se partagea en deux sectes, celle des Sceptiques & celle des Pyrrhoniens. Marsilius Ficinus prétend que Platon connoissoit le mystere de la Trinité. L'Empereur Julien préféroit la doctrine de Platon à celle que St. Paul enseignoit aux Athéniens.

La Logique de Platon étoit la même que celle de Socrate; elle consistoit plus en exemples qu'en préceptes, & n'avoit rien de particulier, parce que Socrate ne faisoit pas grand cas de cette partie de la Philosophie. Socrate & Platon soutenoient que c'est par les sens qu'on commence à distinguer le vrai du faux; cependant ils prétendoient que l'esprit en est le juge. L'ame de l'homme, selon eux, étoit une petite étincelle de l'ame du monde, & par conséquent un rayon de la Divinité. Ces deux Philosophes disoient que quand elle étoit unie à son principe, elle n'ignoroit rien; mais que par son union avec le corps elle avoit contracté l'ignorance & l'impiété, dont la Logique la purifioit Alcinoüs (k)

(k) Stanley après la vie de Platon a mis (Hæstor. Philosoph. Part. IV.) un écrit intitulé *Doctrina Platonis*

qui nous explique exactement la Dialectique de Platon, dit que ce Philosophe

*lineamenta, auctore Alcinoö ;* „ Esquisse de la doctrine de „ Platon par Alcinoüs.”

Dans le Chap. 5. de cet écrit, Alcinoüs, que j'abrege, nous explique ainsi la doctrine de Platon sur la Logique. La Logique a cinq parties ; la division, la définition, l'analyse, l'induction, & le raisonnement. Il est une division du genre en ses especes : il est une division du tout en ses parties : une autre des différentes choses qu'on entend par le même mot (*vocis in significata, quoties idem unumque rebus accomodatur pluribus*) ; une autre des accidents ou propriétés dans les sujets dans lesquels elles résident ; une quatrième des sujets dans les accidents dont ils sont susceptibles. Par exemple, 1°. Tous les corps de notre globe appartiennent au *regne animal*, ou au *regne végétal*, ou au *regne minéral*. 2°. Un violon a un corps, un manche, des cordes, des chevilles, un chevalet, une ame. 3°. On appelle Ame le principe de vie & de sentiment des animaux ; une espece de moëlle qui se trouve dans quelques arbres, comme dans le sureau ; une cheville qui soutient le fond supérieur de quelques instruments à cordes &c. 4°. Les biens regardent ou l'esprit ou le corps. 5°. Les hommes sont bons, méchants, ou entre deux.

La division du genre en especes est d'un grand usage pour trouver les définitions.

Il y a trois sortes d'analyse. 1°. Celle par laquelle nous montons des choses sensibles aux choses intellectuelles. 2°. Celle par laquelle nous remontons par des conséquences fautes aux premiers principes. 3°. Celle par laquelle

pour remonter à la source de la vérité, faisoit usage de la division, de la définition, & de l'induction. La division étoit l'échelle pour s'élever des choses sensibles aux choses intellectuelles; la définition étoit un chemin pour passer des choses démontrées à celles qui ne l'étoient pas; & l'induction le moyen de trouver la vérité par le principe de supposition; car il alloit de la division à la définition, & de la définition à l'induction & à la démonstration. Des principes de la Logique de Platon qui n'accordoit la vérité qu'aux idées, il s'ensuit que son école faisoit profession de ne rien savoir; parce que les hommes ne peuvent juger des individus que par les sens qui sont trompeurs; en sorte que les disciples de Platon faisoient consister leur Logique à ne

nous allons d'une supposition à un principe indépendant de toute supposition.

Dans l'induction on passe d'une chose à une autre semblable à la première, ou bien de quelques exemples particuliers à une conclusion-générale.

Quant au raisonnement Alcinoüs en fait un chapitre à part, qu'il seroit trop long d'analyser ici.

J'ai cru devoir donner cet abrégé, parce qu'il me semble que Blount n'explique pas bien les sentiments d'Alcinoüs.



rien croire trop légèrement, & à conserver l'entière liberté de juger parmi les incertitudes qu'on trouve presque en toutes choses. Enfin sur la grande maxime de l'incompréhensibilité de toutes choses l'Académie fut réformée sous Lacydes & sous Arcésilas, & la secte des Sceptiques & des Pyrrhoniens fut fondée.

Platon élévoit la Morale à sa plus grande perfection sur le modèle que Socrate lui avoit laissé; car par les idées qu'il donnoit à tout comme le principe universel de la Philosophie, il faisoit monter toutes les vertus au degré le plus sublime. Dans son *Phedre* il explique la nature de la Philosophie morale, dont le but est de purifier l'esprit des erreurs de l'imagination par les réflexions que la Philosophie lui suggere. Cependant ses dialogues ne contiennent presque rien que de beaux discours sans principes, qui pourtant atteignent le but & instruisent à leur manière; car les traités de morale de ce Philosophe sont pleins d'instructions, qui tendent toujours à encourager la vertu ou à décourager le vice; & cette morale est répandue dans tous les discours de Platon, quoique ces discours ne contiennent rien d'extraordinaire. Quelques-uns pré-

tendent que la métamorphose d'Apulée ou son Ane d'or est une allégorie de la Philosophie morale de Platon. Ce Philosophe fut le premier qui rectifia l'opinion de l'immortalité de l'ame, opinion qu'il avoit apprise de Socrate, Socrate de Pythagore, Pythagore des Égyptiens, & les Égyptiens, selon quelques Auteurs, des Hébreux par le moyen d'Abraham pendant le séjour qu'il fit en Égypte. Platon en fit le plus important principe de la morale Payenne, engageant les hommes à pratiquer la vertu par l'espérance des récompenses & par la crainte des peines. La doctrine de Platon avoit du rapport avec celle des Stoïciens, comme il paroît par l'exemple d'Antiochus d'Ascalon, qui ayant été élevé dans l'Académie de Platon devint Stoïcien.

Platon n'écrivit presque rien sur la Philosophie naturelle qu'il ne l'eut tiré des Pythagoriciens. Il prit aussi de Pythagore sa doctrine des visions, des esprits, & des intelligences, qui est contenue dans le dialogue d'Épinome & dans celui de Cratylus; & Zénon la reçut de Platon, comme Lipse (1) écrit. Apulée

(1) Juste Lipse (Phyfiol. Stoicor. Lib. I. Differt. 18. & 19) prouve que l'existence des Génies fut admise par

dit que Platon est celui de tous les anciens Philosophes qui a le mieux parlé de Dieu, de la providence, des esprits, & des choses divines. On doit avouer qu'il paroît plus versé dans cette science que les autres; mais il n'est pas sûr de le suivre, vu qu'il avoit appris de Pythagore la plus grande partie de ce qu'il dit sur ce sujet. Tertullien (m) rapporte que les

Pythagore, après par Platon, & ensuite par Zénon, & par les disciples de ces Philosophes.

(m) Tertullien (*Adversus Praxeam* Cap. 7.) dit *Quis enim negabit Deum corpus esse, etsi Deus spiritus est? Spiritus enim corpus sui generis in sua effigit.* „ Qui dira que Dieu n'est pas corps, quoiqu'il soit esprit? „ Un esprit est un corps de son espece, & de sa figure. ” Il ne seroit donc pas étonnant que Tertullien rapportât, & même approuvât le sentiment des Platoniciens & des Stoïciens, & leur Dieu matériel; mais je ne trouve pas le passage de Tertullien que Blount a ici en vue.

On a remarqué que la source de l'erreur de ceux qui faisoient matérielles nos ames & Dieu même, consistoit en ce qu'ils n'avoient pas une idée nette de la différence qui est entre matiere & substance. Voici un passage de Tertullien qui met cette remarque hors de doute. *Sed ne esse quidem potest, nisi habens per quod sit. Cum autem sit, habeat necesse est aliquid per quod est. Si habet aliquid per quod est, hoc erit corpus ejus. Omne quod est,*

les Platoniciens aussi bien que les Stoïciens donnoient un corps à la divinité même. Cardan parlant de l'opinion de Platon au sujet de l'immortalité de l'ame, montre que les arguments dont Platon se fert, prouvent l'immortalité des ames des bêtes, aussi bien que l'immortalité des ames des hommes, ou bien ne prouvent ni l'une ni l'autre (n).

*corpus est sui generis. Nihil est incorporale nisi quod non est.* C'est-à-dire, „ Ce qui n'a pas quelque chose „ par quoi il soit, ne peut pas exister : & ce qui est, a „ nécessairement quelque chose par quoi il est. Ce qu'il „ a par quoi il existe, est son corps. Tout ce qui existe, „ est corps à sa manière. Il n'y a rien d'immatériel, que „ ce qui n'existe point.” (Tertull. *de Carne Christi* Cap. II.)

Plus simplement, rien ne peut exister sans quelque propriété, & ce qui a quelque propriété, existe. La propriété qui fait qu'une chose existe, & est ce qu'elle est plutôt qu'autre chose, est son corps; donc tout ce qui existe, a un corps à sa manière. Mettez *essence* au lieu de corps, & tout le raisonnement ira bien. Mais on appelle substance un être réel, donc Tertullien qui l'appelle *corps*, ne donne pas effectivement un corps à nos ames & à Dieu; mais il confond la substance & le corps.

(n) Au contraire, je lis dans Cardan (*De animorum immort.* Cap. 12) *At vero nec Platonis sententia stare potest, ut scilicet belluarum animæ etiam sint immortales.* „ Le sentiment de Platon qui veut que les ames des bêtes „ mêmes soient immortelles, ne peut pas se soutenir.”



Les ouvrages de Platon sont connus & entre les mains de tout le monde. Ils consistent en dix dialogues qui renferment la somme de sa Philosophie; car tous ses écrits sont en forme de dialogue. Il faut distinguer les sentimens de Platon de ceux des autres. Ce Philosophe met ses sentimens dans la bouche de Socrate, de Timée, &c. Il confie les opinions des autres à Gorgias, à Protagoras, &c. Quelques-uns de ces dialogues sont logiques; tels sont le Gorgias & l'Euthydeme; quelques-uns sont moraux comme le Memnon, l'Euthiphron, le Philebe, & le Criton: les autres sont politiques comme ses loix & sa république: quelques-uns sont physiques comme le Timée: & quelques-uns sont métaphysiques comme le Parménide & le Sophiste qui cependant sont un peu mêlés de Logique (o). On croit que ses épîtres

(o) On trouve dans Laerce (Liv. III. Sect. 50. 51. Vie de Platon) le détail suivant des dialogues de Platon. „ Il en est qui regardent la Physique, comme le Timée, d'autres regardent la Logique, comme la Politique, le Cratyle, le Parménide, & le Sophiste. Il en est qui traitent de Morale, tels sont l'Apologie, le Criton, le Phédon, le Phédrus, le Banquet, le Minexeme, le Clitophon, les Epîtres, le Philebe, l'Hipparque, & les Anterastes.

sont supposées : les définitions Platoniciennes ajoutées à ses ouvrages ont été, à ce qu'on prétend, compilées par Speusippe son successeur.

Platon ne fut pas sans détracteurs & sans ennemis : tels furent Xénophon, Antisthène, Aristippe, Eschine, Phédon, Molon, & Diogene le Cynique. Les ennemis de ce Philosophe forgerent plusieurs imputations scandaleuses sur son compte, comme, qu'il disoit une chose & en faisoit une autre ; qu'il avoit un attachement défordonné pour Aster, pour Dion, pour Phédrus, pour Alexis, pour Agathon & pour Archeanassa, courtisane de Colophone : qu'il étoit calomniateur, envieux, orgueilleux &c. qu'il étoit le plus méchant des Philosophes ; parasite des tyrans ; & plusieurs autres reproches aussi peu vraisemblables que ceux-là. Quoiqu'il en soit, ces bruits

„ A la science civile appartiennent la République, les Loix,  
 „ le Minos, l'Epinomis, & l'Atlantique. Les dialogues  
 „ instructifs sont les deux Alcibiades, le Théages, le Ly-  
 „ sis, le Laches. On trouve des essais dans l'Euthyphron,  
 „ dans le Ménon, dans d'Ion, dans le Charmides, dans le  
 „ Théétete ; des reproches dans le Protagore ; & des ré-  
 „ futations dans l'Eutydeme, dans les deux Ippias, &  
 „ dans le Gorgias.”

donnerent aux poètes comiques occasion de maltraiter Platon ; comme fit Théopompe dans son *Autochare* ; Anaxandride dans son *Thésée* ; Alexis dans son *Méropide* ; Cratyle dans son *Pseudoly-mæus*. (*Voy. Laerce*) (p).

Enfin ses disciples & amis appelés Platoniciens de son nom, ou Académiciens du nom de son école, furent Speusippe , Xénocrate, Aristote, Philippe, Hestæus, Dion, Amyclas, Érasme, Coriscus , Témolaus, Evemon , Python, Héraclius, Hippothale, Calippus, Démétrius, Héraclide de Pont, Théophraste, Hypéride, Lycurgue, Démosthène, Mnésistrate, Aristide de Locres, Eudoxe de Cnide, Évagon, Hermodore, Héracléodore, Euphratus, Timée, Chéron, Isocrate, Aster, Phédrus, Alexis, Agathon, Aristonymus, Phormion, & Médédimus & deux femmes Lasthénia & Axiothia.

Dans les temps suivans plusieurs autres ont suivi la doctrine de Platon. Le Cardinal Bessarion & Marsilius Ficinus mirent la Philosophie de Platon à la mode en Italie.

L'hérésie des Gnostiques sortit de l'A-



cadémie; Agrippa avoue qu'il s'étoit gâté l'esprit en lisant la Philosophie de Platon dans les écrits de Porphyre, de Proclus, & de Plessus. Quelques disciples de Platon se firent brûler pour la doctrine de leur maître. Ce que les derniers Platoniciens ont écrit sous les Empereurs Romains, n'est pas solide. La plupart des peres Grecs, qui étoient presque tous Platoniciens, ne sont pas exacts quand ils parlent des anges & des esprits, à cause des fausses notions qu'ils avoient prises dans l'école de Platon. Ceux qui veulent en savoir davantage sur la vie & sur la doctrine de ce Philophe doivent recourir parmi les anciens à Laerce (*Liv. III.*), Apulée (*Log. Plat.*), Suidas, Plutarque, Athenée, Cicéron, Élien, St. Augustin (*de civit. Dei cum notis Lud. Vivès*) Porphyre, Valere Maxime, Eusebe, Joseph, Clément d'Alexandrie, (*Stromat.*) & Stobée; & parmi les modernes à Marsilius Ficinus, Rapin (*Réfl. sur la Phil. anc. & mod.*) (*q*), Stanley (*vies des Phil.*) (*r*), & Théophile Gale (*cours des Gentils.*)

(*q*) Et comparaison de Platon & d'Aristote.

(*r*) On a déjà dit que le titre de l'ouvrage de Stanley, au



(6) *Hélicon de Cyzique*. Plutarque (*vie de Dion*) (s) dit que cet Hélicon prédit une éclipse de soleil; qu'il étoit ami de Platon; que la prédiction qu'il avoit faite de l'éclipse, s'étant vérifiée, il fut fort estimé de Dénis qui lui donna un talent d'argent à cause de son heureuse conjecture.

(7) *Cyzique*, qu'on appelle à présent Chizico, étoit une ancienne ville de la Mysie en Asie, témoin Ferrarius (t).

(8) *Phithon, qui se sauva de Reggio*. Ce Phithon étoit d'une famille noble de l'Élide; il fut fait esclave avec tous ses compatriotes, & forcé à se servir de moyens peu honnêtes pour gagner sa vie. Voyez Diogene (u) (*Vie de Phithon*).

(9) *Reggio* est une ville sur la côte

moins de sa traduction Latine; est *Histoire de la Philosophie*, & non *vies des Philosophes*.

(s) „ Hélicon de Cyzique, qui étoit un des amis de Platon, prédit une éclipse de Soleil. L'événement confirma la prédiction; Dénis en fut ravi d'admiration, & donna un talent d'argent à Hélicon.”

(t) Nov. Lexic. Géograph. vocé *Cizicus*.

(u) Je ne trouve dans Diogene Laërce ni la vie de Phithon, ni celle de Piton, ni aucun nom semblable. Mais dans la vie de Platon il nomme Pithon ou Python, parmi les disciples de Platon (Liv. III. Sect. 46. *vie de Platon*.)

d'Italie, située sur un cap, qui est vis-à-vis de la Sicile. On ne l'appelle pas Rezzo comme Ortélius (v) le prétend, mais Reggio.

(10) Eudoxe de Cnide étoit, selon Laerce, (Liv. VIII.) (w) fils d'Eschinus. Il étoit savant en Astronomie, en Géométrie, en Médecine, & en Droit. Il avoit appris la Géométrie d'Architas, & la Médecine de Philistion de Sicile, comme dit Callimaque (x) dans ses tables. Phocion (y) (in succes.) écrit qu'Eudoxe avoit été disciple de Platon. A l'âge de vingt-trois ans il se sentit une grande envie d'apprendre; il étoit trop pauvre pour se satisfaire; d'ailleurs il étoit jaloux (z) de la gloire des disciples de Socrate. C'est pourquoi il passa de Cnide

(v) Article *Rhegium Julium*. Mais Ortélius cite Léandre pour son garant.

(w) Sect. 86. & suivantes; Vie d'Eudoxe.

(x) Stanley (Hist. Philos. Part. VIII. Article *Eudoxus*) cite aussi Callimaque; & Laerce (Vie d'Eudoxe) Callimaque dans ses Tables (*α τῶν πινάξε* dit Laerce).

(y) Stanley à l'endroit cité, dit Sotion; & Laerce Sotion dans ses Successions.

(z) Stanley & Laerce disent; excité par la réputation des disciples de Socrate.

qui est une des Cyclades, & qui étoit sa patrie, à Athenes, pour apprendre la Philosophie ; après y être resté deux mois, il retourna chez lui. Ensuite ses amis lui fournirent de l'argent ; il fit un voyage en Égypte avec le Médecin Chrysippe, muni de lettres de recommandation qu'Agésilaus lui avoit données pour Nectanabis. Par ces moyens il eut la liberté de s'entretenir avec les Prêtres Égyptiens, parmi lesquels il passa seize mois, & composa une histoire qui contenoit ce que ces Prêtres avoient fait les huit dernières années (a). Ensuite il retourna à Athenes suivi de plusieurs disciples, & mourut âgé de cinquante-trois ans. Voyez Laerce (*Liv. VII.*)

(11) *Speusippe* étoit d'Athenes, né à Myrrhina qui appartenoit à la tribu Pandonienne. Son pere s'appelloit Eurymédon, sa mere Pothone ; elle étoit sœur de Platon. Il fut élevé par son oncle Platon, & il épousa la fille de la niece de ce Philosophe qui avoit trente mi-

(a) C'est ainsi que dit Blount trompé par le traducteur latin de Laerce. Mais cet Auteur dit qu'Endoxe composa l'*Octaëreris*, qui étoit un ouvrage de Mathématique. Voyez Censorinus de die natali Cap. 18.

nes de dot que Dénis lui avoit envoyées : Chio ajouta un talent à cette somme. Quand Dion alla à Athenes, Speusippe, par le conseil de son oncle Platon, lui tint constamment compagnie, pour l'adoucir & le distraire de sa mauvaise humeur. A cause de cela Timon (*in Sillis*) (*b*) dit que Speusippe étoit un plaisant (*Plutarque vie de Dion*) (*c*). Speusippe accompagna Platon dans son dernier voyage de Sicile, & se fit beaucoup aimer des citoyens de Syracuse par sa franchise. De retour à Athenes, il sollicita Dion, qui y étoit en exil, à faire la guerre à Dénis. Cette guerre fut heureuse, comme nous l'avons dit dans la vie de Dénis. Dion se rendit donc maître de la Sicile, & donna à Speusippe la maison de campagne qu'il avoit achetée à Athenes en

(*b*) Cette citation se trouve dans Stanley (Hist. Philos. Part. IV. Art. *Speusippus* Cap. I.) & dans Plutarque (Vie de Dion).

(*c*) Dion vivoit plus avec Speusippe qu'avec les autres amis qu'il avoit à Athenes ; parce que Platon souhaitoit „ d'adoucir le caractère de Dion par les entretiens agréables & gais, que Speusippe étoit en état de tenir. C'est „ pourquoi Timon dans les *Silles* l'appelle facétieux” (ou „ moqueur le mot Grec étant susceptible des deux sens.). Aussi *Silli* signifie railleries, discours piquants &c.



récompense de son bon conseil. Platon mourut la première année de la cent huitième Olympiade pendant que Théophile étoit Archonte. Speusippe succéda à Platon & suivit sa doctrine. Il fut à la tête de l'Académie pendant huit ans, alors devenu fort infirme & paralytique il la laissa à Xénocrate. Speusippe professa toujours la Philosophie de Platon. Théodore (d) affirme que ce Philosophe fut le premier à faire attention à la liaison que les parties des mathématiques (e) ont entr'elles, & au secours mutuel qu'elles se prêtent; comme Platon avoit fait par rapport aux parties de la Philosophie. Il soutenoit que l'esprit n'étoit pas la même chose que le *bon* ou l'*un*; mais qu'il étoit d'une nature particulière. Contre la coutume de Platon, il se fit payer de ses disciples; car il suivoit bien les opinions de Platon, mais il n'imitoit pas sa modération, il étoit sévère, colérique & peu maître de ses passions. Une fois étant en colère, il jetta un chien dans

(d) Dans ses commentaires. Voyez Laerce Vie de Speusippe (Liv. IV. Sect. 1.)

(e) Laerce se sert du mot *μαθηματικά*, qui peut signifier les sciences en général.

un puits. Il alla en Macédoine aux noces de Cassandre pour se divertir (*Laerce* (f) & *Philostate*.) Il aimoit beaucoup l'argent, comme Apollonius le dit ici, d'accord avec Laerce (g); en sorte qu'il chanta en public pour de l'argent plusieurs poèmes médiocres qu'il avoit composés. Dénis lui écrivit & le railla de ses défauts, disant, „ Platon ne prenoit „ point d'argent de ses disciples, pour „ vous il faut qu'ils vous en donnent bon „ gré malgré qu'ils en aient.” Cette lettre se trouve dans Athenée (*Deipnosph. Liv. XII. Chap. 24.*) (h). Timothée dit

(f) Liv. IV. Sect. 1.

(g) Au lieu cité.

(h) Le Livre XII. D'Athénée n'a que 13 chapitres. Au 12. il parle d'une lettre que Denis écrivit à Speusippe; dans laquelle il lui reproche son avarice & sa passion pour les plaisirs; mais les termes que Blount rapporte, ni la lettre de Denis n'y font point. Athénée parle aussi de Speusippe, & de la lettre que lui écrivit Dénis au livre VII. chap. 5. Dans cette lettre Dénis reproche à Speusippe „ son avarice „ & sa passion pour les plaisirs, l'argent qu'il avoit arraché „ à plusieurs personnes, son amour pour la courtisane „ Lathénée; & il ajoute: Pourquoi nous accusez-vous „ d'avarice, vous qui n'avez jamais laissé échapper l'occa- „ sion de gagner, quelque honteuse qu'elle fût? Dans cette „ vue que n'avez-vous pas tenté? &c.” Mais les mots que

que Speusippe étoit fort infirme, au point qu'il étoit obligé de se faire traîner de la maison à l'Académie, & de l'Académie à la maison dans une espece de chaise roulante (i). Enfin il mourut de chagrin, selon Laerce (*Liv. IV*) (k), qui dans un autre endroit (l) citant Plutarque dans les vies de Lysandre & de Sylla, dit que Speusippe mourut de la maladie pédiculaire; mais ce passage ne se trouve pas dans Plutarque. Favorin (*Comment Liv. II.*) (m) dit qu'Aristote paya trois talents les écrits de Speusippe. Il avoit écrit plusieurs choses particulièrement sur la Philosophie, comme des commentaires & des dialogues, au sujet desquels voyez les vies de Stanley (n) tirées de Laerce, de Suidas, de Plutar-

Blount rapporte ici, se trouvent dans Laerce (*Livre IV. Sect. 1. Vie de Speusippe.*)

(i) Laerce dit la même chose *Liv. IV. Sect. 3.*

(k) Laerce dans la *Sect. 3* dit que Speusippe dans un âge très-avancé, se donna volontairement la mort, poussé par la tristesse.

(l) *Sect. 4.*

(m) A ce qu'assure Laerce *Liv. IV.* à la fin de la vie de Speusippe.

(n) *Histor. Philosophicæ Part. IV.* Speusippe est le second Philosophe dont il est parlé dans cette partie.

que, d'Apulée, de Stobée, & d'Athénée. (o)

(12) *Noces de Cassandre.* Ce Cassandre fut Roi de Macédoine & fils d'Antipater. Préférant le bien public à l'avantage de sa famille, Antipater laissa le royaume à Polysperchon, & non à son fils Cassandre, dont il connoissoit l'extravagance. Cassandre fut fort irrité de cette disposition, & résolut de s'emparer de la Macédoine. Dans cette vue il conspira avec Ptolomée Roi d'Égypte, avec Antigonus, & avec plusieurs autres Capitaines, & fit tous les préparatifs nécessaires pour faire la guerre par mer & par terre. Polysperchon qui étoit un vieux soldat rusé, & qui avoit été Officier d'Alexandre, pour mieux garantir la Grèce d'une révolte, abolit toutes les Oligarchies qui s'étoient formées dans chaque ville Grecque depuis le passage d'Alexandre en Asie & rétablit l'ancienne liberté dans l'espérance d'empêcher les Grecs de s'attacher à Cassandre. Ce

(o) Ici Blount donne une table, ou espece d'arbre chronologique, qui contient la succession des Philosophes. Nous l'omettons, parce qu'elle ne s'accorde pas avec le format de notre édition. D'ailleurs elle est peu nécessaire, & se trouve en plusieurs endroits.



dernier obtint d'Antigonus trente cinq  
 vaisseaux, & six mille hommes, & se  
 transporta par mer à Athenes; car il  
 s'étoit rendu maître de cette ville & de  
 son port par le moyen de Nicanor à qui  
 il avoit fait prendre les devants. Poly-  
 sperchon marcha contre Cassandre dans  
 le dessein de l'assiéger, mais les provi-  
 sions lui manquerent, & il fut contraint  
 de lever le siege. Il laissa dans l'Attique  
 son fils avec une partie de son armée,  
 & conduisit la plus grande partie de ses  
 forces contre Mégalopolis, la seule ville  
 qui se fût attachée à Cassandre. Poly-  
 sperchon eut le dessous à Mégalopolis,  
 & bientôt après les autres villes Grecques  
 se déclarerent pour Cassandre, qui après  
 le malheur de Polyasperchon marcha en  
 Macédoine, & y trouva plusieurs amis  
 bien disposés en faveur du *Soleil levant*.  
 L'année suivante Polyasperchon secouru  
 par Éacide Roi des Molosles ramena  
 Olympias avec Alexandre petit fils de  
 cette Princesse & fils de Roxane. C'est  
 pourquoi Eurydice femme du Roi Aridée  
 prit les armes & demanda du secours à  
 Cassandre. Les Macédoniens respectant  
 la Majesté d'Olympias, abandonnerent  
 Eurydice qui fut faite prisonniere avec

son mari. On mit à mort Aridée; ensuite Olympias envoya à Eurydice un poignard, une corde, & du poison afin qu'elle choisit. Eurydice implora la vengeance des Dieux & se pendit avec sa jarretiere. Quand ce fait arriva, Aridée avoit porté le titre de Roi six ans & quatre mois. Olympias fit aussi mourir Nicenor frere de Cassandre. Mais Cassandre apprenant l'arrivée d'Olympias dans la Macédoine, quitta le Péloponnese, marcha contr'elle, & corrompit les soldats d'Éacide & l'armée de Polysperchon, qui étoient les seuls soutiens d'Olympias. Cette Princesse se réfugia à Pydna; Cassandre l'assiégea, la prit, & la mit à mort; car elle refusa de demander la vie. Ainsi finit Olympias mere d'Alexandre, auquel elle survécut huit ans. Ensuite Cassandre fit secrètement périr Roxane & Alexandre son fils. Polysperchon pour se venger de Cassandre, fit paroître Hercule fils d'Alexandre & de Barsine, jeune homme de quatorze ans qui avoit été élevé à Pergame. Cassandre craignant l'affection que les Macédoniens avoient pour Hercule parce qu'il étoit du sang d'Alexandre, épousa par forme de contre-batterie Theffalonice fille d'Olym-

pias & sœur d'Alexandre. Je pense que c'est à ces noces que Speusippe récita les vers dont Apollonius parle ici. Ensuite Cassandre s'engagea dans une autre guerre contre Antigonus, & peu de temps après il mourut d'hydropisie, ayant régné dix-neuf ans. Il laissa trois fils qu'il avoit eu de Thessalonice, c'est à-dire, Philippe, Antipater, & Alexandre, qui firent une mauvaise fin. Voyez Justin (*p*), Diodore, Plutarque (*q*), & Laerce (*r*) (*Vie de Phocion*).

(13) *Les jeux Grecs.* Il y avoit en Grece quatre jeux ou spectacles principaux. Les jeux Olympiques étoient les plus brillants, suivoient les jeux Pythiques, les Istmiques étoient les troisièmes, & les Néméens les derniers. Mon dessein est de parler de chacun à part; je dois donc commencer par les jeux Olympiques;

(*p*) Le meurtre d'Olympias (Lib. XIV. Cap. 6.) La guerre contre Antigonus (Lib. XV. Cap. 1.). La destruction de la famille d'Alexandre (Lib. XV. Cap. 2. & seq.) La mauvaise fin de la famille de Cassandre (Lib. XVI. Cap. 2.).

(*q*) Dans la vie de Phocion.

(*r*) On fait bien que Laerce n'a point écrit la vie de Phocion.



pliques, puisqu'ils tenoient le premier rang.

Hercule institua les jeux Olympiques à l'honneur de Jupiter. On les célébroit une fois tous les cinq ans; ils commençoient le onze & finissoient le seize du premier mois. Une Olympiade renfermoit donc l'espace de cinq ans, & faisoit époque dans la chronologie des Grecs, qui comptoient par Olympiades comme les Latins par lustres, & nous par années. La premiere Olympiade coincide avec l'an du Monde 3174 (s). Les Grecs au lieu de dire vingt-six ans après cette époque, disoient la premiere année de la sixieme Olympiade &c. Ces jeux tiroient leur nom d'Olympie, ville de l'Élide, près de laquelle on les célébroit. Ils servoient à accoutumer la jeunesse Grecque à l'activité. Car une partie de ceux qui se rendoient en foule à ces assemblées, y alloit pour voir, & le reste pour disputer la victoire.

Voici ce qu'on dit de l'origine de cette institution. Hercule (t) revenu du

(s) D'autres disent l'an de la Création 3208.

(t) Il auroit fallu dire „ cet Hercule qui étoit un des „ Dactyles idées, ou des Curetes, & qui avoit eu soin de



mont Ida à Élide avec ses quatre jeunes freres, Pœnéus, Ida, Jasius & Épimede, leur proposa de courir pour s'amuser, à condition que le vainqueur seroit couronné d'olivier. Hercule vainquit & fut couronné. Comme ils étoient au nombre de cinq freres, Hercule en prit occasion d'ordonner que tous les cinq ans on répéteroit ce jeu à l'honneur de Jupiter. Le vainqueur, suivant ce qui s'étoit pratiqué la premiere fois, recevoit une couronne d'olivier; ce qui donna lieu à Aristophane (*dans le Plutus*) (*u*) de se moquer de la pauvreté de Jupiter, qui n'étoit pas en état de donner une couronne d'or. Quelques Auteurs disent que Jupiter institua lui-même ces jeux à l'occasion de la victoire qu'il avoit remportée sur les Titans, & qu'Apollon devança Mercure. Selon Eusebe (*v*) le

„ Jupiter enfant, étant allé d'Ida en Crete &c.” (Cœl. Rhod. Lect. antiq. Lib. XIII. Cap. 17.)

(*u*) Acte II. Scen. 5. v. 98-101. C'est la Pauvreté qui dit cela.

(*v*) Dans ses Chroniques, an 1241. Eusebe dit que le vainqueur dans les combats gymniques de la premiere Olympiade fut Chorebe d'Elide & dans la Prépar. Evangel. Liv. X. Chap. 3., que dans le Stade Olympique ce fut Corylus d'Argos.

premier vainqueur fut Corylus d'Arcadie : mais Pline (w) & Isacius assurent qu'Hercule fils d'Alcmene, & non l'Hercule dont nous venons de parler, fut le premier fondateur & vainqueur de ces jeux. Nous voyons par une épigramme de Simonides (x) que les principaux exercices usités dans les jeux Olympiques étoient le saut, le pugilat, la course, & la lutte. Cependant il y en avoit d'autres, comme la course des chars, la dispute entre les Poètes, les Rhéteurs, les Musiciens, & les Philosophes. C'étoit aussi la coutume de saisir ces occasions pour déclarer la guerre ou la paix. Voyez davantage à ce sujet dans Cœlius Rhodiginus (y), dans la Mythologie de Noël le Comte (z), dans Polydore Vir-

(w) Histor. natur. Lib. VII. Cap. 56. Mais ici Pline ne s'explique pas ; il dit seulement, *instituit — Hercules Olympiæ athleticam.* „Hercule institua à Olympie les jeux „d'Athlètes.”

(x) Je trouve dans l'Anthologie (Chap. I. Epigr. 8.) cette épigramme de Simonide „Diophon fils de Philon, a „remporté la victoire dans les jeux Isthmiques & dans les „Pythiques, au saut, à la course, au disque, au javelot, „à la lutte.”

(y) Lect. antiq. Lib. XIII. Cap. 17.

(z) Mythol. Lib. V. Cap. 1. pour les jeux Olympiques,

gile (a), & dans tous les Poètes & Historiens Grecs.

La seconde sorte de jeux étoient les Pythiques, ainsi nommés de Pythion, ville de la Macédoine. Ils étoient consacrés à Apollon en mémoire de l'insigne victoire qu'il avoit remportée sur l'énorme serpent Python, que Junon avoit envoyé pour persécuter Latone, mere d'Apollon. Voilà la fable: Strabon, (Liv. VI) (b), dit que ce Python étoit un homme sanguinaire & scélérat, ennemi de Latone, & appelé Draco. Le vainqueur de ces jeux étoit couronné de laurier, comme on le voit dans Lucien. Ovide dit (*Métam. Lib. I.*) (c).

Cap. 2. pour les Pythiques; Cap. 3. pour les Néméens; & Cap. 4. pour les Isthmiques.

(a) De invent. rer. Lib. II. Cap. 13.

(b) Il est vrai qu'on lit cela dans Strabon (Liv. IX., non VI.; article Phocide); mais Strabon ne dit point que ce Python surnommé Dragon fût ennemi de Latone. De plus Strabon parle de cette histoire, comme rapportée par Ephore; & il la réfute, quoique il regarde Ephore comme un très-bon Auteur.

(c) *His juvenum quicumque manu, pedibusve, rotave,  
Vicerat, esculeæ capiebat frendis honorem.  
Nondum laurus erat ———*

Celui que sa vigueur, ou sa course légère  
Ou l'adresse à guider un char dans la carrière,  
Distinguoit de la foule & déclaroit vainqueur,  
De chêne couronné marchoit avec honneur.  
Le laurier triomphal n'existoit pas encore.

Au commencement on faisoit la couronne de quelqu'autre arbre; dans la suite on se servit du laurier, arbre dédié à Apollon. Selon Pausanias (*dans les Corinth*) (*d*) ces jeux furent institués par Diomede en reconnoissance d'avoir échappé le naufrage en revenant de Troie (*e*). On les célébroit une fois par an au commencement du Printemps, comme dit

(*d*) Chap. 23. un peu après le commencement. Le même Auteur dans les Phociques (Chap. 6. vers la fin) rapporte comme un bruit populaire qu'Apollon avoit percé à coups de fleches près de Delos un habitant de ces contrées, qui y avoit pourri; & qu'à cause de cela la ville de Delos fut aussi nommée Pytho; car *πύθωναι* & *πύθω* signifient le premier, je pourris, & le second je fais pourrir.

(*e*) Et selon Strabon (Géogr. Liv. IX. article Phocide), ils furent institués par les Delphiens après la guerre de Crissa; & sous Euryloque les Amphictyons ajouterent au combat des joueurs de Cithare, qui au commencement étoit le seul usité, celui des joueurs de flûte, celui de la course à cheval, & les jeux gymniques, donnant au vainqueur une couronne, & nommerent ces jeux *Pythiques*.



Dionysius (*de la situation du monde*) (f)  
 „ ils se mirent à danser en réjouissance  
 „ de la victoire remportée lorsque le  
 „ charmant Printemps commence & que  
 „ le Rossignol bâtit son nid sur les ar-  
 „ bres.” Ces jeux étoient sur-tout fré-  
 quentés par les habitants des Cyclades &  
 des autres îles près de Délos. La Pré-  
 mière d'Apollon s'appelloit aussi Pythie.  
 Les troisièmes jeux des Grecs étoient  
 les Isthmiques, célébrés tous les cinq  
 ans (g) dans l'Isthme de Corinthe qui  
 leur donna le nom. Ils furent institués  
 par Thésée (h) à l'honneur de Neptune,  
 comme l'atteste Plutarque (i) (*Vie de*  
*Thésée.*) Quelques Auteurs prétendent que  
 ces jeux furent institués à l'honneur de  
 Palémon Dieu des ports. Je trouve que  
 les deux opinions peuvent être vraies,

(f) Vers 528.

(g) Pindare dit expressément qu'on les donnoit tous les  
 trois ans. Pline & Solin parlent comme notre Auteur.

(h) Ils furent institués par Sisyphe, & rétablis par  
 Thésée.

(i) „ Il fut le premier à établir des jeux à l'imitation  
 „ d'Hercule, ambitionnant que les Grecs à son honneur  
 „ célébraient les jeux Isthmiques consacrés à Neptune,  
 „ comme ils célébroient en mémoire d'Hercule les jeux  
 Olympiques consacrés à Jupiter.”

d'autant que les noms de Neptune & de Palémon sont quelquefois synonymes chez les Poëtes Grecs. Quoiqu'il en soit, ils étoient tous deux des Dieux marins; Neptune étoit le Dieu de toute la mer, & Palémon des ports, des havres, & des rivages. Le vainqueur dans ces Jeux étoit couronné de Pin.

Les quatriemes jeux de la Grece étoient les Néméens, qui tiroient leur nom de la forêt de Némée. Ils étoient célébrés par les Argiens à l'honneur d'Hercule qui dans cette forêt avoit vaillamment terrassé un Lion, dont ensuite il porta la peau. D'autres disent que les jeux Néméens furent institués en mémoire d'Archemore fils de Lycurgue.

Outre ces quatre jeux principaux, les Grecs avoient des jeux & des récréations particulieres, comme la Pyrrhique, danse inventée dans la Crete par un Prêtre de Cybele nommé Pyrrhus. Elle servoit à préparer à la guerre la jeunesse qui dan-  
soit armée & à cheval. Les Grecs avoient de plus les jeux Gymniques inventés par Lycaon, les jeux funebres par Araste, la lutte par Mercure; les dés, les tables, la paume, & les cartes que les Lydiens inventerent, non pas pour s'amuser ou

pour gagner, mais pour le bien de la République. - Car dans un temps de famine ils contentoient leur appétit en mangeant de deux jours l'un, & passant les jours de jeûne dans des divertissemens sédentaires. Le jeu des échecs fut inventé l'an du monde 3635 par un Politique nommé Xerxès, qui voulut faire voir par ce jeu combien un Tyran ou un Magistrat est foible sans le secours de ses sujets. Les Grecs faisoient usage du disque, qui étoit de fer ou de bronze & fort pesant. Celui qui le lançoit plus haut ou plus loin, remportoit le prix. Dans la lutte deux hommes se joignoient, & celui qui terrassoit l'autre, étoit vainqueur. Dans le pugilat les combattants, nommés *Pugiles*, mettoient autour de leurs mains de fortes bandes de cuir de bœuf, qu'on appelloit cestes. Ces jeux étoient appelés Gymniques, parce que ceux qui les pratiquoient, étoient nuds. Le lieu où les Grecs s'exerçoient à ces jeux d'adresse, s'appelloit Palestre; les maîtres qui les montroient, étoient nommés Gymnastes. Alors il y eut dans la Grece des Athletes, comme Apollonius les appelle ici, ou des combattants d'une force incroyable; par exemple Milon de

de Crotone & Polydamas. Milon porta un taureau l'espace d'un stade, & après le tua d'un coup de poing. Polydamas avec ses mains nues étrangla un Lion sur le mont Olympe. Ces jeux & ces exercices des jeunes Grecs les rendoient si bons soldats, qu'une poignée de monde défaisoit les Perses par millions. On ne faisoit pas cas de ces jeux seulement comme utiles pour la guerre, & servant à divertir le peuple; mais aussi comme destinés à honorer les Dieux, dont on célébroit les fêtes avec ces jeux. Ainsi Homere raconte comme les anciens Grecs s'exerçoient dans les temples à plusieurs beaux jeux, quand il parle de ceux qui manioient les dés devant les autels de Minerve. Voyez à ce sujet Pancirolle, Coelius Rhodiginus (*k*), & Gautruche.

(14) *Olynthe*, ville de la Macédoine, qui garde encore son nom.

(*k*) Lection Antiq. Lib. XI. Cap. 24.; & Lib. XII. Cap. 17.





## C H A P I T R E XXXVI.

*Graces qu'Apollonius demande.*

C EPENDANT un Eunuque arriva & invita Apollonius à l'audience du Roi : Apollonius répondit , j'irai après avoir convenablement terminé ce qui regarde les Dieux. Ayant donc achevé ses prières & ses sacrifices , il se mit en chemin attirant les regards de tout le monde par son extérieur vénérable : Lorsqu'il entra , le Roi lui dit , je t'accorde dix graces comme à un homme supérieur à tous ceux qui nous sont venus de la Grece. Apollonius répondit , je ne les refuse pas toutes ; mais il y en a une que je souhaite plus que mille autres. Ensuite il plaida la cause des Erétriens & , commençant par Datis , il exposa toutes leurs calamités. Il continua , je vous prie de ne pas souffrir que ces malheureux soient chassés de leur pays & de leur colline ; permettez qu'ils habitent le morceau de terre , que Darius leur a donné. Car il seroit bien fâcheux qu'après avoir été chassés de leur patrie , ils ne pussent pas jouir des biens qu'ils ont

reçus en échange. Le Roi jetant sur Apollonius un regard favorable dit : les Érétriens ont été jusqu'à hier mes ennemis & ennemis de mes ancêtres : ils nous ont attaqués (1) ; & on les a négligés pour détruire entièrement cette Nation. Mais à l'avenir je les regarderai comme mes amis , & je leur donnerai pour Satrape un homme de bien qui regle leurs affaires. Mais pourquoi n'acceptez-vous pas les autres neuf graces ? Parce que , répondit Apollonius , je ne me suis pas encore fait des amis ici. N'avez-vous , dit le Roi , besoin de rien pour vous même ? Oui , dit Apollonius , de pain & de mets non sanglants pour me régaler splendidement.

---

## CHAPITRE XXXVII.

*Un Eunuque est surpris avec une concubine du Roi.*

**P**ENDANT ces Discours , le palais retentit des cris des Eunuques & des femmes ; car on avoit surpris en flagrant délit un Eunuque avec une des concubines (2)

du Roi. On le traînoit par les cheveux au tour de l'appartement des femmes, comme on le pratiquoit à l'égard des esclaves du Roi. Alors le plus ancien des Eunuques dit que s'étant apperçu depuis longtemps de l'amour que celui-ci avoit pour cette femme, il lui avoit défendu de s'entretenir avec elle, de lui toucher le cou ou la main, & lui avoit ordonné de s'abstenir de la parer en lui laissant la liberté de parer les autres; & que pourtant il l'avoit surpris avec elle. A ce récit Apollonius jeta sur Damis un coup d'œil qui disoit, voilà la preuve de ce que j'ai soutenu. Le Roi se tourna vers ceux qui étoient autour de lui, & dit, il ne conviendrait pas qu'en la présence d'Appollonius nous fussions juges en matiere de chasteté; cela le regarde. Quelle peine jugez vous donc, Apollonius, que cet Eunuque a méritée? Quelle autre que celle de vivre? répondit Apollonius, contre l'attente de tout le monde. Le Roi rougit & dit, ne croyez-vous pas digne de plusieurs morts un homme qui a ôsé souiller mon lit? Apollonius répondit, j'ai eu dessein, non de lui pardonner, mais de le punir d'une maniere sensible. Car, s'il vit sans pouvoir se satisfaire, il ne pren-



dra aucun plaisir aux repas , ni à ces spectacles qui vous amusent & qui amusent vos amis : le cœur lui battra souvent & l'éveillera en sursaut comme il arrive , dit-on , à ceux qui aiment. Voyez donc quelle affliction le consumera & quelle douleur déchirera son cœur. S'il n'aime pas trop la vie , il vous priera de le faire mettre à mort , ou ( 3 ) il se tuera lui-même , déplorant de n'avoir pas été assez heureux pour mourir aujourd'hui. Voilà donc la réponse aussi douce que prudente que fit Apollonius. Le Roi s'y conforma , & donna la vie à l'Eunuque.

---

## CHAPITRE XXXVIII.

*Apollonius s'entretient avec le Roi.*

UNE fois le Roi voulut aller à la chasse dans un parc qui renfermoit des lions , des ours , & des pantheres ; il invita Apollonius à chasser avec lui. Apollonius répliqua , avez-vous oublié que je n'ai pas voulu être présent à vos sacrifices ? D'ailleurs il ne me paroît guere agréable de tendre des embuches à des animaux



maltraités & réduits à une sorte d'esclavage qui est contraire à leur nature.

Une autre fois que le Roi demanda à Apollonius comment il devoit s'y prendre pour regner avec sûreté; ce Philosophe répondit: honorez beaucoup de monde, & ne vous fiez qu'à un petit nombre de personnes.

Une autre fois le Président de Syrie envoya une ambassade au Roi au sujet, je pense, de deux villages qui étoient, près de la ville de Zeugma, disant que ces villages avoient autrefois appartenus à Antiochus & à Seleucus; qu'ils étoient actuellement sous la domination du Roi, quoique de droit ils appartenissent aux Romains: que les Arabes & les Arméniens n'insultoient pas ces villages; que cependant le Roi étant allé beaucoup au delà de ses limites, épuisoit ces villages, comme s'ils étoient à lui, & non aux Romains. Le Roi fit un peu éloigner les Ambassadeurs, & dit, ô Apollonius, les Rois que les Ambassadeurs viennent de nommer, ont accordé ces villages à mes ancêtres pour l'entretien des bêtes sauvages que nous prenons & que nous leur envoyons au delà de l'Euphrate. A présent ces gens, comme s'ils avoient oublié ces choses, son-

gent à des innovations injustes. Que pensez-vous de cette Ambassade? J'y trouve, dit Apollonius, de la modération & de la justice, puisque pouvant retenir, même malgré vous, ce qui est dans leurs états, ils aiment mieux le tenir de votre bonne grace. Il ajouta qu'à cause des deux villages, moins considérables que quelques-uns de ceux que possèdent de simples particuliers, il ne falloit pas entrer avec les Romains dans une guerre qu'il ne convient pas de faire même pour des sujets importants.

Pendant que le Roi étoit malade, Apollonius à plusieurs reprises tint des discours si sublimes au sujet de l'âme, que le Roi reprit courage, & dit qu'Apollonius lui avoit enseigné à mépriser le trône, & même la mort (4).

## ECLAIRCISSEMENTS

*sur les Chap. XXXVI, XXXVII  
& XXXVIII.*

(1) *Nous ont attaqués.* L'homme n'est que l'amour propre incarné, paîtri d'attachement pour la vie & d'appréhension pour la mort. En effet ces sentiments sont

pour l'homme ce que les deux anes font pour un pot: l'amour tient l'une, & la crainte tient l'autre. L'amour est plus beau; mais la crainte est plus sûre & plus efficace. De là vient que Pallas, qui est la Déesse de la sagesse, est toujours représentée sous les armes, & que l'inscription que nous mettons sur notre grosse Artillerie, est *derniere raison des Rois* (1). Ce qui veut dire; lorsque pour porter les peuples à la soumission & à l'obéissance, on a vainement essayé la force des arguments tirés de la conscience & des loix, reste le tonnant & meurtrier canon, qui est la dernière & la plus forte raison; car si l'amour propre est sourd aux autres, il ne l'est point à la voix de la mort qui est le Roi des épouvantements. Aussi les Souverains pour peindre leur caractère dans leurs armoiries, choisissent ordinairement des oiseaux de proie ou des animaux féroces, comme les Aigles de Rome, les Lions d'Angleterre &c. : le seul Roi de France a choisi les fleurs de lis pour effacer la gloire de Salomon. Les Anciens pour peindre la meilleure éducation d'un Prince, disent qu'Achille a été élevé par le

(1) *Ratio ultima Regum.* Blount.



Centaure Chiron, qui étoit moitié homme & moitié bête, & même fort sauvage. Le Chameau est grand & fort ; cependant, parce qu'il est doux & paisible, il est mené par un enfant & porte de lourds fardeaux ; le Léopard, petit mais méchant, se défend de cet esclavage par sa propre férocité. Pourquoi nous autres sujets de l'Angleterre jouissons-nous de la liberté & de la propriété, dont nos voisins sont privés ? Parce que heureusement nous sommes d'un mauvais naturel. Quand on a dit que le Roi d'Angleterre étoit le Roi des Diables (*m*), on a parlé par jalousie de ce que ses sujets étoient des hommes non des lâches, des Léopards non des Chameaux. Pareillement si un Prince est doux & pacifique, ses voisins l'oppriment & ses sujets se révoltent ; car si les hommes vivent long-temps en paix, ce n'est que par crainte (*n*). La guerre publique ou particulière est presque la seule chose qui gouverne le genre humain. Le voleur vous mettant subitement le pistolet sur la poitrine, vous ordonne de lui donner la bourse, les be-

(*m*) *Rex diabolorum.* Blount.

(*n*) *Metu non moribus.* Blount. H. b.



soins assiegent le pauvre & le forcent aux travaux les plus durs : les âmes vulgaires sont souvent contraintes à quitter le libertinage par la guerre continuelle que leur font les Prédicateurs avec leurs armes spirituelles de feu & de soufre. Toutes les créatures se soutiennent en se faisant réciproquement la guerre ; celles-ci attaquent les animaux, celles-là les plantes, & les plantes attaquent la terre & l'eau. *La Lionne suit le Loup ; le Loup suit la Chevre, & la Chevre suit le Cityse fleuri (o).*

Parlons de l'antiquité & de l'origine de la guerre. Elle fut imaginée par Mars, selon Diodore (p), & par Pallas, selon Cicéron (q). On lit dans Joseph (r) que Tubalcain exerça la chevalerie avant

(o) *Torva Leena Lupum sequitur, Lupus ipse Capellam,*

*Florentem citysum sequitur lasciva Capella.*

Virg. Eclog, II. v. 63, 64.

(p) Diodore (Bibl. Hist. Liv. V. pag. 235. Ed. d'Etienne) dit que Mars trouva la manière de fabriquer les armes, de donner au soldat des armes offensives & défensives, & les dressa à se battre en bataille rangée.

(q) Je ne fais pas où.

(r) Joseph (Antiq. Judaïq. Lib. I. Cap. 3.) dit que Thobel, fils de Lamech, qui étoit extrêmement fort, se distingua dans le militaire.

le déluge. Trogue prétend que Ninus, mari de Sémiramis fut le premier Roi qui fit la guerre à ses voisins (s). Quoiqu'il en soit, si l'on étudie la nature de l'homme, l'on trouvera que le genre humain a toujours été en état de guerre depuis son commencement: & si désobéir, être disposé à offenser, & offenser, c'est être en guerre, Adam étoit dans l'état de guerre avant sa chute, en désirant de violer les commandements de Dieu. L'envie de pécher, précéda le péché même, & Adam cessa d'être tout à fait innocent avant d'avoir mangé le fruit défendu. Car Hobbès remarque très-bien (*Leviat. Part. I. Cap. 13.*) que la guerre ne se borne pas seulement à la bataille, au combat actuel; mais qu'elle dure autant que dure la volonté suffisamment connue de se battre. C'est pourquoi l'on doit considérer le temps autant par rapport à la guerre que par rapport aux saisons. Comme le temps pluvieux ne consiste pas en une ou deux ondées de pluie, mais dans une disposition de plusieurs jours; de même la guerre ne consiste pas dans une bataille actuelle, mais dans la disposition connue à se battre; & ne cesse

(s) Justin. Hist. Lib. I. Cap. 1.

que lorsqu'on est assuré du contraire. Dans ce sens il est évident que la guerre d'homme à homme tire son origine de la nature. Car la nature a fait tous les hommes égaux pour ce qui regarde les facultés du corps & de l'esprit, du moins dans leur opinion : cette égalité produit l'égalité d'espérance de parvenir à son but. Si donc deux hommes désirent la même chose, & ne peuvent pas en jouir tous deux, ils deviennent ennemis ; & pour avoir ce qu'ils souhaitent, ils travaillent à se détruire ou à se subjuguier mutuellement. De là naît la défiance, & de la défiance la guerre. De même, chacun prétend que son compagnon l'estime autant qu'il s'estime lui-même ; & au moindre signe de mépris ou de peu d'estime, celui qui se croit offensé, travaille à se faire estimer par la victoire ; il travailleroit à détruire l'offenseur, s'il n'étoit pas retenu par un pouvoir plus grand. Il suit de cette guerre de chacun contre tous, qu'il n'y a rien d'injuste. Les notions de droit & de tort, de justice & d'injustice n'ont pas lieu ici. Où il n'y a pas un souverain commun, il n'y a point de loix ; & où il n'y a point de loix, il n'y a point d'injustice. Dans la guerre la force & la



ruse font deux vertus cardinales. La justice & l'injustice ne sont ni facultés du corps ni facultés de l'esprit. Si elles l'étoient, elles existeroient chez un homme seul & unique, comme ses sens & ses passions. Ce sont des qualités de l'homme en Société, non de l'homme isolé & solitaire. Une seconde conséquence de cet état de guerre, est qu'il n'y a ni propriété ni possession, ni *mien* ni *tien*; mais chacun a ce qu'il a, pour autant de temps qu'il peut le garder. Si je ne me trompe, Horace, presque dans les mêmes vues qu'avoit Hobbès, nous donne une belle description de cet état de guerre dans ces vers (*Sat. 3. du Liv. I.*)

A peine, en se traînant, étoient sortis de terre  
 Les hommes, vil troupeau, qu'ils se firent la guerre,  
 Pour du gland, pour un antre, objet de tous leurs soins,  
 A se battre employant leurs ongles, & leurs poings,  
 Les bâtons, & les traits que leur montra l'usage.  
 Enfin l'on s'avisa d'inventer le langage:  
 Depuis lors l'on s'abstint de ces cruels exploits;  
 On éleva des forts, on prescrivit des loix;  
 On défendit le vol, le meurtre, & l'adultère.  
 Car, parmi les beautés, Hélène la première  
 Ne fut pas de combats la honteuse raison;  
 Mais une mort obscure envoya chez Pluton  
 Ceux qui se faisoient, à la mode des bêtes,



Des femmes qu'ils trouvoient, & cédoient leurs conquêtes  
 Au rival plus robuste; ainsi dans les troupeaux,  
 Le plus fort se défait des plus foibles taureaux (t).

Les Passions qui portent les hommes à la paix, sont la crainte de la mort, le desir des commodités & des agréments de la vie, & l'espérance de se les procurer par industrie. Voilà la source des armes, des loix, des Magistrats, & du gouvernement civil qui sont plus nécessaires aux hommes qu'aux autres animaux, parce que les hommes sont les plus rapaces, les plus fausses, & les plus perfides de toutes les créatures.

L'homme seul, quelle horreur! à son semblable est traître:  
 L'on voit les animaux d'animaux se repaître;

(t) *Cum prorepserunt primis animalia terris,  
 Mutum & turpe pecus, glandem atque cubilia propter,  
 Unguibus & pugnis, dein fustibus, atque ita porro  
 Pugnant armis, quæ post fabricaverat usus;  
 Donec verba, quibus voces sensusque notarent,  
 Nominaque invenerunt; dehinc abstinere bello,  
 Oppida cæperunt munire, & ponere leges,  
 Neu quis, fur esset, neu latro, neu quis adulter:  
 Nam fuit ante Helenam cunnus teterrima belli  
 Causa; sed ignotis perierunt mortibus illi,  
 Quos Venerem incertam rapientes, more ferarum;  
 Viribus editior cæuebat, ut in gregæ taurus.*

V. 99. 110.

La faim de l'un apporte à l'autre le trépas;  
 Mais l'homme détruit l'homme, & n'en profite pas.  
 L'animal fait valoir pour son propre avantage,  
 Les griffes & les dents qu'il reçut en partage;  
 Et l'homme en fouriant, avec un front serein  
 A l'homme humainement plonge un fer dans le sein.  
 C'est sans nécessité qu'il cause des alarmes;  
 Il aime à voir son frere inondé de ses larmes.  
 Tout ce qui de la brute irrite la fureur,  
 C'est l'amour ou la faim; pour l'homme c'est la peur.  
 Toute arme est son effroi; mais il s'arme par crainte  
 En sortant d'une peur, de l'autre il sent l'atteinte :  
 C'est à la peur qu'il doit tout acte vertueux,  
 Son honneur si vanté, son renoin si coûteux,  
 Le desir du pouvoir, dont il est l'humble esclave,  
 Pour lequel seulement le lâche ose être brave;  
 But de tous ses projets, qui le rend doux, poli,  
 Et pour lequel, mettant ses vices en oubli,  
 L'homme traîne une triste & fatigante vie,  
 Sous le joug d'une basse & sombre hypocrisie.  
 Vastes & beaux desseins, pouvoir, sagesse, honneur.  
 Et courage, & vertu, il doit tout à la peur :  
 C'est pour sa sûreté qu'il souffre & qu'il travaille;  
 C'est elle qu'il poursuit, même dans la bataille;  
 C'est pour sa sûreté qu'il cherche le renom;  
 Tout homme, s'il l'osoit, feroit lâche & poltron (u).

*Satyre contre l'Homme.*

(u) „ Birds feed on Birds, Beasts on each other prey,  
 „ But savage man alone does man betray;  
 „ Press'd by necessity they kill for food,  
 „ Man undoes man, to do himself no good.

Hobbès continue ; celui qui n'a pas  
bien pesé toutes ces choses, trouvera  
peut-

- „ With teeth and claws by Nature arm'd they hunt  
„ Nature's allowance, to supply their want :  
„ But man with smiles, embraces, friendship, praise,  
„ Most humanely his fellow's life betrays ;  
„ With voluntary pains works his distress,  
„ Not through necessity but wantonness.  
„ For hunger or for love they fight and tear ;  
„ Whilst wretched man is still in arms for fear :  
„ For fear he arms, and is of arms afraid,  
„ By fear to fear successively betray'd.  
„ Base fear the source whence his best actions came,  
„ His boasted honour, and his dear-bought fame.  
„ That lust of power to which he's such a slave,  
„ And for the which alone he dares be brave ;  
„ To which his various projects are design'd,  
„ That make him generous, affable, and kind :  
„ For which he takes such pains to be thought wise,  
„ And screws his actions in a forc'd disguise ;  
„ Leading a tedious life in misery,  
„ Under laborious mean Hypocrisie.  
„ Look to the bottom of this vast design,  
„ Wherein man's wisdom, power, and glory join ;  
„ The good he acts, the ill he does endure,  
„ 'Tis all from fear to make himself secure :  
„ Merely for safety after fame we thirst ;  
„ For all men would be cowards if they durst.

*Satyr against Man,*

peut-être fort étrange que la Nature ait fait les hommes infociables & portés à s'attaquer & à se détruire mutuellement. Ne se fiant pas aux conséquences que nous venons de tirer de nos passions, il souhaitera de voir ma proposition confirmée par l'expérience. Qu'il considère donc en lui-même qu'elle opinion il a de ses semblables lorsqu'il voyage armé; ce qu'il pense de ses concitoyens lorsqu'il ferme les portes de sa maison; & quelle idée il se forme de ses domestiques & de ses enfants lorsqu'il serre ses coffres? Ne fait-il pas par ses actions au genre humain les reproches que je lui fais par mes paroles? Les loix civiles qui punissent le meurtre dans ce monde, & les loix sacrées qui le défendent sous peine de damnation dans l'autre, prouvent assez que les hommes sont naturellement portés à la rapine & à la fraude. Ils souhaitent que ceux qui les gouvernent, les gouvernent au meilleur marché possible; ils ne se font point de peine de changer souvent de maîtres, pourvu seulement qu'ils y gagnent deux sols par livre. Ainsi nous voyons que les simples soldats se battent pour celui qui les paye le mieux, & que sans considérer la justice de la



cause, ils ne font attention qu'à leur intérêt, & pour quelques misérables piéces de monnoie, ils massacrent ceux qui ne leur ont jamais fait de tort; & à la voix d'un maître ambitieux & débauché, ils s'acharnent contre leurs semblables, comme les mâtins contre l'ours. Ils ne songent point que celui qui a moins à perdre, risque moins: ils n'imitent pas ce savetier fort sage qui refusa de chommer avec les autres un jour de fête ordonnée à cause d'une victoire que son Prince avoit remportée; & qui répondit à ceux qui lui demandoient raison de sa conduite: ci-devant j'étois savetier; cette victoire ne change pas mon état; qu'elle aille comme elle voudra; je suis sûr que les deux partis ont besoin d'hommes de mon métier. Ceci peut suffire pour montrer la mauvaise condition dans laquelle la pure nature nous a placés.

(2) *Les concubines du Roi.* Les Princes orientaux, anciens & modernes, ont toujours eu leur ferrail plein de concubines. Cependant les uns ont été plus adonnés aux femmes que les autres; & leurs affaires s'en sont ressenties. Le Monarque qui d'une main caresse ses maîtresses & manie l'épée de l'autre, peut

se soutenir heureusement ; mais celui qui, comme Sardanapale, tient les deux mains sur le honteux objet de sa passion, & abandonne l'épée pour un rouet & pour une maîtresse, ne peut que périr infailliblement. Le commandement, comme Cyrus le dit fort bien, ne convient pas à proprement parler, à un homme de cette espece, qui n'en est pas plus digne que ceux à qui il commande. Quand une femme gouverne un Souverain, elle porte, non seulement les culottes, mais la couronne. Elle tient entre ses mains la paix & la guerre ; les Ambassadeurs s'adressent à elle seule ; c'est à elle qu'on a recours pour des dettes, pour des emplois, pour des avancemens, soit dans l'église soit dans l'état ; elle seule peut faire la Donna Olympia, & révéler aux étrangers les résolutions les plus secretes en dérochant les papiers d'état, ou scandaliser l'église & tout le pays en donnant les charges de confiance à des hommes qui n'ont que des mauvais principes. Il en est des Princes comme des particuliers ; les dépenses que de semblables femmes occasionnent, ruinent les uns & les autres. Le particulier peut se réduire à la besace en payant cent livres ce qui

ne vaut qu'un fol : & le Souverain, augmentant ses dépenses à proportion, peut tellement accroître les impôts, que les sujets opprimés se révoltent, & que le Prince soit hors d'état de tenir tête à ses ennemis, tant du dehors que du dedans. Salomon avoit bien raison de dire que les femmes réduisent l'homme à la besace ; puisqu'une Cléopâtre peut avaler six cens mille sesterces d'un seul coup, comme si la perle orientale la plus précieuse étoit seule capable d'étancher sa soif.

Celle qui coûte en tout une livre, au plus deux,  
Est la maîtresse que je veux (v).

*Marzial.*

Les Orientaux sont si adonnés à ce vice, que la chose paroîtroit incroyable, si elle n'étoit pas prouvée par l'expérience journalière. Sultan Achmet qui vivoit l'an de notre Seigneur 1613, avoit trois mille concubines & filles destinées à ses plaisirs. (*Voyages de Purchas* pag. 290.) (w). Dans ces pays-là les épouses ne se choquent point de ce qu'on

(v) *Hanc volo, quam redimit totam denarius alter.*

(w) L'Auteur devoit ajouter, du Tome III. Et même cette particularité se trouve à la ligne 9<sup>e</sup> de la pag. 291.



leur donne des rivales; la coutume, qui a effacé la honte, a aussi éteint la colere. „ En la Bible Lea, Rachel, Sara, & les „ femmes de Jacob, fournirent leurs servantes à leurs maris; & Livia secondoit les appétits d'Auguste à son intérêt: & la femme de Déiotarus Stratonique presta non seulement à l'usage de son mari une fort belle jeune fille de chambre, qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, & leur fit épauler à succéder aux Estats de leur pere (x),” tant la Reine Stratonice avoit de bassesse! De plus les épouses ont perdu les Princes aussi souvent que les concubines. Livie empoisonna son mari. Roxelane femme de Soliman causa la perte du Sultan Mustapha, Prince illustre, & mit le trouble dans la maison & dans l'état. L'épouse d'Edouard II. Roi d'Angleterre eut la plus grande part à la déposition & à la mort de son mari. Ce danger est sur-tout à craindre quand les femmes sont adulteres, & quand elles font des complots pour avancer leurs enfants ou leur religion particuliere. Le plus dangereux de ces cas est le dernier,

(x) Mont. Liv. VIII. Chap. 30.



parce que l'épouse ou la concubine, croyant le Prince privé de la grace de Dieu, pense ne lui faire qu'un petit tort en lui faisant perdre ses états, si son Pere spirituel l'encourage. Enfin les femmes ont causé plusieurs fois la ruine des états par d'autres raisons. Paris en enlevant la belle Hélène à Ménélas son époux, occasionna la cruelle guerre que les Grecs firent aux Troyens. La violence faite à Lucrece renversa le trône de Tarquin ; l'attentat contre Virginie mit fin à la puissance des Decemvirs ; la même raison arma Pausanias contre Philippe de Macédoine, & plusieurs autres sujets contre plusieurs autres Souverains. C'est pourquoi Aristote dans sa politique attribue l'horreur qu'on a pour les Tyrans, aux torts qu'ils font au peuple par rapport aux femmes par leurs débauches, par leurs violences, & par leurs adultères ; d'autant plus que ce vice est celui qui regne d'avantage parmi les Princes. On dit que Sémiramis s'abandonna à un cheval ; & que Périclès commença la guerre du Péloponnèse pour l'amour d'Aspasie, courtisane Socratique. Judas, un des Patriarches Juifs, fut un fornicateur. Samson, un des Juges du Peu-

ple de Dieu , épousa deux femmes de mauvaise vie. Salomon , le plus sage des Rois juifs , eut des troupes entieres de courtisannes. Sardanapale , Monarque des Assyriens , perdit le Royaume pour une femme & pour un rouet. Le Dictateur Jules César fut appelé le mari de toutes les femmes. Marc-Antoine se ruina pour Cléopatre. Thalestris, Reine des Amazones, fit trente-cinq jours de chemin hors de ses états, pour demander à Alexandre le don d'*amoureuse merci*, l'obtint, & retourna chez elle fort satisfaite. De cette espece étoit Jeanne Reine de Naples, aussi bien que la Papesse Jeanne. Les Pâpistes modernes soutiennent que cette derniere n'a jamais existé, mais je trouve son existence prouvée dans plusieurs livres que j'ai, & qui ont été écrits & imprimés avant la Réformation; tels, par exemple, que le Polychronicon, & dans une vieille grande chronique intitulée Chronicon Chronicorum. Je passerai sous silence les infamies qu'on rapporte de Pâsphaé, d'Héliogabale, de Domitien. L'histoire parle de plusieurs autres grands Personnages qui ont oublié leurs nobles entreprises entre les bras de l'amour, comme Mithridate

dans le Pont, Annibal à Capoue, César à Alexandrie, Démétrius en Grece, & Antoine en Egypte. Hercule discontinua ses travaux pour l'amour d'Iole; Achille s'abstint de combattre à cause de Briséis; Circé arrêta Ulysse; Claudius mourut en prison pour l'amour d'une fille; César fut retenu par Cléopatre, qui ruina Marc-Antoine. L'adultere engagea à massacrer leurs maris Clytemnestre, Olympie, Laodicee, Bérénice, deux Reines de France, Frédégonde & Blanche, & Jeanne Reine de Naples. Par la même raison Médée, Progné, Ariadne, Althée & Hériftilla, changeant l'amour maternel en haine, comploterent & causerent la mort de leurs propres enfants.

(3) *Il se tuera.* Tout court au suicide, entraîné non seulement par la Nature qui le conduit à sa perfection, mais aussi par l'art & par l'éducation qui perfectionne la Nature. Les plantes qu'habitent & vivifient des ames du dernier ordre, destituées de volonté & d'activité, les plantes, dis-je, tendent à leur fin, à leur perfection, à leur mort; elles se servent de leurs facultés pour l'atteindre, & quand elles l'ont atteinte, elles languissent & se fanent. Plus l'industrie  
des



des hommes échauffe, cultive, & soigne les plantes, plus elles marchent promptement à leur perfection & à leur mort. Et si parmi les hommes ne pas défendre est la même chose que tuer, quel odieux suicide que de ne pas se défendre soi-même ! Les bêtes négligent cette défense ; c'est pourquoi elles se tuent elles-mêmes, autant qu'elles nous surpassent en nombre, en force, & en liberté sans bornes. Même parmi les chevaux & autres bêtes, celles, auxquelles la naissance ou l'art donnent plus de courage, & de perfection, volent à leur propre destruction sans être excitées ni par les épérons, dont elles n'ont pas besoin, ni par l'honneur, auquel elles ne sont pas sensibles. Si donc le vaillant se tue lui-même, qui peut excuser le lâche ? Ou, comment l'homme seroit-il éloigné du suicide, puisque le premier homme nous l'a enseigné ? A moins qu'on ne dise que nous ne pouvons pas nous tuer, parce qu'il nous a tous tués. Cependant de peur que quelque chose ne diminue cette destruction commune, nous tuons journellement nos corps par des excès & nos esprits par des afflictions. Considérons nos facultés, nos passions, nos vertus ;



le souvenir tue notre mémoire ; les desirs tuent notre convoitise ; & les présents notre libéralité. Ces choses se tuent elles-mêmes quand elles sont dans le meilleur état, & au comble de la perfection ; car la perfection est immédiatement suivie par l'excès, qui changeant la nature & le nom des choses, fait qu'elle ne sont plus les mêmes. Si donc les choses qui sont les meilleures, sont celles qui se tuent le plutôt, (*car nulle affection n'est durable, & tout travaille à se perfectionner,*) tout marche à la mort. La machine même de l'Univers, si Dieu pouvoit être oisif, devoit mourir, parce qu'elle a eu un commencement. Dieu n'agissant pas, comme nous le supposons, qui pourroit tuer le monde, que lui-même, puisqu'il n'y a rien hors de lui ? (*Donn dans ses Paradoxes.*)

Les deux principales objections qu'on fait contre le suicide, sont tirées de la loi que Dieu nous a donnée dans l'Écriture, & de la loi que la Nature nous impose, & qui nous oblige à nous conserver. Pour ce qui regarde la loi divine, je vous renvoie à l'excellent traité intitulé ΒΙΑΘΑΝΑΤΟΣ, composé par le Docteur Donn, Docteur de St. Paul, & excel-

lent Poëte & Théologien. Dans ce Traité ce savant tâche de prouver par de forts arguments tirés de l'Écriture, que le suicide est permis. Ceux qui font pour le suicide, répondent à la seconde objection, que le desir de se conserver n'est qu'une affection naturelle, & se réduit au desir du bien, vrai ou apparent. Si donc je trouve mon plus grand bien dans le meurtre de moi-même, quoique je me trompe, je ne vois pas, dit le Docteur, en quoi je transgresse la loi générale de la nature, qui veut que j'aime le bien, vrai ou apparent. En quoi le suicide viole-t-il la loi de la conservation de soi-même, si ce que je cherche par la mort, est réellement un grand bien, comme les martyrs qui attendent la couronne de la gloire, & l'avantage de reposer dans le sein d'Abraham à l'ombre de sa barbe. Aussi quelques ennemis de notre Religion soutiennent que les afflictions sont autant de voix de Dieu qui nous invite à sortir de ce monde; & que nous devons nous délivrer de notre mal-être par la même raison par laquelle nous devons conserver notre bien-être. Une autre raison qui chez eux a beaucoup de force pour montrer que le suicide s'ac-

corde avec les loix de la nature, est que dans tout siecle, dans tout pays, à toute occasion, des hommes de toute condition ont eu du penchant pour le suicide; & l'homme, qu'on regarde comme un ange enterré (y) travaille à se débarrasser de son corps, qui est son tombeau terrestre. On peut dire, il est vrai, que les hommes ont du penchant pour tous les autres péchés, quoiqu'ils soient contraires à la nature; mais, dit le Docteur, si celui-ci étoit opposé à quelque loi particulière de la nature, & par conséquent plus propre à détruire l'espece que les actions qui sont punies par les loix, il ne seroit pas aussi général qu'il l'est, parce qu'il est contraire à notre sensibilité, & n'a point l'appas du plaisir comme les autres. Quand je me forme, continue-t-il, un martyrologe de tous ceux qui se sont attiré la mort, pour la religion, pour la patrie, pour l'amour, pour la réputation, pour la joie, pour la crainte, & pour la honte, je rougis de voir combien peu de partisans ont toutes les autres vertus, en comparaison du courage qu'exige le suicide. Les histoires ne nous

(y) *Angelus sepultus.* Blount.



fournissent pas autant d'exemples de ruses, de subtilités, de force employées pour se conserver la vie, que pour s'en défaire. Pétrone qui servoit d'Intendant des plaisirs à Néron homme de plaisir, au premier froid que cet Empereur lui témoigna, se retira chez lui & se fit ouvrir les veines. Avec quelle adresse & avec quel soin Attilius Régulus se procura la mort! Codrus fit plus; il força son propre trépas. Comas capitaine de voleurs, se priva de la respiration. Herennius de Sicile se cassa la tête contre une porte. Annibal craignant de se voir forcé à être redevable aux autres, se priva de la vie avec du poison qu'il portoit dans une bague, comme Démosthenes fit usage de celui qu'il portoit dans une plume. Aristarque se fit mourir de faim. On dit qu'Homere se pendit parce qu'il ne put pas deviner l'énigme de quelques pêcheurs. Démoclès s'échauda au point d'en mourir. Portia fille de Caton, & Catulus Luctatius se tuerent en avalant des charbons ardents. Le pauvre Térence se noya pour avoir perdu cent huit comédies qu'il avoit traduites. Le Poëte Labiénus se brûla parce que ses écrits avoient été brûlés par ordre du public.



Zénon pour un petit mal au doigt se pendit à l'âge de presque cent ans ; c'est pourquoi Laerce le vante comme un homme merveilleusement heureux, puisqu'il mourut bien portant & sans maladie. Une fièvre quarte fut la cause que Portius Latro se tua. Festus favori de Domitien se donna la mort pour cacher une dartre qui défiguroit son visage : le peintre Bubalus parce que le poète Hipponias l'avoit chansonné dans ses iambes. Cassius Licinius s'étouffa avec une serviette pour échapper au jugement de Cicéron. Je pourrois alléguer ces exemples & plusieurs autres, s'il étoit nécessaire, comme ceux des personnes qui sont mortes volontairement pour leur Religion, & ceux des femmes Indiennes qui se brûlent après la mort de leurs maris. Un des plus cruels Empereurs Romains disoit qu'il vouloit que ses prisonniers sentissent la mort ; & si quelqu'un d'entr'eux étoit assez heureux pour le tuer, l'Empereur s'écrioit, ce coquin m'est échappé. Le seul Caton, modele de vertu, peut tenir lieu de tous les autres exemples. Je suis intimement persuadé que celui qui, comme le dernier Curé de Newgate, se pend dans un grenier, meurt avec

moins de douleur, d'inquiétude, & d'horreur que ceux qui meurent de la fièvre dans leur lit avec leurs amis & parents, qui pleurent autour d'eux.

(4) *Mépriser la mort même.* C'est une chose remarquable, dit le Chancelier Bacon, que la passion la plus foible maîtrise la crainte de la mort. Le desir de la vengeance en triomphe; l'amour la combat; l'honneur la souhaite; la douleur la cherche; & la crainte la prévient. Nous lisons même que quand l'Empereur Othon se fut tué, la compassion, qui est la plus tendre de toutes les passions, porta plusieurs personnes à mourir. Sénèque ajoute la délicatesse & la satiété, disant qu'un homme sans être ni vaillant ni misérable, veut mourir parce qu'il est ennuyé de faire souvent la même chose. De là vient que les approches de la mort changent si peu les bons esprits, qu'ils se montrent les mêmes jusqu'au dernier instant. Ainsi César Auguste mourut en faisant un compliment (2); Tibere en

(2) Livie, souvenez vous de notre union, consolez-vous & portez-vous bien. *Livia, conjugii nostri memor, vive & vale.*

diffimulant (a); Vespasien en badinant (b); Galba en rendant un arrêt (c); Septime Severe en faisant une dépêche &c. (d). (*Bacon Essais*). „ Combien „ voit-on de personnes populaires, con- „ duictes à la mort, & non à une mort „ simple, mais meflée de honte, & quel- „ ques fois de griefs tourmens, y appor- „ tant une telle assurance, qui par opi- „ niafreté, qui par fimpleffe naturelle, „ qu'on n'apperçoit rien de changé de „ leur estat ordinaire: etabliffants leurs „ affaires domestiques, se recomman- „ dants à leurs amis, chantants, pres- „ chants, & entretenants le peuple: „ voire y meflants quelquefois des mots „ pour rire, & beuvants à leurs cognois- „ fans, auffi bien que Socrates.

(a) Tacite dit que les forces & la vie manquoient déjà à Tibere, non la diffimulation. *Jam Tiberium vires & corpus, non diffimulatio, deferebant.*

(b) Je deviens Dieu, je pense; *Ut puro, Deus fio.*

(c) En tendant le cou à son meurtrier, il ordonna qu'on fit l'exécution si elle étoit avantageuse au Peuple Romain; *Fieri si ex re fit Populi Romani.*

(d) Soyez présents, s'il me reste quelque chose à faire. *Adeste si quid mihi restat agendum.* Ces passages sont de l'Auteur.



„ Un qu'on menoit au gibet” (dit *Montaigne*) „ disoit que ce ne fust pas  
 „ par telle rue, car il y avoit danger  
 „ qu'un Marchand lui fist mettre la main  
 „ sur le collet à cause d'un vieux débte.  
 „ Un autre disoit au bourreau qu'il ne  
 „ le touchast pas à la gorge, de peur de  
 „ le faire tressaillir de rire, tant il estoit  
 „ chatouilleux: l'autre répondit à son  
 „ Confesseur, qui lui promettoit qu'il  
 „ souperoit ce jour-là avec nostre Sei-  
 „ gneur; allez-vous y en vous, car de  
 „ ma part je jeusne. Un autre ayant  
 „ demandé à boire, & le bourreau ayant  
 „ beu le premier, dit ne vouloir boire  
 „ après lui, de peur de prendre la vé-  
 „ role (e).” Un autre voyant que le  
 „ peuple le devançoit en courant vers le  
 „ lieu de l'exécution, dit qu'il n'étoit pas  
 „ nécessaire de se hâter tant, parce que la  
 „ fête ne pouvoit pas se faire sans lui. „ Cha-  
 „ cun a ouï faire le conte du Picard, au-  
 „ quel estant à l'eschelle on présente une  
 „ garce, & que (comme nostre justice  
 „ permet quelquefois) s'il la vouloit es-  
 „ pouser, on lui sauveroit la vie: lui  
 „ l'ayant un peu contemplée & apper-

(e) Mont. Ess. Liv. I. Chap. 40.



„ ceu qu'elle boitoit : attache, attache,  
 „ dit-il, elle cloche” (f). Je pourrois  
 rapporter grand nombre d'histoires sem-  
 blables qui montrent avec quelle indiffé-  
 rence on a regardé la mort en face. Et  
 combien de fois non seulement nos Géné-  
 raux, mais des corps d'armée ont ils  
 couru à des morts certaines? (g) „ Pyr-  
 „ rho le Philosophe se trouvant un jour  
 „ de grande tourmente dans un bateau,  
 „ montrait à ceux qu'il voyoit les plus  
 „ effrayez autour de lui, & les encou-  
 „ rageoit par l'exemple d'un pourceau,  
 „ qui y estoit, nullement soucieux de  
 „ cet orage. Oserons nous donc dire  
 „ que cet avantage de la raison, de quoi  
 „ nous faisons tant de feste, & pour le  
 „ respect duquel nous nous tenons mais-  
 „ tres & Empereurs du reste des créa-  
 „ tures, ait esté mis en nous pour nostre  
 „ tourment? A quoi faire la cognoissan-  
 „ ce des choses, si nous en devenons  
 „ plus lasches? Si nous en perdons le  
 „ repos & la tranquillité où nous serions

(f) Montaigne Essais Liv. I. Chap. 40.

(g) *Quoties, non modo doctores nostri, sed universæ  
 etiam exercitus ad non dubiam mortem concurrerunt?*

(Cicer. Quæst. Tuscul. Lib. I. §. 37.)

„ fans cela ? Et si elle nous rend de  
 „ pire condition que le pourceau de Pyr-  
 „ rho ? „ (Mont. Est.) (h). La mort  
 est une dette dont nous sommes redeva-  
 bles à la Nature ; notre vie est un em-  
 prunt qu'il faut restituer. Pourquoi la  
 mort est-elle si épouvantable pour nous,  
 pendant que le sommeil son image, est  
 si agréable ? Est-ce parce que nous de-  
 vons quitter une carcasse pourrie, qui  
 n'a presque pas passé une heure sans in-  
 quiétude, sans maladie, sans douleur ?  
 Est-ce parce que nous devons abandon-  
 ner nos biens, dont nous n'aurons pas  
 besoin ? Est-ce parce que nous devons  
 nous séparer de ces compagnies, qui nous  
 ont trompés, calomniés, trahis ? Est-ce  
 parce que nous craignons les souffrances,  
 ou ce qui doit suivre ? Si nous craignons  
 les souffrances, si nous mettons dans le  
 même rang mourir & nous faire arracher  
 une dent ; si nous souhaitons qu'elle soit  
 sortie, & cependant nous craignons de  
 la faire sortir (i) ; consolons nous en

(h) Liv. L. Chap. 40.

(i) *Emori nolo, sed me esse mortuum nihil estimo.*

„ Je ne veux pas mourir, mais je compte pour rien d'être

„ mort. Citation de Blount.

pensant que si la douleur est violente, elle n'est pas durable, & si elle est durable, elle n'est pas violente (k) (*Cic. de fin. Lib. II*). Vous lirez, dit le Chancelier Bacon, dans quelque livre de mortification des Moines, que l'homme doit penser en lui-même combien on souffre quand on a seulement les doigts écrasés ou torturés; & juger par là combien on souffre en mourant lorsque tout le corps se corrompt & se dissout. Mais souvent la mort cause moins de douleur que la dislocation d'un membre; car les parties vitales ne sont pas les plus sensibles. On ne sent la mort que parce qu'on en parle, puisqu'elle est le passage d'un instant. Ou elle a passé, ou elle est à venir; elle n'est jamais présente (l). La maladie qui mène à la mort, est peut-être moins douloureuse que plusieurs autres maladies qu'on a déjà eues: quoiqu'il en soit, cette maladie précède la mort, & n'est pas la mort: celle-ci n'est que la sépa-

(k) *Si gravis brevis; si longus levis* §. 28 & 29.) C'est ce qu'Epicure disoit de la douleur; & il en concluoit qu'il ne faut pas y faire attention. Mais Cicéron réfute ce raisonnement; il s'en moque, & à juste titre.

(l) *Aut fuit, aut veniet; nihil est presentis in illa.*



ration de l'ame & du corps; je n'y ferois concevoir aucune douleur, & s'il y en a, elle doit être courte & ne pas mériter qu'on la craigne. Si la mort étoit en elle-même cause de la douleur, tous les hommes devroient souffrir la même agonie, puisque la mort est la même pour tous.

Si nous craignons ce qui doit arriver après la mort, cette crainte dépend de la religion, qui doit être guidée par l'écriture. Je n'écris ici qu'en Philosophe; c'est pourquoi je ne parlerai que des opinions qu'on a soutenues suivant les dictamens de la Nature non éclairée. Quelques Auteurs ont dit qu'après la mort il n'y avoit ni peines ni récompenses, parce qu'ils pensoient que l'Etre suprême ne s'intéressoit point aux affaires humaines. La Nature divine,

Puissante en elle-même, & sans besoin de nous,  
Ne connoît & ne sent ni bonté, ni courroux (m).

Lucr. Livr. I.

D'autre ont nié la vie à venir croyant qu'un homme qui est mort, & un homme qui n'est pas né, est la même chose.

(m) *Ipsa suis pollens opibus; nihil indiga nostri,  
Nec bene promeritis capitur, nec tangitur ira,*



Rien n'est après la mort ; la mort même n'est rien :

C'est la borne dernière

D'une courte carrière.

Avides, n'espérez après elle aucun bien ;

Timides, quittez toute crainte.

Mais - - , où nous mettra son atteinte ?

Là même où font leur séjour,

Ceux qui jamais ne jouirent du jour.

Celui que dans son sein le rien encore embrasse,

Et celui qui vécut, auront la même place.

Le temps & le chaos décomposent nos corps,

Et jusqu'à l'ame même étendent leurs efforts.

Le Tenare, Pluton, & ses royaumes sombres,

Cerbere, l'Achéron, & le Styx, & les ombres,

Ne sont que fictions, que bruits, que songes vains,

Tels que ceux qui souvent tourmentent les humains (n).

Senec. Troas Act. 2. Chor.

(n) *Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil;*

*Velocis spatii meta novissima*

*Spem ponant avidi. Sollicitimetum*

*Quæris quo jaceas post obitum loco?*

*Quo non nata jacent.*

*Tempus nos avidum devorat, & chaos.*

*Mors individua est noxia corpori*

*Nec parcens anima. Tenara & aspera*

*Regnum sub domino, limen & obsidens*

*Custos non facili Cerberus ostio,*

*Rumores vacui, verbaque inania*

*Et par sollicito fabula somnio.*

Les aveugles Payens ont avancé plusieurs autres propositions vaines & impies, dont je parlerai plus au long dans les éclaircissements que je donnerai sur l'immortalité de l'ame. J'ai seulement rapporté les exemples précédents pour montrer qu'avant que la lumiere de l'Evangile eût éclairé les hommes, plusieurs ont nié les peines & les récompenses. Ceux qui étoient de cette opinion, n'avoient aucune raison de craindre la mort par rapport à ce qui viendrait après elle. Mais je laisserai tous ces arguments, parce que j'écris dans un pays chrétien, & je m'élèverai jusqu'à la miséricorde de Dieu qui est infinie; & elle ne le feroit pas si elle ne s'étendoit point jusqu'au plus vil pécheur qu'il y ait dans les enfers. Dieu ne veut pas la mort du pécheur; & nous voyons tous les jours des preuves de sa clémence. Puisse n'entrer jamais dans mon cœur la pensée que le Dieu très-grand & très-bon, le pere commun du genre humain crée les hommes pour les damner! Origene, qui d'entre les peres étoit du naturel le plus doux, avoit une autre idée de Dieu, & pensoit que les Diables mêmes ne souffriroient pas éternellement; si ce Pere se trompoit, il se trompoit du bon

côté. Dieu nous auroit-il mis au monde, conservés pendant plusieurs années, donné une nourriture restaurante, menés au bout de notre pèlerinage tranquillement & heureusement, pour nous détruire après? Nous n'avons pas su comment il vouloit disposer de nous quand nous sommes venus au monde, & nous ne savons pas comment il en disposera quand nous en serons sortis; mais puisqu'il nous a traités avec tant de bonté dans cette vie, pouvons-nous croire qu'il en usera différemment dans l'autre? Le chien que nous nourrissions, nous reprocheroit cette défiance, lorsqu'après un jour de caresses & deux ou trois repas, il nous suit au moindre signe avec plaisir & assurance. Je ne perds pas l'espérance, lorsque nos Théologiens disent, que j'ai offensé une Majesté infinie: je désespérerois si je l'avois offensée infiniment; mais c'est ce que je ne puis ni ne veux faire. Je considère Dieu non-seulement comme mon Dieu & mon Créateur, mais aussi comme mon Pere céleste, qui m'avouera pour son enfant, tant que je ne l'offenserai point de propos délibéré. Si à cause de la nature sensuelle qu'il m'a donnée, je tombe dans quelque foiblesse, il me châtiara en Pere,

&amp;



& me pardonnera. Je crois pouvoir dire sans vanité, que quoique la mort ne me paroisse pas terrible, & quoique je craigne de mourir sans préparation, cependant une mort subite me semble la moins terrible de toutes.

On souffre moins étant englouti par les eaux,  
Qu'en fatigant ses bras à repousser les flots.

*Ovid. de Pont. Lib. III. (o).*

Enfin pour ce qui regarde le compte à rendre, je trouve qu'à la longue il y a plutôt à ajouter qu'à rabattre. Je conclus que la pensée de l'avenir ne doit rendre la mort terrible qu'à ceux qui se représentant Dieu comme implacable, trouvent leur salut presque impossible. Je m'étonne que ces gens se marient, puisque dans leur opinion il y a plus de dix mille contr'un à parier que les enfants qu'ils auront, seront damnés.

Les hommes, dit le chancelier Bacon, craignent la mort, comme les enfants craignent l'obscurité; & comme on augmente par des contes la frayeur des enfants, il en est de même des hommes & de la

(o) *Mitius ille perit subita qui mergitur unda,  
Quam sua qui liquidis brachia lassat aquis.*

*Epist. VII. v. 27. 28.*



mort. Les gémissements, les convulsions, la pâleur du mourant, les larmes des amis, le deuil, les obseques, font paroître la mort plus terrible qu'elle ne l'est en effet. L'appareil de la mort épouvante plus que la mort même (p). Il est aussi naturel de mourir que de naître; & l'un est peut-être aussi douloureux pour un petit enfant que l'autre. De plus la mort à l'avantage de nous ouvrir les portes de la gloire, & de fermer la bouche à l'envie. On l'aimera quand il fera mort (*Horat.*) (q). Quoiqu'il en soit, la crainte de la mort, que la nature nous inspire, est un des plus grands biens que le genre humain puisse avoir. Sans cette crainte il n'y auroit ni paix, ni mien & tien, ni sûreté, car les loix n'auroient aucune force.

Il y a des hommes assez stupides pour juger de ceux qui ne sont pas de leur Religion par leur mort. Si un hérétique, comme ils disent, vient à changer sur son lit de mort, ils vantent cette prétendue conversion comme une victoire remportée par leurs opinions; elle n'est, peut-être,

(p) *Pompa mortis magis terret quam mors ipsa.*

(q) ——— *Extinctus amabitur idem.*

*Epist. I. Lib. II. v. 14.*

que l'effet de la foiblesse d'esprit que la maladie occasionne. Si l'hérétique persiste dans ses anciens principes, ils crient que son cœur est endurci; en sorte que dans le fond c'est croix, je gagne pile, vous perdez. (r). Quoiqu'il arrive, ils veulent avoir quelque chose à dire en leur faveur. Mais en imprimant la marque de la vengeance divine sur les souffrances des autres hommes, qu'ils prennent garde de ne pas faire une satire contr'eux mêmes.

Pere, dont j'éprouvai la constante assistance.

Guide-moi, je te suis tout plein de confiance (s)

---

## CHAPITRE XXXIX.

*Continuation.*

**L**E Roi fit voir à Apollonius la fosse pratiquée sous l'Euphrate, & lui deman-

(r) Montaigne dans une occasion semblable dit (Liv. I. Chap. 31.) „ c'est prendre d'un sac deux moulures, & „ de mesme bouche souffler le chaud & le froid.”

(s) ———— *Te, Pater Alme,*

*Expertus fidensque sequar, quò duxeris ibo,*

da si cet édifice ne lui sembloit pas une grande merveille. Apollonius pour réprimer le faste de ces paroles, dit : ô Roi, la merveille seroit si vous pouviez traverser à pied une rivière aussi profonde & aussi peu guéable que celle-ci. Ensuite comme le Roi lui montrait les murailles d'Ecbatane, & disoit que cette ville étoit la demeure des Dieux ; Apollonius dit : je suis sûr que ce n'est pas l'habitation des Dieux ; & je ne sais pas si c'est celle des hommes ; car la ville de ( 1 ) Lacédémone n'a point de murailles. Une fois que le Roi rendoit justice à quelques villages, il se vantoit d'avoir passé deux jours à discuter une seule cause ; Apollonius dit, vous avez bien tardé à découvrir ce qui étoit juste. Une autre fois, de grosses sommes étant venues de la Province, le Roi fit ouvrir son trésor, en étalant aux yeux d'Apollonius une immense quantité d'argent pour lui faire naître le desir des richesses : Apollonius sans rien admirer dit : ô Roi, gardez cet or & cet argent pour vous ; mais pour moi c'est ( 2 ) de la paille. Le Roi lui demanda comment il pouvoit faire un bon usage de ses biens ; Apollonius répondit, en les employant ; car vous êtes Roi.

## CHAPITRE XL.

*Apollonius songe à partir.*

**A**POLLONIUS eut plusieurs entretiens semblables avec le Roi, qu'il trouva porté à suivre ses avis. Notre Philosophe avoit assez fréquenté les Mages ; il dit donc à Damis ; il est temps que nous passions aux Indes. Ceux qui arrivoient chez les (3) Lotophages, séduits par la douceur du lotos, oublioient leur patrie ; pour nous nous n'avons rien goûté de ce qu'on trouve ici ; cependant nous nous y sommes arrêtés plus qu'il ne convenoit. Damis répondit : j'étois de la même opinion ; mais je me suis rappelé le temps que la lionne vous a indiqué, & j'attendois qu'il fût passé ; il n'est pas tout écoulé, car il n'y a qu'un an & quatre mois que nous sommes arrivés ici : si nous partons à présent, aurons-nous un bon succès ? Mais, répondit Apollonius, le Roi ne nous congédiera pas avant la fin du huitième mois : vous voyez qu'il est humain, poli, & trop bon pour regner sur des barbares.



## CHAPITRE XLI.

*Apollonius prend congé du Roi.*

LORSQU'APOLLONIUS eût pris la résolution de partir & que le Roi le lui eût permis, le Philosophe se rappella qu'il avoit différé de demander des graces jusqu'à ce qu'il se fût fait des amis. C'est pourquoy il dit, ô le meilleur des Rois, je n'ai fait aucun bien à mon hôte; & je dois récompenser les Mages: je vous supplie donc d'avoir soin d'eux à ma place & de faire ressentir votre bienfaisance à ces personnes qui sont pleines de sagesse & de zele pour votre service. Le Roi charmé de cette demande, dit: demain vous les verrez magnifiquement récompensés: pour vous, puisque vous n'avez besoin de rien de ce qui m'appartient, trouvez bon du moins que ces gens recoivent de ma main de l'argent & ce qu'ils souhaiteront. En disant cela le Roi indiquoit Damis & ses compagnons qui ne firent pas signe d'accepter ses offres. Apollonius dit: Vous voyez mes mains, il y en a plusieurs, & cependant elles se ressemblent entièrement.

Au moins, dit le Roi, prenez un guide & des chameaux (4) qui vous portent; le voyage est trop long pour le faire à pied. Je ne m'oppose pas à vos bontés, répliqua Apollonius, car on dit que le chemin est trop difficile pour ceux qui n'ont pas de monture. D'ailleurs il est facile de nourrir les chameaux même lorsque le fourage manque. Je pense aussi qu'il faudra faire provision d'eau & la porter dans des outres comme le vin. Le Roi répliqua, l'eau vous manquera pendant un voyage de trois jours; ensuite le pays est fort abondant en rivières & en sources. Le chemin par le Caucase est ouvert; le pays est fertile, & on y trouve beaucoup de commodités. Ensuite le Roi demanda à Apollonius quel présent il lui porteroit des Indes. Apollonius répondit: un qui vous sera fort agréable; car si par l'entretien des Philosophes Indiens j'augmente ma sagesse, je reviendrai vers vous meilleur que je ne le suis. Le Roi l'embrassa & lui dit: allez; ce présent sera très-considérable.

## ÉCLAIRCISSEMENTS

*sur les Chapitres XXXIX. XL. & XLI.*

(1) *La ville de Lacédémone*, étoit la plus fameuse ville de tout le Péloponnèse. Autrefois on l'appelloit Sparte; à présent on la nomme Mistra. Cette ville étoit, sans murailles, comme le dit notre Auteur. Elle étoit à cent vingt milles d'Athènes au midi, & à trente milles de Mégalopolis à l'orient. Elle est actuellement sous la domination des Turcs. Anciennement elle se gouvernoit suivant les loix de Lycurgue. Aulu-Gelle (*Livr. XI. Chap. 18.*) dit qu'à Sparte le vol étoit permis, & même loué (*t*).

(2) *Ces richesses ne sont pour moi que de la paille.* Je pense qu'on doit prendre ce qu'Apollonius dit ici contre les richesses, plutôt comme une invective contre le superflu, que pour un éloge de l'indigence; car Apollonius demandoit à Dieu d'avoir peu & de n'avoir besoin de rien. La pauvreté n'est pas moins contraire à l'étude

(*t*) Il dit seulement qu'il y étoit pratiqué & permis, *Jus atque usum fuisse furandi.*

l'étude de la Philosophie que les grandes richesses. Le défaut de santé & de fortune est un obstacle qui nous empêche d'acquérir les biens de l'esprit, qui sont les connoissances & la vertu. Les connoissances demandent une ame élevée & généreuse, & non pas une ame fordide, comme celle d'un homme pauvre. Le pauvre a l'esprit appesanti par la misere, & ne songe qu'à vivre & à se défaire du joug accablant de la nécessité, qui le prive de livres & de maîtres. C'est pourquoi Alciat dans ses emblèmes peint bien le pauvre sous la figure d'un garçon qui élève en l'air une main aîlée pour marquer le desir qu'il a de quitter la terre ; mais il est arrêté par une lourde pierre qui est attachée à l'autre main. Que celui qui a ce mépris monacal des richesses, pense en lui-même, d'où vient que pendant une froide nuit d'hiver, lorsque tant d'autres gèlent de froid sur la dure, j'ai un bon lit chaud tout prêt à me recevoir, sans que je me sois donné la peine de le préparer ? N'est-ce pas l'argent qui met cette différence entre nous ? J'ai voyagé pendant le jour ; un homme vient, prend mes chevaux, & les soigne sans que je m'en embarrasse, à qui en ai-je l'obliga-



tion ; si ce n'est à mon argent ? Je suis assis à une table bien fournie, où je n'ai d'autre souci, que celui de manger ce que j'aime, pendant que d'autres presque morts de faim sont à ma porte, & seroient contents s'ils pouvoient partager avec les chiens ce qui tombe de la table de mes domestiques ; ne sont-ce pas les richesses qui me donnent tant d'avantage sur ces autres, qui pourtant sont de chair & de sang comme moi ? Il faut donc que celui qui méprise les richesses, méprise aussi le repos, la tranquillité, & le contentement de la vie, sans lequel on a bien peu le cœur à la Philosophie.

Le pauvre, précisément parce qu'il est pauvre, méprise la rigueur des loix, s'abandonne souvent à la rage & au désespoir, hait sa misérable vie, & par là devient maître de celle des autres. Aussi voyons-nous que les mutineries, les séditions, les révoltes sont ordinairement excitées par les pauvres, qui aiment les innovations, parce qu'ils n'y peuvent rien perdre, & qu'ils y peuvent gagner. Les vols, les meurtres, les sacrilèges sont presque toujours commis par des indigents. Au contraire, les riches reçoivent du moment de leur naissance la bon-

ne éducation qui manque aux pauvres, & sont plus retenus dans leurs actions & plus portés à écouter l'honneur & à suivre la vertu; & l'honneur & la vertu sans richesses ne peuvent rien produire de grand. C'est pourquoi nous donnons avec raison aux richesses le nom de *moyens*, sans lesquels la justice ne peut pas rendre à chacun ce qui lui appartient, ni l'état repousser les ennemis par une guerre juste, dont les richesses sont le *nerf*. De là vient que tout le monde les souhaite, comme étant l'appui de la noblesse & des familles, quelques politiques vont jusqu'à placer la noblesse dans les richesses, & au moins tous conviennent qu'elles en sont le principal ornement. Que les richesses soient acquises, qu'elles soient héréditaires, la politique les estime toujours; au contraire elle méprise & dédaigne la pauvreté comme une marque de basse extraction, ou de négligence, ou de prodigalité. Celui qui est né pauvre, est né pour être esclave; & l'on peut aussi peu lui confier un emploi public qu'une somme d'argent: au lieu que les biens élèvent le courage, excitent aux grandes entreprises, & servent d'aiguillon à la vertu. Je ne suis pas, je l'avoue, assez

philosophe pour fouhaiter de mendier de porte en porte, ou de me coucher mourant de faim sous une haye pendant les nuits froides d'hiver, maux auxquels sont exposés ceux qui manquent d'argent. Je n'ai pas envie d'imiter Démocrite, & de m'amuser à contempler les étoiles, pendant que le bétail mange mon bled.

Démocrite aux troupeaux ses champs laisse en partage  
Tandis que sans le corps son ame est en voyage (u).

(Hor. Ep. XII. Lib. I.)

Quand j'entens un jeune maître ès arts babillard, nouvellement sorti de l'Université, mépriser les richesses & dire que ce sont de la paille, de la poussière, du fumier &c., je me rappelle ce renard de la fable, qui disoit que les raisins n'étoient pas mûrs, parce qu'il n'y pouvoit pas atteindre. Je pense que le plus sûr à cet égard est de s'en rapporter à Agur (v) qui prie Dieu de ne lui donner ni les richesses de peur de s'enorgueillir, ni la pauvreté de peur de dérober.

(u) ——— *Democriti pecus edit agellos*

*Cultaque, dum peregre est animus sine corpore  
velox. V. 19.*

(v) Proverb. Chap. XXX. v. 8. 9.

En effet parmi ceux qu'on pend pour vol, il y en a plusieurs, qui, si ils étoient nés dans l'abondance, auroient été aussi honnêtes gens que le Juge qui les a condamnés, & parmi ceux qui vont voir le supplice d'un voleur, il y en a plusieurs qui seroient aussi coupables que lui si, comme lui, ils étoient nés sous les malignes influences de la pauvreté. Quoiqu'il en soit, en ceci comme en toute autre chose, le meilleur est le milieu. Le garçon qui ne peut pas vivre avec six cents livres par an, ne pourroit pas vivre avec six mille. Les biens excessifs font à la vertu ce que le bagage est à une armée; on ne peut ni l'épargner ni le laisser en arriere, cependant il ralentit la marche; même, à force d'en avoir soin, on perd ou retarde la victoire. J'ai toujours été aussi grand ennemi du superflu que de l'indigence, car, comme dit Salomon (w), où il y a beaucoup de bien, il y a beaucoup de gens qui le mangent: & quel profit en a celui qui le possède, si non qu'il le voit de ses yeux? On ne retire aucun avantage réel des grandes richesses, qu'en les distribuant;

(w) Ecclési. Chap. V. v. II.



tout le reste est imaginaire. Le propriétaire en a la garde, le pouvoir de les donner, la réputation de les posséder, & nulle utilité solide. Il est vrai que ma petite fortune ne me permet pas des extravagances ; mais je me suis toujours, même dans ma jeunesse, borné au nécessaire ; & je ne trouve pas qu'un jeune homme se fasse tort en commençant de bonne heure à dépenser avec modération : au contraire cette coutume l'empêche de faire des bassesses, auxquelles on est porté par le besoin, comme de tromper, de tricher, d'engager ou vendre ses habits &c.

J'ai souvent observé que l'abondance engendre l'avarice plutôt que la disette ; car, comme dit Bion, celui qui a beaucoup de cheveux, ne se fâche pas moins qu'un chauve, quand on lui en arrache un ; & celui qui a pris une fois l'habitude & la résolution d'amasser de l'argent, n'est plus maître des sommes qu'il a ; il n'ose pas les diminuer ; c'est un bâtiment, qui, à son avis, tomberoit en ruine si on en ôtoit une partie. Il engagera son cheval, il vendra ses habits, plutôt que de faire la moindre breche à son cher trésor. Il n'est que le gardien ou le cais-

fier de son propre argent ; & il ne mérite pas plus le nom de riche que celui qui garde les troupeaux d'un autre, & ne peut ni les vendre ni les tuer. Si la maison d'un avare brûloit, je ne voudrois pas travailler à la sauver. La bonté de la Providence est un malheur pour lui ; il n'y a point de vilenie qu'il ne fasse pour gagner un fol.

Les poètes feignent que quand Plutus, qui est le Dieu des richesses, est envoyé par Jupiter, il boite & marche lentement ; mais qu'il vole quand il est envoyé par Pluton. Cette fable veut dire que les richesses viennent lentement par des moyens justes & par un travail honnête ; mais elles viennent promptement par la mort des autres & par des moyens injustes. Aussi le proverbe Italien dit ; il y a à parier que celui qui a résolu de s'enrichir dans l'année, sera pendu avant six mois.

Les jeunes gens se ruinent ordinairement par le jeu & par les femmes. Un peu de bonheur au commencement, qui comme l'eau qu'on met dans les pompes, fait rendre dix fois plus, attire les jeunes gens au jeu, vice auquel personne

ne gagne que le gardeur de boîtes (x). Quant aux femmes, plusieurs pensant qu'on trouve mieux son compte à donner un sou pour une pinte de lait, qu'à garder une vache, entretiennent des filles avec tant de dépenses, que la dernière fille est obligée à les entretenir par charité.

Les vices qui conduisent à la pauvreté les hommes d'un âge plus mûr, sont communément de faire plus de dépense qu'ils ne peuvent en équipages & en table, ou de s'engager pour un cher ami étant un peu pris de vin. Pour la première de ces deux choses, ceux qui ont vécu à vos dépens, se contenteront de dire que vous êtes un bon compagnon, que c'est dommage &c; mais sans faire un pas pour vous remettre sur pied. Quant aux cautionnements qu'on fait, ce sont ordinairement des parents qui les demandent; & je suis sûr que de vingt, dix-huit sont laissés dans l'embarras par leurs principaux. C'est pourquoi dès que je vins en âge, je m'engageai à ne cautionner personne que mes enfants. Voilà

(x) The Box-keeper.

les folies qui nous jettent dans la misere ; nous faisons la faute , & nous accusons la fortune , comme les débauchés rejettent leur intempérance sur la nature , quoique la fortune & la nature soient innocentes.

La nature a donné le bonheur en partage ,

A qui n'est pas privé de l'art d'en faire usage (y).

*Claud. Lib. I.*

(3) *Ils firent voile vers les lotophages.*  
Ceci se rapporte à un passage du Liv. IX. de l'Odyssée d'Homere , qu'on peut consulter.

Voici la description que Pline fait du Lotos (*Lib. XVI. Cap. 30.*) (z). „ Il y „ a des arbres qui portent des branches „ seulement vers le sommet , comme le „ pin & le Lotos ou feves de Grece. On „ a donné à Rome le nom de Lotos à „ ces arbres à cause du bon goût de leurs „ fruits ; quoique sauvages , ils ressem- „ blent fort à des cerises. On aime sur- „ tout ces arbres pour les maisons à cause

(y) ————— *Natura beatis*

*Omnibus esse dedit , si quis cognoverit uti.*

*In Ruffinum v. 215. 216.*

(z) Le passage de Pline qui regarde le Lotos , est un fragment tiré du Liv. XII. de Polybe ; & ce fragment nous a été conservé par Athenée Lib. IX.



„ de leurs branches, qui sortant d'un  
 „ tronc fort court, donnent beaucoup  
 „ d'ombre; & même s'étendent souvent  
 „ jusqu'aux maisons voisines. L'ombre  
 „ de cet arbre finit plutôt que celle des  
 „ autres; & à l'entrée de l'hiver le Lo-  
 „ tos perd ses feuilles, & ne garantit plus  
 „ du Soleil. Nul arbre n'a de plus belle  
 „ écorce & n'est plus agréable aux yeux;  
 „ ni ne porte des branches plus longues,  
 „ plus nombreuses, & plus fortes; on  
 „ pourroit dire que chaque branche est  
 „ un arbre. L'écorce de Lotos sert à  
 „ teindre les peaux; la racine à teindre  
 „ la laine" (a). Le même Auteur dit  
 (Liv. XIII. Ch. 17.) (b) que ce fruit est  
 aussi gros qu'une fève, & jaune comme  
 du safran. Voyez Homere (*Iliad. Liv. II.*)  
 Polybe (*Liv. II.*) & Athénée (c). Les  
 Lotophagites sont des îles vis-à-vis la

(a) J'ai rapproché ma traduction du texte de Plines Hardouin dans une de ses notes sur ce passage dit que le Lotos est l'Alifier; & Dalechamp & Mr. de Bomare que c'est le Micacoulier.

(b) Où vous trouverez une description botanique du Lotos, & le conte que les Etrangers qui mangeoient de ce fruit en Afrique, oublioient leur patrie.

(c) Liv. XIV. Chap. 18. au commencement.

côte de Barbarie, comme écrit Pline (*Livre V. Chap. 7.*) (*d*). Les François en appellent une l'île des Gerbes. C'est une petite île de la Méditerranée, appartenante au royaume de Tripoli en Afrique; elle a dix-huit milles de tour: elle contenoit autrefois deux grandes villes; il ne reste qu'un château & deux villages. Cette île étoit jadis sous la domination de Espagne; elle est à présent entre les mains des Mores.

(4) *Chameaux qui vous portent.* Il y a trois sortes principales de chameaux. Les chameaux de la première sorte se nomment Hugiuns; ils sont grands, forts, & capables de porter un millier pesant. Les chameaux de la seconde sorte sont plus petits; ils ont deux bosses sur le dos, & quelquefois une sur la poitrine; on les appelle Becheti, on ne les trouve qu'en Asie; ce sont des animaux de somme & de monture. Les chameaux de la troisième sorte sont maigres & petits; ils ne

(*d*) Pline n'en nomme qu'une; il l'appelle Meninx, & dit qu'Eratostene l'appelle Lotophagite. Hardouin dans ses notes ajoute que Ptolomée (*Livre IV. Chap. 3.*) lui donne le même nom; que Polybe (*Liv. I.*) la nomme l'île des Lotophages, & qu'on peut consulter Strabon *Liv. XVII.*

font pas accoutumés à porter ; mais ils peuvent faire plus de cent milles par jour : on les appelle Ragahill (*Swan. Specul. Mundi*). Les chameaux de l'Arabie & de la Bactriane n'ont point de cornes, & n'ont des dents que d'un côté. Les chameaux de toute espece ont le cou long & agile, qui leur est d'un grand secours, parcequ'ils peuvent le porter presque sur toutes les parties de leur corps. Ils ont la tête petite, & les pieds charnus ; c'est pourquoi l'on met à ceux qui sont apprivoisés & de service, des semelles de cuir. Ils aiment l'herbe, sur-tout les tuyaux d'orge ; ils boivent l'eau trouble & n'aiment pas l'eau claire, au point que s'ils en trouvent, ils la troublent avec leurs pieds avant d'en boire ; c'est pourquoi on leur donne le sur-nom de *trouble-rivages*. Ces animaux sont d'une soumission si servile, que quand on les charge, ils se mettent à genoux, comme les sujets du Roi de France, & se baissent jusqu'à terre, souffrant avec patience qu'on leur attache leurs fardeaux. Le cheval a beaucoup d'antipathie pour le chameau, en sorte qu'il s'épouvante en le voyant ou en sentant son odeur.

C'est pourquoi Cyrus voyant que les Babylonienens étoient mieux fournis de cavalerie que lui, fit usage du stratageme des chameaux. Quelques uns disent qu'on fait de poil de chameau des étoffes fort fines, telles que le Grogram & le Camelot. La plus mauvaise qualité de son poil sert à faire une étoffe grossiere, comme celle que Jean Baptiste portoit dans le désert. Vous trouverez plusieurs autres choses touchant la nature de ces animaux dans Pline (*Livr. VIII. Chap. 18.*) & dans l'Histoire des animaux de Gefner (*e*). Les Turcs en font beaucoup de cas, & ils ne se servent pas d'autres animaux dans leur pèlerinage à la Mecque.

(*e*) Gefner Hist. Animal. Lib. I. de Quadrupedibus sub titulo de Camelo.

*Fin du Livre I. & du Tome II.*











αα 8



